

L'Église dite Catholique Apostolique et Romaine par Adrien Ladrière	page 001
MARIE... QUI EST-ELLE ?	page 018
Encyclique papale du 29 Juin 2009 par Bibliquest	page 020
Des vainqueurs par Paul Fuzier	page 024
Christianisme et non chrétienté J. N. Darby	page 026
Les Derniers Jours de la Chrétienté par J.N. Darby	page 035
Doctrine de l'Église chez les Pères de l'Église Histoire de la Doctrine de l'Église par J. N. Darby	page 038
LETTRES de J.N. DARBY	page 050
FRAGMENTS de LETTRES John N. Darby	page 051
LETTRES À M. LE PROFESSEUR THOLUCK ET AU RÉDACTEUR DU « FRANÇAIS » par J. N. D.	page 073
ROME ET LES MIRACLES par J.N. Darby	page 078
Le Plymouthisme mis en regard de la Parole de Dieu par Darby J.N.	page 079
L'apôtre Paul à Athènes — Actes 17:16-34 avec des appels aux âmes par Kelly William	page 084
Médiances par Paul Fuzier	page 096
À mes amis musulmans par Anise M. Behnam	page 099
Les prophétesses par Eric Berney	page 109
LE RATIONALISME 1 Corinthiens 2 v. 6-16 par William Kelly	page 112
Ritualisme par William Kelly	page 118
Échanges spirituels entre moines catholiques et moines bouddhistes par Bernard Prunneaux	page 127
Spiritualité en crise par Bernard Prunneaux	page 129
Ritualisme et Christianisme par C. E. Stuart (Clarence Esme Stuart)	page 130
Les Libations par Clarence Esme Stuart	page 136
La Guerre pour la Vérité par E.Ropp	page 138
De grandes choses que nous ne comprenons pas par Jacques-André Monard	page 139
L'ARBRE DE VIE et le LIVRE DE VIE — Apoc. 22 :19 par Monard Jacques-André	page 141
Sacrifices insuffisants par J. A. Monard	page 142
D'où viennent les différences d'opinions qui existent parmi les chrétiens ? Par Auteur Inconnu	page 144
Les Écoles de prophètes : Dons de l'Esprit ou accréditations humaines par J.L. Harris	page 147
Orient (L') d'en haut SLE vol. 2 p. 481-482	page 152
Les parfums SLE vol. 4 p.480-482	page 153
Le Résidu (SLE 1:488)	page 154
Imposteur Ou: comment repérer un faux docteur ou un faux prophète (SLE 2:477)	page 154
Habitation de Dieu au milieu de son peuple et Temple à Jérusalem SLE vol. 4 p. 475, 476, 486	page 154
Hébron (SLE 2:475)	page 155
Hérode le Grand et sa famille	page 156
FLÈCHE ET ARC par Bremicker E.A.	page 156
Le MAÎTRE TROMPEUR Espic André	page 157
RÉVOLTE, GUERRES, HAINE, VIOLENCE, OPPRESSIONS, INJUSTICES Par Espic André	page 159
Astrologie – Horoscopes par Bibliquest	page 160
ATTENTATS – SUICIDES par Bibliquest	page 161
AVORTEMENT par Bibliquest	page 162
Carême par Bibliquest	page 163
Caricaturistes assassinés et manifestations à la suite par Bibliquest	page 164
Rassemblements bruyants par Bibliquest	page 165
Sur les chutes de leaders dans les mouvements de réveil ? Par Bibliquest	page 166
CLONAGE par Bibliquest	page 169
Conflit spirituel, Combat chrétien. Le monde et Satan par Bibliquest	page 171
Réflexions chrétiennes sur le monde actuel par Bibliquest	page 173
Déchristianisation par Bibliquest	page 173
Culpabilité des Juifs et qualificatif de peuple «décide» par Bibliquest	page 174
Déguisements : qu'en dit la Bible ? Par Bibliquest	page 175
Dot - Frais de mariage par Bibliquest	page 175
Elohim : traductions spéciales de ce mot qui signifie normalement «Dieu»	page 176
Euthanasie par Bibliquest	page 177
FAQ : Réponses à dix propos fréquents des habitués de l'Islam par Bibliquest	page 177
HALLOWEEN par Bibliquest	page 179
Homosexualité: une simple question d'orientation ? Par Bibliquest	page 181
Incinération (= crémation) par Bibliquest	page 183
Slogans ou idées à la mode (dans le monde) par Bibliquest	page 183
Quelques pensées sur le Piercing par Bibliquest	page 184
Promise keepers par Bibliquest	page 184
Noël par Bibliquest	page 184
Le SIÈCLE DES LUMIÈRES, QUEL EST-IL ? Par Bibliquest	page 185
Des spiritualités différentes dans le mouvement évangélique ? Par Bibliquest	page 185
Réflexions chrétiennes sur le monde actuel n°2 par Bibliquest	page 186
Tendances Récentes dans le Christianisme Oecumenisme et Charismatisme par Bibliquest	page 187
Troubles de l'ordre public : où sont les victimes ? Par Bibliquest	page 187
Questions et réponses : Rêves et visions par Christian Briem	page 188
Visions et rêves : ce qu'on trouve dans l'Écriture par Bibliquest	page 189
Voyeurisme et franchise par Bibliquest	page 189
Le divertissement	page 190
LA MONTAGNE DE SION par Laügt Philippe	page 190
UN JEUNE HOMME EXCEPTIONNEL Mat 19:16-26 ; Mc 10:17-27 ; Lc 18:18-25 par Henri Rossier	page 192
LE DOCTEUR DE LA LOI ET LE GEÔLIER DE PHILIPPES Luc 10:25-37 par Henri Rossier	page 193
Extrait d'une lettre de Henri Rossier (1922) à André Gibert	page 194
La démocratie à la lumière de l'Écriture par F. B. Hole	page 195
Permettez-moi de vous demander : Vous, qu'attendez-vous ? Par A.Gibert	page 197
Réincarnation par Bibliquest	page 197

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Péché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

L'Église dite Catholique Apostolique et Romaine par Adrien Ladrière

Table des matières

1	La Papauté
2	Le Papisme
2.1	Les sacrements dans l'Église Romaine
2.2	La Confirmation et la Pénitence
2.3	L'Eucharistie (la Cène), la Messe, le saint sacrement, la transsubstantiation
2.4	L'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage
2.4.1	L'extrême-onction
2.4.2	L'ordre, l'ordination
2.5	Le culte de la Vierge
2.6	L'Invocation des saints
2.7	Les reliques et le culte des images
2.7.1	Les reliques
2.7.2	Les images
2.8	Le Purgatoire
2.9	Les Indulgences
2.10	L'Inquisition

Cette Église constitue un vaste système qui s'est formé peu à peu sur les ruines de l'Église primitive à laquelle elle prétend se rattacher, mais dont elle n'est que la corruption, et qui s'est développé surtout au Moyen Âge, son apogée se plaçant du 11^e au 14^e siècle. Elle se pare du titre de catholique ou universelle, mais à tort, car nombre de ceux qui professent le christianisme, comme les adhérents aux Églises d'Orient et aux diverses dénominations protestantes, se sont séparés d'elle : elle groupe à peu près la moitié des hommes qui se disent chrétiens. Elle prend le nom d'apostolique, parce qu'elle se dit fondée par des apôtres, ce qui est inexact, et parce qu'elle prétend suivre leurs enseignements, dont, au contraire, elle s'est largement écartée, ainsi que son histoire et ses doctrines le montrent. Enfin, elle ajoute à ces titres celui de romaine, et à bon droit, parce que le pape, qui dans l'origine, était simplement l'évêque de Rome, en est le chef suprême. De là vient le nom de Romanisme que l'on donne à l'ensemble de son organisation, de son culte et de ses doctrines. On emploie aussi les termes de Papauté et de Papisme, le premier de ces mots s'appliquant à la suite des papes et à leur pouvoir, le second au système religieux dont le pape est le chef.

1 La Papauté

L'Église romaine dit être la seule vraie Église, et ses docteurs prétendent que hors d'elle il n'y a point de salut. C'est ainsi que, par la crainte d'être perdues, elle retient dans son sein quantité d'âmes ignorantes. Cette prétention est-elle vraie ? Ceux qui ne possèdent pas la Bible, la parole de Dieu, peuvent le croire sur la foi des prêtres et des catéchismes qui les instruisent, mais que dit l'Écriture sainte ? C'est que la vraie Église — l'Église de Dieu — est formée de tous les vrais croyants au Seigneur Jésus, qui sont lavés de leurs péchés dans le sang de l'Agneau et scellés de l'Esprit Saint, qu'ils appartiennent ou non à l'Église romaine. Ils ne sont pas sauvés parce qu'ils font partie d'une Église ou d'une forme religieuse quelconque, mais ils sont sauvés parce qu'ils croient au Seigneur Jésus, et alors ils appartiennent à l'Église ou l'Assemblée de Dieu. L'Écriture dit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé », et non : crois à l'Église ; et encore : « Il n'y a de salut en aucun autre (que Jésus) ; car aussi il n'y point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 16:31 ; 4:12) ; mais elle ne dit pas « hors de l'Église romaine ou d'une autre, il n'y a point de salut ».

L'Église romaine, comme celle d'Orient et d'autres systèmes religieux dans la chrétienté, se compose de deux classes de personnes, le clergé et le peuple ou les laïques : distinction que nous ne trouvons pas dans la parole de Dieu. Le Seigneur disait à ses disciples : « Vous êtes tous frères » (Matthieu 23:8). Il est vrai que, dans sa grâce, il a donné des apôtres et prophètes, des évangélistes, des pasteurs et docteurs, pour fonder et former l'Église ou l'Assemblée, puis pour l'édifier, la nourrir, l'exhorter et l'instruire (Éphésiens 4:11-13) ; mais ils ne constituent pas une caste à part ; ils sont des serviteurs de Christ et de l'Église (Colossiens 1:23-25), et des membres du corps de Christ, sans plus de prérogative ou d'autorité que le plus faible chrétien (1 Corinthiens 12:13, 18-23, 28).

Le clergé, dans l'Église romaine, comprend tous les prêtres, évêques, archevêques, cardinaux, et enfin à la tête de tous, le pape, qui s'intitule chef de l'Église et vicaire de Jésus Christ, c'est-à-dire son représentant ou son substitut sur la terre. On peut aisément voir combien cette prétention est contraire à la parole de Dieu. Celle-ci nous dit que Christ, dans le ciel, est le Chef ou la Tête de l'Église ou l'Assemblée qui est son corps (Éphésiens 1:22-23 ; Colossiens 1:18), et nulle part, elle ne nous parle d'un chef sur la terre. Sur quoi donc les papes de Rome s'appuient-ils pour s'arroger une telle position ? Ils disent que c'est comme successeurs de l'apôtre Pierre, qui, d'après eux, était le chef des apôtres, et qui a été le premier évêque ou pape de Rome, selon leur dire. Ils citent comme preuve les passages où il est dit : « Tu es Pierre (*) ; et sur cette pierre (**) je bâtirai mon assemblée (ou Église), et les portes du hadès (***) ne prévaudront pas contre elle ». Et encore : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux » (Matthieu 16:18-19). Mais ni ces passages, ni aucun autre dans l'Écriture, ne disent que Pierre eût une autorité quelconque sur les autres apôtres. En premier lieu, le roc sur lequel l'Église est bâtie, n'est pas Pierre, mais la vérité contenue dans la confession qu'il fit que Jésus était « le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Verset 16). Pierre n'était qu'une pierre dans l'édifice de l'Église qui devait s'élever après la mort, la résurrection et l'ascension du Seigneur. Il est vrai que les apôtres et prophètes sont le fondement de l'Église, mais Pierre ne l'est pas plus qu'un autre (Éph. 2:20 ; Apoc. 21:14), et la maîtresse pierre du coin n'est pas Pierre, mais Jésus Christ, comme Pierre lui-même le dit (1 Pierre 2:4-6). Ainsi les prétentions des papes n'ont aucun fondement de vérité et ravissent au Seigneur Jésus sa gloire.

(*) Littéralement « une pierre ».

(**) Littéralement « ce roc ».

(***) Le hadès, le lieu invisible, où les âmes des hommes vont après la mort. Ce mot a été traduit improprement par enfer.

Les docteurs de l'Église romaine prétendent aussi que les paroles du Seigneur à Pierre : « Pais mes brebis » et « pais mes agneaux » (Jean 21:15-17), sont une preuve que Pierre et ses successeurs étaient établis sur les prêtres en général, désignés par les brebis, et sur les laïques, représentés par les agneaux. Mais la triple exhortation du Seigneur avait pour but de réintégrer Pierre après sa chute, et de lui confier les agneaux et les brebis de la circoncision, c'est-à-dire les Juifs qui se convertiraient. Pierre était essentiellement l'apôtre de la circoncision, c'est-à-dire l'envoyé du Seigneur auprès des Juifs, comme Paul était l'apôtre de l'incirconcision, c'est-à-dire l'envoyé du Seigneur auprès des nations, des païens (Galates 2:7-10), bien qu'à l'occasion, Pierre ait prêché l'Évangile aux nations, et Paul aux Juifs. À qui s'adresse la première épître de Pierre ? C'est aux Juifs convertis dispersés parmi les nations. Et d'où l'écrivait-il ?

De Babylone, loin de Rome, au milieu des nombreux Juifs qui s'y trouvaient (1 Pierre 1:1 ; 5:13). Qu'il ait jamais été à Rome, est une chose douteuse ; qu'il en ait été le premier pape, n'a point de fondement solide.

Enfin, quant aux clefs du royaume des cieux confiées à Pierre, en tout cas ce ne sont pas celles du ciel. Il ouvrit le royaume des cieux aux Juifs le jour de la Pentecôte, en leur annonçant l'Évangile, et il l'ouvrit à Corneille et aux gentils, en leur prêchant Christ (Actes 2:36-41 ; 10:43-48). Les Juifs y étaient reçus, bien qu'ils eussent rejeté Christ, s'ils se repentaient et croyaient en Lui ; et les gentils, bien que n'y ayant aucun droit, y étaient aussi reçus en croyant au Seigneur, et ainsi des deux peuples, Christ n'en faisait qu'un (Éphésiens 2:13-15). C'est ainsi que Pierre fit usage des clefs qui lui étaient confiées par le Seigneur. Il lia et délia, en annonçant aux uns et aux autres que leurs péchés étaient pardonnés s'ils croyaient au Seigneur Jésus ; mais que, s'ils étaient incrédules, ils périraient. Mais lier et délier n'appartenait pas seulement à Pierre. Le Seigneur dit que c'est le privilège des deux ou trois assemblés en son nom, c'est-à-dire de toute assemblée ou Église de Dieu, si peu nombreuse soit-elle ; et il étend le même privilège de remettre ou retenir les péchés à tous les disciples individuellement (Matthieu 18:18-20 ; Jean 20:23). Sans doute que le Seigneur accorda un grand honneur à Pierre ; mais a-t-il eu des successeurs ? Nulle part, dans la parole de Dieu, il n'est question de succession apostolique, ni de succession d'aucun genre à des charges ecclésiastiques. Paul, avant son départ, dit aux anciens d'Éphèse : « Je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce » (Actes 20:32), et non aux prêtres, aux évêques, ni au pape, ni à l'Église.

À proprement parler, le clergé, et le pape à sa tête, est ce qui constitue l'Église romaine. Ils forment une caste à part, et sont les intermédiaires entre Dieu et les hommes. Les laïques ne sont rien, et n'ont qu'à recevoir et croire les yeux fermés ce que l'Église dit ; car l'Église n'a pas erré, et ne peut errer, disent les docteurs romains. Elle est infaillible dans ses enseignements, et son chef, le pape, est infaillible lorsqu'il parle ex cathedra (du haut de la chaire) pour définir une doctrine de l'Église universelle. Aux laïques il appartient d'obéir, et ceux qui, laïques on non, ne se soumettent pas en tout aux enseignements de l'Église ou s'en écartent, sont des hérétiques, que l'Église rejette de son sein, et même, quand elle en a eu le pouvoir, elle les a livrés au bras séculier pour être punis. C'est ainsi qu'au Moyen Âge surtout, ont sévi de cruelles persécutions contre les saints qui s'attachaient à la parole de Dieu et dont l'Église romaine a fait verser le sang (Apocalypse 17:6).

L'Écriture, qui parle d'anciens et de serviteurs de Dieu dans l'Assemblée ou l'Église, ne forme d'eux nullement une caste à part. Ils sont appelés à être les modèles du troupeau, et ne doivent pas dominer sur lui (1 Pierre 5:2-4). Ils sont établis de Dieu, et non par l'homme, ni en vertu d'une succession (Actes 20:28). Et quant à l'Église, elle n'enseigne pas, mais elle doit être la colonne et le soutien de la vérité (1 Timothée 3:15), et cette vérité est la parole de Dieu, que les serviteurs de Dieu annoncent, expliquent et appliquent, et que l'Église a la responsabilité de maintenir. Or l'Église romaine, loin d'être la colonne de la vérité, s'en prétend la source et, en fait, enseigne et soutient l'erreur mêlée à la vérité.

L'Église romaine se vante aussi de son unité. Elle est une en effet extérieurement, en ce sens que tous ceux qui professent la reconnaître sont soumis à son joug. La vraie Église de Christ, l'Assemblée qui est son corps, est seule réellement une, selon ce que dit l'apôtre : « Il y a un seul corps », dont Christ est la Tête, et dont tous les vrais croyants sont les membres (Éphésiens 1:23 ; 4:4 ; 1 Corinthiens 12:12, 13). Mais l'Église a sa manifestation extérieure, et aurait dû en cela montrer l'unité. Malheureusement Satan a réussi à y semer la division ; l'Église a manqué, et l'on ne voit, dans ce qui se nomme la chrétienté, que divisions et sectes.

On aurait peine à s'imaginer, si l'histoire ne l'attestait, jusqu'où l'ambition a pu conduire certains papes de Rome. Non contents de dominer sur le clergé entier et par le clergé sur le peuple, ils prétendirent être au-dessus des princes, des rois et des empereurs. Tous leurs efforts, durant des siècles, ont tendu à établir ce pouvoir universel, au temporel aussi bien qu'au spirituel. Sans entrer dans des détails, ni présenter l'histoire des usurpations successives des papes dans ces deux domaines, je citerai quelques exemples.

Le pape Grégoire VII (*), homme énergique, qui voulait réformer l'Église et la purifier de la corruption profonde dans laquelle le clergé était tombé, disait, non sans orgueil : « Le pontife romain est évêque universel ; son nom n'a point son pareil dans le monde entier. À lui seul appartient de déposer les évêques, comme aussi de les réintégrer. Tous les princes sont tenus de lui baiser les pieds. Il a le droit de déposer les empereurs, et de délier les sujets de leurs devoirs envers eux... Tous les royaumes doivent être regardés comme des fiefs (comme dépendants) du siège de saint Pierre. L'Église ne doit pas être la servante des princes, mais leur maîtresse. Ayant reçu le pouvoir de lier et délier dans le ciel, à plus forte raison l'a-t-elle dans les choses terrestres ». Ces paroles audacieuses rappellent ce que nous dit l'Esprit Saint, au 17^e chapitre de l'Apocalypse, où la fausse Église de l'avenir, Babylone, est représentée comme une femme assise sur la bête qui figure la puissance impériale (Versets 3 à 6).

(*) Il occupa le siège pontifical de 1073 à 1085.

C'est ce même pape qui exigea que tous les ecclésiastiques fussent voués au célibat, afin d'avoir toute une armée d'hommes dégagés des liens de famille et dévoués à l'Église romaine, et qui n'attendissent que de Rome leur mot d'ordre. Auparavant les prêtres pouvaient être mariés ou non ; les moines seuls ne devaient pas l'être. Grégoire voulut que les prêtres qui étaient mariés se séparassent de leurs femmes, et comme un grand nombre se révoltaient contre cette mesure, il leur dit : « Peut-il espérer d'avoir le pardon de ses péchés, celui qui méprise l'homme qui ouvre et ferme à sa volonté la porte du ciel (*) ? Ceux-là attirent sur leurs têtes la colère divine et la malédiction apostolique ». Ce célibat forcé n'est-il pas en opposition avec ce que nous apprend Paul, quand il dit : « Il faut que le surveillant (ou évêque) soit irrépréhensible, mari d'une seule femme » (1 Timothée 3:2), et qu'à Tite il dit que l'ancien (ou prêtre) soit « mari d'une seule femme » ? (Tite 1:6). Et n'est-ce pas la réalisation des paroles prophétiques de Paul : « Défendant de se marier » ? (1 Timothée 4:3).

(*) Nous voyons par ces paroles quelle autorité Grégoire VII attribuait aux papes. Qui peut ouvrir ou fermer, si ce n'est Christ ? (Apocalypse 3:7).

Innocent III, l'un des successeurs de Grégoire (*), et grand persécuteur des fidèles de son temps, disait : « Le serviteur que le Seigneur a établi sur son peuple, est le vicaire de Christ, le successeur de saint Pierre. Il est l'oint du Seigneur : entre Dieu et les hommes : au-dessous de Dieu, au-dessus des hommes ; moindre que Dieu, plus que l'homme. Il juge tout et n'est jugé par personne ». Quel langage audacieux et blasphématoire, qui rappelle ce que l'apôtre dit de l'homme de péché ! (2 Thessaloniens 2:3-4). Ce n'est pas que les papes soient l'homme de péché : celui-ci paraîtra quand les saints auront été ravis auprès du Seigneur, mais ils portent le même caractère d'orgueil. Quelle différence avec Pierre, dont ils se disent les successeurs ! Le saint apôtre écrivait : « J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi qui suis ancien avec eux » (**), et non au-dessus d'eux.

(*) Il fut pape de 1198 à 1216.

(**) 1 Pierre 5:1.

Quels sombres temps que ceux que l'on nomme le Moyen Âge ! Pour tenir les princes et leurs sujets sous leur domination et celle du clergé, les papes se servirent d'une arme redoutable, surtout dans ces temps d'ignorance et de superstition. C'est l'interdit. Plus tard, ils établirent le terrible tribunal de l'inquisition, dont nous parlerons.

L'interdit était une sentence par laquelle étaient défendus l'administration des sacrements, le culte public et les funérailles ecclésiastiques, c'est-à-dire accomplies avec les cérémonies de l'Église. L'interdit pouvait être prononcé contre une personne ; elle était ainsi excommuniée, privée de tout culte, ne pouvant entrer dans une église, et considérée comme un lépreux avec qui on ne devait avoir aucune communication. Elle était séparée de la communion chrétienne et bannie du royaume céleste, disait Rome. Les

papes, au temps de leur puissance, osèrent frapper d'interdit des rois et des empereurs, comme l'histoire nous l'apprend, et causèrent ainsi de grands troubles et des guerres. Quelquefois l'interdit frappait une ville, un territoire ou un pays, et alors tous les habitants étaient comme excommuniés. Les enfants restaient sans baptême, on ne sonnait plus les cloches pour appeler les fidèles aux églises, on ne célébrait aucun culte, ni cérémonie religieuse, le clergé ne portait plus aux malades et aux mourants les consolations de la religion, et les morts étaient portés en terre sans qu'un prêtre les accompagnât. La terreur était ainsi jetée dans les âmes simples et superstitieuses de cette époque. Tel est encore un trait de la puissance que les papes s'étaient arrogée sur les âmes pour les soumettre.

On comprend que les princes et les peuples aient porté impatiemment ce joug et lutté pour s'y soustraire. Depuis les temps de la Réformation, l'Église romaine a dû renoncer à faire valoir ses prétentions de domination sur les princes et leurs sujets, et à se servir de l'interdit. Mais au fond, elle n'a pas changé. Ne pouvant dominer ouvertement, elle cherche à s'assujettir les consciences, et a bien des moyens pour y parvenir, étant d'une habileté consommée pour arriver à ses fins. C'est une puissance en apparence très déchuë et amoindrie, mais qui subsiste toujours et a une grande vitalité. Nous vivons au milieu d'elle, et elle est industrieuse pour attirer à elle et séduire les âmes par ses cérémonies, son culte pompeux qui parle aux sens, et parce qu'elle sait revêtir un beau semblant de piété et de vérité, de manière à répondre aux besoins religieux de certaines âmes. Et c'est parce qu'on peut aisément se laisser enlacer par les séductions (Apocalypse 2:20) de cette Église qui se dit la seule vraie, qu'il est bon qu'elle soit présentée sous ses véritables traits, en présence de la parole de Dieu.

Mais avant de parler de ses enseignements erronés, il faut nous rappeler qu'elle confesse et conserve les grandes vérités fondamentales que nous enseigne la parole de Dieu. Ainsi, elle maintient qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois Personnes, le Père, le Fils, et le Saint Esprit (Matthieu 28:19). Elle confesse aussi que Jésus Christ, le Fils unique et éternel de Dieu, une Personne divine, est devenu un homme sur la terre, pour accomplir sur la croix la rédemption des pécheurs (Jean 1:1-18). Elle reconnaît qu'il y a un ciel pour les sauvés, et un enfer pour les incrédules. Il peut donc y avoir, et il y a eu dans son sein de vrais enfants de Dieu, des âmes qui, croyant simplement au nom, à l'amour et au sacrifice du Seigneur Jésus, sont sauvés, car « celui qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean 3:36). Mais l'Église romaine a enfoui ces saintes vérités et d'autres qui s'y rapportent, sous un amas d'ordonnances, de cérémonies et de pratiques extérieures, et y a joint quantité d'erreurs, de sorte que ce sont ces choses-là qui prédominent, et qu'elle présente comme nécessaires au salut, au lieu de la foi simple au Seigneur Jésus. De cette manière, les âmes sont retenues loin de Dieu et du Sauveur, et ainsi elles sont privées de la paix ; et de plus, elles sont livrées, comme nous le verrons, à une idolâtrie pire que celle du paganisme. Le christianisme par elle est entièrement défiguré, et quantité d'âmes sont conduites à la perdition.

On demandera peut-être : « Cette Église ne reconnaît-elle donc pas la Bible, les Écritures, comme la parole de Dieu, puisqu'elle s'écarte tellement de son enseignement ? ». Oui, certainement elle les reconnaît comme telle, et c'est même un fait digne de remarque que c'est elle qui a conservé ce dépôt des Écritures qui la condamnent, de même qu'autrefois les Juifs conservaient l'Ancien Testament (Romains 3:2). C'est dans les couvents de l'Église romaine que des moines copiaient les manuscrits de la Bible et les gardaient soigneusement. Mais comme les Juifs l'avaient fait aussi — sans parler des livres apocryphes (*), qu'elle a joints au saint volume — elle a mis à côté de l'Écriture la tradition qu'elle nomme la parole de Dieu non écrite, et dont elle prétend avoir le dépôt. C'est sur la tradition qu'elle appuie ses erreurs et ses pratiques religieuses, et ainsi, comme autrefois le Seigneur le reprochait aux Juifs, elle annule l'Écriture par ses traditions (Matthieu 15:3-6).

(*) Les livres apocryphes (ou cachés) sont des compositions qui n'ont jamais été reçues comme inspirées, par les Juifs, auxquels les oracles de Dieu ont été confiés (Romains 3:2) ; néanmoins le concile de Trente (dans le seizième siècle) les a déclarés divins.

Mais il y a plus. Une autre chose empêche les âmes soumises au joug de l'Église romaine de venir s'éclairer à la pure lumière de la parole de Dieu. Elle a longtemps défendu aux laïques la lecture des saintes Écritures. Seule l'Église peut les interpréter, et ceux qui s'écartent du sens qu'elle leur donne sont condamnés. Il était même défendu autrefois de les traduire en langue vulgaire, et si le fait se produisait, on brûlait les exemplaires que l'on pouvait saisir. Telle était la loi de l'Église au Moyen Âge. Nous en avons la preuve dans un décret du concile de Toulouse tenu en 1229, qui le premier défendit d'une manière formelle la lecture de la Bible : « Nous défendons aussi au commun peuple, de posséder aucun des livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament, sauf peut-être le Psautier, ou le Bréviaire, ou les Heures de la Sainte Vierge, que quelques-uns par dévotion désireraient posséder, mais avoir un seul même de ces livres en langue vulgaire est strictement défendu ». Or l'on sait que les Heures de la Vierge, livre de dévotions adressées à la Vierge, ne font pas du tout partie des Écritures, non plus que le Bréviaire qui, à côté de portions de la Bible, renferme beaucoup de choses qui lui sont contraires. Mais le clergé ne voulait pas que le peuple illettré et aveuglé s'aperçût de cette distinction. C'était en effet un temps de grande ignorance où un bien petit nombre de personnes savaient lire. Le clergé en profitait pour exercer une autorité d'autant plus absolue sur le peuple. Il usait aussi de son influence pour engager le pouvoir civil à défendre la lecture de la Bible. Ainsi, en 1394, un arrêt de la Chambre des Lords en Angleterre l'interdisait. Les prêtres disaient à propos de la traduction de la Bible en langue vulgaire : « Hélas ! la perle de l'Évangile est maintenant jetée aux pourceaux et foulée par eux. L'Évangile que Christ avait donné au clergé pour qu'il le garde, devient maintenant le partage des laïques ».

On dira peut-être : « C'est dans le Moyen Âge seulement que les choses se passaient ainsi ». Ce serait une erreur de le penser. En l'an 1526, ce que l'on nomme le Moyen Âge était passé, et l'Anglais Tyndall, un serviteur de Dieu, avait traduit dans sa langue maternelle et fait imprimer le Nouveau Testament. L'évêque de Londres ayant appris que ces livres étaient destinés à être répandus en Angleterre, acheta toute l'édition et la fit brûler à Londres. En 1530, le même fait se renouvela. On ne se contentait même pas de brûler les saintes Écritures ; maintes fois le même sort atteignait ceux qui les possédaient et les lisaient. Ainsi, en 1519, une pauvre veuve, mère de plusieurs enfants, fut brûlée vive, parce qu'on avait trouvé sur elle l'oraison dominicale, les dix commandements et le symbole des apôtres en anglais. Telle était la frayeur qu'inspirait au clergé la parole de Dieu. Pourquoi ? Parce que la Bible condamne les erreurs et les pratiques de l'Église de Rome. Le clergé, en voyant l'usage que de prétendus hérétiques faisaient des Écritures, pour dévoiler et combattre les abus et les fausses doctrines de cette Église, ne trouvait rien de mieux que d'en défendre la lecture, de peur que les âmes ne vinssent à la lumière. Il inculquait au peuple la pensée — et il cherche encore à le faire — que les laïques ne peuvent comprendre la Bible et que, par sa lecture, ils risquent le salut de leur âme. Un évêque anglais qui vivait à la même époque que la veuve dont j'ai parlé, disait du haut de la chaire : « Ôtez ces traductions nouvelles (celles de la Bible), sans cela une ruine totale menace la religion de Jésus Christ ». Il voulait dire par là l'Église romaine. Et il suppliait le roi de fermer à ce livre l'entrée du royaume.

Mais de nos jours, dira-t-on, il n'en est pas ainsi. L'Église romaine ne change pas. De nos jours, il est vrai, les prêtres catholiques ont traduit en langage vulgaire les saintes Écritures et l'Église autorise les traductions faites par des laïques, mais un laïque soumis à l'Église n'osera pas les lire sans l'approbation du prêtre, et il faudra qu'il accepte l'interprétation que l'Église donne. Encore, en 1883, à Barcelone, par ordre du gouvernement, un certain nombre d'exemplaires des Évangiles furent livrés aux flammes. Et un journal non seulement approuvait ce fait, mais exprimait le désir que les hérétiques qui cherchaient à répandre ce livre partageassent le même sort. Si l'Église romaine ne peut plus, comme au Moyen Âge, faire dresser des bûchers et y faire périr ceux qui ne se soumettent pas à elle, son esprit est resté le même. La parole de Dieu parle de « la femme enivrée du sang des saints, et du sang des témoins de

Jésus » (Apocalypse 17:6). Nous verrons, dans la suite de ces pages, combien, hélas ! cela, bien qu'encore futur, a pu déjà s'appliquer à elle.

La défense de lire les Écritures est totalement opposée au témoignage qu'elles rendent. Même un jeune enfant, je veux dire Timothée, avait dès son jeune âge la connaissance des saintes lettres qui rendent sage à salut (2 Timothée 3:15). Paul adjurait les saints que ses lettres fussent lues à tous les saints frères (1 Thessaloniens 5:27), et qu'elles passassent d'une assemblée à une autre (Colossiens 4:16). L'Esprit Saint louait les Béréens de ce qu'ils contrôlaient par les Écritures les paroles même d'un apôtre (Actes 17:11). Souvenons-nous aussi des paroles de notre Seigneur et Sauveur : « Sondez les Écritures, car vous, vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi » (Jean 5:39). Tenons donc ferme à la sainte Parole par laquelle nous pouvons juger de toutes choses.

2 Le Papisme

2.1 Les sacrements dans l'Église Romaine

Après les quelques pages que nous avons consacrées à la papauté, et passant sous silence la triste histoire de la succession des papes, chefs de l'Église romaine, nous passerons à l'examen du culte, des pratiques et des doctrines de cette Église, ce que l'on nomme spécialement le papisme.

Dans le Nouveau Testament, le Seigneur a établi seulement deux ordonnances. D'abord le baptême (*1), qui est le signe de l'introduction dans l'Église, la maison de Dieu sur la terre, fondée sur la mort et la résurrection du Seigneur. Mais le baptême ne sauve pas, ne régénère pas, comme l'enseigne l'Église romaine qui affirme que le baptême lave de ce qu'elle appelle le péché originel. L'apôtre Pierre le dit expressément (*2). Par conséquent, quand le Seigneur Jésus dit à Nicodème : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (*3), l'eau ne désigne pas le baptême, mais la parole de Dieu, comme Jacques le dit en parlant des chrétiens : « De sa propre volonté », Dieu, le Père des lumières, « nous a engendrés (ou fait naître) par la parole de la vérité » (*4). C'est pourquoi l'apôtre Paul dit : « Dieu... nous sauva... selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint » (*5). Et Pierre dit aussi : « Vous êtes régénérés (ou nés de nouveau)... par la vivante et permanente parole de Dieu » (*6). Ce n'est donc pas le baptême d'eau qui produit la nouvelle naissance, sans laquelle on ne peut entrer dans le royaume de Dieu, mais c'est la parole de Dieu reçue dans le cœur et appliquée à l'âme par la puissance de l'Esprit Saint. C'est l'Esprit Saint qui, par le moyen de la Parole, produit en nous une nature et une vie nouvelles. Le Seigneur dit : « Celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle » (*7). Ainsi il ne suffit pas d'avoir été baptisé et de porter le nom de chrétien. Pour posséder la vie éternelle, il faut croire du cœur au nom du Fils de Dieu.

(*1) Matthieu 28:19.

(*2) « Or cet antitype (l'antitype de l'arche) vous sauve aussi maintenant, c'est-à-dire le baptême, non le dépouillement de la saleté de la chair, mais la demande à Dieu d'une bonne conscience, par la résurrection de Jésus Christ » (1 Pierre 3:21).

(*3) Jean 3:5

(*4) Jacques 1:18.

(*5) Tite 3:5.

(*6) 1 Pierre 1:23

(*7) Jean 5:24

L'Église romaine, au contraire, présente le baptême comme nécessaire au salut, de sorte qu'un petit enfant n'irait pas au ciel, s'il venait à mourir non baptisé (*), et qu'un adulte qui croirait au Seigneur, mais qui mourrait sans baptême alors qu'il aurait eu la possibilité d'être baptisé, ne serait pas sauvé. L'Écriture nous dit quant aux petits enfants que Jésus est venu les sauver (Matthieu 18:11, 14), et quant à ceux qui sont en âge de raison, elle déclare simplement que celui « qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean 3:36), sans qu'il soit question de baptême. Les apôtres du Seigneur furent-ils baptisés du baptême chrétien ? Non. Le brigand converti sur la croix fut-il baptisé ? Non, et cependant il alla le même jour au Paradis. Toutefois, bien que le baptême d'eau ne sauve pas, cette figure de la mort de Christ, plaçant des « disciples » sous Son autorité, est d'une grande et précieuse signification (Matt. 28:29).

(*) Il va, selon la théologie catholique, dans les limbes, séjour mal défini où les âmes vivent d'une vie inférieure.

L'Église romaine a aussi ajouté plusieurs choses à l'ordonnance du Seigneur. D'abord elle veut que l'eau du baptême soit consacrée par le prêtre — c'est l'eau bénite, à laquelle on attribue bien des vertus, entre autres celle de chasser le démon loin des baptisés. Ensuite, sauf des cas extrêmes, le prêtre seul a le droit d'administrer le baptême. Nous ne voyons rien de semblable dans l'Écriture. C'est d'eau pure et simple que l'on se servait pour baptiser ; c'est Ananias, un simple disciple, qui baptise Paul ; c'est Philippe, qui n'était que diacre ou serviteur, qui baptise l'officier éthiopien ; ce sont les frères de Joppé, venus avec Pierre, qui administrent le baptême à Corneille et aux autres convertis (Actes 8:38 ; 9:18 ; 22:16 ; 10: 47-48).

La seconde ordonnance est la Cène ou souper du Seigneur. Jésus l'a instituée avant sa mort, lorsqu'il était pour la dernière fois à table avec ses bien-aimés disciples et qu'il avait mangé avec eux la Pâque (*1). Mais après être monté dans la gloire, il a rappelé à l'apôtre Paul ce qu'il avait établi la nuit qu'il fut livré, pour que tous les vrais croyants y participent (*2). Nous voyons par là combien notre précieux Sauveur tient à ce que la Cène soit célébrée, de même qu'autrefois l'Éternel tenait à ce que les enfants d'Israël ne négligeassent pas de garder l'ordonnance de la Pâque, qui leur rappelait leur délivrance du pays d'Égypte (*3). C'est que la Cène rappelle aussi aux chrétiens la délivrance bien plus grande dont ils sont les objets. Elle remet en mémoire aux croyants que Christ, dans son amour, a souffert et est mort pour eux. C'est pourquoi Il est appelé « notre Pâque ». « Notre pâque, Christ », dit Paul, « a été sacrifiée » pour nous (*4). La Cène du Seigneur se célèbre très simplement, quand on suit la parole de Dieu. Le pain que l'on rompt et qui est partagé entre tous, représente et rappelle le corps du Seigneur qui a été livré pour nous et offert en sacrifice sur la croix. Le vin contenu dans la coupe, à laquelle tous participent, parce que le Seigneur a dit : « Buvez-en tous » (*5), est le mémorial du sang précieux de Christ, l'Agneau sans défaut et sans tache, qui a été versé pour la rémission des péchés afin de nous racheter et de nous purifier du péché (*6). Et le Seigneur a dit en instituant la Cène, soit en rompant le pain, soit en distribuant la coupe : « Faites ceci en mémoire de moi ». Quelle chose douce et précieuse pour le cœur du chrétien de se rappeler d'une manière spéciale, chaque premier jour de la semaine, le grand et ineffable amour du Sauveur envers lui ! Et il le fait en communion d'amour avec les autres croyants, qui sont, comme lui, membres du corps de Christ (*7).

(*1) Luc 22:19-20.

(*2) 1 Corinthiens 11:23-26

(*3) Deutéronome 16:1-2 ; Exode 12:21-27 ; 34:18 ; Lévitique 23:5 ; Nombres 28:16-17.

(*4) 1 Corinthiens 5:7.

(*5) Matthieu 26:27.

(*6) 1 Pierre 1:18-19 ; 1 Jean 1:7 ; Apocalypse 1:5.

(*7) 1 Corinthiens 12:13 ; 10:17 ; Éphésiens 5:30.

L'apôtre Paul rappelle encore une chose relativement à ce saint repas. Il dit : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (*). Ainsi, dans la Cène, nous sommes mis en présence de l'amour infini du Seigneur mort pour nous, nous annonçons cette mort au monde coupable, puis nos pensées sont portées en avant vers ce bienheureux jour où Christ reviendra pour consommer sa victoire en transformant nos corps et en nous introduisant dans la gloire avec Lui. Tout nous parle là de son amour. Quel bonheur d'avoir sa place à la table du Seigneur !

(*) 1 Corinthiens 11:26.

Ces ordonnances du Seigneur sont appelées par quelques-uns, et surtout par l'Église romaine, des sacrements. À ce mot se rattache l'idée qu'elles confèrent une certaine grâce spirituelle à celui qui y a part. Nous avons vu qu'aucune grâce n'est conférée par le baptême. C'est un privilège, sans doute, d'être introduit par le baptême dans la maison de Dieu sur la terre ; mais le baptême n'est qu'un signe. Il n'apporte aucun changement dans l'âme de celui qui le reçoit. C'est un très grand privilège de participer à la Cène du Seigneur ; mais on le fait et on en jouit, parce que l'on est déjà sauvé par la mort du Christ, que l'on est membre de son corps, et béni en Lui de toute bénédiction spirituelle (*1). On est heureux de rappeler son amour, on Lui rend grâce et on rend grâce au Père qui nous a introduits dans le royaume du Fils de son amour, et nous a donné une part avec les saints dans la lumière (*2). On adore le Père et le Fils par l'Esprit Saint qui nous a été donné ; mais on a déjà tout reçu en fait de grâce. Seulement dans la Cène, le croyant jouissant de tout ce qu'il a reçu en béni son Seigneur et son Dieu, et c'est une grâce de pouvoir le faire. Nous verrons plus loin, en parlant de la messe, ce que l'Église romaine a fait de cette ordonnance de la Cène.

(*1) Éphésiens 1:3.

(*2) Colossiens 1:12-14.

2.2 La Confirmation et la Pénitence

Non contente des deux ordonnances établies par le Seigneur, l'Église de Rome a, de son chef, ajouté cinq sacrements au baptême et à la Cène. Le fameux concile de Trente, tenu au 16^e siècle (1545-1563), et qui a fixé la doctrine romaine, énumère ainsi les sacrements : le baptême, la confirmation, l'eucharistie (*) ou cène, la pénitence, l'extrême onction, l'ordre (le caractère ecclésiastique des prêtres), et le mariage. À part le baptême et la Cène, les autres sacrements sont des inventions humaines dont nous ne trouvons aucune trace dans l'Écriture. Nous avons parlé du baptême ; disons quelques mots des autres sacrements.

(*) Ce mot signifie actions de grâces. Il désignait d'abord les prières qui accompagnaient la communion ou Cène, et a fini par s'appliquer à la Cène même.

La confirmation, dans l'Église romaine, est une cérémonie qui a pour but de confirmer les grâces du baptême. En général, elle a lieu pour les enfants de 11 à 12 ans avant de les admettre à ce que l'on appelle la première communion, la première participation à la Cène. On prétend les rendre ainsi « parfaits chrétiens, en leur communiquant l'abondance des grâces et des dons de l'Esprit Saint ». C'est à l'évêque qu'il appartient de confirmer. Il le fait par l'imposition des mains, le signe de la croix et l'onction avec l'huile consacrée. Il y ajoute un léger soufflet sur la joue, avec ces mots : « La paix soit avec vous ». Pouvons-nous penser que de semblables actes rendent chrétiens, sinon parfaits chrétiens, ou communiquent l'Esprit Saint ? Est-il question de cela dans l'Écriture ? Nullement. Ces pauvres enfants que l'on confirme ne sont peut-être pas même sauvés. Car c'est par la foi au Seigneur Jésus que nous avons la rédemption, la rémission des péchés par son sang, et ayant cru en Lui, nous recevons l'Esprit Saint. Lisons ce que l'apôtre Paul dit en Éphésiens 1:13: « Ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut, auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse ». Là il n'est question ni d'évêque, ni d'imposition des mains, ni d'onction. L'homme et ses cérémonies n'y sont pour rien. Tout est de Dieu pour celui qui croit. On entend l'Évangile, on y croit, et Dieu nous donne l'Esprit Saint. Quelle simplicité, quelle grâce !

La pénitence est pour l'Église romaine, le sacrement par lequel sont pardonnés les péchés commis après le baptême. Il requiert du pécheur certaines dispositions qui sont la contrition, la confession, la satisfaction (c'est-à-dire la réparation de l'injure faite à Dieu, par certains actes de piété ou dons, et du tort causé au prochain), et le ferme propos de ne plus commettre une telle faute. Ce sacrement est dispensé uniquement par les évêques ou les prêtres, par la sentence de l'absolution « Je t'absous de tes péchés au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ». Où trouvons-nous cela dans l'Écriture ? Où voyons-nous qu'un homme ait le pouvoir de donner l'absolution des péchés ? Où est-il dit que l'on ait à confesser à un tel homme, dans le secret, les fautes que l'on a commises, et qu'il ait l'autorité d'infliger une peine pour les expier ? Nulle part. Sans doute que, si un chrétien est tombé dans quelque faute, il doit la juger, s'en repentir et en avoir horreur. Mais à qui la confessera-t-il ? La parole de Dieu le dit : « Si nous confessons nos péchés, il (c'est-à-dire Dieu) est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (*1). À qui David confessa-t-il ses transgressions ? Il le dit : « J'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché » (*2). Il est vrai qu'en Jacques 5:16, il est écrit : « Confessez donc vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre » ; mais cela ne veut pas dire : Confessez vos fautes à un prêtre, mais si vous avez manqué envers un autre, confessez-le lui. C'est une chose que nul ne doit négliger. Les enfants et les jeunes gens ont à confesser à leurs parents et à leurs supérieurs les fautes qu'ils ont commises à leur égard, si cachées qu'elles aient pu être. On n'est jamais heureux quand il reste sur la conscience le poids d'une faute commise (*3). Ont-ils manqué envers un camarade, envers un ami, envers leurs frères ou sœurs, envers leurs parents ou leurs maîtres, envers qui, que ce soit, il faut le confesser simplement, sans restriction et sans excuse et le cœur sera allégé. Et il en est ainsi pour chacun. Mais par-dessus tout, confessez tout à Dieu, qui pardonne, comme il le dit dans sa Parole. Quant à l'absolution donnée par un homme, qui peut pardonner les péchés que Dieu seul ? C'est ce que toute l'Écriture enseigne. Il est bien dit : « À quiconque vous remettrez les péchés, ils sont remis ; et à quiconque vous les retiendrez, ils sont retenus » (*4). Mais il ne s'agit pas ici de l'absolution donnée après une confession secrète à l'oreille d'un prêtre. Le Seigneur, par ces paroles, confie aux disciples la mission d'annoncer au monde la rémission des péchés à ceux qui croient, et au contraire le jugement à ceux qui ne croient pas (*5).

(*1) 1 Jean 1:9.

(*2) Psaume 32:5.

(*3) Voyez Psaume 32:3.

(*4) Jean 20:23.

(*5) Voyez ce que Pierre dit aux Juifs : Actes 2:38 ; 3:19 ; 5:31 ; voyez aussi ce que dit Paul : 13:38-41 ; 16:31 ; 28:23-28.

Dans les premiers temps de l'Église, on demandait que ceux qui avaient commis un grand péché en fissent une confession publique avant d'être de nouveau reçus dans la communion chrétienne. Le grand empereur Théodose fut obligé de s'humilier ainsi devant tout son peuple, à Milan. Peu à peu on en vint à se confesser aux prêtres, et en l'an 1215, le pape Innocent III établit la confession auriculaire comme obligatoire, et l'on dut se confesser pour pouvoir communier, pour être marié et pour recevoir les derniers sacrements avant de mourir. Les consciences étaient ainsi liées par la crainte que l'on avait d'être perdu, si l'on mourait sans absolution, car c'est ce que Rome enseigne, et le pouvoir des prêtres et par conséquent de Rome était fermement établi sur les âmes. Cette pratique d'invention humaine a donné lieu, on l'imagine sans peine, à toutes sortes d'abus et de désordres moraux.

2.3 L'Eucharistie (la Cène), la Messe, le saint sacrement, la transsubstantiation

Après le sacrement de pénitence, le concile de Trente place l'Eucharistie ou la Cène. Mais combien dans l'Église romaine, elle diffère du simple repas institué par le Seigneur en mémoire de sa mort ! La Cène est devenue la Messe (*). C'est le grand acte de culte de l'Église de Rome. Ce fut le pape Grégoire I, dit le Grand, qui établit le service de la messe dans ses traits principaux. Le concile de Trente lui donna la forme définitive qu'elle a maintenant dans toutes les Églises romaines. La Messe se divise en deux parties principales — la première, appelée autrefois messe des catéchumènes parce qu'à l'origine ceux-ci n'étaient admis qu'à cette première partie, est composée de prières, lectures de la Bible, cantiques, prédication, qui constituent une préparation ou introduction à la Messe — La deuxième partie, appelée autrefois la messe des fidèles, constitue le sacrifice proprement dit, et comprend l'offertoire, l'offrande à Dieu du pain (**) et du vin destinés à être consacrés de la Cène, la consécration où par les paroles de l'institution de la Cène prononcées par le prêtre s'accomplit, selon l'Église romaine, le mystère de la transsubstantiation dont nous parlerons plus loin, la communion prise par le prêtre avec le pain et la coupe, et avec le pain seulement, par les assistants qui l'ont demandée. La messe se termine par l'action de grâces, et l'assemblée est congédiée par ces mots : « *Ite, missa est* ».

(*) En rapport avec les mots qui terminent l'essentiel de la cérémonie : « *Ite, missa est ecclesia* », c'est-à-dire : « Allez, l'assemblée est congédiée ». De *missa*, on a fait messe.

(**) Le pain de la communion est une sorte d'oublie faite de farine et d'eau, sans levain, et sur laquelle est l'empreinte d'une croix. On lui donne le nom d'hostie ou sacrifice, nous verrons pourquoi. On la conserve dans l'ostensoir, vase plus ou moins richement orné, dans lequel on l'expose ou on la transporte. Il n'y a rien de semblable dans la parole de Dieu. Le pain que rompit le Seigneur Jésus, était celui dont on se servait à table.

Sans parler de tout ce qui accompagne la célébration de la messe, les ornements de l'autel, les cierges et l'encens, les vêtements des prêtres et de ceux qui l'assistent, choses qui rappellent les formes du judaïsme et même du paganisme, on voit aisément combien l'Église romaine s'est écartée du culte « en esprit et en vérité » dont parle le Seigneur (*), et l'a remplacé par des cérémonies arrêtées d'avance et des choses qui agissent sur les sens. C'est un culte charnel, inventé par l'homme, où rien n'est laissé à la libre action de l'Esprit Saint. De plus, le prêtre est là, ayant seul le droit d'officier, faisant partie d'une classe à part, tandis que, selon la parole de Dieu, tous les croyants sont une « sainte sacrificature » (**), chacun de ceux qui la composent ayant le privilège de rendre l'action de grâces à la table du Seigneur, sous la direction de l'Esprit Saint.

(*) Jean 4:23-24.

(**) 1 Pierre 2:5-9.

Mais il y a des choses pires encore ; les erreurs les plus graves se mêlent à ce culte de l'Église de Rome. La table de communion est devenue un autel. Le concile de Trente enseigne en effet que, dans la Cène ou la Messe, est offert un véritable sacrifice, non sanglant, il est vrai, mais un sacrifice vraiment propitiatoire, efficace pour les péchés non expiés des vivants et des morts. C'est Christ qui est offert, dit le concile, c'est la même victime que celle qui autrefois s'est offerte elle-même sur la croix, et qui est offerte maintenant par le ministère des prêtres. Par ce sacrifice propitiatoire renouvelé chaque jour dans l'Eucharistie, Dieu, selon l'Église de Rome, est apaisé et nous est rendu propice. On peut aisément voir que cet enseignement est contraire à l'Écriture. L'Esprit Saint, dans l'épître aux Hébreux, déclare que « l'offrande du corps de Jésus Christ » a été faite « une fois pour toutes » ; que Christ a offert « un seul sacrifice pour les péchés », et que, « par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés », de sorte que Dieu ne se souviendra « plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités » et que « là où il y a une rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché ». De plus, il nous est dit que Christ ne peut s'offrir plusieurs fois, parce qu'alors il devrait souffrir plusieurs fois, et enfin que, « sans effusion de sang, il n'y a point de rémission de péchés » (*). Un sacrifice non sanglant n'en est donc pas un, et Christ glorifié ne peut souffrir, ce qui est nécessaire pour un vrai sacrifice. Partout, dans ces chapitres 9 et 10 de l'épître aux Hébreux, il est insisté sur le fait d'un seul, unique sacrifice de Christ, pleinement suffisant pour ôter les péchés. Ainsi le sacrifice de la messe n'en est pas un, et les âmes qui s'appuient sur ce faux enseignement, sont trompées, et ne peuvent jamais jouir de la paix qui résulte de ce qu'en vertu du seul et unique sacrifice de Christ, Dieu ne se souvient plus jamais de nos péchés et de nos iniquités. Or, dit l'apôtre, « là où il y a une rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché » (**).

(*) Hébreux 10:10, 12, 14, 17, 18 ; 9:25-26, 22.

(**) Hébreux 10:17, 18.

Remarquez qu'il est dit que la messe est un sacrifice pour les vivants et pour les morts. L'Écriture ne nous enseigne nulle part que les péchés de ceux qui sont morts puissent être expiés. Elle nous dit simplement. « Après la mort, le jugement » (*), pour ceux qui n'ont pas cru ici-bas au Seigneur Jésus et à son unique sacrifice expiatoire. L'idée d'un sacrifice pour les morts se rattache à une autre erreur enseignée par l'Église romaine, celle du purgatoire. C'est un lieu qui n'est ni le ciel, ni l'enfer, mais où les âmes souffrent pour les péchés qui n'ont pas été expiés sur la terre, jusqu'à ce qu'elles en soient purifiées. L'Église romaine prétend que les messes dites pour ces âmes abrègent leurs tourments ! La parole de Dieu ne dit pas un mot de cela.

(*) Hébreux 9:27.

À cette erreur d'un sacrifice de Christ journalier et non sanglant, s'en joint une autre plus grave encore, celle de la transsubstantiation ou changement de substance. Suivant cette doctrine, quand le prêtre prononce les paroles de la consécration, le pain et le vin, tout en conservant leur apparence, sont réellement changés dans le corps et le sang du Seigneur Jésus Christ. Cette doctrine fut inventée au neuvième siècle (le plus ténébreux du Moyen Âge) par le moine Paschase Radbert. S'appuyant sur ces paroles : « Ceci est mon corps » (*), il disait : « Le pain et le vin, après avoir été consacrés, ne sont pas autre chose que la chair du Christ et son sang, la même chair qui est née de Marie et qui a souffert sur la croix ». Après une longue et vive opposition, le quatrième concile de Latran, en 1215, consacra cette doctrine en ces termes : « Le corps et le sang du Seigneur sont véritablement contenus dans le sacrement de l'autel sous la figure du pain et du vin, lorsque par la puissance de Dieu et par le moyen du prêtre officiant, le pain est changé dans le corps, et le vin dans le sang de Christ. Le changement opéré de cette manière est si réel et si complet, que les éléments (le pain et le vin) contiennent Christ tout entier — divinité, humanité, âme, corps et sang, avec toutes leurs parties constituantes ». Et le concile de Trente, dans le 16^e siècle, a confirmé cette doctrine, et tout membre de l'Église de Rome doit la croire, sous peine d'anathème ! Le prêtre, à un certain moment élève l'hostie, et en vertu des paroles qu'il a prononcées, cette hostie est Dieu Lui-même. Il se prosterne en l'adorant, et tout le peuple suit son exemple. Un homme, et parfois un homme méchant, crée son Créateur ! expression blasphématoire et pourtant usitée, car l'hostie, dit l'Église de Rome, n'est plus du pain, mais Christ Lui-même. Ceux qui possèdent la parole de Dieu, savent, d'après elle, que Christ est maintenant dans la gloire, dans un corps glorifié ; il ne peut donc être en même temps ici-bas, âme, corps et sang, dans l'hostie. Son sang a été versé une fois pour toutes pour l'expiation des péchés, et ne peut être dans la coupe. Il faudrait donc qu'il y eût deux Christs. Dans la Cène, selon l'Écriture, on annonce la mort du Seigneur, on se souvient de la mort du Seigneur, mais supposer que l'on puisse mettre à mort un Christ glorifié est une chose horrible et contraire à toute vérité. C'est là une des plus fatales erreurs de l'Église de Rome, c'est une monstrueuse idolâtrie. On trompe le pauvre peuple en lui faisant croire qu'un morceau de pain est devenu Dieu et qu'il faut l'adorer.

(*) Ce qui veut dire, ceci représente mon corps, de même que, dans l'institution de la Pâque, l'agneau est appelé la Pâque de l'Éternel (Exode 12:11).

L'Église romaine a institué une fête que l'on nomme Fête-Dieu, ou du Saint Sacrement. Ce jour-là, dans une procession solennelle, on porte l'hostie consacrée dans un magnifique ostensor. Tout le monde doit s'agenouiller sur son passage en signe d'adoration, car c'est Dieu qui est là, disent les prêtres. En certains pays, comme l'Espagne, le prêtre qui porte l'hostie à un mourant, est accompagné d'un homme qui durant tout le trajet sonne une clochette. Dès qu'elle se fait entendre, tous ceux à qui le son parvient doivent tomber à genoux et y rester jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus le percevoir. Le prêtre fait croire au peuple et dit au mourant que c'est le Dieu vivant qui est dans le ciboire (*) et que l'on transporte ainsi. Quelle triste aberration !

(*) Vase dans lequel on garde l'hostie.

Nous avons vu aussi que les simples fidèles communient avec le pain seulement. La coupe est réservée aux prêtres seuls. C'est encore une invention humaine dont la parole de Dieu ne dit rien. Au contraire, le Seigneur dit à ses disciples : « Buvez-en tous » ; et l'apôtre, s'adressant à toute l'assemblée à Corinthe, recommande que chacun « mange du pain et boive de la coupe » (*). Ce retranchement de la coupe, aux laïques se fait sous prétexte qu'il pourrait s'attacher à la barbe quelques gouttes du vin consacré ou que les malades pourraient en répandre, et que d'ailleurs l'hostie renferme la chair du Seigneur aussi bien que le sang. On dit aussi que le sang étant dans l'hostie, il n'est pas nécessaire que les laïques boivent la coupe. Mais alors pourquoi les prêtres la boivent-ils ? On voit clairement que cette coutume n'a été établie que pour marquer plus distinctement la supériorité des prêtres.

(*) Matthieu 26:27 ; 1 Corinthiens 11:28.

Nous nous sommes étendu un peu longuement sur ce sujet, parce que c'est un des points qui caractérisent le plus fortement l'Église de Rome ; la messe constitue le centre même de la religion catholique. Aller à la messe est ce qui distingue le vrai catholique romain ; mais rien ne fait mieux voir que la messe combien cette Église s'est écartée de la vérité.

2.4 L'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage

Il nous reste à voir les trois derniers sacrements de l'Église de Rome.

2.4.1 L'extrême-onction

Le premier est ce que l'on nomme l'extrême-onction. On ne l'administre qu'aux malades que l'on estime être à la dernière extrémité, et comme après ce sacrement, il n'y en a plus d'autres, on lui donne ce nom d'extrême-onction. L'Église romaine enseigne qu'il a pour effet de laver les derniers restes du péché, afin que le malade en mourant aille droit au ciel, et aussi de le fortifier contre les angoisses de la mort. Si quelqu'un meurt en état de péché mortel sans avoir reçu ce sacrement, à défaut du sacrement de pénitence, il va en enfer.

Nous voyons encore par là quel empire l'Église romaine assume sur les âmes, car le prêtre seul peut administrer ce sacrement. Et remarquons aussi comme tout est calculé pour retenir les cœurs dans la crainte, et par conséquent quel Dieu terrible et sans compassion on leur présente. Voici en quoi consiste l'extrême-onction. Le prêtre, revêtu d'une étole violette, arrive auprès du mourant et lui présente le crucifix qu'il doit baiser avec respect. Après une série de prières et d'aspersions avec de l'eau bénite, et si possible après avoir entendu la confession du malade et lui avoir donné l'eucharistie (*), le prêtre procède à l'onction. Pour cela, avec son pouce trempé dans l'huile sainte, c'est-à-dire consacrée, il touche, en faisant le signe de la croix, les différentes parties du corps qui ont pu être les instruments de péché. Il commence par les yeux, en disant : « Que le Seigneur, en vertu de son onction sainte et par sa grande miséricorde, te pardonne tous les péchés que tu as commis par tes yeux ». Et il continue de même pour les autres organes des sens, les oreilles, le nez, la bouche et les mains, puis enfin la poitrine et les pieds. Suivent encore des prières et des signes de croix, et ensuite on brûle le linge ou les boules de coton qui ont servi à essuyer le pouce du prêtre. Le mourant peut alors s'en aller en toute sécurité ; le ciel lui est ouvert.

(*) On donne à l'eucharistie administrée aux derniers moments le nom de viatique. Ce mot vient du latin *via*, chemin, et se dit en général des provisions de route. Dans le langage de l'Église romaine, c'est la provision pour le dernier grand voyage, ce qui doit fortifier celui qui va le faire.

C'est dans le 12^e siècle seulement que cette cérémonie, dernier acte de la vie d'un bon catholique romain, a été introduite. Les docteurs romains citent à l'appui de l'extrême-onction les passages suivants : « Et ils chassèrent beaucoup de démons, et oignirent d'huile beaucoup d'infirmités et les guériront » (Marc 6:13) ; puis : « Quelqu'un d'entre vous est-il malade, qu'il appelle les anciens de l'assemblée, et qu'ils prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; et la prière de la foi sauvera le malade ... et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné » (Jacques 5:14-15). Qui ne voit que ces passages n'ont aucun rapport avec l'extrême onction ? Celle-ci a pour objet le salut de l'âme, et nullement la guérison du corps, puisqu'on ne la donne qu'aux mourants pour leur ouvrir le ciel. Tandis que dans ces deux passages, il s'agit de la guérison du corps, soit par voie miraculeuse, ou en réponse à la prière de la foi, sans laquelle l'onction même n'aurait aucun effet. Et pour aller droit au ciel, un mourant a-t-il besoin d'autre chose que de croire au Seigneur Jésus ? L'Écriture nous dit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé », et : celui « qui croit au Fils a la vie éternelle ». « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi » (Actes 16:31 ; Jean 3:36 ; Éphésiens 2:8). Où est-il question du ministère obligé d'un prêtre et de son action ? Nulle part dans la parole de Dieu. Celui qui croit en Jésus est lavé de tous ses péchés et propre pour paraître en la présence de Dieu. Il peut s'en aller en paix, car « absent du corps », il est « présent avec le Seigneur » (2 Corinthiens 5:8). Le brigand sur la croix eut-il besoin de l'extrême-onction pour être ce jour même « dans le paradis » avec Jésus ? Étienne, le premier martyr, qui remettait à Jésus son esprit, ne l'a pas reçue ; lui et tant d'autres qui sont morts dans la foi, ne seraient donc pas sauvés, tandis que des hommes qui jamais n'ont été convertis et dont les péchés n'ont pas été effacés, iraient au ciel en vertu de cette onction faite par un homme ! Ces ordonnances inventées par des hommes, d'une part ne sont propres qu'à jeter les âmes dans une crainte superstitieuse et sans fondement, et d'une autre donnent une sécurité illusoire à des personnes qui, toute leur vie, ne se sont pas souciées de Dieu.

2.4.2 L'ordre, l'ordination

Après le sacrement de l'extrême-onction vient celui de l'ordre (*) conféré par la cérémonie de l'ordination : il confère au prêtre le caractère sacerdotal, c'est-à-dire le pouvoir de célébrer la messe et d'administrer tous les sacrements (sauf la confirmation et l'ordre réservés à l'évêque). Pour ordonner un prêtre, l'évêque lui impose les mains, l'oint de l'huile sainte et lui fait toucher les objets sacrés (calice et patène) lui permettant d'offrir le sacrifice de la messe. Le prêtre ainsi consacré a désormais la puissance de consacrer le vrai corps du Seigneur dans la Cène, c'est-à-dire, comme on l'a vu, d'opérer ce prétendu miracle qui transforme le pain et le vin dans le corps et le sang de Christ. Le caractère conféré par l'ordination est indélébile, c'est-à-dire ne peut être effacé, de sorte que celui qui abandonne la prêtrise est regardé comme un apostat. À cela l'Église romaine ajoute le célibat obligatoire pour les prêtres ; il leur est interdit de se marier.

(*) Ce sacrement est ainsi appelé parce qu'il établit un ordre dans la société chrétienne en séparant les clercs des laïques, et parce qu'il divise les clercs en plusieurs degrés formant une hiérarchie, un ordre (diaconat, prêtrise, épiscopat ...)

Toutes ces choses n'ont aucun fondement dans l'Écriture et même y sont entièrement opposées. D'abord nulle part nous n'y voyons qu'il y ait une classe de sacrificateurs à part des autres chrétiens. Chez les Juifs, cela existait. Mais maintenant tous les vrais croyants sont sacrificateurs pour offrir à Dieu, non le corps de Jésus Christ qui a été offert une fois pour toutes sur la croix, mais des sacrifices de louanges et d'actions de grâces (1 Pierre 2:5 ; Hébreux 13:15 ; Apocalypse 1:6). Ensuite, nous ne voyons pas que ni les anciens ou surveillants (*) ni les diacres ou serviteurs, fussent oints. Les apôtres ou quelque envoyé d'un apôtre leur imposaient les mains et en même temps on pria le Seigneur (Actes 6:6 ; 14:23). Quant au célibat des prêtres, nous lisons que Pierre était marié, que Paul revendique pour lui et Barnabas le droit de l'être, et que Paul recommande que les surveillants ou anciens, ainsi que les serviteurs, soient maris d'une seule femme. De plus, le même apôtre, par le Saint Esprit, dit « qu'aux derniers temps quelques-uns apostasieront de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et à des enseignements de démons, disant des mensonges par hypocrisie, ... défendant de se marier » (1 Corinthiens 9:5 ; 1 Timothée 3:2, 12 ; 4:1-3).

1. Les mots ancien et surveillant équivalent à ceux de prêtre et d'évêque. Prêtre vient d'un mot grec qui veut dire ancien, et évêque d'un mot qui signifie surveillant. La charge d'ancien ou de surveillant consistait à paître l'assemblée de Dieu, le troupeau du Seigneur (Actes 20:17, 28 ; 1 Pierre 5:2). Il y avait plusieurs anciens ou surveillants dans une assemblée. L'Écriture parle pas de diocèses, sur chacun desquels serait établi un évêque ou un archevêque ; elle ne mentionne pas des cardinaux. La parole de Dieu ne nous montre que deux charges dans l'Église ; les anciens ou surveillants, et les serviteurs ou diacres (Philippiens 1:1 ; 1 Timothée 3:1-7 ; ce dernier passage donne le caractère que devaient posséder les surveillants et les serviteurs). Quant à toutes les autres charges, d'exorciste, de lecteur, de sous-diacre, etc., qui se trouvent dans l'Église romaine, l'Écriture n'en parle pas. Remarquons encore que Pierre, le premier pape, selon l'Église de Rome, se range lui-même simplement au nombre des anciens (1 Pierre 5:1).

Nous ne dirons rien du mariage, que Dieu a établi dès le commencement, sinon que la parole de Dieu ne le présente jamais comme un sacrement, bien qu'elle donne beaucoup de précieux enseignements aux maris et aux femmes.

De quels liens étroits l'Église de Rome enlace ceux qui sont placés ou se placent sous son influence ! Partout et en tout, elle mêle le prêtre à la vie des laïques, et par les sacrements, elle tend un piège sous les pas de chacun de ses membres. Car s'ils manquent d'y satisfaire, les voilà accusés de mépriser l'Église, d'être des hérétiques, et il fut un temps où, comme nous le verrons, une semblable accusation avait de terribles conséquences.

2.5 Le culte de la Vierge

Après ce qui se rapporte aux sacrements, nous avons à voir d'autres doctrines funestes et contraires à l'Écriture que l'Église romaine impose aux âmes placées sous son joug. La première est le culte rendu à la Vierge Marie, aux saints et aux anges, chose complètement étrangère à la parole de Dieu. Ainsi s'est trouvée introduite une idolâtrie pire que celle du paganisme, dont elle est une imitation sous bien des rapports.

C'est vers le milieu du quatrième siècle, à une époque où la vraie piété avait beaucoup décliné pour faire place à nombre de pratiques superstitieuses, que l'on commença à vénérer la Vierge Marie d'une manière spéciale, comme le modèle des vierges, c'est-à-dire de ceux ou celles qui avaient fait vœu de célibat. Bientôt après, il devint habituel de lui donner le nom de mère de Dieu, ce qui donna naissance aux luttes du nestorianisme. Malgré la forte opposition qu'il rencontra d'abord, le culte de Marie s'établit et s'étendit peu à peu. Déjà au cinquième siècle, on pouvait voir dans toutes les Églises nombre de représentations de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Le peuple ignorant, sorti des ténèbres du paganisme, peu et mal instruit des pures et saintes vérités des Écritures, amené à un christianisme de formes et de cérémonies, ayant un culte célébré avec une pompe empruntée au judaïsme et au paganisme, n'eut pas de peine à remplacer l'une ou l'autre des déesses qu'il adorait, par la Vierge Marie qu'on lui présentait toujours plus comme occupant une place élevée auprès de Dieu dans le ciel. Dans l'office ordinaire de la Vierge, se trouve une hymne commençant ainsi : « Salut, étoile de la mer, Mère auguste de Dieu et toujours Vierge, porte fortunée du ciel... affermissez-nous dans la paix, méritant ainsi mieux qu'Ève le nom de mère des vivants ». Ensuite : « Montrez que vous êtes notre mère, obtenez-nous le pardon de nos crimes ». On en vint, à la fin du sixième siècle, à adopter la légende de son Assomption, d'après laquelle, au moment de sa mort, Marie aurait été portée au ciel par des anges, ce qui a été récemment érigé en dogme (1954). L'Église romaine a consacré cette prétendue ascension ; dans l'office de la fête instituée pour la célébrer, on dit ces paroles : « Réjouissons-nous dans le Seigneur en célébrant le jour de fête en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, de l'Assomption de laquelle les anges se réjouissent et louent le Fils de Dieu ». Et plus loin : « Marie est montée au ciel ; l'armée des anges se réjouit ». En même temps, l'Église romaine prenant des passages des Psaumes et des prophètes qui ont rapport à Israël et à Jérusalem, les applique à la Vierge qui n'est plus l'humble Marie que l'Écriture nous présente, mais qui est devenue une déesse que l'on honore comme « la reine du ciel », car tel est un des noms que lui donne l'Église romaine. Cela ne nous rappelle-t-il pas le culte que les Israélites, abandonnant le vrai Dieu, rendaient à la déesse Astarté, la reine des cieux ? L'Éternel le dit à Jérémie : « Ne vois-tu pas ce qu'ils font dans les villes de Juda, et dans les rues de Jérusalem ? Les fils ramassent le bois, et les pères allument le feu, et les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la reine des cieux ». Et ces malheureux Juifs, descendus en Égypte, persistant dans leur idolâtrie, disent au prophète : « Nous ne t'écouterons pas ; mais nous ferons certainement toute parole qui est sortie de notre bouche, en brûlant de l'encens à la reine des cieux » (Jérémie 7:17-20 ; 44:15-19). Et voilà une semblable idolâtrie transportée dans le christianisme, avec cette aggravation terrible du mal, qu'on l'associe aux saints noms du Père, du Fils et du Saint Esprit !

Marie devint toujours plus un objet direct de culte, sinon d'adoration (*), et le pape Urbain II, au concile de Clermont, en l'an 1095, confirma le service journalier établi pour honorer la Vierge, ainsi que les jours et les fêtes qui lui étaient spécialement réservés. Des églises lui furent dédiées sous le nom de « Notre Dame », et dans toutes les églises se trouve une chapelle qui lui est consacrée (**). À la doctrine de l'Assomption de la Vierge, on ajouta peu à peu celle de son « Immaculée conception », par où l'on entend qu'elle naquit sans péché, elle à qui l'ange dit : « Tu as trouvé grâce auprès de Dieu », et qui dit elle-même : « Mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur » (Luc 1:30, 47). Si elle était sans péché, avait-elle besoin de trouver grâce et d'avoir en Dieu son Sauveur ? La doctrine de l'immaculée conception se trouve déjà en germe dès le huitième siècle, et se répandit bientôt dans l'Église, toutefois non sans lutte. Elle fut enfin définitivement confirmée par le pape Pie IX, en 1854, mais la fête en était depuis longtemps célébrée. Et c'est dans l'office de cette fête que sont appliquées à la Vierge les paroles d'Ésaïe 61:10, et celle de Proverbes 8:22-35, qui se rapportent au Seigneur Jésus Christ ! N'y a-t-il pas là quelque chose de blasphématoire ? C'est aussi dans le même office qu'on lit ces paroles : « Tu es toute belle, ô Marie, la tache originelle n'est pas en toi ». Et plus loin : « Aujourd'hui est sortie une branche des racines d'Isaï, aujourd'hui Marie a été conçue sans aucune tache de péché ». Vous remarquerez que les premières paroles se trouvent dans la prophétie d'Ésaïe relative au Seigneur Jésus, lorsqu'il vient régner pendant le millénium (Ésaïe 11:1). Et l'Église romaine les applique à la Vierge ! Puis elle dit encore : « Aujourd'hui est écrasée par elle la tête du serpent ancien », paroles qui se trouvent en Genèse 3:15, et se rapportent à Celui qui est la semence ou la postérité de la femme, c'est-à-dire Jésus, et non Marie. Combien il est coupable de se servir ainsi de la parole de Dieu, de la tordre pour établir une idolâtrie réelle !

(*) L'Église catholique se défend en effet d'adorer positivement la Vierge ou les saints, celles-ci ou celles-là étant des créatures. Elle distingue le culte de latrie (adoration) réservé à Dieu seul, du culte de dulia (hommage) rendu aux saints et aux anges. Mais l'équivoque est complète, et la contradiction devient évidente lorsque Marie est déclarée Reine du ciel et appelée « Mère de Dieu », une créature ne pouvant être la mère du Dieu créateur.

(**) Sur l'entrée d'une église à Lisbonne se trouvait gravée cette inscription « À la déesse Vierge de Lorette, des Italiens dévoués à sa divinité ont consacré cette Église ».

Que voit-on, en effet ? Dans toutes les églises du culte romain, dans les chapelles, comme aussi dans les maisons, se trouvent des représentations en statues, en tableaux, en gravures, de la Vierge et de l'enfant Jésus, devant lesquelles on se prosterne, on prie et l'on adore. Où trouve-t-on, dans les Écritures, une seule ligne pour justifier une telle chose ? Voici ce qu'elle dit : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui est dans les cieux en haut, et de ce qui est sur la terre en bas, et de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne t'inclineras point devant elles, et tu ne les serviras point » (Exode 20:4-5). Et l'apôtre Jean, à la fin de sa première épître, adresse aux chrétiens cette solennelle injonction : « Enfants, gardez-vous des idoles ». Chose frappante : dans l'ancienne Babylone, on adorait une mère déesse et son fils représenté dans des tableaux ou des statues, comme un petit enfant dans les bras de sa mère. C'est de là que le culte de la mère et de l'enfant se répandit partout, et est venu s'implanter dans l'Église catholique. Au Thibet et en Chine, les missionnaires jésuites furent surpris de trouver le pendant de la Madone romaine et de son enfant aussi dévotement adorés que dans la Rome papale. Shing Moo, la sainte mère, en Chine, était représentée avec un enfant dans ses bras et la tête entourée d'un nimbe ou auréole, absolument comme si c'eût été l'œuvre d'un artiste catholique romain. N'est-il pas profondément douloureux de voir que Satan, l'ennemi de Christ, a réussi à faire passer dans la chrétienté le culte rendu autrefois à Babylone à de fausses divinités ?

La place donnée à la Vierge Marie par l'Église romaine a amené d'autres erreurs d'une extrême gravité, car elles ne tendent à rien moins qu'à déposséder le Seigneur d'une partie de ses glorieuses prérogatives. La parole de Dieu nous apprend qu'il n'y a qu'un « seul Médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus » (1 Timothée 2:5). Pour être ce Médiateur, le Fils éternel de Dieu est devenu un homme (Jean 1:14), et comme tel, il a été tenté comme nous en toutes choses, à part le péché (Hébreux 4:15 ; 2:18). Il a pris connaissance de nos douleurs, de nos langueurs, de nos peines, de nos infirmités, et y est entré dans un profond amour, une tendre compassion, une vraie sympathie ; un amour, une compassion, une sympathie divines en même temps qu'humaines (Matthieu 8:17). C'est ce que nous prouve toute sa vie sur la terre. Et maintenant qu'il est monté au ciel, il est le même ; son cœur n'a pas changé. Il sympathise avec nous dans nos infirmités ; il intercède sans cesse pour nous ; il est notre Avocat auprès du Père (Hébreux 4:15 ; 7:25 ; Romains 8:34 ; 1 Jean 2:1). Il nous invite à nous adresser nous-mêmes au Père, et le Père, en son nom, nous exauce (Jean 14: 13 ; 16:24, 26). Ainsi nous pouvons nous approcher de Dieu par Lui, entrer dans le sanctuaire même de Dieu, en vertu de son sacrifice, et venir directement avec confiance au trône de la grâce (Hébreux 7:25 ; 10:9 ; 4:16). Quel parfait et précieux Médiateur nous avons en Celui qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous, qui nous aime et nous aimera toujours du même amour ! Quel besoin aurions-nous d'un autre, et qui saura mieux que Lui connaître tous nos besoins et pourra mieux y répondre ! Il est venu sur la terre pour cela. Il est notre salut, notre vie, notre paix.

Eh bien, l'Église romaine, dans son enseignement, n'a nullement tenu compte de ce que dit la parole de Dieu à cet égard. Non contente d'avoir donné à Marie la place que nous avons vue, elle en a fait une Médiatrice toute-puissante, et un Avocat dans le ciel ! Elle lui a assigné un titre et une fonction que l'Écriture n'attribue qu'à Christ. Elle a prétendu que Dieu était trop grand, et Jésus trop élevé, pour que nous approchions directement, soit du Père, soit du Fils, mais que Marie, par sa bonté, par sa douceur et sa tendresse, et à cause de l'amour que lui porte son Fils, est tout à fait propre à être Médiatrice et Avocat auprès de Lui. Le Fils, dit l'Église romaine, ne peut rien refuser à sa mère. Et elle oublie les paroles du Seigneur à Marie : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? » (Jean 2:4). Un grand docteur de cette Église au 12^e siècle, et qui sans nul doute a été un homme vraiment pieux, Saint Bernard, écrit : « Tu craignais de t'approcher du Père ; comme Adam, tu te cachais à sa voix ; il t'a donné Jésus pour Médiateur auprès de Lui. Mais peut-être es-tu effrayé de la majesté de ce Jésus, qui, bien qu'il se soit fait homme, est toujours Dieu. Il te faut auprès de Lui un avocat : recours à Marie ». Le pape Pie IX, en 1849, dans une encyclique (lettre circulaire adressée aux évêques), dit : « Vous savez bien, vénérables frères, que toute notre confiance est placée dans la très sainte Vierge, puisque Dieu a placé en Marie la plénitude de tout bien. S'il y a quelque espoir pour nous, quelque grâce, quelque salut, cela nous vient de Lui par elle ». N'est-il pas blasphématoire d'attribuer à une créature ce qui n'appartient qu'à Dieu et à son Fils ? (*)

(*) Plus encore, elle est maintenant expressément la co-rédemptrice : elle l'associe à l'œuvre du Rédempteur.

Écoutez encore ce qui est dit dans une des antennes à la Vierge : « Salut, ô Reine, mère de miséricorde, douceur et espérance de notre vie, salut ! Nous crions à toi, nous fils d'Ève exilés, vers toi nous soupignons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. Toi, notre Avocat, tourne vers nous tes regards de miséricorde ». S'adresserait-on autrement à Dieu ou au Seigneur ? Sans aller plus loin, vous voyez dans quelle idolâtrie monstrueuse l'Église romaine entraîne ceux qui l'écoutent. Elle assimile la Vierge à la Sagesse éternelle de Proverbes 8, à l'Épouse du Cantique de Salomon. Elle lui dit : « Brisez les fers des coupables, donnez la lumière aux aveugles (*) ... montrez que vous êtes notre mère ». Dans les litanies à la Vierge, elle la nomme « la porte du ciel », « le refuge des pécheurs », « l'étoile du matin » ; et que devient Christ, notre unique et précieux Sauveur, à qui seul l'Écriture attribue ces titres ? (**)

Ces mêmes litanies s'adressent à la Vierge comme à la « Mère divine de la grâce », « la Mère du Créateur », « la source de notre joie », « l'arche de l'alliance », « la Reine de tous les saints », et en l'invoquant et demandant son intercession, elles l'associent au Père, au Fils, au Saint Esprit ! Croirait-on qu'un de leurs docteurs a été jusqu'à dire : « Toutes choses sont soumises à la Vierge, Dieu Lui-même », parce que, dit-il, « la mère a la prééminence sur le fils ». N'est-ce pas un blasphème horrible ? Combien sont à plaindre ceux que l'on conduit dans de telles voies ; on ne peut que désirer que Dieu les éclaire par sa parole, et que par elle, son Esprit les ramène et les garde dans la vérité, loin de ceux qui, « par de douces paroles et un beau langage, ... séduisent les cœurs des simples » (Romains 16:18).

(*) Paroles analogues à celles que le Seigneur Jésus s'applique à Lui-même en Luc 4:19, où il dit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi... Il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ».

(**) Jean 10:9 ; Matthieu 11:28 ; Apocalypse 22:16.

Nous voyons la place prise par le culte de la Vierge dans l'Église romaine. C'est elle que l'on invoque, que l'on prie, à qui l'on s'attend, en qui l'on met toute confiance. Nous dirons encore quelques mots à ce sujet. Le Bréviaire est un livre de dévotion à l'usage des prêtres, qui, chaque jour, doivent en lire une partie, en public comme en particulier, quand l'heure en est venue. Il renferme des Psaumes pour les différentes heures du jour, des fragments des Écritures, des prières adaptées aux fêtes des saints, l'office de Marie, etc. Certainement il leur vaudrait mieux de lire journalièrement et uniquement toutes les Écritures inspirées de Dieu, propres pour enseigner, convaincre, corriger, instruire dans la justice, et rendre l'homme de Dieu accompli pour toute bonne œuvre ? (2 Timothée 3:16-17). C'est ce que faisait Timothée, qui n'avait pas besoin de Bréviaire, et ne savait rien du culte de Marie, qu'il eût sans doute rejeté avec horreur comme une idolâtrie des plus coupables.

Or, voici une des exhortations que renferme le Bréviaire : « Quand se lève la tempête des épreuves et que tu es jeté contre les rochers des afflictions, regarde en haut vers l'étoile, invoque Marie. Quand tu es ballotté çà et là, sur les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la passion et de l'envie, regarde vers l'étoile, invoque Marie. Quand la colère, ou la cupidité, ou les désirs de la chair, troublent ton âme, regarde vers Marie. Si tu es tourmenté en voyant la grandeur de tes péchés, et plein d'effroi à la pensée du jugement, si tu commences à t'enfoncer dans l'océan de la tristesse et l'abîme du doute, pense à Marie. Dans les dangers, les difficultés, les doutes, pense à Marie, invoque Marie ! » Que devient Christ, le divin et souverain Intercesseur, le grand Souverain sacrificateur de la vraie profession chrétienne, Celui qui sympathise à nos infirmités, qui nous appelle ses amis, qui est avec nous au milieu des tribulations que nous rencontrons dans le monde ? L'Église romaine le met pratiquement de côté et le remplace par une créature, bienheureuse et sans doute « bénie entre les femmes », mais dont la parole de Dieu ne parle que pour nous la montrer, sauvée par grâce, ignorante et faillible comme nous (*). Remarquons qu'après le premier chapitre des Actes, où elle est mentionnée comme se trouvant avec les disciples, Marie n'est plus jamais nommée dans la suite du Nouveau Testament. Il y a un seul Médiateur, Jésus, notre Avocat auprès du Père, notre Intercesseur tout puissant auprès de Dieu, et dont l'amour est immense et immuable. Il nous suffit. Dans les épreuves, les tentations, les difficultés et les dangers, c'est vers Lui, la vraie Étoile du matin, le vrai et seul refuge, qu'il faut regarder, Lui qu'il faut invoquer. Marie n'a rien fait pour nous, Lui a donné sa vie pour nous sauver.

(*) Qu'on lise les paroles de la Sainte Écriture : « Une femme éleva sa voix du milieu de la foule, et dit à Jésus : Bienheureux est le ventre qui t'a porté, et les mamelles que tu as tétées ! Et il dit : Mais plutôt, bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » (Luc 11:27-28). C'est ce que l'Église de Rome n'a point fait. Elle adore la Vierge et méconnaît la parole de Dieu.

Une des formes superstitieuses qui se rattache au culte de Marie, est le Rosaire. On nomme ainsi un cordon terminé par une croix, et dans lequel sont enfilés des grains ou perles de deux différentes grosseurs. Il y a quinze dizaines des plus petits grains, et, devant chaque dizaine, se trouve un plus gros grain. Ces grains, que l'on fait passer entre les doigts, servent à compter le nombre de prières que l'on a récitées. Aux gros grains, on récite un Pater (la prière que le Seigneur enseigna à ses disciples), aux petits grains on récite un Ave Maria, qui est la salutation de l'ange à Marie. Les catholiques la rendent ainsi : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni ». Si l'on compare ces paroles avec Luc 1:28 et 30, on voit tout de suite la différence entre la parole inspirée de Dieu et la version qu'en donne l'Église romaine. À cette première partie de l'Ave Maria, elle ajoute : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant, et à l'heure de la mort ». Or d'après l'Écriture, nous avons en Christ l'unique Sauveur des pécheurs ; en croyant en Lui nous possédons la vie éternelle, et ainsi nous sommes sauvés maintenant, et pour l'heure de notre mort, et pour l'éternité. Quelle différence entre la doctrine de Christ qui nous assure d'un salut parfait, actuel et éternel, et la doctrine de Rome qui laisse toujours dans le doute si l'on est sauvé. Elle veut que l'on ait recours à l'intercession d'une créature qui devait trouver grâce pour elle-même, et qui maintenant ne peut assurément rien pour nous, car, selon l'Écriture, Dieu ne lui a conféré aucune autorité, aucune puissance ! C'est le Seigneur Jésus à qui toute autorité a été donnée dans le ciel et sur la terre (Matthieu 28:18). C'est Lui qui tient les clefs de la mort et du hadès (*) (Apocalypse 1:18). C'est Lui qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira (Apocalypse 3:7).

(*) Le hadès, c'est-à-dire le lieu où vont les âmes séparées du corps.

Le chapelet est un abrégé du Rosaire. Il ne contient que cinq dizaines d'Ave Maria séparées par un Pater. À quoi servent le Rosaire et le chapelet ? À compter le nombre de prières que l'on a récitées à la suite l'une de l'autre. Répéter ainsi, avec ou sans attention, 150 Ave et 15 Pater, ou 50 Ave et 5 Pater ; dire ou répéter plusieurs fois le Rosaire et le chapelet, constitue un acte méritoire aux yeux de Dieu, selon l'Église romaine. Le prêtre l'impose comme pénitence, pour expier des fautes. On récite le Rosaire ou le chapelet, pour abrégé la durée des peines du purgatoire pour soi ou pour les autres. Nous ne trouvons rien de semblable dans l'Écriture ; ce sont des pratiques superstitieuses inventées par les hommes. Que dit le Seigneur ? « Quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, comme ceux des nations, car ils s'imaginent qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup. Ne leur ressemblez donc pas » (Matthieu 6:7-8). « Comme ceux des nations », dit Jésus. Cela ne rappelle-t-il pas les prêtres de Baal, qui, depuis le matin jusqu'à midi, répétaient « Ô Baal, réponds-nous ! » (1 Rois 18:26). Et l'on sait que de nos jours, les Bouddhistes ont eux aussi leurs chapelets et même leurs moulins à prières ! Les prêtres romains imposent ces répétitions de prières pour expier des fautes, et la parole de Dieu nous dit simplement : « Si nous confessons nos péchés, il (Dieu) est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Et là il n'est question d'aucun rosaire, ni de répéter des prières. Nous venons à Dieu, nous Lui confessons (et non au prêtre) humblement nos péchés, et en vertu de l'œuvre parfaite de Christ, Dieu nous pardonne, et nous purifie. Quelle grâce précieuse !

Le Rosaire, comme nous le voyons, est consacré à la Vierge. L'Église romaine a institué une fête du très Saint Rosaire, comme elle dit, et c'est toujours la Vierge qui y est glorifiée. Dans le service de cette fête, voici ce que nous lisons : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, nous qui célébrons ce jour de fête en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie », et ensuite : « Ô Dieu ! faites, nous vous en prions, qu'honorant dans ces mystères le Saint Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, nous imitions ce qu'ils renferment, et nous obtenions ce qu'ils promettent ». Honorer un chapelet de grains, y voir des mystères à imiter (et quels sont ces mystères !), associer les noms de Dieu et du Seigneur à l'idolâtrie envers une créature, n'est-ce pas une profanation ?

Il est bon de savoir ce qu'enseigne cette église dite apostolique qui prétend être la seule vraie, afin d'être en garde contre ses séductions. « Enfants, gardez-vous des idoles », disait l'apôtre Jean en terminant sa première épître (1 Jean 5:21). Déjà le mal commençait ; l'Église se détournait de Jésus Christ, le Dieu véritable et la vie éternelle (1 Jean 5:20), et l'Esprit Saint avertissait solennellement les chrétiens à l'égard de ce qui allait s'introduire dans l'Église et corrompre la vérité.

2.6 L'Invocation des saints

L'Église romaine ne s'est pas contentée d'établir Marie comme Reine du ciel, des anges, des patriarches, des prophètes et des saints, comme Avocat et Médiatrice souveraine auprès du Père et du Fils, elle a rempli le ciel d'une foule d'autres médiateurs. Ce sont des hommes qu'elle nomme les saints, qu'elle invoque et qu'elle prie, afin qu'ils intercèdent auprès de Dieu pour les hommes ; et elle a fait des anges mêmes, et particulièrement de l'archange Michel, des intercesseurs et des objets de culte.

L'invocation des saints a son origine dans la vénération dont, au commencement, on entourait la mémoire de ceux qui avaient rendu un fidèle témoignage pour Christ et qui avaient souffert pour son nom. Mais à mesure que l'ignorance des Écritures et des vérités qu'elles renferment, s'accroissait, et que la superstition prenait le dessus, de la vénération on passa à l'idée que ces saints qui, sur la terre, avaient eu par leurs prières une grande puissance auprès de Dieu (*), devaient l'avoir conservée après leur mort. On en fit donc des intercesseurs dans le ciel. On pensa qu'ayant été des êtres humains comme nous sur la terre, ils comprendraient mieux nos luttes, nos combats et nos peines, que l'on éprouverait moins de craintes et plus de hardiesse à s'approcher d'eux, et que d'ailleurs, à cause de leurs mérites, le Seigneur se laisserait plus aisément fléchir par eux.

(*) Cela est vrai ; la prière fervente du juste peut beaucoup ; mais c'est sur la terre (Jacques 5:15).

À la tête de ces saints se trouvent naturellement les apôtres, spécialement Pierre et Paul, mais surtout Pierre, que l'Église romaine considère comme le premier pape ; puis Jean Baptiste comme précurseur du Seigneur. Dans l'office de la fête de Jean Baptiste,

l'Église romaine applique à ce saint les paroles d'Ésaïe qui annonce la venue du Sauveur (Ésaïe 49:1-6) (*), tordant ainsi les Écritures. Ensuite vient Joseph, l'époux de Marie, que l'on vénère comme le patron de l'église universelle, et auquel on applique les bénédictions appelées par le patriarche Jacob sur la tête de son fils Joseph (Genèse 49:22-26) (**), jouant ainsi sur la similitude des noms et induisant les âmes doublement en erreur. Après ceux-là viennent les martyrs, les Pères, les ermites comme saint Antoine par exemple, et ensuite une multitude de saints que nomment des légendes plus ou moins authentiques, quelques-uns n'ayant peut-être jamais existé. Ces légendes sont remplies de soi-disant miracles opérés par les saints dont elles parlent. À cela, il faut ajouter les hommes et les femmes d'une époque plus récente, qui, ayant mené une vie pieuse et opéré, affirme-t-on, des miracles, ont été d'abord béatifiés, puis canonisés, c'est-à-dire déclarés saints par le pape, et placés dans le ciel comme des intercesseurs auxquels on peut s'adresser et que l'on peut prendre pour patrons.

(*) « Le Seigneur m'a appelé avant ma naissance ; il s'est souvenu de mon nom lorsque j'étais encore dans le sein de ma mère, etc ». Je cite d'après la version catholique.

(**) Entre autres celles-ci : « Ceux qui portaient des dards l'ont irrité, l'ont insulté, lui ont porté envie... Le Tout puissant te comblera de bénédictions... que ces bénédictions se répandent sur la tête de Joseph ». Sur la façade d'églises catholiques dédiées à saint Joseph, on lit : « Allez à Joseph », paroles que le Pharaon adressait aux Égyptiens, et que l'on détourne de leur vrai sens pour les appliquer à l'époux de Marie.

De bonne heure on plaça des édifices religieux, églises et chapelles, sous l'invocation de tel ou tel saint. On prétendit que des reliques de celui dont l'édifice portait le nom, se trouvaient là, souvent que son corps était sous le maître-autel, et que des miracles s'y opéraient, et cela amenait, dans ces lieux vénérés, une multitude de pèlerins qui s'y rendaient, soit pour être guéris, soit pour obtenir de l'intercession du saint quelque bénédiction, soit pour acquérir, en vertu de ces pèlerinages fatigants et coûteux, des mérites auprès de Dieu. Nécessairement ces pèlerinages étaient pour ceux qui desservaient les lieux de culte et pour les habitants des endroits où ils se trouvaient, une source de gains d'autant plus considérable que la réputation du saint était grande et les pèlerinages plus nombreux. De là des trafics honteux, et une rivalité entre les lieux de pèlerinage, une sorte de concurrence à qui aurait le plus de pèlerins. Ne croyons pas que, dans nos temps plus éclairés, ces superstitions aient cessé. Qui ne connaît les pèlerinages à Lourdes, provoqués par de prétendues apparitions de la Vierge à une jeune fille en 1858 ; à Einsiedeln, en Suisse, où l'on affirme avoir une image miraculeuse de la Vierge ; à Notre Dame de Lorette, en Italie, où l'on montre la maison de la Vierge et la chambre qu'elle occupait quand l'ange vint lui annoncer la naissance du Sauveur, le tout transporté par les anges à Lorette, petite ville des environs d'Ancône (*) ; à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne, le plus célèbre des lieux de pèlerinage après Rome et Jérusalem : on prétend que l'apôtre Jacques y fut enterré ! Que de choses l'ennemi du Seigneur et des âmes a mises au cœur des hommes pour les détourner de Christ, de son œuvre, et du culte en esprit et en vérité !

(*) Plus récemment, la Vierge, dite du Rosaire, serait apparue à de jeunes enfants à Fatima (Portugal), en 1917, d'où un autre pèlerinage de grand renom !

Les saints ne sont pas seulement des intercesseurs généraux, pour ainsi dire. Bien que chacun puisse s'adresser à eux, chaque bourg, chaque ville, chaque contrée, chaque royaume a son patron spécial, là où domine l'Église romaine. Bien plus, tout vrai catholique veut avoir pour patron le saint dont il porte le nom et l'on choisit souvent pour un des prénoms, celui dont la fête tombe sur le jour de naissance de la personne.

Les saints sont en si grand nombre qu'afin de n'en oublier aucun et afin d'obtenir de tous, connus ou inconnus, la faveur de leur intercession, l'Église romaine a institué une fête de tous les saints (le 1er novembre).

Au culte rendu aux saints, il faut ajouter l'invocation des anges. Les litanies des saints disent entre autres : saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, saints anges et archanges, priez pour nous. De plus chaque personne (*) a son « bon ange », au dire de l'Église romaine. Ainsi, dans une prière que les fidèles sont invités à répéter, il est dit : « Ange du ciel, mon fidèle et véritable guide, obtenez-moi d'être si fidèle à vos instructions et de régler si bien tous mes pas, que je ne m'écarte en rien des commandements de mon Dieu ». Et quant au saint patron, voici la prière qu'on lui adresse : « Grand saint dont j'ai l'honneur de porter le nom, protégez-moi, priez pour moi, afin que je puisse servir Dieu comme vous sur la terre, et le glorifier éternellement avec vous dans le ciel ». La confession des péchés ne s'adresse pas à Dieu seulement, mais « à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à saint Michel archange, à saint Jean Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et à tous les saints », et on les supplie d'intercéder auprès du Seigneur Dieu pour le pardon des péchés.

(*) Les théologiens catholiques enseignent également qu'il y a un ange gardien non seulement pour tout individu, juste ou pécheur, mais encore pour chaque nation, chaque ville, chaque diocèse, chaque communauté. Saint Michel est l'ange gardien de toute l'Église, mais chaque église a aussi son ange gardien spécial.

Nous ne trouvons dans l'Écriture sainte aucun passage qui justifie ce culte rendu à des créatures. Le Seigneur nous dit bien, pour montrer l'intérêt que le Père prend aux petits enfants et les soins qu'il a pour eux, que leurs anges voient sans cesse sa face dans les cieux (Matthieu 18:10). Mais cela signifie-t-il qu'il faut invoquer ces anges ? Nullement. Les anges sont « des esprits administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut » (Hébreux 1:14). Cela veut-il dire que nous devons nous adresser à eux ? Pas du tout ; au contraire, l'apôtre Paul dit, en parlant de certains docteurs, qui, déjà de son temps, induisaient les fidèles en erreur : « Que personne ne vous frustre du prix du combat, faisant sa volonté propre dans l'humilité et dans le culte des anges, s'ingérant dans les choses qu'il n'a pas vues » (Colossiens 2:18). C'était une fausse humilité qui prétendait n'oser pas s'approcher de Dieu, et s'adressait aux anges. Mais l'apôtre dit au contraire à ces hommes qu'ils sont enflés d'un vain orgueil et suivent leurs propres pensées, et qu'ils ne tiennent pas ferme le Chef, c'est-à-dire Christ (Colossiens 2:19). Nous avons tout en Christ, Christ suffit pleinement. Il nous a sauvés, par Lui nous nous approchons de Dieu ; nous n'avons besoin d'aucun autre. La Vierge Marie et les saints, les vrais saints qui sont délogés, sont dans le repos près de Lui, en attendant la résurrection. Ils n'ont et ne peuvent avoir cette toute-connaissance qui serait nécessaire pour entendre tous ceux qui les invoquent, et qui n'appartient qu'à Dieu, et par conséquent ils n'entendent aucune prière. Celles qu'on leur adresse ne sont qu'un vain son. Les anges sont occupés de leur service, comme nous le voyons dans l'Apocalypse, et quand Jean se prosternait et veut adorer l'ange qui lui avait montré les merveilleuses choses de Dieu, l'ange repousse cet hommage et lui dit : « Garde-toi de le faire ; je suis ton compagnon d'esclavage ... rends hommage à Dieu » (Apocalypse 19:10 ; 22:8-9).

Et s'il s'agit des saints, rappelons-nous que, quand Corneille vient recevoir Pierre, et qu'il se jette à ses pieds pour lui rendre hommage, l'apôtre le relève en lui disant : « Lève-toi ; et moi aussi je suis un homme » (Actes 10:25-26). Cela ne suffit-il pas pour juger et condamner l'invocation des saints et des anges ? Assurément. À Dieu seul, et au Seigneur Jésus Christ, appartiennent la gloire, et l'honneur, et la force, et toute adoration.

2.7 Les reliques et le culte des images

2.7.1 Les reliques

Deux choses contraires à l'Écriture caractérisent encore l'Église de Rome. C'est d'abord le culte des reliques des saints, de la Vierge et même du Seigneur, et ensuite le culte des images.

Les reliques sont de prétendus restes, des ossements ou parties du corps de ceux que l'on révère, ou bien des objets qui leur ont appartenu ou qu'ils ont touchés. C'est vers le troisième siècle que l'on commença à entourer les restes des martyrs d'une vénération superstitieuse. Malgré l'opposition de quelques hommes pieux, le mal s'étendit rapidement. Vraies ou fausses, les reliques se multiplièrent. On leur attribua un pouvoir miraculeux, une vertu divine permanente. On prétendit que par elles les malades étaient guéris, les démons chassés, les morts ressuscités. Elles préservaient des dangers, faisaient gagner des batailles, et c'est sur elles que l'on prêtait les serments les plus inviolables. Pour affirmer leur puissance merveilleuse, on racontait toute espèce d'histoires souvent absurdes, en tout cas mensongères, et elles devinrent souvent l'objet d'un trafic scandaleux. Chaque église, chaque chapelle, chaque monastère, tenait à avoir ses reliques d'autant plus précieuses et renommées que de plus grands soi-disant miracles s'opéraient par elles. Les endroits où se trouvaient les plus célèbres reliques devenaient des buts de pèlerinage. Et les choses sont restées telles dans notre temps qu'on appelle un siècle de lumière. Rome présente à ses dévots pour être adorés, des objets dont l'origine est plus que douteuse — idolâtrie honteuse, reposant sur des fables, et qui ressemble à celle des prêtres de Bouddha qui eux aussi prétendent avoir des reliques de leur saint.

Je ne puis pas énumérer toutes les reliques que Rome vénère, ni les endroits où elles se trouvent. Ajouté aux légendes qui s'y rapportent, cela ferait un gros volume. Je citerai seulement trois des plus célèbres. La première est la sainte croix, celle sur laquelle le Sauveur a souffert. On prétend que l'impératrice Hélène, mère de l'empereur Constantin, voulant faire construire une église sur l'emplacement du sépulcre de Jésus, les ouvriers, en creusant la terre, découvrirent les trois croix où le Seigneur et les deux brigands avaient été attachés. Un miracle, dit-on, fit découvrir laquelle était celle de Jésus. La plus grande partie de la croix fut conservée à l'église du saint-sépulcre à Jérusalem, où, à ce que l'on dit, elle est encore, recouverte d'argent. Le reste fut coupé en morceaux et distribué comme reliques. Nombre d'endroits, églises ou autres, prétendent posséder un fragment de la vraie croix, mais si on les rassemblait, on en aurait la charge de dix hommes. Peuvent-ils être tous vrais, si même il y en a un seul qui le soit, car l'histoire de la découverte de la croix ne repose que sur des légendes ? Et alors, à quoi rend-on culte ? À des morceaux de bois, comme les païens à leurs fétiches. N'est-ce pas attristant de voir les âmes abusées par de telles choses au sein d'une église qui se dit chrétienne ? Dieu peut-il par là être honoré, et le Seigneur glorifié ?

Une autre relique célèbre est la tunique sans couture que portait le Seigneur. On l'appelle la sainte robe, et l'on raconte à son sujet les fables les plus absurdes. Elle ne fut découverte que dans le 12^e siècle et donnée à l'archevêque de Trèves, ville où on la montre encore. Mais on prétend l'avoir aussi à Argenteuil en France, et au Latran à Rome, sans compter des morceaux que l'on en possède, dit-on, en divers endroits. Où est la vraie ? Ou plutôt, n'est-ce pas tout fausseté ? Et c'est ce que l'on fait adorer par de pauvres gens abusés. N'y a-t-il pas là un système de mensonges inventé par Satan pour égarer les âmes et les détourner de Christ sous une apparence de dévotion ? Les Bouddhistes ont aussi comme relique le vêtement de Bouddha renfermé dans une châsse. Et ce n'est pas la seule ressemblance que présente Rome papale avec le culte de Bouddha.

La troisième relique non moins fabuleuse, mais hautement vénérée, est le saint suaire. Une légende du Moyen Âge raconte qu'une femme de Jérusalem présenta à Jésus, lorsqu'on le conduisait au Calvaire, un mouchoir pour essuyer la sueur et le sang de son visage. Lorsque le Seigneur le lui rendit, sa face s'était imprimée sur le linge. Une autre légende rapporte la chose d'une manière toute différente. Ce serait le Seigneur lui-même qui aurait imprimé son visage sur un linge et l'aurait envoyé au roi Abgar qui désirait son portrait ! Ici encore on voit l'absurdité et la fausseté de la légende. Quoi qu'il en soit, ce que l'on nomme le saint suaire se trouve, chose étrange, à Saint-Pierre de Rome, à Turin, en Espagne, et en d'autres endroits. Où est le véritable, à supposer qu'il y en ait un seul ? Le saint suaire, un morceau de la vraie croix et la moitié de la lance qui perça le côté du Seigneur, sont les trois grandes reliques devant lesquelles, dans la semaine sainte, le pape et les cardinaux vont se prosterner solennellement, donnant ainsi l'exemple de l'idolâtrie au peuple qui se prosterne avec eux devant ces objets inanimés. Où trouvons-nous dans l'Écriture quoi que ce soit qui autorise un semblable culte ? Nulle part. Au contraire, tout culte rendu à un objet quelconque, de quelque manière que ce soit, y est formellement condamné. L'Écriture nous enseigne à adorer par l'Esprit Saint le Dieu vivant et vrai, le Père et le Fils dans le ciel, et à mettre notre confiance en Lui. Quant aux miracles opérés par les reliques, ce sont des mensonges ou des supercheries, ou, s'ils sont réels, ils sont dus à la puissance satanique. L'homme de péché qui doit venir, viendra « selon l'opération de Satan », avec « toute sorte de miracles et signes et prodiges, de mensonges ». Et le mystère d'iniquité opère déjà (*).

(*) 2 Thessaloniens 2:9, 7.

2.7.2 Les images

À côté du culte des reliques se place celui qui est rendu aux images. Nous le trouvons dans l'église grecque comme dans l'Église romaine, avec cette différence que la première n'admet que les images peintes. Ce sont les icônes devant lesquelles, dans les chaumières, les maisons, les lieux publics, et dans les églises, brûlent des cierges et se prosternent le peuple.

L'Église romaine va plus loin. Les édifices consacrés à son culte sont remplis, non seulement de peintures, mais aussi de statues de la Vierge parées de riches vêtements, ainsi que l'enfant qu'elle porte, et de statues des saints et des anges. On y voit des crucifix, figures du Seigneur sur la croix ; on va même jusqu'à représenter dans des tableaux, sous une forme humaine, le Dieu invisible, le Père. Ces images se trouvent aussi dans les maisons des dévots catholiques et y sont vénérées ; dans les villes autrefois, il y en avait en quantité dans les rues, et l'on en trouve encore des vestiges. L'apôtre Paul ne serait-il pas indigné, plus encore qu'à Athènes, en voyant la chrétienté remplie d'idoles ? (Actes 17:16). Et n'est-il pas à regretter, pour le dire en passant, que des chrétiens qui condamnent l'idolâtrie romaine, ne soient pas plus soigneux d'en écarter toute trace sur eux et dans leurs maisons ?

C'est dans les églises surtout que s'étale le culte rendu aux images. Il n'en est guère qui n'ait une chapelle dédiée à la Vierge ; d'autres ont en outre des chapelles consacrées à tel ou tel saint. Là, indépendamment du maître-autel avec ses nombreux cierges et ses riches ornements, se trouvent, dans chaque chapelle, un autel pour dire la messe, des cierges, des tableaux et d'autres images, et devant ces images, on brûle de l'encens, et prêtres et laïques se prosternent, adorent et prient. Si mes lecteurs ont l'occasion de voir une représentation de l'intérieur d'un temple bouddhiste, ils seront frappés de la ressemblance qu'il présente avec une Église romaine. Ne peut-on pas dire, que ces lieux où l'on prétend servir le Dieu unique, sont de vrais temples d'idoles ? Idolâtrie d'autant plus affreuse que l'on fait de Christ une image taillée que l'on baise et que l'on adore, et que les autres images auxquelles on rend un culte, sont celles de Pierre, de Paul, et d'autres qui furent de fidèles serviteurs de Dieu à qui toute idolâtrie était en horreur ; et surtout idolâtrie condamnable au plus haut degré en ce qu'on se prosternent devant des représentations de Celui qui a dit : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui est dans les cieux en haut, ni de ce qui est sur la terre en bas, ni de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne te prosterneras point devant elles, et tu ne les serviras point » (*). On tombe ainsi dans le même péché qu'Israël quand il fit le veau d'or. L'Église romaine allègue qu'on n'adore pas les images, mais qu'en leur rendant un culte

« relatif », on vénère ceux qu'elles représentent. C'est un subterfuge ; le passage que nous venons de lire est formel, et d'ailleurs le fait certain est que la masse des fidèles adore réellement l'image. Ajoutons à ce qui précède qu'un pouvoir miraculeux est attaché à certaines images, et que les baiser — en particulier baiser le crucifix — est considéré comme un acte méritoire. Nous l'avons vu en parlant de l'extrême-onction.

(*) Exode 20:4-5.

Le culte des images commença de bonne heure en Orient et se répandit ensuite en Occident. Ce ne fut pas sans opposition. En Orient, des empereurs voulurent l'extirper par la force. Il en résulta des luttes sanglantes, car le peuple défendait avec acharnement ces images si chères, auxquelles il attribuait des miracles. En effet, souvent en Occident, comme en Orient, dans des calamités ou des dangers publics, on portait, dans une procession solennelle, telle ou telle image pour obtenir la délivrance. Si l'ennemi s'éloignait des murs d'une ville assiégée, si une maladie contagieuse venait à cesser, c'était grâce à la vertu de l'image.

Après les luttes dont j'ai parlé, un concile fut convoqué à Nicée, en l'an 787. Il décréta que des images du Sauveur, de la Vierge, des anges, et des saints, en peinture ou en mosaïque, seraient placées dans les églises pour être baisées (*) et révérees en se prosternant devant elles, distinguant toutefois cette adoration de celle qui n'appartient qu'à la nature divine. « On doit, dit le concile, leur offrir de l'encens et des cierges, car l'honneur rendu à l'image passe à celui qu'elle représente ». Ensuite on déclara anathème celui qui ne révérait pas les images et qui dirait qu'elles sont des idoles.

(*) Les adorateurs de Baal baisaient son image (1 Rois 19:18. Voyez aussi Osée 13:2).

L'Église romaine, comme l'église grecque, reçut les décrets de ce concile. Plus tard, le concile de Trente, dans le 16^e siècle, statua : « On doit avoir et conserver, principalement dans les églises, les images de Jésus Christ, de la Vierge, mère de Dieu, et des autres saints, et leur rendre l'honneur et la vénération qui leur sont dus, parce que cet honneur est rapporté aux originaux qu'elles représentent ».

Telle a été la ruse de Satan pour entraîner les âmes dans l'idolâtrie, malgré la parole de Dieu qui la proscribit formellement. « Je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni ma louange à des images taillées », dit l'Éternel (*). Et quand nous voyons ces statues devant lesquelles on se prosterne, qu'elles soient de pierre ou de bois, comment ne pas nous rappeler les paroles si fortes d'Ésaïe : « Qui a formé un dieu, ou fondu une image, qui n'est d'aucun profit ? »... Un homme prend un bois : d'une partie il fait du feu et s'en chauffe et fait cuire du pain ; et de l'autre il en fait un dieu, une image taillée, et se prosterne devant elle. Et le prophète ajoute : « Il se repaît de cendres ; un cœur abusé l'a détourné ; et il ne délivre pas son âme, et ne dit pas : N'ai-je pas un mensonge dans ma main droite ? » (**).

Combien ces paroles sont applicables à ces nombreux pauvres abusés qui se prosternent devant les peintures et les statues de bois ou de pierre, et leur adressent leurs prières !

(*) Ésaïe 42:8.

(**) Ésaïe 44:10-20.

2.8 Le Purgatoire

Une autre doctrine du catholicisme est le purgatoire. Qu'est-ce que le purgatoire ? C'est un lieu, dit l'Église romaine, où ceux qui sont morts en état de grâce, c'est-à-dire non coupables de péché mortel (*), sont purifiés par des châtements et des souffrances temporaires, des fautes qui n'ont pas été suffisamment expiées ici-bas. Ces souffrances peuvent être allégées et leur temps abrégé, par les prières et les aumônes des parents et des amis du défunt, et surtout par des messes dites à son intention.

(*) L'Église romaine enseigne qu'il y a deux sortes de péchés : les péchés mortels qui font perdre la grâce de la justification, et les péchés véniels (de venia, pardon) qui ne font pas perdre la grâce. Si quelqu'un meurt en état de péché mortel, il va en enfer. Mais quelqu'un qui s'est rendu coupable d'un tel péché peut être pardonné et justifié par le sacrement de pénitence.

Bien que saint Augustin, à l'occasion de la mort de sa mère Monique, mentionne déjà les prières pour les morts, ce n'est qu'en l'an 600 que la doctrine du purgatoire fut reçue parmi les dogmes de l'Église de Rome et que le pape Grégoire le Grand la formula en ces termes : « Nous devons croire qu'il y a un feu qui purifie des petites fautes avant que le jour du jugement arrive ». Le célèbre concile de Trente a défini complètement cette doctrine et prononcé l'anathème sur ceux qui la nient. Voici ce qu'il dit : « Il y a un purgatoire, et les âmes qui y sont retenues prisonnières, sont secourues par les prières des croyants, mais surtout par le sacrifice acceptable de la messe ». Le concile ordonne à tous les évêques, de « s'appliquer avec zèle à ce que la sainte doctrine du purgatoire qui nous a été transmise par les vénérables pères de l'Église et par les saints conciles, soit crue, gardée, enseignée et prêchée partout parmi les fidèles de Christ... Les âmes des justes sont purifiées dans les flammes du purgatoire par un châtement temporaire, afin que de cette manière leur soit accordée l'entrée dans leur patrie éternelle, où rien d'impur ne peut être admis... Le sacrifice de la messe est offert pour ceux qui se sont endormis en Christ, mais qui ne sont pas entièrement purifiés ».

Telle est la doctrine romaine du purgatoire. Elle n'a, pour s'appuyer, aucun passage de la parole de Dieu (*), et, de l'aveu même du concile, ne repose que sur l'autorité des pères et des conciles. Nous allons voir qu'elle est contraire aux enseignements de l'Écriture, et au témoignage qu'elle rend à l'amour de Dieu et à l'œuvre de Christ pour la justification du pécheur et le pardon des péchés.

(*) La seule référence faite par l'Église romaine est celle d'un livre apocryphe (2 Macchabées), c'est-à-dire ne figurant pas dans la Bible hébraïque.

Où se trouve le purgatoire, et quel genre de souffrances les âmes y endurent-elles ? Les docteurs romains ne le disent pas, et le concile de Trente interdit sur ce point les questions curieuses. Mais il parle du « feu du purgatoire », et l'Église romaine, pour apitoyer les vivants sur le sort des âmes qui s'y trouvent, tolère qu'on le représente dans des tableaux comme un lieu où les âmes sont horriblement tourmentées dans un feu ardent. Et jusqu'à quand les âmes restent-elles dans ce lieu de souffrances ? Jusqu'à ce qu'elles aient « payé le dernier quadrant » (Matthieu 5:26), disent les docteurs romains, car c'est ainsi qu'ils appliquent à faux ce texte. Ils veulent dire par là que les âmes subissent les peines du purgatoire jusqu'à ce qu'elles aient été entièrement purifiées et que la justice de Dieu ait été satisfaite. L'Église romaine dit bien que l'intensité des souffrances peut être adoucie et leur durée abrégée par certaines œuvres accomplies en leur faveur, mais est-on jamais sûr que le dernier quadrant est payé et que l'âme sort enfin du purgatoire pour entrer au ciel ? Non, jamais. Et ainsi les pauvres catholiques romains sont laissés dans une continuelle incertitude quant au sort de leurs parents ou amis décédés, quand bien même ceux-ci ont reçu l'extrême-onction (qui selon Rome, doit effacer les dernières traces de péché), et qu'eux ont prié et fait dire des messes. Et ceux qui croient cet enseignement, ne peuvent qu'être dans une erreur constante en pensant à la mort qui va les jeter dans les souffrances du purgatoire, malgré leur foi et leurs œuvres, et cela durant un temps indéterminé.

Mais Dieu soit béni, le purgatoire n'est qu'une invention de l'esprit humain et par conséquent un mensonge. Tout l'enseignement de l'Écriture est opposé à cette doctrine.

D'abord nous n'y voyons nulle part qu'il y ait à distinguer entre les péchés mortels et les péchés véniels. Tout péché est mortel, car la parole de Dieu dit : « Les gages du péché, c'est la mort » (Romains 6:23), et après la mort, le jugement (Hébreux 9:27). Mais il est ajouté : « Le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur ». Et Jésus nous dit : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16).

Et ce n'est pas après la mort seulement que nous aurons la vie éternelle ; nous l'avons dès ici-bas lorsque nous croyons de cœur au Seigneur Jésus, car il est écrit : « Qui croit au Fils a (et non aura) la vie éternelle » (Jean 3:36). Nous lisons encore : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui... Dieu... nous aime et... envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 4:9-10). Puis : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu... Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu » (1 Jean 3:1-2). En croyant au Seigneur Jésus, nous avons déjà maintenant la vie éternelle et sommes de bien-aimés enfants de Dieu ; Dieu veut-il mettre son enfant, pour qui il a donné son Fils, et qui possède la vie éternelle, dans une horrible prison et d'affreuses souffrances jusqu'à ce qu'il ait payé le dernier quadrant ? Est-ce là le grand amour dont il nous a aimés ? (Éphésiens 2:4).

Il est vrai que si l'enfant de Dieu vient à manquer, Dieu le discipline ici-bas, pour son profit, afin de le rendre participant de sa sainteté (Hébreux 12:7-10), et cette discipline peut aller jusqu'à la mort du corps (1 Jean 5:16 ; 1 Corinthiens 11:30). Dieu permet aussi que nous soyons éprouvés de différentes manières, afin de nous purifier des choses qui ne conviennent pas à notre caractère de chrétiens (1 Pierre 1:6-7). Mais nous ne voyons nulle part dans l'Écriture qu'après cette vie, le croyant ait encore à souffrir pour satisfaire Dieu qui a été pleinement satisfait par le sacrifice de Christ. S'il déluge, c'est pour être avec Christ (Philippiens 1:23) et non dans le purgatoire. Absent du corps, il est avec le Seigneur (2 Corinthiens 5:8). L'Écriture nous dit aussi que les croyants ont à rendre grâce « au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière » et qui nous a introduits « dans le royaume du Fils de son amour », et cela dès ici-bas (Colossiens 1:12-14). Le croyant cesse-t-il de jouir de ces heureux privilèges quand il a quitté cette vie ? Le lot des saints dans la lumière peut-il jamais être un lieu de tourments, et le purgatoire et ses souffrances fait-il partie du royaume du Fils de l'amour divin ? Non.

La doctrine du purgatoire fait donc injure à l'amour parfait de Dieu, et méconnaît les dons de cet amour. La pensée du purgatoire tient les âmes dans une crainte perpétuelle. Or Dieu veut que, dans la connaissance et la jouissance de son amour, nous soyons sans crainte. « Il n'y a pas de crainte dans l'amour », dit l'apôtre Jean, « mais l'amour parfait chasse la crainte, car la crainte porte avec elle du tourment ; et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour » (1 Jean 4:18).

Cette doctrine est aussi contraire à ce que l'Écriture enseigne touchant l'œuvre parfaite de Christ accomplie sur la croix pour notre salut complet et actuel, pour l'entier pardon de tous nos péchés. La parole de Dieu nous dit que Christ a « offert un seul sacrifice pour les péchés », que nous sommes « sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes », que, « par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés », et enfin que Dieu ne se souviendra plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités » (Hébreux 10:10, 12, 14, 17). Si les croyants sont sanctifiés, rendus parfaits à perpétuité, et si Dieu ne se souvient plus de leurs péchés, qu'ont-ils encore besoin d'un purgatoire ? Dieu veut-il exiger le paiement de péchés dont il ne se souvient plus, qui sont entièrement effacés de devant ses yeux ? De plus, il est dit : « Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché » (1 Jean 1:7). S'il faut encore aller dans le purgatoire, cette affirmation de l'Écriture n'est pas vraie : on fait Dieu menteur. Nous lisons aussi : Christ a été « offert une fois pour porter les péchés de plusieurs » (Hébreux 9:28), c'est-à-dire de ceux qui croient, et : « Il a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2:24). Mais si l'on doit souffrir dans le purgatoire, c'est donc que le Christ n'a pas porté tous les péchés, c'est-à-dire que son œuvre est imparfaite et incomplète ! N'est-ce pas un blasphème ? Le fait est que l'Église romaine veut toujours que l'homme ait une part à faire dans l'œuvre du salut, ici-bas ou dans l'autre vie.

Combien nous sommes heureux, de savoir avec une entière certitude que, si nous croyons de cœur au Seigneur Jésus, Dieu nous « a pardonné toutes nos fautes » (Colossiens 2:13), que nous sommes sauvés pleinement, vivifiés avec Christ, ressuscités avec Lui, assis en Lui dans les lieux célestes (Éphésiens 2:5-6) (*), que nous n'avons plus aucune condamnation à redouter (Romains 8:1), que nous sommes lavés, sanctifiés, justifiés, au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu (1 Corinthiens 6:11), et enfin que, si nous passons par la mort, c'est le Seigneur, et non le purgatoire, qui reçoit notre esprit bienheureux (Actes 7:59).

(*) Telle est l'union intime du croyant avec Christ. Peut-on supposer qu'un homme qui est vivifié et ressuscité avec Christ, assis en Lui dans les lieux célestes, puisse en même temps être dans les souffrances du purgatoire ?

2.9 Les Indulgences

Aux doctrines de la pénitence et du purgatoire se rattache celle des indulgences, entièrement étrangère aussi et contraire aux enseignements de l'Écriture sainte. Mais avant de voir ce que l'on entend par là, rappelons en quelques mots ce que la Parole de Dieu nous dit touchant le salut de notre âme. Elle nous apprend que nous sommes des pécheurs perdus, éloignés de Dieu et ses ennemis dans nos pensées et par nos mauvaises œuvres, privés du ciel et sujets à la condamnation éternelle (Colossiens 1:21 ; Romains 3:23 ; Jean 3:36). Elle nous dit que nous sommes morts dans nos fautes et dans nos péchés, sans force et incapables par nous-mêmes de revenir à Dieu, et qu'en nous il n'habite aucun bien (Éphésiens 2:1 ; Romains 5:6 ; 7:18). Et elle déclare de plus que personne ne sera justifié devant Dieu par des œuvres de loi, car la loi ne fait que manifester, par notre impuissance à l'observer, tout le mal qui est en nous (Romains 3:20).

Comment échapper à la juste condamnation prononcée contre nous ? Il n'y a qu'une unique ressource, nous dit la parole de Dieu. C'est la grâce divine : « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie » (Éphésiens 2:8-9). Le salut vient donc tout entier de Dieu, et il nous est accordé, sans aucun mérite de notre part, à cause de l'œuvre de Christ qui est mort pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification. Ce précieux Sauveur s'est chargé de nos péchés et les a expiés par son sacrifice parfait. C'est en vertu de ce sacrifice que Dieu nous pardonne et nous justifie, ainsi qu'il est écrit : « Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire par la foi en son sang » (Romains 3:24-25). Quelles œuvres pourrions-nous ajouter à l'œuvre parfaite de Christ qui a satisfait Dieu ? Gratuitement ne veut-il pas dire que l'on n'a rien à payer ? Et comment avoir part à la justification, à la rédemption, au salut ? Simplement par la foi, la foi sans aucune œuvre, la foi au sacrifice du Seigneur, la foi en l'efficacité du sang versé sur la croix pour ôter nos péchés. Telle est la voie simple du salut pour le pécheur coupable et perdu.

L'Église romaine enseigne autrement : selon elle, l'homme est capable de faire le bien par lui-même et par conséquent peut et doit accomplir des œuvres propres à lui assurer le salut. Et comme preuve que la foi seule sans les œuvres ne suffit pas au salut, ses docteurs objectent les paroles de Jacques : « La foi sans les œuvres est morte... » et « vous voyez qu'un homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement » (Jacques 2:17-26). Mais Dieu ne peut se contredire : les paroles de l'Esprit Saint données par l'apôtre Paul sont vraies, et celles données par Jacques sont vraies aussi, et les unes s'accordent parfaitement avec les autres. La foi est dans le cœur une puissance vivifiante et purifiante (Actes 15:9). Celui qui croit du cœur au Seigneur Jésus est régénéré, ou né de nouveau. L'Esprit Saint produit en lui une vie nouvelle, et il est rendu capable de faire des œuvres agréables à Dieu, tandis qu'auparavant les œuvres qu'il faisait étaient des œuvres mortes et nullement agréées de Dieu. Les œuvres que le chrétien accomplit sont le fruit et non le moyen du salut ; elles sont la manifestation extérieure de la foi intérieure, de la vie de Dieu dans l'âme. C'est ainsi que Jacques dit qu'un homme n'est pas justifié par la foi seule, mais aussi par les œuvres, parce que celles-ci sont la preuve de la réalité de la foi. Dans une horloge, le ressort qui est caché montre son existence par les mouvements du balancier que l'on voit.

Les œuvres ne nous sauvent donc pas, mais les bonnes œuvres que le chrétien accomplit sont le fruit la grâce et la preuve qu'il est sauvé, que la vie de Dieu est en lui. Nous avons encore sur ce sujet si important le passage suivant : « Quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous sauva, non sur le principe d'œuvres accomplies en justice, que nous, nous eussions faites, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint, qu'il a répandu richement sur nous par Jésus Christ, notre Sauveur, afin que, ayant été justifiés par sa grâce, nous devinssions héritiers selon l'espérance de la vie éternelle » (Tite 3:4-7). Et ensuite l'apôtre ajoute : « Que ceux qui ont cru Dieu s'appliquent à être les premiers dans les bonnes œuvres » (verset 8). Remarquons encore que les œuvres que le chrétien accomplit, ne sont pas des œuvres qu'il invente ou qu'il choisit ; elles sont le fruit de l'Esprit et, dit l'apôtre, « nous sommes son ouvrage (l'ouvrage de Dieu), ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (Galates 5:22 ; Éphésiens 2:10).

Mais l'Église romaine s'est écartée de ce sain enseignement. Les œuvres qu'elle préconise sont des œuvres purement extérieures ; c'est l'observation des rites et cérémonies de l'église, des prières cent fois répétées, des jeûnes, des macérations pour dompter la chair, des pèlerinages en tels ou tels lieux réputés, la fondation d'églises, de chapelles ou de couvents, faire l'aumône, donner tous ses biens, faire vœu de pauvreté, entrer dans un couvent en renonçant au monde, porter un cilice et se flageller ; toutes ces choses et d'autres encore sont considérées comme des œuvres méritoires propres à acquérir des droits au ciel. Voyez, à propos de ces œuvres, ce que l'apôtre Paul dit en Colossiens 2:16-23.

Selon l'Église romaine, plus on accomplissait de ces œuvres que nous avons mentionnées, plus on était saint, plus on était propre pour le ciel, et l'on en vint à croire qu'il existait des personnes qui allaient en sainteté au-delà du nécessaire pour entrer dans le ciel. Comme si l'on pouvait être trop saint aux yeux de Dieu ! Combien cela est loin de ce que dit la parole de Dieu : « Que celui qui est saint soit sanctifié encore » (Apocalypse 22:11). Ce sont ces personnes-là que le pape canonise, c'est-à-dire déclare saintes, et place dans le ciel pour y être invoquées. Mais ce n'est pas tout. Ayant fait plus qu'il ne fallait pour être reçus dans le ciel, les saints ont laissé après eux un reste de mérites qui peuvent être appliqués à d'autres, dit l'Église de Rome. C'est ce qu'elle appelle des mérites surrogatoires, mot qui veut dire au-delà de ce que l'on peut exiger. Mais que dit le Seigneur Jésus ? : « Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites : Nous sommes des esclaves inutiles ; car ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait » (Luc 17:10).

Au 13^e siècle, un docteur de l'Église de Rome, nommé Alexandre de Hales, et surnommé le docteur irréfragable, c'est-à-dire qu'on ne peut contredire, inventa une nouvelle doctrine. Il dit que Christ avait fait bien plus qu'il n'était nécessaire pour le salut des hommes. Une seule goutte du sang qu'il a versé suffisait pour cela, et puisqu'il en a versé beaucoup, ajoutait ce docteur, il en reste pour l'Église un trésor de mérites que l'éternité ne saurait épuiser. C'est une doctrine qui n'a aucun fondement dans la parole de Dieu, et qui n'est que le produit des vains raisonnements et de la folle imagination de l'homme. Mais le pape Clément VII l'a déclarée article de foi, et l'Église romaine l'a acceptée comme telle. Ce trésor des mérites de Christ a été augmenté des mérites surrogatoires des saints, et la garde et l'administration en ont été confiées au pape, vicaire de Jésus Christ sur la terre, dit l'Église romaine.

Que faire de ces mérites ? Moyennant des sommes à payer ou certaines pratiques à accomplir, l'église les applique à chaque pécheur dans la mesure que ses péchés nécessitent, et c'est là ce que l'on nomme les indulgences. Les vivants peuvent aussi les acquérir pour abrégé les peines temporelles, soit les châtiments dans ce monde, soit ce qu'endurent les âmes dans le purgatoire. N'est-il pas triste de voir les âmes abusées, trompées, par de semblables enseignements ? Peut-on croire que les mérites d'une créature comme nous puissent nous être appliqués pour l'expiation de nos fautes ? Peut-on supposer que d'une manière quelconque, on puisse acheter quelque chose des mérites de notre adorable Sauveur qui a offert une fois pour toutes le sacrifice qui expie tous nos péchés, et qui donne gratuitement le salut et la vie éternelle ? Et quelle prétention terrible de la part d'un homme de se dire le dispensateur de ce qui n'appartient qu'à Christ, de ce que Christ seul donne !

Les indulgences devinrent la source du trafic le plus honteux. Au moyen d'une somme d'argent payée à l'église, on était dispensé de la repentance et des peines de la pénitence. On pouvait ainsi sans remords se livrer au péché. On alla jusqu'à établir une taxe des indulgences, qui indiquait ce qu'il fallait donner pour se racheter de tel ou tel péché, même du plus grossier. On accordait aussi des indulgences à l'accomplissement de tels ou tels actes que l'on faisait considérer comme méritoires. Ainsi une indulgence plénière, c'est-à-dire le pardon de tous les péchés commis, même les crimes les plus grands, avait été promise par le pape Urbain II à tous ceux qui prendraient part à la croisade, c'est-à-dire à l'expédition guerrière destinée à reprendre Jérusalem des mains des Turcs. Une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire, fut accordée par le pape Pie VII à ceux qui, après la confession et la communion, récitent à genoux devant un crucifix une certaine prière.

Pour faire profiter du trésor des indulgences le plus grand nombre possible de personnes, le pape Boniface VIII, en l'an 1300, publia une bulle annonçant à l'Église qu'un jubilé se célébrerait à Rome tous les cent ans, et qu'à tous ceux qui s'y rendraient, il serait accordé une indulgence plénière, l'absolution de tous leurs péchés. D'innombrables pèlerins se rendirent à Rome de toutes parts, non sans apporter à l'Église de riches offrandes. Cent ans, c'était bien long. On plaça donc les jubilés, d'abord à cinquante ans, puis à trente-trois ans, et enfin à vingt-cinq ans d'intervalle. Et comme un grand nombre ne pouvaient facilement aller à Rome, on transporta sur différentes places de la chrétienté le jubilé et ses indulgences.

Ce trafic des choses saintes arriva au comble le plus honteux à l'époque de la Réformation. Le pape Léon X, homme léger et dissolu, avait besoin d'argent pour satisfaire à ses goûts dispendieux et à ses plaisirs. Pour s'en procurer, sous prétexte de vouloir achever la basilique de Saint-Pierre à Rome et de faire la guerre aux Turcs, il donna un nouvel essor à la vente des indulgences, dont les principaux marchés furent établis en Allemagne et en Suisse. Les scandales qui en résultèrent, l'indignation qu'ils soulevèrent, la manière grossière et impie dont agissaient ceux qui étaient préposés à cette vente, furent une des causes de la Réformation. Nous en reparlerons plus tard.

De nos jours, l'Église romaine applique toujours les indulgences, bien qu'en ayant supprimé les abus les plus grossiers. Ainsi elle accorde des indulgences d'un certain nombre de jours ou d'années, à l'accomplissement de tels ou tels actes, par exemple à des pèlerinages, à des prières récitées devant certains autels, ou adressées à tel saint. Et ces indulgences sont appliquées soit à celui qui les acquiert ainsi pour lui épargner un certain temps de souffrances dans le purgatoire, soit à des personnes défuntées en faveur desquelles ces actes sont accomplis.

Nous avons ainsi vu l'ensemble de ce qui constitue le papisme, ce grand système de doctrines qui cache le vrai christianisme. Nous avons encore à considérer les moyens terribles inventés par l'Église romaine pour tenir les âmes sous sa domination.

2.10 L'Inquisition

L'Inquisition était un tribunal ecclésiastique institué pour rechercher et punir les personnes coupables d'hérésie. Que faut-il entendre par ce mot ? Il signifie en réalité toute doctrine contraire à la parole de Dieu. Mais l'Église romaine appelle de ce nom ce qui est opposé à ses enseignements et à ses pratiques. Ainsi, si quelqu'un niait que le pape eût le pouvoir de pardonner les péchés, ou s'il ne

croyait pas à la messe, ou, au purgatoire, ou s'il rejetait quelque autre des traditions de l'église, il était regardé comme un hérétique digne de châtement.

Comment faut-il agir avec les hérétiques ? La parole de Dieu nous dit simplement qu'il faut les rejeter et n'avoir pas de communication avec eux (Tite 3:10 ; 2 Jean 10), et c'est ce que l'Église faisait au commencement. Mais quand elle se fut écartée de l'enseignement des Écritures, qu'elle y eut ajouté ses traditions et ses ordonnances, et qu'elle se fut érigée en dominatrice des consciences et des cœurs, elle en vint à dire qu'il fallait châtier les hérétiques qui ne voulaient pas renoncer à leurs erreurs, par la perte de leurs biens, par la prison, et enfin par le feu. Elle prétendait s'appuyer sur ce passage : « Contrains-les d'entrer ».

Déjà à la fin du 4^e siècle, un nommé Priscillien, chef d'une secte qui portait son nom, fut mis à mort avec quelques-uns de ses disciples pour crime d'hérésie, par ordre de l'empereur Maxime (*). Son principal accusateur était un évêque du nom d'Ithacius. Ambroise de Milan et d'autres évêques jugèrent son action si indigne de sa charge, qu'il fut excommunié et mourut en exil. Ainsi à cette époque, sévir contre les hérétiques était désapprouvé par ce qu'il y avait de meilleur dans l'Église. Nous avons cependant vu, par exemple, dans l'histoire de Chrysostôme et d'autres, avec quelle rigueur on traitait ceux qui ne suivaient pas les opinions religieuses des empereurs.

(*) Priscillien était un véritable hérétique. Sa doctrine se rapprochait de celle des Manichéens ; mais ce n'était pas une raison pour le faire mourir.

Au 6^e siècle, l'empereur Justinien édicta des pénalités contre les hérétiques, les Juifs et les apostats. Mais c'étaient des officiers civils qui poursuivaient les délinquants. Les cas d'hérésie étaient portés devant les tribunaux ordinaires. Plus tard les évêques furent investis du droit d'examiner ceux qui étaient accusés d'hérésie. S'ils ne renonçaient pas à leurs erreurs, vraies ou prétendues, ils étaient livrés au pouvoir civil pour être punis ; mais la poursuite des hérétiques ne se faisait pas d'une manière générale et l'on jugeait d'après les décisions des conciles.

Ce fut vers la fin du 12^e siècle que des mesures rigoureuses et plus générales furent prises pour rechercher et punir ceux que l'Église de Rome appelait hérétiques, et ce fut à l'occasion de l'hérésie des Albigeois répandus en grand nombre dans le midi de la France et ailleurs. Nous en parlerons plus tard.

Le Saint-Siège, comme on appelle le siège épiscopal de Rome, sentait son autorité menacée par les progrès de cette hérésie. Aussi le pape Alexandre, en 1163, convoqua un concile à Tours. Voici une des décisions de cette assemblée : « À cause des hérésies existant à Toulouse et ailleurs, nous ordonnons aux évêques et à tous les prêtres du Seigneur demeurant dans ces lieux-là de veiller et sous peine d'anathème, de défendre que là où des partisans de ces hérésies sont connus, nul dans le pays n'ose leur donner asile, ni ne leur prêter une aide quelconque. On ne doit avoir aucune relation avec ces personnes, ni pour vendre, ni pour acheter, afin que tout soulagement et toute marque d'humanité leur étant refusés, elles soient forcées d'abandonner l'erreur de leur vie. Et quiconque tentera de contrevenir à ce commandement, sera frappé d'anathème comme participant à leur iniquité. Quant aux hérétiques, s'ils sont pris, ils seront jetés en prison par les princes catholiques et privés de tous leurs biens ». Voilà comment parlaient les évêques de Jésus Christ chargés de paître les brebis ! Toute réunion, des hérétiques était strictement défendue. On remarquera que non seulement les hérétiques étaient punis par la prison, mais que leurs biens étaient confisqués. Une part allait aux princes, une autre à l'église, et cela devint, pour les hommes avides, un terrible stimulant à porter des accusations contre les personnes riches.

Le pape Innocent III (de 1198 à 1216) déploya le plus grand zèle pour extirper tout ce qui était tenu pour hérésie. Il convoqua, en 1215, le quatrième concile de Latran, où furent passés de nouveaux et rigoureux décrets contre ceux qui différaient, non seulement des conciles généraux, mais de l'Église de Rome. Les évêques devaient être les juges. Dans ce concile il fut décrété : « Les personnes notées seulement comme suspectes d'hérésie, à moins qu'elles n'aient pu se justifier elles-mêmes, seront frappées du glaive de l'anathème, et chacun devra les éviter. Si elles persistent pendant une année sous l'excommunication, elles seront condamnées comme hérétiques ». Ainsi se resserrait le filet destiné à prendre et à détruire les hérétiques. Bientôt le système prit sa forme définitive.

Au concile de Toulouse, en 1229, il fut décidé qu'une Inquisition permanente serait établie pour rechercher les hérétiques. Mais ce ne fut qu'en 1233, quand le pape Grégoire IX eut ôté aux évêques le pouvoir de punir ceux qui étaient coupables d'hérésie, et qu'il l'eut donné aux Dominicains, que l'Inquisition prit la forme d'un tribunal distinct. On le nomma le Saint-Office, et ses officiers furent appelés Inquisiteurs de la foi.

Avant d'aller plus loin, disons qui étaient les Dominicains. Un jeune prêtre espagnol, nommé Dominique de Guzman, né en 1170, se distinguait par son éloquence, sa piété, son ascétisme et son dévouement à la cause de l'Église romaine. En vue de la défendre contre les hérétiques, il fonda à Toulouse l'ordre des frères prêcheurs qui, d'après lui, furent nommés Dominicains. Bien que Dominique prétendît qu'il ne fallait employer contre les hérétiques d'autres armes que la prière, la persuasion et l'exemple, il accepta la charge d'inquisiteur, et comme tel persécuta les Albigeois avec la plus grande cruauté. Son emblème était un chien portant dans sa gueule une torche enflammée et brûlant le monde. Emblème frappant de ce qu'il fut car sa vie se passa à pourchasser les hérétiques et à les faire brûler. Il fut canonisé en 1234, et est ainsi un des saints que l'Église romaine invoque et prie ! L'apôtre Paul disait : « Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu ». Dominique, lui, a passé sa vie à persécuter des chrétiens, et à cause de cela l'Église de Rome a fait de lui un saint, et a inscrit son nom comme tel dans le calendrier. Mais à moins qu'avant sa mort il ne se soit repenti de ses cruautés et n'ait imploré le pardon de Christ — ce que nous ignorons — son nom ne saurait être inscrit parmi les saints de Dieu. Les Dominicains sont vêtus d'une robe blanche avec un capuchon noir. Ils s'engagent par serment à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour défendre l'église et le pape et pour détruire l'hérésie. Le pape leur donna son approbation et les nomma « les vraies lumières du monde », tristes et terribles lumières que celles que projetaient les bûchers qu'ils allumèrent pour consumer de soi-disant hérétiques !

Bien que, dans toutes les contrées de l'Europe occidentale, le fanatisme des prêtres ait fait brûler par le pouvoir civil ceux qu'ils disaient hérétiques, l'établissement de l'Inquisition rencontra une forte opposition dans plusieurs États. C'est en Espagne et au Portugal, ainsi que dans les contrées qui étaient soumises à ces royaumes, que le terrible tribunal fut érigé d'une manière permanente et fonctionna avec une rigueur cruelle durant près de six cents ans, n'ayant été aboli qu'au commencement du 19^e siècle.

Nous dirons maintenant quelques mots sur l'organisation du Saint-Office et sur la manière dont il procédait. Dans chaque contrée où l'Inquisition était établie, il y avait un Inquisiteur général. C'était toujours quelque haut dignitaire ecclésiastique qui dépendait du pape seul. Ni roi, ni prince, ni gouverneur n'avait autorité sur lui. Il nommait d'autres inquisiteurs pour chaque province où leur œuvre devait être poursuivie. Au-dessous de ceux-ci il y avait de nombreux officiers, tous prêtres et généralement de l'ordre des Dominicains. C'étaient des conseillers, des secrétaires, des consultants, outre les alguazils qui étaient chargés d'exécuter les ordres de l'inquisition, et les familiers ou serviteurs.

Toute personne attachée à l'Inquisition était liée par le serment le plus solennel à garder le secret sur ce qui se passait dans ses murailles. Tout témoin appelé devant les inquisiteurs, ainsi que tout prisonnier, devait prêter le même serment de ne jamais révéler ce qu'il y avait vu et entendu.

Partout où l'on soupçonnait qu'il y avait des personnes entachées d'hérésie, on envoyait des espions pour tâcher de les découvrir. On corrompait les serviteurs pour qu'ils déposassent contre leurs maîtres ; on s'efforçait d'engager les amis à trahir ceux qui avaient confiance en eux ; on encourageait même les enfants à dénoncer leurs parents au Saint-Office.

Tout garçon de 14 ans et toute fille de 12 ans devaient jurer devant le prêtre, non seulement qu'ils abjuraient toute doctrine contraire à l'Église de Rome, mais qu'ils feraient tout ce qui serait en leur pouvoir pour poursuivre et dénoncer ceux qu'ils sauraient tenir ces doctrines. Deux fois par an, on lisait dans toutes les églises un mandement ordonnant au peuple d'informer les inquisiteurs dans les six jours, des hérétiques qu'ils connaîtraient. Sinon ils pouvaient eux-mêmes être poursuivis comme tels.

Toute personne soupçonnée d'hérésie, qu'elle fût riche ou pauvre, de haute naissance ou simple paysan, prêtre ou laïque, pouvait s'attendre de jour ou de nuit à entendre la voix des alguazils : « Ouvrez, au nom du Saint-Office », et être sommée de comparaître devant le redoutable tribunal avec bien peu ou point d'espoir de revoir sa demeure et sa famille.

Tenter de s'échapper était inutile, car on n'épargnait aucun moyen de saisir les fugitifs, et les agents de l'Inquisition étaient partout ; d'ailleurs la fuite était considérée comme un aveu de culpabilité. Résister n'était pas moins impossible, car l'Inquisition avait en main toute la force armée du royaume, et qui aurait osé aider quelqu'un contre les serviteurs des inquisiteurs ? C'était s'exposer au même châtement que l'hérétique lui-même

Lorsqu'un prisonnier était traduit devant le tribunal, on ne lui disait jamais de quoi il était accusé, mais on lui ordonnait de confesser ses opinions hérétiques, même s'il ne les avait jamais émises de vive voix à personne et les avait gardées dans ses pensées. Pour l'amener à cette confession, on employait toutes sortes de moyens et de ruses. Ordinairement les juges prétendaient savoir tout ce qui le concernait, mais ils lui disaient que, s'il avouait, on userait d'indulgence envers lui. Quelquefois même on lui promettait le pardon s'il disait tout, promesse rarement, si même jamais tenue. Mentir dans l'intérêt de l'Église n'est pas un péché pour les agents de Rome.

Si la persuasion ne réussissait pas, on employait la torture. Même si le prisonnier avait confessé sa foi, il y était souvent appliqué, afin que les souffrances lui fissent dénoncer ceux qui avaient les mêmes croyances que lui. Les tortures étaient affreuses, trop affreuses pour être décrites. Les membres étaient disloqués, les parties délicates du corps brûlées, etc. Les souffrances que les païens faisaient endurer aux chrétiens des premiers temps, ne dépassaient pas celles que le Saint-Office infligeait à ceux qui comparaissaient devant lui. Le supplice se prolongeait jusqu'à ce que l'on eût obtenu les aveux désirés, où jusqu'au moment où l'on craignait pour la vie de la victime. Combien de fidèles témoins de Christ, hommes et femmes, en Espagne et en d'autres contrées soumises à la cruelle Rome, ont enduré ces souffrances avec une constance héroïque pour l'amour du Seigneur et de la vérité ! « Ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort » (Apocalypse 12:11).

Si la torture n'avait pas amené le prisonnier à faire des aveux, on employait la ruse pour en tirer de lui. On plaçait dans la même cellule une personne soi-disant accusée aussi du crime d'hérésie. Celle-ci parlait contre l'Église et l'Inquisition, et cherchait ainsi à obtenir de l'accusé quelque réponse à ses suggestions. On bien quelqu'un venait le voir sous prétexte de lui apporter des consolations. Il affirmait au prisonnier que s'il voulait s'ouvrir à lui, le secret serait bien gardé et qu'il userait de toute son influence pour le faire relâcher. Si le prisonnier ajoutait foi à ces paroles perfides, c'était son arrêt de mort. C'était toujours le même système de mensonge.

Lorsqu'on n'avait pas trouvé contre l'accusé des preuves suffisantes pour le condamner à la mort, ou s'il reconnaissait avoir tenu des doctrines contraires à l'Église de Rome, mais qu'il s'en repentait, il était quelquefois pardonné. Mais sur 2000, avoue un historien papiste, à peine un ou deux furent entièrement absous. Jamais le pardon n'était accordé à ceux que le Seigneur avait employés comme serviteurs de sa Parole. D'ailleurs le pardon ne libérait pas les pénitents, comme on nommait ceux qui se repentaient. Ils subissaient un châtement plus ou moins rigoureux, plus ou moins prolongé. Ils étaient souvent enfermés pour la vie, soit dans les prisons de l'Inquisition, soit, pour les femmes, dans des couvents. Parfois on les plongeait dans des cachots où jamais la lumière ne pénétrait, ou bien tels que le prisonnier ne pouvait s'y tenir ni debout, ni assis, ni couché.

Quant à ceux contre lesquels deux témoins pouvaient affirmer qu'ils leur avaient entendu proférer des paroles hérétiques, ou ceux qui confessaient tenir des doctrines estimées telles et ne voulaient pas les rétracter, leur punition était la mort par le feu. Mais les inquisiteurs et leurs serviteurs ne prononçaient, ni n'exécutaient eux-mêmes la sentence. Non ; l'Église de Rome a horreur du sang, dit-elle, et défend à ses prêtres de le verser. Quand donc le Saint-Office avait jugé qu'un homme était digne de mort, elle le livrait au bras séculier, c'est-à-dire aux magistrats civils, en recommandant avec hypocrisie de le traiter avec douceur et de ne pas toucher à sa vie. Mais ce n'était qu'une manière de parler, et les magistrats le savaient bien. Ils n'ignoraient pas qu'épargner quelqu'un que l'Inquisition avait condamné, c'était se rendre suspects eux-mêmes, et s'exposer à la vengeance du terrible tribunal. Au contraire, s'ils faisaient brûler le condamné, ils gagnaient l'approbation des prêtres et obtenaient du pape le pardon de leurs péchés. Trois années d'indulgences étaient accordées à tous ceux qui assistaient au supplice des hérétiques.

L'Inquisition avait d'abord sévi en France contre les Albigeois. Elle agit ensuite en Espagne contre les Juifs et les Maures. Les Juifs étaient fort nombreux en Espagne et, sous la domination tolérante des Maures, avaient acquis de grandes richesses. Sous prétexte que les Juifs pervertissaient les chrétiens et qu'ils avaient profané les saintes hosties, mais en réalité, pour s'emparer de leurs biens, le roi Ferdinand ordonna qu'ils se fissent chrétiens ou qu'ils quittassent le royaume. Plusieurs aimèrent mieux s'en aller et abandonner leurs maisons et leurs biens plutôt que de professer une religion qui, pour eux, était une idolâtrie. D'autres consentirent à être baptisés, mais ils haïssaient une religion qu'ils n'avaient embrassée que par crainte, et en secret ils continuaient à pratiquer leurs anciens rites. C'est contre eux que l'Inquisition usa de son pouvoir pour les rechercher et les punir. Des milliers furent brûlés ou subirent d'autres châtements, et le roi et les inquisiteurs se partagèrent leurs richesses.

Les Maures étaient des Arabes mahométans qui, au 8^e siècle, avaient envahi la plus grande partie de l'Espagne et y avaient fondé un royaume florissant. On montre encore des ruines, vestiges de leur ancienne splendeur. Peu à peu, les princes chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les montagnes des Asturies, au nord du pays, reconquirent les provinces occupées par les Maures, et les refoulèrent en Afrique. Enfin, Grenade, leur ville capitale, fut prise en 1492 par le roi Ferdinand et sa femme Isabelle, et leur domination prit entièrement fin. Leur dernier roi, Boabdil, alla vivre à Alpujara dans la retraite. Il avait été stipulé qu'il pourrait demeurer en Espagne et que ceux de ses anciens sujets qui resteraient dans le pays y auraient le libre exercice de leur religion. Au commencement, les Maures furent traités avec douceur. Un évêque, nommé Fray Hernando de Talavera, qui était un vrai chrétien, eut à cœur leur conversion, et renonçant à une situation qui lui valait plus de richesses, il accepta d'être archevêque de Grenade. Il avait compris que le seul moyen d'amener les Maures au christianisme était de leur faire connaître Christ ; il se mit à l'œuvre dans ce but et traduisit pour eux la Bible en arabe. Par son esprit de douceur et sa vie irréprochable, il gagna l'affection des Maures qui l'écoutaient volontiers. Mais cette manière de répandre l'Évangile ne convenait pas aux autres évêques et aux conseillers du roi et de la reine. Fray Hernando dut leur céder et se retirer ; on l'accusa même d'hérésie, mais il fut absous par le pape.

Sous la pression des prêtres qui leur persuadèrent qu'il fallait purger le sol espagnol de tout ce qui n'était pas chrétien, le roi et la reine, malgré les traités, obligèrent l'ancien roi à quitter l'Espagne, et les Maures furent mis dans l'alternative d'être bannis ou de se faire baptiser. Des milliers furent expulsés, et d'autres milliers, gagnés par l'appât de riches récompenses, se laissèrent baptiser. Mais que valaient de semblables conversions ? Le nom de Christ n'en restait pas moins haï par ces soi-disant convertis qui gardaient en secret leurs anciennes coutumes religieuses. Le Saint-Office trouvait là de nombreuses occasions de sévir, quand on lui dénonçait ceux qui

secrètement pratiquaient des rites musulmans, et les biens des condamnés revenaient encore au roi et aux inquisiteurs. Quel christianisme que le leur ! Le Seigneur Jésus avait dit à ses disciples : « Ne vous amassez pas de trésors sur la terre », et aussi : « Aimez vos ennemis ». Était-ce là ce que pratiquaient les membres du Saint-Office et ceux qui les assistaient ?

Mais, après les Juifs et les Maures, quand des âmes, lors de la Réformation, eurent été éclairées et converties au Seigneur par la parole de Dieu et les écrits des réformateurs, ce fut contre elles que l'Inquisition tourna tous ses efforts. En effet, c'était un danger mortel pour l'Église de Rome. Personne n'aurait songé à se faire Juif ou mahométan ; mais la parole de Dieu montrait les erreurs et les abus de l'Église de Rome, et, lorsqu'elle était saisie dans le cœur, elle séparait les âmes fidèles. C'est pourquoi l'Inquisition mit tout en œuvre, les prisons, le fer et le feu, pour étouffer la vérité, en accablant et détruisant ceux qui en étaient les témoins. Elle l'avait fait en des temps précédents et en d'autres contrées, chaque fois que la vérité avait éclairé des âmes et qu'elles l'avaient confessée ; mais c'est en Espagne et au Portugal que la persécution prit un caractère systématique. L'Inquisition n'a été abolie en Espagne que dans les premières années du 19^e siècle, mais peut-on dire que l'esprit qui l'a inspirée a pris fin ? Dans le courant d'un siècle (le 16^e), en Espagne seulement, sous six différents grands inquisiteurs, plus de 20000 personnes furent brûlées pour cause de religion, et plus de 225000 condamnées à différentes peines ! Et toutes ces cruautés accumulées s'accomplissaient au nom de Celui qui s'est donné Lui-même pour le salut des hommes, et qui disait à Jean et à Jacques demandant à faire descendre le feu du ciel sur des hommes qui ne recevaient pas leur Maître : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ! ».

MARIE... QUI EST-ELLE ?

La réponse à une telle question ne peut se trouver que dans la Bible, la Parole de Dieu.

Table des matières

- 1 Luc 1:28
- 2 Luc 1:46 à 50
- 3 Luc 2:11-14
- 4 Matt. 2:11
- 5 Luc 2:46 à 51
- 6 Jean 2:4 ; 19:26
- 7 Luc 11:27 et 28
- 8 Actes 1:14
- 9 En conclusion, Marie : qui est-elle ?
 - 9.1 une créature (pas d'assomption)
 - 9.2 pas médiatrice
 - 9.3 pas un objet de prière
 - 9.4 pas un objet de culte
 - 9.5 mère de Dieu ?
 - 9.6 pas de virginité perpétuelle
- 10 Jésus, seul chemin du salut
- 11 Aller à Jésus

Jésus dit : «Sondez les Écritures ce sont elles qui rendent témoignage de moi» (Jean 5:39).

Cette parole du Seigneur Jésus se vérifie très aisément : à travers toutes les Écritures, du début à la fin, le croyant discerne Christ : l'Ancien Testament L'annonce et parle de Lui par des ombres ou des figures ; le Nouveau Le présente dans toutes ses perfections.

Les passages nous parlant de Jésus, le Fils de Dieu, sont innombrables. Par contre, bien peu nombreux sont ceux qui nous parlent de Marie, la mère de Jésus. Nous allons considérer la plupart d'entre eux.

1 Luc 1:28

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu à Nazareth pour annoncer à Marie, fiancée à Joseph, la bonne nouvelle qu'elle mettrait au monde le Sauveur. «Et l'ange étant entré auprès d'elle, dit : Je te salue, toi que Dieu fait jouir de sa faveur ! Le Seigneur est avec toi ; tu es bénie entre les femmes» (Luc 1:28). Elle est bénie entre les femmes : quel bonheur, en effet, pour Marie, d'être choisie par Dieu pour donner naissance à Celui qui sera appelé le Fils du Très-haut. Elle est l'objet de la grâce de Dieu qui la fait jouir ainsi de sa faveur. Marie, créature humaine, une faible femme, se trouble à la vue de l'ange. Il faut que celui-ci la rassure : «Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Et voici, tu concevras dans ton ventre, et tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-haut» (Luc 1:30 et 31).

Marie répond avec foi à cette merveilleuse annonce. Humblement soumise à la sainte volonté de Dieu, elle prend la place qu'elle reconnaît être la sienne, celle de l'esclave du Seigneur : «Voici l'esclave du Seigneur, dit-elle. Qu'il me soit fait selon ta parole» (Luc 1:38).

2 Luc 1:46 à 50

Quelque temps plus tard, en présence d'Élisabeth, sa parente, un cantique s'élève du cœur de Marie : «Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur, car il a regardé l'humble état de son esclave...» (Luc 1:46 à 48).

Elle appelle Dieu «son Sauveur». Elle ne parle pas d'elle, ni de ses mérites, ni de sa sainteté ; mais elle reconnaît n'être que l'instrument du dessein du Dieu souverain qu'elle nomme son Sauveur. Elle a besoin d'un sauveur, elle a besoin de salut. Elle reconnaît, en parlant ainsi, sa nature pécheresse en tant que créature humaine. «Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu» nous dit la Bible en Romains, ch. 3, v. 23. Marie se qualifie comme telle et, sentant son besoin d'être sauvée, elle se réjouit en son Sauveur et exalte la grâce de Dieu qui se manifeste en elle d'une manière si merveilleuse.

«Toutes les générations me diront bienheureuse, dit-elle ; car le Puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint ; et sa miséricorde est de générations en générations sur ceux qui le craignent» (Luc 1: 48 à 50). Elle est bienheureuse à cause de ce que DIEU A FAIT, non pas de ce qu'ELLE a fait. La foi regarde à ce que Dieu a fait.

Cher lecteur, chère lectrice, avez-vous regardé à ce que Dieu a fait pour vous ? Il vous a tant aimé qu'il a donné son Fils unique afin qu'en croyant en Lui, vous ne périissiez pas, mais que vous ayez la vie éternelle (Évangile selon St Jean, chap. 3, v. 16). Si la faveur accordée à Marie est unique, si elle est celle que toutes les générations diront bienheureuse, Dieu, dans sa grâce, offre le bonheur éternel à vous aussi, par Jésus Christ. Il vous demande seulement de Le recevoir par la foi.

3 **Luc 2:11-14**

Si nous continuons la lecture de l'Évangile selon Saint Luc, nous arrivons, au deuxième chapitre, à la naissance de Jésus. Celle-ci avait été annoncée plus de sept cents ans auparavant par le prophète Ésaïe : «Voici, la vierge concevra et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel», c'est-à-dire «Dieu avec nous» (Ésaïe 7:14). Un ange du Seigneur annonce le grand sujet de joie aux bergers de la contrée : «Car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur» (Luc 2:11). Remarquons que l'ange ne parle pas de Marie, mais uniquement de Celui qui est le Sauveur. Il aurait pu dire : «Aujourd'hui, dans la cité de David, la vierge Marie a mis au monde un Sauveur...». Non : l'Esprit de Dieu nous montre clairement que ce n'est pas à cause de Marie, mais à cause du Sauveur qui est né que la multitude de l'armée céleste se joint à l'ange pour louer Dieu : «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts ; et sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes !» (Luc 2:14).

4 **Matt. 2:11**

Dans l'Évangile selon Saint Matthieu, nous voyons les mages arriver de l'orient pour voir qui ? Marie ? Non : pour voir le petit enfant à qui ils rendent hommage : «Et étant entrés dans la maison, ils virent le petit enfant avec Marie sa mère ; et, se prosternant, ils lui rendirent hommage ; et ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent des dons, de l'or et de l'encens, et de la myrrhe» (Matthieu 2:11). Avez-vous bien lu ? Ils virent le petit enfant avec Marie sa mère, et l'adoration et les dons sont uniquement pour le petit enfant.

5 **Luc 2:46 à 51**

Reprenons notre lecture dans l'Évangile selon Saint Luc. Jésus a douze ans. Comme chaque année, à la fête de Pâque, ses parents vont à Jérusalem. Au retour, l'enfant Jésus demeure dans cette ville, ses parents ne le sachant pas. Quand ils s'aperçoivent de l'absence de Jésus, ils retournent à sa recherche et ce n'est qu'après trois jours qu'ils le trouvent «dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant... et quand ils le virent, ils furent frappés d'étonnement, et sa mère lui dit : Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi ? Voici, ton père et moi nous te cherchions, étant en grande peine. Et il leur dit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? Et ils ne comprirent pas la parole qu'il leur disait. Et il descendit avec eux, et vint à Nazareth, et leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur» (Luc 2:46 à 51). Joseph et Marie étaient d'excellentes personnes. Ce que nous savons d'eux d'après les Évangiles nous donne une haute opinion de leur piété, mais ils n'étaient pas tout entiers aux choses de Dieu, comme Jésus l'était. Cet incident du chapitre 2 de St Luc semble révéler chez eux une certaine défaillance.

Joseph et Marie auraient dû savoir où se trouvait le Seigneur, et lui-même leur fait une sorte de reproche en leur disant : «Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ?» Il était, lui, le Fils de Dieu, tout entier aux affaires de Dieu. Toutefois, dans sa parfaite humanité, il se soumet à ses parents et retourne avec eux. Marie, qui ne comprenait pas, gardait ces paroles dans son cœur.

6 **Jean 2:4 ; 19:26**

Lors du premier miracle de Jésus, à Cana, Marie est là. Le vin manque à la fête, et elle lui en fait part. «Jésus lui dit : Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue» (Jean 2:4).

Dans les Saintes Écritures, le vin nous parle de la joie. Sans Jésus, il n'existe pas de vraie joie durable dans ce monde. Pour donner joie et bénédiction aux hommes, il faut que le péché qui fait séparation entre Dieu et l'homme soit ôté. Pour que Jésus puisse donner la joie, il fallait sa mort sur la croix où il allait expier le péché. C'est ce que veut dire l'expression : «Mon heure n'est pas encore venue». L'oeuvre rédemptrice n'était pas encore accomplie, et sans elle, la joie ne pouvait être donnée à l'homme, pas plus que Marie ne pouvait apporter le vin.

Marie ne suggère ni ne fait rien, car elle ne peut se mêler à l'action de Jésus qui a sa source dans le ciel. «Faites tout ce qu'il vous dira» dit-elle (v. 5). Elle comprend que ce n'est pas ce qu'elle-même peut faire ou dire qui compte. C'est Jésus qu'il faut écouter et c'est à Lui qu'il faut obéir. Il dit à chacun : «Venez à moi... et moi, je vous donnerai du repos» (Matthieu 11:28).

Remarquons que le Seigneur appelle toujours sa mère «femme», ce qui rappelle ainsi l'humanité de Marie. Il emploie cette même appellation lorsqu'il est sur la croix : «Jésus donc voyant sa mère, et le disciple qu'il aimait se tenant là, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils» (Jean 19:26).

7 **Luc 11:27 et 28**

Pas une seule fois Jésus n'a exalté publiquement sa mère comme étant supérieure aux autres. Quand «une femme éleva sa voix du milieu de la foule et lui dit : Bienheureux est le ventre qui t'a porté, et les mamelles que tu as tétées», Jésus dit : «Mais plutôt, bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent» (Luc 11:27 et 28).

8 **Actes 1:14**

La dernière fois qu'il est fait mention de Marie dans le livre de Dieu, c'est dans les Actes des apôtres, au chapitre premier. Après l'ascension du Seigneur Jésus Christ, les disciples se réunissent à Jérusalem, dans la chambre haute. «Tous ceux-ci persévéraient d'un commun accord dans la prière, avec les femmes, et avec Marie, la mère de Jésus, et avec ses frères» (Actes 1:14). Marie s'unit de coeur aux prières des disciples. Pour elle, objet de cet honneur inouï d'avoir mis au monde le Fils de Dieu, sa place est désormais auprès de ces témoins humbles et méprisés, inconnus encore, qui persévéraient d'un commun accord dans la prière. L'Écriture ne nous parle plus dès lors de la mère de Jésus. Elle la laisse dans cette attitude de foi, de dépendance et de communion qui caractérise la prière en commun.

Imaginons-nous ce qu'elle aurait pensé, à ce moment-là, si elle avait su que, quelques siècles plus tard, une multitude d'êtres humains comme elle s'adresserait à elle dans la prière... ?

9 **En conclusion, Marie : qui est-elle ?**

9.1 **une créature (pas d'assomption)**

Elle a eu cet immense privilège et ce grand honneur d'avoir été choisie de Dieu pour mettre au monde le Sauveur. Mais Dieu, dans sa sainte Parole, nous montre clairement qu'elle n'était qu'une femme, dont la piété était remarquable, certes, mais qui n'était qu'une créature comme vous et moi. Aucun passage, aucun mot de la Sainte Bible ne peut laisser supposer que Marie soit montée au ciel, corps et esprit, avant ou après sa mort. Toutes les doctrines énoncées se rapportant à son assomption sont totalement fausses et absentes des Saintes Écritures.

9.2 **pas médiatrice**

Dire que Marie est médiatrice, c'est contredire la Parole de Dieu, «car il y a un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous» (1 Timothée 2:5).

9.3 pas un objet de prière

Par conséquent, ce n'est pas à elle que les prières doivent être adressées ; Jésus a enseigné à maintes reprises que les prières et les louanges doivent être adressées à Dieu, par Lui et en son nom.

Il dit : «... afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne» (Jean 15:16).

«En vérité, en vérité, je vous dis, que toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera» (Jean 16:23).

Jésus est Celui qui intercède auprès du Père : «Il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux» (Hébreux 7:25). «Ayant donc un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu, tenons ferme notre confession ; car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché.

Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun» (Hébreux 4:14 à 16).

9.4 pas un objet de culte

Rendre culte à Marie est une très grave désobéissance à la Parole de Dieu «car il est écrit : Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras (ou tu lui rendras culte) lui seul» (Matthieu 4:10 et Luc 4:8).

9.5 mère de Dieu ?

Appeler Marie «mère de Dieu» est inexact et constitue un outrage involontaire à la sainte Trinité. En effet, comment Dieu qui est esprit (Jean 4:24) et qui est éternel peut-il avoir une mère ? Marie n'était la mère de Jésus que dans son humanité, le sein dans lequel Christ incarné a été formé. «Tu m'as formé un corps», dit-il en entrant dans le monde (Hébreux 10:5), et par la voix prophétique : «Tu m'as creusé des oreilles» (Psaume 40:6).

«Le mystère de la piété est grand : Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit...» (1 Timothée 3:16).

9.6 pas de virginité perpétuelle

Quant à la virginité perpétuelle de Marie, nous dirons simplement que plusieurs passages de la Bible nous parlent des frères de Jésus : «Et comme Jésus parlait encore aux foules, voici, sa mère et ses frères se tenaient dehors, cherchant à lui parler... » (Matthieu 12:46). «Les Juifs étaient étonnés et disaient : «Celui-ci n'est-il pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? et ses frères Jacques, et Joses, et Simon, et Jude ? Et ses soeurs ne sont-elles pas toutes auprès de nous ?» (Matthieu 13:55 et 56).

Il est donc de toute évidence que Marie n'est pas restée vierge après la naissance de Jésus. De Joseph, il nous est dit en effet : «Et il ne la connut point JUSQU'À CE QU'elle eût enfanté son fils premier-né ; et il appela son nom Jésus» (Matthieu 1:25).

10 Jésus, seul chemin du salut

Cher ami lecteur, peut-être avez-vous cru jusqu'à présent, à cause des enseignements humains que vous avez reçus, que Marie pouvait faire quelque chose pour le salut de votre âme, ou pour le pardon de vos péchés, ou même, comme on l'entend souvent, pour vous venir en aide. Il n'en est absolument rien ! Le seul chemin qui mène à Dieu, c'est :

JÉSUS CHRIST

«Il est le chemin, et la vérité, et la vie ; nul ne vient au Père que par lui» (Jean 14:6).

Il est «le seul médiateur entre Dieu et les hommes» (2 Timothée 2:5).

«Il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné aux hommes, par lequel il nous faille être sauvés» (Actes 4:12).

11 Aller à Jésus

Cher ami, allez directement à JÉSUS, comme Il vous y invite :

«VENEZ À MOI, VOUS TOUS QUI VOUS FATIGUEZ ET QUI ÊTES CHARGÉS, ET MOI, JE VOUS DONNERAI DU REPOS» (Matthieu 11:28)

«JE NE METTRAI POINT DEHORS CELUI QUI VIENT À MOI» (Jean 6:37)

Encyclique papale du 29 Juin 2009 par Bibliquest

Bibliquest

Le gouvernement mondial qu'elle réclame correspond à la domination de l'antichrist

Table des matières

- 1 Le besoin urgent d'avoir un gouvernement (« autorité politique ») mondial, selon l'encyclique
- 2 Est-il pensable que le pape se fourvoie sur des orientations fondamentales ?
- 3 L'argument de l'UNITÉ de la famille humaine
- 4 Y a-t-il un projet divin que tous les hommes vivent comme UNE famille ?
- 5 Le monde a un chef : Satan
- 6 L'encyclique ignore-t-elle ou refuse-t-elle l'existence de deux familles ennemies ?
- 7 S'il n'y a pas unité, peut-on unifier ?
- 8 Pas de besoin de nouvelle vie
- 9 Quelle est la vraie dignité ?
- 10 Les directives de l'encyclique laissent-elles place à ceux qui veulent croire et obéir absolument à la Parole de Dieu ?
- 11 Quand on fait choisir la bonne religion par les athées
- 12 Une loi naturelle inscrite dans les cœurs, qui permet de trouver Dieu ?
- 13 Des principes non bibliques aboutiraient à une solution selon Dieu ?
- 14 Une paix sans Dieu
- 15 Le but essentiel, le centre de tout est l'homme
- 16 Quelques déclarations correctes
- 17 Conclusion

Bibliquest n'a pas pour rôle de surveiller les encycliques papales ni de les critiquer ou de les commenter, mais celle du 29 Juin 2009 est unique et importante en ce que le pape demande l'établissement en urgence d'un gouvernement [autorité politique] mondial.

Un pareil sujet mérite un développement substantiel, d'autant plus qu'il s'y rattache la question de la position du chrétien dans ce monde, et de l'orientation des événements à venir à laquelle on peut s'attendre, et par là de l'espérance du chrétien.

Le texte de l'encyclique est long et dense, avec beaucoup de détails et de nuances. Il est donc difficile d'en faire un résumé ou condensé sans faire des approximations. Nous nous efforcerons d'être aussi objectifs que possible en comparant l'enseignement de l'encyclique à celui de la Bible.

Sachant que la Parole annonce effectivement un gouvernement mondial unique, aux mains du chef de l'empire romain reconstitué associé à l'antichrist, il nous a paru utile de chercher à comprendre comment un « vicaire » de Christ peut en arriver à le préconiser.

1 Le besoin urgent d'avoir un gouvernement (« autorité politique ») mondial, selon l'encyclique

Nous commençons par la fin de l'encyclique (point 67 du ch. 5 relatif à la collaboration de la famille humaine) pour montrer sa conclusion extraordinaire.

« Pour le gouvernement de l'économie mondiale, pour assainir les économies frappées par la crise, pour prévenir son aggravation et de plus grands déséquilibres, pour procéder à un souhaitable désarmement intégral, pour arriver à la sécurité alimentaire et à la paix, pour assurer la protection de l'environnement et pour réguler les flux migratoires, il est urgent que soit mise en place une véritable Autorité politique mondiale telle qu'elle a déjà été esquissée par mon Prédécesseur, le bienheureux Jean XXIII. Une telle Autorité devra être réglée par le droit, se conformer de manière cohérente aux principes de subsidiarité et de solidarité, être ordonnée à la réalisation du bien commun, s'engager pour la promotion d'un authentique développement humain intégral qui s'inspire des valeurs de l'amour et de la vérité. Cette Autorité devra en outre être reconnue par tous, jouir d'un pouvoir effectif pour assurer à chacun la sécurité, le respect de la justice et des droits. Elle devra évidemment posséder la faculté de faire respecter ses décisions par les différentes parties, ainsi que les mesures coordonnées adoptées par les divers forums internationaux. En l'absence de ces conditions, le droit international, malgré les grands progrès accomplis dans divers domaines, risquerait en fait d'être conditionné par les équilibres de pouvoir entre les plus puissants. Le développement intégral des peuples et la collaboration internationale exigent que soit institué un degré supérieur d'organisation à l'échelle internationale de type subsidiaire pour la gouvernance de la mondialisation et que soit finalement mis en place un ordre social conforme à l'ordre moral et au lien entre les sphères morale et sociale, entre le politique et la sphère économique et civile que prévoyait déjà le Statut des Nations Unies ».

À la lumière de la Parole de Dieu, la lampe prophétique dont parle l'apôtre Pierre, nous savons que nous ne pouvons nous attendre à un progrès de l'humanité aboutissant à un ordre selon Dieu. Tous les apôtres convergent pour annoncer des temps fâcheux à la fin. La domination de l'empire romain reconstitué appuyé par l'antichrist, est annoncée à la fois dans 2 Thes.2, Daniel 7 et Apoc.13, cette domination se terminant par des châtiments terribles, au point même que le chef de l'empire romain et l'antichrist sont jetés vivants directement en enfer. Et ce n'est qu'ensuite qu'intervient le règne glorieux et béni de Christ, le Messie. Ignorer ce schéma conduit à croire que le sens de l'histoire actuelle conduit à Christ, alors qu'il conduit à l'antichrist. Travailler pour ce sens de l'histoire, c'est contribuer à la victoire de l'antichrist, triste travail pour des chrétiens.

Mais il faudrait bien se garder de croire que l'enjeu de la dispute est une question d'interprétation de prophétie. Il y a plus que cela. La question basique est de savoir si le monde actuel peut travailler et travaille à la mise en place d'un ordre selon Dieu ; ou autrement dit, quel est l'état moral et spirituel actuel de l'humanité en général : est-il pour Dieu ou contre Dieu ? — De nombreux passages nous éclaireraient, mais disons simplement que depuis que Christ a été crucifié, Satan est le chef de ce monde (Jean 14:30), et l'homme et le monde sont ennemis de Dieu, ce que Paul exprime de façon percutante (Galates 6:14) : « Qu'il ne m'arrive pas de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde ». En conclusion, l'homme est déchu et perdu, il a besoin de salut et ne peut pas collaborer à l'œuvre de Dieu.

Les choses sont tranchées dans la Bible. Dès le début de Son ministère, Jésus a insisté auprès de Nicodème au sujet de la nouvelle naissance, ce changement radical intérieur de l'homme ; il n'y a que deux solutions : ou on est enfant de Dieu ou on est dans ses péchés, enfant du diable ; ou on est sauvé ou on est perdu ; ou on a la vie de Dieu ou on est mort dans ses fautes et ses péchés. Le drame de l'encyclique est de ne faire aucune de ces distinctions, ce qui laisse les gens dans l'illusion qu'ils sont dans le chemin de Dieu, et que l'humanité a la capacité de résoudre ses difficultés par elle-même, et notamment par le moyen d'un gouvernement mondial convenablement structuré.

2 Est-il pensable que le pape se fourvoie sur des orientations fondamentales ?

L'origine de ces choses provient de quelques fausses doctrines :

a) l'église catholique croit que le baptême transforme les petits enfants en enfant de Dieu, et que le baptême donne la vie. Comme en plus ils nient le salut par la foi et croient au salut par les œuvres, il s'ensuit qu'il y a complète confusion entre ceux qui ont la vie de Dieu et ceux qui ne l'ont pas ; tout est mélangé au point même que la distinction n'est plus connue, alors que les apôtres insistent beaucoup sur ce sujet.

b) l'église catholique considère que l'Église, c'est elle-même, car elle ignore l'Église, corps de Christ, constituée de tous les rachetés qui ont la vie de Dieu. Dès lors elle s'applique à elle-même les paroles du Seigneur de Matt.16 « les portes de l'enfer (ou : du hadès) ne prévaudront pas contre elle ». Ayant cette certitude qu'elle survivra quoi qu'il arrive, elle ne craint pas de sombrer, malgré tout ce que pourraient faire les autorités civiles ou l'antichrist. — Nous savons au contraire que la vraie Église (ceux qui ont la vie de Dieu) sera enlevée par le Seigneur au ciel ; sur la terre restera ce qui, dans l'Église, n'avait pas la vie de Dieu, et tout cela fusionnera avec d'autres religions pour donner Babylone, la grande prostituée de l'Apocalypse. Cette Babylone sera à son tour éliminée par les autorités de l'empire romain reconstitué, et l'antichrist se fera adorer dans sa religion à la gloire de l'homme. Ces choses sont développées notamment dans 2 Thes. 2 et Apoc. 6 à 19.

c) dans cette certitude qu'elle subsistera, l'église catholique ne perd jamais l'espoir de dominer les autorités civiles ; c'est pourquoi elle ne craint pas de collaborer avec elles pour des actions qui sont étrangères à Dieu. Cette domination des autorités civiles par un pouvoir religieux a eu lieu et aura probablement encore lieu dans le futur, mais la Parole décrit cela sous l'image abjecte de la grande prostituée chevauchant la bête (Apoc.17).

d) le pape s'en remet finalement à l'intercession de la vierge Marie. Cette intercession n'a aucun fondement dans l'Écriture, seulement dans la tradition. S'il y a erreur sur des points aussi basiques, il ne faut pas s'étonner qu'il y ait erreur sur des points plus subtils.

e) notons qu'inciter les croyants à collaborer à la construction d'un monde meilleur avec les non croyants, c'est, dans son sens profond, ce que Apoc.2:20 appelle « égarer les esclaves du Seigneur et les entraîner à commettre la fornication ».

Il ressort de tout cela, que les projets de l'encyclique s'accompliront, mais pas du tout dans le sens espéré par le pape ; ils s'accompliront dans le sens annoncé par la Bible qui aboutira au triomphe momentané de l'antichrist.

Continuons l'examen de l'encyclique pour en découvrir les failles.

3 L'argument de l'UNITÉ de la famille humaine

L'idée fondamentale de l'encyclique est que l'humanité constitue UNE famille qui a à prendre pour modèle l'unité des Personnes divines dans la Trinité : « Le développement des peuples dépend surtout de la reconnaissance du fait que nous formons une seule famille ». Or cela est formellement contraire à l'enseignement de l'apôtre Jean (1 Jean 3) selon lequel il y a deux familles, les enfants de Dieu et les enfants du diable (v. 7-12). Ces deux familles sont vraiment dissociées puisque Jean ajoute, à propos des enfants de Dieu : « c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas parce qu'il ne l'a pas connu [pas connu Christ] ».

L'enseignement de l'apôtre Paul va dans le même sens que celui de Jean, même s'il est exprimé autrement : il distingue d'une part ceux qui sont dans leurs péchés, dans la chair, des fils de désobéissance, des enfants de colère (Éph. 2 ; Rom. 5 à 8), et d'autre part ceux qui sont, par la foi, au bénéfice du sang et du sacrifice de Christ, qui sont ainsi des rachetés, ayant la vie de Dieu. On rappelle que la confusion et l'ignorance de cette distinction provient de la fausse doctrine catholique fatale selon laquelle tous les baptisés (même enfants) deviennent enfants de Dieu par le baptême qui leur ôte ce qui est appelé le péché originel. L'apôtre Jean montre qu'il n'y a pas seulement une différence de famille, mais une inimitié et une incompatibilité (1 Jean 2:15) ; Jacques le dit également (son épître 4:4).

Le pape affirme « L'amour [= la charité] est une force extraordinaire qui pousse les personnes à s'engager avec courage et générosité dans le domaine de la justice et de la paix. C'est une force qui a son origine en Dieu ». Mais a) comment peut-on parler d'amour dans la vérité en rapport avec une prétendue unité de la famille humaine, quand on cache que cette humanité est divisée, selon la Parole de Dieu, en deux familles, les enfants de Dieu et les enfants du diable ? b) comment actionner cette force de l'amour, comme profiter d'une telle force quand on a deux familles entre lesquelles il y a une inimitié fondamentale, au point que l'apôtre Jean déclare (1 Jean 3:13) que le monde a de la haine pour les enfants de Dieu ? Encourager à travailler en communion, à avoir les mêmes buts, les mêmes objectifs, les mêmes méthodes est une illusion trompeuse.

L'encyclique va encore plus loin : « Paul VI comprit clairement que la question sociale était devenue mondiale et il saisit l'interaction existant entre l'élan vers l'unification de l'humanité et l'idéal chrétien d'une unique famille des peuples, solidaire dans une commune fraternité ». Comment imaginer que l'unification de l'homme sans Dieu puisse converger avec le travail de Dieu ? On voit constamment dans l'encyclique, cette volonté d'ignorer l'état de déchéance de l'homme à cause de son péché.

L'encyclique insiste pour montrer la cohérence parfaite de l'enseignement successif des différents papes, en sorte que les erreurs que nous découvrons ne sont pas fortuites ou occasionnelles, mais ont des racines profondes.

L'argument de se conformer à l'exemple de la Trinité a un aspect prophétique terrible : On voit dans Apocalypse 12 et 13 que le diable forme une trinité diabolique composée de Satan, de la première bête (= le chef de l'empire romain) et de la deuxième bête (= faux prophète = l'antichrist). N'est-on pas dès lors entraîné de suivre la trinité diabolique alors qu'on prétend vouloir suivre la Trinité divine ?

4 Y a-t-il un projet divin que tous les hommes vivent comme UNE famille ?

Le pape l'affirme et en déduit le devoir des croyants de travailler avec les non-croyants : « De là naît pour les croyants le devoir d'unir leurs efforts à ceux de tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté appartenant à d'autres religions ou non croyants, afin que notre monde soit effectivement conforme au projet divin: celui de vivre comme une famille sous le regard du Créateur ». Or c'est ignorer positivement qu'à la tour de Babel, Dieu a volontairement dispersé les familles et les nations de la terre, les a dissociées par le moyen des langues (Genèse 11) à cause de leur orgueil de vouloir se faire un nom sur la terre sans Dieu.

Certes on voit apparaître dans le Nouveau Testament le désir de Dieu de réunir en un, dans le Christ, toutes les familles de la terre (Éphésiens 1:10), mais c'est justement une unité « dans le Christ », qui par définition ne peut pas être avec les non-croyants et avec les autres religions.

5 Le monde a un chef : Satan

C'est ainsi que la Parole de Dieu qualifie Satan (Jean 14:30) ; elle parle aussi de lui comme le « chef de l'autorité de l'air » (il domine toute l'atmosphère intellectuelle, spirituelle et morale qui nous entoure ; Éph. 2:2). Voir notre article spécial sur ce sujet. Les gens du monde sont qualifiés d'enfants de colère, fils de la désobéissance (Éph. 2:2-3). Imagine-t-on de collaborer avec le diable pour établir le règne de Christ ?

6 L'encyclique ignore-t-elle ou refuse-t-elle l'existence de deux familles ennemies ?

De fait, l'encyclique rejette positivement cette notion de distinguer entre ceux qui ont la vie de Dieu et ceux qui ne l'ont pas, puisqu'elle parle de la « grave erreur » de « ceux qui se défient de l'homme et qui méprisent les capacités humaines de contrôler les déséquilibres de développement du monde ».

Peut-être que les défenseurs de l'encyclique invoqueront sa citation de la parole du Christ « sans moi vous ne pouvez rien faire », mais il ne suffit pas d'une petite phrase dans un coin pour redresser tout ce qui est longuement développé par ailleurs.

7 S'il n'y a pas unité, peut-on unifier ?

L'encyclique voit un lien étroit entre l'unification de l'humanité et « l'idéal chrétien d'une famille unique des peuples, solidaires dans une commune fraternité ». — Or l'unité des enfants de Dieu est une unité de vie ; elle unit ceux à qui la vie de Dieu a été communiquée (Jean 3:16 ; 5:24 ; 1 Jean 5:13). Il n'est pas possible de réunir les croyants qui ont la vie, avec une humanité non-rachetée de gens « morts dans leurs fautes et dans leurs péchés » (Éph. 2:1). Unir les morts et les vivants !!

8 Pas de besoin de nouvelle vie

La notion de péché, de péché originel, de nature inclinée au mal et ayant des effets pernicieux est brièvement évoquée. Mais au lieu de proclamer le besoin d'une conversion, d'une réalisation personnelle de son état de péché, avec repentance et foi en l'œuvre de la croix ; au lieu de dire que l'homme qui n'est pas racheté est ennemi de Dieu — tout cela étant des éléments fondamentaux de l'évangile — il est simplement donné la ressource de l'espérance chrétienne, sans dire ce qu'elle est, sans allusion à ce que cette espérance céleste est incompatible avec les espoirs terrestres (Philippiens 3:18-21), sans présentation de la foi en l'œuvre de Christ à la croix, qui seule change le cœur.

Le verset d'Ézéchiel 36 sur les cœurs de pierre changés en cœur de chair est bien mentionné, mais le contexte de l'encyclique laisse penser qu'il s'agit d'un attendrissement du cœur naturel et non pas d'un changement de nature, de la vie de Dieu par contraste avec la vie de l'homme naturel.

L'encyclique affirme encore : « La raison, à elle seule, est capable de comprendre l'égalité entre les hommes et d'établir une communauté de vie civique, mais elle ne parvient pas à créer la fraternité. Celle-ci naît d'une vocation transcendante de Dieu Père, qui nous a aimés en premier, nous enseignant par l'intermédiaire du Fils ce qu'est la charité fraternelle ». Cette déclaration pourrait être bonne s'il était précisé que l'enseignement divin quant à la conduite ne peut être reçu et appliqué que par les enfants de Dieu, ceux qui

ont véritablement la vie de Dieu. Or l'encyclique, comme un peu partout, adresse ses directions à tous les hommes, certes qu'elle qualifie « hommes de bonne volonté », mais il ne suffit pas d'avoir de la bonne volonté pour être un enfant de Dieu né de nouveau par la foi ; il ne suffit pas d'avoir une vocation = un appel, il faut un changement intérieur effectif, aussi radical que le passage de la mort à la vie (Jean 5:24 ; 1 Jean 3:14).

9 *Quelle est la vraie dignité ?*

On trouve à plusieurs reprises la mention de la dignité, mais la dignité en vue est celle de l'homme. La Parole de Dieu exhorte à marcher d'une manière digne, mais digne de Dieu, digne de l'évangile, digne de l'appel dont nous avons été appelés (= notre vocation). Mais l'homme naturel est indigne, la foi le comprend (Luc 5:8 ; 15:19 ; comparer Luc 7:4 et 7:6).

10 *Les directives de l'encyclique laissent-elles place à ceux qui veulent croire et obéir absolument à la Parole de Dieu ?*

L'encyclique attaque ceux qui veulent tenir pour la Parole de Dieu :

« Le monde d'aujourd'hui est pénétré par certaines cultures, dont le fond est religieux, qui n'engagent pas l'homme à la communion, mais l'isolent dans la recherche du bien-être individuel, se limitant à satisfaire ses attentes psychologiques. Une certaine prolifération d'itinéraires religieux suivis par de petits groupes ou même par des personnes individuelles, ainsi que le syncrétisme religieux peuvent être des facteurs de dispersion et de désengagement ».

De quelle communion parle-t-on ? Le contexte montre que la communion recommandée est celle de la famille unique de l'humanité. Or cette communion est incompatible avec la communion avec Dieu. Le simple croyant pieux se retrouve donc rejeté dès l'instant où il ne suit pas la ligne de l'encyclique.

Et encore, l'encyclique dit : « L'exclusion de la religion du domaine public, comme, par ailleurs, le fondamentalisme religieux, empêchent la rencontre entre les personnes et leur collaboration en vue du progrès de l'humanité... Dans le laïcisme et dans le fondamentalisme, la possibilité d'un dialogue fécond et d'une collaboration efficace entre la raison et la foi religieuse s'évanouit ». Le fondamentalisme n'est rien d'autre que l'attachement aux fondements et à la lettre de l'Écriture (reconnaissant son inspiration littérale par l'Esprit Saint, et recevant toute l'Écriture comme parfaitement Parole de Dieu) (prière de ne pas assimiler les fondamentalistes bibliques avec les terroristes) ; le fondamentalisme est donc mis au même rang que l'athéisme, et rejeté péremptoirement comme s'opposant au progrès de l'humanité. L'accusation est méchante et tordue : nous ne nous opposons pas au progrès de l'humanité, mais nous disons selon l'Écriture que l'homme étant mauvais, s'il ne reçoit pas la vie de Dieu par la nouvelle naissance, pour devenir enfant de Dieu, il ne peut pas progresser dans le bon sens ; il ne peut que progresser dans le sens de l'antichrist. En s'asseyant au temple de Dieu, l'antichrist estimera avoir parfaitement intégré la raison et la foi religieuse.

L'encyclique rejette toute contestation de ses objectifs : « L'idée d'un monde sans développement traduit une défiance à l'égard de l'homme et de Dieu. C'est donc une grave erreur que de mépriser les capacités humaines de contrôler les déséquilibres du développement ». Nous savons effectivement que les capacités de l'homme sont très grandes ; selon Apoc.13:15, il sera même capable de faire un homme artificiel synthétique capable de parler et respirer. Pourtant, Jésus Lui-même ne se fiait pas à l'homme (Jean 2:23-25) ; comment pourrions-nous, nous, lui faire confiance ?!

11 *Quand on fait choisir la bonne religion par les athées*

On lit dans l'encyclique: « C'est pourquoi, s'il est vrai, d'une part, que le développement a besoin des religions et des cultures des différents peuples, il n'en reste pas moins vrai, d'autre part, qu'opérer un discernement approprié est nécessaire. La liberté religieuse ne veut pas dire indifférence religieuse et elle n'implique pas que toutes les religions soient équivalentes. Un discernement concernant la contribution que peuvent apporter les cultures et les religions en vue d'édifier la communauté sociale dans le respect du bien commun s'avère nécessaire, en particulier de la part de ceux qui exercent le pouvoir politique (1*). Un tel discernement devra se fonder sur le critère de la charité et de la vérité (2*). Et puisque est en jeu le développement des personnes et des peuples, il devra tenir compte de la possibilité d'émancipation et d'intégration dans la perspective d'une communauté humaine vraiment universelle. « Tout l'homme et tous les hommes », c'est un critère qui permet d'évaluer aussi les cultures et les religions (3*). Le Christianisme, religion du « Dieu qui possède un visage humain » porte en lui un tel critère (4*) ».

Les quatre notes suivantes sont des notes Bibliques :

(1*) Ce sont donc les athées (beaucoup d'entre eux ont le pouvoir politique) qui décident quelle est la bonne religion, — ou si ce n'est des athées proprement dit, des gens qui ne suivent pas le vrai Dieu !!

(2*) L'apôtre Jean nous dit justement que l'amour et la justice vrais ne se trouvent que chez les enfants de Dieu, et pas chez les autres.

(3*) Appliquée strictement, cette formule exclut Dieu qui n'est pas acclamé par les pouvoirs en place. Quoi qu'il en soit, l'antichrist qui s'assiéra au temple de Dieu selon 2 Thes.2 saura bien utiliser ce critère pour faire valoir sa propre religion.

(4*) l'application de cette formule serait donc faite, nous le répétons, par des pouvoirs en place qui, aujourd'hui, sont en majorité athées ou non croyantes ou qui rejettent le vrai Dieu. On ne peut espérer que leur choix sera le bon.

12 *Une loi naturelle inscrite dans les cœurs, qui permet de trouver Dieu ?*

L'encyclique nous dit : « De multiples et singulières convergences éthiques se trouvent dans toutes les cultures ; elles sont l'expression de la même nature humaine, voulue par le Créateur et que la sagesse éthique de l'humanité appelle la loi naturelle. Cette loi morale universelle est le fondement solide de tout dialogue culturel, religieux et politique et elle permet au pluralisme multiforme des diverses cultures de ne pas se détacher de la recherche commune du vrai, du bien et de Dieu. L'adhésion à cette loi inscrite dans les cœurs, est donc le présupposé de toute collaboration sociale constructive ».

Ces déclarations ignorent totalement l'enseignement de l'épître aux Romains (ch. 1:16 à 3:20) selon laquelle toutes les catégories d'hommes, païens, moralistes, gens religieux sont dans le même état général, ne cherchant pas Dieu et n'ayant pas de crainte de Dieu, et étant donc coupables devant Lui.

Par contre elles conviendront parfaitement à la religion de l'antichrist qui glorifie l'homme naturel.

13 *Des principes non bibliques aboutiraient à une solution selon Dieu ?*

« Le principe de subsidiarité, expression de l'inaliénable liberté humaine (1*), est, à cet égard, une manifestation particulière de la charité et un guide éclairant pour la collaboration fraternelle entre croyants et non croyants (2*). La subsidiarité est avant tout une aide à la personne, à travers l'autonomie des corps intermédiaires... La subsidiarité respecte la dignité de la personne en qui elle voit un sujet toujours capable de donner quelque chose aux autres. En reconnaissant que la réciprocité fonde la constitution intime de l'être humain, la subsidiarité est l'antidote le plus efficace contre toute forme d'assistance paternaliste (3*)... Il s'agit donc d'un principe particulièrement apte à gouverner la mondialisation et à l'orienter vers un véritable développement humain (4*)... La mondialisation

réclame certainement une autorité, puisque est en jeu le problème du bien commun qu'il faut poursuivre ensemble; cependant cette autorité devra être exercée de manière subsidiaire et polyarchique (5*) pour, d'une part, ne pas porter atteinte à la liberté et, d'autre part, être concrètement efficace ».

Les notes suivantes sont des notes Bibliquest :

(1*) L'homme se croit libre, mais il est esclave de Satan (Romains 6:17, 19).

(2*) L'apôtre Jean parle à plusieurs reprises de la haine inévitable du monde envers le croyant (1 Jean 3:13 ; Jean 15:18-19).

(3*) Le paternalisme est présenté comme un mal en soi, alors que Christ est justement venu révéler Dieu comme un Père chérissant ses enfants.

(4*) Voilà une doctrine susceptible de plaire à l'antichrist, puisqu'elle permet d'atteindre le but sans Dieu.

(5*) Malgré tout ce qu'on peut souhaiter, le chef de l'empire romain reconstitué régnera en maître absolu (Apoc. 13).

14 **Une paix sans Dieu**

Selon l'encyclique, la paix se bâtit par des contacts humains !! Pour la consolider il faut s'appuyer sur des valeurs enracinées dans la vérité de la vie. On se serait attendu à ce qu'apparaisse Jésus qui est le chemin, la vérité et la vie... Mais non, il suffit d'écouter la voix des populations concernées :

« Il est vrai que bâtir la paix demande que l'on tisse sans cesse des contacts diplomatiques, des échanges économiques et technologiques, des rencontres culturelles, des accords sur des projets communs, ainsi que le déploiement d'efforts réciproques pour endiguer les menaces de guerre et couper à la racine la tentation récurrente du terrorisme. Toutefois, pour que ces efforts puissent avoir des effets durables, il est nécessaire qu'ils s'appuient sur des valeurs enracinées dans la vérité de la vie. Autrement dit, il faut écouter la voix des populations concernées et examiner leur situation pour en interpréter les attentes avec justesse. On doit, pour ainsi dire, s'inscrire dans la continuité de l'effort anonyme de tant de personnes fortement engagées pour promouvoir les rencontres entre les peuples et favoriser le développement à partir de l'amour et de la compréhension réciproques. Parmi ces personnes, se trouvent aussi des chrétiens ».

Vox populi, vox dei, comme dit le proverbe ; il n'est pas besoin du Dieu de paix pour construire la paix !!! Ce texte n'hésite pas à contredire l'épître aux Colossiens (1:21) selon laquelle nous sommes, par nature, ennemis, et l'épître à Tite (3:3) qui décrit ainsi l'état de l'homme naturel : « haïssables et nous haïssant les uns les autres ».

15 **Le but essentiel, le centre de tout est l'homme**

Cela est répété un peu tout le long du texte de l'encyclique, mais spécialement à propos des médias :

« Étant donné leur importance fondamentale dans la détermination des changements dans la manière de percevoir et de connaître la réalité et la personne humaine elle-même, il devient nécessaire de réfléchir attentivement à leur influence, en particulier sur le plan éthico-culturel de la mondialisation et du développement solidaire des peuples. Conformément à ce que requiert une gestion correcte de la mondialisation et du développement, le sens et la finalité des médias doivent être recherchés sur une base anthropologique ».

Ailleurs l'encyclique dit : « Dans les interventions en faveur du développement, le principe de la centralité de la personne humaine doit être préservé car elle est le sujet qui, le premier, doit prendre en charge la tâche du développement ».

On ne saurait trop rappeler que la base de la doctrine de l'antichrist, c'est la glorification de l'homme par l'homme, comme l'exprime 2 Thes. 2: « l'homme de péché... qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, en sorte que lui-même s'assiera au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu ». Intervenir en faveur du développement, ou former les médias avec comme sens et finalité une base anthropologique (= centrée sur l'homme), ce n'est rien d'autre qu'établir le règne de la doctrine de l'antichrist. La base de développement et de formation pour Dieu est Christ, mais jamais l'homme naturel.

16 **Quelques déclarations correctes**

Pour être complet, mais aussi par droiture, nous devons reconnaître que quelques déclarations de l'encyclique sont bonnes, surtout dans la conclusion. On y trouve que notre Seigneur a dit en Jean 15 « sans Moi vous ne pouvez rien faire » — il y a l'importance que l'amour aille de pair avec la vérité, — il y a le besoin de transformer les cœurs de pierre en cœurs de chair (Éz.36) — sans Dieu, l'homme ne sait où aller — l'ordre social doit être conforme à l'ordre moral — et d'autres affirmations.

Mais ces déclarations quelle qu'en soit la qualité, se retrouvent noyées dans une confusion générale qui leur fait perdre toute force.

17 **Conclusion**

Peut-être que certains nous diront : « à quoi bon critiquer l'encyclique, le pape cherche le bien de l'humanité, laissons cette action se développer ».

Bien sûr, nous laissons, mais il était important d'éclairer les vrais enfants de Dieu pour montrer que le vrai chemin est l'humble obéissance à la Parole de Dieu, que l'espérance chrétienne n'est pas du tout celle vers laquelle veut tendre l'encyclique, et que les nouvelles orientations qu'on propose à l'église ne feront que promouvoir l'antichrist. Comment souhaiter chose pareille !!

Des vainqueurs par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1946 p. 158

LES SEPT EXEMPLES DE HÉBREUX 11:32

Table des matières

- 1 Hébreux 1 à 10
- 2 Hébreux 11
- 2.1 Hébreux 11:1-7
- 2.2 Hébreux 11:8-22
- 2.2.1 Gédéon
- 2.2.2 Barak
- 2.2.3 Samson
- 2.2.4 Jephté
- 2.2.5 David
- 2.2.6 Samuel et les prophètes

1 **Hébreux 1 à 10**

L'épître aux Hébreux nous ouvre le ciel pour nous y faire contempler Celui qui le remplit de sa gloire. L'excellence de sa Personne — Fils Éternel, Créateur et Fils de l'Homme — nous est présentée dès le premier chapitre. Ensuite, l'apôtre met de côté toutes les choses visibles auxquelles les croyants hébreux étaient si profondément attachés — le tabernacle, l'autel, les sacrifices, les sacrificateurs — et il leur parle des choses invisibles. Ils avaient eu une part terrestre, il leur propose une part céleste. Alors qu'ils étaient habitués à marcher par la vue, il les exhorte à marcher par la foi. Aussi l'Épître aux Hébreux a-t-elle été appelée tout à la fois l'épître des cieux ouverts et l'épître du désert. Nous rendant vers le ciel où Jésus est entré comme notre précurseur, nous traversons ce monde tels des étrangers, des « passants » — le mot « hébreu » veut dire : un passant. Nous saisir des choses invisibles, réaliser que notre part est céleste, marcher par la foi alors que nous cheminons parmi les choses visibles, jouir du ciel tandis que nous sommes dans le désert implique un combat continu. C'est le combat de la foi.

Pour nous encourager dans ce combat, l'apôtre place devant nous, à la fin du chapitre 10, Celui qui est l'objet de notre foi et il nous donne une promesse, tellement précieuse au cœur de ceux qui vivent de foi : bientôt nous allons Le voir — le voyage dans le désert aura pris fin, ce sera la félicité du ciel, nous recevrons « les choses promises », « de sa main, le prix de notre foi ». Les difficultés sont grandes et notre foi est si faible ! Mais, prenons courage, Celui qui vient viendra, et Il ne tardera pas. C'est de Son apparition qu'il s'agit dans le verset 37 du chapitre 10, puisqu'il est question de recevoir les choses promises (v. 36). À ce moment-là, nous serons « tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. 5:10). Ésaïe 53 nous dit qu'Il partage le butin avec les forts. Quels sont ces forts ? Les pauvres pèlerins qui cheminent dans ce monde, « gens de petite foi »... Quelle grâce ! Notre Dieu veut exercer notre foi, afin qu'il puisse être dit de nous aussi : « De faibles qu'ils étaient, ils furent rendus vigoureux ». C'est le résultat des combats de la foi ! (Héb. 11:34).

2 **Hébreux 11**

Le chapitre 11 nous entretient de la foi, tout au long. Vivre la vie de la foi demande une entière séparation d'avec le monde et nous trouvons cette séparation réalisée dans la plupart des exemples de ce chapitre. Énoch marche avec Dieu, ce ne pouvait être dans le chemin large. Noé condamne le monde, c'est dire combien il en était séparé. Abraham demeure dans des tentes, caractère de pèlerin, étranger ici-bas. Joseph donne un ordre touchant ses os, son cœur n'était donc pas en Égypte. Moïse refuse... choisit... estime... Quelle séparation d'avec l'Égypte et son prince !

2.1 **Hébreux 11:1-7**

Les sept premiers versets de ce chapitre 11 constituent une introduction. Le monde a été créé et c'est seulement par la foi que nous le comprenons. Mais le péché y est entré ; comment l'homme pourra-t-il donc s'approcher de Dieu ? Il faut un sacrifice ; Abel l'a saisi par la foi. Ainsi placés devant Dieu dans la perfection de l'œuvre de Christ, nous pouvons marcher avec Lui. Connaître Dieu dans ses œuvres n'est pas assez, Énoch veut Le connaître Lui-même. Comment y parvenir ? En marchant avec Lui. Quelle connaissance et quelle instruction il recevra alors ! Énoch signifie : bien instruit. En vérité, il a reçu une riche instruction tout au long des trois siècles dont nous parle Genèse 5:22. De la même façon qu'il a été enlevé, l'Église le sera aussi et le résidu juif — dont Noé est un type — traversera les jugements. Noé a rompu complètement avec un monde sur lequel allait fondre un jugement inexorable. Il a condamné le monde, est-il écrit. Comment ? Par l'obéissance de sa foi. Mais Noé a pensé aussi à la conservation de sa maison et cela parle à la conscience de tous les parents chrétiens.

2.2 **Hébreux 11:8-22**

À partir du verset 8, nous avons des exemples de la vie de la foi. À la fin du chapitre 10, il est question de combat, de confiance et de patience (v. 32, 35, 36) ; il semble que nous avons, dans le chapitre 11, sept exemples de la patience de la foi (v. 8-22), sept exemples de la confiance de la foi (v. 23-31) et sept exemples des combats de la foi (v. 32).

Les sept exemples des v. 8 à 22 sont bien connus. La foi nous conduit à prendre la place d'étrangers dans ce monde et à entrer dans la joie d'une espérance céleste (v. 8-16), elle nous fait attendre avec patience la réalisation de cette espérance, l'accomplissement des promesses (v. 17-22).

En dépit de toutes les difficultés, la foi fait son chemin car elle compte sur Dieu (v. 23-31). Ce chemin va depuis l'Égypte jusqu'en Canaan, depuis Exode 2 jusqu'à Josué 6, depuis la naissance du libérateur jusqu'à l'entrée dans le pays de la promesse. Il embrasse tout le pèlerinage du rachat.

Dans le verset 32, nous avons sept exemples des combats de la foi. Ces exemples nous présentent, dans leur ensemble, ce qui doit caractériser les combattants de tous les temps.

2.2.1 **Gédéon**

Le premier caractère qui doit être manifesté pour remporter la victoire dans les combats de la foi, c'est l'obéissance. L'obéissance a fait de Gédéon, le plus petit dans la maison de son père et dont le milieu était le plus pauvre en Manassé, un « fort et vaillant homme ». Gédéon a obéi. Il a obéi de nuit (Juges 6:27), il a obéi en tremblant, mais il a obéi quand même. Il fallait renverser l'autel de Baal qui était à son père, couper l'ashère, bâtir un autel à l'Éternel et offrir le second taureau en holocauste sur le bois de l'ashère qui avait été coupée. Cela il le fit ; il le fit de nuit, parce que « à le faire de jour, il craignait la maison de son père et les hommes de la ville », mais il le fit quand même. « Va avec cette force que tu as, et tu sauveras Israël de la main de Madian », lui avait dit l'Éternel. Sa force était dans l'obéissance à la volonté divine. L'ennemi est impuissant contre celui qui n'a pas d'autre volonté que de faire celle de Dieu. Tel est le secret de la victoire dans le combat de la foi.

2.2.2 **Barak**

Barak n'a rien fait, c'est l'Éternel qui a tout accompli. « Et Débora dit à Barak : Lève-toi, car c'est ici le jour où l'Éternel livrera Sisera en ta main. L'Éternel n'est-il pas sorti devant toi ? » (Juges 4:14). Ensuite : « L'Éternel mit en déroute Sisera... devant Barak » (v. 15). Aussi Barak a-t-il pu chanter « un hymne à l'Éternel » (chap. 5:3), car il a été le spectateur du déploiement de Sa puissance. Dans les combats de la foi, nous nous attribuons facilement quelques mérites, alors que nous sommes de simples spectateurs de Son œuvre. Tout est de Lui. Nous défier de nous-même, compter sur Dieu seul, c'est ce qu'il nous faut apprendre si nous voulons remporter la victoire.

2.2.3 **Samson**

Samson est caractérisé par le nazarat, entière séparation du monde et de ses principes. Quelle force pour le combat ! Dans les temps auxquels nous sommes parvenus, cette séparation est si peu réalisée que l'on ne peut être surpris de tant de défaites... Remarquons cependant, pour notre encouragement, que l'histoire de Samson, l'homme le plus fort dont nous parlent les Écritures,

nous est précisément retracée dans le livre des Juges, le livre de la ruine. Et c'est aussi dans la deuxième épître à Timothée que l'apôtre parle d'un « esprit de puissance » (1:7). Cette épître nous donne des enseignements pour des jours de déclin et nous exhorte à la séparation d'avec les vases à déshonneur (2:19-22). Pas de puissance s'il n'y a d'abord séparation.

Samson déchire un jeune lion rugissant venu à sa rencontre, comme on déchire un chevreau, quoiqu'il n'eût rien en sa main (Juges 14:6). Il frappe les Philistins d'un grand coup, à leur casser bras et jambes (15:8). Ayant rompu les cordes avec lesquelles il avait été lié, il se saisit d'une mâchoire d'âne et en frappe mille hommes (15:14, 15). À Gaza, au milieu de la nuit, il s'empare des battants de la porte de la ville et des deux poteaux, les arrache avec la barre, les met sur ses épaules et les porte au sommet de la montagne qui est en face de Hébron (16:3). Il rompt les sept cordelettes fraîches comme il rompt une ficelle d'étope lorsqu'elle sent le feu (16:9). Il rompt les cordes neuves comme un fil (16:12). Et quand Delila a tressé sept tresses de sa tête avec le fil à tisser, qu'elle les a fixées avec la cheville, il arrache et la cheville du tissu et le fil (16:14).

Sept manifestations de sa force. Quel en était le secret ? Il va le révéler à Delila : « Nazaréen de Dieu dès le ventre de sa mère » (16:17). Le secret révélé, la force est perdue. Plus tard, les cheveux de sa tête commencèrent à croître (16:22) et il retrouva sa force (16:30). Mais il n'a jamais retrouvé ses deux yeux. Si nous quittons notre position de séparation d'avec le monde, nous ne pourrions remporter la victoire dans les combats de la foi — et si même il y a restauration, il n'y en aura pas moins une perte irréparable — les deux yeux de Samson.

2.2.4 *Jephté*

Jephté a été le rejeté des siens. Haï et chassé de la maison de son père (Juges 11:7), il a été, lui aussi, « un fort et vaillant homme » (Juges 11:1). Le Seigneur a été haï, « haï sans cause » (Jean 15:25 ; Ps. 35:7-19 ; 69:4 ; 119:86), rejeté par les siens, et c'est cette position que nous avons à prendre (Jean 15:20 ; Matt. 10:24, 25). C'est le chemin de la foi, le seul dans lequel nous pourrions remporter la victoire. Jephté infligea aux fils d'Ammon « une très grande défaite, depuis Aroër jusqu'à ce que tu viennes à Minnith, leur prenant vingt villes » (Juges 11:33).

2.2.5 *David*

David est cité avant Samuel. Il s'agit de la période de sa vie durant laquelle il était poursuivi par Saül « comme on poursuivrait une perdrix dans les montagnes ». Nous avons ici, par conséquent, le côté des souffrances. Quel chemin de souffrances fut celui de David ! C'est celui qui nous est proposé pour le combat : « Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ » (2 Tim. 2:3). On ne peut entrer dans la lutte, livrer le combat de la foi et remporter la victoire, sans prendre sa part des souffrances.

Nous venons de considérer les cinq premiers exemples d'Hébr. 11:32. Certes, dans ce chapitre, nous n'avons que de l'or lavé : le Saint Esprit ne mentionne aucune des fautes des hommes de foi dont il est question. Elles sont passées sous silence, la croix a été comme un barrage et il ne reste que ce que la grâce de Dieu a produit en eux. Cependant, nous savons bien quelles ont été les faiblesses de ces cinq combattants. Et le chiffre cinq n'est-il pas, dans les Écritures, le symbole de la faiblesse humaine ? Cela ne souligne-t-il pas la faiblesse qui est la nôtre pour manifester les caractères de Gédéon, Barac, Samson, Jephté et David ? — Quelle est alors la ressource ? — Elle est dans les deux derniers exemples. Si nous pouvons nous exprimer ainsi, les cinq deviennent sept — ce qui était faible est rendu fort. De faibles qu'ils étaient, ils furent rendus vigoureux.

2.2.6 *Samuel et les prophètes*

Samuel et les prophètes. Nous ne les voyons guère sous les traits de combattants. Peut-être Samuel eut-il l'épée en mains pour mettre en pièces Agag (1 Sam. 15:33), la Parole ne le précise pas. Mais Samuel combattait à genoux. « Moïse et Aaron parmi ses sacrificateurs, Samuel parmi ceux qui invoquent son nom, crièrent à l'Éternel et il leur a répondu » (Ps. 99:6). C'est le grand secret de la victoire dans les combats de la foi. Et les prophètes ? Ils avaient une épée en mains pour le combat : l'épée de l'Esprit — les deux dernières pièces de l'armure d'Éphésiens 6 (v. 17, 18). Il n'y a pas de provisions de forces pour le combat de la foi, une dépendance constante est nécessaire et elle est réalisée par la prière. Nous pourrions alors nous servir de la Parole, conduits par le Saint Esprit ; elle sera l'épée grâce à laquelle nous triompherons de l'ennemi.

La Parole et la prière ! Précieuses ressources à notre disposition pour livrer les combats de la foi. Si nous savions mieux les utiliser, nous connaîtrions les victoires et les triomphes dont il est question dans les versets 33 à 38. Au milieu de grandes détresses, quelques-uns ont livré le combat et remporté la victoire. Quels exemples pour nous — bien qu'aujourd'hui, l'adversaire soit plutôt le serpent rusé ou l'ange de lumière (2 Cor. 11:3, 14) que le lion rugissant (1 Pierre 5:8). Dieu veuille nous accorder d'être aussi des vainqueurs !

Christianisme et non chrétienté J. N. Darby

Bibliquest

Comment l'église s'est écartée très tôt du vrai christianisme. Détails sur l'état des pères de l'église. L'état de la chrétienté n'est pas le modèle donné par l'Écriture. Revenir au vrai christianisme

Édition française, Vevey 1875. Collected Writings 18, 249-275

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 - Un retour au catholicisme
- 2 - On veut constituer une église
- 3 - Où trouver un modèle d'église ?
- 4 - Où est l'unité de l'église ?
- 5 - À la recherche du vrai christianisme
- 6 - Ce qu'a été l'église primitive
 - 6.1 - L'homme introduit toujours la corruption
 - 6.2 - De la chute de l'homme en Eden jusqu'au christianisme
 - 6.3 - Abandon des grands principes
 - 6.3.1 - La justice de Dieu
 - 6.3.2 - La présence du Saint Esprit (caractère distinctif du christianisme)
- 7 - Autres directions quant à l'église
- 8 - Le christianisme de l'Écriture
- 9 - Ce qui constitue l'église aujourd'hui
- 10 - Corruption de l'église, abandon de l'Écriture : les pères de l'église et ce qui s'est substitué au vrai christianisme

- 11 - Formes d'abandon de la vérité. Clergé et succession
- 12 - Évolution de l'église : ce qu'annonçait la Parole de Dieu
- 13 - Abandon des principes. Une église qui n'attend plus le retour du Seigneur
- 14 - Revenir à l'Écriture

1 - Un retour au catholicisme

Au temps où nous sommes, tout esprit réfléchi se demande si, oui ou non, l'on retourne au papisme. Les craintes des protestants surpris ; les insolentes prétentions des catholiques, et près d'eux, le courage ne se trouvant plus que du côté de l'incrédulité et de l'indifférence qui favorise plutôt l'erreur que la vérité, parce que la vérité est la vérité et qu'elle s'appuie sur elle-même — l'incapacité reconnue de ceux qui gouvernent, ou pour mieux dire, qui ont peur de gouverner ; enfin, le fait solennel que l'énergie se trouve seulement du côté du mal, ce qui donne à ce dernier l'apparence d'un véritable jugement de Dieu — tout cela nous conduit à nous demander : Qu'est-ce donc que cette Église tant vantée par les catholiques romains de bonne foi, et par tous ceux qui, dans les pays catholiques, tout en n'y croyant pas, tiennent à elle en vertu de son prestige et de son influence ? Qu'est-ce donc que cette Église, ce vaste système qui a une telle importance aux yeux des hommes ?

2 - On veut constituer une église

N'allons pas nous imaginer que les protestants nationaux, évangéliques ou dissidents aient échappé à son influence. Peut-être chercheront-ils à éviter que l'Église ne devienne entièrement papiste, ou qu'elle ne descende jusqu'au niveau de l'incrédulité ouverte ; mais, nationaux, évangéliques ou dissidents, romains ou grecs, tous sont ou veulent être d'une église quelconque. Ils auront des autels ou bien des tables ; ils proclameront peut-être l'inutilité des établissements, mais même dans ce cas, ils décoreront du titre d'Église la chapelle autrefois la plus modeste. Qu'est-ce que cette Église, — ce nom qui possède en lui-même un tel charme ? Est-ce une chose qui vienne de Dieu, qui soit de Dieu telle qu'elle existe ?

Qu'il y ait un charme particulier dans ce mot, cela paraît évident. Il suggère l'idée de succession ; et, quelque petit que soit le canal dans lequel plusieurs pensent posséder de l'eau pure, elle n'en provient pas moins, de la source-mère, et leurs canaux prétendent-ils, l'ont purifiée de ses impuretés. Il y a trois siècles qu'on s'est débarrassé de ce qu'il y avait de plus grossier dans la corruption ; ce qui en est résulté s'est porté en grande partie vers l'incrédulité ; tandis que d'autres sont retournés aux eaux de l'ancien canal, c'est-à-dire aux superstitions précédentes.

3 - Où trouver un modèle d'église ?

Qu'est-ce donc que ce grand système, que cette idée souveraine qui possède tant d'attraits ? Une Église de succession, ou corrompue, ou purifiée, ou incrédulisée (si j'ose faire un mot nouveau pour un nouvel état de choses) ; une Église du passé d'après un modèle d'il y a quelques siècles ; ou bien une Église de l'avenir, sans aucun autre modèle que celui de l'imagination de l'homme qui se croit plus compétent et plus sage pour faire mieux, en ce temps-ci, que tous ses prédécesseurs ; une Église enfin, telle qu'on la comprend aujourd'hui, descendant des âges précédents, quoique réformée et raccommodée ; une telle Église est-elle une chose de Dieu ? Doit-elle, sous quelque forme que ce soit, dépendre du principe de succession dont nous avons parlé ? Existe-t-il une chose telle qu'une Église qui ait le droit de porter ce nom et d'exercer son autorité sur l'esprit de l'homme comme étant conforme à la pensée de Dieu ? Nous sommes obligés d'envisager la question en face : l'Église professante, telle qu'elle existe, quelque forme qu'elle s'arroge, est-elle une chose que Dieu reconnaisse ? Un corps fondé sur la succession, est-il, sous une forme quelconque, véritablement en accord avec la pensée de Dieu ? Je le répète, c'est là que gît la question tout entière ; nous n'avons donc point à nous demander : Telle ou telle Église est-elle la vraie Église ?

Confusion universelle ! L'église grecque rejette celle de Rome, tandis que les puseyistes lui font timidement la cour et que les protestants l'abhorrent. Les dissidents cherchent à renverser ce qui existe, parce que c'est un obstacle dans leur chemin ; et en cela, ils sont d'accord avec Rome qui elle-même est divisée par l'idolâtrie de la vierge et par l'infailibilité du pape, choses notoirement en contradiction avec l'histoire. Cependant le pouvoir de Rome va croissant dans le monde. Confusion universelle du pape aux dissidents ! Chacun admet cela : tous voudraient l'Église comme elle doit être ; tous, pour des raisons fort diverses, pensent que son état est mauvais ; et cette confusion elle-même fait que toute enquête sur ce sujet est inutile et ne peut aboutir. On se demande sur quoi porte la discussion ? Chaque parti, sans doute, a confiance en lui-même, mais la main de chacun est levée contre son voisin. Celui qui considère tout cela sans parti pris, à qui donnera-t-il créance ?

Je sais bien que tel membre honnête de l'Église me dira que cette confusion est l'effet du schisme, et que l'on doit s'en tenir à ce qui se donne le nom d'Église ; mais comment trouverai-je ce qui mérite réellement ce nom — ce qui est l'Église ? On me dit qu'il y a des marques certaines auxquelles on la reconnaît ; mais qui me les indiquera ? Eh bien ! examinons-les : La catholicité, c'est-à-dire, l'universalité ? — mais plus de la moitié de la chrétienté professante est en dehors de ce qui prétend à l'universalité et des centaines de milliers de ses membres les plus respectables l'ont abandonnée à cause de sa corruption. La sainteté ? — mais l'histoire nous apprend que l'Église a été la chose la moins sainte qui ait jamais existé. La succession apostolique ? — Il faut qu'un homme soit lettré pour savoir si elle existe ; ou, s'il est réellement instruit, il saura que cette succession n'existe pas ; que rien n'est plus incertain. Ce qui est certain, c'est qu'elle est rompue. De plus, il serait bien osé, celui qui ferait dépendre mon salut de la succession légitime d'une série d'hommes méchants, qui, dans des siècles de ténèbres se sont renversés les uns les autres.

4 - Où est l'unité de l'église ?

Reste l'Unité. — Mais les plus anciennes églises, les grecques, dont les membres se comptent par millions, la rejettent et la nient. L'unité, la sainteté, la catholicité, ne sont que des fables en tant qu'appliquées à l'Église : elles sont en elles-mêmes d'excellentes, de précieuses choses, mais qui n'existent plus de nos jours.

La conscience de la moitié de l'Europe s'est élevée contre l'iniquité ouverte, flagrante, impie, de ce qu'on appelle l'Église. À tout prendre, le changement de système a montré, au train dont il a marché, que l'Église tant vantée n'a pu prendre soin de ses enfants et a été impuissante à prévenir le mal. Tout ce que nous savons, nous autres gens simples, c'est que, comme dit le proverbe : « les peuples expient les folies des rois ». On ne peut se fier à l'Église ; elle n'a pas été capable de se garder elle-même. Dans les pays catholiques et maintenant aussi dans les contrées protestantes, ce ne sont pas seulement les hommes de science, mais une masse de gens sans éducation, qui sont devenus ou deviennent incrédules. On voudrait y porter remède par des cérémonies superstitieuses, et par un retour à ce qui était si notoirement corrompu, que la conscience naturelle n'avait pu l'endurer davantage, tellement que la prêtrise ou les ordres n'étaient au fond rien estimés du tout, bien qu'on se soumit à eux par nécessité, pour obtenir la grâce des sacrements, tout en méprisant ceux qui les administraient à cause de leur immoralité tolérée ou non.

5 - À la recherche du vrai christianisme

Voilà ce qu'était l'Église. En sommes-nous réduits là ? ou bien n'avons-nous d'autre ressource que de devenir incrédules et de renier le Sauveur qui nous a aimés et qui s'est donné Lui-même pour nous ? Non, assurément. La vérité est aussi vraie, l'amour divin aussi grand, aussi supérieur à tout le mal ; le Seigneur aussi fidèle que jamais, et son bras n'est pas raccourci. Cette soi-disant Église ne peut nous aider ; elle ne peut s'aider elle-même. À quelle Église dois-je donc m'adresser ? Qui peut me le dire ? À l'Église, me répondra-t-on. Où est-elle ? À Rome ? Non s'écrient à la fois et la plus ancienne église, — la grecque, — et tous les protestants qui, plus ou moins, se sont purifiés de ses erreurs, jusqu'à ce que plusieurs, et des plus respectables d'entre ceux qui avaient rompu avec elle, y retournent, par désespoir d'eux-mêmes. Laissons Rome ; où irai-je ? Qui me le dira ? J'entends un bruit confus de voix qui prétendent être dans le vrai. Mais moi, j'ai besoin de Christianisme, non de Chrétienté ; j'en ai assez de celle-ci.

6 - Ce qu'a été l'église primitive

Je considère la chose en face ; je me place devant la question ; non sur le pied des prétentions très disputées des diverses Églises qui se désapprouvent mutuellement, mais devant la question de l'Église telle que l'homme la considère maintenant, et que nous l'avons vue de tout temps, comme faisant le sujet de l'histoire ecclésiastique. Or, je dis qu'elle n'a jamais été, comme système, l'institution de Dieu ou ce que Dieu avait établi. Bien au contraire ; en tout temps, dès sa première apparition dans l'histoire ecclésiastique, l'Église primitive, aussi bien que les autres, ne fut pas autre chose comme système, que l'abandon de ce que Dieu avait établi. Plus les hommes l'ont formellement établie, plus elle s'est corrompue. Je ne doute nullement qu'elle n'ait contenu et qu'elle ne contienne encore des saints, bien-aimés de Dieu, mais dès le commencement de son histoire, elle n'a été qu'une corruption dégoûtante aux yeux de Dieu. Ouvrez l'histoire de l'Église ; c'est l'histoire, non de l'institution de Dieu, mais de la corruption de l'homme. L'histoire et l'Écriture attestent toutes deux ce fait ; nul homme honnête, à moins de nier l'histoire et l'Écriture, ne pourra discourir sur l'Église dont parle l'histoire ecclésiastique, sans reconnaître qu'elle a été une corruption produite par l'action de l'homme, et non l'institution établie par Dieu ; je parle de l'Église dès son début, comme étant le sujet des témoignages scripturaires ou celui des annales ecclésiastiques.

6.1 - L'homme introduit toujours la corruption

Christ possède une Église qu'il a aimée ; pour laquelle Il s'est donné Lui-même, et qu'Il se présentera à Lui-même, une Église glorieuse. Tout vrai chrétien en convient. Il admet aussi que l'œuvre par laquelle elle a été rassemblée devait se continuer sur la terre et que, dans le sens scripturaire, le fondement en a été posé sur la terre. Tout cela est vrai ; mais ma proposition est simplement ceci : l'Église, en tant que sujet de l'histoire, n'a jamais été autre chose que la corruption de l'homme. Cet état de choses a marché dès lors, mais du moment où il fut laissé à la responsabilité de l'homme, les principes de Dieu furent abandonnés.

Que mon lecteur ne soit pas surpris ; examinons ce qu'est l'homme, en tant que l'objet de l'histoire et des voies de Dieu. Est-il, ou a-t-il jamais été, dans toute son histoire, la créature de Dieu telle que Celui-ci l'avait faite ? Jamais ! Il est la corruption de ce que Dieu avait établi, et pas autre chose, à l'exception du seul Être béni qui est venu pour sauver. — Je désire attirer l'attention sur un grand principe que l'on peut suivre à travers toute l'Écriture, afin que l'on soit moins surpris de mon assertion, qui consternerait naturellement plusieurs personnes, tant on aime à s'attacher à la tradition. Ce principe, un incrédule même peut le reconnaître ; non qu'il reconnaisse la vérité selon Dieu ; mais je parle du principe qui se poursuit à travers ce que le croyant accepte comme une révélation divine. Le voici : Dans tous les cas, Dieu a établi des choses positivement ou relativement bonnes ; et le premier acte de l'homme a été de les corrompre et de les ruiner. L'histoire n'est donc que le compte-rendu de la condition corrompue de l'homme, bien qu'elle nous laisse voir sans doute, en même temps, l'exercice d'autant plus admirable de la bonté et de la patience de Dieu.

6.2 - De la chute de l'homme en Eden jusqu'au christianisme

L'homme avait été créé bon : sa première action fut de tomber dans le péché et de se corrompre ; son histoire est celle d'une race déchue ; Dieu jugea le monde d'alors. Je fais, selon l'Écriture, le récit de ce qui est toujours arrivé ; je n'en discute pas la vérité, mais je donne l'opinion de la Bible, son point de vue sur ce qui s'est passé. — Noé fut sauvé du milieu d'un monde ruiné, et le gouvernement fut établi entre ses mains comme une barrière aux passions des hommes. La première chose que fit Noé, après avoir offert son sacrifice, fut de s'enivrer. Nous n'apprenons rien de plus sur Noé, et le monde aboutit à Babel et à la confusion.

La loi fut donnée lorsque Dieu appela hors d'Égypte un peuple pour lui-même ; le monde était alors adonné à l'idolâtrie, adorant le bois et la pierre, livré à un esprit de réprobation. Avant que Moïse descendît de la montagne avec les deux tables de la loi, le peuple avait fait le veau d'or et avait entièrement rejeté Dieu.

La sacrificature fut établie, consacrée par Dieu ; le premier jour après cette consécration, deux sacrificateurs offrirent un feu étranger, et Aaron n'entra jamais dans le saint des saints avec ses vêtements de gloire et de beauté ; il fut exclu de l'accès habituel auprès de Dieu.

Ensuite, la royauté est établie : le fils de David devait être le roi selon Dieu, bâtir Son temple et recevoir toute sorte de bénédictions. Il aime beaucoup de femmes étrangères, devient idolâtre, et le royaume est ruiné. Dieu transfère ensuite la puissance aux gentils, établit la tête d'or, abandonne Jérusalem et renverse le trône de David. Les hommes pensent souvent que s'ils avaient le pouvoir absolu, ils feraient une quantité de choses bonnes et sages ; mais Nébucadnetsar jette les fidèles dans la fournaise, et son cœur devient sous tous les rapports un cœur de bête. La puissance gentile se corrompt, devient ambitieuse, violente ; elle ne peut, ainsi que le dit la Parole, garder son origine, et elle est comparée à des bêtes féroces.

Tel est le résumé uniforme donné par l'Écriture sur ce qui s'est passé dans le monde ; telles sont les voies de Dieu et les voies de l'homme, lorsque Dieu établit quelque chose et le confie à l'homme. Je ne parle pas de la grâce de Dieu ; — elle y est exaltée — je parle de ses voies manifestes ainsi que de la conduite et de l'histoire de l'homme dès que Dieu instituait quelque chose sur la terre. Est-il très étonnant que le même fait se soit reproduit dans le Christianisme ? Je ne mets pas en doute qu'il n'offre un grand accroissement de lumière, et une plus complète révélation de la grâce. Le Christianisme était la révélation de Dieu et non pas le gouvernement de l'homme tel quel, ni la loi appropriée à l'homme. Là ne gît pas la question, mais dans ce que l'homme a été depuis que le Christianisme lui a été confié, et depuis que l'homme fut placé sous une responsabilité en rapport avec cette révélation. Ni moi, ni aucun autre, Dieu merci, ne pouvons nier qu'il n'y ait eu des saints au milieu d'un état de ruine et d'apostasie complètes dès l'origine. Après la chute nous trouvons un Abel, un Noé, un Énoc, et même un témoignage toujours plus complet à mesure que le mal augmente ; celui d'Élisée, par exemple, lorsque (et, en un sens, parce que) Israël avait fait des veaux d'or et s'en était allé après Baal ; mais, je le répète, là n'est pas la question ; il s'agit de l'état des choses.

6.3 - Abandon des grands principes

6.3.1 - La justice de Dieu

Je présenterai maintenant le fait historique, avant de citer les instructions de l'Écriture à ce sujet ; l'Écriture elle-même nous parlera du fondement que les hommes ont abandonné et nous offrira aussi quelques-uns des faits de cette apostasie. En omettant les doctrines

plus élevées des épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens, nous trouvons que l'épître aux Galates nous présente la base fondamentale dont nous venons de parler, et en quelque mesure l'abandon que l'Église commençait à en faire. Deux grands principes se trouvent à la base du Christianisme : la Justice de Dieu, ou Christ assis à la droite de Dieu ; puis la présence du Saint-Esprit. Paul nous dit (2 Corinth. 3) que le Christianisme ou l'Évangile, est le ministère de la Justice et le ministère de l'Esprit ; tels sont les deux grands éléments essentiels du Christianisme. « Maintenant, sans loi, la justice de Dieu est manifestée » et encore : « afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent », « la justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ », puis encore (Philip. 3) : « N'ayant pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu moyennant la foi ». Christ a fait la paix par le sang de sa croix et a laissé la paix à ses disciples. La paix a été prêchée ainsi que la rémission des péchés. « Étant justifiés par la foi », dit l'apôtre, « nous avons la paix avec Dieu », Christ ayant porté nos péchés en son corps sur le bois.

La croix a montré ce que l'homme était. Là il a rejeté le Fils de Dieu, ce dernier messenger qui venait de sa part chercher du fruit parmi les hommes. D'un autre côté, l'œuvre divine de rédemption et de paix, a été là pleinement accomplie, en sorte que les croyants sont réconciliés avec Dieu et n'ont plus aucune conscience de péchés. En Lui nous avons la rédemption par son sang, le pardon des péchés selon les richesses de sa grâce ; nous sommes rachetés par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache. Ceux qui sont sanctifiés sont rendus parfaits pour toujours par une seule offrande, et le Saint-Esprit est le témoin qu'il n'est plus fait mention de nos péchés ni de nos iniquités ; bien plus, nous avons toute assurance pour le jour du jugement, parce que comme il est, lui, Christ, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. L'apôtre insiste sur l'œuvre de grâce en Christ et nous atteste la bénédiction de l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché, parce qu'il est justifié par la foi. Abraham crut Dieu et cela lui fut compté pour justice.

Dans les assemblées de Galatie, les docteurs judaïsants avaient introduit la doctrine de la justice par la loi ; et l'apôtre la combat sérieusement. Nous ne trouvons en aucune autre épître l'angoisse qui paraît dans celle-ci ; et il n'y a point de salutations à la fin, point de paroles affectueuses au commencement ; mais, tout absorbé par cette subversion fatale du Christianisme, qui s'était déjà introduite parmi eux, l'apôtre entre de plain pied dans son sujet. — « Je m'étonne de ce que vous passez si promptement de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, à un Évangile différent, qui n'en est pas un autre ; mais il y a des gens qui vous troublent, et qui veulent pervertir l'Évangile du Christ. Mais quand nous-mêmes nous vous évangéliserions, ou quand un ange venu du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème ».

Il poursuit, et nie avec insistance toute succession de la part des apôtres ; il n'avait reçu d'eux ni la vérité, ni le ministère ; il ne l'avait reçu ni de la part des hommes, ni par l'homme ; mais par Jésus-Christ, et Dieu le Père. Ses adversaires insistaient sur la succession du ministère et sur l'ordination ; Paul les répudie toutes deux avec indignation. Le point capital qu'il établit, c'est que l'introduction de la justice par les œuvres de loi, ou l'introduction de la loi sous quelque forme que ce soit, n'était que la subversion du Christianisme. C'était annuler, mettre de côté, anéantir la grâce de Dieu ; car si la justice est par la loi, Christ est mort en vain : tous ceux qui sont sous des œuvres de loi sont sous la malédiction. Telle était la grande thèse de l'apôtre : Christ ne vous profite de rien ; vous tous qui vous justifiez par la loi, vous êtes déçus de la grâce. Et ce qu'il invoque spécialement en témoignage de cela, c'est qu'ils avaient reçu le Saint-Esprit comme sceau de la doctrine de la justification par la foi et non par les œuvres de loi ; la présence du Saint-Esprit et la manière dont il leur était donné, décidait la question.

Je ne mets pas en doute que les fruits d'une nouvelle nature ne suivent pour démontrer que la foi est réelle ; ni que le chrétien n'ait à montrer sa foi par ses œuvres ; jamais, cependant, par des œuvres de loi, les œuvres dans lesquelles Dieu prend plaisir étant celles-là seules qui sont le fruit de la foi. Le chrétien est tenu, et comme chrétien, il est disposé à faire de bonnes œuvres. Vous avez raison de les exiger de lui ; mais pourquoi ? En premier lieu, parce qu'il est un chrétien. On a oublié ce principe si simple que les devoirs découlent des relations dans lesquelles on se trouve, et qu'ils ne peuvent exister pour nous, tant que nous ne nous trouvons pas dans ces relations. Je dis ceci surtout pour éviter des malentendus, car ce n'est pas proprement mon sujet. L'homme avait des devoirs comme homme. Il y a manqué ; il est un pécheur ; il est perdu, selon le Christianisme. L'exposition complète de ce point fondamental se trouve dans l'épître aux Romains : les Gentils étaient sans loi ; les Juifs étaient violateurs de la loi ; il n'y a point de juste, non pas même un seul ; toute bouche est donc fermée, et tout le monde coupable devant Dieu ; tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu ; étant justifiés gratuitement, par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus. Le Christianisme nous enseigne que le Fils de Dieu a achevé l'œuvre que son Père lui avait donnée à faire ; et nous lisons que, par Lui, tous ceux qui croient sont justifiés de toutes les choses dont ils n'avaient pu être justifiés par la loi de Moïse ; qu'après avoir fait, par Lui-même, la purification de nos péchés, Il s'est assis à la droite de Dieu ; enfin que, si cette œuvre qui a fait la paix et rendu pour toujours parfaits ceux qui croient, n'était pas accomplie par cette seule offrande, Il aurait dû souffrir plusieurs fois.

Nous avons vu que c'est par la foi que nous sommes justifiés. La rédemption est par son sang ; et dès lors, les croyants étant justifiés par la foi, réconciliés avec Dieu, ayant la paix avec Dieu, ce fait devient le grand pilier du Christianisme ; puis, le Christianisme lui-même établit, comme fondement, la précieuse révélation du Père dans le Fils. Ce n'est donc pas en faisant peu de cas de sa sainte personne que je parle de son œuvre ; mais, lorsque la grâce a amené le cœur à reconnaître sa personne, l'Évangile est la réponse aux besoins créés par la révélation de cette personne. C'est ainsi que la pauvre pécheresse, dont parle l'Évangile de Luc, attirée dans une profonde humiliation vers la personne de Christ, reçoit cette assurance : « Tes péchés te sont pardonnés, ta foi t'a sauvée ; va-t'en en paix ». Le brigand qui reconnaît Jésus comme Seigneur, et comme un homme qui n'avait rien fait qui ne se dût faire, désire le royaume et reçoit cette réponse bénie : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ».

6.3.2 - La présence du Saint Esprit (caractère distinctif du christianisme)

La seconde grande vérité, avons-nous dit, qui constitue le Christianisme, c'est la présence du Saint Esprit. Le croyant le reçoit, de telle sorte qu'il est scellé par Lui, et que l'Esprit habite en lui. Nous avons comme un tableau du rapport entre ces deux grandes vérités au chap. 20 de l'Évangile de Jean, où le Seigneur enjoint à Marie-Madeleine de dire à ses frères : « je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ». Puis, lorsqu'ils sont assemblés, il se tient au milieu d'eux et leur dit : « Paix vous soit » et il ajoute : « Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Ayant dit cela, il souffle en eux, et leur dit : Recevez l'Esprit Saint ». Je ne présente ici que l'idée générale : Les disciples, les frères, sont dans la même relation avec Dieu et avec le Père que Christ lui-même ; la paix leur est annoncée ; le Saint Esprit leur est communiqué.

Je reviens à l'épître aux Galates que j'ai citée en premier lieu. Nous avons vu comment l'apôtre fait de la justification par la foi une question de Christianisme ou de non-Christianisme, ce qu'une foule de passages nous ont confirmé. Nous avons vu la justice divine répondant au fait que nul n'est juste, non pas même un seul, et subvenant à cette misère par l'œuvre de Christ, œuvre efficace pour nous par la foi, en sorte que, le péché ne nous étant pas imputé, nous sommes rendus parfaits pour toujours par une seule offrande. L'apôtre montre (Rom. 6), que ce n'est point une sanction du péché, mais le moyen par lequel nous avons de la puissance contre lui ; mais je me borne ici au point en question.

Voyons maintenant ce qui nous est dit du Saint Esprit. Lorsqu'il en est parlé, c'est toujours en rapport direct avec l'exaltation de Christ, comme homme, à la droite de Dieu. Après que l'homme, en la personne du Seigneur Jésus, a été élevé à la droite de Dieu parce qu'il

a parfaitement glorifié Dieu à la croix, le Saint Esprit est envoyé ici-bas pour habiter en ceux qui croient ; or, c'est là ce qui distingue nettement les chrétiens et le Christianisme. La justice divine ayant placé l'homme dans les lieux célestes, en suite d'une œuvre accomplie pour le salut de l'homme et pour sa bénédiction, le Saint Esprit a été donné à ceux qui croient. Continuons à citer des preuves : elles pourraient être multipliées, mais les principales sont si claires et si précises qu'il est inutile de les parcourir toutes. Cependant la présence du Saint Esprit, comme caractère distinctif du Christianisme, nous sera toujours d'autant plus claire, que nous connaîtrons mieux l'Ancien et le Nouveau Testament. La promesse du Saint Esprit dans l'Ancien Testament, en tant qu'elle caractérise le Christianisme, est suffisamment démontrée par la citation que Pierre fait de Joël : « Il arrivera, aux derniers jours, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront ; et vos jeunes gens verront des visions et vos vieillards songeront des songes. Et même, en ces jours-là, je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes ». Remarquons que c'est sur tous, jeunes et vieux, serviteurs et servantes : Il n'y a pas trace de clergé ni d'un corps auquel la promesse soit limitée, mais nous trouvons formellement le contraire. Ce ne sont pas non plus les apôtres seulement ; car cent vingt personnes étaient rassemblées, et des femmes, parmi eux. Le Seigneur lui-même avait promis le Saint-Esprit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui, car l'Esprit saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.) ». Ce que la prophétie leur faisait connaître comme la présence du Saint-Esprit au milieu d'eux, n'était pas encore donné.

C'est aussi ce que disaient les douze disciples d'Éphèse ; non pas : nous n'avons pas ouï dire qu'il y ait un Saint Esprit, mais : « si le Saint Esprit est » (venu). Ils étaient disciples de Jean-Baptiste et celui-ci leur avait annoncé le baptême du Saint Esprit comme une des choses que Jésus ferait. Jean-Baptiste présente l'œuvre de Jésus comme renfermée dans les deux vérités fondamentales dont j'ai parlé : Il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché et Celui qui baptise du Saint Esprit. Le Seigneur dit Lui-même : « Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai ». Puis : « celui que le Père enverra en mon nom ; — quand il sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice, et de jugement » ; il conduira les disciples dans toute la vérité, et leur annoncera les choses qui vont arriver. Puis lorsque, suivant la promesse, le Saint Esprit est venu, Pierre dit : « Étant élevé à la droite de Dieu et ayant reçu du Père la promesse du Saint Esprit » (remarquez que c'est en vertu de son exaltation que le Christ reçoit le Saint Esprit pour d'autres), « il a répandu ce que maintenant vous voyez et entendez ». Et lorsqu'ils ont le cœur saisi de componction et demandent : Que ferons-nous, frères ? « Pierre leur dit : Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission des péchés ; et vous recevrez le don du Saint Esprit ; car à vous est la promesse et à vos enfants, et à ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera ». Devant les sacrificateurs ils disent : « Nous lui sommes témoins de ces choses, ainsi que l'Esprit Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent ». Puis, dans l'histoire de Corneille, Dieu montre qu'il reçoit les Gentils, leur donnant son Saint Esprit, en sorte que Pierre ne peut leur refuser l'eau. De même, à Samarie, ils reçurent tous le Saint Esprit par le moyen de Pierre et de Jean, après avoir été baptisés par Philippe. En Actes 19, Paul dit : « Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru ? » Pierre, lorsqu'il décrit l'ordre des différentes dispensations, parle des prophètes qui savaient, par révélation, que les choses qu'ils prophétisaient n'étaient pas pour eux-mêmes, et nous-mêmes ne les avons pas atteintes. Elles vous sont, dit-il, maintenant annoncées par ceux qui vous ont annoncé la bonne nouvelle, par l'Esprit Saint envoyé du ciel.... soyez sobres, espérez parfaitement dans la grâce qui vous sera apportée à la révélation de Jésus Christ.

Tout cela montre suffisamment que la présence du Saint Esprit, fondée sur l'œuvre de Christ et sur son exaltation, est le caractère distinctif du Christianisme. Les bénédictions qui sont attachées à cette présence, se retrouvent partout dans le Nouveau Testament. C'est l'amour de Dieu répandu dans nos cœurs ; la connaissance de fait que nous sommes en Christ et que Christ est en nous ; la conscience que nous sommes fils, que nous pouvons donc, comme tels, crier : Abba, Père, et même que nous demeurons en Dieu et Dieu en nous. La vraie liberté, la vraie connaissance divine, toute jouissance des bénédictions, l'abondance de l'espérance et le secours dans nos infirmités, toutes ces choses sont attribuées à l'Esprit Saint. Les bons fruits que nous portons, sont les fruits de l'Esprit ; notre joie est la joie par l'Esprit ; notre amour, l'amour par l'Esprit ; c'est dans un seul Esprit, par Christ, que nous avons accès auprès du Père. « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est point à Lui ». C'est ainsi que l'apôtre parle de l'habitation de Christ en nous.

Tout cela présente à une âme attentive la marque distinctive du chrétien ; mais, malgré l'immense valeur de ces choses, je ne puis m'y arrêter davantage. Je me bornerai à citer encore quelques passages qui montrent formellement que c'est bien le caractère distinctif du chrétien : « Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi » ; « nos corps sont le temple du Saint Esprit que nous avons de Dieu » ; « nous ne devons pas attrister le Saint Esprit de Dieu, par lequel nous avons été scellés pour le jour de la rédemption ». Voyez l'appel de l'apôtre aux Galates, en rapport avec la justification par la foi : « Je voudrais seulement apprendre ceci de vous : Avez-vous reçu l'Esprit sur le principe des œuvres de loi ou de l'ouïe de la foi ? Êtes-vous si insensés ? Ayant commencé par l'Esprit, achèveriez-vous maintenant par la chair ? » Ils étaient séduits par des docteurs judaïsants, docteurs de la Loi, qui, nous est-il dit, bouleversaient des maisons entières, et les faisaient déchoir de la justification par la foi. Il leur rappelait, comme une chose connue de tous, qu'ils avaient reçu le Saint Esprit ; il ne leur dit pas que tous marchaient bien, mais que le Saint Esprit était venu et qu'ils l'avaient reçu.

On dira : mais ceux qui leur fournissaient l'Esprit (expression qui doit être remarquée), faisaient des miracles. Sans doute, mais tous savaient qu'eux-mêmes avaient le Saint Esprit : si la chair convoitait en eux, elle convoitait contre l'Esprit. L'épître aux Romains parle du chrétien comme de celui qui est selon l'Esprit ; ils n'étaient point dans la chair (leur ancienne position dans le premier Adam), mais ils étaient dans l'Esprit, si l'Esprit de Dieu habitait en eux. Si quelqu'un n'avait pas l'Esprit de Christ, il n'était pas de Lui ; et il n'est pas question ici de simples dispositions de caractère, car il ajoute : « et si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice ». — L'état chrétien résultait de ce que Christ était en eux. C'est par un seul Esprit que nous sommes tous baptisés pour être un seul corps ; nous sommes aussi édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit.

Mon intention n'est pas de poursuivre dans toutes ses conséquences le sujet de la présence du Saint Esprit, mais simplement de montrer que ce dernier caractérise le Christianisme, lors même que les chrétiens marcheraient mal et contristeraient le Saint-Esprit de Dieu par lequel ils ont été scellés pour le jour de la rédemption.

Il n'y a rien là qui doive nous surprendre. Le Père envoie le Fils ; c'est la grande et puissante base du Christianisme. Ensuite, l'Esprit est envoyé à la fois par le Père et par un Christ glorifié, comme témoin de sa seigneurie et de son exaltation. C'est de plus le grand témoignage pour le monde ; et ce par quoi nous apprenons la valeur de l'œuvre et de l'exaltation de Christ, et notre relation vis-à-vis du Père comme fils, par grâce, avec Christ. Le Saint-Esprit est donc ce par quoi tout a été reçu ici-bas. Tel est le Christianisme dans sa base essentielle. Il contient d'autres vérités collatérales dont plusieurs sont importantes, mais celles-là en forment la base, non seulement pour notre bénédiction, mais pour la révélation pleine et entière de Dieu, Père, Fils, et Saint-Esprit.

7 - Autres directions quant à l'église

Nous trouvons, sans doute, des directions bien évidentes quant à l'ordre de l'Église, ainsi que de simples ordonnances, comme le baptême et la Cène du Seigneur qui, toutes deux, parlent de la mort de Christ ; l'une comme y introduisant ; l'autre, ayant un caractère

de continuité ; elles parlent du jugement de l'homme, car il a rejeté Christ ; et de la rédemption accomplie en sa mort. Je les mentionne seulement ici pour montrer que je les reconnais pleinement, ainsi que leur valeur.

Comme règle, des anciens et des diacres étaient établis dans les diverses assemblées ; le ministère consistait dans l'exercice d'un don ; les dons de l'Esprit étaient distribués à chacun comme il l'entendait ; chaque personne douée était membre du corps de Christ ; elle exerçait son don d'après l'ordre de l'Écriture sous l'autorité du Seigneur. Ces directions se trouvent dans la première épître aux Corinthiens qui n'offre aucune apparence de l'existence d'anciens. Voilà comment l'Écriture nous présente le Christianisme dans ses traits essentiels. Les a-t-il conservés ? Ce qu'on appelle maintenant l'Église est-ce le Christianisme ? est-ce le système que je trouve dans la Parole ?

8 - Le christianisme de l'Écriture

Voici le Christianisme de l'Écriture : les chrétiens sont des saints justifiés ; le péché ne leur est pas imputé ; ils sont rendus parfaits pour toujours ; ils savent qu'ils sont pardonnés, qu'ils sont fils ; ils ont la conscience personnelle de leur relation avec Dieu ; ils sont acceptés dans le bien-aimé ; ils ont une pleine certitude de foi et d'espérance, une confiance qu'ils sont exhortés à retenir ferme. Quant au service, les dons d'en haut, conférés par la puissance du Saint Esprit, imposent à chacun le devoir de servir d'après le don qu'il a reçu et selon l'ordre prescrit par la Parole. S'il a reçu deux talents, ou cinq talents, il doit en trafiquer ; s'il ne le fait pas, il est un serviteur méchant et paresseux. Selon que chacun a reçu quelque don, il doit l'employer, comme bon dispensateur de la grâce variée de Dieu ; les femmes doivent observer le silence dans les assemblées ; les hommes doivent exercer leurs dons selon l'ordre prescrit ; ces dons sont placés dans toute l'Église, et exercés suivant la volonté de Dieu, comme étant chacun un membre distinct de l'ensemble du corps. Les uns étaient des signes de puissance (il n'y a pas de promesse qu'ils continueraient) ; d'autres étaient le fruit des soins fidèles de Christ pour son corps (deux d'entre eux sont des dons fondamentaux) et doivent continuer jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à la mesure de la stature de la plénitude du Christ ; et, de plus, l'édification et l'accroissement du corps étaient produits par ce que fournissait chaque jointure, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure.

Tel était, scripturairement, l'état chrétien : c'était une relation connue et personnelle avec Dieu, en vertu de l'efficace de la rédemption ; de plus, le Saint Esprit était donné à chacun et agissait en chacun selon qu'il le trouvait bon, Christ donnant, d'en haut, ce qui était nécessaire pour l'accomplissement de l'assemblée qui est son corps. Ces dons opéraient en ceux qui les possédaient comme membres d'un seul corps ; ils étaient placés dans l'Assemblée considérée comme un tout, et n'avaient en aucune façon un caractère local. De plus, il y avait le baptême et la Cène du Seigneur ; par l'un on était reçu dans la maison de Dieu, et l'autre symbolisait à la fois l'unité du corps et la mort de Christ. On trouvait enfin des charges locales, des anciens établis dans chaque ville. Je dis : des charges locales, et non pas des dons ; bien que les anciens pussent avoir des dons et qu'il fût à désirer qu'ils en eussent un, pour remplir le service de leur charge avec plus d'efficacité. La charge était locale ; le don ne l'était pas.

9 - Ce qui constitue l'église aujourd'hui

L'Église, telle que les temps modernes la comprennent, quels que soient d'ailleurs ses compartiments, est constituée, elle a son existence, par le clergé et par les sacrements ; elle est fondée sur eux, nullement sur une rédemption accomplie ni sur la présence et la puissance du Saint Esprit. Le clergé s'appelle le ministère, voire même l'Église. Je prends l'Alliance évangélique pour preuve simple et populaire de ce que j'avance : elle abhorre la corruption qui est entrée dans l'Église ; mais elle n'admet ni les Quakers, ni les frères de Plymouth. Les premiers rejettent le clergé et les sacrements ; les derniers le clergé seulement, tout en retenant le baptême et la Cène du Seigneur ; tous deux insistent sur le ministère de l'Esprit. Je n'examine pas maintenant s'ils ont tort ou raison, je mentionne simplement le refus de les recevoir comme une preuve populaire de la base de ce système universel, là même où l'on a rejeté des erreurs grossières. La conclusion est, que reconnaître un clergé est la base, le sine qua non, la condition essentielle de l'Église.

10 - Corruption de l'église, abandon de l'Écriture : les pères de l'église et ce qui s'est substitué au vrai christianisme

Jusqu'ici, remarquez-le, je n'ai pas parlé de la corruption de l'Église. Elle était si profonde que Nicolas Clemengis, le plus grand homme de son temps, au moyen-âge, déclarait que mettre au couvent une jeune fille, c'était en faire une prostituée. Les crimes contre nature étaient communs parmi le clergé. Baronius déclare que, pour une période d'une centaine d'années, il ne peut reconnaître les papes comme papes légitimes, sinon quant aux dates. Ils n'étaient pas élus par le clergé, ni même approuvés par son vote ; ils étaient établis par les maîtresses des marquis de Toscane ; quelquefois le fils d'un pape lui succédait après sa mort, grâce à l'influence de sa mère. Souvent il y avait des combats au moment de la consécration, et comme celui qui avait le dessus annulait l'ordination de son adversaire, un livre fut écrit pour rassurer le peuple au sujet de l'absence des sacrements.

Telle était la corruption de l'Église ; mais je ne m'y arrête pas. Il n'est pas surprenant qu'on fit entièrement abstraction du Saint Esprit, et l'Écriture le confirme. Ma thèse est, non que l'Église tenue pour telle historiquement, fût corrompue, mais que cette soi-disant Église était elle-même, en principe, l'abandon total de l'Écriture, de ce que Christ avait établi par le Saint Esprit. La doctrine de la pleine justification par la foi fondée sur la rédemption accomplie, et le fait qu'on reconnaissait le Saint Esprit présent comme pouvoir directeur, étaient perdus ; on leur avait substitué le clergé et les sacrements. La réformation fit disparaître plusieurs corruptions intolérables, plusieurs faux principes, mais la notion de l'Église continua à se baser sur le clergé et les sacrements. Il est difficile de démontrer une négation, cependant il est très certain (bien que ces mots soient employés une ou deux fois), que ni la pleine rédemption, ni la possession d'une entière justification par la foi selon l'enseignement de Paul, ne se rencontrent pendant plusieurs siècles dans les ouvrages ecclésiastiques, qui suivirent le canon des Écritures. Nous n'y trouvons pas davantage le fait que, par une seule offrande, nous sommes rendus parfaits pour toujours, ni le fait de l'acceptation personnelle du croyant en Christ. Barnabas nous dit qu'on a le pardon des péchés par le baptême (chap. 11). Remarquez qu'il ne s'agit, pour lui, que des péchés précédents, d'une administration qui est sans doute une grande bénédiction, mais qui ne constitue pas la pleine acceptation en Christ d'une personne à laquelle le Seigneur n'impute plus le péché, en sorte qu'il n'y ait plus pour elle aucune condamnation (*). Il n'y a pas trace d'une pleine justification par la foi, bien que la venue de Christ et sa mort comme Sauveur soient reconnues, mais entremêlées d'une quantité d'étranges interprétations allégoriques.

(*) Cette expression marque clairement la différence entre le pardon par un sacrement et une acceptation personnelle en Christ. On agitait, on débattait publiquement la question de savoir si les péchés qui se commettent après la conversion peuvent être pardonnés ; le « Pasteur d'Hermas » distingue entre la rémission et la repentance consécutive ; pour Tertullien, lorsque les Montanistes contestaient le pardon d'un adultère, le pardon par le baptême était administratif et avait trait au passé ; l'acceptation personnelle était une chose toute différente, dont il n'était jamais fait mention.

Barnabas appelle le Christianisme une nouvelle loi ; il fait une allusion incomplète à la mort de Christ pour le pardon des péchés (chap. 5), mais en insistant sur ce que la croix et l'eau vont ensemble (chap. 11) ; c'est le baptême : on met sa confiance dans la croix, et l'on descend dans l'eau ; on y entre plein de péchés et de souillures ; on en ressort portant beaucoup de fruits.

Pour lui, le serpent d'airain signifie qu'on regarde à Christ comme capable de donner la vie. Quand il parle de l'habitation de Dieu en nous, c'est qu'ayant la rémission de nos péchés et nous confiant au nom du Seigneur; nous sommes renouvelés, créés de nouveau, pour ainsi dire, comme nous l'avions été au commencement, en suite de quoi Dieu habite vraiment dans notre maison, c'est-à-dire en nous. Mais comment y demeure-t-il ? Par la parole de la foi, par l'appel de sa promesse, par la sagesse de ses justes jugements, etc. Cette épître de Barnabas, si pleine d'absurdités que plusieurs ont nié qu'elle fût de lui, nous prouve quel abîme la sépare des livres inspirés ; et cependant, entre tous ces anciens écrits, elle contient encore la plus grande somme de vérité. — Il est très naturel que Barnabas attribue le pardon des péchés au baptême ; car lorsqu'un païen ou un juif devenait chrétien de profession par le baptême, il entrait d'une manière administrative dans les privilèges qui appartiennent au Christianisme, quoique cela ait bientôt conduit à la doctrine de l'efficace du sacrement. Je ne doute pas que l'écrivain ne fût un chrétien ; et quoique ce livre, méprisé par plusieurs auteurs anciens et modernes, ait abandonné d'une manière flagrante le vrai fondement chrétien, celui de l'Évangile de Paul qui n'était pas envoyé pour baptiser, il contient toutefois plus de vérités que tous les autres écrits de la même époque. J'ai cité tout ce qui en vaut la peine, le reste n'est réellement qu'un tissu de non-sens. L'auteur encourage les chrétiens à se hâter de gagner par leurs œuvres la place qui leur est assignée ; puis il donne une kyrielle de commandements à remplir, entre autres qu'il nous faut travailler de nos propres mains pour donner aux pauvres, afin que nos péchés nous soient pardonnés ; il ajoute que ces commandements sont le chemin de la lumière. Nous retrouvons bien ici quelques faibles traces des premiers éléments de l'Évangile, mais on s'en applique la bénédiction par le baptême et par les œuvres. C'est le terrain de l'Église historique. Soyez enseignés de Dieu, dit-il ; apprenez ce que le Seigneur requiert de vous ; faites ces choses afin d'être sauvés au jour du jugement. Il ne fait pas mention du clergé. Dans les manuscrits, tels que celui du Sinaï, l'épître de Barnabas est jointe au Nouveau Testament avec le Pasteur d'Hermas ; elle substitue l'offrande d'eux-mêmes, faite par les hommes, aux sacrifices faits par feu ; elle cite les prophètes, pour montrer qu'ils remplacent les sacrifices par la conduite de l'homme. C'est un abandon complet de l'Évangile, mais, nous en avons d'heureux indices, sans intention de le nier.

L'Épître de Polycarpe est l'une des meilleures ; il cite celle de Paul aux Éphésiens, tout en affaiblissant le passage : « Sachant que vous êtes sauvés par grâce, non par des œuvres, mais par la foi en Dieu par Jésus-Christ ». Le Saint Esprit n'est pas reconnu : je ne dis pas qu'il le nie ; il l'oublie. Mais, d'autre part, il reconnaît pleinement le clergé (bien qu'il ne fasse aucune mention de l'épiscopat concentré dans un individu, et que sa lettre ne le représente aucunement lui-même, comme revêtu de ce caractère). « Vous soumettant », dit-il, « aux prêtres et aux diacres comme à Dieu et à Christ ». Somme toute, il n'y a pas de mauvaises intentions dans cette épître, mais aussi pas trace de l'Évangile, sauf dans la citation de Paul. La mort de Christ y est mentionnée comme servant d'exemple ; l'auteur ignore le Saint Esprit, ainsi que les dons de l'Esprit ; mais il reconnaît pleinement le clergé.

Clément exhorte longuement à la paix. Il parle du sang de Christ, précieux devant Dieu, qui a obtenu la grâce de la repentance pour le monde entier, et qui est donné pour nous (21 ; 49). Si nous marchons bien, si nous obéissons aux commandements de Dieu, nous obtiendrons la bénédiction comme tous les anciens témoins (7 ; 9). Il parle de la foi, mais dans le sens d'actes de foi, pour obtenir la bénédiction. « Pour quelle cause », dit-il, « notre père Abraham a-t-il été béni ne fut-ce pas que, par la foi, il accomplit la justice ? » (32). Il dit que nous ne sommes pas justifiés par notre propre sagesse ou par les œuvres que nous avons faites dans la sainteté de nos cœurs, mais par la foi, par laquelle le Dieu tout-puissant justifia tout homme dès le commencement (32). Quant au clergé, il ne mentionne pas d'évêque à Corinthe ; la chose est bien marquée dans sa lettre. Comme Polycarpe, il ne connaît que les anciens ; s'il y avait eu alors un évêque, son épître eût été un manque de respect flagrant. Il affirme que les apôtres ont établi des anciens, mais il ne connaît pas l'épiscopat. — C'est lui qui, le premier, introduit ce qui ne tarda pas à corrompre l'église ; car, insistant sur l'ordre, il fait allusion au souverain sacrificateur, aux prêtres, aux lévites et aux laïques. Sans doute, il en parle comme d'un système judaïque et seulement par manière d'exemple ; mais la direction est donnée aux pensées. Il parle aussi d'offrandes à des saisons prescrites et en un lieu déterminé. Dieu a ordonné, dit-il, en vertu de sa volonté et de son autorité suprêmes, par quelles personnes et en quel lieu ces offrandes devaient être présentées (40). En un mot, toute la doctrine de la rédemption et de la paix est abandonnée ; le Saint Esprit comme chose présente ignoré (il dit que les Corinthiens avaient eu une grande effusion du Saint Esprit) ; le clergé distinctement établi sur le modèle du judaïsme. On reproche à Clément deux choses, et cette accusation remonte jusqu'à Phocion : d'abord ses fausses doctrines à l'égard de la divinité de Christ ; ensuite son allusion au phénix. Nous découvrons aisément que la puissance de l'Esprit Saint comme inspiration n'était plus là, en sorte que la simple mention du phénix n'a rien d'extraordinaire ; mais ce qui m'importe, c'est qu'il parle des prêtres païens et de leurs pratiques, comme s'ils avaient la vraie connaissance, et que ce fussent, pour ainsi dire, des choses divines ; dès lors, le miracle du phénix apparaît comme une sanction évidente du paganisme.

Quant à la divinité de Christ, elle est, pour le moins, obscurcie. On a répondu qu'il appelle le Seigneur le sceptre de la majesté divine. Cela prouve peu, ou plutôt moins que rien. Christ est présenté tout du long comme un homme, comme un sacrificateur qui prescrit nos offrandes ; et, ce qui paraît étrange, il cite Hébreux 1 comme suit : « Mais le Seigneur dit au Fils : Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré. Demande-moi », etc. Peut-être ne peut-on pas affirmer qu'il nie la divinité du Seigneur ; mais assurément, elle n'est pas dans son esprit ; il y est insensible ; il pense à ce précieux Sauveur dans un autre sens ; il ne connaît point l'assurance d'un plein salut par grâce ; la présence du Saint Esprit n'est pas dans ses pensées ; il établit le clergé sur le modèle du judaïsme. Son épître est la révélation distincte du point où les chrétiens étaient arrivés alors. On s'en sert pour justifier l'état présent de l'Église ; elle ne justifie pas l'épiscopat, car elle n'offre pas trace d'une telle chose, ni d'un épiscopat individuel, mais elle dépeint l'état général et ses principes encore en germe ; elle ne parle ni d'une pleine rédemption, ni de la paix ; pas un seul mot de ce que Paul enseigne sur notre position comme chrétiens ; rien sur la présence du Saint Esprit ; mais, en revanche, le clergé ; des offrandes en un lieu déterminé ; le judaïsme et l'ordre d'une armée, présentés comme modèle et autorité.

De plus, l'auteur ignore si complètement la doctrine de Paul sur le Saint Esprit et sur le ministère, que le terrain sur lequel il les place annule et renie tout l'enseignement de cet apôtre. Il dit (42) : « Les apôtres nous ont apporté la bonne nouvelle de l'Évangile de la part de notre Seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ de la part de Dieu ». Cette expression met de côté le Saint Esprit ainsi que l'ensemble de cette forme du Christianisme qui découle de l'exaltation de Christ. Le Seigneur dit : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les supporter maintenant. Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité ». Clément ignore complètement cela. Paul contredit nettement l'assertion de Clément. Parlant de l'Évangile qu'il prêche, il dit : « Je ne l'ai pas reçu de l'homme non plus, ni appris, mais par la révélation de Jésus-Christ » ; et ceci dans l'épître aux Galates (1:12), où il se défend avec soin d'avoir reçu un ministère ou une vérité dérivés des apôtres. Il est dit expressément qu'il fut envoyé d'Antioche par le Saint Esprit (Act. 13:4) ; et cela est si vrai, qu'il ne reconnaît pas les apôtres comme envoyés par Christ sur la terre, mais seulement comme des dons de Christ après son ascension (Éph. 4:10-11). « Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses ; et lui, a donné les uns comme apôtres.... » — Pendant le temps de la vie de Christ, il était défendu aux apôtres d'aller chez les Gentils (Matth. 10) ; et la mission qu'ils reçurent (Matth. 28) après la résurrection du Seigneur et non après son ascension, ils l'abandonnèrent à Paul (Gal. 2:8, 9). Au reste je n'insiste pas là-dessus, mais l'assertion de Clément nie entièrement le ministère et la puissance du Saint Esprit, comme envoyés d'en haut après l'exaltation de Christ, ainsi que les vérités dans lesquelles Il a conduit les apôtres, et les douze eux-mêmes ; vérités qu'ils ne pouvaient supporter alors que le

Seigneur était encore avec eux, et dans lesquelles le Saint-Esprit devait les conduire. Lorsqu'il s'agit de puissance, comme en Luc 24:49, le Seigneur parle de même.

Sur Ignace, j'ai peu de chose à dire. Dans les épîtres syriaques il ne fait allusion à aucune vérité de l'Évangile ; dans les épîtres grecques plus courtes (dans celle à Smyrne), reçues généralement jusqu'à ce que les syriaques eussent été découvertes, nous avons une allusion au salut par les fruits de la croix (1 ; 2) ; mais ici, comme dans son épître aux Éphésiens, c'est un pardon par le moyen des sacrements ; Christ est né, Il a été baptisé, afin que, par sa passion, il sanctifiât l'eau pour laver le péché. Il a souffert pour nous, afin que nous pussions être sauvés. Ignace est sain dans la foi ; il dénonce les gnostiques et ceux qui enseignent la loi juive ; mais ses écrits ne présentent aucune trace de la doctrine de la rédemption et de la paix, ni de la présence du Saint-Esprit dans le croyant. Sur le clergé les épîtres grecques sont un tissu de louanges ampoulées ; elles déclarent que, sans un évêque, ils étaient sans Dieu et hors de toute bénédiction. Nous trouvons dans le texte syriaque de l'épître à Polycarpe : « Regardez à l'évêque, afin que Dieu puisse aussi regarder à vous. Je veux être à la place des âmes de ceux qui sont soumis à l'évêque, et aux anciens, et aux diacres ; puissé-je, avec elles, avoir une part avec Dieu ».

Quant aux sacrements, je ne sache pas qu'il parle du baptême ; il se pourrait qu'un passage de son épître aux Romains fit allusion à la Cène du Seigneur. Le texte syriaque dit : « Je ne désire pas la nourriture corruptible, ni les désirs de ce monde ; je recherche le pain de Dieu, qui est la chair de Jésus-Christ, et je recherche son sang, qui est amour incorruptible » ; le texte grec dit : « Je ne prends pas mon plaisir dans la nourriture corruptible, ni dans les plaisirs de cette vie ; je désire le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de vie, qui est la chair de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, né dans ces derniers jours de la semence de David et d'Abraham ; et le breuvage de Dieu que je désire est son sang, qui est amour incorruptible et vie éternelle ». Il avait dit : « Mon amour est crucifié ». Il est difficile de savoir exactement ce que cela signifie, tant son langage est outrageusement mystique et exagéré. C'est ainsi qu'il parle d'être « fervent dans le sang de Dieu ». Ce qui ressort clairement de tout cela, c'est qu'environ cinquante ans après la destruction de Jérusalem, après Clément et Barnabas, l'épiscopat s'était implanté dans plusieurs esprits. Ignace semble avoir pris feu au sujet de quelques divisions ou difficultés, si du moins les épîtres grecques sont authentiques ; mais, quoique parfaitement orthodoxes, les quelques restes mourants de la connaissance du salut, qui existaient encore cinquante ans auparavant, étaient dès lors entièrement perdus, et la doctrine du clergé mûrissait comme étant ce qui constituait l'Église.

Hermas vient en dernier lieu. Ici toute idée de vérité divine s'en est allée ; le baptême et des hérésies absurdes règnent d'une manière triomphante, avec des indices certains que le système d'un ascétisme immoral avait grandi dans l'Église professante, pour ne rien dire de visions mensongères. L'auteur voit une tour, qui est l'Église ; mais cette tour est composée des apôtres, évêques, docteurs et ministres. Puis il y a ceux qui ont souffert pour le nom du Seigneur et se sont endormis ; enfin des jeunes gens font partie de l'édifice, mais quelques-uns qui avaient péché sont jetés dehors, et seront replacés dans la tour s'ils se repentent. D'autre part, ceux qui sont tombés par l'eau, ne peuvent entrer — ils ont douté ; ils peuvent se repentir et seront placés à un rang inférieur, mais non dans la même tour. L'eau est, à n'en pas douter, le baptême ; ceux qui bâtissent sont des anges. La foi est une des sept vertus, la première toutefois ; et ceux qui persévèrent dans leurs œuvres auront une place dans la tour. Dans le « quatrième commandement » (3) on obtient le pardon par le baptême ; une repentance est accordée, mais si l'on pêche encore, il y a peu de chance de vivre. Si un homme est attristé d'une mauvaise manière, le Saint-Esprit qui demeure en lui en est vexé, et l'Esprit supplie Dieu et le quitte. Toute cette partie ne parle absolument que des œuvres et de la volonté de l'homme qui écoute le bon Esprit qui est en lui.

Voici comment, dans la cinquième similitude, il représente l'œuvre de Christ : Un homme a une ferme et envoie son serviteur pour planter des échelas dans sa vigne. C'est ce qu'il fait ; mais de plus, il la fossoie de son plein gré et en arrache les mauvaises herbes. Le maître, voyant cela, prend conseil de son fils et de ses amis sur ce qu'il doit donner au serviteur, qui a fait plus qu'il ne lui était demandé ; alors il constitue le serviteur héritier avec le fils. — Le maître est le Créateur ; le fils est le Saint-Esprit ; les échelas ceux qui sont établis sur son peuple pour le soutenir ; les amis admis au conseil sont les anges ; le serviteur, c'est Christ envoyé pour établir les messagers qui doivent supporter le peuple, mais ayant en outre, souffert de son propre chef, pour effacer les péchés. Dieu a placé dans un corps choisi, dans lequel Il voulait habiter, le Saint-Esprit qui a été créé en tout premier lieu. Ce corps, dans lequel le Saint-Esprit a été apporté, a servi cet Esprit, en marchant droitement et purement dans l'humilité, sans le souiller jamais, et comme Il l'a servi sans faute et a fait plus que son devoir, il a été établi héritier avec le fils du Maître.

Il semblerait que l'auteur ait eu quelques scrupules sur ce qu'il avançait, car à l'objection que l'on pourrait faire à la place qu'il donne au Fils de Dieu, il répond qu'il fut revêtu d'autorité pour établir ses messagers sur ceux que le Père lui avait confiés. Le guide d'Hermas ajoute, que ce dernier doit conserver son corps pur et sans tache. Hermas demande alors, ce qui arriverait si, par ignorance, il avait déjà contristé son Saint-Esprit ? Son guide répond que Dieu seul peut fournir un remède aux péchés précédents commis par ignorance, car toute puissance lui appartient ; mais maintenant, ajoute-t-il, garde-toi toi-même ; Dieu est tout-puissant et miséricordieux ; il accordera un remède pour le mal que tu as commis précédemment, si seulement à l'avenir tu ne souilles ni ton corps, ni ton esprit.

La neuvième similitude (16) nous enseigne, si je la comprends bien, que les morts de l'Ancien Testament quoique déjà morts, sont scellés par le baptême, sinon ils ne pourraient entrer dans la construction de la tour, qui est l'Église. Le comment de la chose offre quelque obscurité, mais il paraîtrait que les apôtres et les docteurs, quand ils mouraient, descendaient chez les morts, leur apposaient le sceau du baptême, et que ces derniers remontaient à la vie avec eux (8:3).

Le grand arbre.... est la loi de Dieu publiée dans le monde entier. Or cette loi est le Fils de Dieu, qui est annoncé à tous les bouts de la terre. — L'ange grand et vénérable est Micaël qui a pouvoir sur ce peuple et le gouverne ; car il a planté la loi dans le cœur de ceux qui ont cru et visite ceux auxquels il a donné la loi, afin de voir s'ils l'ont gardée.

Quant à l'ascétisme immoral auquel j'ai fait allusion, toute réflexion faite, je me suis décidé à le laisser de côté. Le fait est bien connu de ceux qui étudient l'histoire ecclésiastique et je n'ai qu'à rappeler le nom de « subintroductæ ». Je n'en parle que pour la sanction publique donnée à une pratique dégoûtante et abominable, car le livre d'Hermas était lu dans les églises. Hermas était frère du pape Pie I (on pensait autrefois qu'il était cet Hermas que Paul mentionne) ; il vivait de 40 à 60 ans après la mort de l'apôtre Jean.

J'ai donné certainement ce que Barnabas, Clément et Polycarpe ont de meilleur ; de même pour Ignace et Hermas, si tant est qu'ils contiennent quelque chose de bon. Plusieurs rejetaient autrefois l'authenticité de Barnabas ; c'est à peine si celle des autres écrivains a été mise en question. Quelques-uns, comme Origène, tiennent Hermas pour inspiré. Irénée le cite en même temps que l'Écriture. Authentiques ou non, Hermas et Clément étaient lus dans les églises ; ils n'étaient pas, en fait, introduits dans le Canon, mais on les ajoutait à la fin des manuscrits du Nouveau Testament. C'est ainsi que Barnabas et Hermas se trouvent dans le manuscrit sinaïtique et Clément dans l'Alexandrin. Je ne sache pas que les épîtres d'Ignace aient jamais eu cet honneur (il fut martyr et désira le martyre), non plus que celle de Polycarpe ; mais aux premiers temps de l'Église on mettait en question, si la plupart de ces épîtres faisaient, ou non, partie de l'Écriture. Elles jouissaient d'une autorité presque égale, et il est de fait que quelques-uns les lisaient constamment dans les églises. Si les épîtres latines ou grecques d'Ignace sont fausses, nous avons les syriaques, et cela suffit. Nul ne met en doute qu'Ignace n'ait écrit des épîtres (sept dit-on) ; ni que l'Église primitive ne fourmille de falsifications et de contrefaçons pour accréditer le système dont j'ai parlé, ainsi que d'autres choses folles ou mauvaises.

Nous en avons dit assez pour montrer qu'immédiatement après les apôtres, nous trouvons d'abord en Clément, compagnon de Paul, dont personne ne conteste les épîtres ; puis en Barnabas (quelle que soit la personnalité de l'auteur), à la même date, peu après l'an 70 ; en Ignace vers l'an 106, d'autres disent 116 ; en Polycarpe à la même date ; en Hermas quelque cinquante ans plus tard ; nous trouvons, dis-je, une collection d'écrits qu'on lisait plus ou moins publiquement, et qui expriment les pensées et les vues qui avaient cours en ce temps-là. Ces écrits n'offrent aucune trace de l'évangile, de la rédemption, du salut, des bénédictions que nous trouvons dans les épîtres aux Galates, aux Romains, aux Colossiens, aux Éphésiens, aux Corinthiens ; dans celles de Jean, ou même de Pierre, car ce dernier ne va pas aussi loin que Paul ou Jean. Ces écrits n'offrent pas davantage la reconnaissance pratique du Saint-Esprit ; je parle de leur enseignement. Polycarpe et Ignace étaient sans doute des saints ; Barnabas et Clément peut-être aussi, bien que cela paraisse moins dans le dernier, sans cependant que je veuille le mettre en question. D'autre part, le clergé et les sacrements, particulièrement le baptême (Paul n'était pas envoyé pour baptiser), sont les éléments constitutifs de l'Église à laquelle ces hommes s'adressent. Ils reconnaissent la mort de Christ, mais semblent ignorer son effet ou son application, ainsi que la position du chrétien comme Paul et d'autres apôtres la présentent.

Il va sans dire que ce n'est pas le fait de l'existence des anciens, qui démontre l'abandon subit de la vérité et de la position scripturaires, car Paul en a choisi ; mais c'est le fait que les anciens et les sacrements sont tout ; qu'ils constituent l'Église. Ce qui caractérise le Christianisme tel que Dieu l'a donné, n'existait déjà plus alors.

Tout cela ouvrit le chemin au pouvoir hiérarchique, au clergé, — et finalement au papisme en Occident. Quant à la pratique, le paganisme fut délibérément adopté ; on observa les jours, les mois, les années, que l'épître aux Galates jugeait formellement comme étant un retour au paganisme ; on substitua, de propos délibéré, la commémoration des saints à celle des demi-dieux ; on établit des lieux de fêtes où, comme on l'avait fait pour les demi-dieux, on s'enivrait en l'honneur des saints, afin que, selon l'expression d'Augustin, l'ivresse fût du moins consacrée aux saints et non pas aux démons ; on fit cela partout, de propos délibéré ; en plus d'un pays les temples furent changés en églises, et leurs fêtes devinrent l'origine des nôtres : Noël était la fête dissolue des Lupercales.

Tout cela n'était que le fruit de l'abandon qu'on avait fait du Christianisme. Je parle de l'abandon lui-même ; les choses n'en étaient pas là, du temps de Clément et de Barnabas ; mais l'Église, telle qu'on la connaît historiquement et qu'on la comprend de nos jours, avait été substituée au Christianisme.

Je résumerai ce système par les lignes suivantes d'un écrivain postérieur, en me servant de la traduction d'un autre. « Attendu », dit-il, « que la race humaine, par le démérite infligé sur elle en vertu de la faute du premier pécheur, a été transpercée des dards d'une punition éternelle.... Christ lui a accordé, en guise de remède, certains sacrements, afin qu'elle pût reconnaître la différence entre ce qui est mérité par la nature et ce qui est reçu par la grâce ; et afin que (la nature ne pouvant amener que la punition) la grâce, qui ne serait pas grâce si elle était accordée au mérite, pût fournir tout ce qui appartient au salut ». Telle est cette doctrine formulée dans sa maturité, mais qui perçait déjà aussitôt après le départ des apôtres.

11 - Formes d'abandon de la vérité. Clergé et succession

Il y eut deux sortes d'abandon de la vérité : d'abord l'hérésie, particulièrement sous la forme du gnosticisme — elle aboutit à l'Antichrist ; ensuite une conception humaine de l'Église avec le reniement pratique de la position du chrétien par l'Esprit — celle-ci aboutit à Babylone ; elle revêtit essentiellement le caractère de clergé. Prétendant avoir l'Esprit avec soi, elle adopte par conséquent le système des sacrements, comme de canaux spéciaux de la grâce. Nous pouvons voir maintenant quelle lumière le Nouveau Testament jette sur ce sujet, mais l'histoire et les écrits des Pères apostoliques ainsi nommés, depuis Clément à Hermas, nous prouvent avec évidence qu'après le départ des apôtres les Chrétiens avaient immédiatement et totalement perdu la doctrine de la position du chrétien en Christ, ainsi que celle du Saint Esprit présent et agissant dans tous les saints, et distribuant librement ses dons comme il lui plaît. Je ne nie pas qu'il y ait eu une société de gens rassemblés, et que, de fait, ce rassemblement ait continué et ait été graduellement corrompu. Cela est certain ; mais j'insiste sur le fait que, dès le début, ce corps d'hommes rassemblés a perdu la place, la position, la puissance de ce en quoi ils avaient été établis. Les principes sur lesquels on estimait que ce rassemblement existait et qui lui servaient de base devinrent le contraire de ce que Dieu avait établi, aussitôt que ces hommes furent placés sous leur propre responsabilité. Hélas ! ce n'était plus un corps de personnes, de gens qui savaient qu'ils étaient en Christ exalté, comme homme, à la droite de Dieu, après les avoir rachetés et rendus parfaits pour toujours ; en sorte que, pour eux, il n'y avait plus aucune condamnation. En outre, chacun d'eux était oint et scellé du Saint Esprit, envoyé du ciel, arrhes de l'héritage qu'ils ne possédaient pas encore. Le Saint Esprit les unissant en un seul corps et distribuant des dons à chacun en particulier comme il Lui plaisait, rendait chacun d'eux serviteur de Christ, à sa place et selon son don, et responsable de trafiquer avec le talent qui lui avait été confié. Enfin, selon que chacun avait reçu un don, il était responsable de l'administrer. — Au lieu de cela, on avait désormais un corps de personnes réunies autour d'un clergé et liées à celui-ci, qui pouvait être doué ou ne l'être pas. Leur connexion avec lui les constituait en une corporation reliée par l'administration des sacrements attribuée à ce clergé, et leur salut final était obtenu par leurs œuvres.

12 - Évolution de l'église : ce qu'annonçait la Parole de Dieu

De fait, c'était ce même judaïsme que l'apôtre avait combattu avec tant d'ardeur ; le judaïsme qui s'opposait à lui et le tourmentait partout, dans l'exercice de son apostolat ; le judaïsme qui voulait avoir un ministère héréditaire et consacré, qui désavouait le pouvoir et les droits de l'Esprit et la vraie Seigneurie de Christ, qui enseignait la justification par les œuvres, la succession apostolique, et l'observance des jours, des mois et des années. Devait-on s'attendre à cet abandon immédiat de Christ, ou bien la promesse du Seigneur assurait-elle la durée, par succession, d'un pareil corps ? Qu'est-ce que la Parole déclare à ce sujet ? L'hérésie a contribué en grande partie à cet état de choses ; mais quelle qu'en soit la cause, la continuation du corps extérieur a-t-elle été prévue avec l'approbation de Dieu ? Voyons quel est l'état des choses même avant la mort de l'apôtre Paul : « Tous en Asie se sont détournés de moi... tous cherchent leurs intérêts particuliers et non pas ceux de Jésus-Christ... car le mystère d'iniquité se met déjà en train... ». Pierre dit : « Le temps est venu où le jugement doit commencer par la maison de Dieu ». Jude ajoute : « Certains hommes se sont glissés parmi les fidèles ». Pouvait-on remédier à cela ? « Ce sont ceux », ajoute-t-il, « dont Énoc a prophétisé : Voici, le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous ». Jean dit : « Vous avez entendu que l'Antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous connaissons que c'est la dernière heure ». Tout cela existait déjà avant le départ des apôtres. — Pierre ne s'attendant pas à des secours de succession, écrivait « afin de les faire souvenir toujours de ces choses ». Jude les exhortait « à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints ». Jacques leur disait : « Usez donc de patiences frères, jusqu'à la venue du Seigneur » et « voici le juge se tient devant la porte ». Pierre affirmait que s'il y avait du retardement, « le Seigneur n'était pas tardif par rapport à la promesse ; mais qu'il est patient envers tous, ne voulant pas qu'aucun périsse ». Le Seigneur lui-même tient tout en suspens, au-dessus des disciples et prononce des paroles que déjà alors ils interprétaient mal : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne ». Tous ces passages marquent le déclin et la ruine, exhortant les saints à regarder en avant, à la venue du Seigneur.

Paul, spécialement l'apôtre de l'Église, et qui seul en parle formellement, nous donne des instructions encore plus précises et plus positives : « Je sais ceci, qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau ; et il s'élèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer des disciples après eux. C'est pourquoi veillez, vous souvenant... » etc. Il n'a aucune pensée d'un successeur, de ce qu'on appelle évêque dans ces temps-ci. L'existence d'un tel successeur, alors ou après son départ, lui est complètement étrangère. Il « recommande les saints à Dieu et à la parole de sa grâce » (comparez le langage d'Ignace dans une circonstance analogue), « qui avait la puissance de les édifier et de leur donner un héritage avec tous les sanctifiés ». « Un temps viendra », dit-il, « où ils ne supporteront pas le sain enseignement ; mais, ayant des oreilles qui leur démantent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises, et ils détourneront leurs oreilles de la vérité et se tourneront vers les fables ». Remarquez que c'est là le caractère général de l'état des choses. Il y avait alors beaucoup d'insubordonnés vains discoureurs et séducteurs, principalement ceux de la circoncision, auxquels il fallait fermer la bouche, qui renversaient des maisons entières. Il en atteste pleinement le résultat en 2 Tim. 3 : « Dans les derniers jours il surviendra des temps fâcheux » ; puis il donne une description de ces derniers temps, qui les assimile à l'état du paganisme ; ensuite il ajoute : « Ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance ». Vers la fin du chapitre il dit : « Les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits ». Puis il parle de Timothée qui a appris la vérité de l'apôtre lui-même et présente comme sauvegarde la puissance et l'autorité des Écritures.

L'ivraie que le diable avait semée dans le champ, devait y rester jusqu'à la moisson. Le mystère d'iniquité, qui travaillait déjà du temps de l'apôtre, devait continuer et porter tous ses fruits dans l'homme de péché, puis finir par le jugement. Lorsque le message de Christ aux églises leur est adressé par Jean, elles n'ont pas d'autorité, mais elles sont jugées ; et le chrétien est appelé à écouter ce que l'Esprit dit aux églises. Ces dernières n'avaient pas de compétence pour parler ou pour diriger, mais celui qui avait des oreilles pour entendre devait écouter ce qui était dit et prendre garde au jugement prononcé sur les assemblées. Ce n'était pas la voix d'une « Église universelle » qui devait diriger, mais chaque individu devait prêter l'oreille à la voix du témoignage de Jésus sur ce que l'on trouvait dans l'Église. L'Église n'avait pas à juger, à conduire, à enseigner, mais la Parole révélait le jugement de Christ sur cette Église ; voilà ce que devait écouter celui qui avait des oreilles pour entendre.

Les gentils n'ont pas persévéré dans la bonté de Dieu ; ils doivent être retranchés. L'origine de tout cela est qu'ayant commencé par l'Esprit, ils ont fini par la chair. Le clergé remplaça la puissance et les dons de l'Esprit ; les sacrements remplacèrent la grâce ; et le clergé étant devenu le ministère, la libre distribution des dons par le Saint Esprit et leur exercice furent mis de côté. L'ordre apostolique fut négligé et la position chrétienne devant Dieu fut perdue, deux choses qui sont en connexion avec la présence du Saint Esprit ; l'attente du Fils de Dieu venant du ciel fut bien vite oubliée ; les hommes cessèrent de veiller et de l'attendre.

13 - Abandon des principes. Une église qui n'attend plus le retour du Seigneur

Tous les principes qui constituaient le Christianisme selon l'enseignement apostolique ont donc été perdus par le corps qui leur succéda. Qu'a-t-on fait de la position des chrétiens en Christ, position connue par le Saint Esprit ? Qu'a-t-on fait de Sa présence et de Sa puissance qui découlent librement, sous l'autorité de Christ, en fleuves d'eau vive dans les individus ? Qu'a-t-on fait de l'attente constante de Christ venant du ciel ? Tels étaient cependant les principes de l'Église sur la terre, telle que Dieu l'y avait établie. Ce qu'on appelle actuellement l'Église, est le reniement de toutes ces choses ; seulement la dernière d'entre elles a été perdue plus tard que les autres. Le système ecclésiastique a été fondé sur un clergé consacré par les hommes et auquel tout ministère était confié ; puis, sur les sacrements qui incorporaient les laïques sous ce clergé. Cela conduisit à l'établissement, sur la terre, d'une Église qui n'attend plus le Fils de Dieu venant du ciel.

Je ne nie pas l'existence des anciens, du baptême, ni de la cène du Seigneur ; j'insiste sur le fait que ce qui est survenu a mis ces choses à la placé des principes sur lesquels Dieu a fondé Son assemblée dans le monde ; je dis que cela a eu lieu immédiatement. L'Église historique est le système de l'homme, système qui est, dès le commencement, en contraste avec celui de Dieu. Ce qui a été corrompu, est le système de l'homme et non celui de Dieu. Sans doute, Dieu avait rassemblé les premiers matériaux en unité ; mais le judaïsme, du vivant des apôtres, a résisté aux principes sur lesquels Christ avait fondé Son assemblée et ces principes ont été abandonnés après le départ des apôtres. Le système auquel les apôtres s'opposaient devint ce qui a pris et ce qui porte, aux yeux des hommes, le nom d'Église. La libre action de l'Esprit et la connaissance de l'acceptation des croyants en un Christ élevé au ciel, cessèrent d'être les principes constitutifs de ceux qui étaient rassemblés ; le principe clérical nia l'Esprit ; des anciens, il fit le ministère, c'est-à-dire un Clergé, ou des docteurs consacrés par les hommes, au lieu du don et de la puissance du Saint Esprit. L'épiscopat local, puis l'épiscopat diocésain avec toute la hiérarchie, et finalement la papauté, furent les développements successifs de ces altérations.

14 - Revenir à l'Écriture

Nous sommes appelés par Dieu à revenir aux Écritures, qui sont la vérité éternelle, sachant que le Saint Esprit doit être avec nous pour toujours. Nous avons à choisir entre deux choses : d'une part l'autorité de la Parole et le Saint Esprit, en rapport avec ce qu'on appelle la sacrificature universelle des chrétiens (application inexacte d'une vérité importante); et d'autre part ou un pape infaillible, ou l'incrédulité ; ou le couronnement du système clérical, ou bien l'inimitié non déguisée du cœur humain contre Dieu et contre sa Parole. Remarquez que ces deux choses mettent également de côté la Parole de Dieu, et l'Esprit de Dieu agissant dans tous les saints. Les abominations qui sont le résultat de l'apostasie que j'ai signalée dans l'Église professante, abominations dignes du paganisme et même pires, sont connues de ceux qui sont versés dans l'histoire ecclésiastique ; mais tel n'est pas mon sujet. Il est bon toutefois que ceux qui ne sont pas familiarisés avec ces choses, sachent que le mal le plus vil et le plus dégradant dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, se trouve dans le cours de l'existence de ce qui est appelé vulgairement l'Église de Dieu.

Les Derniers Jours de la Chrétienté par J.N. Darby

Bibliquest

Source : Écho du Témoignage, vol. 1, p. 122-131 ; 1860 Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 - Le problème de la faiblesse de l'Église
- 2 - Ce que disent Paul, Pierre, Jude et Jean
- 3 - Exemples de l'Écriture
 - 3.1 - Dans l'Évangile
 - 3.2 - Joseph, Moïse et David
 - 3.3 - L'Église
 - 3.4 - Israël
- 4 - Conclusion

1 - Le problème de la faiblesse de l'Église

Tout à l'heure, mon esprit était occupé de la pensée que les deux grands systèmes apostats, le système civil et le système ecclésiastique, sont destinés à croître en force et en magnificence à mesure que le jour de leur sentence et de leur jugement approche. Témoins, la condition de la Femme en Apocalypse 18, et celle de la Bête en Apocalypse 13 et 19.

Et je demande si les circonstances par lesquelles nous passons dans les temps actuels n'en sont pas une preuve évidente. La grande apostasie ecclésiastique ne tend-elle pas à s'emparer du monde presque à pas de géant ? le monde dans son caractère civil, ou séculier, n'accomplit-il pas chaque jour de nouveaux progrès, ne fait-il pas de nouvelles conquêtes, pour son bien-être, ses jouissances, dans la culture de tout ce qu'il y a de désirable et de grand, dans une mesure qui dépasse tout ce que l'on a vu jusqu'ici ? n'en est-il pas réellement ainsi même pour l'observateur le moins attentif ? et n'est-ce pas une preuve que tout s'achemine rapidement vers le développement parfait de la Femme et de la Bête, dans tous les genres de grandeur et de magnificence qui, selon la Parole de Dieu, doivent précéder leur jugement ? tout cela, je l'avoue, est pour moi très clair et très simple.

Mais je fais une autre question : y a-t-il dans la Parole de Dieu quelque trait qui indique que les Saints, ou l'Église, doivent parvenir à un état de beauté, ou de force en harmonie avec leur nature propre, avant que sonne l'heure de leur enlèvement ? Comme nous l'avons vu, les choses de l'apostasie, doivent devenir grandes et magnifiques précisément avant d'être frappées par le jugement ; mais je demande si la chose vraie, la chose de Dieu, doit être éminente à sa manière, forte et belle de cette force et de cette beauté qui lui sont propres, avant sa translation dans la gloire ?

C'est là un intéressant sujet de recherches. Voyons quelle est la réponse que nous fournissent les oracles de Dieu.

2 - Ce que disent Paul, Pierre, Jude et Jean

Dans la 2^e Épître à Timothée, Paul envisage «les derniers jours» dans leur caractère de temps fâcheux, et dans l'état de ruine où nous avons vu et où nous voyons, en ce temps-ci, de toute part, l'église de Dieu. Mais qu'annonce-t-il comme devant succéder à cet état de ruine parmi les saints, les élus de Dieu ? Je puis le dire en toute assurance : l'apôtre ne pressent point un retour à l'ordre de l'Église, une réédification de la maison de Dieu, pour ainsi dire, ni un rétablissement de la beauté et de la force du corps digne de cette dispensation ; mais il exhorte ceux qui ont le cœur pur à invoquer ensemble le Seigneur, hors de «la grande maison» et à pratiquer là aussi, ensemble, les vertus et cultiver les grâces qui leur conviennent et qui leur appartiennent.

Pierre, dans sa seconde Épître, contemple aussi «les derniers jours», et il voit parmi ceux qui font profession de la piété, d'impures abominations bien terribles, et dans le monde, l'audacieux mépris que les incrédules font des promesses divines. Mais il ne suggère pas le moins du monde l'idée qu'il y aura rétablissement de l'ordre et de la force dans l'Église, ou dans l'action spirituelle en corps. Il exhorte simplement les saints à croître dans la grâce, et dans la connaissance du Seigneur et Sauveur, et à être bien assurés que la promesse de sa venue et sa majesté ne sont pas des fables artificieusement composées. Il leur parle d'une entrée dans le royaume éternel, mais jamais d'un retour à un ordre de choses, dans l'Église, restauré sur la terre.

Jude, à son tour, anticipe de la même manière «le dernier temps» et diverses corruptions effrayantes, comme le perversissement de la grâce de notre Dieu en «dissolution». Et que dit-il ensuite ? Il ne fait point de promesse d'un retour à la beauté et à l'état des premiers jours, mais il exhorte précisément les «bien-aimés» à s'édifier eux-mêmes sur leur sainte foi, à se conserver dans l'amour de Dieu ; mais il est si éloigné d'encourager quelque espérance de rétablissement de l'ordre et de la puissance dans l'Église sur la terre, qu'il dit aux croyants d'attendre un objet tout autre, savoir, «la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle».

Jean, sur son chemin, nous donne le jugement des sept Églises d'Asie, en Apocalypse 2 et 3. Tableau bien solennel ! Il se trouve au milieu d'elle quelque bien et beaucoup de mal. La voix de l'Esprit nous y fait entendre de salutaires avertissements soit pour notre état individuel, soit pour notre condition collective. Mais il ne s'y trouve aucune promesse comme si le jugement devait corriger ou guérir. Les Églises sont jugées et laissées sous le jugement ; nous n'apprenons rien de plus à leur sujet sur la terre : et la première fois qu'il est question ensuite des élus, c'est dans le ciel qu'on les voit (ch. 4).

Tout cela est très sérieux, et heureux néanmoins ; et les grands phénomènes moraux qui se passent en ce moment autour de nous, sous nos yeux, ou dont nous entendons parler, confirment d'une manière éclatante la perspective que la Parole met devant nous quant à l'Église et au monde. Nous savons en effet que les grandes choses de l'apostasie, les choses du monde, l'ordre civil et l'ordre ecclésiastique, sont également en progrès, tout près d'atteindre le parfait épanouissement de leur beauté et de leur vigueur. Tandis que la chose véritable, la chose de Dieu, l'Église, apparaît brisée, affaiblie, déchue, sans indice, ni promesse d'aucune sorte qu'elle doive recouvrer ce qu'elle posséda jadis aux jours de l'ordre et de la puissance, quand l'unité du corps était glorieusement réalisée.

Mais cela est bon. C'est dans sa grâce que le Seigneur dresse ainsi devant nous, dans sa Parole, le grand chemin sur lequel nous étions destinés à voyager, et les signaux qui devaient frapper nos regards. Et quel bonheur de savoir que notre enlèvement n'est pas subordonné au rétablissement de la dispensation dans son ancien état d'ordre et de puissance ! car autrement, d'après les apparences actuelles, nous aurions à attendre longtemps avant que cette bénédiction nous échût.

3 - Exemples de l'Écriture

3.1 - Dans l'Évangile

Mais voici quelques autres remarques à l'appui de la même vérité.

Au temps où Jésus allait délivrer le pauvre captif de Satan, l'ennemi, à ce moment même, développait dans le mal une nouvelle énergie, et son malheureux captif semblait être dans son état le plus affligeant. C'était là une autre forme du même fait qui se rencontre dans toute la Parole de Dieu — que la chose apostate se trouve dans un état particulier de force et de magnificence juste au moment où son jugement est à la porte ; tandis que la chose de Christ est au contraire dans une condition de faiblesse et de ruine précisément quand la délivrance, qu'il apporte avec Lui, est là.

3.2 - Joseph, Moïse et David

Joseph, Moïse et David en sont aussi des exemples. L'un fut tiré d'une prison pour nourrir et gouverner un peuple ; l'autre fut amené d'un lointain désert inconnu, où il avait le soin des troupeaux, pour délivrer une nation ; le troisième fut suscité et manifesté du sein de la négligence et du mépris dont il était l'objet de la part de sa propre famille, pour soutenir, de sa seule main, tout un peuple et tout un royaume. Et ce qu'il y a surtout de propre à nous remplir d'étonnement au milieu de telles choses, c'est que plusieurs de ces hommes étaient, à cause de leur propre péché et du jugement de Dieu, dans le lieu de la dégradation et de la ruine.

Il en était ainsi pour David et Moïse. Joseph, je le reconnais, fut un martyr, et s'éleva, du sein des souffrances qu'il endurait pour la justice, aux grandes récompenses de la grâce. Il en fut de même de David aux jours de Saül, quand David, à la fin, arriva au royaume. Mais dans les derniers temps, David ne fut pas un martyr ; il fut un pénitent. Il avait lui-même attiré sur lui toute la ruine, tous les chagrins, toutes les hontes de la révolte d'Absalom ; — et sur le péché qui avait produit tous ces fruits amers, reposait ce jugement de la justice, plus lourd encore, «l'épée ne sortira jamais de ta maison». Et elle n'en sortit jamais. Il était donc sous le jugement ; il se trouvait au milieu des ruines que sa propre iniquité avait attirées sur lui ; il était un monument de la visitation de Dieu dans sa sainteté,

lorsque tout à coup, dans la personne de Salomon, sa maison s'éleva au faite de la gloire et de la puissance. — Il en fut de même de Moïse avant lui. Moïse, je l'avoue, était un martyr, dans ses premiers jours à Madian ; et c'est du lieu d'exil où sa foi l'avait jeté, qu'il s'achemine vers l'honneur et la joie d'être le libérateur d'Israël. Mais, dans les derniers temps, comme David, Moïse fut sous le jugement, sous le jugement de Dieu, pour son incrédulité et son péché. Il pécha, comme nous savons, aux eaux de Mériba, et il pécha au point qu'il perdit aussitôt tout droit d'entrée dans le pays de la promesse ; et jusqu'à la fin, rien ne put faire changer cette résolution de Dieu. Dans ce sens, l'épée ne sortit jamais de la maison de Moïse, pas plus que de la maison de David. À diverses reprises il supplia le Seigneur, mais ce fut en vain. Il n'entra jamais dans le pays, — et ainsi il fut jugé, et même il se trouve sous le jugement quand la grâce abonde ; car il est enlevé (en principe), porté au sommet de la montagne, et non dans les plaines de Canaan, sur les hauteurs de Pisga et non dans les plaines de Jéricho et du Jourdain.

C'est ainsi que se passèrent ces choses. Mais il vaut mieux être jugé du Seigneur que d'être condamné avec le monde (1 Cor. 11:32) ; car la chose pauvre, faible, est jugée, est amenée à la lumière de Dieu et à une rédemption accomplie par Lui, tandis que l'orgueilleuse, la forte, est abaissée sous la puissance de sa force.

3.3 - L'Église

De même, puis-je dire, le Nouveau Testament ne renferme pas la promesse que l'Église recouvrera son état et sa beauté avant que son enlèvement arrive. Elle passe de ses ruines à sa gloire, tandis que le monde passe de sa magnificence à son jugement, — ruines aussi, ajouterai-je, qui témoignent du jugement de Dieu. L'épée n'est jamais sortie de sa maison.

Bien-aimés, à la lumière de ces vérités précieuses, ne puis-je pas vous dire : consolez-vous pendant que vous regardez çà et là, et considérez bien ce que c'est qui est fort aujourd'hui, et ce que c'est qui est faible. Mais permettez-moi d'ajouter, qu'il ne faut pas que la faiblesse dont je parle, faiblesse des saints, en tant que corps, ou église, soit le moindre prétexte pour un relâchement moral personnel. Ce serait faire un triste et terrible usage des vérités dont nous parlons et que nous recueillons de l'Écriture. Nous devons très certainement, être séparés du mal aussi nettement que jamais, et cultiver avec autant de soin que jamais la sainteté dans toutes nos pensées et toutes nos voies.

3.4 - Israël

Mais poursuivons. Il est possible que nous hésitions pour savoir exactement comment il convient de parler de l'histoire d'Israël, s'il faut y voir l'histoire d'un martyr, ou d'un pénitent. Elle a quelque chose de l'une et de l'autre, davantage, je crois, de la dernière. — Mais quoi qu'il en soit, les rétablissements et les rédemptions dont il fut l'objet, illuminent le mystère que nous contemplons maintenant, savoir, que la chose apostate arrive au jugement à l'heure de sa principale force et de sa principale grandeur ; et que la chose véritable s'élève au sein de ses infirmités et de ses ruines, à sa gloire et à sa bénédiction.

Les Israélites étaient dans une bien basse condition en Égypte, comme nous le disent les fours à briques, les exacteurs, et la tâche de briques qu'on exigeait d'eux sans qu'on leur fournît la paille accoutumée, juste au moment où l'Éternel envoya Moïse et sa verge pour leur délivrance. — Ainsi encore à Babylone, l'ennemi insultait à leurs chaînes, et se livrait à la joie dans un mépris moqueur de la captivité de Jérusalem et de son Temple, quand, cette même nuit, le Libérateur d'Israël entra dans Babylone. — Ainsi encore en Perse. Le décret avait fixé un jour pour leur destruction, et ce décret ne devait pas, ne pouvait pas être changé. Leur persécuteur Amalékite avait en main la puissance, et, aussi loin que le regard pouvait atteindre, tout présageait une destruction entière — mais Aman tomba, et les Juifs furent délivrés. — Il en serait encore ainsi pour le même peuple (Deutéronome 32:36, et Ésaïe 59:16). «Au temps du soir il y aura de la lumière». La ville sera prise, tous les peuples de la terre l'environneront aux jours de son siège et de sa détresse ; la moitié de la ville ira en captivité ; les maisons seront pillées, et tout sera ravage et désolation ; mais, à ce même instant, l'Éternel plaidera leur cause du haut du ciel. «Au temps du soir il y aura de la lumière», l'ombre de la nuit sera changée en matin (Zacharie 14). — Autre exemple de ces merveilleuses voies de notre Dieu. César Auguste était dans tout l'état de la puissance et de la majesté. Ses proconsuls gouvernaient dans les provinces éloignées, son décret était parvenu jusqu'aux extrémités de la terre, et tout le monde romain était remarquable d'ordre et de beauté juste au moment où Jésus naquit (Luc 2). Mais le résidu était la faiblesse même. La famille de David demeurait à Nazareth et non pas à Jérusalem. L'espoir de la nation reposait dans une crèche à Bethléem. Un saint ou deux, pieux, solitaires, attendant la consolation, fréquentaient le temple ; et c'est à des bergers, pendant leurs veilles de la nuit, que les gloires furent révélées. Israël était ainsi déchu avec la maison de David, et déchu l'un et l'autre pour leur iniquité et par le jugement de Dieu. Le monarque pouvait donner ordre que le chef des enfants d'Israël se rendit de Galilée en Judée, pour être estimé et taxé comme les autres propriétés romaines. Mais le Seigneur était là. L'enfant, qui devait être mis pour la chute et le relèvement des choses et des personnes, venait précisément de naître.

4 - Conclusion

Prenons courage, selon Dieu, et ne jugeons pas selon la chair et le sang, mais à la lumière du Seigneur. Et je le répète encore, comme l'apôtre l'enseigne, il vaut mieux être jugé du Seigneur que d'être condamné avec le monde. Le jugement a commencé par la maison de Dieu. Il abaisse les orgueilleux et il élève les humbles. Les chandeliers sont visités dans la puissance aiguë et pénétrante de Celui dont «les yeux sont comme une flamme de feu» — et pour autant que nous les savons ici sur la terre, ils y sont laissés ; mais la place du jugement devient immédiatement la porte qui donne entrée dans la gloire (Apocalypse 1 à 4).

Tout cela est bon et rempli de consolation pour la foi, quelque étrange que le trouvent les raisonnements et la religion du cœur naturel. L'Église ira immédiatement de ses ruines à la gloire — le monde passera du moment de sa plus orgueilleuse grandeur au jugement qui lui est réservé. Dieu tire le misérable de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les principaux.

Puissent les saints de Dieu se garder des projets et des espérances du monde. «Sortez du milieu d'elle, mon peuple» (Apoc. 18:4).

Le Seigneur maintiendra ses principes, et établira ses pensées à toujours, malgré la faiblesse de ceux qui leur rendent témoignage, et quoique leur voix soit bien près de se perdre dans le fracas de la joie du monde. Puisse le cœur du chrétien humble et brisé être consolé en Lui !

Doctrine de l'Église chez les Pères de l'Église Histoire de la Doctrine de l'Église par J. N. Darby

Bibliquest

1. Cet ouvrage est la seconde partie de l'ouvrage global intitulé « L'Église du Dieu vivant, ou la Maison de Dieu, le Corps de Christ et la baptême du Saint Esprit ». La première partie est déjà publiée par Bibliquest, dans la page « Sujets, Église ou Assemblée »
2. 1° édition française : 1860 — Certaines observations sur les événements présents doivent être adaptées en conséquence
3. Les titres et sous-titres ont tous été ajoutés par Bibliquest

Tables des matières

- 1 - [Un espoir initial : trouver la doctrine de l'Église chez les Pères de l'Église]
- 2 - [Le système papal vient d'ailleurs que des Pères — L'église catholique n'a jamais été universelle]
- 3 - [Doctrines des Pères]
 - 3.1 - [Pères apostoliques]
 - 3.1.1 - [Barnabas]
 - 3.1.2 - [Clément]
 - 3.1.3 - [Ignace]
 - 3.1.4 - [Polycarpe]
 - 3.2 - [Pères de la génération suivante]
 - 3.2.1 - [Justin]
 - 3.2.2 - [Hermas]
 - 3.2.3 - [Irénee]
 - 3.2.4 - [Clément d'Alexandrie]
 - 3.2.5 - [Origène]
 - 3.3 - [Pères latins]
 - 3.3.1 - [Tertullien]
 - 3.3.2 - [Cyprien]
 - 3.3.3 - [Augustin]
 - 3.3.4 - [Jérôme]
 - 3.4 - [Chrysostome]
- 4 - [Doctrines et pratiques de l'Église à partir de Constantin]
 - 4.1 - [Les vues de Rome — Hiérarchie d'Occident]
 - 4.2 - [Patriarches — Hiérarchie d'Orient — Influence croissante de Rome]
 - 4.3 - [Le pape prince temporel — Le Grand Schisme]
 - 4.4 - [Grégoire le grand — Le système papal s'élève encore — Déclin puis maintien de l'église grecque]
 - 4.5 - [La Réforme]
- 5 - [Résumé - Conclusion]
 - 5.1 - [Les points principaux sur la doctrine de l'Église, chez les Pères et dans les églises]
 - 5.2 - [Situation respective de la vérité et de l'erreur]
- 6 - [Détails sur l'état de l'Église primitive]
 - 6.1 - [Sur le plan de la doctrine]
 - 6.2 - [Sur le plan des moeurs]
- 7 - [L'élaboration du dogme de la suprématie papale]

1 - [Un espoir initial : trouver la doctrine de l'Église chez les Pères de l'Église]

En essayant d'accomplir la tâche que j'avais entreprise, de donner, au moins dans ses plus simples éléments, une vue historique de la marche progressive de la doctrine sur l'Église, l'Assemblée de Dieu, je me doutais, à peine, je l'avoue de la pauvreté des ressources auxquelles je serais réduit une fois que j'aurais quitté le terrain de l'Écriture. Ma confiance dans les Pères, comme docteurs, n'était pas grande ; je les avais trop consultés pour cela. Mais je pensais que, sur le sujet de l'Église, je trouverais en eux, si non la vérité et la profondeur des enseignements de l'Écriture (c'eût été à la fois une injustice et un tort de s'y attendre), du moins une énergie de pensée et d'intelligence, qui, tout en coulant dans un canal creusé par la pensée de l'homme, et occupé d'un établissement terrestre des choses divines, s'élèverait cependant au-dessus des questions et des difficultés du moment, et se tiendrait à une hauteur d'où n'approcheraient pas les théories à la production desquelles ces difficultés passagères pouvaient donner lieu, et d'où les acteurs du moment chercheraient même à les renverser. J'estimais qu'on pouvait découvrir le procédé par lequel un état de choses corrompu et humain s'était revêtu des titres et des privilèges qui appartenaient à une création divine. Mes souvenirs de Tertullien (*), et encore plus de Cyprien (**), et de l'histoire ecclésiastique en général, colorés, peut-être, par l'habitude et par l'opinion générale, me conduisaient à le penser et à supposer qu'il existait, au commencement, chez les Pères, une intelligence simplement pratique de l'Église, comme on la voyait avant eux ; et qu'à cela avait succédé une corruption progressive, un usage plus large des Écritures maintenant réunies, et une application positive, qui fut bientôt habituelle ; et qu'à la fin on érigea en doctrine, des prérogatives divines à ce qui provient du manquement de l'homme, comme nous voyons la chose pleinement développée dans le romanisme. Mais les Pères sont pauvres, même dans l'erreur. En général, il n'y a rien dans leurs écrits qui relève la pauvreté de leurs préoccupations locales et occasionnelles : et lorsque la vie divine a saisi, comme en saint Augustin, quelques vérités profondes et bénies qui ne pouvaient pas s'allier avec la corruption, et capables de donner des vues plus larges, même sur les sujets ecclésiastiques, la corruption pratique était arrivée à un degré tel, que tout cela produisait une confusion qui a du moins la dignité morale de ne pas passer par-dessus le mal, ou d'empêcher qu'on y soit, chose pire, aveugle ou insensible au point de maintenir un système hiérarchique qui donne de l'importance au moi, ou que l'habitude a rendu respectable.

(*) En particulier de son livre : De prescriptione.

(**) De unitate.

Au reste, les Pères nous donneront leur propre histoire ; je vais la suivre rapidement, et avec elle les opinions des hommes qui agissaient en leurs jours.

2 - [Le système papal vient d'ailleurs que des Pères — L'église catholique n'a jamais été universelle]

Il faut chercher ailleurs le papisme actuel. En ce qui concerne le sujet que nous traitons, il a simplement fait usage des principes généraux qu'on trouve dans ces Pères et de passages apocryphes ajoutés à leurs écrits, pour faire triompher, par une politique habile, un système dont le résultat a été que les droits et les privilèges du christianisme ont été rattachés exclusivement à ce qu'il y a de plus

constamment contraire à la vérité, à son esprit et à sa pratique, et que ce qui a la prétention d'être exclusivement l'Église de Dieu est le siège de la puissance de Satan. Quant à la catholicité, il est bon de se rappeler qu'elle est tout simplement une fable. De même qu'en Israël, lorsque la royauté se fut corrompue, le royaume se divisa : ainsi, quand l'Église professante fut entièrement corrompue et que les prétentions papales eurent pris un caractère précis et positif et furent devenues un fait, Dieu prit soin que l'Église cessât d'être catholique ; et le terme même de catholique-romain porte avec lui un cachet de mensonge pour quiconque connaît la portée des mots. Les prétentions de la papauté révoltèrent le patriarche grec. Ce qui établit Rome, détruisit la catholicité. Les églises les plus anciennes et la ville impériale constituèrent un corps en opposition avec elle. Ses prétentions et son influence politique s'accrurent. Sa résistance méchante et anti-scripturaire au pouvoir civil qui est ordonné de Dieu, et sa suprématie sur lui, la caractérisèrent avec plus de netteté comme le siège et le trône de Satan ; mais Rome ne fut jamais catholique. L'acte qui lui donna naissance, l'aurore de sa suprématie, détruisit pour toujours la catholicité. La providence de Dieu n'a pas permis que la corruption romaine devint catholique. Aujourd'hui la majorité des chrétiens de profession et les églises les plus anciennes sont en dehors de l'Église catholique, comme on l'appelle, c'est-à-dire universelle. Il n'existe pas d'Église catholique, c'est-à-dire, universelle. Les prétentions de chaque portion de la chrétienté à être une Église ou une assemblée de Dieu, doivent être jugées non par elles-mêmes, mais par l'Écriture, et alors c'en est bientôt fait d'elles, à moins que corruption et christianisme soient des choses identiques. Mais je reviens à l'histoire de la doctrine.

3 - [Doctrines des Pères]

On peut diviser les Pères en trois classes : les Pères apostoliques, les Pères grecs et les Pères Occidentaux. Tous pouvons aussi distinguer les Pères Alexandrins, quoiqu'ils aient écrit en grec ; mais c'est à peine s'ils entrent dans la sphère de nos recherches, quoique l'un de ceux que l'on considère comme tels, appartienne à la classe des Pères apostoliques : je veux dire Barnabas, qui cependant ne nous fournit aucune lumière sur notre sujet.

3.1 - [Pères apostoliques]

Barnabas, Clément, Ignace, Polycarpe et Hermas sont les Pères qu'on nomme communément les Pères apostoliques ; mais depuis la publication du canon de Muratori, la supposition d'Origène que le dernier est l'Hermas dont Paul fait mention, n'est soutenue par personne ; c'est pourquoi j'en parlerai après Justin : Justin et Irénée sont ceux qui ont suivi le siècle apostolique. Tertullien, Cyprien, et enfin Jérôme et saint Augustin peuvent nous donner la doctrine des Latins ; et Chrysostome, instar omnium, les vues des dernières églises orientales ; tandis qu'Origène et Clément nous donnent le christianisme philosophique d'Alexandrie ; et Léon et Grégoire le Grand les vues de Rome sur la matière.

Quant à une vue spirituelle, une vue élevée de l'Église de Dieu, telle que nous la voyons décrite dans l'épître aux Éphésiens, ou même touchant sa manifestation et son développement sur la terre par la puissance du Saint Esprit, comme la présente la 1^o épître aux Corinthiens, il ne faut pas l'attendre d'aucun d'eux. Ce qu'on y trouvera, c'est la déclaration qu'on ne peut être sauvé hors de l'Église, et que si un homme n'appartient point au corps il n'a point de part avec la Tête ; et tout cela appliqué à un vaste corps corrompu, hiérarchiquement gouverné sur la terre, en vue de condamner tous ceux qui ne se soumettaient pas à lui, et tous ceux qui s'en séparaient, par conscience ou par volonté propre. Voilà ce que l'on trouve dans les Pères à mesure que surgissent des schismes qui proviennent soit de la volonté, soit d'une conscience tourmentée par l'horrible, corruption qui caractérisait l'Église. Mais la pensée de la présence du Saint Esprit animant des membres vivants, ou déployant les richesses et la plénitude d'une bénédiction qui découle d'une union vivante, ne traversa jamais leur esprit.

3.1.1 - [Barnabas]

Voyons d'abord les Pères apostoliques. Barnabas, comme j'en ai fait la remarque, ne nous fournit aucune lumière. Son but est de spiritualiser Moïse. Toutes les ordonnances de la loi sont simplement des figures ; on avait même absolument tort de prendre la circoncision à la lettre.

3.1.2 - [Clément]

Clément ne nous aide guère davantage. Il allègue la hiérarchie de l'Ancien Testament comme motif pour l'ordre dans les services chrétiens ; mais il n'applique pas l'analogie à la hiérarchie chrétienne. Cependant nous voyons en lui, combien la pensée de l'Église était déjà descendue au-dessous de l'active sollicitude de l'Esprit de Dieu, qui se servait en contraste de ces analogies pour élever les pensées des saints de la terre au ciel et aux choses célestes, ainsi que nous le trouvons dans l'épître aux Hébreux, dont le but est de détacher de tout le hiérarchisme terrestre juif, et de montrer son accomplissement en Christ, dans le ciel, auquel appartiennent ceux qui sont participants de la vocation céleste. Cela est d'autant plus remarquable, que Clément était très familier avec cette épître qu'il cite, et qui, au moins pour sa forme actuelle en grec, lui est attribuée par quelques-uns (*). Son épître, la meilleure de celles des Pères apostoliques, sert à montrer le rapide et total déclin de l'intelligence spirituelle, qui suivit le départ de l'Apôtre des Gentils. Elle nous aide à comprendre l'état de l'Église, quoiqu'elle n'enseigne rien, en fait de doctrine, à son sujet. C'est une aimable tentative pour rétablir la paix dans l'Église de Corinthe où l'on avait chassé quelques-uns des anciens ; mais tout emploi céleste, spirituel et élevé des formes juives lui demeure étranger ; et quoiqu'elle cite l'épître aux Hébreux, elle nous ramène à la terre, d'où cette épître nous avait élevés au ciel. Je me suis beaucoup arrêté sur cette considération, parce que c'est la véritable clef pour tout ce qui suit.

(*) L'épître attribuée à Clément est écrite au nom de l'Église de Rome. Néanmoins, plus tard, pendant trois ou quatre siècles, l'Église romaine ne recevait pas encore l'épître aux Hébreux.

3.1.3 - [Ignace]

Maintenant, Ignace attire notre attention et nous présente quelques éléments historiques importants. Et d'abord, quelle preuve du penchant des orthodoxes de ces temps-là à commettre des fraudes pieuses ! Quels travaux ont dû s'imposer les sagaces Ushers, les très orthodoxes, et tant lus Pearsons, les judicieux Daillés, pour débrouiller ce qui est authentique de ce qui ne l'est pas, dans les écrits de l'Évêque-martyr. Nous avons des faux reconnus de tous, des éditions plus longues interpolées, de plus courtes vaillamment défendues, et ensuite les manuscrits syriens allégués en preuve que, des huit épîtres admises par plusieurs comme authentiques, cinq sont fausses aussi, et que la plus grande partie des trois authentiques a été interpolée de la main du faussaire. Voilà un pauvre fondement pour un édifice ! C'est une chose assez curieuse et propre à inspirer de la confiance pour sa sagacité, que Usher déclarait apocryphe l'épître à Polycarpe qu'on regarde comme authentique : le style en était très différent des autres dont l'authenticité était admise alors. Il vit la différence, et comprit qu'elles ne pouvaient être du même auteur ; et, supposant les autres authentiques, il rejeta celle-ci. Ce que le Syriaque laisse subsister des autres ne milite pas contre la lettre à Polycarpe pour ce qui s'agit du fonds et du style de la pensée. Pour moi, sans prétendre à la science en de telles matières, je ne doute pas, malgré Hefèle et Jacobson, que Cureton ne soit arrivé à une conclusion juste. La raison alléguée que ce qu'on trouve dans les manuscrits syriaques était un abrégé à l'usage

de la piété des moines du couvent, me paraît n'avoir pas une ombre de fondement, attendu qu'il y a trois lettres distinctes, et non la substance soit de huit, soit de trois, et qu'on n'y trouve absolument rien de la vie ou des pratiques monastiques. Ce sont des portions de trois lettres plus grandes et non un traité pieux fait de la substance de trois. En conséquence, je tiens pour authentique l'édition syriaque. Ce résultat est confirmé par leur origine locale, mais ce n'est pas très important pour le sujet que je traite.

Les lettres d'Ignace, même celles que je ne crois pas authentiques, ainsi que les parties interpolées des épîtres authentiques, ne traitent point de l'Église catholique, ni de l'unité catholique, mais de l'unité locale en soumission à l'Évêque, de l'unité avec lui. On doit le considérer comme Dieu, les prêtres comme Christ, les diacres comme le collège des apôtres. Je prends les fortes expressions des huit lettres dans la forme défendue par plusieurs. Le point sur lequel on y insiste c'est l'union d'un troupeau local unique avec un seul et unique évêque, et cela en toute chose. Celui qui abandonne cette unité est en dehors de tout. L'épiscopat diocésain n'apparaît pas dans Ignace ; de fait, ce siècle ne le connaissait pas.

Dans l'épître de Smyrne, sur le martyr de Polycarpe, il est parlé continuellement de l'Église catholique (universelle) ; l'Église particulière est mentionnée comme Paroikia, Paroikousès, faisant un séjour momentané. L'Église catholique qui est à Smyrne (sect. 16) ; Christ est le berger de l'Église catholique dans tout le monde. À l'exception du fait que toute l'Église existant dans le monde est l'Église universelle, cette épître renferme peu d'enseignement doctrinal propre à nous aider. Elle passe pour authentique ; quant à la mesure dans laquelle on doit la considérer comme exempte d'interpolations, c'est une question dont il faut laisser le jugement à la confiance générale qu'on croit pouvoir mettre dans ces restes d'antiquité, où était si largement à l'oeuvre le système des fraudes pieuses et des évangiles et autres écrits fabriqués.

Je ne sache pas qu'elle ait été l'objet d'aucun soupçon.

3.1.4 - [Polycarpe]

Voilà à quoi se réduit le témoignage des Pères apostoliques sur notre sujet. L'épître de Polycarpe aux Éphésiens ne nous apporte pas plus de lumière. Il fut dans l'ordre chronologique un lien entre les successeurs des apôtres et la troisième génération des écrivains chrétiens.

3.2 - [Pères de la génération suivante]

3.2.1 - [Justin]

À leur tête nous trouvons Justin. Il renferme peu de chose sur la doctrine de l'Église. Il l'envisage comme réunissant les hommes en un, en contraste avec le judaïsme. Il applique le Ps. 45 à l'Église (Dial. avec Tr. 287 b), disant que la Parole de Dieu s'adresse à elle, en tant qu'une seule fille, une seule âme, une seule synagogue, une seule assemblée ; il cite (Dial. avec Tr. 261 a) Ésaïe 53 , selon les Septante, dans un but semblable. Tous les apôtres seraient comme un jeune garçon, ainsi qu'on peut le voir dans le corps composé de plusieurs membres, tous un cependant, et appelés un seul corps comme ils le sont en effet. Il ajoute : Car aussi, le peuple et l'Assemblée, en réalité plusieurs hommes par le nombre, sont appelés d'un seul nom, comme ne formant qu'une chose.

L'Exposition de la Foi va plus loin et cite Éphésiens 2, et 2 Corinthiens 6:16, en parlant du temple de Christ, mais elle n'est pas de Justin. Dans ses écrits, l'Église est le corps extérieur ou le rassemblement sur la terre, qu'il envisage comme étant un, ainsi qu'il fait des apôtres. Cela est d'autant plus frappant, qu'il fait évidemment allusion à 1 Corinthiens, l'a dans sa pensée, mais sans dépasser le fait d'une catégorie, sur la terre, de gens appelés chrétiens.

3.2.2 - [Hermas]

Nous trouvons en Hermas, au traité appelé Le Pasteur, des vues très développées sur le sujet de l'Église. On convient assez généralement, je crois, qu'il était frère de Pie II (an 164). Il est cité, ce semble, par Irénée. Ses écrits étaient lus dans beaucoup d'églises, mais pas tout à fait pourtant sur le même pied que l'Écriture ; néanmoins ils sont presque cités comme inspirés par quelques auteurs qui ne font pas autorité sur la matière, entre autres par Origène, qui dit qu'il regarde Hermas comme inspiré. Mais le fait de la réception du Pasteur montrera où en était l'Église. Si l'Église professante de nos jours considère les chrétiens des premiers âges comme devant servir de guides vers la vérité, par la raison qu'ils étaient plus près de la source apostolique, cela tient à ce qu'elle croit aussi peu que le faisait l'Église primitive, et peut-être moins encore, à la nécessité de la puissance du Saint Esprit et de son opération. Saint Paul possédait la puissance du Saint Esprit : il savait, par elle, qu'après son départ il entrerait des loups très dangereux, et que même au dedans de l'Église il s'élèverait des hommes méchants. L'incapacité de l'Église primitive en fait de discernement ressort avec évidence de la lecture de ces visions, etc., d'Hermas et du respect qu'on avait pour elles. Je ne doute guère qu'il y avait dans l'âme de leur auteur un désir personnel de sainteté, et qu'il les écrivit à bonne intention ; mais ce ne sont que des fables mal conçues et malséantes, propres à nourrir les pratiques les plus honteuses de la superstition et de l'ascétisme (*) qui commençaient, et enseignant une doctrine hérétique en elle-même, et entièrement indigne des choses divines. Toutefois par leur moyen nous obtiendrons un aperçu historique des vues d'alors touchant l'Église.

(*) Il défend de vivre comme mari avec sa femme, mais il sanctionne d'une manière figurée le système des Pareisaktoi, tissu d'infamie et de méchanceté, aussi diabolique qu'il en fut jamais, que l'Église primitive appelait sainteté et qui la caractérise. Je sais que ces paroles semblent dures, mais il faut les employer pour de telles choses.

Passant par-dessus une indécente introduction, l'Église est pour Hermas simplement un édifice dans le monde. Elle commence par le pardon, non point par la repentance (Command. III). Ensuite, la repentance est permise une fois. Le nom du Fils de Dieu est nécessaire, mais tout dépend de la conduite ultérieure (Simil. IX, 13, 14) ; néanmoins il accorde qu'il y en a de sauvés quoique rejetés de l'Église. Mais cela est contredit (Sim. IX, 14). Il dit que l'Église devient un corps lorsqu'elle est purifiée et que les méchants sont chassés. Mais il y a une seule intelligence, une seule opinion, une seule foi, et la même charité. Les nations ont crut et ont reçu le sceau du Fils de Dieu (le baptême) ; elles sont toutes devenues participantes de la même intelligence, et de la même connaissance ; leur foi et leur charité ont été les mêmes ; et elles ont eu l'esprit de certaines vierges dont il parle, c'est-à-dire de différentes grâces, en même temps que le nom de Christ. Après s'être accordées ainsi dans une même pensée, elles ont commencé d'être un corps. Cependant quelques-uns se sont souillés et ont été séparés des justes ; et, retournés de nouveau à leur premier état, ils sont devenus pires qu'auparavant. Les anges bâtissent l'Église. Je n'entre pas dans les détails des verges vertes qui deviennent sèches, ni des verges fendues, ou à demi desséchées, qui reverdissent de nouveau. Je passe sous silence aussi les hommes riches comparés à des pierres rondes qui doivent être équarries et perdre toutes leurs richesses pour pouvoir trouver place dans la maison, ainsi que l'expulsion du bâtiment de certaines pierres, quand il est examiné par le Seigneur. Je ferai remarquer seulement qu'il n'est question que de profession extérieure, d'état moral actuel, et de cette terre ; un corps céleste, une Tête dans le ciel, ou le Saint Esprit qui nous unit à Lui et à son oeuvre, demeurent entièrement inconnus à l'auteur. Sa doctrine est comme suit : Le maître d'une vigne la confie à un serviteur qui doit l'entourer d'une haie, après quoi il sera libre. Mais il fait plus, et il la sarcle. Quand le maître revient pour la visiter, il est très content, et il prend conseil avec son Fils et avec les anges touchant la récompense à lui donner ; et en tant que le vase élu dans lequel le Saint Esprit, qui fut créé avant toute chair, a servi cet Esprit et ne l'a jamais souillé, il fut fait héritier avec le Fils.

Il explique que le Fils est le Saint Esprit et que le serviteur est le Fils de Dieu. Cependant, il dit ailleurs que le rocher, plus élevé que la montagne sur laquelle la maison (l'Église) était bâtie par les anges, est très ancien, et, néanmoins, une porte nouvelle qu'il est devenu dans le temps. Je pense, quoique ce ne soit pas dit nettement, que sa doctrine touchant Christ est celle qui était commune aux Pères de son siècle ; que Christ, quoique éternel, en tant que la Parole-pensée en Dieu, ne devint une personne (prophorikos) que lorsque Dieu se mit à créer le monde.

On a cherché à prouver son orthodoxie. Pour moi, je juge inutile de prouver qu'une doctrine aussi mauvaise, un si pauvre et anti-scripturaire non-sens n'a rien d'orthodoxe. Ce qui est important pour nous, c'est de voir qu'Hermas ne considère l'Église que comme une chose visible simplement extérieure, bâtie sur la terre, dans laquelle les hommes sont amenés, et d'où souvent ils sont rejetés plus tard, devenant pires qu'auparavant. Christ est le fondement sur la terre de cette chose extérieure ; Il n'est point la Tête vivante dans le ciel. Cela était entièrement perdu. Il n'est pas étonnant que la spiritualité scripturaire, cette merveilleuse chose, la chose nouvelle sur la terre, produite indépendamment de Juif et de Gentil, n'étant plus là, les différences nationales et toute la puissance terrestre occupassent et possédassent l'esprit. On voyait la maison, on la considérait dans son origine comme bâtie de Dieu ; mais on ne fit pas la différence entre le principe divin de sa constitution, l'oeuvre de Dieu pour l'établir, et le travail, de fait, de l'homme en elle (point sur lequel l'Apôtre est si positif). On ne vit que ce dernier travail, on confondit l'humain avec le divin, et dans le cas d'Hermas on l'attribua aux anges.

3.2.3 - [Irénee]

Irénee voit l'Église en contraste avec les hérétiques, comme une chose extérieure dans ce monde. Celle dans laquelle les Apôtres furent placés, l'Église de Jérusalem, est celle de laquelle toutes les Églises tirent leur origine (III, 12, 5). L'Esprit y habite ; la communication de Christ y est (III, 24, 1). Ceux qui ne Le reçoivent pas, ne sont pas nourris par l'Église ; ils ne reçoivent point cette brillante fontaine qui jaillit de Christ. L'Esprit de Dieu et chaque grâce se trouvent dans l'Église. Mais il s'agit toujours du corps extérieur en contraste avec les hérétiques, et particulièrement les Valentinieniens. Dans un passage, il parle de Christ comme tête de l'Église, mais seulement comme le Père est la tête de Christ, montrant qu'il n'a pas le sentiment de l'union du corps avec Lui.

En disputant contre les hérétiques, il emploie la foi des sièges que les apôtres avaient fondés comme une preuve de la vérité qu'ils avaient enseignée ; les Églises particulières sont témoins à son point de vue. C'est à cette occasion qu'il donne la liste des évêques de Rome (*).

(*) Cela n'intéresse guère mes lecteurs, peut être, mais je ne doute pas que le potiorum principalitatem (jusqu'à Massuet on lisait, potiorum), est ikanôterên archên, une plus excellente origine, parce qu'il attribue la fondation de l'Église de Rome à deux apôtres. L'usage de ces mots dans Irénée rapproché du texte, met cela, à mon avis, hors de question.

Ce qu'il a de plus complet, peut-être, touchant l'Église, se trouve liv. III, 25, 1. D'après lui, l'Église a gardé avec constance la foi qu'elle avait reçue ; l'office qui lui avait été confié était de faire que tous les membres qui reçoivent (sans doute, ce qu'elle a à donner ?) fussent vivifiés (le latin est extrêmement obscur : ad inspirationem plasmationi, ad hoc ut omnia membra vivificentur) ; et la communication de Christ, c'est-à-dire l'Esprit, était là (*). Il parle ensuite des dons (1 Cor. 12), ajoutant : Car où est l'Église, là se trouve l'Esprit de Dieu ; où est l'Esprit de Dieu, là est l'Église ; et l'Esprit est la vérité. Les dons se trouvent dans l'Église, savoir : les Apôtres, les Prophètes, les Docteurs et tout ce qu'il y a encore d'opération de l'Esprit, dont ne sont pas participants ceux qui ne vont pas à l'Église, mais qui se privent eux-mêmes de la vie. Il dit que l'Esprit est comme un admirable dépôt dans un vase, toujours jeune, et maintenant jeune le vase où il se trouve ; et il continue en parlant de l'office qui lui est confié de donner la vie. Tout cela manifeste une confusion complète sur le sujet qui nous occupe. L'Esprit est dans un vase dont il maintient la jeunesse : voilà qui est intelligible, si c'est vrai. Mais il ajoute : afin que les membres qui reçoivent soient vivifiés. Sont-ils donc membres avant d'être vivifiés ? et s'il entend le maintien de la vie, il y a alors quelque chose qui la communique auparavant et qui n'est point l'Église, et l'argument contre les hérétiques tombe. Le fait est que ce sont les membres qui ont la vie, et que ce n'est pas l'Église ; mais cela n'allait pas pour son argumentation. Il n'y a rien à dire à la figure du vase, parce que le vase n'a pas la vie, mais c'est une illusion de dire que l'Esprit le conserve jeune. Que la présence de l'Esprit le préserve de déclin, c'est ce qui ne peut être affirmé que si l'on confond le corps vivant avec la maison. Dans l'homme, le souffle de vie est la vie du corps entier et de tous les membres ; et on peut, d'une manière vague, considérer l'Esprit, comme animant tout le corps lorsqu'il est envisagé comme tel dans son union avec Christ ; mais alors, ce n'est point afin qu'il puisse leur donner la vie, comme les hérétiques ne le peuvent pas, parce que tout en étant appelés membres, ils sont considérés comme morts, c'est-à-dire, comme ne faisant pas partie du corps. De là le changement de figure ; mais même comme cela elle est vicieuse. Ils ne sont pas nourris du sein de la mère de manière à vivre : où donc étaient-ils nourris ? et l'Église est-elle distincte des membres qui la composent ? L'expression «Où est l'Esprit, là est l'Église», n'est pas absolument vraie, car Il est dans les individus ; mais pour le dessein d'Irénee, on peut le prendre ainsi ; et là où est l'Église, là est l'Esprit. Mais l'Église, pas plus que le corps, ne communique la vie ; elle l'a, si l'on veut parler en figure, car, en réalité, la vie est dans les individus. De plus, comme la maison et le corps sont confondus ensemble, il n'y a dans l'esprit d'Irénee aucune idée de la Tête. La demeure de l'Esprit dans la maison constitue la vie. Il n'est même pas question du corps, sauf par la comparaison avec la création de l'homme ; mais la chose extérieure est considérée comme ayant en elle la puissance de la vie, en vertu de la demeure du Saint Esprit, par contraste avec les hérétiques. On trouve chez ce Père la bénédiction d'une foi vivante qui a conscience d'elle-même ; mais par suite de la confusion qu'il fit dans les enseignements de l'Écriture sur la vie, la maison et le corps, ou plutôt par la manière dont il négligea le dernier, il a posé dans ses écrits le fondement pour les plus tristes prétentions de l'apostasie romaine.

(*) Nous n'avons qu'une mauvaise traduction latine. D'après elle, là ne peut se rapporter à l'Église ; mais bien peut-être au vase (figure qu'il emploie pour la désigner) ou à l'office. Je donne l'idée générale qui est assez claire. J'entends inspirationem plasmationi du souffle dans les narines d'Adam de la respiration de vie. Ainsi l'Église a l'Esprit, la communication de Christ, pour que tous les membres aient cette communication de vie. C'est, dit-il précédemment, l'opération accoutumée pour le salut des hommes, qui est par la foi seule ; ce peut être une opération effective, comme quelques-uns le lisent. Il ajoute : «C'est pourquoi, ceux qui n'y participent pas (à l'Esprit, qui est la vérité) ne sont pas nourris par le sein de la mère, pour la vie, ni ne reçoivent la riche fontaine qui procède du corps de Christ». Remarque ici qu'Irénee, qui s'occupe des hérétiques, déclare que les hérétiques ne sont nullement l'Église, et que, par conséquent, ils n'ont pas ce qui se trouve dans l'Église : elle seule nourrit en vie. Le bon Père raisonne dans un cercle manifeste. L'Église est là où est l'Esprit, et là où est l'Esprit, là est l'Église ; mais il y a chez lui une vive conscience de la foi. Ils ne sont pas l'Église, car ils n'ont pas la foi ; donc ils n'ont pas l'Esprit. Mais la foi se prouvait aussi par les traditions de l'Église.

Que le Saint Esprit maintienne jeune le vase dans lequel il habite, c'est une pensée qui ne se trouve point dans l'Écriture ; elle enseigne même le contraire. Ce qui est parfaitement vrai, c'est qu'Il conserve la vie éternelle dans les saints, membres du corps en union avec Christ. Mais l'Église, vue en contraste avec les païens d'abord, et maintenant avec les hérétiques, c'est-à-dire la corporation extérieure, absorbe, dans l'esprit des docteurs, les privilèges du corps ; tandis que l'idée scripturaire du corps et son union avec la Tête, sont entièrement perdues. Et comme la chose extérieure était déjà corrompue et le devint bientôt davantage, la voie était ouverte pour approprier les privilèges à l'extrême corruption. Mais, ainsi que je l'ai dit de tous les Pères, Irénée ne porte pas sa vue au-

delà des circonstances et des difficultés du moment ; il se sert, à leur égard, de la doctrine telle quelle qu'il possède sur l'Église, et il ne songe pas à entrer dans cet important sujet pour l'abondance et la bénédiction qui lui sont propres. Aussi la notion de la Tête est-elle perdue ; elle aurait amené des pensées et des idées plus vraies. Mais quand l'Église eut perdu la notion de la Tête, elle ne put plus avoir l'idée précise du corps qui y est rattachée : et alors, les prérogatives et les privilèges devaient appartenir infailliblement à la chose extérieure, corrompue, et tout particulièrement pour celui qui avait foi à leur réalité. Or, cette foi, je n'en doute pas un instant, Irénée l'avait.

Mais que le lecteur le remarque, la Tête céleste d'un corps vivant n'entre en rien dans les pensées d'Irénée, non plus que le fait que nous sommes en Lui et qu'Il est en nous. Le Pape, par exemple, pouvait-il être cela ? Même en parlant d'Adam, il fait de lui l'Église, et de la respiration soufflée en lui, ce qui anime l'Église. Il n'y a point Ève, ni Adam pour représenter Christ. Toutes ces vérités sont perdues. Il n'y a que le Saint Esprit dans la chose extérieure qui est supposée communiquer la vie ; — et même quant à cela, tout est encore confusion.

3.2.4 - [Clément d'Alexandrie]

Clément d'Alexandrie contient peu de chose sur ces matières : il dit seulement à l'occasion des temples faits de mains, que l'Église est la congrégation des élus (*). Mais avec lui, ce mot, les élus, ne signifie rien ici. Dans un passage des Stromates (VII, p. 885), où il décrit le Gnostique, le chrétien selon la connaissance, il dit qu'il ne favorise pas la chair. Les autres sont comme la chair du saint Corps ; car l'Église est, dans un sens allégorique, le corps de Christ, un choeur spirituel et saint, dont constituent la chair ceux qui sont appelés de nom seulement, et qui ne vivent pas selon la connaissance (ek logou) ; mais ce corps spirituel, qui est la sainte Église, ne doit avoir rien à faire avec la fornication... mais la fornication contre l'Église consiste à vivre dans l'Église comme les Gentils (païens). Nous voyons par là que la corruption était entrée, et comment un mysticisme occupé de théories cherchait à s'en débarrasser.

(*) Montage a suggéré que ce devait être ekklētōn, des «appelés», mais ?

En répondant aux hérétiques, pag. 899, il dit que la plus ancienne et la véritable Église est celle qui est une, que les autres sont récentes et des églises adultères ; que Dieu approuve ce qui est seulement la vraie Église catholique fondée sur les deux Testaments, ou plutôt la seule et unique en divers temps, dans laquelle Dieu rassemble, d'après sa volonté, par un seul Seigneur, ceux qui sont déjà destinés, ordonnés pour elle (tetagmenous), lesquels Dieu a prédestinés, ayant connu qu'ils seraient justes avant la fondation du monde. Dans le passage ci-dessus, sa conscience travaillait ; ici, il fait des théories contre les hérétiques. Les baptisés sont lavés, illuminés, parfaits, etc. ; et ces choses sont ainsi affirmées dans un passage qui montre, comme le font généralement ses écrits, très peu de respect pour Christ, ou de connaissance de sa personne. Pour dire la vérité, la philosophie exerçait beaucoup plus d'influence sur lui que le Christianisme, si même on peut dire qu'il était converti.

3.2.5 - [Origène]

Dans le pauvre Origène, extravagant, persécuté, mais sincère, nous trouvons sans doute de la confusion et une imagination sans frein, mais aussi, malgré tout, des marques d'une foi vraie et vivante. Mais ses écrits nous fournissent peu de lumière directe sur la marche des idées touchant l'Église, quoiqu'il ait largement influé sur elles. Il étudia l'Écriture, mais ne s'occupa point du gouvernement de l'Église ; même, ses diocésains ne voulurent point l'ordonner, mais le chassèrent. Dans son interprétation des Écritures, il donne assez bien, sur les points qui nous occupent, le contenu du texte lui-même, tel qu'il est. Seulement, l'Épouse, dans le Cantique, est l'Église ; le tabernacle représente tout en détail ; l'arche est l'Église ; Noé était à l'étage le plus élevé, — ce qui signifiait Jésus, le vrai repos, au sommet ; les Chrétiens, en mauvais état, comme les animaux impurs, étaient au fond.

Ses allégories sont ingénieuses et respirent la simplicité et la folie d'un enfant. Il était un chaud partisan du libre arbitre. D'un autre côté, dans sa réponse à Celse, pour prouver l'union de la Parole avec l'homme, il prend l'Église comme corps de Christ, — Christ communiquant la vie et le mouvement à ce qui autrement était sans vie et inerte, et chaque membre se mouvant, seulement comme mu par Lui, vie et âme du corps envisagé comme un tout. Il la nomme aussi l'Épouse et le corps de Christ. Il applique même à l'Église l'expression de «temple de son corps» en Jean 2 ; mais il dit là qu'elle sera une quand elle sera parfaite à la résurrection ; jusque-là, ainsi que les os secs épars d'Ézéchiël, elle est comparativement desséchée et dispersée par la persécution. Là aussi, il l'appelle le corps, et d'après Pierre, la maison bâtie de pierres vives ; il poursuit en donnant des sens mystiques aux nombres des surveillants, des maçons, etc., du temple de Salomon, et aux dates qui s'y rattachent. En un mot, Origène est fort versé dans l'Écriture, il en a une vue large, et, en conséquence, il a beaucoup plus de pensées divines que les autres ; mais avec cela il est d'une imagination sans frein, et il édifie fort peu sur la vérité fondamentale qui lui est même peu connue.

Ces deux derniers pères constituent, avec Barnabas, qui est d'une date plus primitive, l'École intellectuelle d'Alexandrie. Nous arrivons maintenant aux pères latins ; ils sont plus pratiques, et s'occupent davantage de choses, — d'affaires, non d'idées.

3.3 - [Pères latins]

3.3.1 - [Tertullien]

Nous rencontrons d'abord Tertullien et Cyprien qui nous ramènent à l'histoire du dogme. Le premier cependant ne nous aide que peu touchant la notion de l'Église. Ils sont tous occupés, comme je l'ai dit, de leurs difficultés particulières et des maux du jour. Tertullien ne nous donne aucune vue de l'Église. Il dit une fois qu'elle est la maison de Dieu ; mais son grand thème, qu'il répète constamment, ce sont les Églises, et non point l'Église, quoiqu'il dise une fois qu'elles sont une seule Église. Il insiste sur la succession des apôtres ou des hommes apostoliques comme garantie de la vérité, affirmant qu'ils sont un dans la doctrine (Il parle de conférences en Grèce, qui, dit-il, maintenaient la vérité). Lorsqu'il cite les passages de l'épître aux Éphésiens relatifs à l'Église, c'est seulement contre Marcion, et il s'en sert pour prouver que le Créateur était le Dieu suprême et que la chair n'était pas méprisée. Plusieurs estiment que ce traité fut postérieur à sa sortie du corps appelé dans ce temps-là l'Église catholique, ainsi que le fut probablement aussi une autre de ses déclarations, bien remarquable, que la distinction entre les laïques et les personnes ordonnées était seulement d'autorité ecclésiastique, que tous les chrétiens sont sacrificateurs, et que partout où il y en a deux ou trois rassemblés, ne fussent-ils que des laïques, il y a une Église, et l'on peut célébrer la Cène du Seigneur et baptiser. En somme, ce qu'il enseigne c'est la valeur des églises apostoliques comme garantie de la saine doctrine. Tertullien était un Romain légal, qui raisonnait contre les hérétiques.

3.3.2 - [Cyprien]

Cyprien insiste fort sur l'unité de l'Église, mais c'est seulement en opposition avec le schisme de Novatus et de Novatianus. Jusque-là, l'unité avait été attaquée par les hérétiques, et les défenseurs de la catholicité avaient nié avec soin qu'ils fissent partie de l'Église, attendu qu'ils ne possédaient pas la foi que l'on pouvait prouver être la foi des apôtres. Maintenant, il s'élevait dans l'Église profane une chose nouvelle. La corruption était si grande (Cyprien lui-même l'atteste), qu'on réclamait une sévère discipline ; à défaut, selon qu'elles le jugeaient nécessaire, des personnes tenues pour orthodoxes se séparaient, et l'autorité de l'évêque était mise en question. De là, l'idée de Cyprien touchant l'unité : c'est l'unité locale avec les évêques, et l'unité de tous les évêques comme

n'étant ensemble qu'un évêque, un seul épiscopat ; il cite la promesse à Pierre (Matt. 16:18). Les évêques ont tous un honneur égal, un égal pouvoir ; cependant Christ commence par un seul, pour qu'on voie que l'Église est une. Il n'y a qu'un seul épiscopat dont des individus tiennent chacun une partie, comme partie d'un tout. Il n'y a aussi qu'une Église, qui croit en une multitude. Il la compare à la lumière et au soleil, à un arbre avec ses rameaux ; si l'on en coupe un, il est perdu et meurt. Telle est l'Église du Seigneur exclusivement. Sa lumière, ses branches, s'étendent au loin ; mais il y a unité de lumière et de corps. Il y a une Tête, une origine, un corps, une mère (De unitate Ecclesiae, 106, suiv.) Nous sommes nés d'elle, nourris de son lait, animés de son esprit ; l'épouse de Christ ne peut se corrompre ; elle est incorruptible et chaste. Celui qui sort de l'Église ne peut avoir les récompenses de Christ ; c'est un étranger, un profane, un ennemi. Celui qui n'a pas l'Église pour mère, ne peut avoir Dieu pour père... Et beaucoup d'autres choses de même portée. Il la compare à l'arche de Noé, à la robe de Christ, à la maison de Rahab, à la maison où se mange l'agneau pascal. Dieu amène les hommes au même sentiment dans une maison. Dans la maison de Dieu, l'Église de Christ, les hommes vivent dans un sentiment unanime (V. Épître aux Tombés XXXIII, 66). Il revient encore à Pierre : c'est de là, par le cours des temps et la succession, que l'ordination des évêques, ainsi que le principe de l'Église, a pris son cours régulier, afin que l'Église fût fondée sur les évêques (Épit. XLIX, 93, 95). Corneille, évêque de Rome, dit dans sa correspondance, qu'il n'y a qu'un seul évêque dans l'Église ; que l'Église catholique est manifestement une et ne peut être partagée, ni divisée. L'ivraie se trouve dans l'Église ; nous ne devons pas la quitter, mais chercher à être du froment ; il cite 2 Tim. 2, 20, les vaisseaux à déshonneur, mais ne dit pas qu'il faut nous en purifier. Le Seigneur seul, dit-il, peut briser les vaisseaux de terre (Sur le retour d'un confesseur, Cyp. ép. LIV, 99-100). On ne peut être avec Christ si l'on n'est pas avec son épouse et dans l'Église ; il dit cela à propos d'Éph. 5:31. Cependant, tout se rapporte à Novat, qui s'était séparé à cause de la discipline relâchée, à son avis, qu'on exerçait envers les tombés (96).

De même que l'Église, qui est une, est répartie par Christ dans tout le monde en plusieurs membres, ainsi l'unique épiscopat est réparti dans un égal nombre d'évêques. La page 112 est relative à Éph. 4. Le Seigneur ne permet pas aux apôtres d'arracher l'ivraie. On prétend séparer (2 Tim. 2:20) ; on prétend mépriser et rejeter ces vaisseaux de bois et de terre, tandis que ce n'est qu'au jour du Seigneur qu'ils seront brûlés ou mis en pièces avec une verge de fer (168). L'Église ne se retire pas de Christ ; et pour Cyprien, l'Église est le peuple uni au prêtre et le troupeau s'attachant à son pasteur, quand même la multitude s'en aille ; «car, dit-il, tu dois savoir que l'évêque est dans l'Église et l'Église dans l'évêque, et s'il y en a qui ne soient point avec l'évêque ils ne sont point avec l'Église, qui est catholique et une, non partagée, ni divisée, mais unie et jointe par le lien des prêtres adhérents réciproquement les uns aux autres». Tout cela, on le verra bien, est dirigé contre Novatus et Félicissimus, chefs à Carthage d'un parti qui lui était opposé, et contre Novatien à Rome. Il dit que l'Église ne peut se corrompre, et il déclare, néanmoins, que, sous le rapport moral, les évêques et tous n'étaient que paganisme et mondanité, tellement que la persécution de Décius ne fut qu'une miséricordieuse dispensation de Dieu pour l'Église : elle ne peut se corrompre, mais elle était remplie d'ivraie et de vaisseaux à déshonneur.

Je me suis volontiers arrêté davantage à Cyprien parce qu'on sait qu'il a beaucoup écrit sur l'unité de l'Église, et que son système la caractérisa largement d'une manière sensible, pour le peu de temps que dura son activité personnelle. Mais, ce système mourut avec l'énergie qui l'avait créé. Il ajouta l'idée d'un épiscopat unique, réparti entre plusieurs membres, formé de l'union des épiscopats diocésains, à l'idée d'Ignace sur l'unité locale du troupeau avec son président. Quoiqu'il fasse usage des Écritures, l'idée qu'elles donnent de l'union de membres vivants avec une Tête dans le ciel ne paraît pas avoir traversé son esprit comme étant une vérité en elle-même ; mais il attache l'importance et les droits de ce dont l'apôtre parle à un corps qui est rempli, il le reconnaît, d'ivraie semée par Satan et de vaisseaux à déshonneur. Mais il faut que cela demeure ainsi. C'est-à-dire, que nous avons maintenant devant nous l'unité extérieure (en réalité, par l'autorité cléricale de prêtres qui tiennent ensemble comme de la colle), le crédit de l'épouse et du corps de Christ rattaché à ce que l'on avoue être une vaste masse de corruption et de mal.

3.3.3 - [Augustin]

Augustin nous présentera une autre phase. Néanmoins, ses vues sur une religion personnelle et sur l'élection l'entraîneront dans une contradiction et des difficultés plus grandes. Elles sont malgré cela importantes ; car si les vues hiérarchiques du Romanisme ont été formées par Cyprien, Augustin a été dans une grande mesure la source des doctrines réformées, à l'exception de celle de la justification par la foi, sur laquelle la Réformation a eu certainement un peu plus de lumière. Mais ces difficultés, s'il ne fallait pas les déplorer pour l'amour de l'Église, seraient réellement amusantes pour l'embarras dans lequel il se trouve. Ainsi que tous les autres, tout en sondant l'Écriture pour lui-même, comme un homme pieux qu'il est, il s'occupe dans ses raisonnements des circonstances du jour : c'était pour lui les Donatistes.

Il s'était élevé, en Afrique, une dispute sur l'épiscopat du prédécesseur de Donat, et il s'était formé un très grand parti, qui comptait une très considérable portion de l'épiscopat. On alléguait que Cécilien avait été ordonné par un homme qui avait été infidèle durant la persécution de Dioclétien, ayant livré les saints livres (traditor). Majorin avait été élu et avait eu pour successeur Donat. Les autres se plaignaient de l'amour fanatique du martyre. Les Donatistes en appelèrent à Constantin, et après deux appels successifs de la première sentence, ils furent condamnés et persécutés violemment. Ils répondirent par la violence et, comme on les en accuse, par l'assassinat ; tant l'histoire de l'Église primitive est brillante ! Mais il nous faut mentionner ici une autre circonstance. Cyprien et la plupart des évêques d'Orient avaient rebaptisé ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Rome et ceux qui étaient sous son influence s'étaient opposés à cela ; et avec le cours du temps, l'opinion de Rome avait prévalu en Occident, où il était orthodoxe de recevoir le baptême hérétique. En Orient, on continua généralement de le rejeter longtemps encore après ceci. Je mentionne cela, parce que ce fut une grande source de perplexité pour Augustin. Il partageait la manière de voir de l'Occident. Mais par là il devait reconnaître que le baptême donatiste conférait à des gens qui n'étaient pas dans l'Église catholique le pardon des péchés et le Saint Esprit. C'était naturellement une difficulté terrible. Je vais exposer ses vues et l'on verra aisément combien elles sont en conflit. Elles donnèrent naissance à la notion d'une Église invisible. Il aime extrêmement à insister sur un texte et à le répéter constamment, entre autres Éph. 5, quant à l'unité du corps et de la tête, de l'épouse et du mari.

À cause donc que Christ tout entier se compose de sa tête et de son corps, il nous faut, dans tous les psaumes, entendre les paroles de la Tête, de manière à entendre celles du corps (Ps. LVII, 754, c. d.). En conséquence, toutes les nations dans l'Église sont comme le jour de Pentecôte. C'est toujours avec lui, unus homo, caput et corpus, un homme, tête et corps (Ps. XVIII, 122, c.). Aussi, quand, dans les psaumes, les déclarations ne conviennent pas à Christ, envisagé comme Dieu ou même comme homme, il dit, j'ose dire que c'est Christ qui parle mais Christ parle, parce que Christ est dans les membres de Christ (Ps. XXX, 211, a).

Il dit (vol. IX, éd. Ben., 587, b.) que personne n'est jamais arrivé au salut lui-même et à la vie éternelle, si ce n'est celui qui a la tête, Christ ; mais personne ne peut avoir la tête, Christ, sauf celui qui se trouve dans son corps qui est l'Église. Ensuite, il ne rejette pas les donatistes pour tous leurs actes ; cela serait de la paille, mais ne gênerait pas le froment s'ils retenaient ferme l'Église. Il n'accepte pas non plus l'Église à cause de quelque bien ou pour des opinions d'hommes. Il faut donc approuver ce qui est bien fait dans l'Église catholique, parce que c'est fait dans l'Église catholique. Nous reconnaissons, dit-il, l'Église comme la tête dans les Écritures canoniques. Il insiste pour qu'on sonde les Écritures. Elles parlent d'une Église universelle. Ce ne peut être les donatistes d'Afrique. Il cherche ensuite à justifier la persécution quand elle est employée à propos. Mais, comme je l'ai donné à entendre, il est fort

embarrassé ici à cause de la décision qui validait le baptême des hérétiques. Ses adversaires alléguaient que le baptême des donatistes était accepté, et qu'en conséquence, il devait admettre qu'ils conféraient la rémission des péchés et le Saint Esprit, comme on croyait qu'il en était ainsi dans le baptême, et qu'ainsi l'admission par leur moyen, dans l'Église, des personnes qu'ils baptisaient était chose reconnue, c'est-à-dire que les donatistes étaient aussi l'Église. Il répond à cela que plusieurs qui sont dehors publiquement sont meilleurs que beaucoup de bons catholiques. Mais Dieu aussi connaît ses prédestinés, il sait ce qu'ils seront ; mais nous, sa colombe, qui jugeons d'après les choses présentes, nous ne les connaissons pas. C'est le Seigneur qui dira : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité. Je réponds, ajoutez-t-il encore, un avare ou tout autre pardonne-t-il les péchés ? Oui, si vous regardez au sacrement ; non, si vous regardez à lui-même. Nous reconnaissons ce qui est de Christ, mais cela ne profite pas ; mais quand le mal sera corrigé, alors cela profitera. Quelqu'un qui est baptisé dans l'hérésie ne devient pas le temple de Dieu, et un baptisé avare ne l'est pas non plus, à moins qu'ils n'abandonnent le mal (*). Il dit encore (IX, 168, b. c.) : Ils sont engendrés à Dieu, mais par ce qu'ils ont (les donatistes) de commun avec l'Église catholique ; séparés du lien de la charité et de la paix, mais trouvés dans le baptême. Et non-seulement ceux qui sont en séparation ouverte d'avec elle ne lui appartiennent pas, mais ne lui appartiennent pas non plus ceux qui, tout en étant compris dans son unité, en sont séparés par une mauvaise vie. Il prend le cas de Simon le magicien, et dit que celui qui n'a pas la charité (cui deficit) est né en vain, et que-peut-être il eût mieux valu pour lui de n'être jamais né. Il est fort embarrassé aussi par les paroles : «Recevez le Saint Esprit», et ce qui vient ensuite, comme il le cite : «Baptisez toutes les nations au nom, etc.» et par «à quiconque vous remettez les péchés, etc.» Il répond en disant : «Celui qui hait son frère demeure dans la mort». Or, c'est ce que font les schismatiques. Et qu'est-ce qu'être né de nouveau dans le baptême, sinon être renouvelé de son ancien état ; mais il n'en est point ainsi de celui dont les anciens péchés ne sont pas ôtés ; et s'il n'est pas né de nouveau, il n'a pas revêtu Christ, et s'il n'a pas revêtu Christ, il ne doit pas être considéré comme baptisé en Christ. Mais on lui répliquait par ce passage : «Tous ceux qui ont été baptisés en Christ ont revêtu Christ». Il reconnaissait que les baptisés en Christ ont revêtu Christ ; alors on alléguait naturellement qu'il reconnaissait leur baptême, qu'en conséquence ils étaient régénérés, que leurs péchés étaient donc ôtés. Il leur répond seulement par Simon le magicien, pardonné, et cependant n'ayant ni part ni lot en cette affaire. Ensuite (271, b. c. et suiv.), dans l'ineffable prescience de Dieu, plusieurs qui semblent dehors sont dedans, et plusieurs qui paraissent être dedans sont dehors. C'est, continue-t-il, de tous ceux qui sont dedans d'une manière intrinsèque et secrète, si je puis m'exprimer ainsi, que se composent ce jardin clos, cette fontaine scellée, etc. ; mais il place dans l'arche ceux qui ont été baptisés par les hérétiques et autres (218, b.). L'eau de l'Église est fidèle, salutaire et sainte pour ceux qui en usent bien ; mais on ne peut en bien user hors de l'Église. Elle ne peut être corrompue. Ainsi, l'Église est incorruptible, chaste, pure, et c'est pour cela que les hommes avares, etc., n'en font pas partie, eux dont Cyprien lui-même rend témoignage qu'il n'y en a pas dehors seulement, mais qu'il s'en trouve aussi dedans (466 a.). Si vous voyez en gémissant de telles multitudes (de méchants) autour de vos autels, que dirons-nous ? qu'ils sont oints de l'huile sainte et que, comme l'Apôtre le prouve avec évidence, ils ne posséderont point le royaume de Dieu. Distinguez donc le sacrement saint, visible, qui peut se trouver dans les bons et dans les méchants, pour leur récompense en ceux-là, pour leur jugement en ceux-ci, de l'onction invisible de la charité qui appartient seulement aux bons. Mais la véritable Église (578 a.) n'est pas couverte, ni cachée, et elle ne saurait l'être ; d'où il résulte que les donatistes ne la sont pas. Le Seigneur a comparé l'Église à un filet. Les mauvais poissons ne sont point vus sous les vagues par les pêcheurs ; mais c'est sur l'aire, au jugement, que les méchants seront manifestés. La séparation des poissons n'eut lieu que lorsque le filet fut tiré dehors ; de même, on est pêle-mêle dans l'Église jusqu'à ce que le van soit mis en usage. Les sept mille ne se séparèrent pas d'Israël.

(*). Cela fait penser au catéchisme de Westminster et à d'autres pareils systèmes de doctrine.

D'après Augustin, les saints de l'Ancien Testament font partie de l'Église (VI, 454, 455, 480, c. ; V, 25, c. d.).

La confusion et la contradiction sont manifestes, ainsi que l'état de lutte où se trouvait une âme, qui, ayant appris ce que c'était que la vraie sainteté et l'élection de grâce de Dieu, avait à maintenir un système extérieur, et faisait de la chose corrompue extérieure le corps incorruptible de Christ, tout en gémissant de voir autour de ses autels des multitudes de méchants.

3.3.4 - [Jérôme]

Jérôme est beaucoup plus vague. Il tient les saints de l'Ancien Testament pour des membres de l'Église (Comm. sur Gal. IV, I, VII (1) 446) ; il applique à l'Église la parabole de l'ivraie, ainsi que l'arche comme recevant toutes sortes d'êtres ; de même pour 2 Tim. : il emploie l'or, l'argent, les vaisseaux de bois et de terre contre les Lucifériens, secte sévère contre les Ariens, plus sévère que le corps catholique public (II, 195). Le jour du jugement arrangera cela. Néanmoins, personne n'est sauvé hors de l'Église. L'Église est universelle ; et ne saurait être les Lucifériens. Il se plaint amèrement de l'état où elle se trouve ; il lui applique Jérémie 23:11, 12, et la prend pour la maison de Christ (IV, 999). Christ, notre Tête, s'entend pour lui, seulement de commun Seigneur. Ainsi, quand il dit que Christ est la Tête, c'est d'Abraham, de Phinéas, etc., qu'il est question.

3.4 - [Chrysostome]

Nous ne trouvons pas grand'chose dans Chrysostome : c'était un prédicateur éloquent, un homme pratique, qui résistait avec ardeur au mal public ; il mourut en exil, déposé de son siège. L'Église est le corps de Christ (Hom. XXX, sur 1 Cor.), et cela est développé clairement. D'après lui, «être baptisé par l'Esprit» est relatif au baptême, et «boire dans un même Esprit», à la Cène du Seigneur ; il rapporte la première expression à la régénération, ainsi que par «un même Esprit en un seul corps», un par lequel, et un dans lequel, dit-il. Mais il était beaucoup plus occupé de l'état actuel de l'Église ; il se plaint qu'on n'a que les signes ou les symboles de ce que l'on avait au commencement, comme par exemple, le fait que deux ou trois parlaient dans l'Assemblée.

4 - [Doctrine et pratique de l'Église à partir de Constantin]

4.1 - [Les vues de Rome — Hiérarchie d'Occident]

Mais durant toute cette discussion touchant la doctrine, il s'était formé un autre système. L'empereur qui professa le premier le christianisme avait transporté le siège de l'empire à Byzance, — qui prit de lui le nom de Constantinople. Il en résulta un double effet. L'importance politique de la position du prélat romain devint beaucoup plus grande, et s'accrut encore quand les invasions barbares firent disparaître en Italie l'autorité de l'empereur ; toutefois, là où elle se maintint, à Ravenne et même à Milan, on resta indépendant de Rome ; et c'est à ce fait que les historiens cherchent à rattacher les Vaudois par Turin. Dans tous les cas, cette indépendance dura des siècles. L'autre résultat de l'abandon de Rome, comme capitale de l'empire, fut que le siège de Constantinople, qui n'avait pas même été métropolitain, et qui n'était pas de fondation apostolique, chercha à rivaliser avec Rome, d'autant plus que la ville avait reçu le nom de Nouvelle Rome. Car il faut que le lecteur sache que l'Église primitive, tant vantée, était une mer de politique ardente, d'avarice et d'ambition ; et que les conciles généraux, assemblés d'évêques convoqués par l'empereur en vue d'apaiser les disputes violentes et séditeuses auxquelles se livraient les divers partis sur la doctrine et sur les questions ecclésiastiques, ne faisaient qu'agiter et déchirer l'empire. Chose étrange à dire ! les conciles tenus quand l'Église était libre du pouvoir séculier ne sont pas considérés comme généraux. Les papes les tinrent beaucoup plus tard. Au commencement, les empereurs seuls les convoquaient.

Même à celui de Nicée, ce fut l'empereur, qui avait acquis quelque expérience des matières ecclésiastiques dans les affaires donatistes, qui dirigea et gouverna tout. Les saints Pères avaient apporté leurs plaintes écrites, ou leurs mémoires, contre leurs frères épiscopaux, et les remirent entre ses mains ; il reçut toutes ses plaintes et les livra aux flammes, après avoir exhorté les Pères à la paix. On dit qu'il approuva ceux qui avaient raison, qu'il les flatta tous et même d'une façon un peu grossière, qu'il leur adressa des exhortations et qu'il régla le différend en les faisant tomber tous d'accord, sauf quelques-uns. Il bannit ensuite ceux, en petit nombre, qui résistèrent. Rome n'occupe dans ce concile qu'une place fort obscure ; elle y fut représentée par deux prêtres, peut-être par un évêque, Hosius. On allègue aussi que le pape se trouva absent pour motif de vieillesse, je soupçonne que ce fut plutôt par politique. En tout cas, on en fit un précédent, comme nous le voyons dans les lettres de Léon sur le concile de Chalcedoine ; mais il n'est pas douteux que si Rome y eût été, elle aurait eu la primauté du rang (quel mot, hélas !). C'est même pour ce point-là que j'ai parlé de cette affaire.

Jusqu'au moment où Byzance, subordonnée alors au métropolitain d'Héraclée, devint la capitale de l'empire, Alexandrie, Antioche et Rome formaient, comme étant les villes principales, les trois grands centres ecclésiastiques. Antioche, l'ancienne capitale de la grande monarchie syrienne ; Alexandrie, capitale du royaume d'Égypte ou des Ptolémées, et le centre le plus fameux qui existât des sciences et du commerce ; Antioche, en outre, alléguant que Pierre l'avait fondée et y avait eu son siège ; et Alexandrie, se réclamant du même fondateur par le moyen de son disciple Marc ; et la troisième, Rome, encore plus célèbre, qui était la capitale du monde, et qui avait été fondée par les deux apôtres Pierre et Paul. Je ne me rends pas responsable pour cette tradition ; elle est extrêmement douteuse sur plusieurs points, mais elle exerça une grande influence au temps dont nous parlons. Tant que les empereurs furent païens, l'influence de ces sièges s'accrut par différentes causes. Cependant, les évêques conservèrent à un très haut degré leur indépendance, particulièrement dans l'Asie mineure et en Afrique, où Éphèse (qui devint plus tard métropolitaine) et Carthage obtinrent respectivement une large part d'influence. Au troisième siècle, ces deux provinces se maintinrent absolument indépendantes de Rome sur la question du baptême des hérétiques, et Cyprien usa même d'un langage très fort. Mais Alexandrie domina, de fait, sur l'Égypte et sur la Lybie, et Antioche sur l'Asie, jusqu'à ce que, dans des temps postérieurs, Jérusalem fut érigée en patriarcat. La Gaule cisalpine et je puis ajouter la Gaule transalpine, et les chrétiens de la Bretagne, étaient aussi en dehors de la domination du métropolitain de Rome, qui s'étendait sur les provinces suburbicaires, aujourd'hui les États de l'Église, le royaume des Deux-Siciles et la Sardaigne. Mais, dans tout l'Occident, il n'y avait pas de grand siège qui pût contre-balancer Rome ; et graduellement elle étendit son influence sur la Gaule, l'Espagne et l'Illyrie (qui demeura cependant une sphère contestée jusque dans des temps bien postérieurs), en désignant, particulièrement en Gaule, comme son légat, quelque métropolitain ou quelque évêque principal, mais qui n'était pas le métropolitain officiel du pays.

C'est de cette manière, ainsi que par une interprétation habile et étendue de quelques canons d'un concile de Sardique (*), dont on fit un appendice des canons du concile de Nicée, par une addition fautive au sixième canon de ce concile même, par les influences des princes et par une vigilance incessante à se servir de toutes les occasions favorables, que Rome parvint à placer tout l'Occident sous son influence.

(*) Ce fut un très petit concile provincial, composé exclusivement des adhérents du pape, débris d'une assemblée plus considérable. Rome en publia les canons comme faisant partie de ceux de Nicée. Ils accordaient à Rome une sorte d'appel de juridiction. Mais le concile de Chalcedoine ne voulut pas les admettre parmi les canons reçus par l'Église universelle ; et par l'influence d'Augustin, les évêques d'Afrique condamnèrent et défendirent ces appels. Le légat du pape soutint qu'ils appartenaient au concile de Nicée ; on ne le crut pas, et l'on eut des copies authentiques envoyées à cet effet, qui prouvèrent que c'était faux. La protestation fut maintenue.

La destruction presque totale, par les Saxons, des églises bretonnes qu'avaient fondées des hommes venus d'Orient, ainsi que le prouvait leur manière de célébrer la Pâque, et la conversion des Saxons par des personnes envoyées de Rome, lui soumièrent l'Angleterre. Cependant, l'Église du Nord, qui s'était étendue jusqu'au milieu de ce pays, ne reconnut son autorité qu'après la dispute de Whitby, entre Wilfrid et Colman, vers l'an 654. Ce ne fut qu'au concile de Trente, et malgré la courageuse résistance des prélats d'Espagne, qu'il fut déclaré que les évêques tiraient leur autorité du pape. À Constance, au 15^e siècle, on décréta qu'un concile général lui était supérieur, et l'on agit d'après ce principe.

4.2 - [Patriarches — Hiérarchie d'Orient — Influence croissante de Rome]

J'ai voulu suivre jusqu'au bout l'histoire de la hiérarchie latine, ou d'Occident. Je reviens à l'histoire générale des patriarches. Ainsi que nous l'avons vu, la profession du christianisme par l'empereur et l'établissement de Constantinople comme capitale, suscitèrent un rival à l'évêque de Rome. Mais les Grecs disputaient sur des mots, tandis que les Romains poursuivaient sans cesse leur but, l'établissement de leur suprématie hiérarchique : mettant en avant une prétention que personne ne connaissait ; saisissant, pour la mettre en action, les occasions qui leur étaient offertes par d'autres, et faisant alors valoir l'ancienne prétention comme preuve de l'antiquité de leurs droits (*). Une autre circonstance favorisa cette ambition. Constantinople cherchait à étendre et étendait son influence sur l'empire d'Orient, en se faisant arbitre dans les discussions qui surgissaient entre les évêques et entre les métropolitains. Dans le concile de Constantinople, on accorda le premier rang à Rome, comme étant l'ancienne Rome, mais Constantinople obtint le second, en qualité de nouvelle Rome. À celui de Chalcedoine, Constantinople fut placée sur le même rang, *isa presbeia*, comme la ville de l'empereur. Mais cette pression de Constantinople sur Antioche et Alexandrie les porta à se jeter plutôt dans les bras de Rome. Léon parle d'une manière remarquable des trois sièges de Pierre ; et dans les interminables disputes théologiques de l'Orient, le bon sens calme et ferme de l'Occident romain, faisait de Rome un arbitre continu touchant la doctrine. C'est ce qui donna aux papes dans toutes ces questions une influence décisive, comme on le voit dans le cas de Léon, homme réellement capable, et, je suis disposé à le croire, à intentions droites mais recherchant toujours, comme un véritable Romain, l'influence politique. Dans la personne de Léon, cette supériorité prit quelque peu, dans sa lettre à Flavien, la forme d'autorité dogmatique. Constantinople et Rome se disputaient encore l'influence ; l'une la possédait en Occident parce qu'il n'y avait pas l'empereur, l'autre en Orient, parce que l'empereur y était. Mais le mal produisait ses fruits pour le jugement.

(*) Voyez la note qui termine ces pages [point 7].

L'évêque de Constantinople, Jean le Jeûneur, se prétendit évêque oecuménique (universel), à propos d'accusations contre le patriarche d'Antioche qui se jugeaient à Constantinople. Le pape, Pélage, en raison de cela, annula toute la procédure. Mais Jean reproduisit sa prétention, quand il reconnut l'accession de Grégoire. Grégoire le dénonça comme un précurseur de l'anti-Christ, et prit alors le titre papal bien connu de Serviteur des serviteurs de Dieu. Quoique l'évêque de Rome eût droit, pensait-il sur l'autorité du concile de Chalcedoine, de se faire appeler pape universel, il s'en abstena par humilité. Mais la chose ne finit pas là. Grégoire continua ses efforts pour réprimer les prétentions de Constantinople et rompit la communion avec elle. L'empereur Maurice, qui résistait à l'influence de Rome, fut massacré avec toute sa famille, et Grégoire félicita son meurtrier de la façon la plus dégoûtante. En retour, Phocas, le nouvel empereur, rendit un décret portant que comme Constantinople avait prétendu être chef de toutes les églises, l'évêque de Rome serait le primat de toutes les saintes églises. Ceci rappelle un peu les disputes, sur une plus petite échelle, entre York et Cantorbéry, qui eurent pour résultat que York fût primat d'Angleterre, et Cantorbéry primat de toute l'Angleterre. En Irlande, la

même question s'éleva entre Dublin et Armagh : il s'agissait de savoir si l'archevêque de Dublin pouvait faire porter la croix élevée devant lui, dans la juridiction d'Armagh ! Maintenant Dublin est primat d'Irlande, et Armagh de toute l'Irlande. Et voilà le christianisme ! Mais poursuivons cette triste histoire.

4.3 - [Le pape prince temporel — Le Grand Schisme]

Au 8^e siècle, le territoire qui forme maintenant les États de l'Église, ou du moins leur plus grande partie, fut donné à Rome par Charlemagne, sous la réserve de ses droits impériaux : et le Pape devint prince temporel. Toutefois, dans le même temps, l'empereur Grec, ou d'Orient, s'empara de l'Italie méridionale, de la Sicile et de l'Illyrie, dépouillant le siège de Rome des vastes États qu'il possédait dans le premier de ces pays. De là naturellement une amère animosité.

Au 9^e siècle, l'empereur refusant de lui restituer ses États et son autorité, le pape prit en main la cause d'Ignace, patriarche de Constantinople, que l'empereur avait déposé, et ils s'excommunièrent réciproquement. L'empereur fut tué et son meurtrier qui lui succéda rappela Ignace. En attendant, le pape et le patriarche se disputaient la suprématie sur les Bulgares récemment convertis, et Rome fut accusée alors d'hérésie. À la mort d'Ignace, Photius fut rétabli dans le patriarcat de Constantinople ; le pape y consentit, à condition que la Bulgarie lui serait assujettie. On l'accorda, mais on ne tint point parole. Un légat fut envoyé de Rome à Constantinople et jeté en prison ; devenu ensuite pape, il déclara que Photius avait été antérieurement dûment jugé et dégradé. Dans le 11^e siècle, Cérularius, patriarche de Constantinople, accusa le pape de diverses hérésies. Léon IX excommunia toutes les églises grecques. L'empereur, qui avait besoin de son influence en Italie, chercha à apaiser la controverse, et les légats du pape vinrent à Constantinople ; les Grecs ne voulurent pas se soumettre. Les légats excommunièrent le patriarche et ses adhérents, et le patriarche excommunia les légats et les leurs. Et ainsi le schisme de l'Occident et de l'Orient fut définitivement consommé.

4.4 - [Grégoire le grand — Le système papal s'élève encore — Déclin puis maintien de l'église grecque]

C'est dans ce siècle que les papes, devenus, après l'accroissement successif de leur puissance, tellement infâmes dans leur conduite, que les Romains les déposèrent, que l'empereur d'Allemagne en nomma de nouveaux de sorte qu'il y en avait toujours deux qui se battaient pour la place, imposèrent, dans la personne de Grégoire VII (Hildebrand), le célibat absolu à tout le clergé. Depuis longtemps on l'exigeait d'une manière nominale ; mais, de fait, le grand corps des prêtres était marié, et ils furent forcés maintenant de renvoyer leurs femmes. En sorte que, quoique mort exilé de Rome, Grégoire réussit à dépouiller l'empereur du droit de confirmer l'élection du pape et à établir le célibat du clergé. Un autre changement très important, effectué dans ce siècle, fut l'élection du pape par les cardinaux ; elle se faisait jusqu'alors par tout le clergé, les nobles et le peuple. Cependant, on réserva la confirmation par l'empereur, ainsi que celle du peuple, mais celle de l'empereur fut mise de côté par Grégoire VII, même par Alexandre II, sous lequel pourtant il y eut un anti-pape. Grégoire fut élu par acclamation et confirmé par l'empereur, et il commença aussitôt son oeuvre de l'élévation de la papauté au-dessus de toutes les puissances humaines. Il exigea que tous les rois reconnussent qu'ils tenaient de lui leurs couronnes. Guillaume le Conquérant et d'autres refusèrent ; quelques-uns furent charmés de le reconnaître ; Naples, par exemple, la Croatie, et, chose étrange, la Russie.

Me voilà arrivé à l'entier établissement du système papal, en lutte avec le droit qu'avaient les empereurs de donner l'investiture aux évêques dans leurs sièges. L'histoire de l'Église indépendante d'Écosse est pleine d'intérêt ; elle fut le grand évangéliste de l'Allemagne et de la Suisse. Mais Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, étant soumis au pape et étant devenu archevêque de Mayence, cette contrée tomba tout entière sous l'influence papale, ou bien les richesses considérables, rattachées aux sièges épiscopaux, donnèrent naissance à la question de l'investiture, comme ils constituaient réellement des principautés et qu'on les possédait comme telles.

L'Église grecque fut dépouillée de sa gloire par les invasions des Sarrasins, devant lesquels s'éteignit l'influence d'Antioche et d'Alexandrie. Il semblait aussi que la prise de Constantinople par les Turcs, au quinzième siècle, dût mettre un terme à son importance. Mais telle n'était pas tout à fait la volonté de la providence divine : car la conversion de la Russie au christianisme s'étant accomplie, au moyen des travaux d'hommes en rapport avec le patriarche grec, au dixième siècle, par le baptême de la grande-duchesse d'abord et ensuite par celui du grand-duc, qui fut suivi de celui de toute la nation, l'influence de la Russie s'employa désormais en faveur de l'Église grecque. Au commencement, les Russes étaient soumis au patriarche de Constantinople. Au seizième siècle, l'archevêque de Moscou devint patriarche, dépendant d'abord et plus tard indépendant ; puis, sous le règne de Pierre le Grand, au commencement du dix-huitième siècle, le czar se fit chef de l'Église, comme la chose existe en Angleterre, et le patriarche et le synode furent subordonnés à son pouvoir. La dernière guerre avec la Russie eut pour son premier prétexte les droits respectifs des Grecs et des Latins sur les lieux saints de la Palestine, comme on les appelle.

4.5 - [La Réforme]

Voilà ce qu'on nomme la Chrétienté et l'Église. Mon but n'est pas d'en poursuivre l'histoire, ni d'entrer plus avant dans les détails. Par un effet de la grande et précieuse miséricorde de Dieu, la Réformation tira la Bible de l'obscurité et annonça la justification par la foi, tout en délivrant plusieurs contrées du joug de la papauté. Mais elle laissa dans toutes les Églises nationales le germe du système de la régénération baptismale, dont très incontestablement elle ne fut pas débarrassée ; elle y laissa aussi la notion d'un droit clérical exclusif au ministère, qui est la dénégation de la souveraineté et de l'oeuvre du Saint Esprit en tant que se continuant encore dans la régénération et dans le don. Et quoique plusieurs personnes, en très grand nombre, se soient dégagées de la première erreur, et que nous voyions à l'oeuvre, à l'heure qu'il est, une énergie admirable qui travaille à délivrer de la seconde ; cette énergie travaille à la destruction du système d'Églises nationales issu de la Réformation et qui était entièrement inconnu jusqu'à elle. Le vin nouveau ne peut être mis dans de vieux vaisseaux.

Il ne me reste qu'à signaler rapidement ce qui ressort de ce rapide coup-d'oeil.

5 [Résumé - Conclusion]

5.1 - [Les points principaux sur la doctrine de l'Église, chez les Pères et dans les églises]

Ce qui précède est, de fait, l'histoire de la grande maison [2 Tim. 2:20] et, sur la fin, dans ses formes les plus tristes et les plus affreuses. Ce n'est certainement pas, l'histoire du corps de Christ. Néanmoins, c'est bien le corps de Christ, que le papisme, dans sa pire forme, a la prétention d'être et même d'une façon exclusive. Voilà ce qu'a amené l'erreur de confondre le bâtiment de Dieu sur la terre, placé sous la responsabilité de l'homme (1 Cor. 3), avec le corps, composé de membres vivants, uni à Christ. Nous avons vu que lorsque les Pères insistaient sur l'unité, c'était toujours par un motif intéressé, et en vue de leur position particulière. D'abord, avec Ignace, c'est l'unité d'une assemblée locale avec son évêque ; la pensée épiscopale n'allait pas plus loin alors. Ensuite, quand eut lieu l'irruption des hérétiques, l'uniformité des sièges apostoliques dans la doctrine servit à prouver l'apostolicité de la doctrine tenue par tous ; et comme la vérité prouvait l'Esprit et l'Église, les hérétiques ne pouvaient être l'Église puisqu'ils n'avaient pas la vérité. Il faut remarquer toutefois, la forme de cette argumentation, car elle est parfaitement l'opposé de l'argumentation des catholiques romains :

ceux-ci prouvent la vérité par l'Église, tandis que l'école d'Irénée et de Tertullien prouve l'Église par la possession de la vérité. Ces pères trouvent la vérité dans l'Écriture, ou bien dans la doctrine non-interrompue des sièges apostoliques, en tant que fait. Mais ce fait n'existe plus aujourd'hui ; car Rome a fait des changements et des additions en des sujets importants, comme l'addition du filioque dans la doctrine de la procession, le changement des prières pour les morts en prières aux morts, l'addition du purgatoire et plusieurs autres choses semblables. Et pour ce qui est des deux autres sièges apostoliques, Alexandrie et Antioche, ils sont monophysites, c'est-à-dire, ne reconnaissent en Christ qu'une seule nature.

Mais reprenons. À cette époque, si l'on s'occupait de l'Église ce n'était que pour maintenir sa position contre l'hérésie. Dans la controverse suivante, ce fût pour la maintenir contre le schisme, et défendre les droits communs à tous les évêques, contre le schismatique Novatien d'un côté, et contre l'arrogance des papes de Rome de l'autre. Ce fut l'école de Cyprien. Ce fut en partie celle d'Augustin contre les Donatistes ; mais le sentiment personnel qu'il avait de la vérité divine opéra une confusion totale, et le conduisit à l'invention d'une Église invisible connue de Dieu.

Après cela, ce ne fut plus qu'un combat, d'abord pour la destruction de la puissance oligarchique du corps des évêques par le pouvoir patriarcal, et ensuite pour la prééminence entre Rome et Constantinople. Comme je l'ai fait remarquer déjà, il en résulta une Église catholique romaine. Mensonge en fait, comme ç'en est un dans le sens des mots. Car l'établissement du pape comme chef suprême sur les Églises (et cela par la puissance impériale), position à laquelle Constantinople avait entrepris de s'élever, occasionna une rupture complète ; et l'Église, en tant que corps extérieur, cessa d'être catholique, partout où Rome entrepris de la rendre catholique romaine. Elle fut divisée en deux vastes camps : le camp romain et le camp grec ; le romain, à la vérité, le plus considérable, mais dépendant, après tout, des chefs de l'Occident, comme le grec des chefs de l'Orient ; et maintenant incapable même de se vanter de la supériorité du nombre, car la séparation protestante a rendu le nombre des chrétiens de profession qui sont en dehors du giron romain plus considérable que ceux qui se trouvent dans ce giron. Rome possède exclusivement une seule chose, la prétention apostate à la puissance, pendant qu'elle met de côté l'unique suprématie de Christ et qu'elle s'oppose à la Parole de Dieu qu'elle falsifie ; mais cela est tout.

5.2 - [Situation respective de la vérité et de l'erreur]

Mais notre affaire, c'est la doctrine. Ici, remarquez une autre chose. Personne ne s'occupait du développement béni de la vérité touchant l'Église. Quelques-uns se servaient bien de l'idée attribuant ses privilèges au corps extérieur, la maison (et les niant par cela-même, car c'est un non-sens que de parler de membres de Christ méchants), et ils citaient quelques passages de l'Écriture qui s'y rapportent ; mais ce n'était que comme moyen de réfuter leurs adversaires. Nul, que je sache, ne saisit jamais les bénédictions particulières à l'Église pour les développer ; ils marchaient par la vue ; leurs regards contemplaient ce qui avait été fondé sur la terre. À la vérité, c'était la chose importante, le grand fait de l'intervention souveraine de Dieu dans le monde, ce qui lui appartenait sur la terre, Sa vigne, Son bâtiment. Mais comme ils ne distinguaient pas le corps d'avec la maison ; cette dernière, qui était la chose visible, était seule devant leurs yeux. Il en résulta d'abord qu'on admit la possibilité du mal dans le corps de Christ, ce qui obligea les hommes à marcher avec le mal d'une manière continue et à le sanctionner ainsi pratiquement, ou bien les força de rompre avec le corps ; et, en second lieu, qu'on attribua au mal lui-même le titre à la puissance divine et spirituelle ; tout cela sous le prétexte que l'Église était le corps de Christ, que si vous n'en étiez pas membre, vous ne pouviez posséder la Tête. Le salut ne se trouvait que là. Ceci était vrai ; mais il n'est point vrai qu'ils sont ce corps, ou que Christ a des membres morts. De plus, le baptême fut tenu pour être, en tant qu'introduction dans l'assemblée de Christ (ce qu'il est effectivement), ce par quoi nous devenons membres de Christ et enfants de Dieu. Ainsi pensent les romanistes, ainsi pensent les protestants orthodoxes, ainsi même pensent en général les baptistes. Mais le baptême n'a rien à faire, même comme figure, avec l'unité du corps ou l'admission dans le corps. Même dans sa signification figurée, il ne va pas au-delà de la mort et de la résurrection ; tout ce qu'il implique, c'est le passage individuel à la nouvelle vie et la mort à l'existence d'Adam, tandis que l'unité du corps dépend de l'exaltation de la Tête dans le ciel. C'est après avoir été exalté, et pas jusqu'alors, ainsi qu'il le déclarait lui-même : «Si je ne m'en vais, le consolateur ne viendra point» que Jésus, la Tête, a envoyé le Saint Esprit ; et c'est par un seul Esprit que nous sommes tous baptisés pour être un seul corps. Comme Pierre le dit à ses auditeurs dans les Actes : «Étant donc exalté par la droite de Dieu et ayant reçu de la part du Père le Saint Esprit promis, il a répandu ce que maintenant vous voyez et entendez». C'était là le baptême de l'Esprit, comme nous le voyons Act. 1:5 ; et c'est de cette manière, par un seul Esprit, que nous sommes tous baptisés pour être un seul corps. Dans ce corps se trouvent des membres dans lesquels l'énergie de l'Esprit se déploie en dons variés (1 Cor. 14:11-14). L'Esprit n'habite pas dans le corps, mais dans la maison : «édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit». Les pierres ne sont pas, comme telles, membres de Celui qui demeure dans le bâtiment. Tout cela était confondu par les Pères.

La conséquence a été les prétentions du papisme et la confusion protestante, quant à la régénération baptismale et au caractère de membres de Christ : deux points avec lesquels le baptême n'a rien à faire.

Nous avons signalé cet autre terrible résultat, que le mal était reconnu comme rattaché à Christ. L'Église est l'arche ; hors d'elle, point de salut. Les animaux impurs sont dans l'étage d'en bas ; comme Noé, Christ est en haut. C'est la doctrine d'Origène et de Clément. Dans une grande maison, il y a des vaisseaux à déshonneur de bois et de terre [2 Tim. 2:20] ; mais, par une rare confusion de la pensée et de la doctrine des Écritures, Christ à sa venue, les brûlera ou les brisera. C'est l'idée de Cyprien. L'ivraie est mêlée avec le froment dans l'Église : voilà Jérôme et le Protestantisme. Jusqu'à ce que, à la fin, la corruption devint si grande, que, selon les paroles d'Augustin, on gémissait de voir des multitudes de méchants entourer l'autel de l'Église ; il faut les y laisser. La ressource de son esprit, c'est la prescience prédestinatrice de Dieu et une Église invisible. Il y a hors de l'Église bien des personnes meilleures que celles qui sont dedans, mais Dieu y mettra ordre. On est uni d'une manière invisible par le lien de la charité, tandis que ceux qui sont dedans par le fait extérieur, n'ont pas de lien réel. Telle est souvent aujourd'hui la ressource du Calvinisme rigide : il acquiesce à l'établissement officiel, il acquiesce au mal, par la raison que Dieu arrangera tout comme il faut. La conscience oblige d'être schismatique dans la forme, lorsque la corruption et le mal caractérisent ce qui porte le nom de corps de Christ ; et la séparation d'avec la masse générale de la chrétienté, met en péril la stabilité de l'âme et sa foi en quelque unité, et souvent aussi fait qu'on y est contraire parce qu'on ne voit pas la maison, ce qui expose à une doctrine insensée, et à des associations hérétiques.

Telle est, hélas ! l'histoire de l'Église et la marche du dogme à son sujet, sous les exercices produits par l'état des choses en rapport avec la théorie qui avait cours. Si l'assemblée extérieure était, en effet, le corps de Christ, s'en séparer, c'était le schisme, et aussi loin que portait l'acte de l'homme, la ruine ; mais la véritable union des membres avec la Tête n'était pas connue. Si l'assemblée extérieure n'était rien, alors toute responsabilité collective était détruite ; et il ne pouvait y avoir lieu au jugement du méchant serviteur. Il n'y avait pas pour la chrétienté de responsabilité collective, découlant du don fait du Saint Esprit à l'assemblée sur la terre. La conscience spirituelle ne pouvait pas non plus reconnaître la corruption comme le véritable corps de Christ. Quelques-uns voulaient réformer, d'autres séparer ; et l'idée même de l'unité de l'Église était, ou perdue d'un côté, ou considérée comme parfaitement compatible avec la plus grossière corruption et la puissance de Satan, de l'autre. En même temps, ce qui était ainsi corrompu portait le nom de corps de Christ, et on prétendait rattacher l'autorité divine à l'administration de cette corruption. La notion d'une église invisible fut inventée pour

concilier la conscience spirituelle avec un état de chose pareil. L'Écriture prédit la chute de l'Église, elle la raconte même et prédit qu'elle deviendra pire encore, elle annonce la corruption et des temps fâcheux ; elle parle enfin d'apostasie. Mais elle ne parle jamais d'un corps de Christ corrompu. Elle ne nie pas un état général de choses corrompu, qu'elle compare à une grande maison ; et elle recommande de se purifier des vaisseaux à déshonneur, et de marcher avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. Elle parle d'un édifice de Dieu selon ses desseins, et qui l'est, de fait, au commencement et à la fin ; mais elle parle avec autant de clarté de la responsabilité de l'homme en tant que travaillant à l'édifice. La confusion actuelle n'est pas une difficulté pour quiconque a l'Écriture dans ses mains et dans son cœur, et reconnaît son autorité. La Parole de Dieu présente tout avec clarté : le corps uni à sa Tête céleste dans une assurée et très riche bénédiction, la corruption nettement décrite et jugée, et, au milieu du mélange auquel on doit s'attendre dans une grande maison, un sentier clair et net pour la droiture, l'obéissance et la pureté de la marche. La maison, comme elle devait être, bien réglée, colonne et soutien de la vérité (1 Tim. 3) : et quand elle est remplie de vaisseaux à déshonneur, en tant que grande maison, le commandement positif de se séparer du mal et de ces vaisseaux (2 Tim. 2). Le lecteur remarquera que c'est dans cette dernière épître, quand il est parlé de la maison dans ces termes, que la Parole de Dieu, les Écritures, sont présentées avec insistance, comme le sûr et efficace refuge de l'âme, dans les temps fâcheux de la chrétienté corrompue.

6 - [Détails sur l'état de l'Église primitive]

6.1 - [Sur le plan de la doctrine]

J'ajoute comme un triste mais utile appendice quelques faits relatifs à l'Église primitive tant vantée.

D'abord, pour ce qui concerne la doctrine, l'exposé que j'ai donné des idées d'Hermas, dont l'ouvrage était lu dans beaucoup d'églises, est cité par Irénée, et était cru inspiré par Origène, est la preuve la plus manifeste de la grossière ignorance de l'Église primitive et de son incompetence complète pour juger de la doctrine.

Mais, en outre, la doctrine des Pères antérieurs au concile de Nicée, n'est rien moins que [= n'est pas du tout] satisfaisante sur la divinité de Christ. Justin nie absolument que le Dieu suprême, créateur, puisse apparaître comme un homme dans ce monde ; et quiconque les connaît un peu ne saurait nier qu'ils professaient en général, quoique pas sans exception, la doctrine que jusqu'au moment où la création eut lieu, Christ n'avait pas d'existence distincte en tant que personne, suivant que l'expriment les mots *endiathétos* et *prophorikos*. Par suite de leur désir de profiter des idées païennes et de l'influence qu'exerçait la philosophie de Platon, leur enseignement sur le Logos, ou la Parole, et sur ce que le mot Trinité exprime, est extrêmement vague et prête à beaucoup d'objections, pour dire le moins. Mais si sur un point aussi fondamental, qui est la vérité elle-même et le fondement de toute vérité, la personne du Seigneur Jésus-Christ en un mot, la doctrine des Pères est relâchée et corrompue, sur quel sujet pouvons-nous nous confier en eux ? L'un considère le jugement dernier comme le moyen de purifier ceux qui sont imparfaits, et Augustin regarde la Cène du Seigneur comme un acte d'action de grâces pour les bons, comme faisant propitiation pour les méchants, et, quoiqu'elle ne puisse pas être utile aux méchants morts, comme une consolation pour les vivants (c'est-à-dire qu'elle les trompe). Il dit, ailleurs, qu'elle peut adoucir leurs peines dans l'enfer. Quant à la grâce de Dieu, on la connaissait à peine parmi eux.

Le lecteur voudra bien se souvenir que ce n'est pas des âmes, ou de leur foi personnelle, que je parle, mais bien des docteurs comme tels. Personne n'est aussi peu digne de confiance sur toute doctrine fondamentale, que la masse de premiers pères.

6.2 - [Sur le plan des mœurs]

Relativement à la pratique, voici le tableau que dans son traité, *De lapsis*, Cyprien nous trace des mœurs des chrétiens, environ deux cents ans après Christ, pendant que l'empire était encore païen. Il dit qu'ils furent dans la persécution l'objet d'une dispensation miséricordieuse, en sorte que ce n'était pas une persécution, mais une investigation, une épreuve de leur conduite (exploratio), et qu'il ne fallait pas s'aveugler sur les causes. Là-dessus, il se met à décrire l'état de l'Église :

Les individus s'appliquaient à augmenter leur patrimoine, et entièrement oublieux à la fois de ce qu'on avait fait du temps des apôtres et de ce qu'on doit toujours faire, ils ne tendaient, avec une ardeur d'avarice insatiable, qu'à accroître leur fortune. Point de piété dans les prêtres ; point d'incorruptible fidélité dans les ministres (les diacres) ; point de charité dans les oeuvres ; point de règle dans les mœurs. La barbe arrachée parmi les hommes (*) ; le visage peint chez les femmes ; les yeux tout changés de ce que Dieu les a faits (*post Dei manus*) ; les cheveux colorés de mensonge ; des fraudes subtiles pour tromper le cœur des simples ; une volonté perfide pour circonvenir les frères. Les liens du mariage contractés avec des incrédules ; les membres du corps de Christ prostitués aux païens. Non seulement des jurements téméraires, mais même le parjure, le mépris orgueilleux et hautain des supérieurs, les méchantes conversations de lèvres empoisonnées, les discordes réciproques d'une haine invétérée. Beaucoup d'évêques, qui devraient être une exhortation et un exemple pour les autres, au mépris de leur commission divine, se chargent d'affaires séculières, quittent leurs sièges et, abandonnant le peuple, errent à travers les autres provinces, courent les foires et les marchés et trafiquent pour le gain. Point de secours dans l'Église pour les frères pauvres, désir de posséder beaucoup d'argent ; insidieuses pratiques pour avoir des biens ; augmentation de l'intérêt par une usure multipliée.... Tel est le tableau que nous a laissé des mœurs des chrétiens un évêque, qui vivait au milieu d'eux.

(*) Je dis arrachée à cause que dans *Ad Quir. III, 84* (*Textimionium*) il r end par *vellendam* ce qui dans le texte sur *Lév. 19:27*, est *corrumpantur*, comme ici.

Je puis y ajouter le récit que fait Augustin des fêtes des saints sous les empereurs chrétiens. Il s'était opposé avec beaucoup de piété et de courage, à ce que les gens vinssent à l'église ivres ; il avait prêché contre ce scandale en présence d'un petit nombre, et sa prédication avait excité de grands murmures dans la masse du peuple. Leurs pères, disait-on, étaient d'excellents chrétiens et ils agissaient ainsi ; pourquoi aujourd'hui y mettrait-on obstacle ? Augustin insistait auprès d'eux sur les préceptes chrétiens et il ajoute : Cependant, de peur qu'il ne semblât que nous faisons peser quelque reproche sur ceux qui, avant notre époque, ont toléré, ou n'ont pas osé interdire ces crimes manifestes d'une multitude ignorante, je leur exposai par quelle nécessité ces choses semblaient avoir surgi dans l'Église ; savoir qu'après de si nombreuses et si violentes persécutions, la paix étant arrivée, de peur que les multitudes de païens qui désiraient se placer sous le nom chrétien, n'en fussent empêchées par le fait qu'elles avaient coutume de célébrer les jours de fête de leurs idoles par des festins abondants et dans l'ivrognerie, et qu'elles ne pourraient pas s'abstenir aisément de leurs pernicieuses et très anciennes habitudes, il avait paru convenable à nos ancêtres de descendre en cela à leur infirmité ; et à la place des jours de fête abandonnés, d'en établir d'autres en l'honneur des saints martyrs, dans la célébration desquels ne se trouverait pas le même sacrilège, quoiqu'il s'y trouvât la même intempérance. Et il montre ensuite comment on espérait en les attachant à Christ, les sevrer par des préceptes, de telle sorte qu'ils fussent capables de rejeter, après être devenus chrétiens, ce qui leur avait été accordé pour leur permettre de le devenir (*Aug. Litt. ad Alypium, XXIX, éd. Ben.*).

Il est difficile de dire ce qui est le plus triste, du fait, ou de l'excuse qu'en donne Augustin. Ce fut bien cependant le véritable motif, comme nous en voyons la preuve en Angleterre dans les instructions données par le pape Grégoire pour que, dans la conversion des Saxons, on agit d'après ce principe. Voyez par ex. (*Lib. IX, Epist. 71*) sa recommandation à Mellitus qui allait en Bretagne.

Cette manière d'établir des fêtes de saints ne fut pas simplement une chose locale. Noël fut fixée à la fête des Saturnales (mot de venu technique pour exprimer une licence sans frein), parce qu'on ne pouvait pas l'abolir, et qu'on voulut la christianiser ! (*) Le jour de la purification fut substitué aux Luperciales, qui avaient ce caractère, et ainsi des autres.

(*) On ne sait dans quelle saison de l'année eut lieu la naissance de Christ. Il y a quelque petite probabilité, par suite de la mention du rang d'Abia, que ce fut en automne. L'Église grecque la célèbre le jour de l'Épiphanie.

Voici, d'après Eusèbe, l'état de l'Église qui amena les persécutions qui précédèrent son temps : les conducteurs furieux contre les conducteurs, et les gens en luttes tumultueuses les uns avec les autres ; enfin, une hypocrisie impossible à rendre et la dissimulation, parvenues au plus haut degré. Alors, dit-il, le jugement divin commença avec mesure, comme il prend plaisir à faire, et d'abord par l'épreuve parmi les soldats. Mais quand on en fut venu à agir comme des athées ; quand on eut ajouté une méchanceté à l'autre ; quand nos pasteurs les plus estimés, au mépris du lien de la piété, s'embrasèrent en dispute les uns avec les autres, croissant seulement en débats, en menaces, en jalousie, en inimitié et haines les uns contre les autres : alors, dit-il, selon la parole de Jérémie, la pleine marée de l'épreuve fit irruption. Telle était l'Église primitive du troisième siècle.

Jérôme nous apprendra s'il y eut quoique amélioration lorsque l'empire devint chrétien. Voici ce qu'il dit du clergé : Valentinien avait rendu une loi pour défendre au clergé de gagner des héritages en veillant au lit de mort des personnes qui possédaient des biens. Ici, Jérôme rend compte de l'état des choses. Il déclare qu'il ne se plaint pas de la loi, mais de ce qu'elle a été nécessaire. Elle manifeste réellement, comme toutes les lois le font, un état de choses devenu général. «La précaution de la loi est prévoyante et sévère ; néanmoins, elle ne suffit pas pour réprimer l'avarice. Nous nous moquons des lois au moyen des dépôts ; et comme si les décrets des empereurs étaient plus grands que ceux de Christ, nous redoutons les lois et nous méprisons les Évangiles. C'est la honte de tous les prêtres de faire de leur fortune leur objet d'étude. Moi qui, né dans une pauvre maison ou une chaumière rustique, pouvais à peine, satisfaire aux cris de mon ventre avec du millet et du pain grossier, je fais maintenant le délicat pour la fine farine et le miel ; je connais les espèces et les noms des poissons ; je sais sur quel rivage se trouve le poisson à coquille ; je distingue les provinces par la saveur des oiseaux, etc. De plus, j'entends parler de l'ignoble service de quelques-uns auprès de vieillards et de vieilles femmes sans enfants».

Il décrit ensuite, dans un langage qui serait très désagréable à traduire, les dégoûtantes attentions serviles du clergé à côté du lit des malades, et il poursuit en ces termes : «Ils tremblent à l'entrée du médecin, et avec des lèvres qui bégaient, ils s'informent si les malades vont mieux ; et si le vieillard a un peu plus de force, ils se sentent eux en danger, et tout en simulant la joie, leur cœur avare est à la torture au-dedans, car ils redoutent de perdre leurs peines et ils comparent le vigoureux vieillard aux années de Méthuséla» (Ep. LII ad Nepotianum).

À la même époque, Augustin se plaint que, de son temps, si quelqu'un voulait vivre d'une manière pieuse il était un objet de moquerie, non pas seulement de la part des païens, mais de la part des chrétiens de profession. Il se plaint que le diable eût envoyé de tout côté tant d'hypocrites en habits de moines, qui n'étaient envoyés nulle part, n'étaient fixés nulle part, ne se tenaient nulle part ; d'autres qui colportaient de lieu en lieu des membres de martyrs, si toutefois ils avaient appartenu à des corps de martyrs, etc ..., tous réclamant les frais d'une indigence lucrative, ou le salaire d'une prétendue sainteté.

Ces extraits suffiront pour donner une idée de l'état de ce qu'on appelle l'Église primitive. Des recherches plus étendues ne feraient que rendre l'évidence plus grande, et pour ce qui regarde la doctrine, d'une manière qui ne pourrait qu'affliger profondément tout esprit sobre et pieux. Ce n'est point une preuve qu'il n'y avait pas alors de piété cachée, ni de foi véritable ; mais il en résulte que l'autorité des monuments que nous possédons de la primitive église, est moins que rien en fait de doctrine, et que quant à la pratique en général, dans le clergé comme parmi les laïques, elle était une honte pour le nom de Christ.

Ce que j'ai donné, dessine ses traits fidèlement. Tout ce que je désire, c'est que la conscience de mes lecteurs sache ce qu'était l'Église primitive, et que le son spécieux d'un titre ne lui fasse plus illusion. Il n'a pas existé d'époque où il y ait eu si peu d'orthodoxie que dans celle qui précéda le concile de Nicée, à l'exception de celle où l'arianisme fut universel, sous le règne de Constance et de quelques autres empereurs. L'Église catholique, le pape, et tout le monde, tournaient autour de l'empereur, pareils à une girouette ; Athanase mourut condamné par le concile de Tyr, et Arius dans la communion de l'Église universelle : seulement, la nuit qui précéda le jour où il devait prendre sa place, il périt, par le jugement de Dieu disent ses adversaires, par le poison prétendent ses amis.

7 - [L'élaboration du dogme de la suprématie papale]

J'ajoute une courte note relative à l'époque de l'élaboration du dogme de la suprématie papale, à laquelle il est renvoyé dans le cours de cet écrit. Le premier qui, au milieu de beaucoup de vague déférence et de vague admission de la diversité de rangs, fait du pape, d'une façon formelle, le seul et unique centre d'unité, c'est Optatus de Milève. Dans son second livre (*) (n'ayant pas ses œuvres sous la main, je cite d'après les Centuries de Magdebourg), il s'exprime ainsi : «La chaire épiscopale fut d'abord conférée à Pierre dans la ville de Rome, et il s'y assit comme tête de tous les apôtres ; de là aussi il fut appelé Céphas, comme étant celui en qui seul l'unité de la chaire devait être gardée par tous. Aussi les apôtres ne prétendent-ils pas à une chaire chacun (singulas sibi quisque) ; de sorte que quiconque en établirait une autre en opposition à la seule et unique qu'il y ait, serait un schismatique et un pécheur». Mais il dit cela en opposition au schisme des Donatistes.

(*) Je ne cite pas le septième, quoiqu'il y soit fait allusion au sujet, parce que l'authenticité en est plus que douteuse. Néanmoins, il est incontestablement fort ancien.

Au temps d'Augustin, quand les synodes d'Afrique eurent condamné les Pélagiens, ils envoyèrent leurs décrets à Rome comme à l'ordinaire. Dans sa réponse, Innocent 1er leur dit qu'ils avaient par là manifesté un sentiment convenable de la soumission qui est due au siège apostolique, duquel toute l'autorité épiscopale découlait et doit découler toujours, comme de la seule et unique fontaine-chef, pour fertiliser tout le monde par ses divers ruisseaux. Il avait, ajoutait-il, condamné de son autorité propre ces hérésies et avait retranché de l'Église leurs auteurs. Cependant, le pape qui lui succéda, Zozime, approuva les propositions de Pélage comme elles lui furent envoyées de Palestine, et condamna tout ce que l'on avait fait précédemment contre lui. Mais, par l'influence d'Augustin, l'an 418, un concile de Carthage condamna et anathématisa Pélage, et décréta que si quelqu'un avait la prétention de faire appel au-delà de la mer (c'est-à-dire à Rome), nul ne le reçût à la communion. L'empereur, à qui on envoya, condamna Pélage et le bannit de Rome. Zozime alors condamna aussi ce qu'il avait approuvé, et les Africains étant satisfaits, Zozime réclame comme auparavant la juridiction universelle de Pierre, et tout continue doucement. Augustin déclare d'une manière expresse, dans son Traité sur l'Évangile de Jean, que Christ était le rocher sur lequel l'Église était bâtie, le rocher que Pierre avait confessé. Ailleurs, dans ses Rétractations, si je ne me trompe, il dit qu'on peut l'entendre autrement, si on le préfère.

Léon, homme capable, unit les deux pensées d'une façon très adroite. Je cite pour donner une idée de la manière dont les prétentions romaines étaient mises en avant dans son siècle. «Car la solidité de cette foi, qui est louée dans le prince des apôtres, est perpétuelle ; et comme ce que Pierre a cru concernant Christ subsiste toujours, de même ce que Christ a institué en Pierre demeure toujours». Alors il cite en entier Math. 16:16, et continue : «La disposition de la vérité demeure donc ; et le bienheureux Pierre, persévérant dans la force du rocher qu'il a reçue, n'a pas abandonné le gouvernail de l'Église dont il a été chargé. Car il est ainsi placé devant les autres,

afin que, par son nom de rocher (petra), par son caractère de fondement, par sa position de portier du royaume des cieux, son titre d'arbitre de ce qu'il faut lier et délier, ce que ses jugements déterminent devant être ratifié dans les cieux, nous puissions connaître, au moyen des mystères mêmes de ses titres, quelle est son association avec Christ pour administrer maintenant, d'une manière plus parfaite et plus puissante, les choses qui lui avaient été confiées, et s'acquitter de chaque partie de ses devoirs et de ses soins en Celui et par Celui par lequel il a été glorifié. Si donc nous faisons comme il faut et discernons comme il faut quelque chose ; si nos supplications journalières obtiennent quelque chose de la miséricorde de Dieu, c'est en vertu des oeuvres et des mérites de celui dans le siège duquel son pouvoir vit et son autorité est prééminente. Car, bien-aimés, cette confession qu'inspira le coeur de l'apôtre par Dieu le Père, s'éleva au-dessus de toutes les incertitudes des opinions humaines, et reçut la fermeté d'un roc qu'aucune secousse venue de là ne saurait ébranler. Car, dans l'Église universelle Pierre dit chaque jour : «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». Cette foi triomphe des démons» etc. (Serm. III). Et encore sur l'Assomption de Pierre (Serm. IV) : «Tous sont rois par le signe de la croix, tous consacrés prêtres par l'onction du Saint Esprit, etc. Mais Pierre fut choisi... afin que, quoiqu'il y ait dans le peuple de Dieu beaucoup de prêtres et beaucoup de pasteurs, Pierre néanmoins, en vertu d'un titre lui appartenant en propre (propre), gouvernât tous ceux que Christ aussi gouverne comme chef et souverain (principaliter) ; grande et merveilleuse communauté (consortium) de son pouvoir, bien-aimés, que l'estimation divine (dignatio) a conférée à cet homme ; et si elle a voulu que quelque chose fût commun aux autres chefs et à lui, elle n'a jamais accordé que par lui tout ce qu'elle ne refusait pas aux autres». Il cite de nouveau, Matth. 16, qu'il commente ainsi : «Comme je suis le rocher inviolable, Moi, la pierre de l'angle qui de deux choses en fais une seule, Moi, le fondement outre lequel personne n'en peut poser d'autre, néanmoins, toi aussi, tu es un rocher (petra), identifié avec ma vertu (c'est-à-dire ma puissance et ma force, comme on dit vertu d'une médecine, d'une plante), afin que les choses qui sont propres à mon pouvoir te deviennent communes par ta participation avec moi» (Voir aussi Serm. LXII, XI de pass. Dom). Enfin (Epist. X ad Episcopos per provinciam Viennensem constitutos) : «Mais le Seigneur a voulu que le mystère de cette fonction appartint à l'office de tous les apôtres, en tant que placée d'abord et principalement (principaliter) dans le bienheureux Pierre, tête de tous les apôtres, et exprimant ainsi sa volonté que de lui, comme d'une espèce de tête, ses dons découlassent dans le corps, afin que quiconque oserait se retirer de la solidité de Pierre, comprit qu'il n'avait point de part dans le mystère divin. Car il Lui a plu (à Christ) que celui qu'Il prenait dans la communion (consortium) de son unité individuelle fût appelé ce qu'Il était, Lui, disant : «Tu es Pierre» etc., afin que, par un merveilleux don de la grâce de Dieu, l'édifice du temple éternel reposât sur la solidité de Pierre, fortifiant Son Église par cette fermeté, de sorte que la témérité humaine ne pût pas l'atteindre et que les portes de l'enfer ne pussent pas prévaloir contre elle. Je termine ici ma note. Pour tout chrétien, la place donnée à Pierre parle pour elle-même. Il serait superflu de pousser plus loin l'examen des prétentions du papisme quant à la doctrine ; je n'ai rien à faire ici avec son influence politique, et j'ai donné suffisamment son histoire. Un sujet de recherches très intéressant, mais fort difficile, en rapport avec cette esquisse, serait d'examiner jusqu'à quel point les opérations de la lumière divine et de la conscience se liaient à quelques-uns des mouvements hérétiques des divers âges, quoique la ruse de Satan eût gâté et corrompu le mouvement de ces âmes téméraires. Cet intérêt s'appliquerait aux diverses sectes comme on les appelle, qui s'élevèrent à partir du sixième siècle autant pour le moins qu'aux divers corps hérétiques qui surgirent dans les premiers. Mais les faits sont très difficiles à apprécier et même à établir, et il faut passer au crible la plus grande partie des témoignages comme provenant d'adversaires. Prendre, par exemple, comme cas manifestes, Tertullien et les Pauliciens.

LETTRES de J.N. DARBY

1 - n° 457

La connaissance du salut ne délivre pas de ce présent siècle. Le plus grand nombre des chrétiens est malheureusement mêlé avec le monde, comme Israël à Babylone, où nous ne voyons dans une sainte séparation, que Daniel, et les trois jeunes hommes avec lui, l'un dans la fosse aux lions, les autres dans la fournaise.

Cette séparation me paraît au point de vue pratique, toujours plus difficile. Le monde est si réel dans son influence sur nous, — et si séducteur ; nous nous en apercevons à peine, et nous nous trouvons enveloppés, pour ainsi dire, sans que nous nous en doutions. Je comprends pourquoi, dans les siècles passés, des coeurs troublés cherchaient leur refuge dans des monastères et des cloîtres ; effrayés dans leur faiblesse des difficultés qu'ils rencontraient autour d'eux. Mais Christ est un Rocher dans une terre faite pour nous accabler, et il est une ombre et un abri pour ceux qui apprennent le secret des degrés qui nous font monter dans ce refuge.

Je trouve souvent en moi le désir d'être délivré de toute cette scène, d'en être absent, — avec le Seigneur, — mais ce n'est pas là un bon sentiment : il faut attendre, et travailler, et rendre témoignage jusqu'à ce que Jésus vienne.

ME 1921 p.192

2 - n° 461

... Il y a un point qui mérite une très sérieuse attention ; le voici : Si nous péchons et que nous jugions le péché au moment où il a été commis, notre chute, sans doute, est un empêchement pour l'âme ; elle nuit à notre progrès et à notre service ; mais la chose n'est pas accumulée sur la conscience, en sorte que Satan puisse s'en servir, car elle a été vidée devant Dieu. Dans le cas contraire, on l'oublie peut-être ; mais plus tard la chose n'étant pas vidée devant Dieu, cette accumulation devient une arme formidable entre les mains de l'adversaire et nous ne pouvons pas sentir que Dieu est pour nous dans l'affaire, parce qu'elle n'a pas été vidée devant Lui. Un homme souillé par un mort ne pouvait s'approcher du tabernacle jusqu'à ce que l'eau de séparation eût été versée sur lui. Ce n'est pas qu'il ne fût pas Israélite, au contraire, c'est parce qu'il l'était. Il ne s'agit pas de justification, ni de conversion, bien qu'on ne puisse pas s'approcher de Dieu et que dans l'âme la chose prenne presque nécessairement, peut-on dire, ce caractère, — mais il s'agit du gouvernement de Dieu à l'égard des siens. Or, dans ce cas, tant que tout n'a pas été vidé, il est impossible qu'on aie la paix. Un autre aura péché tout autant, mais se sera jugé sur-le-champ, et ne sera pas dans le même cas ; mais Dieu est toujours fidèle, et toujours amour, quoique nous soyons infidèles.

ME 1922 p. 324

FRAGMENTS de LETTRES John N. Darby

Bibliquest

Les titres des fragments de lettres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 - [Vie chrétienne — suivre Christ]
- 2 - [Mysticisme]
- 3 - [Une vie bien nourrie de Christ est une vie bien remplie]
- 4 - [Inspiration de l'Écriture]
- 5 - [Paix et joie et volonté de Dieu]
- 6 - [Mal tourné en bien]
- 7 - [Conducteurs, autorité et Clergé]
- 8 - [L'Église manifestant la gloire de Dieu au monde]
- 9 - [Discipline — Dieu : le Père et le Fils]
- 10 - [La mort pour le chrétien]
- 11 - [Genèse 18]
- 12 - [Ce que nous sommes]
- 13 - [Le christianisme au milieu du mal de ce monde]
- 14 - [La vie du chrétien]
- 15 - [Le chrétien dans le ciel et sa fidélité à Christ]
- 16 - [Valeur de la Parole révélant Dieu en Christ]
- 17 - [Le Saint Esprit dans l'Église — Jean 3:34]
- 18 - [Immortalité de l'âme]
- 19 - [Peines éternelles]
- 20 - [Le chrétien et la guerre ; le patriotisme]
- 21 - [Paix du croyant dans les ébranlements du monde]
- 22 - [1 Timothée 5:24-25 et 2 Timothée 2:19-22]
- 23 - [Résumé de l'épître aux Romains — Souffrances de Christ dans les Psaumes et les Évangiles]
- 24 - [Le chrétien : une lumière manifestant la gloire de Christ — 2 Cor. 3:7 à 4:10]
- 25 - [Le ministère chrétien, c'est faire connaître Christ]
- 26 - [1 Jean 1 : le croyant ne péchant pas]
- 27 - [1 Jean 1 : Communion et purification]
- 28 - [Amour et vérité]
- 29 - [1 Cor. 7:14 : les enfants du chrétien sont saints]
- 30 - [Caractères du chrétien pour le temps actuel]
- 31 - [Nécessité du dévouement]
- 32 - [Justification et résurrection]
- 33 - [Justification, expiation et obéissance de Christ]
- 34 - [La loi et le chrétien]
- 35 - [Nombres 15 et 17 ; épître aux Philippiens]
- 36 - [Souffrances de Christ à Gethsémani]
- 37 - [Tribunal de Christ — Genèse 15 et 17]
- 38 - [Vie chrétienne et mort de Christ selon les Philippiens]
- 39 - [Marche selon l'Esprit — Jean 21:18]
- 40 - [Vivre c'est Christ — Phil. 1:21]
- 41 - [Pardon et justice par la foi]
- 42 - [Libre arbitre et perdition de l'homme]
- 43 - [Incrédulité quant à la Parole de Dieu]
- 44 - [Lumière et amour]
- 45 - [Valeur de la Parole de Dieu]
- 46 - [Aperçu des Romains — Essence de Dieu : lumière et amour]
- 47 - [Relations de famille, affections humaines]
- 48 - [Place de la femme]
- 49 - [Témoignage chrétien : communion et humilité]
- 50 - [Manifester Christ]
- 51 - [Simplicité de la vérité — Apprécier Christ]
- 52 - [Discipline dans l'Assemblée : comment elle s'exerce]
- 53 - [Exercice de la discipline : rôle des frères et des soeurs]
- 54 - [La trompette selon 1 Cor. 15:52 et 1 Thes. 4:16]
- 55 - [Église corps de Christ et pratique chrétienne]
- 56 - [Daniel 9:27 — le désolateur]
- 57 - [Restauration d'un croyant]
- 58 - [Humanité et divinité du Seigneur]
- 59 - [Position et état ; dévouement et sainteté]

1 - [Vie chrétienne — suivre Christ]

1° Octobre 1851

Bien cher frère,

Vous commencez un peu, je le pense, cette période d'activité qui fait de la vie de réflexion une vie bien plus cachée qu'auparavant. C'est un progrès très réel dans la vie chrétienne. J'aimais la philosophie divine ; elle est toujours de mon goût. Aussi longtemps que la vie extérieure se compose de cela, on a l'apparence d'être beaucoup plus spirituel et plus profond. C'est ainsi que la vapeur qui sort de la machine a l'air d'avoir beaucoup plus de force que ce qui trame le lourd convoi ; en apparence celui-ci ne fait qu'opposer de la

résistance au mouvement qu'on veut lui imprimer ; mais c'est lorsqu'elle est cachée pour le grand nombre, que la force agit réellement ; de cette manière sa réalité est aussi mise à l'épreuve.

Et pourquoi dis-je que c'est un progrès réel ? C'est qu'elle a moins d'apparence devant les hommes, qu'elle est plus entièrement devant Dieu, de l'approbation duquel il faut se contenter. Il faut se contenter de posséder la chose avec Lui ; que dis-je ? de la trouver en Lui ; mais c'est la posséder réellement. C'est le principe de la perfection morale, de jouir des choses au lieu de s'en accréditer aux yeux d'autrui. La vie active chrétienne est une vie vulgaire de service, en contact avec les passions, les fautes, les faiblesses humaines ; en un mot, en contact avec la chair. Mais pour y agir, pour y introduire Dieu, et c'est ce que Christ était, il faut la puissance ; il faut vraiment, dans la communion avec Lui, en participant ainsi à cette nature que rien n'entame et qui brille de sa propre perfection au milieu de tout, être au-dessus de tout ce qu'on rencontre.

La philosophie divine, en la supposant réelle, et ne rencontrant point d'opposition lorsqu'on l'étale devant les autres, est une jouissance facile ; et, comme je l'ai dit, on s'en revêt, on en fait montre aux yeux de ceux qui l'admirent. Pour marcher dans la vie chrétienne, il faut être ce qu'on admire ; c'est une autre affaire. Il faut être divin dans le sens de la communion de Sa nature. Voilà aussi pourquoi Jésus était le plus isolé des hommes, et en même temps le plus accessible, le plus affable ; — le plus isolé, parce qu'il vivait dans une communion absolue avec son Père, et qu'il ne trouvait aucun écho, aucune sympathie avec l'amour parfait qui était en Lui ; — le plus accessible, le plus affable, parce qu'il était cet amour pour les autres. En parlant de l'oeuvre ineffable qui frayait un chemin à cet amour à travers tout ce péché, il dit : «J'ai à être baptisé d'un baptême ; et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli». Ce baptême d'amertume et de mort qui en finissait avec le péché, même dans sa dernière forteresse et dans ses derniers droits de ruine, par la justice de Dieu contre nous, laissait libre cours à cet amour dans ses desseins infinis de grâce, car l'amour est d'une invention infinie pour le bonheur de ce qui est aimé, et l'amour de Dieu se propose ce qui dépasse toutes nos pensées. C'est le ressort des pensées du Dieu infini. Et encore, lorsque vers la fin de sa carrière l'occasion s'en présente, au moment où l'incrédulité des siens lui fait dire : «Jusques à quand serai-je avec vous, et vous supporterai-je ?» (car — et c'est là ce qu'il attend de nous dans ce pauvre monde — il n'y avait pas même chez les siens la foi, la capacité d'employer les ressources de grâce et de puissance qui étaient en lui) il ajoute, sans même un instant d'intervalle : «Amène ici ton fils» (Luc 9:41). La conscience d'être isolé dans son amour, en sorte que les autres ne comprenaient pas même comment en profiter, n'arrête pas un instant son énergie et son activité. La même phrase qui contient le «jusques à quand», dit aussi : «Amène ici ton fils».

Quelle était donc la vie de ce Jésus, homme de douleurs et sachant bien ce que c'est que la langueur ? Une vie d'activité dans l'obscurité, faisant pénétrer l'amour de Dieu dans les coins les plus reculés de la société, là où il y avait le plus de besoins, au milieu de personnes que l'orgueil humain repoussait afin de maintenir sa propre réputation, mais que l'amour de Dieu cherchait, parce qu'il n'avait pas besoin de se faire une réputation ou de la garder. Il était toujours le même, et plus il se compromettait en apparence, plus il se manifestait dans une perfection qui ne se démentait jamais. L'amour de Dieu n'avait pas besoin, comme la société humaine, de se garantir de ce qui le mettait trop à nu. Il était toujours lui-même. La vie laborieuse de Jésus se passait à la recherche des âmes, dans toutes les circonstances. Elle traversait tout ce qui pouvait la mettre à l'épreuve ; mais on y voit une réalité divine qui ne faisait jamais défaut, puis, — devant la propre justice et l'orgueil, et la hardiesse tyrannique de la contradiction des pécheurs, ou aussi en faveur de quelque pauvre âme brisée, ou enfin, pour justifier les voies de Dieu en leur faveur, — on y découvre de temps en temps un fonds divin, des pensées touchantes, exquises, une profondeur de vérité qui trahissait sa perfection par sa simplicité, faisant voir une âme toujours nourrie de la communion la plus intime avec l'amour infini et avec la sainteté parfaite. Il était celui qui pouvait dire : «Nous disons ce que nous savons et nous témoignons de ce que nous avons vu», celui qui pesait le mal par la perfection du bien qui était en lui, et trouvait dans les découvertes affreuses (si l'on peut parler de découvertes là où tout était à nu) que faisait la sainteté de son âme, les occasions de manifester l'amour infini ! Ou plutôt c'était l'amour d'un être saint qui faisait ces découvertes, amour qui revêtait la forme d'une grâce, qui, par sa propre humiliation, se mettait à la portée de tous les besoins du coeur, et qui, en même temps, devant l'orgueil de l'homme, se montrait à la hauteur de la dignité, de la majesté de Dieu.

Qu'il est beau de voir cette personne, ces qualités divines, percer à travers l'humiliation qui les mettait à la portée de ceux que le monde méprisait ! Fatigué de son voyage, redevable d'un verre d'eau à une femme qui n'osait guère se montrer avec d'autres, il trouve de la viande à manger, dont le monde, dont même ses disciples ne savaient rien ; et cette nourriture, c'est la délivrance d'un pauvre coeur, écrasé par le poids d'une mauvaise conscience et le mépris de ses semblables, auquel il avait rendu (donné plutôt) le ressort de vie et de joie. Quelle perspective ! combien cela ouvrait à son âme de bénédiction pour les pécheurs, car il ne dédaignait pas de pareilles consolations au milieu d'un monde qui le chassait de son sein. L'amour se console ainsi ; le coeur qui aime le pécheur en a besoin dans un tel monde. Et où est-ce que cela se trouve ? dans l'obscurité, dans les travaux d'une vie qui avait affaire aux besoins ordinaires des âmes, mais en demeurant dans la vérité, car cette vie ne s'abritait pas de la misère du monde pour se promener au milieu de ce qui n'a que l'apparence, mais elle y introduisait, précieuse grâce, l'amour de Dieu. Il était ce dont les autres pouvaient écrire. Que de besoins cachés dans les âmes même les plus dégradées, qui se confessaient, se feraient jour, si un amour, une bonté qui leur inspirerait la confiance, leur étaient présentés ; mais pour cela il faut se contenter de se trouver souvent au milieu de cette dégradation, n'en étant garanti que par ce qui est intérieur, et c'était la vie du Seigneur. Que d'âmes qui s'étourdissent dans les plaisirs, pour faire taire des chagrins moraux qui les rongent. L'amour divin ne répond pas seulement aux besoins, il les fait parler. Il est délicieux de voir une âme s'ouvrir et de voir entrer en même temps l'intelligence spirituelle. On ne recherchera pas précisément la dégradation dont je parle, mais on trouve le monde, sachant que telle est la vérité de ce qui s'y trouve, et ses formes extérieures ne rebutent pas l'âme. Mais c'est une vie de peine, de patience et de bonheur dont on ne trouve pas la pareille. Christ pouvait dire à travers tout : «Qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes». Sans doute il y a diversité de dons, mais lors même que Dieu nous ouvre dans sa grâce ce chemin, combien nous sommes lents pour marcher sur les traces de Celui qui nous y attire.

Courage, cher frère ; la grâce est là sur le chemin qu'il nous a ouvert ; on la trouve chaque jour en cheminant ; et quelle gloire, lorsque tous les principes qui ont été formés dans le coeur par la foi, viennent à éclore dans le ciel, et se reproduisent dans la plénitude de leur résultat selon le coeur de Dieu. Il faut attendre en marchant par la foi. Mais je m'arrête ...

2 - [Mysticisme]

Montpellier, 29 mai 1849

Cher frère,

J'ai lu, en voyage, votre «*Vie de Madame de Krudener*» et je peux vous dire qu'elle m'a fait du bien. Une occupation sans relâche tend, si l'on n'est pas bien près du Seigneur, à ce que les affections les plus intimes se rouillent, et, lorsque les détails de l'oeuvre constituent la plus grande partie de cette occupation, ils tendent à rétrécir le coeur. Il n'en est pas ainsi dès qu'on est près de Lui ; alors, au contraire, ces détails exercent les meilleures affections, et l'on se retrempe d'autant plus en lui. Il en était ainsi de Christ, parce que sa vie de détails découlait du fait qu'il vivait de son Père, et qu'elle n'était que la manifestation parfaite dans l'homme de ce qu'était le Père, le produit d'un coeur rempli d'un amour parfait, l'expression d'un amour infini.

La vie de Mme de Krudener, qui s'est passée en dehors de l'étroitesse des questions secondaires, m'a rappelé cet amour, car elle avait certainement un coeur qui aimait spirituellement le Seigneur, et, pour ma part, je juge sans difficulté les choses qui doivent être condamnées dans sa marche, en sorte que je n'ai pas besoin de m'y arrêter. Celui qui est constamment abeille ouvrière dans la ruche est libre de ne recueillir que du miel, lorsqu'il aborde les fleurs en plein air, quelles qu'elles soient. Mais je vous dirai aussi un mot de ce qui me frappe, quand je pense au mysticisme, tel qu'on le trouve sous ses plus belles formes chez Mme de Krudener et d'autres.

Le désir et l'amour se distinguent très nettement. Le désir suppose la capacité de goûter la chose qu'on désire, c'est-à-dire les affections spirituelles qui, quant au fond de la nature, ont Dieu pour objet ; il suppose qu'on est né de Lui, quoique Satan imite souvent, d'une manière étonnante, ce genre de sentiments ; mais cet état suppose aussi qu'on ne possède pas ce qu'on désire.

L'amour suppose qu'on possède pleinement l'objet de nos désirs. Ce n'est plus un besoin pour soi, mais c'est la jouissance, l'appréciation, en en faisant ses délices, de l'objet même.

Or le mysticisme, en se vantant beaucoup de ses sentiments, ne dépasse jamais le désir, tandis que le simple christianisme, en donnant la connaissance du salut, nous met en pleine possession de l'amour de Dieu. Je sais qu'il m'aime comme il aime Christ ; cet amour m'a sauvé ; c'est Lui qui m'a désiré. En amour, il avait besoin de moi, et cet amour est sa perfection en Christ. En paix je contemple cet amour et je l'adore en Christ ; je demeure en lui et lui en moi.

Je n'ai jamais vu un mystique, dont l'idée de l'amour ne fût pas entièrement fautive dans sa nature même. C'était quelque chose dans l'homme qui avait besoin d'être satisfait, au lieu d'être quelque chose en Dieu, qui satisfaisait profondément, infiniment, parfaitement le coeur. De là des efforts inouïs pour s'abaisser, se dénigrer et dire du mal de soi, comme si un sauvé pouvait être quelque chose devant un Sauveur, au lieu d'être nul et de s'oublier en la présence et dans la jouissance de tant d'amour. Est-ce, lorsqu'on est vraiment ravi dans la présence de Dieu et qu'on contemple «sa beauté ravissante dans son temple», qu'on est occupé des hideuses figures qui se cachent dans le coeur de l'homme ? Je ne le pense pas. On pense à lui ; il nous en a donné le droit par une grâce qui a réellement mis de côté tout ce que nous étions comme vivant hors de Christ, comme dans la chair.

Est-ce donc qu'on ne fait pas une expérience humiliante de soi ? Je ne le dis pas. Oui, il y a des moments où Dieu nous révèle les secrets épouvantables de ce coeur où il n'existe point de bien ; mais on ne se vante pas, on n'en parle pas beaucoup, si l'on a vraiment vu Dieu. Si l'on veut trouver dans l'homme, dans son amour pour Dieu, quelque chose d'aussi bon que l'amour de Dieu pour nous, alors on en parle et on pense s'abaisser. Ce n'est que la vanité du coeur qui ne connaît pas Dieu et ne se connaît pas non plus ; c'est le vrai caractère du mysticisme.

Mais cette vue de Dieu ne produit-elle pas une connaissance humiliante de soi ? — Oui, lorsque nous n'avons pas connu ce que nous sommes, ni l'évangile qui nous donne le droit de dire : «Ce n'est plus moi qui vis». C'était le cas de Job et de tant d'autres. Il avait pensé à lui-même, à la grâce en lui : alors il a dû faire connaissance de lui-même en présence de Dieu. Mais l'évangile est la réponse à toutes ces convulsions dans l'âme, par la révélation de ce que Dieu est, et de ce que Dieu a fait pour celui qu'il connaissait à fond, tel qu'il était, et qui a appris dans la croix de Jésus quel est l'amour de Dieu, lorsqu'il n'y avait que du péché, et le péché vu de Dieu comme nous ne saurions le voir, mais vu pour être l'occasion d'une oeuvre parfaite d'amour.

Dieu, sa sainteté, sa majesté, sa justice, son amour a trouvé son repos dans l'oeuvre et la personne de Christ ; j'y ai trouvé le mien. Le mystique ne l'a jamais, parce qu'il cherche vainement dans l'homme ce qu'il devait chercher en Dieu, qui avait tout accompli avant qu'il y pensât. C'est pourquoi ils cherchent un amour désintéressé ; mais où ? Dans l'homme ! Pauvres adorateurs de l'homme, déifiés dans l'imagination ; de l'homme qui ne se trouvera jamais ! Ici, le péché est en lui ; dans le ciel, il ne pensera qu'à Dieu. C'est pourquoi l'imagination joue un si grand rôle dans le mysticisme ; et Satan peut y tromper si souvent, parce que l'imagination et le coeur de l'homme sont en jeu. Je ne dis pas que des affections spirituelles n'y soient jamais : loin de là ; — ni que Dieu ne se révèle jamais à ces affections. Je ne doute pas qu'il le fasse et qu'il rende la personne heureuse ainsi, mais vous la trouverez, après tout, occupée de ces affections et non pas de Lui.

C'est là le défaut capital du mysticisme. En un mot, j'y vois un effort du coeur humain, cherchant à produire en soi-même quelque chose d'assez fort en fait d'affection, pour satisfaire un coeur réveillé par l'excellence de l'objet : car je suppose maintenant le vrai réveil du coeur.

Je vois en Christ un coeur divin qui reflète la parfaite certitude d'un amour dont la perfection n'est nullement en question. C'est la paix. Or il nous dit : «Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix». Quelle paix s'exprime dans ces mots : «Je sais que tu m'entends toujours, mais je l'ai dit à cause de la foule qui est autour de moi !» Cette paix est nôtre (1 Jean 5:14-15). Quelle paix, même dans ces paroles : «Je sais en qui j'ai cru», ainsi qu'en tant d'autres passages.

N'y a-t-il donc pas ces travaux du désir de l'âme devant Dieu ? — Oui ; mais ceci fait ressortir encore une différence capitale. Avant d'avoir compris la rédemption par la croix et notre portion en Christ qui en est la suite, l'âme réveillée est exercée ; elle cherche souvent dans un progrès spirituel, dans un amour pour Dieu, jamais trouvé, la paix et le repos : mais l'effet de tout ce travail sous la grâce est de mettre en jeu la conscience, et de produire la conviction que c'est inutile ; qu'en nous, c'est-à-dire dans la chair, il n'existe point de bien. La conscience prend pleine connaissance de ce qui se passe dans le coeur et de ce que nous sommes, de manière qu'on est amené à renoncer à chercher la paix dans l'état de son âme. On a besoin d'être pardonné, sauvé ; on se place au pied de la croix, mais non pour avoir des affections immuables. On a reconnu qu'on ne les a pas, et ce n'est pas seulement le coeur qui en est peiné, quoique cela ait lieu, mais la conscience sait qu'on est perdu, mort sous la condamnation. On voit les choses telles qu'elles sont en la présence de Dieu ; on a besoin d'être sauvé. On ne cherche plus le bien en soi-même, sous la forme des affections divines, mais on le trouve en Dieu, dans sa bonté envers nous par Jésus-Christ ; on a la paix.

Est-ce que les affections profondes que m'inspirait la croix ont cessé, parce que ce n'est plus un besoin qui m'écrase ? Non, la conscience est intervenue et m'a mis à ma place. Ce que Dieu a fait, ce qu'il est, m'a donné la paix ; et maintenant j'ai un loisir divin (parce que rien n'est incertain dans mes relations), pour contempler ce qu'il y a de parfait dans l'objet de mes affections, sans m'occuper de moi-même.

Le mystique s'humilie, parce qu'il espère encore trouver du bien en soi, ou qu'il s'en occupe comme s'il pouvait y en avoir, et ne trouve que du mal. Le chrétien est humble (et c'est bien autre chose), parce qu'il a renoncé à chercher du bien en soi, pour adorer Celui en qui il n'y a rien d'autre. Or ce n'est pas qu'il se trompe, mais que l'intervention de la conscience par la lumière de l'Esprit et de la vérité, l'a mis à sa place. Je crois, par exemple, que Mme de Krudener n'a trouvé pleinement cette position que dans sa dernière maladie. C'est ce qui arrive souvent. Les Moraves, tout en jouissant doucement de Christ, souvent en restent toujours là. Elle était sous l'obligation de l'amour, chose vraie, mais elle ne le connaissait pas. Elle savait que Dieu était amour, mais elle a voulu l'être aussi, et cela tient de près à l'orgueil du coeur, jusqu'à ce que nous ayons pris notre place, comme morts dans nos fautes et dans nos péchés, et que nous ayons compris l'amour envers nous, en ce que Christ est mort, et que nous sommes morts et ressuscités en lui.

Voici ce qui est vrai : les combats restent parce que la chair est en nous, et le Saint Esprit a besoin de nous occuper quelquefois de nous-mêmes et de nous humilier. Dieu étant infini et son oeuvre parfaite, il y a toujours en lui, lors même que notre paix est parfaite, ce qui réveille toute l'énergie d'une affection qui ne peut pas se contenter, quoique parfaitement assurée de l'amour de Celui qu'elle regarde. Cela convient aux relations d'une créature avec Dieu, et c'est un bonheur pour nous, et cela ne déroge pas à notre paix. C'est

tout autre chose que ce besoin mystique d'aimer, qui est vrai, mais qui se rapporte au moi, parce qu'il ne connaît ni Dieu, ni soi-même. Cependant je trouve mon coeur si froid, que cela me fait quelquefois du bien, parce que je connais assez que j'étais perdu et que je suis sauvé, pour que cela ne se mêle pas avec ma connaissance d'un salut gratuit, accompli sans moi, et qui glorifie pleinement Dieu, et Dieu seul. Mais cela fait souvent du mal aux âmes qui n'ont pas été vidées devant Dieu, l'oeuvre ayant été transportée du coeur dans la conscience, en la présence de Dieu.

Il est étonnant de combien d'erreurs cela délivre sans mot dire. Mes affections humaines peuvent s'attacher à la Vierge, mais la conscience... ? Y a-t-il du sang répandu là ? La Vierge est nulle pour cela, comme le plus misérable pécheur ; c'est une créature devant Dieu. Le purgatoire, la prétendue répétition du sacrifice, l'absolution, l'onction et tant d'autres choses, disparaissent sans controverse, comme des ombres, comme des frayeurs des ténèbres en face de la lumière, devant une conscience qui s'est déjà trouvée telle quelle dans la présence de Dieu et y a été parfaitement purifiée par la connaissance de son oeuvre en Christ.

Les besoins de la conscience peuvent jeter une âme sincère dans ces pratiques superstitieuses, mais, pour une conscience purifiée qui connaît Dieu, ce sont des nullités. C'est ce qui me donne tant d'horreur pour ce système, qui trafique avec les frayeurs de la conscience pour cacher l'amour de Dieu ; oeuvre manifeste de l'ennemi.

Mais voyez, pour n'en plus rien dire, dans l'épître de Jean, qui touche les bords du mysticisme, mais avec le doigt de Dieu, de quelle manière, à côté de l'élévation la plus haute de la communion avec lui, il replace toujours l'âme sur le terrain simple du salut, par la foi objective. Voilà ce qui corrige le coeur de l'homme avec ses ailes d'Icare (1 Jean 4:7-10, et même tout le chapitre).

Maintenant, quelques mots sur votre ouvrage. Vous avez la conscience qu'il est un peu fait pour le monde, de sorte qu'il faut le considérer sous ce rapport. Une vie de Mme de Krudener nous transporte au milieu d'empereurs, de reines et de «de quelque chose». J'en prends mon parti. On aime à voir la grâce partout, cette grâce qui ne méprise ni les grands ni les petits. Les voies de Dieu sont autres, cependant, lorsqu'il agit dans la puissance qui lui est propre. Alors le monde est laissé à sa vraie place, et son Fils, et ses apôtres et ses serviteurs, sont traduits devant les grands siégeant en tribunal, et cela tourne en témoignage. C'est ainsi que Dieu fait pénétrer sa voix dans les endroits les plus éloignés de lui, en conservant dans sa perfection le caractère des siens et de ce qui lui appartient. J'admire sa grâce qui daigne agir autrement, mais j'admire sa perfection telle qu'il me l'a présentée lui-même.

J'ai dit que je prends, comme étant donnée, la forme mondaine du livre et qu'ainsi vous avez laissé à chacun le soin de se former un jugement sur la vie mondaine de Mme de Krudener (la grâce qui a tout pardonné étant le vrai contraste avec le mal), en passant légèrement et sans faire une remarque sur ses égarements. Il me semble, cependant, qu'en admettant le principe que c'est une vie et non pas un sermon, le fait d'avoir quitté son mari une seconde fois, après sa grande indulgence envers elle, d'avoir eu des liaisons, comme on les appelle à Paris (et j'insisterais même encore plus sur le premier pas), était un manque de conscience, de ressort moral, que le monde même aurait pu, aurait dû sentir. Il est vrai que son mari n'était pas un mari, quant aux liens intérieurs de son être moral, mais cette bonté qui la replaçait de nouveau dans une position morale, aurait dû en réveiller le sentiment, si elle en avait eu. Je crois que ceci s'est reproduit et se retrouve dans ses égarements spirituels, car les voies de Dieu sont justes.

J'ai encore une objection à vous faire : il me semble que votre désir de gagner le monde vous a trahi par une faute : l'introduction de la lettre de M. de Frégeville. Je n'admets pas que le monde même appelle ces choses «un hommage pur». Après ces remarques, que je fais en toute liberté, je vais considérer sa vie après sa conversion.

Son dévouement m'a inspiré le plus vif intérêt. Il est rafraîchissant, dans ce monde égoïste et esclave d'une cérémonie qui lui sert à se cacher, parce qu'on est trop laid pour se faire voir, et à conserver son égoïsme aussi intact que possible sans l'avouer, — monde sans indépendance, parce qu'il est sans coeur, — il est rafraîchissant, dis-je, de trouver quelque chose qui en franchit les barrières, et agit par des motifs qui montrent du coeur et de l'amour, — cet amour qui est la seule vraie liberté.

Ainsi le dévouement de Mme de Krudener m'a beaucoup intéressé, et aussi humilié. Le peu que j'en ai eu dans ma vie me fait goûter le sien, et il a été si peu, qu'il me fait admirer ce que je vois en elle. Mais ici aussi je retrouve les voies de Dieu. Lorsque le dévouement partait directement de Lui, et se manifestait dans ses voies, l'énergie qui s'y trouvait se réalisait dans un résultat qui était tout de Lui et était garanti des égarements de l'ennemi. Or Dieu ne peut jamais abandonner ses voies. Si l'homme les abandonne, même en se dévouant, le complément est de l'ennemi, sous une forme ou sous une autre. On s'étonne quelquefois qu'une bonne partie de la vie d'une personne dévouée et spirituelle se passe en erreurs et en égarements ; on se demande comment la présence de l'Esprit de Dieu, nécessaire pour produire cette vie, comporte ces erreurs. Je dis, au contraire, que, pour le gouvernement de Dieu, c'est une conséquence nécessaire.

Est-ce que Dieu peut poser son imprimatur sur ce qui est contraire à ses pensées ? Est-ce qu'il refusera de la bénédiction, comme réponse au dévouement réel, parce qu'il y a de l'erreur ? Il ne peut sanctionner le premier, ni se refuser au dernier. Quelle en est la conséquence ? La bénédiction s'y trouve, ainsi que ses tendres soins. Il garde le fond, mène à travers les égarements, mais il abandonne à leurs conséquences naturelles le mal et la fausse confiance qui l'accompagnent ; sans cela il justifierait le mal.

Si l'oeuvre de Mme de Krudener avait eu le caractère de celle de Paul, le sceau de Dieu aurait été sur ce qui était contraire à sa volonté. La miséricorde de Dieu ne permet pas cela. Une femme ardente, emportée, pleine d'imagination, agissant sous des impressions et des influences, subissant l'excitation des circonstances, voilà Mme de Krudener. Le principe, au fond, étant divin, cela se retrouve dans l'oeuvre. Satan s'en mêle ; il se sert toujours de la chair quand on la laisse agir. C'est l'histoire de tous ces cas.

Si le monde se jugeait sainement, s'il était dans le vrai devant Dieu, il n'y aurait pas de difficulté à les démêler. Or Dieu n'explique pas ces choses à ceux qui ne les ont pas ; ce serait encore sanctionner le mal, quoiqu'il puisse nous faire sortir de cet état par la grâce, et qu'il soit fidèle, pour ne pas permettre que nous soyons tentés au delà de nos forces. Si l'on s'attend à lui, il n'y a pas de danger. Si l'on se précipite, il faut qu'il en fasse voir les conséquences. Si le fond spirituel existe, il se retrouvera dans l'éternel bonheur ; mais, dans le gouvernement de Dieu, chaque chose entraîne ses conséquences. Il peut se servir en grâce et en honorant l'instrument, d'une femme repentante et dévouée ; il l'a fait dans sa grâce ; mais une femme excitée, et, me semble-t-il, peu sensible à ce qu'elle avait été, n'est pas l'instrument parfait, selon les voies de Dieu, pour une oeuvre. On en voit les conséquences, afin que la perfection des voies de Dieu soit connue. Je crois même qu'un certain état de choses dans le royaume de Dieu, dans les chrétiens, ne comporte pas un instrument et une action parfaits selon les pensées de Dieu. Ce serait hors de place, cela ne ferait même pas son oeuvre. La chose peut paraître extraordinaire, mais je ne sais ce que ferait l'apôtre Paul (ou plutôt, Paul ne saurait que faire), dans l'état actuel des choses. Dieu sait toujours que faire, parce qu'il est au-dessus de tout. Il jugera à la fin ; il fera éclater sa grâce en transportant dans la gloire ceux qui sont fidèles dans la confusion, mais les énergies créatrices d'un ordre parfait ne sont pas propres à la confusion et à la culpabilité morale qui résulte d'avoir gâté cet ordre. Ce serait déshonorer cette fraîche lumière d'une affection nouvelle, dont Christ est le centre et l'objet. Christ lui-même commence par : «Bienheureux, bienheureux» ; il était naturel que cela sortît du coeur de Celui qui venait du ciel ; mais il termine par : «Malheur à vous, malheur à vous». Sa grâce a-t-elle été diminuée ? Non, certes, mais elle a été éprouvée, approuvée, plus glorieuse, sa fidélité immanquable plus assurée que jamais pour nos coeurs. Mais il ne pouvait pas être à la fin ce qu'il était au commencement. Il en est de même de l'oeuvre. Mais l'amour et le bonheur de celui qui comprend cette grâce sont plus grands qu'auparavant. Paul, dans l'épître aux Philippiens, est plus mûr, se connaît plus profondément en Christ, que dans toutes les énergies par lesquelles il confondait ses adversaires. Son expérience de Christ est plus complète et son coeur ainsi plus parfait

dans ses sentiments. Élie peut se comparer à Moïse, car ils étaient ensemble les compagnons glorieux du Sauveur sur la montagne ; mais Élie, en présence des veaux d'or, ne pouvait pas faire un tabernacle comme Moïse. Il était, par là même, un témoin plus frappant encore de la grâce de Dieu.

Encore une remarque sur Mme de Krudener, moins importante, sans doute, mais que je crois vraie. Il y avait chez elle manque d'originalité spirituelle, pas de sincérité ; ce grave défaut se trahit aussi dans Son oeuvre, et, entre autres choses, lui a donné son caractère. Elle recevait des impressions de Jung Stilling, d'Oberlin, de Tersteegen, de Maria Kummrin. Peut-être était-ce naturel à une femme, mais voilà pourquoi une femme ne peut être un agent principal dans l'oeuvre. C'est hors des voies de Dieu. Beaucoup aider, oui, mais non pas être agent principal ; faire des choses que l'homme ne peut faire, mais non pas faire ce qu'il fait. Cela est vrai à un point de vue plus important. Elle ne pouvait pas recevoir directement de Christ des impulsions pour une position qu'il ne lui donnait pas. L'amour de Christ était là, l'impulsion provenait d'ailleurs. Or, lorsque c'est Christ lui-même qui met le coeur en mouvement, il agit sur l'homme nouveau, comme aussi il produit en nous cet homme nouveau que le malin ne touche pas. Sa présence agit sur la conscience, fait taire la chair, anéantit l'homme, sa vanité, son amour-propre et sa bonne opinion de lui-même ; tout l'homme est jugé dans sa présence, et l'oeuvre produite est de Christ lui-même, quel que soit le vase. S'il y a danger qu'il en soit autrement, une écharde dans la chair est envoyée.

Lorsqu'on reçoit ses impressions, ses impulsions de seconde main, la chair et le coeur ne sont pas jugés du tout, quoique l'amour de Christ soit en nous. La chair et le coeur se produisent de nouveau, et l'agent est exposé, par le fait même de son activité, à toutes sortes de pièges de l'ennemi, qui, de leur côté aussi, se reproduisent dans l'oeuvre. C'était le cas de Mme de Krudener ; mais elle ne perdra certainement pas le fruit de son dévouement, dont je ne mets nullement, pour ma part, la sincérité en doute. Mais il y avait trop de l'homme chez elle, et l'homme est toujours faux. La chose est si vraie (il est important de le remarquer), que, tout en goûtant l'amour de Christ, elle n'a jamais connu vraiment l'évangile que dans sa dernière maladie, comme étant elle-même en la présence de Dieu. Aussi a-t-elle alors reconnu tout de suite qu'elle avait pris souvent son imagination pour la voix de Dieu ; car c'est là seulement que l'homme meurt, et que Dieu se fait voir seul, tel qu'il est. Or, tant que l'homme n'est pas mort, Satan peut toujours se servir de lui et le discernement spirituel manque. Le fait de l'accomplissement des visions ne prouve rien dans ces choses. Tout cela accompagne aussi la puissance de l'ennemi ; mais l'homme spirituel étant humble, juge facilement ces choses lorsque Dieu le place devant elles, et qu'il prend la parole de Dieu comme guide absolu de son jugement.

Voilà, me direz-vous, des remarques sur Mme de Krudener et non pas sur mon ouvrage. Sauf quelques mots de blâme, vous n'en avez rien dit ; c'est un pauvre compliment. Vous vous trompez. De compliments, il est vrai, je n'en fais point ; mais, la meilleure, la vraie louange d'un travail, c'est qu'il produit des pensées en celui qui le lit, et tel a été l'effet de votre ouvrage. Je vous ai fait remarquer le défaut qui m'a paru le gêner un peu ; puis, au point de vue de l'écrit même, je le crois incorrigible, sauf la lettre de M. de Frégeville, car je ne crois pas que dans ce moment vous pourriez vous placer en présence de Christ pour raconter les choses et les présenter au point de vue où vous l'avez fait dans cet ouvrage. Chaque position morale a son temps dans notre état d'imperfection, où, au lieu de partir, tout frais, de la perfection et des richesses de Christ, on agit ordinairement en s'épurant, et l'on se reproduit, hélas ! dans son oeuvre, tout en croyant juger de tout.

Dans la vie de Mme de Krudener, il serait important de connaître ce qui faisait sa lecture habituelle. Cela se trahit quelquefois. Oberlin est connu. C'était un homme dévoué, mais à imagination effrénée, et un fameux hérétique, dont les écarts portent leurs fruits maintenant, quand ce que l'homme et même l'Église admirent est perdu et oublié, car le jugement de Dieu n'est pas celui de l'homme. Tersteegen aussi est connu. Je ne sais si l'on pourrait en retrouver davantage, mais ce serait un élément de ce qui formait le caractère public de Mme de Krudener. Il est bon, pour ne pas alimenter la vaine curiosité du public, que vos volumes contiennent si peu de ces vues qui ont si puissamment agi sur sa vie ; mais, pour en juger sagement, il faudrait en savoir un peu plus...

3 - [Une vie bien nourrie de Christ est une vie bien remplie]

5 avril 1852

Bien-aimé frère,

... Je ne doute pas que l'argent ne se trouve, non pas pour qu'il n'y ait plus de besoins, mais pour démontrer cette fidélité de Dieu qui pense à ceux qu'il envoie. Il ne veut pas nous sortir d'une position humble, ni détruire l'occasion, la nécessité (et que ce soit une nécessité pour le coeur !) de dépendre de lui. Je ne saurais désirer qu'il en fût autrement, mais il répondra à la foi sans nous sortir d'une position qui exige cette foi.

Je trouve que c'est une bonté de Dieu d'avoir retiré notre chère soeur G... Je tremblais toujours pour elle, et avec Jésus elle sera bien en sûreté et en bonheur aussi. Si nous portons sur nos coeurs bien des âmes, Lui sait les porter non-seulement sur son coeur, mais aussi dans ses bras. Qu'on est heureux d'être l'objet de ses soins ! Combien ils sont tendres et fidèles, et quelle sagesse ! Il nous garde ici pour notre bonheur et notre joie ; il nous prend auprès de lui pour une joie plus grande encore, lorsque ce monde ne convient pas pour nous. Pussions-nous seulement savoir vivre pour lui, entièrement pour lui ; et de lui, afin que nous sachions vivre pour lui. C'est précisément quand on veut vivre pour lui, que l'on sent qu'on n'en a pas le pouvoir sans lui. Mais alors, comme il entretient la vie ! de quelle manière précieuse nous apprenons sa fidélité ! et combien même un peu de nourriture nous mène loin, parce que Christ nous y est offert d'une manière si large et si pleine. Oui, notre affaire c'est d'être avec lui et que notre vie soit lui. Les sources de la vie de l'âme sont alors profondes — profondes comme Dieu lui-même. Elle est nourrie de ce qui est pur, de ce qui la lie si directement à lui-même que tout acquiert une force qu'il est impossible d'avoir autrement. Une vie bien nourrie devient ainsi une vie bien remplie.

4 - [Inspiration de l'Écriture]

16 juin 1852

... Dernièrement j'ai souvent insisté sur le fait que toute sorte de choses sont rapportées dans l'Écriture : les malices de Satan, les méprises et les mauvaises pensées des hommes, leurs péchés, du mal tout pur, un mélange de bien et de mal, des choses et des paroles où l'influence du Saint Esprit dans le coeur se fait jour à travers les préjugés et les pensées des hommes. Mais toutes ces choses nous sont données dans la Parole par inspiration, afin que nous connaissions l'homme et les voies de Dieu. En même temps nous sont aussi communiquées les propres pensées de Dieu, afin de nous rendre capables de juger de tout cela selon son jugement. Ainsi nous comprenons d'une manière beaucoup plus vraie l'état de l'homme et tout ce qui tient à ses rapports avec Dieu.

Ce que je cherche dans un livre inspiré, c'est la communication parfaite des pensées de Dieu, telles qu'il daigne me les communiquer, et une histoire parfaite de l'homme, une histoire telle que, possédant les pensées de Dieu, je puisse juger parfaitement de ce qu'est l'homme, comme Dieu, le Dieu de vérité, me le montrerait : or, pour cela, il faut que je connaisse ses fautes, ses pensées, ce qu'il est sans loi, sous la loi, sous l'influence des affections que produit le Saint Esprit, soit que la chair soit entièrement mortifiée, soit qu'elle colore, dans ce qui sort du coeur, les affections produites, en leur prêtant la forme de l'état d'esprit de l'individu.

Dans ce dernier cas, lorsqu'il s'agit de ce mélange, je ne prends pas le résultat comme l'expression propre des pensées de Dieu, ni comme des affections absolument approuvées de lui, telles au moins qu'elles sont exprimées. Mais j'accepte ce qui est dit comme une

révélation de la part de Dieu, qui me fait connaître l'homme dans cette phase-là. Car l'effet de l'oeuvre de Dieu dans l'homme ne sera parfait que lorsque, dans la gloire, nous refléterons ce qu'il est, selon le modèle de Jésus, à l'image duquel nous serons conformes. Du moment qu'il s'agit des pensées de Dieu révélées directement, c'est autre chose ; mais l'homme dépeint par Dieu, l'oeuvre de Satan, l'effet de l'oeuvre de Dieu dans l'homme, ne sont jamais cela. Il n'y a de difficulté que dans ce dernier cas, à cause du mélange. Pour ma part, je ne doute pas qu'un puissant effet de l'Esprit de Dieu ne soit souvent produit, là où la forme morale dont est revêtu ce qui produit, participe, avec un extrême mélange, à toutes les pensées de la classe d'individus qui en est le vase et le canal. Le Saint Esprit produit des affections, du zèle ; la forme est souvent celle de l'éducation religieuse de l'individu ou même du peuple.

5 - [Paix et joie et volonté de Dieu]

Octobre 1852

... Là où est Sa volonté, là est le bonheur et je suis entièrement heureux ici. Christ est mon bonheur, bien-aimé frère, mais c'est dans le chemin de sa volonté qu'on trouve la jouissance de son amour. En effet, tout faible que je sois, je trouve en lui une source de joie profonde et ineffable. Cette joie a un caractère de paix qui se lie à la révélation de lui-même à l'âme, et, lorsqu'il s'agit de lui, cela ne laisse pas lieu à l'idée de quelque chose qui change ; non pas que l'on raisonne là-dessus, mais on sait en qui l'on a cru, et il gardera ce que nous lui avons confié jusqu'à ce jour-là. Au reste, notre trésor c'est lui-même. Paix vous soit, bien-aimé frère. Que Dieu nous garde près de lui. Ce n'est presque pas une conviction de foi qui me fait savoir que le bonheur, le seul bonheur est là. Quand on a trouvé, à travers tant d'imperfections, son amour toujours fidèle depuis de longues années, et qu'on jouit présentement de son amour, sans doute c'est la foi dans un sens, mais c'est plus que cela : on demeure en lui, quelle que soit notre faiblesse, et il demeure en nous, et on trouve son repos en lui-même. Tout le reste n'est qu'une folie qui passe avec le souffle de la vie qui s'en occupe (et souvent bien avant), et n'est que vanité pendant qu'on le possède. Dieu veut que nous marchions par la foi, mais celle-ci tourne en connaissance par la communion journalière.

6 - [Mal tourné en bien]

29 mars 1853

... J'ai été frappé, ces temps-ci, en lisant les Actes, comment, quand la puissance de Dieu est là, tous les maux qui surgissent font que cette puissance se déploie, les tournant en bien — en un bien positif de témoignage et de développement. Ainsi en fut-il de l'opposition des sacrificateurs, du péché d'Ananias et de Sapphira, et des murmures des Hellénistes ; tout cela donnant lieu à un développement de puissance spirituelle en dehors des apôtres, et frayant le chemin pour transporter le témoignage, selon la puissante liberté de l'Esprit, en dehors des Juifs. Mais il faut la puissance pour cela. Les frères y ont manqué, je n'en doute point ; mais notre Dieu ne se fatigue pas.

7 - [Conducteurs, autorité et Clergé]

27 mai 1854

Le principe de Hébr. 13:17, auquel j'ajouterai 1 Thess. 5:12-13 ; 1 Cor. 16:15-16, est plus important de nos jours que jamais, parce qu'une autorité régulière, établie par l'Apôtre et munie de sa sanction, n'existe plus. Il n'y a qu'une chose qui en modifie l'application, c'est que les soins dont il est question dans ces versets sont si étendus en général dans la pratique, qu'ils n'ont pas la même prise sur la conscience ; puis, d'un autre côté, Dieu permet la jalousie du clergé, cette peste par excellence de l'Église, la grande barrière au progrès des âmes. Il s'oppose à un progrès nécessaire pour qu'elles soient délivrées des influences de ce présent siècle, et des principes qui entraînent l'église extérieure dans la voie de la perdition qui s'accomplira aux derniers jours. En quelque cas que ce soit, examinez l'effet d'une position cléricale, et vous trouverez les âmes rabougries, presque point de développement spirituel, ni d'intelligence des voies de Dieu.

Je crois, quant à l'état moral des individus, qu'il consiste, en bien des cas, dans le mépris de l'influence que Dieu accorde aux services rendus à son Église par la puissance de l'Esprit. Mais aussitôt qu'on place cette influence entre l'action de la conscience et Dieu, le principe clérical est établi et la déchéance morale commence.

La relation de la conscience individuelle avec Dieu est le grand principe vrai du protestantisme, sans doute bien enseveli maintenant dans ce qui lui est arrivé. Ce n'est pas le droit de juger pour soi-même, ainsi qu'on le dit, mais la relation directe de la conscience avec Dieu. «Il faut obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme».

L'homme n'a pas le droit de juger, mais il n'a pas non plus le droit d'intervenir entre Dieu et l'homme, de manière à intercepter l'action directe de Dieu sur la conscience. L'interprétation ordinaire de ce principe du protestantisme est la racine du rationalisme ; la dénégation de ce même principe, en le prenant dans son vrai sens, c'est le papisme. Des rapports réels entre Dieu et l'âme garantissent le chrétien de chacun de ces égarements, Lorsqu'il n'y a que l'homme, il n'y a place que pour l'une ou pour l'autre de ces deux choses, parce qu'il ne s'agit que de l'homme. Si Dieu entre en scène, il ne peut y avoir ni l'une ni l'autre, parce que Dieu est là. Mais, pour qu'il en soit ainsi en pratique, il faut qu'on se tienne devant lui.

Quand la conscience est devant Dieu, on est individuellement humble et, par là même, l'on reconnaît Dieu dans les autres. Quand la volonté agit, on rejette Dieu, en personne aussi bien que chez les autres, et c'est là ce qui est mauvais ; c'est aussi ce que l'Apôtre avait en vue dans les exhortations ci-dessus. Quand l'influence du vrai ministère s'exerce (et elle est d'un grand prix), elle est douce comme la relation d'une nourrice avec son enfant, ainsi que le dit Paul ; d'autant plus que la puissance spirituelle, agissant dans le dévouement personnel, n'est guère manifestée maintenant comme dans les cas indiqués par l'Apôtre. Aussi suppose-t-elle un ouvrier «manifesté à Dieu», et, par conséquent, manifesté aux consciences de ceux au milieu desquels il agit. Je n'ai jamais vu que, lorsqu'une telle personne agit et que son action découle de beaucoup de communion avec Dieu, cette influence, cette autorité morale n'aient pas été reconnues. De plus, un tel ouvrier n'est pas poussé dans ce cas-là au delà de ce qu'il a reçu de Dieu, de sorte que son ministère se trouve légitimé dans les coeurs sans aucune pression.

Il y a toutefois des cas où les choses vont mal et où l'ouvrier est mis à l'épreuve. En pareil cas, il doit se tenir devant Dieu et agir uniquement pour Lui : il doit être au service de Christ et lui remettre le résultat à lui seul. Le Seigneur gardera toujours la haute main, et, en définitive, si la patience a son oeuvre parfaite, la sagesse et la justesse du jugement de la personne qui a agi se fera jour. Sans qu'elle l'ait cherché, son autorité en sera même beaucoup augmentée, quoiqu'elle l'ait peut-être perdue toute entière en apparence. Mais pour cela il faut savoir agir avec Dieu. Je parle de ce qui arrive et des principes qui se rattachent à cette question.

Je trouve que, dans ces temps-ci, le principe de nos passages les rend d'un grand prix, parce qu'il s'agit d'un genre d'autorité qu'aucun état de l'Église ne peut affaiblir. Toute autre autorité serait perdue, celle-ci n'en brillera que davantage. Elle s'exerce par l'action directe de l'Esprit de Dieu dans le service. Au reste, celui qui cherche cette autorité ne l'aura pas, tandis que celui qui, de coeur et par l'amour du Christ agissant en lui, se fait le serviteur de tous, comme Christ l'a fait, l'obtiendra. Être serviteur de tous, c'est ce que Christ est essentiellement en grâce, c'est ce que l'amour est toujours.

Il y a un autre genre d'autorité. Christ élevé en haut peut établir des apôtres pour le représenter officiellement ; ceux-ci peuvent établir d'autres serviteurs pour exercer une autorité déléguée et subordonnée — chacun dans sa sphère. Cela a eu lieu. Dans les passages dont nous nous occupons, l'Apôtre parle d'un autre genre d'autorité. Il ne parle pas de celle qui représente Christ élevé sur le trône, réglant l'ordre officiel de sa maison, mais de celle qui représente Christ, serviteur en amour. Que ce soit ma portion !

Or, dans l'état actuel de ruine et de dispersion de l'Église, cette dernière autorité qui s'acquiert par le service dans l'amour, est d'un grand prix ; mais il est évident qu'elle s'exerce dans des conditions de service dévoué, d'humilité, et d'une proximité de Christ, telle qu'elle exclut toutes les autres influences et nous fait agir uniquement de sa part. Quant à la mesure de la confiance accordée, il s'agit, comme en tout autre cas, de spiritualité. Par paresse la chair se confie en la chair. L'âme n'est point alors devant Dieu. Marchant selon l'Esprit, je suis devant Dieu, et j'ai la conscience qu'il y a plus de spiritualité, plus de l'action de Dieu chez un autre, et je reconnais ces choses. Cela n'étouffe jamais la spiritualité en moi et ne peut l'étouffer, car c'est le même Esprit qui produit la spiritualité chez l'ouvrier et chez moi ; seulement il augmente ma capacité spirituelle, quant au fait qui se réalise, et l'élève à la hauteur de celui qui en a davantage. Un degré inférieur d'intelligence et d'affection spirituelles chez un chrétien peut discerner ce qui est plus excellent chez un autre et l'accepter, là où la volonté n'agit pas, quoiqu'il n'eût pas pu faire lui-même la découverte de telle ou telle marche, proposée par une spiritualité plus grande et un amour plus grand que les siens. Comme je l'ai dit dans le temps à Genève : Les routiers connaissent si une route est bonne et bien tracée, et ils savent s'en servir ; mais les ingénieurs seuls ont pu la tracer et l'établir. Or la présence de Dieu, dans l'Église, vient en aide et règle tout lorsque la difficulté ne s'aplanit pas sans cela. Dieu y est pour cela et Il suffit pour le faire. Si l'assemblée est trop peu spirituelle, si la volonté agit avec une force telle qu'on ne puisse suivre ce que l'on sait, par l'intelligence divine, être la volonté de Dieu, on n'a qu'à remettre la chose à Dieu et à attendre qu'il manifeste sa volonté ou qu'il se manifeste lui-même pour mettre les autres dans la bonne voie.

Je ne parle pas de ce qui exige une séparation absolue. Lorsqu'une assemblée accepte positivement un mal que l'Esprit de Dieu ne saurait souffrir, Dieu fera valoir ses droits en faveur de ce qu'il a donné. Il faut s'en remettre à lui pour cela ; je crois que la confiance d'une âme simple et sa soumission par conscience, non pas à l'homme comme homme, mais à la manifestation de Dieu dans l'homme, est une des choses les plus douces et les plus utiles possible.

La différence entre l'influence du vrai ministère et celle du clergé qui en a emprunté le nom, est aussi claire et simple que possible. Le ministère présente Dieu à l'âme et la place dans Sa présence. Il désire le faire, cherche à le faire, en s'effaçant lui-même pour y réussir. Le clergé se place entre Dieu et l'âme et cherche à garder sa position vis-à-vis des âmes. Toute âme spirituelle discernera clairement sa place. Elle trouve Dieu dans l'un des cas. Dans l'autre, elle le voit méprisé et renvoyé à distance pour que l'influence usurpée de l'homme puisse s'exercer.

8 - [L'Église manifestant la gloire de Dieu au monde]

10 février 1855

... Le temps à venir est le temps de la gloire et de la perfection de l'Église ; le temps présent, celui de la fidélité et de la foi, mais d'une foi qui compte sur Dieu, pour que l'Église, par Sa puissance, manifeste Sa gloire dans ce monde même, par sa commune supériorité à tout ce qui le gouverne et à tout ce qui exerce une influence sur lui. L'Église est le siège de la force de Dieu dans le monde. Qu'en avons-nous fait ? (voyez Éph. 3:20-21). L'épître aux Éphésiens présente la perfection de la position de l'Église devant Dieu, celle aux Thessaloniens nous donne, de la manière la plus intéressante et qui m'a édifié au plus haut degré, la perfection de la position du chrétien individuellement.

9 - [Discipline — Dieu : le Père et le Fils]

13 décembre 1855

Bien-aimé frère,

Je vous remercie de vos lettres qui m'intéressent toujours. Dieu est si fidèle envers les siens, que, s'il y a quelque disposition à l'élévation, Dieu les humilie, témoin l'assemblée de X... Il ne veut pas que nous soyons hors de la place de sûreté et de bénédiction. La discipline est plus difficile qu'on ne le pense, parce qu'on n'est pas assez humilié à la pensée du péché dans un frère. On ne sent pas assez ce qu'on est soi-même, ni l'amour, par conséquent, pour les autres.

J'ai été profondément intéressé et touché par la réciprocité d'intérêt entre le Père et le Fils dans leur amour pour nous (Jean 17). Ils communiquent entre eux, ou, au moins, par la bouche du Fils qui s'adresse au Père, et j'apprends de quelle manière ils partagent cet amour. Le Père nous a donnés au Fils ; le Fils nous a manifesté le nom du Père. Il a gardé les disciples au nom du Père ; maintenant le Père doit les garder. Le Père doit les bénir parce qu'ils sont siens, mais aussi parce que le Fils est glorifié en eux. Le Fils nous a aussi donné toutes les paroles que le Père lui a données pour sa propre joie. Quelle pensée, que le Père et le Fils pensent à nous ainsi !

En général, en Jean, c'est l'amour du Père et du Fils qui caractérise la grâce. Dieu est lumière, mais la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne la comprennent pas ; mais, si personne n'a jamais vu Dieu, le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a révélé. Ainsi, au chapitre 8, c'est sa parole ; c'est : «Je suis». Aux chapitres 9 et 10, c'est la grâce, et : «Moi et le Père nous sommes un». Ils croiront rendre service à Dieu ; c'est parce qu'ils n'ont connu ni le Père, ni moi.

10 - [La mort pour le chrétien]

Elberfeld

... Il est bon, cher frère, que nous soyons amenés à penser à la mort. La venue du Seigneur est notre espérance ; nous désirons que ce qui est mortel soit absorbé par la vie ; mais il nous est bon de sentir que la mort est entrée dans cette scène-ci, que tout est passager, qu'avec notre dernier soupir tout est loin, sauf la responsabilité qui nous a accompagnés tout du long. Grâce à Dieu, quant à l'imputation du péché, la croix est la parfaite réponse à cette responsabilité ; mais, à l'égard de cette dernière, il est bon que le cœur soit exercé, que tout soit en règle dans la présence de Dieu. C'est ainsi que l'Apôtre se servait du jugement même, non pour avoir peur en pensant à la responsabilité — il était poussé à persuader les autres — mais pour sa marche. Je suis, dit-il, manifesté à Dieu. Il s'appliquait, par la foi, ce qui arrivera quand le jour sera là.

11 - [Genèse 18]

12 février 1857

... J'ai extrêmement joui, ces temps-ci, du commencement de la Genèse. Rien de plus beau que les communications de Dieu avec Abraham. Celui-ci connaît le Seigneur quand il le visite à Mamré, mais, en présence de tout le monde, tout en lui témoignant un respect particulier, il le laisse dans son incognito. Une fois les deux anges partis, et Abraham seul avec le Seigneur, il s'ouvre avec une

parfaite intimité et avec une entière confiance. Tout ce chapitre est d'une beauté parfaite. L'homme spirituel doit garder les convenances. Il s'épanche, dans une confiance bénie, lorsqu'il est seul avec Dieu.

Je me suis occupé, dans les quelques moments que j'ai eus, de l'ordre selon lequel les événements se trouvent racontés dans les trois premiers évangiles et de la raison pour laquelle ils sont transposés. J'ai fait le tableau des trois et je me suis occupé de ce qu'il y a de particulier dans l'ordre de Matthieu. Cela jette aussi du jour sur le but de l'évangile et sur la manière dont il poursuit ce but.

12 - [Ce que nous sommes]

Rotterdam, 7 septembre 1857

... La chose importante et qui manque souvent, c'est que Christ soit tout ; c'est de savoir que nous sommes de la nouvelle création qui est en lui, et même, que nous sommes les prémices de ses créatures ; que nous avons à vivre, comme étant de la nouvelle, dans ce monde qui n'est pas la nouvelle, mais la vieille création, longtemps mise à l'épreuve et jugée. Et quel bonheur que d'être de la nouvelle, où tout est de Dieu, où tout est parfait, et dans l'inaltérable fraîcheur de la pureté de sa source. C'est un infini bonheur, et le nôtre selon notre nature même ; seulement il nous faut des objets. Plus je vais en avant, plus la délivrance des âmes de cette vieille création, de ce monde qui passe, est le désir de mon coeur — et que le dévouement de l'amour de Christ gouverne le coeur des frères.

... Quelques-uns n'ont pas craint de dire : «Nous sommes l'Église», et vraiment, on se donne de tels airs et les faits y répondent si pitoyablement, qu'il n'y a rien de plus nuisible. On prétend recommencer l'Église ab ovo ; on ne le fait pas. On sort d'un immense système de chute et de corruption pour retrouver ce qu'on peut, et, quand on prétend tout avoir, c'est que la conscience méconnaît notre véritable état. Dès lors il ne peut y avoir bénédiction solide et durable. Les fausses prétentions ne sont pas le chemin de la bénédiction.

13 - [Le christianisme au milieu du mal de ce monde]

15 mars 1858

... Personnellement, je suis heureux d'apprendre que ce cher ami D... a trouvé, je l'espère, un port. J'espère que notre bon Dieu et Père lui donnera de la tranquillité d'esprit. Il a de très belles qualités, s'il savait s'en servir dans cet esprit-là. Mais combien, chez nous tous, le «moi-même» du fond, se fait jour à travers certains côtés de notre caractère. Si c'est d'un côté désagréable ou ennuyeux, nous sommes tels pour les autres ; si c'est d'un côté aimable, nous sommes aimables pour les autres ; mais il n'y a pas de différence réellement ; et l'on a de la peine à juger ce «moi» quand il se présente avec de certains caractères, sous de certains traits. En regardant à Christ, tout est en ordre, parce que le fond est atteint.

Que le christianisme est beau, beau en soi, beau dans sa parfaite adaptation à tout ce que nous sommes et dans un Christ qui a participé à tout, sauf le péché qui aurait tout gâté. Quel spectacle pour les anges, que de voir Dieu, un enfant dans une crèche, et pas de place pour lui dans l'auberge !

J'admire cet embrouillement inextricable, ces exercices du coeur de l'homme au milieu du bien et du mal, ne sachant ce qui est bon et ce qui est mauvais ; le bien corrompu ou corrompant ; le mal, le moyen du bien ; le monde dans le coeur, pour savoir ce qu'il y a de bon sous le soleil ! Qu'est-ce que la vérité, la fin de ces recherches ? Une ardeur qui sonderait tout, lâchée dans l'infini sans pouvoir le comprendre ; un être d'autant plus misérable, qu'il connaît le bien davantage ; ses meilleures affections la source de ses peines ; le coeur gonflé contre Dieu et contre l'homme, égoïste, se jugeant et toutefois se haïssant ; ni moyen d'en sortir, ni moyen d'y rester ; une volonté qui monterait jusqu'à Dieu et qui est l'esclave du diable et du péché !

Le bien parfait paraît : il paraît sur la scène, dans les circonstances, dans la nature (mais sans péché) où cette lutte s'engage — où tous les éléments moraux d'une créature qui connaît le bien et le mal, sans être Dieu et loin de Dieu, se livrent le combat sans chef et sans centre ! Aussitôt tout est lumière. Le mal se manifeste comme mal, parce que le bien est là. La volonté ? Elle est mise à découvert, à nu ; c'est le mal volontaire. S'agit-il de misère, de lutte ? Réponse parfaite à tout : le bien dans cette misère, et d'autant plus le bien, qu'il est là ; le bien en soi, mais la réponse parfaite à tout besoin, à toute misère, ce qui nous en fait sortir en nous donnant un bien parfait et en nous liant de coeur à Dieu.

Oui, plus la confusion est absolue et infinie, plus le Christ est Christ. Quelle puissance infinie que celle qui, à l'instant, met tout à sa place, parce qu'il est le bien en soi et parfait. Il est la vérité ; il dit tout de tout. Tout est connu, trouve sa place selon la vérité de ce qu'il est. Dieu soit béni, c'est la grâce — sans cela, même Dieu étant amour, ce ne pourrait être la vérité. Mais je me laisse entraîner.

Ce pauvre N... ! Il est des moments où il faut que tout trouve son niveau. Ce sont des moments, à mon avis, pénibles, nécessaires, mais pas des moments de puissance. La puissance, l'énergie de l'Esprit, élève à un point où l'on ne se trouve pas réellement par la foi personnelle. Un moment arrive où chacun marche par la foi qui lui est propre, où les Lot (je ne veux pas dire que ce cher frère soit tel) s'en iront dans la plaine bien arrosée, dans ces scènes où l'apparence extérieure de la bénédiction, autant que la chair en peut juger, cache les éléments qui se préparent pour le jugement. La puissance de la grâce avait amené Lot avec Abraham. La plaine du Jourdain reçoit celui qui n'a pas, pour lui-même, saisi l'appel d'Abraham. C'était une âme juste. Je doute que notre cher frère N... puisse maintenant être heureux où il est allé. Il affligera son âme. Que Dieu lui donne de revenir par sa propre foi !

Regardez les chefs dissidents tout autour de vous. Où en reste-t-il un seul ? Mais ce n'est pas une preuve de puissance, d'une puissance qui rassemble, et qui, dans une abondance d'eau, cache les bas-fonds où le courant de la rivière de Dieu n'a pas sa course propre. Mais Dieu est plein de grâce. Sont-ce de nouvelles lumières qui les ont détachés des frères ? Y a-t-il plus d'énergie, plus de grâce personnelle ? Qu'est-ce qui a fait cela ?...

14 - [La vie du chrétien]

18..

... La vie toute nouvelle du chrétien (1 Jean), la communion fondée sur des relations connues dans lesquelles on se trouve avec Dieu, la supériorité absolue du chrétien sur tout ce qu'il rencontre (expérience de l'épître aux Philippiens), toutes ces choses m'ont beaucoup occupé ces temps-ci. Quelle position que la nôtre ! Quelles relations connues avec Dieu, dans lesquelles on marche selon la vie nouvelle dans laquelle on est accepté en Christ ; — vie qui jouit, — Christ, mesure de notre acceptation et de nos relations ; — Lui aussi la vie. Heureux partout (selon la volonté de Dieu), parce qu'on est partout en Lui, et, dans ce sens, toujours soi-même. Toutefois la tranquillité où l'on peut jouir de Lui est bien douce. Quel tableau que celui d'Étienne devant le sanhédrin ! Calme parfait — le ciel ouvert — histoire de l'homme qui résiste toujours au Saint Esprit et se fie en un temple vide de Dieu — l'homme rempli du Saint Esprit, lui-même le temple, rendant le témoignage auquel on résiste. — Le voilà, pendant qu'on le tue, qui s'agenouille tranquillement afin de prier pour eux ; reflet parfait de Jésus ici-bas, tandis qu'il le voyait là-haut. Tout le jugement de l'homme tourne sur le témoignage de ce chapitre — et toute sa position en Christ y est dépeinte.

15 - [Le chrétien dans le ciel et sa fidélité à Christ]

18..

... J'ai eu beaucoup de joie dans la pensée que nos noms sont écrits dans les cieux. Quel repos ! Dieu ne se trompe pas ; il sait qui il veut placer là, et ce sera convenable ; nous ne serons pas impropres pour un tel lieu. Quelle joie ! Et, s'il faut attendre, nous avons ce que le ciel ne donnera pas : travailler pour le Seigneur, là où il est rejeté ; le servir bien. «Ses serviteurs le serviront», est-il dit, mais ce service-là sera soit un service joyeux et de bonté où nous serons supérieurs à ceux qui en profitent, soit un service où nous glorifierons Dieu directement. Mais ce ne sera pas porter l'opprobre de Christ, là où nous avons la gloire de participer à ses souffrances, même dans une bien faible mesure. Qu'il nous donne d'être fidèles jusqu'à ce qu'il vienne.

16 - [Valeur de la Parole révélant Dieu en Christ]

18..

... Le prix de la révélation – de la Parole, augmente pour moi journalièrement d'une manière que je ne saurais exprimer. Quelle chose précieuse, que d'avoir Dieu révélé en Christ ! Comme la personne de Christ ressort sur le fond du tableau de ce monde, seule, pour attirer nos regards et nous associer de coeur avec Dieu ! Sous ce rapport, le commencement de l'évangile de Jean m'a fait un grand bien ces temps-ci. Christ y est dévoilé d'une manière si complète ! Il rassemble autour de lui ; il doit être Dieu — sinon il nous détournerait de Lui. Il dit : «Suis-moi» ; il est l'homme qui fait le chemin, le seul chemin à travers le désert ; car, pour l'homme, il n'y en a pas, puisqu'il est séparé de Dieu. Sur Christ homme le ciel est ouvert ; il est, en tant qu'homme, l'objet du ciel et du service des anges de Dieu.

Jean (un bel exemple de l'absence de tout égoïsme et de tout amour-propre) reçoit un témoignage d'en haut, mais il parle de ce qui est terrestre. Or ce n'est qu'un témoignage ; mais Celui qui est venu d'en haut rend témoignage de ce qu'il a vu, et en lui-même il révèle le ciel. Il donne — il est — la vie éternelle, afin que nous en jouissions. Quelle chose à dire, que le ciel, sa nature, ses joies, ce qu'il est, nous soit révélé par la parole et par la présence de Celui qui l'habite, qui en est le centre et la gloire ! Maintenant, sans doute, l'homme est entré dans le ciel, mais il n'en est pas moins précieux que Dieu soit venu sur la terre. L'homme admis dans le ciel, c'est le sujet de Paul ; Dieu et la vie manifestée sur la terre, celui de Jean. L'un est céleste quant à l'homme, l'autre divin. C'est pourquoi Jean a un tel attrait pour le coeur. Il n'y a rien comme Lui.

... Il y a deux classes de mouvements religieux dans ce moment. La première prend la Parole, voit l'homme, enfant d'Adam, mort par le péché, et ne veut que Christ, sa mort, sa résurrection, un état céleste. La seconde classe tient au monde, garde les relations mondaines comme système accepté, et ne considère pas le monde comme un système à traverser par des motifs qui sont en dehors du système. On veut avoir part au mouvement ; il y a du zèle, mais on veut rester soi, non pas devenir Christ.

17 - [Le Saint Esprit dans l'Église — Jean 3:34]

10 février 1860

Bien-aimé frère,

Je crois que la demande du Saint Esprit est une preuve que l'église professante se renie, et, plus que jamais maintenant que Dieu a manifesté d'une manière remarquable la présence du Saint Esprit sur la terre. Il a agi d'une manière extraordinaire, s'est montré presque à l'oeil, pour ainsi dire. Je comprends parfaitement que nous sommes appelés à supporter des expressions qui trahissent l'ignorance, quand le désir du coeur est bon et selon Dieu, et que Dieu peut exaucer ces prières ignorantes selon sa propre sagesse. Je ne me formalise pas individuellement lorsqu'un chrétien demande que Dieu répande son Esprit sur l'Église, mais si l'église professante présente cette requête, c'est dire : Nous sommes incrédules à l'égard de la présence du Saint Esprit, de ce qui a fait de nous l'Église. Or, maintenant que Dieu a manifesté sa présence par une action de son Esprit telle qu'on n'en a pas vu la pareille depuis le jour de Pentecôte, on ne reconnaît pas plus qu'auparavant qu'il est présent par son Esprit. On demande qu'il l'envoie, qu'il le répande, mais on ne croit pas à sa présence dans l'Église. Déjà, en Irlande, le clergé presbytérien cherche à mettre fin aux prédications laïques, c'est-à-dire à cette liberté qui fut l'effet de la puissante action de l'Esprit de Dieu. On voit ces jeunes âmes placées sous la direction de soi-disant ministres non-convertis, et sinon, sous la direction de ceux qui résistent à l'assurance du salut. Je crois que l'on peut très bien demander que l'Esprit agisse plus puissamment en nous et dans l'Église. C'est une chose qui est bien à désirer. On peut demander pour soi-même d'être rempli du Saint Esprit, et il convient toujours de chercher à prendre autant que possible du bon côté ce que dit le coeur d'un chrétien. Mais il n'en est pas moins vrai que la demande d'une plus grande mesure du Saint Esprit découle de ce qu'on ne croit pas à sa présence personnelle dans l'Église ; et les fruits de cette incrédulité se retrouveront.

... Je crois qu'il faut prendre le passage que vous citez, avec son contexte : «Celui que Dieu envoie, parle les paroles de Dieu» (mauvais français, mais exact), «car Dieu ne donne pas son Esprit par mesure». L'application directe en est à Christ. Je crois le principe absolu. Quand Dieu donne son Esprit, il ne le donne pas par mesure. Il l'a donné maintenant en vertu de l'ascension du Christ, et, l'ayant donné, son Esprit est ici. Il ne s'agit pas de mesure, mais de la présence d'une personne qui distribue, qui unit, qui conduit, qui rend témoignage, etc., et celui qui dit : «une mesure de l'Esprit», nie sa présence et son action personnelle ; et c'est une très grave et sérieuse forme d'incrédulité pratique dans l'Église. Je supporterais l'ignorance, mais, si l'on repoussait formellement la vérité de la présence de l'Esprit envoyé sur la terre, j'aurais de la peine à m'associer avec cela.

18 - [Immortalité de l'âme]

New-York, 18..

Bien-aimé frère,

Je n'ai pas vu les écrits qui circulent en Suisse, mais ici l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire de l'âme qui n'a pas reçu Christ, est niée par toutes les personnes qui ont adopté ces idées. On trouve parmi eux deux classes de gens : ceux qui font périr finalement l'âme avec le corps, et ceux qui disent que, bien que la mort soit la fin de l'âme comme du corps, l'homme sera ressuscité pour être jugé, puis brûlé peu à peu comme un sarment. L'immortalité naturelle de l'âme, par la volonté de Dieu en création, est niée par les deux classes. Ils citent le passage : «Dieu seul a l'immortalité», oubliant que les anges ne meurent pas et que celui qui l'a écrit avait lui-même l'immortalité, selon leur système. Que Dieu puisse détruire, j'en conviens ; comme il a pu créer. Il s'agit de savoir ce qu'il dit.

Dans leur système, l'homme est une «âme vivante» et la bête aussi. Or il est de toute évidence que si une bête recevait la vie éternelle, elle ne pourrait pas se tenir pour coupable à l'égard de ce qu'elle a fait comme bête ; c'est-à-dire que ce système renverse la nature de l'homme. Nous sommes la race de Dieu (genoV) ; Adam était, dans ce sens, fils de Dieu. Faits pour jouir de lui, nous sommes parfaitement malheureux sans lui. Combien cela est vrai !

Or je dis que, dans ce système, l'expiation est nulle, puisqu'elle a lieu pour les choses faites par la chair, qui n'est autre qu'une bête. Je doute que l'on trouve un seul passage qui montre que «détruire, destruction», signifient cessation absolue d'existence. Ils admettent, il est vrai, que rien n'est annihilé, mais ils disent que l'âme perd, par le feu, sa personnalité et son individualité et se dissout dans ses éléments. Comme un morceau de charbon ? leur ai-je répondu.

Dans le détail les conséquences de leur doctrine sont infinies. Le jugement est après la mort... mais, comment juger ce qui a cessé d'exister ? ou bien (lorsqu'il s'agit de la seconde classe), comment ressusciter ce qui a cessé d'exister ?

Leurs chicanes et leur mauvaise foi ont du reste bientôt donné la preuve de la source de leur doctrine. L'âme de l'enfant rendu à la vie par Élie, est revenue et rentrée dans son corps.

Quant à leurs belles théories sur la bonté de Dieu, qui insistent sur la destruction absolue ou sur la restauration, il faut comprendre qu'il ne s'agit pas de l'homme seulement, mais de Satan et de ses anges. Autrement elles ne seraient que l'amour de l'homme pour sa propre race, et ce serait une fraude de parler de Dieu, comme s'il s'agissait de sa gloire à Lui. Je dis cela, non pour raisonner là-dessus, mais pour montrer qu'il s'agit de l'esprit et des prétentions de ceux qui maintiennent ces doctrines. On trouve toujours chez eux l'esprit de mensonge.

19 - [Peines éternelles]

Mars 1867

Bien cher frère,

... J'ai eu beaucoup à faire avec la doctrine du pauvre B..., soit à New-York, soit à Boston et dans l'Ouest. J'ai eu quatre séances régulières sur la question, avec des personnes qui enseignaient cette doctrine, et d'autres séances pendant ma visite actuelle. Grâce à Dieu, la Parole, car c'était simplement elle, les a tous réduits au silence. Ici et à Boston, plus d'une âme a été délivrée de ce piège. Je n'avais nulle idée à quel point cette doctrine venait de l'ennemi, jusqu'à ce que je l'eusse discutée. Je ne l'avais jamais reçue, mais je n'en savais pas toute la portée.

Quant au passage dont vous me parliez, l'explication fait voir que l'idée n'est pas la distinction, qui n'est qu'une conséquence tirée de l'effet du feu sur les mauvaises herbes. L'effet du feu, comme des ténèbres de dehors, ce sont les pleurs et les grincements de dents. De sorte que l'effet indiqué n'est pas une cessation d'existence, ainsi qu'ils le prétendent, mais les peines — peines appelées éternelles (Math. 25:46) — en contraste avec la vie éternelle. Le feu est une figure, figure habituelle du jugement : Nous serons tous «salés de feu» ; le jour sera «révélé en feu» ; etc. Ils seront tourmentés «aux siècles des siècles» ; mots employés pour la durée de l'existence de Dieu.

Quant au mot *aiwnioV*, il est certain que le sens régulier du mot, quand il est employé d'une manière absolue par rapport à la durée, est : «éternel», «ce qui ne cessera point». Ainsi : l'Esprit éternel, la rédemption éternelle, le Dieu éternel, l'héritage éternel, et ce passage : «Les choses qui se voient ne sont que pour un temps ; celles qui ne se voient pas sont éternelles». Ces dernières expressions précisent la signification du mot d'une manière incontestable. Aristote le dérive de *aei wn*, et Philon, du temps des apôtres, dit que le mot signifie, non pas un passé, ni un avenir, mais «subsistance présente, perpétuelle». J'ai trouvé d'autres passages, mais je n'ai pas mes carnets ici pour les reproduire.

Mais ce qui donne, à mon avis, tant de portée à cette doctrine, c'est qu'il n'y a pas d'immortalité d'âme, pas de responsabilité, pas réellement d'expiation. La mort, pour eux, c'est la cessation d'existence, sinon tout leur système croule. Ils font ressusciter ce qui n'existe pas du tout, et cela a poussé quelques-uns (ici un grand nombre) à nier toute existence après la mort. Mais alors le jugement après la mort (Hébr. 9:27) n'a pas de sens, et ressusciter ce qui n'existe pas, n'en a pas davantage. Or si l'âme humaine est comme celle d'une bête qui d'elle-même cesse d'exister avec le corps, la responsabilité tombe ; Christ est mort pour ce qui n'est rien.

Toutefois, tout fidèle sait bien que, lorsqu'il a été converti, il a tenu compte, comme responsable, de tout ce qu'il a fait précédemment, et il croit que Christ est mort pour cela. Or si l'on n'avait qu'une âme vivante, comme une bête, cela ne se pourrait pas. Ils disent que les gages du péché, c'est la mort, mais si je meurs avant que le Seigneur revienne, je payerai les gages moi-même.

Et, de fait, je n'ai jamais trouvé parmi eux une seule personne qui n'eût pas perdu la doctrine de l'expiation. Ceux qui avaient été chrétiens ne l'auraient pas niée, quand on les aurait interrogés ; mais ils l'avaient perdue. Christ, disaient-ils, est mort pour obtenir la vie éternelle pour nous, jamais pour ce que nous avons fait, n'ayant pas une âme immortelle. En effet, ce serait un non-sens. Une bête qui recevrait la vie éternelle ne pourrait se tenir pour responsable de sa vie précédente. Dès lors tous les appels, ce qui est dit à Caïn, tous les raisonnements, toutes les voies, toutes les invitations de Dieu, ainsi que sa loi, deviennent un grand mouvement divin plus qu'en pure perte, une déception. Or si l'âme est immortelle, la question est résolue.

Ils citent ce passage : «Dieu seul possède l'immortalité», preuve évidente qu'ils ne sont pas droits, car ils sont forcés de confesser que les anges ne meurent pas, et, de plus, Paul lui-même, à leur point de vue, avait l'immortalité quand il a écrit cela. Mais «mortel» n'est appliqué qu'au corps : «dans ce corps mortel», «ce mortel revêtira l'immortalité», etc. Aussi est-il dit en Luc : «Car pour lui tous vivent» (20:38), et : «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus» (Luc 12:4).

Ils n'acceptent pas l'annihilation ; rien, disent-ils, ne périt ; mais, pour eux, l'âme est dissoute, perd son individualité comme un sarment [qui brûle]. Or Dieu a soufflé dans nos narines l'esprit de vie. Nous sommes la race de Dieu, fils d'Adam, fils de Dieu. La menace de mort, adressée à Adam, s'il mangeait du fruit de l'arbre, n'était qu'un «beatum fulmen», s'il devait mourir quand même.

Ils se fondent beaucoup sur l'Ancien Testament ; ainsi : «L'âme qui péchera, mourra» (Ézécl. 18:4, 20). Mais, quand on examine ces passages, on trouve qu'il s'agit toujours d'un jugement qui arrive sur cette terre. La mort ne signifie jamais cesser d'exister ; jamais ; — pas même la seconde mort, car celle-ci est l'étang de feu. Puis, le tableau de Lazare et du mauvais riche le montre d'une manière irréfragable.

Mais ce qui, pour moi, rend la chose si importante, ce qui, pour un chrétien, est même une démonstration morale, c'est que toutes les voies de Dieu à l'égard des pécheurs ne sont que mensonge, si nous n'avons pas une âme immortelle, et l'expiation n'est pas plus vraie pour nous que pour ceux qui périssent. Si je n'ai que l'âme d'une bête (peu importe la mesure d'intelligence), Christ n'a pas pu réellement mourir pour mes péchés, ni dire qu'il était propitiation pour le monde entier.

Si vous voyiez l'effet pratique de cette doctrine, ce serait pour vous une confirmation frappante de la vérité. Nous avons eu trois séances à Boston. L'opposant était honnête homme ; il n'a pu répondre à la Parole. Il l'a avoué ; mais sa femme qui, à ce qu'il paraît, le gouverne, n'en voulait rien, et, à la troisième séance, il a entrepris de justifier la doctrine ; ses tergiversations et sa mauvaise foi (ce qui n'était nullement son caractère) ont fait, tout pénible que cela fût, davantage que les deux premières séances. Grâce à Dieu, ceux qui n'y étaient pas de volonté propre, ont été délivrés, ce dont j'ai béni Dieu de tout mon cœur.

Lisez seulement le deuxième chapitre de la Genèse. Le sixième jour Dieu créa les mammifères, puis Dieu vit que cela était bon, la Création, comme telle, était terminée ; alors vient une consultation solennelle et l'homme est créé à l'image de Dieu. Dire que l'homme n'est qu'une espèce supérieure de mammifère, c'est nier toute la solennité de ces versets. L'homme est l'image et la gloire de Dieu, est-il dit (1 Cor. 11:7). Comment cela, s'il n'a pas mieux que l'âme d'une bête, quand même ses facultés surpasseraient celles des autres animaux, comme les facultés d'un éléphant surpassent celles d'un ver ? Il peut haïr Dieu, hélas ! il peut être en rapport avec Dieu ; il est appelé à l'aimer ; — et la bête ?

«Destruction» ne signifie pas cesser d'exister, mais la ruine quant à l'état dans lequel on subsistait. On trouve le même mot dans des passages comme ceux-ci : «Les brebis perdues de la maison d'Israël». «Maître, nous périssons». «On t'a perdu, ô Israël ! mais en moi est ton secours». «Le monde a péri par le déluge». «Ne détruis pas par ta viande...». «Ils subiront le châtement d'une destruction

éternelle de devant la présence du Seigneur». Que veut dire : «puni d'une destruction éternelle ?» Toute destruction est éternelle si la chose détruite cesse d'exister, et le cas est d'autant plus frappant que, d'après eux, ce passage traitant du jugement au commencement du millénium, la destruction qui y est mentionnée n'est pas éternelle dans le sens qu'ils donnent au mot, car ceux qui sont punis subsistent après.

Je cite de mémoire, mais une Concordance vous fournira beaucoup d'autres passages.

Je ne parle ici de des quelques mots dont ils abusent et des points qui rendent cette question capitale pour moi. Ici ces doctrines sont très courantes, mais je crois que Dieu élève une digue contre elles. Les personnes qui les enseignaient, croyaient à la venue du Seigneur — mal — mais elles y croyaient et avaient beaucoup plus de lumières que les orthodoxes. Cela attirait les âmes qui cherchaient la lumière, et en même temps que des vérités elles absorbaient le venin. Maintenant, ceux que j'ai rencontrés n'ont pu résister à la Parole, et ce qui avait la gloriole de posséder la lumière est repoussé comme une abominable hérésie par ceux qui sont certainement plus éclairés sur les autres vérités qu'eux-mêmes.

Devant Dieu, lorsque Satan est traité comme Satan, la moitié de l'oeuvre est faite, et davantage, car alors Dieu agit, bien qu'il exerce la foi.

... Le fait que le jugement vient après la mort, montre la folie de l'idée que la mort est les gages du péché dans le sens d'une punition complète.

20 - [Le chrétien et la guerre ; le patriotisme]

1870

... Il est clair, pour moi, qu'un chrétien, libre de faire ce qu'il veut, ne pourrait jamais être soldat, à moins qu'il ne soit au plus bas de l'échelle et ignorant de la position chrétienne. C'est autre chose quand on est forcé. Ici la question est celle-ci : La conscience est-elle si fortement engagée dans le côté négatif de la question, qu'on ne pourrait être soldat sans violer ce qui est pour la conscience la règle — la parole de Dieu ? Dans ce cas, on subit les conséquences ; il faut être fidèle.

Ce qui me fait de la peine, c'est la manière dont l'idée de la «patrie» s'est emparée du coeur de quelques frères. Je comprends très bien que le sentiment de la patrie soit fort dans le coeur d'un homme. Je ne crois pas que le coeur soit capable d'une affection à l'égard du monde tout entier. Au fond, les affections humaines doivent avoir un centre qui est moi. Je peux dire : «ma patrie», et elle n'est pas celle d'un étranger. Je dis : «mes enfants, mon ami» ; ce n'est pas un moi purement égoïste. On ferait le sacrifice de sa vie, de tout (pas de soi, de son honneur), pour sa patrie, pour son ami. Je ne peux dire : «mon monde» ; il n'y a pas d'appropriation. On approprie quelque chose à soi pour que ce ne soit pas soi-même.

Mais Dieu nous délivre du moi : il fait de Dieu et de Dieu en Christ le centre de tout, et le chrétien, s'il est conséquent, déclare hautement qu'il cherche une patrie, une meilleure ; c'est-à-dire une patrie céleste. Ses affections, ses liens, son droit de bourgeoisie, sont en haut. Il se retire dans l'ombre, dans ce monde, comme en dehors du tourbillon qui y tournoie pour tout envahir, tout emporter. Le Seigneur est un sanctuaire.

Qu'un chrétien hésite s'il doit obéir ou non, je le comprends ; je respecte sa conscience ; mais qu'il se laisse emporter par ce qu'on appelle le patriotisme, voilà ce qui n'est pas du ciel. Mon royaume, dit Jésus, n'est pas de ce monde ; autrement mes serviteurs se battraient.

C'est l'esprit du monde sous une forme honorable et attrayante, mais les guerres viennent des convoitises qui combattent dans nos membres.

Comme homme, je me serais battu obstinément pour la patrie et ne me serais jamais soumis, — Dieu le sait, — mais, comme chrétien, je me crois et je me sens en dehors de tout. Ces choses ne me remuent plus. La main de Dieu y est ; je la reconnais ; il a tout ordonné d'avance. Je courbe la tête devant cette volonté. Si l'Angleterre était envahie demain, je me confierais en Lui. Ce serait un châtement sur ce peuple qui n'a jamais vu la guerre, mais je me plierais devant Sa volonté.

Beaucoup de chrétiens travaillent sur le théâtre de la guerre. On leur a envoyé de grandes sommes d'argent. Tout cela ne m'attire pas. Dieu soit béni de ce que ces pauvres amis sont soulagés ; mais j'aimerais mieux voir des frères pénétrer dans les ruelles de la City et chercher les pauvres, là où ils se trouvent tous les jours. Il y a beaucoup plus d'abnégation de soi-même, plus de service caché, dans un pareil travail. Nous ne sommes pas de ce monde, mais nous sommes les représentants de Christ au milieu du monde. Que Dieu daigne garder les siens.

21 - [Paix du croyant dans les ébranlements du monde]

5 février 1874

Bien cher frère,

C'est une grande grâce, en effet, de se trouver tranquille au milieu de l'agitation qui règne. Il y a près de cinquante ans, j'ai fait remarquer qu'en parlant d'ébranler les cieux et la terre (Hébr. 12:26), Dieu dit : «J'ai promis». Moi, conservateur de naissance, d'éducation, d'esprit, protestant en Irlande par-dessus le marché, j'avais été remué jusqu'au fond de l'âme en voyant que tout allait être ébranlé. Le témoignage de Dieu me faisait voir et sentir que tout devait être ébranlé, mais... que nous avons un royaume inébranlable. Seulement il faut de cette spiritualité qui détache du monde et attache aux choses invisibles, pour être quitte de la peine que nous donne la pensée que tout l'entourage de notre vie habituelle, dans toutes ses associations d'idées, va être renversé.

Si je vis dans le ciel, si c'est là mon entourage, ma bourgeoisie, si j'attends le Seigneur ; au lieu que tout s'ébranle pour moi, tout ne peut que se perfectionner dans la gloire ; mais, en tant qu'on se rattache à ce qui est terrestre, la secousse, le déracinement de ce qui est une seconde nature, est pénible. Un arbre vit de ses racines. Combien j'ai vu de vos anciens Genevois bouleversés, lorsqu'on détruisit les fortifications élevées pour repousser les attaques de l'évêque et du duc de Savoie ! Ce n'était plus leur vieux Genève ; la ville s'était embellie et agrandie, sans doute, mais ce n'était pas leur Genève. Mais les fortifications, la muraille de la cité céleste ne s'enlèvent pas. C'est une grande consolation ; mais, comme je l'ai déjà dit, cela suppose que le coeur s'y trouve. Pour ma part, je suis parfaitement tranquille.

Maintenant on livre l'assaut à toutes les institutions, si elles ne sont pas déjà par terre, et la grande prostituée, sans force si la bête ne lui en donne, proclame hautement son intention de monter sur la bête. Ici, autant qu'ailleurs, ces messieurs le proclament hautement. C'est un complot, bien machiné à Rome, et poursuivi régulièrement. Mais, si les flots s'élèvent, le Seigneur est au-dessus des flots, plus puissant que la plus bruyante voix des grandes eaux. Ils s'élèvent et complotent à leur ruine, même dans ce monde, car le jugement va arriver. Mais notre royaume n'est nullement touché. Il est au delà de tout, et le Seigneur que nous servons est au-dessus de tout. Au reste, quelle paix ne trouvons-nous pas dans la communion du Père et du Fils !

On ne voit pas assez que les choses qui ne se voient pas nous sont révélées. Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, les choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment ; — mais Dieu nous les a révélées

par son Esprit ; communiquées par des paroles que le Saint Esprit a enseignées, et enfin ces choses sont discernées par l'Esprit. Ce sont les trois pas dans la connaissance des choses divines. Puis, aussi, celui qui a vu Jésus a vu le Père.

22 - [1 Timothée 5:24-25 et 2 Timothée 2:19-22]

Les fragments qui suivent sont adressés à une autre personne.

Bien-aimé frère,

J'ai reçu votre petite lettre, heureux d'avoir de vos nouvelles. Quant à 1 Timothée, les versets 24 et 25 du chapitre 5 se rapportent au verset 22. Timothée ne devait pas imposer les mains avec précipitation. Dans le cas où l'imposé aurait mal marché par la suite, Timothée aurait, bien qu'involontairement, pris part au mal, en plaçant cet homme dans une position qui avait sa sanction.

Cette exhortation donne lieu à l'Apôtre d'ajouter : «Les péchés de quelques hommes sont manifestes d'avance, et vont devant pour le jugement». Manifestes à tout le monde, ils proclament d'avance, comme des hérauts, le jugement qui attend ceux qui les commettent. Les péchés d'autres hommes étaient plus cachés, mais viendraient tout de même au grand jour. Il en est de même des bonnes oeuvres.

Or le fait que les péchés pouvaient être cachés devait rendre Timothée prudent, en imposant les mains aux personnes qui se présentaient à lui dans ce but.

On voit très clairement, en comparant ensemble les deux épîtres à Timothée, la différence entre l'ordre de la maison de Dieu, tel qu'il a été établi par l'Apôtre, et la marche enseignée par l'Esprit de Dieu, lorsque le désordre y était entré après le décès de Paul. La première épître nous présente l'ordre établi ; la seconde, la marche voulue dans le désordre, alors que le Seigneur seul connaît ceux qui sont siens, état de choses tout autre que celui où le Seigneur ajoutait chaque jour à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. Alors, la puissante action de l'Esprit de Dieu manifestait ses enfants et les mettait à leur place dans l'Église. Mais, dans les temps dont parle la deuxième épître à Timothée, le Seigneur connaît ceux qui sont siens ; il peut y en avoir qui soient cachés dans des systèmes non voulus de Lui. Ensuite la responsabilité pèse sur l'individu. Il doit s'éloigner de l'iniquité, se purifier des vases à déshonneur et s'associer avec ceux qui invoquent le nom du Seigneur d'un coeur pur. C'est là que nous sommes placés, en nous souvenant seulement de l'unité du corps et en cherchant à la réaliser. Nous avons le caractère d'un résidu dans ces derniers jours, mais d'un résidu qui se rappelle les premiers principes sur lesquels l'Église a été fondée au commencement ; chemin simple et heureux, mais qui exige la foi et la fermeté que donne la foi obéissante. Que Dieu nous donne, dans sa grâce, d'y marcher d'un pas ferme, paisible, mais décidé. Si l'on regarde à Lui, tout est simple ; on voit clairement son chemin, et l'on a des motifs qui ne laissent pas l'âme en proie à l'incertitude. C'est l'homme double de coeur qui est incertain dans toutes ses voies.

Puis, ce qui est éternel devient toujours plus réel pour nous, plus rapproché. C'est ce qui donne la force, et écarte tous les motifs, toutes les influences qui pourraient nous fourvoyer. Qu'on est heureux d'être sous la conduite du Seigneur, d'avoir le coeur rempli de Celui dont les pensées sont éternelles et qui est amour, qui nous a tant aimés et qui s'est donné lui-même pour nous ; qui s'est donné à Dieu, quant à sa propre perfection, mais toutefois pour nous posséder, son nom en soit béni, et nous avoir auprès de Lui pour toujours ! Il est doux de sentir qu'il nourrit l'Église et l'entretient...

23 - [Résumé de l'épître aux Romains — Souffrances de Christ dans les Psaumes et les Évangiles]

Boston, 17 février 1867

... Je ne sais si, dans mes «Études», j'ai fait suffisamment remarquer la structure de l'épître aux Romains. En tout cas, ce point s'est beaucoup développé dans mon esprit. Au chapitre 1, je termine l'introduction avec le verset 17. Le verset 18 commence le raisonnement qui démontre la nécessité de l'évangile, par les péchés soit des Juifs, soit des gentils.

Depuis le chap. 3, vers. 21, nous avons la réponse de la grâce, dans le sang de Christ, aux péchés commis, explication de la patience de Dieu à l'égard des péchés passés, et le fondement d'une justice révélée dans le temps présent. Ensuite, au chapitre 4, la résurrection comme fait accompli est ajoutée.

Au chap. 5, vers. 1-11, il fait voir toutes les bénédictions qui découlent de ce qui précède : paix, faveur, gloire pour l'avenir, joie dans les tribulations, joie en Dieu lui-même. Ceci fait ressortir la grâce souveraine et l'amour de Dieu, amour qu'il a répandu dans nos coeurs par son Esprit qu'il nous a donné.

Une division principale de l'épître se trouve à la fin du vers. 11 du chap. 5. Jusqu'à la fin de ce verset, l'Apôtre a parlé des péchés, puis de la grâce. Maintenant il commence à parler du péché. Auparavant c'étaient nos offenses ; maintenant c'est la désobéissance d'un seul. C'est Adam (chacun, sans doute, y ayant ajouté sa part) et Christ. Ce n'est plus, par conséquent, Christ mort pour nos péchés, mais c'est nous morts en Christ, ce qui met fin à la nature et à la position que nous avons par Adam.

Voilà aussi pourquoi l'Apôtre parle de notre mort et ne va guère plus loin. S'il avait parlé de notre résurrection avec Christ, il aurait empiété sur la doctrine des Colossiens et des Éphésiens, et aurait dû en venir à l'union avec Christ, ce qui n'est pas son sujet ici. Son sujet, c'est : Comment moi, pécheur, individu, suis-je justifié auprès de Dieu ? La réponse : Christ est mort pour nos offenses — voilà les fruits du vieil homme effacés ; puis : Vous êtes morts avec Christ — voilà votre vieil homme loin (pour la foi).

En outre le chapitre 6 répond à l'objection : «Pécherons-nous, etc. ?» Comment, dit l'Apôtre, vivrons-nous dans le péché, si nous sommes morts ? Vous avez part à la mort — certes, ce n'est pas vivre. L'union n'existe pas du tout dans cet argument ; seulement, si nous sommes morts, il nous faut vivre par un moyen quelconque. Or c'est pour Dieu par Jésus-Christ. Cela suffisait pour montrer la portée pratique de cette doctrine. L'union se rapporte à nos privilèges. Nous sommes parfaits en Christ, membres de son corps. Le fait que nous sommes en Christ est supposé au chap. 8, vers. 1, et affirmé d'une manière pratique au verset 9 du même chapitre ; mais là il se rapporte à la délivrance. Mais le but de l'Apôtre, dans ses raisonnements, c'est de montrer que nous en avons fini avec la chair et, par conséquent, avec le péché, et que nous tirons notre vie d'ailleurs, en sorte que la justification est une doctrine de délivrance du péché et non pas de la liberté de pécher.

Au chapitre 7 la mort s'applique à nos relations avec la loi. La fin du chapitre nous présente l'expérience d'une âme renouvelée, mais (quant à la conscience de sa position) encore dans la chair de laquelle la loi est la juste règle — la loi qui, lorsque nous sommes renouvelés, est comprise dans sa spiritualité.

La conséquence de tout ceci est développée au chapitre 8, qui nous fait voir notre position avec Dieu, l'effet de ce que nous nous trouvons en Christ, comme le chap. 5, vers. 1-11, montre ce que Dieu a été pour nous, pécheurs, et ce que, par conséquent, nous avons appris qu'il est en lui-même. La fin du chapitre 8 résume en triomphe la conséquence de ces vérités.

Quant à votre question sur les Psaumes, il ne vous faut pas croire ce qu'on vous dit. De l'aveu de M. Newton (jamais du mien), ses vues se trouvaient dans les Psaumes et non dans les évangiles. Ma doctrine est exactement l'opposé de celle de M. Newton. Lui enseignait que Christ était né dans un état de distance de Dieu, et ne pouvait se rencontrer avec Dieu que sur la croix ; seulement, par sa piété, il se soustrayait à bien des conséquences de sa position native. Par contre, je crois qu'il est né et a vécu jusqu'à la croix dans la parfaite faveur de Dieu, et qu'en grâce il est entré en esprit dans les peines et les douleurs de son peuple, et particulièrement à la fin, lorsque son heure est venue. À la croix, il a, de fait, bu la coupe. Mais je n'ai aucune idée qu'il ne soit question de ses souffrances

que dans les Psaumes ; examen fait, je crois même qu'un bien plus petit nombre de Psaumes s'applique directement à Christ, qu'on ne le pense généralement. Les Psaumes, envisagés dans leur sens prophétique, dépeignent les circonstances et les peines du résidu d'Israël. Que Christ ait pris part, en esprit, à ces douleurs de son peuple, je n'en doute pas ; mais je dis que très peu de Psaumes sont des prophéties directes de ce qui lui est arrivé ; quelques-uns le sont, cela va sans dire. Mais je crois que le Nouveau Testament nous montre très clairement les relations de Christ avec ce peuple. Sans doute le Nouveau Testament ne s'occupe pas du résidu, comme les Psaumes, ni de l'avenir d'Israël, comme les prophéties, parce qu'il s'agit, en général, de vérités plus profondes, plus importantes et d'un autre caractère ; mais il met très clairement ces choses à leur place historiquement, et cite les prophéties qui s'y rapportent. Nous voyons Jésus pleurer sur Jérusalem, annoncer ce qui arriverait, soit aux disciples au milieu du peuple, soit au peuple même. L'Ancien Testament nous donne des détails quant à Israël et parle davantage du résultat, parce que c'est le sujet qu'il traite ; mais le Nouveau Testament nous fait voir exactement la place de ces choses vis-à-vis du christianisme, qui est son sujet, et il reprend, autant que cela est nécessaire, le sujet de l'Ancien. Quant aux souffrances de Christ, il nous fournit historiquement, et en citant les passages, ce dont l'Ancien Testament a parlé ; il nous présente bien des fois les sentiments de Christ plus intimement que les Psaumes, et d'autres fois cite ces derniers comme expliquant l'histoire de ce qui s'est passé. Pour ma part, je prends ce que je trouve dans l'Ancien Testament, comme ayant la même autorité que le Nouveau. Si l'Ancien Testament dit : « Dans toutes leurs angoisses il a été en angoisse », le Nouveau nous fait entendre Jésus, qui dit lui-même en pleurant : « Que de fois j'aurais voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! »

Je comprends facilement que beaucoup de chrétiens ne saisissent pas bien ce qui concerne le résidu d'Israël ainsi que l'intérêt que le Seigneur lui porte, et cela ne me trouble pas ; mais, quand on explique les Psaumes, il faut les expliquer selon leur vrai sens, et j'estime que cela donne un sentiment beaucoup plus profond de la grâce patiente de Jésus. Toutefois, je crois qu'il est important que cela demeure un moyen d'édification et non pas un sujet de contestation ; sans cela, le Christ lui-même perd sa saveur pour le cœur, ou tout au moins le cœur perd la bonne odeur de sa grâce. Si l'on dit que ces souffrances (ce que je n'admets pas) ne se trouvent pas dans le Nouveau Testament, mais dans l'Ancien, il est clair alors qu'en expliquant l'Ancien, il faut en parler. Mais le Seigneur parle de sa position telle que Zacharie 13 la dépeint, et, par conséquent, de l'état du résidu.

Le Nouveau Testament n'a pas, en général, pour sujet le résidu, mais le Christ Sauveur et le christianisme ; mais il traite aussi le premier de ces deux sujets en son lieu. Les chapitres 1 et 2 de Luc sont presque entièrement occupés du résidu historiquement et prophétiquement. Le chapitre 10 de Matthieu ne s'applique qu'à ce sujet et comprend tout le temps jusqu'à la fin, à l'exclusion des gentils et des Samaritains. Il en est de même, sous une autre forme, au chapitre 11.

On dit que Christ n'a souffert qu'en expiation ou par sympathie. Pensez-vous qu'il n'ait rien souffert, lorsqu'il tançait les scribes qui empêchaient les pauvres âmes de le recevoir ? Lisez le chapitre 23 de Matthieu : son cœur n'a-t-il pas souffert ?

« Il a souffert étant tenté », est une vérité capitale de la Parole. Lorsqu'il a demandé à ses disciples de veiller auprès de lui, il ne buvait pas encore la coupe, mais il suait comme des grumeaux de sang. Ce n'était pas sympathie ; il la cherchait, mais ne la trouvait pas. C'est une chose très sérieuse que de nier les souffrances du Fils de l'homme. Il y avait sympathie à la tombe de Lazare ; mais en approchant de la mort, et toujours plus ou moins, il souffrait, Lui, par amour, par grâce, sans doute, mais réellement ; non pas assurément à cause de ce qui était en Lui, ou de ses propres relations avec le Père, mais il convenait à Celui pour qui sont toutes choses et par qui sont toutes choses, consommer le chef de notre salut par les souffrances.

Je vous engage instamment à ne pas faire de ces choses un sujet de controverse ; il s'agit plutôt d'adoration ; contester sur ces points, gêne et tend à détruire toutes les saintes affections. Quand je vois Paul s'exprimer comme il l'a fait au commencement du chapitre 9 de l'épître aux Romains, dirai-je que Christ, dont l'Esprit poussait l'Apôtre à ces sentiments, était resté lui-même indifférent à l'incrédulité du peuple bien-aimé ? Il est mort pour la nation ; il est clair que cela était expiatoire, mais c'est une preuve qu'il l'aimait comme nation. Les souffrances de Christ sont un point capital, et le Nouveau Testament, aussi bien que l'Ancien, montre qu'Israël était d'une manière particulière l'objet de ses affections qui l'a fait souffrir. Or sa sympathie était avec la douleur de l'humanité, mais il a senti, et il l'a exprimé, l'iniquité qui a mis fin (sauf la grâce souveraine de Dieu) à toutes les espérances d'Israël et à la jouissance, par le peuple bien-aimé, de toutes les promesses. Quand il dit : « Il ne se peut qu'un prophète périsse hors de Jérusalem », et qu'il l'appelle « la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés », le dit-il avec une dure indifférence ? Cela n'était pas expiatoire et il ne pouvait avoir de la sympathie avec l'iniquité qui faisait cela. Ces mots ne font que reproduire, avec une affection plus touchante et un cœur dont tout égoïsme et intérêt propre étaient absents, l'expression du Psaume : « Tes serviteurs sont affectionnés à ses pierres ». Sans doute, on peut mal présenter ces choses. Les affections du Sauveur sont un sujet trop délicat, pour qu'on les manie rudement sans les fausser ou, pour ainsi dire, les froisser ; mais qu'on les nie, cela est désolant pour moi.

Le Messie a été retranché, et toutes les espérances du peuple bien-aimé sont perdues avec lui — pour être reprises, sans doute ; or je ne crois pas que Christ n'en ait pas souffert...

24 - [Le chrétien : une lumière manifestant la gloire de Christ — 2 Cor. 3:7 à 4:10]

25 mars 1871

Cher frère,

On ne connaît guère l'histoire de ce qu'on appelle l'Église, de ce qui est l'Église quant à sa responsabilité, ni la marche du clergé et même de tout le monde. On est heureux de n'avoir que la Parole à suivre et de savoir que c'est la parole de Dieu. Quelle immense grâce que d'avoir sa Parole, la révélation de sa grâce envers nous, la personne parfaite de Jésus, et les conseils de Dieu, ce que Dieu a ordonné pour notre gloire. C'est dans sa bonté envers nous qu'il montrera dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce.

Dès le commencement, se fiant à l'ennemi plutôt qu'à Dieu, l'homme s'est éloigné de Lui, et les deux questions : Où es-tu ? Qu'as-tu fait ? montraient où en était l'homme. La responsabilité complètement mise à l'épreuve jusqu'au rejet de Christ ; puis Dieu glorifié en justice, son amour et les conseils de sa grâce avant la fondation du monde, ont été mis en évidence. Cela place l'évangile dans une position toute particulière, puis montre la relation de la responsabilité et de la grâce souveraine avec une grande clarté.

De plus, sur la gloire de Dieu il n'y a plus de voile. Dès lors sa colère révélée du ciel ; — mais aussi la gloire de Dieu révélée dans la face de Jésus-Christ, témoignage que tous les péchés de ceux qui la voient ne sont plus devant Dieu ; — puis tout ce que Dieu est moralement, pleinement révélé et constaté. Nous le connaissons selon cette gloire, et nos relations avec Dieu, notre position devant Dieu, sont fondées sur elle. Nous sommes transformés de gloire en gloire selon cette image, car nous pouvons y regarder : c'est la preuve de notre rédemption et que nos péchés ne subsistent plus devant Dieu. Nous sommes renouvelés aussi en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés ; nous sommes créés selon Dieu en justice et vraie sainteté ; car, selon cette gloire, Il a lui dans nos cœurs pour faire ressortir cette gloire de Christ dans le monde. Nous sommes comme une lanterne : la lumière est dedans, mais pour resplendir au dehors ; mais des vitres ternies (la chair si elle s'en mêle) empêcheront la lumière d'éclairer comme il faut. — Ainsi ce qui

nous est donné devient un exercice intérieur ; le trésor est dans un vase d'argile, et il faut que celui-ci ne soit que vase, que nous soyons morts, afin que la vie — de Jésus se manifeste dans notre chair mortelle.

Ce n'est pas seulement une communication de ce qui est en Christ comme connaissance, mais si c'est réel, nous buvons de ce qui fait la rivière. C'est une communication qui exerce l'âme, la fait croître et juge la chair en toutes choses, afin que nous ne gâtions pas le témoignage qui nous est ainsi confié. En Christ lui-même la vie était la lumière des hommes, et il faut que la lumière que nous recevons devienne vie en nous, la formation de Christ en nous, et que la chair soit assujettie à la mort. La mort agit en nous, dit Paul, la vie en vous.

Voilà l'histoire du ministère, du vrai ministère. Ce que nous communiquons est nôtre ; Il nous éclaire, mais il agit en nous moralement ; la gloire de Christ se réalise en nous et tout ce qui ne lui convient pas est jugé ; or la chair ne lui convient jamais.

La mort de Christ mettait fin à tout ce qui était Paul, ainsi la vie de Christ agissait de sa part dans les autres, et rien que cela. C'est beaucoup dire. Ainsi, à cet égard, il peut y avoir progrès. Pour ma position devant Dieu, je fais mon compte que je suis mort ; pour vivre, la mort agit en moi. Il y a le vase, mais il faut que ce ne soit que vase, et la vie de Christ agit en lui et par lui. Si le vase agit, il gâte tout. De fait nous vivons, mais il faut toujours porter la mort, afin que la gloire de Christ, image de Dieu, luise pour les autres. — Mais toute la gloire de Dieu est révélée ; il n'y a plus de voile sur elle du côté de Dieu ; si elle est voilée, le voile est sur le cœur de l'homme par l'incrédulité. Vérité de toute importance !

Sous la loi, l'homme ne pouvait pas entrer ; Dieu ne sortait pas. Maintenant il est sorti, mais en s'anéantissant pour apporter la grâce. Puis, l'oeuvre de la rédemption accomplie, Il est entré, et il n'y a plus de voile sur la gloire.

25 - [Le ministère chrétien, c'est faire connaître Christ]

New-York, 23 avril 1867

... Le Seigneur est venu du Père pour nous le faire connaître comme il l'a connu ; nous venons de Christ pour le faire connaître comme nous le connaissons ; voilà le vrai ministère , chose heureuse et bénie, mais sérieuse dans son caractère : «Paix vous soit», dit le Seigneur ; «comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie». Quelle mission ! quand même nous ne sommes pas apôtres.

26 - [1 Jean 1 : le croyant ne péchant pas]

Septembre 1871

Cher frère,

Ce qui constitue la difficulté du premier chapitre de l'épître de Jean, et même de toute l'épître, c'est que la doctrine y est présentée d'une manière abstraite. Mais, en somme, je crois que la pensée de l'Esprit est celle-ci : Dieu n'est plus caché ; nous avons communion avec lui dans la pleine révélation de sa grâce, — avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Sous la loi, Dieu ne sortait pas ; l'homme n'entrait pas dans Sa présence. Maintenant le Père s'est révélé dans le Fils et nous a donné une vie dans laquelle nous jouissons de sa communion. Mais alors c'est avec Dieu lui-même — plus de voile — et Dieu est lumière ; il est parfaitement pur et révèle tout. Or puisqu'il n'y a plus de voile et que Dieu s'est révélé, il faut marcher dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière. Mais, dans cette position, on est parfaitement nettoyé par le sang de Jésus ; puis nous jouissons de la communion les uns avec les autres.

C'est cette pleine révélation de Dieu qui est de l'essence du christianisme : plénitude de grâce, nous introduisant dans la communion, et le Père connu dans le Fils ; mais c'est avec Dieu, si la chose est vraie, et Dieu est lumière. La communion est avec Dieu, selon sa nature et sans voile. Mais, si nous venons à lui, c'est lavés dans le sang de Jésus Christ, son Fils, et nous sommes devant lui sans voile, blancs comme la neige. Or le chrétien marche dans la conscience de cela, ayant une nature qui s'y rapporte : nous sommes lumière dans le Seigneur. Mais il faut que ce soit dans la lumière, comme Dieu lui-même est dans la lumière ; tout est jugé selon la révélation de Dieu qui juge toutes choses. On est dans la lumière comme Dieu est dans la lumière.

Ces choses sont écrites afin que nous ne péchions pas. Si quelqu'un pêche, le remède est dans les premiers versets du chapitre 2. Mais les versets dont vous parlez nous enseignent que nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Or si nous parlons de communion quand nous n'y sommes pas, nous mentons, car il est cette lumière.

27 - [1 Jean 1 : Communion et purification]

Londres, 1871

Je ne doute nullement que l'Apôtre, lorsqu'il dit (1 Jean 1) : «Nous avons communion les uns avec les autres», ne parle de la communion des saints entre eux. Il y a trois éléments de la vie chrétienne : Le premier, c'est d'être dans la lumière comme Dieu est dans la lumière... — point de voile. Il faut se trouver dans la présence de Dieu pleinement révélé. Si l'on ne peut se tenir là, on ne peut être en relation avec lui.

Le second, c'est qu'étant ainsi dans sa présence, ce n'est pas chez nous l'égoïsme de l'individu, mais la communion des saints par le Saint Esprit, dans la jouissance de la pleine révélation de Dieu lui-même.

Le troisième, c'est que nous sommes blancs comme la neige, de sorte que nous pouvons nous trouver avec joie dans cette lumière, qui ne fait que manifester que nous sommes tout ce que les yeux et le cœur de Dieu désirent sous ce rapport ; — ce que notre cœur désire aussi devant lui.

L'idée est abstraite et absolue ; c'est la valeur et l'efficace du sang. Ce n'est pas seulement le relèvement. C'est une efficace, du reste, qui ne se perd pas. Mon âme une fois lavée, je suis toujours devant Dieu selon l'efficace de ce sang. Le relèvement est plutôt par l'eau, quoique en vertu de ce sang (voyez Jean 13 et la «génisse rousse»). Mais ici c'est la valeur du sang en soi ; et, remarquez-le bien : si nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. C'est bien un état réel ; mais l'Apôtre ne dit pas : «Selon la lumière». C'est notre position maintenant que la croix a révélé Dieu sans voile. Comme on interprète généralement ce passage, on devrait lire : «Si nous ne marchons pas selon la lumière, le sang nous purifie» ; mais il n'est pas question de cela. C'est au commencement du chapitre 2 que l'on trouve la provision faite — ce qui est nécessaire — en cas de chute.

Je ne doute pas que la lumière nous sonde, mais ici Dieu ne voit pas le mal ; il voit l'homme nettoyé par le sang de Jésus.

Au verset 8 commence la considération du péché reconnu. Sans doute, le sang nous purifie de tout ; mais, quand nous pensons à l'existence du péché en nous, tout en sachant que le sang nous purifie de tout, nous sommes amenés à une autre vérité évangélique, c'est que nous sommes morts avec Christ (Rom . 6 ; Col. 2 et 3 ; Gal. 2). C'est pour la pratique, et cela est dirigé contre le mouvement de ce péché dans la chair. Si le péché a agi, nous sommes amenés à confesser, non pas le péché dans la chair, mais ce qu'il a produit (1 Jean 1:9). Alors nous sommes pardonnés et nettoyés. Ceci est vrai au commencement, mais vrai aussi dans les détails de la vie.

... Les caractères que Christ prend, en rapport avec ces derniers jours, sont ceux-ci : « Le saint, le véritable ». Oui, voilà le caractère qu'il prend ; ce qu'il veut dans les siens, dans leur marche, quand il va venir bientôt. Nous avons à veiller sur nous-mêmes et sur nos frères, afin qu'il en soit ainsi. Je sens, pour ma part, que nous avons, dans ces jours-ci, à veiller tout particulièrement sur cette sainteté, bien qu'elle soit toujours une chose essentielle pour les enfants de Dieu.

... Le mal est dans le monde, mais nous sommes entre les mains de Dieu. Christ est entré après le mal et a remporté une victoire complète sur celui qui en était le chef ; grâce lui en soit rendue. Il tient entre ses mains les clefs du hadès et de la mort ; mais le temps n'est pas encore venu pour ôter le mal de dessus la terre. Dieu s'en sert pour notre bien, mais le mal est là.

28 - [Amour et vérité]

Canada

... La vérité est éternelle et l'amour dure à jamais ; l'un et l'autre sont dans le précieux Sauveur ; tenons-les fermes par la grâce. Dans ces derniers jours tout s'éclaire davantage, comme l'aube du jour qui avance ; je puis dire que la vérité des choses éternelles a une réalité qu'elle n'a jamais eue. Christ est davantage tout ; les choses qui périssent n'ont que l'apparence. Nous avons toujours à combattre, mais ce qui ne se voit pas est éternel et est à nous par la grâce. Que Christ demeure dans nos coeurs par la foi...

29 - [1 Cor. 7:14 : les enfants du chrétien sont saints]

... L'objection faite à l'emploi de 1 Cor. 7:14, n'a aucune force. Parmi les Juifs, si l'on épousait une gentile ou vice versa, le Juif n'était pas profane, mais il s'était profané ; les enfants étaient profanes, et le Juif devait renvoyer et la femme et les enfants. Le mari ne cessait pas d'être Juif, tout en étant Juif profané, mais ses enfants étaient profanes et dès lors ne pouvaient pas même être profanés, car ce qui est déjà profane ne le peut pas.

Maintenant, la grâce étant arrivée, c'était l'inverse qui avait lieu. Le mari incrédule ne cessait pas d'être incrédule, mais il était relativement sanctifié (pas saint), puis l'enfant était saint, non pas intérieurement dans son âme, mais il avait droit aux privilèges qui appartenaient au peuple de Dieu sur la terre, privilèges dont l'enfant d'un mariage mixte parmi les Juifs était privé, parce qu'il était profane. Il n'était pas plus pécheur qu'un autre, mais il était exclu du milieu où se trouvaient les bénédictions accordées de Dieu à son peuple, et il y en avait de grandes, comme l'Apôtre le dit.

30 - [Caractères du chrétien pour le temps actuel]

... Nous sommes dans les derniers temps, et évidemment Dieu agit en grâce pour retirer son peuple de devant le mal et les jugements ; mais il faut plus de dévouement, plus de séparation. Que Dieu, dans sa bonté, agisse ; il y a encore à faire en appelant les âmes et en les consolidant dans la vérité, afin qu'elles ne soient pas emportées par tout vent de doctrine. Il y a tant d'incrédulité, et l'esprit humain est tellement actif, que les âmes sont exposées à des dangers de toute espèce. Dieu les garde, et les siens sont, après tout, toujours en sûreté ; seulement le piège n'est plus le formalisme, mais le rejet de tout, ou la substitution d'opinions à la vérité divine. Toutefois je crois que c'est un beau moment pour celui qui est décidé. Il faut être chrétien tout de bon et accepter la folie de Dieu comme plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu comme plus forte que les hommes. Une marche humble, dans une entière dépendance de Dieu, en regardant à Jésus-Christ, est singulièrement bénie dans ces jours-ci, et bientôt viendra le repos.

31 - [Nécessité du dévouement]

Je ne sais pas ce que nous avons à faire de plus ici-bas, que de mieux connaître Dieu et de le servir ; mais ce que je cherche surtout chez les frères, maintenant, c'est le dévouement. Je ne doute pas que leur place ne soit justement le témoignage de Dieu, non d'après aucune sagesse à nous, mais par la souveraine bonté de Dieu et par plus ou moins de connaissance. Mais le témoignage n'est pas complet, ni réalisé, s'il n'y a pas le dévouement. Ce n'est pas que je regarde la doctrine comme sans importance. Plus j'avance, plus je vois que le corps évangélique s'est perdu, qu'il n'a jamais eu la doctrine de Paul et qu'il y résiste, non-seulement quant à l'Église (il y a longtemps que cela est clair), mais même quant à notre position tout entière comme chrétiens. Je suis journalièrement plus explicite dans mon témoignage à ce sujet, quand l'occasion le requiert. Il peut être inutile de contester, mais je crois que la clarté dans le témoignage est utile, ainsi que de rendre ce témoignage sans crainte ; — les temps sont trop sérieux ; — seulement il faut savoir ce que l'on fait, ce dont il s'agit en réalité. Mais la controverse à l'égard de la justice, et ainsi à l'égard de la loi, a manifesté la chose. Sommes-nous dans le premier ou dans le second Adam ? Excepté l'utile et pénétrente épître de Jacques, il n'y a parmi les écrits du Nouveau Testament que ceux de Paul qui traitent de la justification. Jean s'occupe du principe qui y est renfermé, mais non sous cette forme. Sans doute, il renferme la doctrine comme celle de l'Esprit, mais être ressuscité avec Christ et ainsi présenté devant Dieu, c'est la doctrine de Paul. Seulement, si nous sommes occupés de cette doctrine, il faut veiller à ce que ce caractère divin soit pleinement développé, — dans notre propre esprit et notre propre foi, veux-je dire. C'est là ce que Paul fait pleinement, de la manière sans doute qui lui est propre, je veux dire dans cette ligne de vérité dans laquelle il fut conduit par le Saint Esprit, et il est merveilleux de voir de quelle manière c'est en dehors de la loi, et, en dehors de la loi, ces légalistes sont méprisables quant à leur doctrine. Nous devons être les imitateurs de Dieu, Christ étant notre modèle, et faire voir la vie divine en nous par l'entier sacrifice de nous-mêmes, et cela envers Dieu ; afin que le principe soit parfait. J'ai été occupé de cela dernièrement et j'ai la pensée d'envoyer un article sur ce sujet à ***. Je crois que Dieu a été dernièrement quelque peu en aide aux frères dans leurs publications, et c'est une miséricorde de sa part. Mais nous avons à remplir un bien plus grand cadre de témoignage que nous ne le faisons. Les ouvriers doivent avoir la foi pour tout ce qu'ils ont à faire. Souvent les plaintes et les questions, quant à l'état des frères, viennent en grande partie d'un manque de foi chez ceux qui les expriment ; toutefois je crains le monde pour eux ; quelquefois des assertions téméraires ont lieu ; ici le mal est moindre ; mais le dévouement, la séparation d'avec le monde, l'absence de conformité au monde, voilà ce que je cherche ...

... Le Seigneur est partout le même, et il en est de même de l'homme moralement.

32 - [Justification et résurrection]

11 septembre 1841

La justification est un point, avec deux choses qui s'y réunissent : premièrement que le sang nous a lavés de nos péchés, et c'est peut-être la justification proprement dite. Mais, de fait, on peut y ajouter notre acceptation dans le Bien-aimé : Si quelqu'un pratique la justice, il est juste comme Jésus-Christ est juste ; car pratiquer la justice, découle de la vie de Christ en nous ; mais, par cette vie, nous sommes unis à Christ. et jouissons de sa justice devant Dieu, étant rendus agréables dans le Bien-aimé ; la résurrection en est le pivot, car c'est la preuve de l'expiation ; elle introduit Christ, selon la puissance de cette vie éternelle (à laquelle nous participons) dans la présence de Dieu. C'est autour de la personne de Christ envisagé comme ressuscité, que roulent toutes les vérités qui se trouvent dans la Parole. L'union de l'Église avec Lui en est le complément. La résurrection laisse derrière elle, dans le tombeau, tout ce qui pouvait nous condamner, et introduit le Seigneur dans ce nouveau monde dont il est la perfection, le Chef et la gloire. Or nous sommes unis à Lui.

(*) Voyez la note de la page 62.

33 - [Justification, expiation et obéissance de Christ]

7 octobre 1841

... Je n'aime pas proprement cette expression : «Christ a obtenu de Dieu la justification», parce qu'elle présente Dieu comme involontaire et opposé même à la chose, tandis que c'est la volonté et le cœur de Dieu qui nous a préparé le sacrifice et tout. Il est vrai que la justice de Dieu exigeait l'expiation et le sacrifice de Christ. Toutefois, c'est lui dont l'amour a pourvu à nos besoins à cet égard. Aussi est-il Celui qui justifie (comp. Zach. 3). L'épître aux Hébreux parle plutôt de notre acceptation sous la forme de notre présentation à Lui, de la sanctification dans le sens extérieur : «Afin qu'il sanctifiât le peuple par son sang». Aussi les a-t-il perfectionnés ; ils peuvent se tenir dans sa présence, comme étant à lui, selon la perfection du sanctuaire, sans reproche, sans tache. Justification est une idée de tribunal, de juge pour ainsi dire. L'épître aux Hébreux par le du sanctuaire et de nous présenter là. Le fond est toujours le même ; seulement nous pouvons l'envisager de plusieurs manières, et chacune nous donne plus de lumière sur la perfection de l'oeuvre de Christ et sur les effets de cette oeuvre dont nous jouissons. — 1 Pierre 1:19, parle plutôt dans le sens de rachat, d'être tiré par une rançon d'entre les mains de l'ennemi. — L'obéissance de Christ pendant sa vie tendait à la perfection du sacrifice ; elle n'était pas expiatoire, mais parfaitement agréable. Il s'agissait de l'agrément de sa personne comme nécessaire à son oeuvre, mais cette obéissance n'était pas expiatoire. Il serait resté seul si le grain de froment n'était pas tombé en terre ; mais son obéissance tout entière l'a rendu parfaitement agréable à Dieu, comme aussi elle l'a été (voyez Phil. 2).

Sous la forme de la justification, c'est l'épître aux Romains qui traite le plus formellement le sujet de notre acceptation. Ce que j'ai voulu dire, en me servant de l'expression «Christ a obtenu notre justification», se comprendra en comparant la manière dont cette épître s'exprime (3:24) : «Ayant été justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus». Vous voyez de quelle manière elle est présentée, comme découlant de la gratuité de Dieu. Ceci est important pour l'état de l'âme et pour que la grâce soit clairement comprise.

34 - [La loi et le chrétien]

Janvier 1842

Bien saisir la place de la loi est chose difficile, parce qu'il faut être pleinement conduits par le Saint Esprit, pour ne pas être nous-mêmes en quelque manière sous la loi, quant à nos sentiments du moins. Il faut avoir bien saisi la puissance de l'oeuvre et de la résurrection de Jésus ; sans cela on serait sans loi, si l'on n'était pas sous la loi. Nous ne sommes nullement sous la loi. La grâce ne reconnaît aucune participation de la loi à nos cœurs ; mais comment cela, si nous reconnaissons la loi comme bonne ? Parce que Christ l'a épuisée dans sa mort. Il était sous la loi jusqu'à sa mort et dans sa mort ; mais évidemment il ne l'est pas maintenant. Il peut employer la loi pour juger ceux qui ont été sous la loi ; mais nous sommes unis à Lui. Comme Adam ne fut chef de l'ancienne famille qu'après sa chute, ainsi le Christ n'est chef de la nouvelle famille que comme ressuscité d'entre les morts. Il les place dans sa propre position, comme homme ressuscité ; ils commencent avec Christ là. Ils reconnaissent bien la force de la loi, mais en ce qu'elle a mis à mort Jésus, là où elle a perdu toute sa puissance et sa domination sur l'âme. Nous sommes à un autre.

Nous pouvons employer la loi, s'il en est besoin, contre les injustes, parce qu'ayant la nature divine, nous pouvons manier la loi, et elle ne peut pas faire cette plaie mortelle à la nature divine dont elle est sortie. Nous pouvons faire voir où l'homme en est, s'il est sous la loi, pour faire ressortir par là la perfection de la rédemption ; c'est ce que l'Apôtre fait dans les Romains et dans les Galates, pour faire comprendre que nous ne sommes plus sous la loi, parce que nous sommes morts avec Christ. Par la loi nous sommes morts à la loi ; nous sommes crucifiés avec Christ. Un gentil n'était jamais vraiment sous la loi. En devenant chrétien, il prend Christ à un point où il en a fini avec la loi ; mais, ayant reçu l'Esprit de Christ, il n'a plus besoin de la loi pour discerner la perfection de la rédemption : il a l'intelligence pour comprendre les choses accomplies dans l'histoire du Messie — son oeuvre parfaite. Mais la chose est loin d'être nette dans l'esprit des chrétiens, car, de fait, la plupart d'entre eux ont fait du christianisme une loi, et se sont placés sous la loi. Il faut qu'ils sortent de là pour jouir de la paix, mais pour eux la discussion de ce que c'est que la loi est une chose très importante et très opportune à cause de cela. Au reste le coeur humain se place si naturellement sous la loi, qu'il est très important que toute âme soit bien éclairée là-dessus. La loi, souvenons-nous-en toujours, ne nous révèle rien de Dieu, sauf que la loi implique un juge. Elle donne la mesure de notre responsabilité : «Tu aimeras l'Éternel ton Dieu et ton prochain» ; voilà la loi. On peut dire que l'Évangile donne de nouveaux motifs pour que nous accomplissions la loi ; mais ces motifs se puisent dans un fait qui donne à Christ, sur nos cœurs, tout le droit auquel la loi pouvait prétendre, et met, par la mort, un terme à la puissance de cette dernière, car nous sommes morts et ressuscités avec Christ. Nous ferons ou éviterons bien des choses qui se trouvent dans la loi, et le sommaire qui nous en a été donné, reste le principe ou le fruit de la vie de Christ en nous. Il est accompli dans tout ce qui découle de cette vie, mais nous ne sommes nullement sous la loi, car nous sommes un avec Christ, et Christ n'est pas sous la loi. La loi ne condamne pas seulement la conduite, mais les hommes. La loi ne dit pas seulement : «Maudite est toute chose», mais : «Maudit est quiconque ne persévère pas». Ainsi l'on doit être sous la malédiction, si l'on est sous la loi. Mais c'est parce que nous ne sommes pas sous la loi que nous pouvons l'employer s'il en est besoin. Les Juifs ont voulu l'employer contre la femme adultère, mais ils étaient sous la loi, dans la chair. La loi leur a percé le coeur jusqu'à la mort et à la condamnation. Christ l'a employée ou du moins lui a laissé son efficace, parce que, quoiqu'il fût né sous la loi, celle-ci ne pouvait pas l'atteindre pour la condamnation, la vie de Dieu en lui étant parfaite. Unis à lui dans la résurrection, nous pouvons l'employer parce que nous sommes en dehors de son atteinte par la mort et la résurrection de Christ, jouissant de sa vie dans nos âmes. C'est pourquoi on est toujours plus ou moins sous la loi, jusqu'à ce qu'on ait compris la résurrection de Christ, et aussi toutes les fois que la chair obscurcit la puissance de notre rédemption. J'espère que vous pourrez comprendre ces quelques remarques.

Quant à l'épître aux Philippiens, elle offre un autre trait très intéressant : la désolation et l'expérience personnelle de l'Apôtre. Il envisage l'Église comme privée de ses soins ; et lui-même est opprimé, pour le moment, par la puissance de Satan. Ainsi il entre d'une manière très touchante et très puissante dans tout ce qui concerne le combat de l'Église, et dans tout ce qui est important pour elle pendant la période de son délaissement : aussi présente-t-il les grâces qui l'empêcheraient de tomber dans les misères qui surgissaient à la suite de l'absence de l'Apôtre. De là, la grande utilité de cette épître pour le temps actuel. On commençait à prêcher Christ avec un esprit de dispute, à ne pas être d'un même sentiment, à murmurer. Il montre en quoi consistent les richesses et les grâces de Christ, particulièrement nécessaires pour un tel état de choses, état, hélas ; bien mûri depuis lors. Pourquoi dirais-je : hélas ! car tout cela tournera à salut, et fait voir que la venue de Jésus est plus proche.

35 - [Nombres 15 et 17 ; épître aux Philippiens]

19 avril 1845

J'ai lu dernièrement les Nombres et l'épître aux Philippiens avec de l'édification. L'établissement de la verge d'Aaron, sacrificateur en grâce, tout en étant d'autorité, après tous les murmures de l'assemblée ; son emploi, quoique ce fût par Moïse ; son manque d'emploi, lors des nouvelles plaintes de l'assemblée ; tout cela m'a singulièrement instruit. En même temps, lorsque Dieu avait jugé et discipliné le peuple, la manière dont, immédiatement, Il parle (chap. 15) de toutes ses promesses et de la terre comme étant la leur, comme leur

ayant été donnée par Lui, m'a beaucoup touché. Sa promesse et ses pensées pour son peuple sont aussi fermes que si rien n'était arrivé. La responsabilité et la nourriture des sacrificateurs comme tels, et de leurs familles comme familles, et les points de différence, m'ont aussi beaucoup édifié.

Ce qui m'a frappé dans l'épître aux Philippiens, c'est comment l'Apôtre a continuellement sa mort devant ses yeux ; ensuite, que les épreuves qu'il avait endurées avaient agi comme une bonne discipline, en faisant que Christ était tout pour lui, lui-même n'étant que néant. Et quelle paix cela donne ! Il ne sait pas s'il doit être condamné. Pour lui-même, les dispositions des magistrats n'entrent pas dans sa pensée ; pour lui-même, il ne sait pas que choisir ; mais il est bon qu'il reste pour l'Église ; donc c'est décidé. Il juge son procès par la seule considération qu'une telle décision sera pour le bien de l'Église ; et ainsi Christ la fera prononcer. Est-ce ainsi que nous nous fions à lui, cher frère ? Hélas ! non ; au moins trop souvent nous ne sommes pas assez dépouillés de nous-mêmes ; nous ne pouvons pas dire avec l'Apôtre : «J'ai appris». C'est ce qu'il faut apprendre. Eh bien ! c'est la vie de cet homme si fidèle, si dévoué et si doué de Dieu, la vie de l'apôtre Paul, instruit et discipliné de cette manière, et le calme parfait dont il jouit à la suite de cette discipline, qui m'a été dernièrement en édification en lisant cette épître.

36 - [Souffrances de Christ à Gethsémané]

Novembre 1849

J'ai pensé dernièrement que les souffrances de Christ en Gethsémané, tout en anticipant la croix, étaient beaucoup plus des souffrances de la part de Satan qui, l'empire de la mort dans sa main, cherchait à l'accabler par les ténèbres, pour que la crainte fût telle qu'il ne s'offrit pas lui-même. Comme homme, il avait vaincu l'ennemi auparavant, de manière à pouvoir introduire la bénédiction ici-bas ; mais l'homme n'en était pas capable. Il a dû établir cette bénédiction par la mort, dans une autre sphère. Satan se jette au-devant de lui pour obstruer le chemin, mais il n'a pas pu réussir à l'empêcher de trouver Dieu ; étant dans l'angoisse du combat, il pria plus instamment. Pour lui, la coupe venait de la part de son Père. Une fois entièrement sorti de tout cela, il s'offre. Lorsque la chose arrive, il peut en parler, n'y étant plus : «C'est votre heure et la puissance des ténèbres». Puis il passe outre, et va subir une autre chose : la colère immédiate de Dieu. Il a bu cette coupe terrible pour nous, cher frère, mais il en est aussi sorti complètement, et a remis lui-même son âme en paix à Dieu, son Père, ayant compris que tout était accompli. La mort est maintenant le droit d'aller vers lui dans cette sphère nouvelle, où il a laissé pour toujours en arrière toute la puissance de l'ennemi, et où il n'y a que bénédiction loin de la puissance de celui qui l'a employée contre Christ.

37 - [Tribunal de Christ — Genèse 15 et 17]

Novembre 1855

Sans avoir des choses bien nouvelles, j'ai beaucoup joui, et, je l'espère, profité de la Parole. Les Psaumes ont fait le sujet de nos entretiens, et une quantité de passages, par ci, par là, ont pris plus de force et de clarté dans mon esprit. J'ai été assez frappé de l'effet du tribunal de Christ sur Paul. Il en voit toute la terreur, mais le seul effet est de l'engager à persuader les autres. Le Christ, devant lequel il comparaitrait, était sa justice, et jugeait selon cette justice ; ainsi il n'y avait pas de question possible. Ce qui jugeait et ce qui était devant le jugement étaient identifiés : c'était un côté de la vérité de la nature de Dieu. L'autre côté, c'est l'amour. Or c'est celui-ci seul qui se met, par conséquent, en activité : il persuade les autres à cause de cette terreur. Je sais peu de passages qui démontrent avec plus de force quelle est la puissance de l'Évangile et la perfection de la justification. Mais il y a une opération précieuse de ce tribunal : l'Apôtre réalisait la comparution devant Lui ; il ne craignait pas d'être manifesté à l'avenir ; il était, de fait, manifesté à Dieu ; la conscience, parfaitement purifiée relativement à Dieu, prenait tout son empire, et, en se tenant dans la présence de Dieu, tout ce qui n'était pas selon cette présence était, de fait, manifesté dans la lumière. C'était nécessaire, et par la grâce il avait la lumière de Dieu pour montrer, pour avoir la conscience qu'il n'y avait rien. Il est bien important d'y être : bien des choses s'y jugent qui, souvent, ne se jugent pas dans une vie chrétienne assez régulière ; et lorsque la conscience est devant Dieu et nette, l'amour est libre. On sait aussi de cette manière ce que c'est que de porter toujours dans son corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste dans nos corps mortels, ou plutôt, en marchant ainsi, on est à même d'être, on est pleinement en sa présence.

Entre autres choses, j'ai été frappé aussi des chapitres 15 et 17 de la Genèse : Il me semble que le désintéressement d'Abraham, à la fin du chapitre 14, a été la raison pour laquelle Dieu en grâce lui a dit : «Je suis ton bouclier et ta grande récompense». De prime-abord, on aurait pensé qu'Abraham n'aurait à faire qu'à se réjouir d'une joie ineffable, en pensant que Dieu lui-même était sa récompense ; mais il dit : «Que me donneras-tu ?» Dieu condescend en grâce quand il s'agit d'un vrai besoin fondé sur une promesse. Mais il y a un élément qui imprime son caractère sur cette grâce : «Je suis ton bouclier et ta grande récompense» ; la bénédiction ne dépasse pas les besoins ou les privilèges personnels d'Abraham. Tout naturellement son coeur y entre, et c'est le développement du besoin du coeur selon son propre état. C'est une immense grâce, mais une grâce qui, dans un certain sens, se mesure par les besoins de la créature. Au chapitre 17, Dieu dit : «Je suis le Dieu tout-puissant». Il ne dit pas : «Je suis ton»... C'est ce qu'il est en Lui-même. — Marche devant moi et sois parfait, intègre. Abram se prosterne, et Dieu parle avec Abraham. Il lui promet le fils, et ensuite lui révèle comme à un ami ce qu'il va faire. Alors Abraham, au lieu de demander pour lui-même, intercède pour les autres. Aussi peut-on remarquer que le chapitre 15 ne dépasse pas les promesses juives ; au chapitre 17, il est père de plusieurs nations. C'est la différence entre la bonté de Dieu, qui se lie en grâce à nous et à nos besoins, et la communion avec lui-même.

38 - [Vie chrétienne et mort de Christ selon les Philippiens]

14 août 1858

J'ai été extrêmement frappé, à la dernière conférence, du caractère de l'épître aux Philippiens. Elle ne suppose pas l'existence de la chair dans le sens pratique, c'est-à-dire du combat avec elle : Vivre, c'est Christ ; — rien d'autre. Paul peut tout par Christ, qui le fortifie. Il n'a jamais eu honte, n'en aura jamais de lui-même comme chrétien ; mais Christ sera toujours, comme par le passé, glorifié en lui. Voilà la vie normale du chrétien : la chair est tenue pour morte, ne l'embarrasse pas — comme il dit ailleurs : «Portant toujours dans mon corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste dans mon corps mortel». La supériorité de la vie chrétienne, comme n'étant pas atteinte par le mal ou par l'ennemi, est très frappante ; cette vérité a produit une assez profonde impression sur moi et m'a réjoui. Je savais bien qu'un chrétien devrait marcher ainsi ; mais en voici un qui l'a fait, et qui sait ce que c'est que cette vie. C'est encourageant quel que soit le moyen pour produire cela, que ce soit un messenger de Satan, s'il le faut, ou autre chose, tel est le résultat. On est associé, à travers tout, avec Christ, qui peut et fait tout, et il est en nous ; en sorte que c'est plus intime qu'aucune circonstance quelconque. Quelle force, quelle bénédiction de vie cela donne : — en soi, car on jouit de Christ, — pour les difficultés, car on se confie en lui, et on se réjouit, quand même, — dans les soucis, car cette vie, qui a Christ pour son objet, nous en délivre, — dans les vraies épreuves, car la paix de Dieu garde le coeur.

39 - [Marche selon l'Esprit — Jean 21:18]

10 novembre 1858

Quant à l'épître aux Philippiens (en la lisant, vous pourrez en juger), la vie chrétienne ne reconnaît rien que le fruit de la résurrection, parce qu'on doit marcher selon l'Esprit, et jamais selon la chair. Dieu est fidèle, pour ne pas nous permettre d'être tentés au delà de notre force. Le chrétien est censé marcher toujours selon l'Esprit, se tenir pour mort au péché mais vivant à Dieu. Ensuite, il y a : «Ma grâce te suffit ; ma force s'accomplit dans l'infirmité». Si l'on prétend à l'absence de la chair, ou qu'on ne veuille pas en tenir compte, ou si l'on prétend ne pas avoir à se juger intérieurement, on se trompe, et lors même qu'on est sincère, il reste une masse de choses subtiles, non jugées, et l'état général de l'âme est au-dessous du véritable effet de la lumière de Dieu. Mais il y a la force de Dieu avec nous, pour nous faire marcher dans sa communion.

Quant au passage de Jean 21:18, je ne crois pas que le Seigneur signale chez Pierre une mauvaise volonté. Il avait voulu, c'est-à-dire par sa volonté, accompagner le Seigneur. Il a dû apprendre son impuissance, parce qu'il y avait chez lui de la volonté, de la force de l'homme ; mais à la fin de sa vie il n'en serait pas ainsi : un autre le ceindrait, et il irait où il ne voudrait pas. Il n'est pas question ici d'une mauvaise volonté, mais ce ne serait pas sa volonté qui le ceindrait ou le ferait mourir. Il a pu, sans doute, en bénir Dieu ; mais il ne cherchait pas à souffrir. Je suis d'autant plus convaincu que c'est là le sens, que le Seigneur ajoute : «Il disait cela, signifiant par quelle mort il glorifierait Dieu». Ce que Pierre a dû apprendre dans ce moment, et ce que le Seigneur enseignait, c'était que la volonté de l'homme ne pouvait rien dans le chemin de la vie à travers la mort, et c'est là le seul chemin de vie.

40 - [Vivre c'est Christ — Phil. 1:21]

23 juin 1859

L'épître aux Philippiens m'a passablement préoccupé ces derniers temps. Ce qui m'a frappé particulièrement dans cette épître, c'est que l'Apôtre se place tellement dans la vie de Christ, qu'il n'exprime aucune conscience de l'existence de la chair. Il avait une écharde dans la chair, de sorte qu'il ne s'agit pas de la doctrine seulement ; c'est un état dans lequel la chair n'agit pas et ne peut égarer les pensées ; ce qui paraît un succès de Satan tournera au salut de Paul. — Christ sera glorifié dans son corps, soit par la vie, soit par la mort, comme il l'a toujours été. Vivre, c'est Christ ; rien d'autre ; — mourir, un gain ; car il jouira de Christ sans entrave. Il décide son propre procès, sans avoir égard à lui-même, car il ne sait que choisir ; mais, pour l'Église, il convient qu'il reste ; donc il restera. Il n'est en souci de rien. Il connaît cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence (lui à qui on allait faire son procès devant Néron). Il sait comment être abaissé, comment abonder. Il peut tout par Christ, qui le fortifie. Il est, par ce qui appartient à la vie de Christ, au-dessus de tout. Il n'a pas, sans doute, atteint le but, savoir la résurrection d'entre les morts, mais il ne fait qu'une chose ; — l'activité de la vie de Christ ne laisse aucune place pour autre chose. Plus vous examinez l'épître, plus vous trouvez que, pendant la vie dans laquelle il n'a pas atteint le but, il ne connaît autre chose que : «Vivre, c'est Christ».

41 - [Pardon et justice par la foi]

19 juin 1861

Il est remarquable que, dans le Nouveau Testament, personne ne parle de la justice par la foi, sauf Paul. J'ai trouvé beaucoup d'âmes qui comprennent le pardon, mais qui ne savent rien de la justice de Dieu, et pour lesquelles la présentation du jour du jugement est souvent bonne comme pierre de touche, afin de voir si elles sont vraiment sur le pied de la justice divine dans leurs relations avec notre Dieu bon et fidèle.

42 - [Libre arbitre et perte de l'homme]

Elberfeld, 23 octobre 1861

Bien cher frère,

J'avais un peu perdu de vue, par la multitude de mes occupations, un sujet important de votre avant-dernière lettre. Cette recrudescence de la doctrine du libre arbitre sert la doctrine de la prétention de l'homme naturel à ne pas être entièrement déchu, car c'est là ce qu'est cette doctrine. Tous les hommes qui n'ont jamais été profondément convaincus de péché, toutes les personnes chez lesquelles cette conviction se base sur des péchés grossiers et extérieurs, croient plus ou moins au libre arbitre. Vous savez que c'est le dogme des Wesleyens, de tous les raisonneurs, de tous les philosophes. Mais cette doctrine change complètement toute l'idée du christianisme, et le dénature entièrement.

Si Christ est venu sauver ce qui est perdu, le libre arbitre n'a plus de place. Non pas que Dieu empêche l'homme de recevoir le Christ ; loin de là. Mais lors même que Dieu emploie tous les motifs possibles, tout ce qui est capable d'influer sur le cœur de l'homme, cela ne sert qu'à démontrer que l'homme n'en veut rien, que son cœur est tellement corrompu et sa volonté si décidée à ne pas se soumettre à Dieu (quoi qu'il en soit du diable qui l'encourage dans le péché), que rien ne peut l'engager à recevoir le Seigneur et à abandonner le péché. Si, par ces mots : liberté de l'homme, on veut dire que personne ne le force à rejeter le Seigneur, cette liberté existe en plein. Mais si l'on dit que — à cause de la domination du péché, dont il est l'esclave, et volontairement l'esclave, il ne peut échapper à son état et choisir le bien — tout en reconnaissant que c'est le bien, et en l'approuvant — alors il n'a aucune liberté quelconque. Il n'est pas assujéti à la loi et même il ne peut pas l'être ; de sorte que ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu.

Et voici où nous touchons de plus près au fond de la question. Est-ce le vieil homme qui est changé, enseigné et sanctifié, ou recevons-nous pour être sauvés une nouvelle nature ? Le caractère universel de l'incrédulité de ces temps-ci est celui-ci : — non pas de nier le christianisme formellement, comme autrefois, ou de rejeter le Christ ouvertement, mais de le recevoir comme une personne, on dira même divine, inspirée (mais comme une affaire de degré), qui rétablit l'homme dans sa position d'enfant de Dieu. Les Wesleyens, en tant qu'enseignés de Dieu, ne disent pas cela ; la foi leur fait sentir que sans Christ ils sont perdus, et qu'il s'agit du salut. Seulement leur frayeur à l'égard de la pure grâce, leur désir de gagner les hommes, mélange de charité et de l'esprit de l'homme ; en un mot, leur confiance dans leurs propres forces, fait qu'ils ont un enseignement embrouillé et ne reconnaissent pas la chute totale de l'homme.

Pour moi, je vois dans la Parole et je reconnais en moi-même la ruine totale de l'homme. Je vois que la croix est la fin de tous les moyens que Dieu avait employés pour gagner le cœur de l'homme, et, partant, qu'elle démontre que la chose était impossible. Dieu a épuisé toutes ses ressources ; l'homme a montré qu'il était méchant, sans remède ; la croix de Christ condamne l'homme — le péché dans la chair. Mais cette condamnation ayant été manifestée en ce qu'un autre l'a subie, elle est le salut absolu de ceux qui croient, car la condamnation, le jugement du péché est derrière nous ; la vie en est sortie dans la résurrection. Nous sommes morts au péché et vivants à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. La rédemption, le mot lui-même, perd sa force quand on entretient ces idées du vieil homme. Elle devient une amélioration, une délivrance pratique d'un état moral, non un rachat par l'oeuvre accomplie d'une autre personne. Le christianisme enseigne la mort du vieil homme et sa juste condamnation, puis la rédemption accomplie par Christ, et une nouvelle vie, la vie éternelle, descendue du ciel dans sa personne, et qui nous est communiquée lorsque Christ entre en nous par la

Parole. L'arminianisme, ou plutôt le pélagianisme, prétend que l'homme peut choisir, et qu'ainsi le vieil homme s'améliore par la chose qu'il a acceptée. — Le premier pas est fait sans la grâce, et c'est le premier pas qui coûte vraiment dans ce cas.

Je crois que nous devons nous tenir à la Parole ; mais, philosophiquement et moralement parlant, le libre arbitre est une théorie fautive et absurde. Le libre arbitre est un état de péché. L'homme ne devrait pas avoir à choisir, comme étant en dehors du bien. Pourquoi est-il dans cet état ? Il devait ne pas avoir une volonté, un choix quelconque à faire. Il devait obéir et jouir en paix. S'il doit choisir le bien, il ne l'a donc pas encore. Il est sans ce qui est bon en soi, de toute manière, puisqu'il ne s'est pas décidé. Mais, de fait, l'homme est disposé à suivre ce qui est mauvais. Quelle cruauté de proposer un devoir à l'homme qui est déjà tourné vers le mal ! De plus, philosophiquement parlant, pour choisir, il doit être indifférent, autrement il a déjà choisi quant à sa volonté — il doit être donc absolument indifférent. Or, s'il est absolument indifférent, qu'est-ce qui décidera son choix ? Une créature doit avoir un motif, mais il n'en a point, puisqu'il est indifférent ; s'il ne l'est pas, il a choisi. Au reste, il n'en est point ainsi : l'homme a une conscience ; mais il a une volonté et des convoitises, et elles le mènent. L'homme était libre dans le paradis, mais alors il jouissait de ce qui est bon. Il s'est servi de son libre arbitre, et, partant, il est pécheur. Le laisser à son libre arbitre, maintenant qu'il est disposé à faire le mal, serait une cruauté. Dieu lui a présenté le choix ; mais c'était pour convaincre la conscience du fait qu'en aucun cas l'homme ne voulait ni le bien, ni Dieu. J'ai été un peu appesanti de sommeil en vous écrivant, mais je pense que vous me comprendrez.

Qu'on croie que Dieu aime le monde, c'est très bien ; mais qu'on ne croie pas que l'homme soit en lui-même méchant, sans remède (et nonobstant le remède), c'est très mauvais. On ne se connaît pas et on ne connaît pas Dieu.

... Le Seigneur vient, cher frère ; le temps pour le monde s'en va. Quel bonheur ! Que Dieu nous trouve veillant et ne pensant qu'à une chose — à Celui auquel Dieu pense, à Jésus notre précieux Sauveur.

43 - [Incrédulité quant à la Parole de Dieu]

Londres, 23 décembre 1861

... La conviction que le même esprit qui est à l'oeuvre ici travaille en France pour populariser l'incrédulité allemande, et que, par conséquent, c'est une oeuvre formulée de l'ennemi, m'a engagé à répondre à la publication anglaise qui sert de drapeau au parti incrédule. Je m'en occupe dans ce moment. Le résultat de mon examen a été non-seulement que la Bible a gagné encore du prix à mes yeux, mais que je suis pleinement convaincu de l'esprit superficiel et de la fausseté des défenseurs de l'incrédulité. Leur savoir n'est autre chose qu'un rassemblement de toutes les objections qu'on élève sur des suppositions et des raisonnements qui manquent de fondement. Il y a un manque de recherche consciencieuse qui frappe, quand on en fait. Il n'y a rien d'historique dans leur histoire. C'est une confiance illimitée dans le pouvoir de l'esprit humain, dans ces jours-ci (car, jusqu'à présent, on s'est toujours trompé), qui est vraiment ridicule. On croit pouvoir dire qu'il faut que telle ou telle chose soit ainsi, qu'une telle période ait telle durée, etc. Cela doit être ou ne peut être, — jamais cela est. Tout le système de Bunsen, leur coryphée, n'est qu'une reproduction de Philon, le juif platoniste, avec le nom de Christ, qu'on y a plus ou moins rattaché pour la façon. Ils comptent les longues listes de Manéthon, les dynasties et le grand nombre de rois qui ont gouverné l'Égypte, et les donnent comme une preuve évidente que le monde a duré ou doit avoir duré vingt mille ans au moins. On examine les monuments, on trouve deux, quatre, huit de ces rois sur un seul monument, régnant ensemble, les uns souvent subordonnés à un autre. Puis le fait d'être affranchis des ornières de la vieille théologie, sans avoir la foi, les rend incrédules. Ils ne connaissent pas cette routine ; la glace est brisée ; et n'ayant eu que cela, il ne reste rien du tout. La vérité n'existe pas. Ils ont vu que ces vieilles formes ne sont pas soutenables, et il ne leur reste rien. J'accepte qu'on sorte des vieilles formes, mais on doit bénir Dieu de ce qu'à la place des formes, sa grâce nous ait donné la vérité ; beaucoup à apprendre, sans doute, davantage à réaliser ; mais une certitude divine à l'égard de ce qu'on possède. Quelle douce et paisible pensée ! ... Ils ont découvert ce que les frères ont découvert, par la grâce, avant eux, que les choses vieilles s'en vont ; — ils notent la différence des caractères des écrivains sacrés, mais ils ne touchent que l'écorce ; et tout ce qui est de Dieu, tout ce qui a trait à sa sagesse, à sa grâce, à sa bonté, ils l'ignorent et manquent entièrement d'yeux pour voir.

44 - [Lumière et amour]

11 janvier 1865

Pourquoi est-il dit que nous sommes lumière, et non pas amour ? Ce sont les deux noms que Dieu se donne. J'en ai quelque idée : qu'en dites-vous ? Voyez comment, au chapitre 5 de l'épître aux Éphésiens, les deux noms de Dieu sont les modèles qui nous sont donnés à suivre, c'est-à-dire Dieu sous ces deux noms qui révèlent sa nature, et dans les deux cas Christ en est l'expression dans l'homme. Quel privilège ! Quelle vocation dans le monde ! Eh ! que nous sommes pauvres ! Quand l'amour nous conduit, les hommes sont bien les personnes pour lesquelles on se donne ; mais Dieu, Celui à qui l'on s'offre (chap. 5, vers. 2). C'est ce qui le rend parfait. Peut-être cela aide à comprendre pourquoi l'on est lumière, et qu'on n'est pas amour.

45 - [Valeur de la Parole de Dieu]

30 mars 1865

La Parole est toujours plus riche et plus précieuse pour moi. Je crois qu'elle s'est ouverte à mon âme, à ma foi, dans ces derniers temps, comme elle ne l'a jamais fait. Les conseils de Dieu et combien nous appartenons au ciel, deviennent tous les jours plus réels, et la place de la loi me paraît plus évidente, à la fois dans ce qui tient à la justice de Dieu et dans ce qui regarde la pratique. Le caractère céleste et divin, nécessaire pour juger de toutes choses, est pour moi plus clair, plus réel : aime-t-on son prochain comme soi-même ? Non, et c'est l'état normal de la nature ; mais on se donne pour les autres, animé d'un dévouement divin, tel qu'il s'est montré en Christ. Sans doute ainsi, on ne manquera pas à l'amour du prochain, mais quelle bénédiction, quel privilège ! Voyez Éph. 4-5, où vous avez la nouvelle nature et le Saint Esprit, — puis Dieu amour et lumière, et Christ le modèle dans ces deux caractères comme éléments de la vie chrétienne. On sent combien l'on est petit quand on y pense ; toutefois cela réjouit le coeur. La doctrine de la justice divine m'est aussi devenue plus claire. Remarquez encore comment l'épître aux Romains se partage en deux au vers. 11 du chap. 5 : les péchés d'abord, le péché ensuite ; chacune de ces deux parties complète.

46 - [Aperçu des Romains — Essence de Dieu : lumière et amour]

10 octobre 1865

Est-ce que je vous ai parlé de la division de l'épître aux Romains, qui m'a préoccupé ces derniers temps ? Au vers. 11 du chap. 5 se termine la première partie de l'épître où l'Apôtre s'occupe des péchés ; chapitre 3, le sang ; chapitre 4, la résurrection pour nous. Au vers. 12 du chap. 5, il s'agit d'Adam et de Christ, et dès lors du péché : non-seulement Christ est mort pour nous, mais nous sommes morts ; vers. 1-11 du chap. 5, le résultat en joie de l'une de ces vérités ; chapitre 8, de l'autre. Au chapitre 8, notre position plus excellente ; mais au chapitre 5, me semble-t-il, Dieu connu davantage en grâce, ou plutôt connu davantage en Lui-même ; mais le grand point, c'est : les péchés et le péché.

Voici une autre chose qui m'a été en grande bénédiction, en pensant à l'épître aux Éphésiens : La responsabilité dépend de la révélation que Dieu fait de lui-même : Créateur, «bon Dieu» avec Adam ; Législateur en Sinaï ; maintenant parfaitement révélé en Christ. En Éphés. 4, nouvel homme, Saint Esprit — subjectivement. En Éph. 5, imitateurs de Dieu en amour ; marcher en amour, comme Christ nous a aimés, s'est donné lui-même pour nous à Dieu, — non pas aimer comme on s'aime soi-même, mais se donner soi-même absolument pour, mais (afin que le mobile soit parfait) à Dieu. Nous agissons en imitateurs de Dieu, comme ses chers enfants. L'un des deux noms de ce que Dieu est, est : amour ; seulement nous ne sommes pas amour, car Dieu est souverain et absolu en amour ; Il est Dieu. L'autre nom est lumière : nous sommes lumière dans le Seigneur. Christ est la mesure dans les deux cas : «Comme Christ nous a aimés» ; «Christ vous éclairera». Quelle position pratique en grâce ! Qu'on est malheureux, si l'on n'est pas chrétien ! Tout dépend du fait que nous sommes morts et ressuscités, et cela en tant que recevant Christ, qui l'est. Dans sa mort, il a fait face à toutes nos responsabilités en tant qu'enfants d'Adam responsables dans ce monde ; mais il nous a acquis une place selon les conseils de Dieu avant que le monde fût. Comparez 2 Tim. 1 et Tite 1, où il ne s'agit pas de notre responsabilité, mais du dessein de Dieu. Seulement, en tant que nous sommes un peuple acquis, nous voyons que c'est par la valeur de l'acte du Christ que nous le sommes, par son sacrifice sur la croix qui a pleinement glorifié Dieu.

47 - [Relations de famille, affections humaines]

Les fragments qui suivent sont adressés à une autre personne. — 1851

... Les affections et le devoir envers les parents sont une chose précieuse et aimable à sa place ; mais le rachat de Jésus nous a placés dans une nouvelle création, et s'il nous appelle, selon ses droits souverains comme Rédempteur, à travailler pour lui, il nous faut y être tout entiers. Personne ne peut servir deux maîtres. Ce n'est pas méconnaître les droits paternels ; au contraire, c'est les reconnaître. Si je me place dans cette relation, je dois la reconnaître de la part de Dieu lui-même ; mais alors je ne peux pas être entièrement au service de Jésus. Appelé par lui, je suis dans une autre sphère où la relation de famille n'entre pas. Si elle subsiste, elle est obligatoire. C'est ce qui a été manifesté en Jésus. Il était soumis jusqu'à ce qu'il commençât son ministère. Dès lors il n'a pas connu sa mère. Lorsque son oeuvre finit, il la reconnaît bien, et avec la plus exquise tendresse, tout en souffrant sur la croix. Ce n'est pas la destruction des affections, mais la puissance de l'Esprit, qui nous porte dans un monde dont les intérêts nous absorbent. «Ne saluez personne», dit le Seigneur. «Je ne connais personne selon la chair», dit l'Apôtre. Pour ma part, tout en désirant user de toute courtoisie (car la charité le demande), je suis malheureux toutes les fois que je me trouve sur le terrain des relations humaines, quelque aimables qu'elles soient : ce n'est pas mon Maître. Nous avons appris que le miel ne va pas avec le sacrifice. Plus tard, nous aurons, pleinement développées et d'une manière meilleure, toutes les affections les plus douces ; et même nous les avons déjà dans l'Église. C'est ce que veut dire Marc 10:30. Encore un peu de temps, et les affections pures du coeur auront tout leur essor sans aucune action de l'égoïsme.

48 - [Place de la femme]

1851

... La parole de Dieu enseigne très clairement que la femme doit se taire dans les assemblées. Ne s'agit-il que d'une conversation, d'une réunion d'amis, d'une soirée, la femme, sauf la modestie qui convient à son sexe, est libre comme un autre. Elle peut exercer ses dons (car il y avait des prophétesses) librement, selon la parole de Dieu, mais dans tout ce qui prend réellement le caractère d'assemblée, c'est-à-dire d'âmes réunies en corps au nom de Jésus, la femme doit se taire. Soit qu'on prenne la cène, soit qu'on ne la prenne pas, elle doit se taire dans l'assemblée.

Notre chère soeur ** a des connaissances et de la facilité pour les communiquer, et elle peut les utiliser sans doute en particulier, car on voit, dans les épîtres, beaucoup de femmes qui ont travaillé à l'oeuvre et qui ont aidé l'apôtre Paul lui-même, en sorte qu'il fait mention d'elles dans ses lettres, ou plutôt que l'Esprit de Dieu les a honorées de cette manière. Que Dieu nous garde de ne pas en tenir compte aujourd'hui, mais l'ordre de la maison de Dieu est toujours le chemin de la bénédiction, et aucun expédient, pour combler les lacunes qui s'y trouvent de fait, ne peut être béni à la longue, quoiqu'il puisse sembler utile pour le moment.

Les directions que donne l'Apôtre pour la tenue d'une femme, qui prie ou prophétise, ne changent en rien la direction : «Que vos femmes se taisent dans les assemblées». En 1 Cor. 11, ce n'est qu'au verset 17 que commencent les directions pour l'assemblée. Le cas des filles de Philippe montre que ces dons s'exerçaient ailleurs que dans l'assemblée.

49 - [Témoignage chrétien : communion et humilité]

Septembre 1851

... Travaillons bien, cher frère, pendant qu'il fait jour ; c'est toute notre affaire dans ce monde, et, en même temps, veillons bien à ce que la vie intérieure, la communion avec notre précieux Sauveur, soit la vraie source de nos travaux. Que nous soyons fidèles à la volonté de Dieu dans notre marche et larges dans nos coeurs envers tous ses enfants. Je désire ardemment conserver le vrai caractère de l'oeuvre des frères, tout pauvres qu'ils soient, et nous le sommes, et quand nous en avons perdu le sentiment, Dieu nous a châtiés. Je crois que Dieu nous a confié un témoignage, et même le témoignage nécessaire dans ce moment à son Église. Quelle responsabilité ! Et, chez nous, quelle incapacité de garder ce bon dépôt, si nous ne sommes pas gardés de Lui et près de Lui ! Loin de lui, de sa présence réalisée d'une manière sensible, ce ne serait, hélas ! qu'une bonne chose de plus qui serait gâtée, tandis que celui auquel elle avait été confiée s'enflerait là même où il a été infidèle. Que Dieu nous garde près de lui et dans l'humilité. Oh ! que nous soyons de vrais et fidèles témoins de sa grâce et des ouvriers de sa part ; — et qui suffit à ces choses ?

50 - [Manifester Christ]

1852

... Que Dieu vous garde, bien-aimé frère, dans la patience de son oeuvre, mortifiant la chair et rempli de Lui-même, combattant réellement le bon combat.

La seule chose qui puisse vraiment être en bénédiction à nos frères, si précieux parce qu'ils lui appartiennent, c'est ce que nous reproduisons de Lui. Qu'il daigne bénir son Église. C'est là la seule chose sur la terre, y compris le rassemblement de ceux qui doivent la former ; et qu'elle manifeste Christ dans toutes ses voies. Qu'il la remplisse de sa grâce !...

51 - [Simplicité de la vérité — Apprécier Christ]

1852

... Plus je m'occupe de l'incrédulité, plus (par la grâce) je m'attache et me colle à la vérité simple ; plus je l'aime dans sa simplicité ; plus j'apprécie la révélation comme révélation, la bonté de Dieu qui nous l'a donnée ; mais j'apprécie, plus encore que tout moyen de recevoir la vérité, le précieux Sauveur qui en est le sujet, et cela dans toute sa simplicité, en le recevant comme un petit enfant ; plus je

désire d'être un petit enfant, et je vois toujours davantage qu'il faut l'être si Dieu parle. C'est ma joie d'être un petit enfant et de l'entendre parler. Je puis ajouter que la perfection de la Parole, sa divinité, se développent toujours davantage à mon coeur et à mon intelligence.

52 - [Discipline dans l'Assemblée : comment elle s'exerce]

1877

... Dans les réunions convoquées pour examiner les cas de discipline, j'insisterais formellement pour que les soeurs fussent exclues. Si elles s'y trouvaient, je n'y irais pas même. C'est tout à fait contre la parole de Dieu, et aussi inconvenant qu'antiscrituraire. Comment examiner un cas de corruption et de licence avec de jeunes soeurs présentes ? Ce serait une honte pour elles de le désirer. Au reste, la Parole est claire... Pour moi, il n'est même pas tant à désirer que tous les frères s'y trouvent. S'il y a quelques frères sages qui s'occupent habituellement du bien des âmes, véritables anciens de la part de Dieu, et que ce ne soit pas d'office, mais selon 1 Cor. 16:15-16, cela vaut mieux que tous les frères ; il est ainsi plus évident que ce n'est pas l'assemblée, ce qui n'est pas aussi manifeste lorsque tous les frères sont là ; et le danger d'une assemblée de frères, c'est qu'ils se croient être l'assemblée pour décider.

Mais toute une assemblée ne peut pas s'informer des faits et du caractère des faits : il faut que deux ou trois le fassent. Quand tous les renseignements sont pris et qu'on a pesé la chose devant Dieu, on communique le résultat auquel on est arrivé, et c'est l'assemblée qui décide ; si personne ne dit rien, la chose est décidée. Si un frère grave faisait une objection, ou avait quelque chose à communiquer, ou qu'il eût connaissance de quelque circonstance propre à éclaircir l'affaire, on peut attendre ou examiner la chose à fond. Si ce n'est qu'une opposition légère, l'assemblée en fait facilement justice ; j'ai vu un tel cas. Si c'est quelqu'un qui soutient le mal jugé, il devient lui-même l'objet du jugement (2 Cor. 10:6).

Deux choses rendent l'action de l'assemblée nécessaire : premièrement c'est que Christ y est ; secondement, que c'est l'assemblée qui se purifie (1 Cor. 5 ; 2 Cor. 7:11). Il est assez frappant que cette question ait surgi en bien des endroits : dans la Nouvelle-Zélande et à l'autre bout du monde ; — pas en Angleterre, que je sache.

53 - [Exercice de la discipline : rôle des frères et des soeurs]

Les fragments qui suivent sont adressés à une autre personne. — Octobre 1877

... Je tiens beaucoup à maintenir la responsabilité des assemblées, principe, selon moi, très important. On peut leur aider, sans doute ; mais il faut que la conscience de l'assemblée agisse. Dans le cas dont vous parlez, on a compliqué inutilement l'exercice de la discipline ; mais la chose a été faite, si l'assemblée des frères, ayant décidé ce qu'il fallait faire, a présenté le résultat à l'assemblée réunie comme telle, en sorte que l'occasion fût offerte pour une remarque quelconque. Mais l'assemblée doit se purifier et la réunion des frères n'est pas l'assemblée... Je ne désire pas le moins du monde que les soeurs parlent ; je n'ai jamais vu une femme se mêler des affaires d'église, sans qu'elle ait fait du mal. Elles sont bénies et très utiles à leur place, mais cette place-là ne leur appartient pas.

Une décision prise par quelques frères pour l'assemblée peut devenir une tyrannie terrible, et ne purifie pas la conscience de l'assemblée. Que tous les frères se réunissent pour une affaire de discipline, soit ; mais, après tout, l'investigation, s'il en faut une, est faite par quelques-uns. Seulement quelques-uns ne peuvent pas exercer la discipline ni prononcer le retranchement ; ce ne serait pas 1 Cor. 5:13, ni 2 Cor. 7:11. Le but de l'Apôtre était de réveiller la conscience de l'assemblée. La meilleure chose est que quelques frères graves se renseignent en s'assurant l'assentiment des frères les plus sérieux de l'assemblée, et qu'alors, l'affaire étant mûre soit portée devant celle-ci ; seulement, qu'il y ait pleine liberté pour tous les frères, s'il y a lieu, de faire leurs observations. Si rien n'est dit, la chose est terminée ; si quelque frère grave a des difficultés, on attend ; si ce n'est que de la mauvaise humeur, l'assemblée le juge et l'on passe outre ; si elle ne le peut pas, c'est alors l'état de l'assemblée dont il y a lieu de s'occuper... Lorsque les frères, renseignés sur les faits, ont jugé le retranchement nécessaire, il n'y a qu'à présenter à l'assemblée la conclusion à laquelle on est arrivé, et si rien n'est dit, la chose est faite.

L'expérience m'a fait craindre la domination des individus autant que la jalousie d'un esprit radical ; il faut que la conscience de tous soit exercée, et l'affaire de l'individu, c'est de la réveiller, comme le fut celle des Corinthiens par la première épître de Paul.

54 - [La trompette selon 1 Cor. 15:52 et 1 Thes. 4:16]

1877

... La dernière trompette n'est qu'une allusion militaire, ni plus ni moins. Il y avait trois trompettes pour lever le camp parmi les Romains. À la première on pliait les bagages, à la seconde on se mettait en rang, à la troisième on se mettait ensemble en route. La trompette de 1 Cor. 15:52, est simplement celle de la résurrection des morts [non pas de la transmutation des vivants]. 1 Thess. 4 confirme l'explication ci-dessus : keleusma, cri de commandement, est le mot militaire pour rappeler les dispersés (il s'appliquait primitivement à ceux qui ramaient dans les galères) ; l'Archange passe le mot d'ordre, puis la trompette sonne et chacun est à sa place.

La venue et la prochaine arrivée du Sauveur est de toute importance, et l'ennemi cherche naturellement à en détourner les âmes ; mais cela y attirera l'attention de ceux qui sont enseignés de Dieu. L'attente présente du Seigneur se lie à tous les sentiments, à tous les devoirs, à toutes les relations chrétiennes.

55 - [Église corps de Christ et pratique chrétienne]

Le fragment suivant est adressé à une autre personne. — Juillet 1855

... Les frères ne reconnaissent pas d'autre corps que celui de Christ, c'est-à-dire l'Église des premiers-nés tout entière ; ainsi ils reçoivent tout chrétien, (puisqu'il en est membre) qui marche dans la vérité et dans la sainteté. Leur espérance du salut est fondée sur l'oeuvre expiatoire du Sauveur ; ils attendent son retour selon sa parole. Ils croient à l'union des saints à lui, comme le corps dont il est la tête. Ils s'attendent à l'accomplissement de sa promesse, qu'il viendra les prendre à lui dans la maison du Père, afin que là où il est, ils y soient aussi. En attendant, ils ont à charger sa croix et à souffrir avec lui, séparés d'un monde qui l'a rejeté. Sa personne est l'objet de leur foi ; sa vie, l'exemple qu'ils ont à suivre dans leur conduite ; sa parole, savoir les Écritures inspirées de Dieu, la Bible, est l'autorité qui forme leur foi et en est le fondement, et ce qu'ils reconnaissent comme devant gouverner leur conduite. Le Saint Esprit seul peut la rendre efficace pour la vie et pour la pratique...

56 - [Daniel 9:27 — le désolateur]

Les fragments qui suivent sont adressés à une autre personne. — Montréal, 3 avril 1868

Bien-aimé frère,

Je réponds à vos questions sur le prophète Daniel. Le «désolateur» n'est pas nommé au chapitre 9, mais je ne crois pas que le désolateur soit l'Antichrist, ni celui qui ôte le sacrifice perpétuel. La méchanceté qui travaille au dedans n'est pas la désolation qui vient du dehors. Elle en est la cause.

Premièrement, je vous ferai remarquer certains points dans la traduction, qui changent considérablement le sens des phrases : Au chap. 8, vers. 11, le genre est différent. Ce n'est plus comme au verset 10 : «Elle (la petite corne) s'agrandit» ; mais : «Et il s'agrandit». Ce verset 11 ne se rapporte donc plus directement à la petite corne. Ensuite, dans ce même verset, il n'est pas dit : «Le sacrifice continué fut ôté par lui» ; mais : «On lui ôta (au prince de l'armée, à Christ Jéhova) le sacrifice continué». Cela change le rôle de celui qui est nommé au verset 4, ou plutôt cela lui ôte ce rôle.

Je crois que ce qui se rapporte à la corne au verset 10 et ce qui suit au verset 12, a été accompli du temps des Séleucides (Antiochus Épiphane), et je traduis verset 12 : «Et un temps de détresse (mot que l'on retrouve dans Job avec le même sens) fut ordonné pour le sacrifice perpétuel». Tout ceci se rapporte à la corne, ainsi que les deux mille trois cents soirs et matins du verset 14, à l'oppression d'Antiochus, et non pas aux derniers jours. À la fin du chapitre, cette période est distinguée de la vision du soir et du matin (vers. 26). Le roi fourbe, à la fin, s'élève contre le Seigneur des seigneurs, c'est-à-dire qu'il se trouvera sur la scène, lorsque Christ sera là. Il s'élève de l'Orient et non de l'Occident. Ainsi, en tout cas, nous trouvons ici la description d'un désolateur.

Au chap. 9, vers. 27, au lieu de : «Par le moyen des ailes abominables qui causeront la désolation», je lis : «À cause de la protection des idoles, il y aura un désolateur». Il n'est pas dit qui. Le sacrifice perpétuel sera ôté par celui qui avait fait l'alliance pour une semaine. Dans ce même verset, la «consommation déterminée» veut dire : «l'accomplissement déterminé du jugement» ; c'est un terme technique qui signifie les derniers jugements sur Jérusalem et les Juifs. Je crois que le dernier mot de ce verset signifie désolée et non pas désolateur (*).

(*) La traduction de Dan. 9:27, sera donc : «Et il confirmera une alliance au grand nombre pour une semaine. Et à la moitié de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation, et à cause de la protection des abominations [idoles] il y aura un désolateur, et jusqu'à [la consommation déterminée ou] l'accomplissement déterminé du jugement [il] sera répandu sur la désolée» (Éd).

Il me semble clair, d'après És. 10:22-23 et suiv., que la consommation déterminée tombe sur Juda et Jérusalem, par le moyen de l'Assyrien, qui est la verge de l'indignation de Dieu. Or l'Assyrien est géographiquement du territoire des Séleucides. Ceci est d'autant plus clair, que le même prophète (És. 28:22) nous montre cette consommation atteignant la terre d'Israël, quand les meneurs du peuple à Jérusalem ont fait alliance avec la mort et avec le Schéol (És. 28:14-15) et se sont réfugiés dans le mensonge. Au chap. 9, vers. 27, de Daniel, cette même consommation vient sur Jérusalem. Le chef de la bête fait alliance avec eux pour une semaine ; il y a des idoles, on s'y fie, et Dieu envoie un désolateur. L'Assyrien sera le grand désolateur ; d'autres s'allieront avec lui (Ps. 83). Gog sera la dernière forme de l'Assyrien. Cela explique, me semble-t-il, ce qui est dit au chap. 38, vers. 17, d'Ézéchiel : «N'est-ce pas de toi (Gog) que j'ai parlé autrefois par le ministère de mes serviteurs, les prophètes d'Israël ?» Jérusalem est prise une première fois ; la seconde fois, l'ennemi y trouve le Seigneur. Zacharie 14 est général : la ville sera prise et le Seigneur sortira contre les nations.

C'est «le conducteur qui viendra» qui ôtera le sacrifice en rompant l'alliance ; et le peuple, s'adonnant en même temps aux idoles, il y aura un désolateur jusqu'à ce que le châtement sur Jérusalem soit complet et que la présence du Seigneur mette fin à la puissance du mal et du malin...

L'empereur romain est le chef de la bête et l'Antichrist n'est que le chef de la seconde bête, au chapitre 13 de l'Apocalypse. Il fait adorer la première bête et exerce sa puissance, étant le faux Christ, ou roi et prophète, pour les Juifs en Judée. Mais c'est bien le «conducteur» qui ôtera le sacrifice au commencement de la dernière demi-semaine ; la royauté de la seconde bête semble disparaître par la puissance de ce conducteur en Orient.

Le roi du Nord est toujours celui qui domine sur le territoire qu'occupait Antiochus ; mais, à la fin, la Russie possédera ce territoire, ou y dominera de manière à être l'Assyrien. La Russie est Gog, sans contredit.

57 - [Restauration d'un croyant]

Londres, 31 décembre 1870

Bien-aimé frère,

Je ne crois pas que «relèvement» signifie : retrouver la paix, à moins que ce ne soit la paix dans le sentiment de la faveur de Dieu, dont on jouit de nouveau dans l'âme, le rétablissement de la liberté du cœur avec Dieu.

On rencontre des cas où un chrétien est en chute, tout en ne doutant nullement de son salut, de l'efficace du sang de Christ ; mais le cœur s'est éloigné de Dieu, n'a pas le sentiment de ce qu'est le péché, comme la présence de Dieu le donne toujours.

Or, pour être vraiment relevé, il faut que le chrétien reconnaisse le point de départ où son âme a quitté la communion de Dieu et cherché sa volonté propre. Il en fut ainsi de Pierre. Le Seigneur ne lui reprocha pas sa faute, mais il lui dit : «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ?» C'était là le point où son âme avait dévié du bon chemin, où le «moi» s'était montré, la confiance en lui-même. Le Seigneur sonde le cœur de Pierre et lui fait connaître le fond d'orgueil et de fausse confiance qui s'y trouvait. Jusqu'à ce moment-là Pierre n'était pas relevé, quoique en bon chemin. Lorsqu'un frère en communion a fait une chute, et a reconnu sincèrement sa faute comme un mal, alors même qu'il serait réintégré, il est toujours en danger de retomber s'il n'en a pas jugé la racine. C'est là qu'il s'est éloigné de Dieu. La communion avec Dieu n'est pas foncièrement rétablie, le moi et sa volonté ne sont pas foncièrement brisés, aussi longtemps que le chrétien n'a pas retrouvé le point où son cœur a commencé à perdre sa sensibilité spirituelle ; car la présence de Dieu fait sentir cela. Je ne parle pas d'une affaire de mémoire, mais de l'état de l'âme...

On rencontre des cas (dans lesquels probablement le véritable affranchissement ne s'était jamais réalisé), comme celui du cher X..., où le désespoir prend possession d'une âme en chute. Il s'agit là de trouver la paix par le sang de Jésus, ou au moins de pouvoir relever le bouclier de la foi, de la confiance en Dieu.

Une âme est relevée, quand elle jouit de la faveur de Dieu, non pas simplement comme certitude du salut, mais quand l'Esprit, au lieu d'accuser, fait jouir de la bonté de Dieu. Le relèvement n'est complet que par la jouissance de la communion des frères. Je me rappelle avoir vu que l'horreur du péché contre la grâce et du déshonneur fait au nom de Christ, était le premier effet de la puissance renouvelée de la Parole dans le cœur ; puis venait le sentiment que la grâce a triomphé de tout ; béni soit Dieu !

58 - [Humanité et divinité du Seigneur]

New-York, 10 décembre 1874

Bien-aimé frère,

Il faut bien prendre garde de ne pas prétendre pouvoir connaître tout ce qui concerne la liaison entre l'humanité et la divinité dans la personne du Seigneur. Cette liaison est inscrutable. Personne ne connaît le Fils, sinon le Père. Jésus a crû en sagesse. Ce qui a fait tomber certains chrétiens dans de si graves erreurs, c'est précisément qu'ils ont voulu distinguer et expliquer l'état de Christ homme. Nous savons qu'il a été et qu'il est Dieu ; nous savons qu'il est devenu homme, et le témoignage à sa vraie divinité est maintenu, dans cet état d'humiliation, par l'inscrutabilité de l'union. On peut montrer que de certaines vues dérogent à sa gloire et à la vérité de sa personne ; mais je désire ardemment que les frères ne se mettent pas à dogmatiser sur sa personne ; ils tomberaient sûrement en quelque erreur. Je n'ai jamais vu personne le faire sans tomber dans quelque hérésie involontaire. Montrer qu'une explication est

fausse, afin de garantir les âmes des mauvaises conséquences de l'erreur, et prétendre expliquer la personne du Seigneur, ce sont deux choses ...

59 - [Position et état ; dévouement et sainteté]

New-York, 27 février 1875

... La plupart des chrétiens ont besoin d'être mis au clair quant au salut, à leur position en Christ. Ils confondent leur position et leur état. Il y en a bien peu qui comprennent les premiers versets de Hébr. 10. Pour ma part, j'enseigne, mais j'apprends toujours.

Si les frères sont dévoués et saints dans leur marche, leur témoignage sera toujours reconnu de Dieu, sinon ils ne feront pas grand'chose. Le Seigneur qui nous parle maintenant est «Celui qui est saint, Celui qui est véritable». Il faut ces deux choses, ainsi que la grâce et la patience pour les faire valoir. Il faut la vérité et le Seigneur nous la communique, mais il faut la sainteté, autrement la vérité même tombera en discrédit. C'est la chose importante pour les frères, puis le dévouement.

LETTRES À M. LE PROFESSEUR THOLUCK ET AU RÉDACTEUR DU « FRANÇAIS » par J. N. D.

Table des matières

- 1 - Lettre à Mr le Professeur Tholuck
- 2 - Lettre au Rédacteur du « Français »

Résumé de ces lettres par Bibliquest

La lettre à Mr le Professeur Tholuck relate brièvement ce que J.N.Darby a vécu et les vérités qu'il a été amené à découvrir et l'œuvre qui s'est développée à la suite.

La lettre au Rédacteur du journal catholique « Le Français », résume les vérités fondamentales auxquelles J.N.Darby croit, son cheminement spirituel, ce qu'il a compris de l'église selon la Parole de Dieu, de son état actuel, de son avenir, de sa responsabilité ; le mouvement des frères qui se base sur l'autorité de la Parole de Dieu.

1 - Lettre à Mr le Professeur Tholuck

185.. — Letters vol.3 p. 297

Note : Cette lettre, trouvée dans les papiers de J.N.D., n'avait pas été envoyée à son correspondant. Il y a lieu de supposer que l'auteur, reculant après réflexion devant la pensée d'avoir l'air de parler de lui et de son œuvre, avait renoncé à expédier ces pages.

Cher Monsieur et frère en Christ,

Depuis que je vous ai vu, j'ai été presque toujours en course, en sorte qu'il m'aurait été difficile de vous envoyer le récit dont vous m'avez parlé. La meilleure chose que j'aie à faire ici, c'est de vous communiquer en toute simplicité, comment, dans mon cas, les choses se sont passées, au commencement de cette œuvre de Dieu, au moment où elle a pris naissance. Vous comprendrez facilement que beaucoup d'autres y ont travaillé, et plusieurs avec bien plus de dévouement que moi — même avec un résultat beaucoup plus marqué, pour ce qui regarde la bénédiction des âmes — mais c'est de l'œuvre de Dieu, et non de notre travail, que je dois vous entretenir, puis vous tirerez de mon récit ce qui vous conviendra pour votre dessein.

J'étais avocat. Sentant que, si le Fils de Dieu s'était donné pour moi, je me devais tout entier à Lui, et que le monde qui se disait chrétien était d'une ingratitude insupportable envers Lui, je soupirais après un dévouement complet à l'œuvre du Seigneur. J'avais la pensée de circuler parmi les pauvres catholiques en Irlande. On m'engagea à me faire consacrer. Je ne me sentais pas attiré à prendre un poste régulier, mais, jeune dans la foi (n'étant pas même affranchi, j'étais plutôt gouverné par le sentiment de mon obligation envers Christ, que rempli de la conscience qu'il avait tout fait et que j'étais racheté et sauvé), je suivis les conseils de ceux qui avaient une position plus avancée que la mienne dans le monde chrétien.

Je fus consacré, et je me rendis au milieu des pauvres montagnards irlandais, dans un pays inculte et rude, où je demurai deux ans et trois mois, travaillant de mon mieux. Je sentais cependant que tout cela ne correspondait pas à ce que je lisais dans la Bible, touchant l'Église et le christianisme, ni aux effets de l'action de l'Esprit de Dieu. Mon esprit travaillait sur toutes ces choses au point de vue biblique et pratique ; toutefois, je remplissais assidûment les devoirs du ministère dont j'étais chargé, travaillant jour et nuit au milieu de cette population, presque aussi sauvage que les montagnes qu'elle habitait. Un accident qui m'arriva (mon cheval s'était effrayé et m'avait jeté contre le montant d'une porte), me mit de côté pour un temps, et ces pensées se développèrent. À la suite d'un grand exercice d'âme, la parole de Dieu prit sur moi une autorité absolue. Je l'avais toujours reconnue comme étant la parole de Dieu.

Je compris alors que j'étais uni à Christ dans le ciel et que, par conséquent, ma position devant Dieu était la sienne ; qu'il ne s'agissait plus, devant Dieu, de ce misérable moi qui m'avait fatigué pendant six ou sept années, en présence de la loi. Je compris alors que l'Église de Dieu, dans sa réalité, se composait de ceux qui étaient ainsi unis à Christ, et que la chrétienté du dehors n'était pas l'Église (sauf à l'égard de la responsabilité de la position dont elle prétendait jouir, vérité très importante à sa place), mais, qu'en réalité elle était le monde. Je vis d'autre part, que le chrétien, ayant une place en Christ dans le ciel, n'a d'autre chose à attendre que la venue du Sauveur, pour être placé de fait dans la gloire qui lui est déjà acquise en Jésus.

La lecture des Actes me fournit un tableau de l'état pratique de l'Église primitive, qui me rendit profondément sensible à l'état actuel de l'Église bien-aimée de Dieu. Je marchais en ce temps-là avec des béquilles, en sorte que je n'avais pas encore l'occasion de montrer mes convictions ou mes pensées en face du monde, et ma santé ne me permettant pas de me rendre au culte, j'étais forcé de m'en abstenir. J'y vois la bonne main de Dieu qui venait à mon aide, en cachant mon impuissance spirituelle sous mon impuissance physique. En attendant, se développait dans mon cœur la pensée que tout ce que le christianisme avait fait dans le monde ne répondait nullement aux besoins d'une âme qui sentait ce que le gouvernement de Dieu devait produire. Dans ma retraite, le chapitre 32 d'Ésaïe m'enseignait clairement, de la part de Dieu, qu'il y avait encore une économie à venir et tout un ordre de choses qui n'est pas encore établi. La conscience de mon union avec Christ m'avait donné la partie céleste de la gloire ; ce chapitre m'en faisait connaître la partie terrestre. Je ne pouvais encore les placer, les coordonner, comme je le puis maintenant, mais les vérités en étaient révélées de Dieu, par l'action de son Esprit, dans la lecture de sa Parole.

Que faire ? Je voyais dans cette Parole la venue de Christ pour prendre l'Église à Lui, dans la gloire. J'y voyais la croix, fondement du salut, devant imprimer son propre caractère sur le chrétien et sur l'Église jusqu'à la venue du Seigneur ; j'y voyais, qu'en attendant, le Saint Esprit était donné pour être la source de l'unité de l'Église, la source de l'activité et de toute l'énergie chrétienne.

Quant à l'Évangile, la différence n'était pas dans les dogmes. Les trois personnes en un seul Dieu, la divinité de Jésus, son œuvre d'expiation sur la croix, sa résurrection, sa séance à la droite de Dieu, étaient des vérités qui, apprises comme doctrines orthodoxes, avaient une réalité vivante pour mon âme ; elles étaient les conditions connues, senties, actuelles, de mes relations avec Dieu. Non seulement c'étaient des vérités, mais je connaissais personnellement Dieu de cette manière ; je n'avais pas d'autre Dieu que Celui qui s'était ainsi révélé, et j'avais Celui-là. C'était le Dieu de ma vie et de mon culte, le Dieu de ma paix, le seul vrai Dieu.

La différence pratique de ma prédication, lorsque je recommençai à prêcher était celle-ci : j'avais prêché (dans mon rôle ecclésiastique) que le péché avait creusé un abîme entre nous et Dieu, et que Christ seul pouvait le combler — maintenant, je prêchais qu'il avait tout accompli. La régénération qui était toujours une partie de mon enseignement, se rattachait davantage à Christ, second Adam, et je comprenais mieux que c'était une vie réelle, toute nouvelle, communiquée par la puissance du Saint Esprit ; mais, comme je l'ai dit, plus en rapport avec la personne de Christ et la puissance de sa résurrection, qui réunit en même temps la puissance de la vie (victorieuse sur la mort), et une toute nouvelle position de l'homme devant Dieu. C'est l'affranchissement. Le sang de Jésus a effacé dans le croyant toute tache, toute trace de péché, selon la pureté de Dieu lui-même. En vertu de son aspersion, seule propitiation, on peut inviter tout homme à venir à un Dieu d'amour qui, dans ce but, a donné son Fils. La présence du Saint Esprit, envoyé du ciel pour demeurer dans le croyant comme onction, sceau et arrhes de l'héritage — et dans l'Église, comme puissance qui l'unit en un seul corps et distribue aux membres des dons selon sa volonté, prit un grand développement et une grande importance à mes yeux. À cette dernière vérité se rattachait la question du ministère. D'où venait-il ce ministère ? D'après la Bible, clairement de Dieu, par l'action libre et puissante du Saint Esprit.

Au moment où j'étais occupé de ces choses, celui avec lequel j'étais localement, comme ministre, en relation chrétienne, était un excellent chrétien, digne de respect, auquel j'ai toujours gardé une grande affection. Je ne sais s'il vit encore ; on l'a nommé archidiacre depuis. C'étaient les principes, et non les personnes, qui agissaient sur ma conscience ; car j'avais déjà renoncé, pour l'amour du Seigneur, à tout ce que le monde pouvait donner. Je me disais : « Si l'apôtre Paul venait ici, il ne lui serait pas, selon le système, permis de prêcher. Il n'a pas été légalement consacré. Si un ouvrier de Satan, qui renie le Sauveur par sa doctrine, arrive, il peut prêcher, et mon ami chrétien doit le reconnaître comme co-ouvrier — tandis qu'il ne peut pas, s'il n'a pas été consacré selon ce système, reconnaître le plus puissant instrument de l'Esprit de Dieu, le plus béni, dans son œuvre, pour amener une multitude d'âmes au Seigneur ». Tout ceci, me dis-je, est faux. Ce ne sont pas des abus, il peut y en avoir partout : c'est le principe du système. Le ministère est de l'Esprit. Il y en a, parmi le clergé, qui sont ministres de par l'Esprit, mais le système est fondé sur un principe opposé. Dès lors, je ne pouvais plus en être. Je voyais dans la Parole des dons formant le ministère, au lieu de voir un clergé fondé sur un autre principe. Le salut, l'Église, le ministère, tout se liait, et tout se rattachait à Christ, chef de l'Église dans le ciel, à Christ qui avait accompli un salut parfait, et à la présence de l'Esprit sur la terre, unissant les membres à la Tête et entre eux, pour en faire un seul corps, et agissant en eux selon sa volonté.

En pratique, la croix de Christ et Son retour, devaient caractériser l'Église et chacun de ses membres. Que faire ? Où était cette unité, ce corps ? Où la puissance de l'Esprit était-elle reconnue ? Où le Seigneur réellement attendu ? Le nationalisme était uni avec le monde ; quelques croyants y étaient perdus dans le monde dont Jésus les avait séparés ; ils étaient, en outre, séparés les uns des autres, tandis que Jésus les avait unis. La Cène, symbole divin de l'unité du corps, était devenue un symbole de l'union de celui-ci avec le monde, c'est-à-dire précisément du contraire de ce que Christ avait établi. La dissidence me présentait des enfants de Dieu, peut-être, mais unis sur d'autres principes que l'unité du corps de Christ. Si je m'unissais avec ceux-ci, je me séparais partout des autres. C'était la désunion du corps de Christ, non son unité. — Que faire ? Telle était la question qui se présentait à moi, sans nulle autre idée que de satisfaire ma conscience, selon la lumière de la parole de Dieu. La parole de Matthieu 18 fournit la réponse à ma question : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ». C'était ce qu'il me fallait : la présence de Jésus était assurée à notre culte ; c'est là qu'il a placé son nom, comme il l'avait fait autrefois dans le temple de Jérusalem pour qu'on s'y rendît.

Quatre personnes qui étaient à peu près dans le même état que moi, s'étant réunies dans mon appartement, nous en parlâmes, et je leur proposai de rompre le pain le dimanche suivant, ce qui eut lieu. D'autres sont venus ensuite. Je quittai bientôt Dublin, mais l'œuvre prit immédiatement pied à Limerick, ville d'Irlande, et ensuite en d'autres endroits.

Deux ans plus tard (1830), je me rendis à Cambridge et Oxford. Dans ce dernier endroit, quelques personnes qui sont encore à l'œuvre ont partagé mes convictions, et senti que l'Église devait être à Christ comme une Épouse fidèle.

Je fus invité à me rendre à Plymouth pour y prêcher, ce que je fis. Je prêchais où l'on voulait, soit dans les temples, soit dans les locaux particuliers. Plus d'une fois, même avec des ministres nationaux, nous avons rompu le pain le lundi soir, après des réunions d'édification chrétienne où chacun était libre de lire, de parler, de prier, ou d'indiquer un cantique. Quelques mois après, nous commençâmes à le faire le dimanche matin, usant de la même liberté, mais ajoutant seulement la Cène que nous eûmes et avons l'habitude de prendre tous les dimanches (parfois on l'a même prise plus souvent). À peu près vers cette époque, on commença à faire de même à Londres.

L'unité de l'Église, corps de Christ, la venue du Seigneur, la présence du Saint Esprit ici-bas, dans l'individu et dans l'Église ; un développement assidu de la Parole ; la prédication de l'Évangile comme affaire de pure grâce ; celle d'une œuvre accomplie, donnant par conséquent, reçue dans le cœur par le Saint Esprit, l'assurance du salut ; la séparation pratique du monde ; le dévouement à Christ, comme à Celui qui a racheté l'Église ; une marche n'ayant que Lui pour motif et pour règle ; enfin, d'autres sujets en rapport avec ceux-ci ; — tout cela a été traité dans des publications séparées et des écrits périodiques, et ces vérités ont été largement répandues.

Un bon nombre de ministres nationaux quittèrent le nationalisme pour marcher selon ces principes, et l'Angleterre se remplit peu à peu de réunions plus ou moins nombreuses.

Plymouth étant l'endroit où la plupart des publications virent le jour, le nom de « frères de Plymouth » devint l'appellation usuelle de ces réunions.

En 1837, je visitai la Suisse, et ces vérités commencèrent à s'y faire jour. J'y retournai plus d'une fois. La seconde fois, je séjournai assez longtemps à Lausanne où Dieu opéra des conversions et rassembla un bon nombre d'enfants de Dieu en dehors du monde. Il y avait déjà des dissidents en Suisse, lesquels avaient souffert fidèlement pour le Seigneur une vingtaine d'années auparavant. Mais il n'y avait plus beaucoup d'activité parmi eux, et ce réveil était plutôt en voie de s'éteindre. L'œuvre des frères a passablement, par la bonté de Dieu, rempli le pays, les conversions ayant été nombreuses. L'œuvre a beaucoup moins d'étendue dans la Suisse allemande. Pendant deux séjours que j'ai faits à Lausanne, de jeunes frères qui désiraient se vouer à l'évangélisation ont passé près d'une année auprès de moi pour lire la Bible. Nous prenions aussi tous les jours la Cène ensemble.

En même temps, tout à fait indépendamment de ce qui se passait en Suisse, un frère travaillait à l'œuvre en France et avait réveillé l'attention d'un district considérable, où l'on était en général plongé dans l'incrédulité et dans les ténèbres. Quelques-uns des jeunes frères dont j'ai parlé et deux ou trois autres dont j'avais fait la connaissance, mais qui n'ont pas séjourné avec moi, sont allés travailler en France. D'autres ouvriers des Sociétés, sentant qu'ils seraient plus heureux de travailler, sous la direction immédiate du Seigneur et non assujettis à des comités (inconnus de fait et en principe à la Parole, et dont l'existence attribuait à la possession de l'argent le droit de diriger l'œuvre du Seigneur), ont renoncé à leur salaire et se sont mis à l'œuvre, en se confiant aux soins fidèles du Seigneur. Dieu en a suscité d'autres, bien qu'il reste toujours vrai que la moisson est grande et les ouvriers en petit nombre. Dieu a béni ces ouvriers par des conversions, grâce à Dieu nombreuses, au midi de la France. Dès le commencement, j'ai visité ces contrées et partagé avec joie les peines et les fatigues de ces frères, mais ce sont eux qui ont essentiellement travaillé à l'œuvre. En quelques endroits, j'ai eu

les premières peines ; en d'autres, je n'ai fait que visiter, prendre part et aider, quand l'œuvre était, grâce à Dieu, déjà fondée. Il nous a donné d'être un cœur et une âme pour nous entraider les uns les autres et chercher le bien de tous, en reconnaissant notre faiblesse. À peu près vers le même temps, à l'est de la France, une œuvre pareille a commencé, indépendamment de celle-ci. On l'a visitée, et elle a pris de l'extension, à l'heure qu'il est, depuis Bâle jusqu'aux Pyrénées, avec une lacune assez grande dans les contrées dont Toulouse forme le centre. Le pays est plus ou moins parsemé de réunions et l'œuvre, par la grâce de Dieu, prend encore de l'extension.

Je dois dire que je ne me suis jamais mêlé, en aucune manière, de la vocation, ni de l'œuvre des frères qui ont étudié la Bible avec moi. Pour quelques-uns, j'avais la conviction que Dieu ne les y avait pas appelés, et ils sont, de fait, rentrés dans la vie ordinaire bourgeoise. Quant aux autres, je n'ai fait que les aider dans l'étude de la Bible, en leur communiquant les lumières que Dieu m'avait départies, mais en laissant entièrement à eux-mêmes la responsabilité de leur vocation, pour l'œuvre d'évangélisation ou d'enseignement.

Nous avons eu l'habitude de nous réunir de temps à autre pour quelque temps, lorsque Dieu nous en fournissait l'occasion, afin d'étudier ensemble des sujets bibliques ou des livres de la Parole, et nous communiquer mutuellement ce que Dieu avait donné à chacun. Pendant plusieurs années, en Irlande et en Angleterre, cela avait lieu annuellement en de grandes conférences qui duraient une semaine. Sur le continent, et dernièrement en Angleterre, elles ont été moins fréquentes, et nous avons alors passé quinze jours ou trois semaines à étudier quelques livres de la Bible.

Mon frère aîné, qui est chrétien, a passé deux années à Düsseldorf. Il s'occupe de l'œuvre du Seigneur là où il se trouve. Il a été béni pour quelques âmes dans le voisinage de Düsseldorf. Celles-ci, à leur tour, ont propagé la lumière de l'Évangile et la vérité, et un certain nombre de personnes ont été rassemblées dans les provinces rhénanes. Des traités et diverses publications des frères ont été traduits et largement répandus, et la lumière, quant à l'affranchissement de l'âme, à la position de l'Église, à la présence du Saint Esprit ici-bas, et au retour du Seigneur, s'est disséminée. Deux ans plus tard, aidé, je le crois, par ces lumières, mais entièrement indépendant de cette œuvre, un mouvement de l'Esprit de Dieu a commencé à Elberfeld. Il y avait là un « Brüderverein », qui employait douze ouvriers, si je ne me trompe. Le clergé a voulu défendre à ces ouvriers de prêcher ou d'enseigner. Éclairés sur la liberté du ministère de l'Esprit et mus par l'amour pour les âmes, ils n'ont pas voulu se soumettre à cette interdiction. Sept de ces ouvriers, je crois, et d'autres membres se sont détachés du « Brüderverein », et quelques-uns d'entre eux, avec d'autres que Dieu a suscités, ont continué leur œuvre d'évangélisation qui s'est étendue de la Hollande (Gueldres) jusqu'en Hesse. Les conversions ont été très nombreuses, et plusieurs centaines se réunissent actuellement pour rompre le pain. Plus récemment, l'œuvre a commencé à s'établir en Hollande, ainsi que dans le midi de l'Allemagne. Il existait déjà, par d'autres instruments, deux réunions dans le Wurtemberg.

L'évangélisation de Suisse et d'Angleterre a formé plusieurs réunions aux États-Unis et dans le Canada ; l'évangélisation des nègres, d'autres à la Jamaïque et dans la Guyane, ainsi que parmi les indigènes du Brésil, où un frère a pénétré. Il est mort depuis, et je ne sais si un autre connaît assez la langue pour continuer cette œuvre qui était bénie. Les colonies anglaises en Australie ont aussi des réunions, mais cet aperçu vous suffira.

Les frères ne reconnaissent pas d'autres corps que celui de Christ, c'est-à-dire l'Église des premiers-nés tout entière. Aussi reconnaissent-ils tout chrétien (puisqu'il est membre de Christ) qui marche dans la vérité et la sainteté. Leur espérance de salut est fondée sur l'œuvre expiatoire du Sauveur, dont ils attendent le retour, selon Sa Parole. Ils croient à l'union des saints avec Lui, comme le corps dont il est la Tête. Ils s'attendent à l'accomplissement de sa promesse, qu'il viendra les prendre à Lui, dans la maison de son Père, afin que là où il est, ils y soient aussi. En attendant, ils ont à charger sa croix et à souffrir avec Lui, séparés du monde qui l'a rejeté. Sa personne est l'objet de leur foi, sa vie l'exemple qu'ils ont à suivre dans leur conduite. La Parole, savoir les Écritures inspirées de Dieu, c'est-à-dire la Bible, est l'autorité qui forme leur foi ; elle en est le fondement, et ce qu'ils reconnaissent comme devant gouverner leur conduite. Le Saint Esprit seul peut la rendre efficace pour la vie et pour la pratique.

2 - Lettre au Rédacteur du « Français »

1878 — Letters vol. 2 p.431 (original en français)

Note : L'un des rédacteurs du « Français », journal catholique, avait demandé à l'écrivain de ces pages des renseignements sur « les frères, leur doctrine », etc. L'auteur s'exprime ainsi dans une lettre à un ami : « Je lui ai communiqué en toute simplicité ce qu'il m'a demandé. Il s'avouait catholique et dévoué au catholicisme. Sa lettre était simple et honnête. Je lui ai répondu en chrétien... » Et un peu plus loin : « J'ai senti que ma part était d'être chrétien, là comme ailleurs ». (Ed.)

Cher Monsieur,

Ma réponse à la lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser, a été retardée par des occupations continuelles qui ne m'ont laissé aucun loisir. Je n'éprouve point de difficulté à vous communiquer quelles sont mes croyances, mais un journal public n'est guère la place où ma plume aimerait à s'employer. Je crois que la vocation chrétienne est une vocation céleste, que le chrétien, comme son Maître, n'est pas du monde, et qu'il est placé ici-bas comme une épître de Christ, pour manifester la vie de Jésus au milieu des hommes, en attendant que le Seigneur vienne pour le prendre auprès de Lui dans la gloire. Comme « Rédacteur du Français », vous comprenez bien que des articles rédigés pour insister sur de pareils principes, ne conviendraient guère à un journal politique. Or je ne vis que pour ces choses — vie faiblement réalisée, je suis tout prêt à le confesser — mais je ne vis que pour cela. Je vous communiquerai toutefois ce qui paraît vous intéresser, c'est-à-dire ce qui m'a amené, et d'autres avec moi, à prendre la position dans laquelle nous nous trouvons comme chrétiens.

Il est bon peut-être, vu l'incrédulité qui se propage partout, de dire premièrement que je tiens — et je puis ajouter que nous tenons — fermement à tous les fondements de la foi chrétienne, à la divinité du Père, du Fils et du Saint Esprit, un seul Dieu, éternellement béni ; — à la divinité et à l'humanité du Seigneur Jésus, deux natures dans une seule personne ; — à sa résurrection, à sa glorification à la droite de Dieu ; — à la présence du Saint Esprit ici-bas, descendu le jour de la Pentecôte ; — au retour du Seigneur Jésus, selon sa promesse. Nous croyons encore que le Père, dans son amour, a envoyé le Fils pour accomplir l'œuvre de la rédemption et de la grâce envers les hommes ; — que le Fils est venu, dans ce même amour, pour l'accomplir, et qu'il a achevé l'œuvre que le Père lui a donné à faire sur la terre. Nous croyons qu'il a fait la propitiation pour nos péchés et qu'après l'avoir accomplie, il est remonté dans le ciel et s'est assis comme Souverain Sacrificateur à la droite de la Majesté dans les hauts lieux.

Certaines vérités se rattachent à celles-ci, telles que la naissance miraculeuse du Sauveur qui a été absolument sans péché — et d'autres encore ; mais mon but n'est pas, vous le comprendrez facilement, Monsieur, de faire ici un cours, ni un résumé de théologie ; je veux seulement établir que ce n'est nullement sur l'abandon des grands fondements de la foi chrétienne, que notre position s'est fondée. Quelqu'un qui nierait l'une ou l'autre de ces vérités fondamentales, ne serait pas reçu au milieu de nous, et quelqu'un qui, étant parmi nous, viendrait à tenir quelque doctrine qui saperait l'une ou l'autre de ces mêmes vérités, serait exclu, mais seulement après avoir épuisé tous les moyens propres à le ramener. Car, bien que ce soient des dogmes, nous les tenons comme essentiels à la foi vivante et au salut, à la vie spirituelle et chrétienne, de laquelle nous vivons comme nés de Dieu.

Mais vous ne désirez pas tant, Monsieur, connaître les grandes vérités que d'autres croient comme nous, que savoir ce qui nous distingue.

Seulement, sans prétendre le moins du monde, comme je vous l'ai dit, donner un cours de doctrine chrétienne sur les vérités que je viens d'indiquer, je tenais, mon cœur en a besoin, à les exposer comme base, reconnaissant pour vrais chrétiens et membres du corps de Christ tous ceux qui, par la grâce de Dieu et par l'opération du Saint Esprit qui leur a été donné, croient réellement à ces choses dans leurs âmes. Converti par la grâce de Dieu, j'ai passé six ou sept ans sous la férule de la loi, sentant que Christ était le seul Sauveur, mais ne pouvant pas dire que je le possédais, ni que je fusse sauvé par Lui — jeûnant, priant, faisant des aumônes, choses toujours bonnes quand elles sont faites spirituellement, mais ne possédant pas la paix, et sentant néanmoins que si le Fils de Dieu s'était donné pour moi, je me devais à Lui, corps, âme et biens. Enfin Dieu me fit comprendre que j'étais en Christ, uni à Lui par le Saint Esprit : « En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous » (Jean 14:20) (*), ce qui veut dire que, lorsque le Saint Esprit, le Consolateur, serait venu, les disciples sauraient ces choses. À cela se rattachaient d'autres vérités bénies et rassurantes : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » (Rom. 8:1).

(*) Nous donnons les citations en français. L'auteur les donne toutes en latin de la Vulgate (version de saint Jérôme accréditée dans le catholicisme), afin, dit-il en P.-S., qu'aucune question de traduction ne soit soulevée au sujet de quelque vérité importante. (Ed.)

La promesse de l'Esprit est à tous ceux qui ont part à la rémission de leurs péchés, car « celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui » (1 Cor. 6:17). Ainsi les chrétiens sont le temple de l'Esprit Saint : « Votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous » (1 Cor. 6:19).

Il convient de dire qu'à cette époque la parole de Dieu devint pour moi une autorité absolue, pour la foi et pour la pratique, non que j'en eusse douté précédemment, mais elle l'était maintenant devenue comme conviction, enracinée par Dieu lui-même dans mon cœur. De cette manière, l'assurance du salut par l'œuvre de Christ, la présence du Saint Esprit demeurant en nous, par lequel ayant cru, nous avons « été scellés pour le jour de la rédemption » (Éph. 1:13, 14) ; le salut connu et possédé, et cette demeure du Saint Esprit nous en donnant l'assurance, constituent l'état normal du chrétien. Il n'est plus de ce monde, sauf à le traverser paisiblement en faisant la volonté de Dieu. Acheté à grand prix, il doit glorifier Dieu dans sa conduite.

Ceci amena la pensée de l'Église et de son unité : Le corps de Christ se composait pour moi de ceux qui étaient unis par le Saint Esprit au Chef, Christ dans le ciel. Si nous étions assis dans les lieux célestes, dans le Christ [« Lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés... il nous a vivifiés ensemble avec le Christ — vous êtes sauvés par la grâce » (Éph. 2:1, 5)], qu'attendions-nous encore ? Que le Christ vînt pour nous placer de fait là-haut. « Je reviendrai » a dit le Seigneur, « et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi ». — « Notre bourgeoisie est dans les cieus, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire ». Nous avons été convertis « pour attendre des cieus son Fils » (Jean 14:3 ; Phil. 3:20, 21 ; 1 Thess. 1:10).

Donc la présence du Saint Esprit demeurant en lui, et l'attente du Seigneur, constituent l'état normal du chrétien. Mais tous ceux qui possèdent cet Esprit sont, par cela même, un seul corps : « Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps » (1 Cor. 12:13). Or ce baptême a eu lieu le jour de la Pentecôte : « Vous serez baptisés de l'Esprit Saint, dans peu de jours » (Actes 1:5).

Tous les chrétiens autour de moi n'en étaient pas là. Sans vouloir juger les individus, tout au moins n'en faisaient-ils pas profession ; il était facile, en lisant Actes 2 et 4, de voir combien nous étions éloignés de ce que Dieu avait établi sur la terre. Où chercher l'Église ? J'abandonnai l'anglicanisme comme ne l'étant pas. Rome, au commencement de ma conversion, n'avait pas manqué d'attrait pour moi. Mais le dixième chapitre de l'épître aux Hébreux m'avait rendu la chose impossible : « Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés... Or, là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché » (Héb. 10:14, 18). Et puis encore l'idée d'une sacrificature ici-bas, entre moi et Dieu, tandis que notre position, comme résultat de l'œuvre de Christ, est que nous nous approchons directement de Dieu en toute confiance : « Ayant donc une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus... » (Héb. 10:19).

Je raconte, Monsieur ; je ne fais pas de controverse ; mais la foi au salut accompli et, plus tard, la conscience que j'avais de le posséder, m'empêchaient de me tourner de ce côté-là ; tandis que, ayant saisi l'unité du corps de Christ, les diverses sectes dissidentes ne m'attiraient pas non plus. Quant à l'unité à laquelle, nous le savons tous, Rome prétend, je trouvais tout en ruine. Les plus anciennes églises ne veulent rien d'elle, ni les protestants non plus, en sorte que la grande moitié de ceux qui font profession de christianisme sont en dehors de son giron. D'autre part, il ne s'agissait pas de chercher cette unité dans les sectes protestantes. Au reste, quelle que soit leur position ecclésiastique, la plupart de ceux qui se disent chrétiens sont du monde, comme un païen pouvait l'être.

Or le chap. 12 de 1 Corinthiens montre clairement qu'il y a eu une Église, formée sur la terre par la descente du Saint Esprit. « Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps » (1 Cor. 12:13) et il est évident que cela a lieu sur la terre, car : « Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier » (1 Cor. 12:27). En outre, l'apôtre parle de dons de guérison et de langues, choses qui ne s'appliquent qu'à l'état de l'Assemblée ici-bas.

L'Assemblée ou l'Église de Dieu s'est donc formée sur la terre et aurait dû être toujours manifestée. Hélas ! elle ne l'a pas été. D'abord, à l'égard des individus, le Seigneur l'a montré d'avance : « Le loup ravit et disperse les brebis », mais, grâce à Dieu : « Personne ne les ravira de ma main » (Jean 10:12, 28), dit le même Berger fidèle. Mais ce n'est pas tout : l'apôtre Paul, en faisant ses adieux aux fidèles d'Asie, dit : « Moi, je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau ; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux » (Actes 20:29, 30). Jude déclare que déjà de son temps des hommes faux s'étaient glissés au milieu des chrétiens et, chose de toute importance, ils sont désignés comme étant l'objet du jugement du Seigneur quand il reviendra. « Certains hommes se sont glissés parmi les fidèles, inscrits jadis à l'avance pour ce jugement, des impies... » et : « Le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous... » (Jude 4:14, 15). Ces hommes étaient des corrupteurs au-dedans de l'Église, mais il y en aura qui abandonneront tout à fait la foi chrétienne : « Petits enfants », dit l'apôtre Jean, « c'est la dernière heure ; et comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure : ils sont sortis du milieu de nous... » (1 Jean 2:18, 19).

Mais ce n'est pas tout encore. L'apôtre Paul nous dit : « Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau : Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et : Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur. Or, dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre ; et les uns à honneur, les autres à déshonneur. Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 2:19-21). Telle est l'Église dans son état actuel ; c'est une grande maison avec des vases de toute espèce, et l'homme fidèle est appelé à se purifier des vases à déshonneur. Le chapitre suivant est encore plus précis : « Or sache ceci que, dans les derniers jours il surviendra des temps fâcheux ; car les hommes seront égoïstes, avares, vantards, hautains, outrageux, désobéissants à leurs parents, etc. » (2

Tim. 3:1-5). Ce sont, à peu de chose près, les mêmes termes dont il se sert, quand il accuse les païens de péché, mais il ajoute ici : « Ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance » (Rom. 1:29-31 ; 2 Tim. 3:5).

Il nous avertit que tous ceux « qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés ; mais les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis » (2 Tim. 3:12, 13). Toutefois il nous donne comme notre sûreté la connaissance de la personne de laquelle nous avons appris ce que nous croyons : c'est l'apôtre lui-même, avec les Écritures, qui peuvent nous rendre sages à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. Il nous assure que « toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, etc. » (2 Tim. 3:15, 16).

Mais nous avons aussi la preuve que le mal, entré dans l'Église, continuera et ne se guérira pas. « Le mystère d'iniquité », dit l'apôtre, « opère déjà ; seulement celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. Et alors sera révélé l'inique, que le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'apparition de sa venue » (2 Thess. 2:7, 8). Le mal qui opérait déjà du temps de l'apôtre doit donc continuer jusqu'à ce que le méchant lui-même soit révélé. Le Seigneur le détruira lors de sa venue, et, bien que ce ne soit pas l'Église proprement dite, la même chose nous est révélée à l'égard de la chrétienté, car nous apprenons que l'ivraie a été semée, là où le Seigneur avait semé le bon grain. Quand les serviteurs veulent arracher l'ivraie, le Seigneur le leur défend, en disant : « Laissez-les croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson » (Matt. 13:24-30). Le mal fait au royaume de Dieu devait rester dans le champ de ce monde jusqu'au jugement. Christ assemblera sans doute le bon grain dans son grenier, mais la récolte est gâtée ici-bas. — Vous me direz : « Mais les portes de l'enfer ne doivent pas prévaloir contre ce que Christ a bâti ». D'accord, et j'en bénis Dieu de tout mon cœur ; mais il faut distinguer ici, comme le fait la Parole. Il y a d'un côté l'œuvre de Christ, de l'autre, ce qui se fait par les hommes et sous leur responsabilité. Jamais l'ennemi ne détruira ce que Christ bâtit (nous parlons de l'Église de Dieu), ni ne prévaudra contre l'œuvre du Seigneur. Quel que soit le mal qui s'est introduit, car on ne nie pas les hérésies, ni les schismes, l'œuvre de Christ a subsisté et subsistera toujours ; c'est la maison que nous trouvons en 1 Pierre 2:4, 5 : les pierres vivantes venant à Christ, comme à la pierre vivante, et bâties pour être une maison spirituelle. Je trouve aussi cette maison, en Éph. 2 : « Vous êtes concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu, ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur » (Éph. 2:19-21). Ici, c'est encore l'œuvre du Seigneur lui-même, des pierres vivantes qui viennent, un édifice composé de saints, croissant pour être un temple qui n'est pas encore entièrement bâti.

Mais, dans la parole de Dieu, la maison de Dieu sur la terre est envisagée aussi d'une autre manière. « Comme un sage architecte », dit l'apôtre Paul, « j'ai posé le fondement, et un autre édifie dessus... Si quelqu'un édifie sur ce fondement de l'or..., du foin, du chaume, l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste, car le jour le fera connaître, parce qu'il est révélé en feu ; et quel est l'ouvrage de chacun, le feu l'éprouvera ». « Ne savez-vous pas », ajoute-t-il, « que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes » (1 Cor. 3:10-13, 16, 17).

Ici donc je trouve la responsabilité de l'homme et le jugement de son œuvre ; l'ensemble est appelé le temple de Dieu, et le jugement de Dieu commence par-là, par sa maison, dit l'apôtre Pierre. Déjà du vivant de l'apôtre, le temps était venu pour cela (1 Pierre 4:17), quoique la patience de Dieu, agissant en grâce, attendît encore. Je reconnais donc la responsabilité de la maison de Dieu, de la chrétienté tout entière. Ce que Christ lui-même bâtit est une chose, et le fruit de ses travaux ne se perdra pas ; ce que bâtit l'homme responsable est autre chose. Au commencement, « le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés » (Actes 2:47). Bientôt « les faux frères » s'y glissèrent, l'ivraie fut semée, et la maison fut remplie de toutes sortes de vases, dont la fidélité doit se purifier, et d'une forme de piété sans puissance dont on doit se détourner.

Voilà ce que la parole de Dieu nous présente historiquement et prophétiquement dans le Nouveau Testament ; cette Parole, adressée par les docteurs aux fidèles, est notre ressource quand les temps périlleux surviennent, et, si cela était nécessaire, les faits ont vérifié tout ce qu'elle dit.

Que faire ? La Parole nous déclare que là où deux ou trois sont assemblés au nom de Jésus, Il sera au milieu d'eux (Matt. 18:20). C'est ce que nous avons fait. Nous n'étions que quatre pour le faire, non pas, je l'espère, dans un esprit d'orgueil ou de présomption, mais profondément affligés de voir l'état de ce qui nous entourait, priant pour tous les chrétiens et reconnaissant tous ceux qui possédaient l'Esprit de Dieu — tout vrai chrétien, où qu'il se trouvât ecclésiastiquement — comme membres du corps de Christ. Nous ne pensions pas, cher Monsieur, à autre chose qu'à satisfaire au besoin de nos âmes, selon la parole de Dieu, et nous ne pensions pas que cela pût aller plus loin. Nous avons ainsi trouvé la présence promise du Seigneur. Le salut par Christ a été prêché quand il y avait un don pour le faire. Les mêmes besoins ont fait suivre à d'autres le même chemin, et ainsi l'œuvre s'est étendue d'une manière à laquelle nous ne pensions pas le moins du monde. Cela commença à Dublin, pour se répandre dans les îles Britanniques, en France, où un grand nombre de personnes, ouvertement incroyables, furent converties, en Suisse, où l'œuvre sur le Continent avait commencé, en Allemagne, en Hollande, au Danemark où elle commence, en Suède où a lieu dans ce moment un grand mouvement religieux. La marche que nous suivons s'est assez répandue dans les colonies anglaises et plus récemment aux États-Unis, en Asie, en Afrique et ailleurs. L'Esprit de Dieu agit et produit des besoins d'âme auxquels les systèmes religieux n'offrent pas de réponse.

En définitive, voici la position de ces frères qui se basent sur l'autorité de la parole de Dieu. Christ est vu, dans cette Parole, comme Sauveur, dans trois positions différentes : d'abord, comme accomplissant la rédemption sur la croix ; puis, comme assis à la droite du Père, le Saint Esprit étant, ensuite, envoyé ici-bas ; enfin, comme revenant pour prendre les siens auprès de Lui. Ces chrétiens croient à ces choses, ont l'assurance de leur salut, ayant foi en l'efficacité de cette rédemption, et étant scellés du Saint Esprit qui demeure en tout vrai chrétien ; enfin ils attendent du ciel le Fils de Dieu, sans savoir quel est le moment de sa venue. Nous n'avons pas « reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte », mais nous avons « reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père ! » (Rom. 8:15). Nous croyons à la promesse : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3). Une foi entière en l'efficacité de la rédemption ; le sceau de l'Esprit qui donne l'assurance du salut et la conscience d'être enfants de Dieu ; l'attente du Seigneur... voilà ce qui caractérise ces chrétiens. Achetés à grand prix, ils sont tenus à se considérer comme n'appartenant plus à eux-mêmes, mais au Seigneur Jésus, pour Lui plaire en toutes choses et ne vivre que pour Lui.

Ce n'est pas dire, Monsieur, que nous marchions tous à la hauteur de la vocation céleste, mais nous en reconnaissons l'obligation. Si quelqu'un manque ouvertement à ce qui convient à un chrétien, en fait de moralité ou en ce qui concerne la foi, il est exclu. Nous nous abstenons des plaisirs et des amusements du monde. Si nous avons des soirées, c'est pour étudier la Parole et nous édifier ensemble. On ne se mêle pas de politique ; on n'est pas du monde ; on ne vote pas. On se soumet aux autorités établies, quelles qu'elles soient, à moins qu'elles n'ordonnent quelque chose d'expressément contraire à la volonté de Christ. Nous prenons la Cène tous les dimanches, et ceux qui ont des dons pour cela prêchent l'Évangile du salut aux pécheurs ou enseignent ceux qui croient. Chacun est tenu à chercher le salut ou le bien de son prochain, selon la capacité que Dieu lui a départie. Sentant que la chrétienté s'est corrompue, nous sommes en dehors de l'église-monde, de quelque nom qu'elle se nomme. Quant au nombre de personnes qui

marchent ainsi, je ne saurais vous le dire ; nous ne nous comptons pas, désirant rester dans la petitesse qui convient aux chrétiens. Au reste, nous tenons comme frère en Christ chaque personne qui a l'Esprit de Christ.

Je ne sache pas que j'aie autre chose à vous présenter. J'ai presque honte, Monsieur, de vous avoir fait un si long exposé des principes qui gouvernent la marche des chrétiens en question. Nous ne reconnaissons que l'Église une, corps de Christ, ensuite maison de Dieu par l'Esprit.

Vous me demandez l'avantage de cette marche. L'obéissance à la parole de Dieu suffit pour nous décider. Obéir à Christ est le premier besoin de l'âme qui se sait sauvée par Lui, et même de toute âme le reconnaissant comme le Fils de Dieu, qui nous a tant aimés, et s'est donné pour nous. Mais de fait, en Lui obéissant, malgré des faiblesses, des fautes et des manquements que je reconnais pour mon compte, sa présence se manifeste à l'âme comme une source ineffable de joie, comme les arrhes d'un bonheur où les manquements, Son nom en soit béni, ne se trouveront plus, et où Il sera pleinement glorifié dans tous les croyants.

Vous me direz que ces pages ne conviennent guère à un journal. J'en conviens, mais c'est que le courant de mes pensées ne s'y adapte guère. Je vous ai exposé en toute simplicité ce que vous m'avez demandé et aussi bien que j'ai pu le faire. Ayant dû reprendre mon travail plus d'une fois pas suite d'interruptions inévitables, je crains bien qu'il ne contienne quelques répétitions. Veuillez les excuser et recevoir l'assurance de toute ma considération.

ROME ET LES MIRACLES par J.N. Darby

ou : les miracles sont-ils un moyen de reconnaître la vraie Église ? ME 1908 p 114

En réponse aux prétentions de l'Église romaine, enseignant que les miracles sont un moyen de reconnaître la vraie Église, il est très important d'affirmer que les miracles ne sont pas la pierre de touche de la vérité, ni le moyen de la contrôler. Dès le début, les miracles ont confirmé la vérité, tandis que la Parole était le moyen de la contrôler. Je nie donc absolument cette prétention.

« Plusieurs crurent en Jésus en contemplant les miracles qu'il faisait, mais Jésus lui-même ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes » (Jean 2:23, 24). Ce passage nous montre qu'une foi, fondée uniquement sur des miracles, n'avait aucune valeur aux yeux du Seigneur. N'oublions pas, qu'au temps de la grande tribulation, « il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, et ils montreront de grands signes et de grands prodiges, de manière à séduire, si possible, même les élus » (Matthieu 24:24). Il est dit encore de l'antichrist, de « l'homme de péché, le fils de perdition », que sa « venue est selon l'opération de Satan, en toute sorte de signes et prodiges de mensonge, et en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés » (2 Thessaloniens 2:3, 9, 10). Jannès et Jambrès ont aussi fait beaucoup de miracles, quoique Dieu les ait confondus devant Moïse.

Le chapitre 13 du Deutéronome présente le cas d'un homme qui, pour détourner les âmes de la vérité du témoignage divin et de l'Éternel lui-même, donne, comme preuve, un signe ou un miracle. La Parole ajoute : « Tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète, ni ce songeur de songes, car l'Éternel, votre Dieu, vous éprouve, pour savoir si vous aimez l'Éternel, votre Dieu, de tout votre cœur et de toute votre âme » (Deutéronome 13:3). Il est donc certain que les miracles ne sont, en aucune manière, un critère de la vérité. Lorsque celle-ci apparut dans la pleine révélation de Christ, et que, par grâce, elle fut versée dans des cœurs disposés à la recevoir, Dieu donna des miracles pour confirmer la Parole de la vérité par laquelle ces âmes avaient été engendrées (Jacques 1:18). C'est ce que nous trouvons en Hébreux 2:4 : Dieu rendait témoignage à la Parole « par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint, selon sa propre volonté ». Nous trouvons aussi dans l'évangile de Jean (15:22) : « Si je ne fusse pas venu, et que le ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas eu de péché » ; et au chapitre 14:11, du même évangile : « Croyez-moi que moi je suis dans le Père et que le Père est en moi ; si non, croyez-moi à cause des œuvres elles-mêmes ». En un mot, la Parole témoigne de Christ et de l'amour du Père, et les œuvres sont ajoutées pour établir l'efficace et l'autorité de cette Parole.

En présence des prétentions de Rome, il est, en outre, de toute importance de bien établir le caractère des miracles.

Les miracles de Christ étaient l'expression de la puissance et de la bonté divine, présentes dans un homme, au milieu de ce monde. Cet homme était le Seigneur dans son incarnation, et sa parole suffisait pour abolir chaque fruit et chaque conséquence du péché. La malédiction du figuier (Matthieu 21:18 ; Marc 11:12-14), seule exception à ce que nous venons de dire, ne fait que confirmer la vérité de ce que nous avançons ; car, dans ce miracle, Israël rebelle, ou l'homme sous l'ancienne alliance, était jugé en figure comme ayant des feuilles, une belle apparence basée sur sa profession, et ne portant aucun fruit.

L'histoire d'Israël offre des exemples frappants de la question qui nous occupe. Des miracles furent opérés pour établir la religion divine sous Moïse. Élie et Élisée en firent au milieu des dix tribus, lorsqu'elles se furent éloignées de l'Éternel. Mais en Juda (à part le seul signe du cadran d'Achaz donné par Ésaïe), où la parole de Dieu était encore reconnue, et son temple établi, aucun miracle quelconque ne fut opéré. Les prophètes de Juda cherchaient à produire les résultats de la Parole dans la conscience du peuple.

Or, quand on compare les prétendus miracles des saints ou autres légendes de la même espèce, avec les miracles de la Parole, le contraste de leurs deux natures frappe immédiatement toute conscience sérieuse.

Chez Christ, comme aussi chez les apôtres qui agissaient par la puissance de Christ, les miracles sont parfaitement conformes à Sa personne, à Sa mission et à Sa Parole, comme on le voit au chapitre 11 de Matthieu (v. 5-6), où le Seigneur répond aux messagers de Jean-Baptiste : « Les aveugles voient, les boiteux marchent ; les lépreux sont rendus nets, et les sourds entendent ; et les morts sont ressuscités, et l'Évangile est annoncé aux pauvres », et le résultat. « Bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi ».

Comme nous l'avons déjà dit, la puissance divine agissant en bonté, était présente en Christ dans ce monde pour délivrer les hommes de la puissance de Satan, déjà vaincue sans doute, mais montrant ses effets dans les maladies et les infirmités, dont les hommes étaient atteints. L'homme fort avait été lié, et le Seigneur, selon sa propre expression, pillait ses biens. Par le fait que, comme homme, dans sa bonté souveraine, il était entré en conflit avec Satan au désert, après le baptême de Jean, les résultats extérieurs du péché dans le monde pouvaient être abolis.

Si l'on compare maintenant les miracles de l'Église romaine avec la vie du Seigneur, ses paroles et ses miracles, la différence saute immédiatement aux yeux. Les miracles dont nous parlons, sont-ils un témoignage au Fils de Dieu, à la nature et aux voies de Dieu en grâce, ou ont-ils pour but d'exalter certains individus par des exploits, absurdes du reste, pour la plupart ? De plus, Rome, qui prétend les contrôler, s'accrédite elle-même par leur moyen. Il n'en était pas ainsi des miracles de Christ. Il faisait appel à tout le monde, à ses adversaires. Ses miracles étaient patents, constants et accréditaient la gloire de Dieu, non pas la renommée de l'homme, car le nom de Jésus était glorifié par eux et non pas, comme pour Rome, un St-Martin de Tours, un St-Xavier, ou tel autre.

Remarquez encore que le contrôle de Rome a lieu après la mort du thaumaturge (*). Ces miracles ne sont pas un pouvoir vivant qui se démontre constamment lui-même, ni une intervention présente de la bonté de Dieu envers tous. Rome accrédite l'homme et le parti auquel il appartient et rien d'autre, puis elle approuve le miracle, afin d'être approuvée elle-même.

(*) note Biblique : Dans certains cas, comme à Lourdes, le contrôle des miracles a lieu en permanence, mais la rareté des miracles confirme ce que dit l'auteur, à savoir l'absence d'un pouvoir vivant qui se démontre constamment lui-même.

Que Dieu, si cela lui convient, puisse opérer des miracles, en tous temps, nul chrétien ne le met en doute. Qu'il intervienne d'une manière extraordinaire en faveur d'hommes fidèles, ou de martyrs qui sacrifient leur vie pour Christ, je n'en serais pas surpris. Qu'il

réponde à la prière de la foi pour la guérison des malades (là où cette foi se trouve réellement), je n'en doute pas un instant. Jacques, l'apôtre Jean, nous l'enseignent. Je vais plus loin : qu'un homme possédant l'Esprit de Christ soit en mesure de contrôler la puissance de Satan et de le chasser, cela devrait être. Mais lorsque, selon l'enseignement de l'Écriture, les vrais miracles doivent confirmer la vérité et la parole de Dieu et que la vérité est absente ; lorsque je vois que le Seigneur estime comme n'ayant aucune valeur une foi fondée sur des miracles ; quand je constate que les miracles du catholicisme romain ne sont pas un témoignage à Christ, mais à la vierge Marie, ou à St-Ignace et à tel autre homme ambitieux ou chef de parti, dont ils doivent confirmer les prétentions ; quand je vois ces miracles se multiplier constamment dans la vie de ces personnes, selon que l'occasion les réclame ; quand on me raconte qu'au lieu que ces hommes eussent de la puissance sur les démons, Satan avait sur eux un terrible pouvoir (comme dans le cas de St-Xavier et de Loyola) et les battait avec fureur ; quand je trouve enfin que les miracles sont entièrement appropriés aux superstitions du temps qui les vit naître, et que leur objet n'est nullement la vérité de Christ et la Parole, j'ai des raisons péremptoires de ne pas croire à la plupart d'entre eux. Et si, en quelques-uns de ces miracles, une puissance se manifeste, j'ai le droit de juger que ce n'est pas la puissance de Dieu.

En disant cela, je n'ai nullement l'intention de nier qu'un homme dévoué — ou même des hommes superstitieux, s'ils se consacrent à Dieu sincèrement — ne puisse être aidé d'une manière extraordinaire dans ses difficultés. Seulement, Dieu nous donne des contre-épreuves, afin que son peuple ne soit pas induit en erreur. Les miracles doivent être en faveur de la vérité, sinon je ne dois pas les recevoir. S'ils ont lieu en faveur de ce qui n'est pas la vérité, celui qui les opère, nous dit la Parole, doit être absolument rejeté (Deutéronome 13).

Je répète encore que Satan fera des miracles pour tromper les élus, si cela était possible, et que ce fait est un signe des derniers jours et caractérisera la venue de l'homme de péché.

Donc, comme nous l'avons dit en commençant, les miracles ne peuvent pas être la pierre de touche de la vérité.

Observations sur l'écrit intitulé : le Plymouthisme mis en regard de la Parole de Dieu par Darby J.N.

Bibliquest

Controverse (de 1852) sur la permanence des dispensations et la nomination des anciens.

Collected Writings 4.271-285 — Publié en français en 1852. Libraires G.Kaufmann à Genève et J.Cherbullier à Paris. Imprimeurs Boehm à Montpellier et Lépagnez à Lyon.

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest. Le terme « économie » est synonyme de « dispensation ».

Table des matières

- 1 - Pourquoi la réponse à cet écrit était nécessaire
- 2 - Transgressions des hommes et changements de dispensations
 - 2.1 - Le Judaïsme mis de côté, la nouvelle alliance
 - 2.2 - Hébreux 8. Changement d'alliance
 - 2.3 - Matt. 5:18. La dispensation de la loi mise de côté, mais Christ accomplit la loi en portant sa malédiction
 - 2.4 - Prophéties en rapport avec la question du retrait de l'alliance
 - 2.5 - La royauté mise de côté
 - 2.6 - Les Gentils mis de côté à leur tour
 - 2.7 - Permanence de la dispensation chrétienne ?
 - 2.8 - Ce qui est déchu est jugé et une toute autre gloire établie
 - 2.9 - Disparition de l'arche, des urim et des thummim, de la gloire visible de Dieu
- 3 - Ordonnances et charges d'anciens dans l'assemblée
 - 3.1 - Qui a l'autorité pour nommer des anciens ?
 - 3.2 - Comment appliquer les épîtres à Timothée et à Tite
 - 3.3 - Le mode de désignation des anciens
 - 3.4 - Les assemblées n'avaient pas la responsabilité de nommer les anciens
- 4 - Résumé des points les plus graves
 - 4.1 - Le gouvernement de Dieu est en rapport avec la responsabilité de l'homme
 - 4.2 - Dieu ne rétablit pas ce qui est ruiné mais introduit quelque chose de meilleur
 - 4.3 - Une sévérité justifiée

1 - Pourquoi la réponse à cet écrit était nécessaire

Lorsque fut publié le traité dont ces quelques pages s'occupent, je ne pensais pas qu'il méritât une réponse.

Dans le pays où il a été premièrement placé sous les yeux des chrétiens, le sujet dont il parle avait été amplement discuté dans d'autres brochures, et les chrétiens étaient assez pourvus d'armes pour se défendre contre les erreurs qu'il contient. Le caractère intrinsèque n'en était pas tel qu'il invitât un homme sérieux à y répondre.

Mais, dans d'autres contrées, l'ennemi s'est prévalu du fait que cet écrit est demeuré sans réponse. On l'a réimprimé en France, et on l'a fait circuler dans des lieux où les chrétiens n'ont guère eu l'occasion d'être renseignés sur les points dont il s'agit. Un triomphe est facile, là où il n'y a qu'un parti qui s'engage dans le combat. D'ailleurs, on trouve, par expérience, que la charité ne doit guère supposer que la masse des fidèles juge ce qui se présente sans réponse à son attention, surtout si celui qui le leur présente commande à juste titre leur respect. Heureusement que la plupart des fidèles sont occupés d'autres choses que de questions ; mais, une fois les questions posées, il est bon qu'ils écoutent ce qu'il y a à dire du côté de ceux qui sont attaqués.

Je justifierai ce que j'ai dit de l'insignifiance de la brochure dont je parle, en montrant que, tout en étant écrite, d'après ce que disent des personnes bien informées, par un ancien de la nouvelle Église évangélique de Genève, elle fait preuve d'une ignorance de la Parole, qui aurait dû, ce me semble, engager son auteur à regarder le silence comme le parti le plus convenable, si, du moins, il désire conserver le respect que l'on doit supposer dû à un homme revêtu du caractère d'ancien.

Ma réponse sera très-courte. Je désire ne fatiguer ni mon lecteur, ni moi.

2 - Transgressions des hommes et changements de dispensations

Laissant de côté toutes les extravagances et toutes les accusations personnelles de l'auteur du traité, je citerai l'exposé qu'il donne (page 6) du système qu'il condamne. Il nous fait dire :

« Les hommes ayant fait défaut aux intentions de Dieu en transgressant, ou mieux encore, en dénaturant les lois et les ordonnances qu'il leur avait données pour leur sûreté, dès-lors Dieu supprimait l'économie déchuë pour en substituer une autre ; il y avait par conséquent péché à vouloir rétablir ce que Dieu a supprimé ».

Ce n'est pas ainsi que je présenterais ma pensée; car Dieu est bien loin de supprimer une économie aussitôt que l'homme a fait défaut à son devoir sous cette économie. Dieu use de long support. Il emploie toutes sortes de moyens pour rappeler l'homme à son devoir, jusqu'à ce que, ainsi que la Parole s'exprime, il n'y ait plus de remède. C'est ce qu'il a montré même à l'égard de ceux qui ne jouissaient pas d'une alliance, en annonçant à Abraham que sa postérité descendrait en Égypte ; Dieu ajoute qu'elle ne jouirait pas encore de la Terre promise, parce que l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore arrivée à son comble (Gen . 15:13-16).

L'auteur me pardonnera si je parle franchement ; mais vraiment, il ne sait ce qu'il dit. Si Dieu a supprimé une chose, n'y aurait-il donc pas de péché à vouloir la rétablir ? La conséquence qu'il condamne, en ce qu'il impute aux frères, est parfaitement juste, et ce serait manquer de tout respect pour Dieu que de le nier.

L'auteur dira : Ce n'est pas ce que je nie; je nie qu'il y ait quelque chose de supprimé. Ce que je nie, ce n'est pas la conséquence, mais le fait même d'où on la tire. Dieu n'a rien supprimé. La proposition est donc vraie et incontestable. On ne conteste que le fait sur lequel elle est fondée.

Souvenons-nous, lecteur, que nous parlons d'économies, d'un ordre de choses établi de Dieu, d'après lequel il gouverne les hommes qui sont en relation avec lui.

Dieu n'a-t-il pas supprimé l'ordre de choses appelé le Judaïsme ?

Sommes-nous sous l'économie judaïque? N'est-il pas vrai que Dieu a substitué l'économie chrétienne à l'économie judaïque ou de la loi ?

Tout le monde sait cela. Et celui qui prétendrait rétablir maintenant l'économie judaïque, serait dans le péché.

L'auteur n'a pas bien connu ce qu'il combat. Il exprime mal ma pensée. Mais encore, ma pensée fût-elle ce qu'il la fait être, s'y opposer comme il le fait ne serait qu'une folie.

Les hommes ayant manqué aux intentions de Dieu, Dieu a supprimé ou mis de côté une économie déchue et y en a substitué une autre. Il y aurait du péché à vouloir rétablir ce que Dieu a supprimé, à moins qu'il ne nous soit permis de redevenir Juifs.

2.1 - Le Judaïsme mis de côté, la nouvelle alliance

Mais, dira-t-on, il est impossible de supposer que l'auteur veuille dire que l'économie judaïque n'ait pas été mise de côté et qu'une autre ne lui ait pas été substituée.

Effectivement, lecteur, personne n'aurait pu le supposer ; mais on peut lire cela dans cet écrit d'un ancien, établi pour « retenir la Parole fidèle selon la doctrine, exhorter par un enseignement sain, et préserver l'assemblée des fausses doctrines ».

Voici ce qu'il dit :

« Au livre du Lévitique (26:14, 15, 16), nous lisons : « Si vous ne m'écoutez pas, et si vous ne pratiquez pas tous ces commandements, et si vous méprisez mes statuts, et si votre âme a en horreur mes ordonnances, de sorte que vous ne pratiquiez pas tous mes commandements, et que vous rompiez mon alliance, moi aussi, je vous ferai ceci, etc ... ». Suit l'exposé des jugements réservés à ceux qui auront rejeté les statuts et les alliances, mais pas un mot du retrait des statuts ou des alliances qui auraient été satanisés . Ésaïe dit (30:2) : Il fait venir le mal et ne révoque pas sa Parole. Au Psaume 111, on lit : « Il se souvient à toujours de son alliance ; ... tous ses préceptes sont sûrs, Maintenus à perpétuité, pour toujours, faits avec vérité et droiture ». — L'Écriture Sainte est pleine de menaces contre ceux qui pervertiront ou qui transgresseront la loi ; mais rien ne donne lieu de supposer qu'à cause des transgressions, une nouvelle loi doive être substituée à la première ».

On a de la peine à supposer une pareille ignorance. Les promesses sans condition faites à Abraham, l'alliance de Dieu traitée avec lui, conditionnelle de Sinaï, la loi dans sa substance morale, les ordonnances et les statuts établis pour un temps parmi les Juifs, et la Parole immuable de Dieu, ainsi que les paroles de Jésus, tout cela, il est vrai, est mêlé ensemble dans cet écrit, comme on peut le voir en comparant ce que je viens d'en extraire avec ce qui y est dit ensuite. Mais je ne veux pas fatiguer mon lecteur en montrant toute la confusion qui y règne. Je m'attacherai au fond de l'assertion de l'auteur : « Pas un mot du retrait des statuts ou de l'alliance » — « Rien ne donne lieu de supposer qu'à cause des transgressions, une nouvelle loi doive être substituée à la première ».

Pour ma part, je ne croyais pas qu'il y eût une personne prenant le nom de chrétien, ou un enfant allant au catéchisme, qui ignorât qu'une nouvelle alliance a dû être substituée à l'ancienne alliance de Sinaï.

2.2 - Hébreux 8. Changement d'alliance

Je vais mettre l'enseignement de la brochure que je viens de citer en regard de la Parole de Dieu.

« Or maintenant Christ a obtenu un ministère d'autant plus excellent, qu'il est médiateur d'une meilleure alliance, qui est établie sur de meilleures promesses ; car si cette première alliance avait été irréprochable, il n'eût jamais été cherché de lieu pour une seconde ; car, en censurant, il leur dit : « Voici, des jours viennent, dit le Seigneur, et je conclurai pour la maison d'Israël et pour la maison de Juda, une nouvelle alliance, non selon l'alliance que j'ai faite avec leurs pères, au jour où je les pris par la main pour les tirer du pays d'Égypte ; car ils n'ont pas persévéré dans mon alliance, et moi je les ai délaissés, dit le Seigneur. Car c'est ici l'alliance, etc ... » (Héb . 8:6-10). « En disant : « une nouvelle », il a rendu ancienne la première : or, ce qui devient ancien et qui vieillit, est près de disparaître » (Héb . 8:13).

Vous le voyez. Quelqu'un veut, comme ancien, enseigner et retenir la Parole fidèle, et nous dire qu'il n'y a pas un mot du retrait de l'alliance faite avec les Juifs.

Le lecteur attentif peut voir que, dans le chapitre du livre cité par le traité, l'Esprit de Dieu ne dit rien de l'alliance de Sinaï, et revient dans ses promesses à celles faites sans condition à Abraham, à Isaac et à Jacob. (Lév . 25:42 ; comparez aussi És . 6:3-8.) Mais il serait inutile d'entrer dans de pareilles distinctions, en répondant à un écrit qui, en présence des déclarations positives du Nouveau Testament, peut tenir le langage que tient celui-ci.

Remarquez que, selon l'épître aux Hébreux, il y a une première ou vieille alliance, et qu'il y en a une seconde ; que la première était près d'être abolie, et que c'était parce qu'Israël n'avait pas persévéré dans l'alliance que Dieu avait faite avec eux ; c'est-à-dire que l'épître aux Hébreux affirme formellement, en tout point, ce que le traité nie en l'attribuant au système qu'il appelle plymouthien .

L'auteur semble prendre plaisir à employer tous les mots qui peuvent montrer qu'en toute chose il est en flagrante contradiction avec la Parole de Dieu.

Il nous dit non seulement qu'une nouvelle alliance ne peut pas avoir lieu, mais qu'une nouvelle loi ne saurait être substituée à la première.

Voici ce que dit la Parole : « Car la sacrificature étant changée, il y a aussi par nécessité un changement de loi ». « Car il y a abrogation du commandement qui a précédé, à cause de sa faiblesse, et de son inutilité » (Héb . 7:12 et 18).

Le même principe est établi au chapitre 10 : « Il ôte le premier afin d'établir le second » (v. 9).

2.3 - Matt. 5:18. La dispensation de la loi mise de côté, mais Christ accomplit la loi en portant sa malédiction

Mais l'auteur ne se borne pas à dire le contraire de la Parole par ignorance de son contenu ; il faut qu'il la torde en omettant, par une préoccupation qui lui en fait méconnaître la portée, les mots les plus essentiels du passage de Matt. 5:18, qu'il cite : « Car, en vérité, je vous dis : Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera point jusqu'à ce que toutes ces choses aient été faites ». Puis, l'auteur ajoute :

« Ou nous nous trompons fort, ou ceci comprend bien l'universalité des économies, des institutions et des ordonnances de l'Éternel autant qu'elles sont contenues dans sa Parole. Quant à nous, nous n'en connaissons pas d'autres ».

Tout cela a un défaut, et un défaut des plus essentiels. L'auteur a omis les mots : de la loi. Le Seigneur Jésus dit : « Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un seul trait de lettre DE LA LOI ne passera point jusqu'à ce que, etc ... ». Puis, après cette omission, l'auteur insiste sur ce que, dans ce passage, il s'agit de toutes les économies.

Le fait est qu'il ne sait pas de quoi il s'agit.

Personne ne doute que la loi et les prophètes ne soient un jour accomplis. Ce n'est pas là la question. La question est de savoir si l'économie sous laquelle la loi dans son entier subsistait comme règle du gouvernement de Dieu, et sous laquelle les prophètes ont exercé leur ministère, n'a pas été remplacée par une autre.

Si les prophètes ont prédit qu'il y aurait une nouvelle économie et une nouvelle alliance, est-ce que la mise de côté de l'ancienne, sous laquelle ils ont prophétisé, et l'établissement de la nouvelle qu'ils ont annoncée, infirme leur parole ? Au contraire, cet événement l'accomplit. Mais l'accomplissement se trouve dans l'abolition de l'économie précédente et dans l'établissement d'une nouvelle.

Si la loi n'amenait rien à la perfection, s'il y a eu l'introduction d'une meilleure espérance fondée sur de meilleures promesses, et si Dieu a introduit cette meilleure espérance (les figures pour le temps d'alors et tout le système fondé sur elles étant supprimés pour faire place à ce qui était meilleur), cela affaiblit-il la portée de ces figures ? Au contraire ; elles sont accomplies dans la réalité préfigurée : mais le système établi sur leur emploi est aboli.

Si la loi, envisagée même dans sa puissance morale et éternelle maudit celui qui l'enfreint, et si Christ a subi cette malédiction, est-ce que cette preuve éclatante de l'autorité de la loi l'affaiblit ? Assurément non. Rien ne lui a rendu un témoignage pareil. Continue-t-elle donc à être le principe selon lequel subsistent nos relations avec Dieu ? Certainement non. Nous serions perdus si cela était. Nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce. (Rom. 6:14, 15). « La loi a été ajoutée à cause des transgressions, « jusqu'à ce que vint la semence à laquelle la promesse est faite » (Gal. 3:19).

2.4 - Prophéties en rapport avec la question du retrait de l'alliance

Ayant ainsi mis dans son vrai jour l'assertion de l'auteur sur le retrait de l'alliance, j'ajoute quelques passages qui démontrent d'une manière claire que, historiquement, Dieu a menacé les Juifs de les mettre de côté en tant que subsistant sous l'économie de la loi, et qu'il les a mis de côté en conséquence de leurs péchés. L'Éternel n'abandonne jamais l'alliance sous condition qu'il a faite avec Abraham, Isaac et Jacob, et il la rappelle souvent en grâce. Lisez : Deut . 4:23-31 ; Deut . 8:19, 20 ; Deut . 28:63 jusqu'à la fin ; 29:28 ; 30:17, 18. Tous ces passages font voir clairement que le jugement est tombé sur Israël à cause de ses péchés. Par ce jugement, les relations formées entre Dieu et Israël sous la loi, relations dont l'existence dépendait formellement de l'obéissance du peuple (Ex. 29:5), ont été entièrement interrompues et même terminées. La première alliance, celle de Sinaï, a été supprimée, abolie, dit l'épître aux Hébreux, pour faire place à une autre.

2.5 - La royauté mise de côté

À l'égard de la royauté, moyen que Dieu a employé dans sa bonté pour soutenir ses relations avec Israël, la Parole déclare la même chose. Les relations d'Israël avec Dieu, par son moyen, ont été rompues par l'iniquité des rois. (1 Chron. 28:7). Le royaume est établi sous condition. Comparez 2 Chron. 7, depuis le v. 17, à la fin du chapitre, où l'on voit que tout le peuple devait subir la conséquence de l'infidélité du roi. On voit (2 Rois 28:26, 27) que, de fait, le jugement d'Israël a été amené par l'iniquité du roi Manassé. Et Israël est devenu Lo-Ammi , c'est-à-dire que les relations entre Dieu et Israël ont été entièrement rompues, et cela, comme les prophètes l'avaient dit et répété tant de fois aux Israélites, à cause de leur iniquité. Et, faites-y attention, l'alliance et l'économie ont été mises de côté. Dieu a usé d'une entière patience ; mais lorsque son Fils même, qui aurait pu tout rétablir, a été rejeté par les Juifs, il n'y a plus eu moyen de les maintenir en bénédiction sur l'ancien pied. La vigne a été ôtée à ce peuple et confiée à d'autres.

Nous l'admettons bien, me dira-t-on peut-être ; mais ce sont les vigneron qui ont été punis : l'économie n'a pas été supprimée ; la loi n'a pas été changée.

Sans reproduire les passages déjà cités à ce sujet, je me borne à dire que, si vous dites que nous sommes encore sous la loi, vous ne savez pas ce que c'est que l'Évangile. Si vous dites que nous sommes sous la même économie, vous ignorez ce que c'est que le Christianisme. L'économie judaïque n'est pas l'économie chrétienne, et le Christianisme n'est nullement le système lévitique. Ce système est supprimé. Il est supprimé à cause des péchés de ceux qui auraient dû s'y conformer.

2.6 - Les Gentils mis de côté à leur tour

Nous admettons que cela est arrivé aux Juifs, pourra-t-on peut-être encore dire en abandonnant des assertions dont un enfant pourrait voir l'absurdité ; mais cela ne sera pas vrai des Gentils.

Je réponds encore : La Parole de Dieu dit le contraire. L'Apôtre dit (Rom. 11:22) : « Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu : la sévérité envers ceux qui sont tombés ; la bonté de Dieu envers toi si tu persévères dans cette bonté ; puisque autrement, toi aussi, tu seras coupé ». C'est-à-dire que l'Apôtre nous applique, à nous, ce qui est accompli à l'égard des Juifs. Faites attention aussi que c'est à cause du péché.

Les principes du traité sont donc entièrement antiscrituraux .

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer les assertions renfermées dans la page 10 du traité avec les citations que j'ai données de l'épître aux Hébreux, citations dans lesquelles l'Apôtre contredit formellement ce que l'auteur du traité affirme.

2.7 - Permanence de la dispensation chrétienne ?

En outre, l'auteur avance un principe qu'il est important de relever.

« La permanence de l'économie ne dépend donc pas de la fidélité ou de l'infidélité des chrétiens, mais elle demeure indépendante d'eux, maintenue par l'invariable et puissante volonté du Seigneur, et visiblement inscrite dans la Parole ».

Que Dieu fasse tout servir à l'accomplissement infaillible de sa volonté, cela est vrai ; mais se servir de cette vérité pour nier les conséquences de la responsabilité de l'homme placé sous le gouvernement de Dieu sur la terre, ce n'est rien moins qu'un enseignement sain.

L'économie chrétienne, sans aucun doute, « accomplira la période qui lui est assignée ». Ce n'est pas là la question. La question est de savoir si Dieu ne mettra pas fin à cette économie à cause des péchés et de la rébellion de ceux qui auraient dû le glorifier selon les

principes de l'économie et les grâces qui y sont accordées. Or, la révélation de Dieu est positive à cet égard. La seconde apparition du Seigneur, à laquelle l'auteur fait allusion, a pour but d'exécuter le jugement sur une apostasie qui a mûri jusqu'à s'élever en rébellion ouverte contre lui. Les rois de la terre feront la guerre à l'Agneau. Il ne sera permis à personne d'acheter ni de vendre, à moins de prendre la marque de la bête. Cette journée terrible ne viendra pas sans que l'apostasie n'arrive et que ne soit révélé l'homme de péché que le Seigneur détruira par son apparition. Cette journée viendra comme un larron dans la nuit. L'Éternel plaidera même contre toute chair. Mais la plus terrible partie de cette terrible journée, et de laquelle le Seigneur reviendra ayant ses vêtements teints avec du sang, ce sera le jugement des apostats et des rebelles.

2.8 - Ce qui est déchu est jugé et une toute autre gloire établie

L'auteur dit : « La foi sera changée en vue et l'espérance en réalité ». Mais il ne sait pas de quoi il parle. Où est-ce que cela aura lieu ? Nous irons à la rencontre du Seigneur dans l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Mais l'économie sur la terre sera terminée par l'apostasie qui enfantera l'Antichrist et par le jugement, c'est-à-dire qu'elle sera supprimée en conséquence du péché. Selon la menace (Rom. 11) déjà citée, les Gentils n'ayant pas persévéré dans la bonté de Dieu, le système prendra fin par un retranchement. Les passages, dont je viens de donner le résumé, ne sont-ils pas clairs et catégoriques ? Voyez Matt. 13 ; Apoc. 19 ; 2 Thess. 2 ; 1 Thess. 5 ; la fin d'Apoc. 13 ; Ésaïe 66. Au reste, le temps me manquerait pour citer les passages qui démontrent que cette économie se terminera par le jugement exécuté contre ceux qui, ayant été placés sous son influence, auront été trouvés dans l'apostasie et la rébellion. Toute l'Apocalypse n'est que la révélation de ce qui regarde cette grande vérité. La gloire dont il est fait mention dans ce livre n'est pas le rétablissement de ce qui était déchu. Ce qui est déchu est jugé et une toute autre gloire établie. Sur tous ces points, le traité est, on ne peut plus, en contradiction avec la Parole de Dieu ; et, en combattant la vérité, l'auteur a montré jusqu'à quel point le système qu'il soutient est opposé à la vérité, au témoignage positif de la Parole.

2.9 - Disparition de l'arche, des urim et des thummim, de la gloire visible de Dieu

Dans les détails où une âme simple pourrait trouver plus de difficultés, au sujet du rétablissement de certains moyens de bénédiction qui appartiennent à une économie, lorsque cette économie n'est pas encore retranchée, l'auteur n'est guère plus heureux que pour ce qui concerne l'économie elle-même. Tout ce qui est dit, page 9, à l'égard du rétablissement des Juifs, est presque aussi peu fondé. L'auteur dit qu'il n'y avait que l'arche qui manquât : il se trompe. Il dit que l'arche était un symbole de la présence du Seigneur : il n'en est rien. La présence du Seigneur était, sans figure, dans le temple bâti par Salomon. L'Éternel était assis entre les Chérubins ; l'arche lui servait de marche-pied. L'ensemble de cet objet remarquable était son trône. La présence de l'Éternel se manifestait par une apparence sensible de gloire, qui a été visible à Israël, lorsqu'elle a pris possession du temple. Elle a manqué au temple après la captivité. L'arche manquait aussi, et le sang de propitiation ne pouvait pas être mis sur le propitiatoire. L'Urim et le Thummim, par lesquels le souverain sacrificateur recevait les réponses de l'Éternel, manquaient également. La royauté de la maison de David manquait. Israël était sous la domination des Gentils. Or, la question n'est pas de savoir si, dans sa patience, Dieu a supporté cet état de choses et a béni Israël malgré l'absence de ces moyens de bénédiction, ni de savoir s'il a envoyé en grâce son Fils, dans la personne duquel toutes les bénédictions et tous les moyens de bénédiction ont été réunis. Personne n'en doute.

Ce que l'auteur avait à montrer, c'est que l'homme a pu rétablir ce qui a été perdu par sa faute. Il n'osera pas nier que l'arche, l'Urim et le Thummim, la manifestation de la gloire de Dieu dans le temple, la jouissance de la royauté par la famille de David, n'aient été perdus par la faute des Juifs, et que la destruction de Jérusalem par Nébucadnézar n'ait été la conséquence des péchés des Juifs. Eh bien ! les hommes ont-ils pu rétablir ce qui dépendait ainsi de la puissance, de l'autorité et de la grâce de Dieu. Non, ils ne l'ont pas pu. L'arche n'a pas été refaite ; l'Urim et le Thummim n'ont pas été rétablis ; la présence de la gloire n'a pas été rendue au temple. L'auteur peut avoir assez de hardiesse pour dire que l'économie mosaïque a été continuée dans sa plénitude, quoique les choses les plus précieuses, et même la présence de l'Éternel aient été perdues ; mais quel chrétien sérieux le croira ? Le Seigneur nous dit de la génération à laquelle il avait à faire, que le démon trouverait en elle une maison balayée, parée et vide. Était-elle dans sa plénitude, sans arche, sans la présence glorieuse de Dieu, sans l'Urim et le Thummim, c'est-à-dire sans communication divine du souverain sacrificateur avec Dieu comme oracle ; sans roi, le peuple étant soumis aux Gentils ? Les ordonnances n'étaient pas abolies, mais les moyens de bénédiction avaient en grande partie disparu. Le corps du Seigneur était le vrai temple. Pour ne pas les scandaliser, il se soumettait à ce qu'on exigeait.

3 - Ordonnances et charges d'anciens dans l'assemblée

Il ne faut pas supposer, d'ailleurs, que ce que l'auteur met entre guillemets soit la citation de quelque écrit des frères ; ce ne sont que des paroles de l'auteur. Il nous dit qu'il faut résister au Diable, et que le Plymouthisme dit : cédez-lui la victoire ; mais la conclusion qu'il tire de cette accusation est des plus remarquables : « Les ordonnances et les charges que le Seigneur, dans sa haute sagesse, avait données aux assemblées par les apôtres, subsistent donc dans leur intégrité ».

Je cherche en vain le motif de ce donc ; même en remontant de trois pages en arrière, la difficulté n'est pas levée. Ce ne peut guère être sinon que l'arche n'était pas refaite, que les communications du souverain sacrificateur avec Dieu, par le moyen mystérieux que Moïse avait établi, n'existaient plus ; que la royauté établie de Dieu avait été mise de côté et n'était pas rétablie sur le trône ; ce ne peuvent guère être que ces faits capitaux qui démontrent que, dans l'Église aussi, tout subsiste comme au commencement. La charge de roi, si éminemment importante en Israël, ne subsistait pas dans son intégrité lorsque Christ a été rejeté et crucifié. Sur quoi donc s'appuie ce donc ?

3.1 - Qui a l'autorité pour nommer des anciens ?

Au reste, le but de tout ceci, le voici : Puisque la Parole parle d'anciens, il faut en faire. Mais la Parole parlait d'arche, d'Urim et Thummim, de roi ; cependant les hommes n'ont pu les faire. La parole parle de langues ; pourquoi ne pas les parler maintenant ? de miracles ; pourquoi ne pas en faire ? Non seulement cela ; elle parle d'Apôtres : pourquoi ne pas en établir ? C'est bien une charge. Ces messieurs ne le peuvent pas. Il faut non seulement la Parole ; mais, en certains cas, l'autorité ; en tous cas, la puissance, et c'est ce qu'ils n'ont pas. Ils prétendent pouvoir bien s'en passer. Si vous établissez des anciens, établissez aussi des Apôtres ou soyez-le vous-mêmes. Si l'esprit d'anarchie déborde, ils seront encore plus utiles que vos anciens ; ils seront même nécessaires, car il paraît, par ce que l'Apôtre dit au ch. 20 des Actes, qu'ils étaient les seules digues efficaces contre le mal. Mais vous ne pouvez pas. Vous prétendez nommer des anciens et, pour le faire, vous abandonnez la Parole de Dieu. Dans la Parole, ils étaient établis, lorsque cela se faisait officiellement comme vous prétendez le faire, par les Apôtres ou par leurs délégués. Ici, vous ne pouvez pas la suivre. Le traité est un exemple utile du résultat d'un tel essai. Je le dis sérieusement. Je crois que Dieu l'appuie. Celui qui a été établi ancien pour maintenir un enseignement sain, nous affirme qu'une alliance ne saurait être retirée et remplacée par une autre. À l'égard de ce que l'auteur répond à la première objection qu'il suppose, je dis qu'en prenant la cène, je n'établis rien. Vous admettez : « Nous établissons des frères pour administrer l'assemblée ». Qui est-ce qui vous a donné l'autorité d'établir des frères pour faire cela ? À la seconde

objection, l'auteur ne répond rien qu'une chicane sur un RE (*). Je réponds : Je puis connaître et reconnaître tous ceux qui travaillent selon Dieu au milieu de son troupeau. Montrez-moi votre autorité pour les établir. Voilà la question. Voici les passages qui m'enseignent à connaître ou reconnaître ceux qui s'adonnent à l'œuvre, en leur obéissant à cause de cette œuvre. 1 Cor. 16:15, 16 ; Phil. 2:29 ; 1 Thess . 5:12, 13 ; Hébr . 13:7 et 17. Maintenant, montrez-moi les passages par lesquels vous prouvez votre autorité pour nommer et pour établir, comme je vous indique ceux qui me conduisent à estimer et à obéir. Une exhortation à obéir est autre chose que l'autorité pour nommer.

(*) Note de CW 4.281 : il s'agit de la différence entre connaître et reconnaître.

Connaître ou reconnaître ainsi moralement, c'est tout autre chose que la nomination officielle. Je reconnais mon père ; je dois lui obéir. Puis-je le nommer ou l'établir ?

3.2 - Comment appliquer les épîtres à Timothée et à Tite

On demande, en troisième lieu :

Si nous ne pouvons pas nous appliquer les épîtres de Timothée et de Tite, comment pouvons-nous nous appliquer les autres épîtres ? — Permettez-moi de vous le dire : C'est en ne prétendant pas être les égaux de Timothée et de Tite, et en vous mettant au rang des simples disciples auxquels les autres épîtres sont adressées.

Du reste, je suis bien loin de dire ou de penser que nous ne puissions pas nous servir de ces trois épîtres. Je dis simplement ceci, c'est que vous ne devez pas prétendre vous attribuer l'autorité qui, de la part de l'Apôtre lui-même, était spécialement entre les mains de ces deux disciples.

J'ajoute que ce qui manque, ce ne sont pas des instructions, comme l'auteur nous le fait dire ; c'est l'autorité. Mais ici aussi, l'auteur est forcé d'éviter (pour ne pas dire mettre de côté) ce que la Parole dit.

Nous avons, dit l'auteur, la charge et le personnel.

Quant au personnel, dire qu'on l'a, c'est proclamer la complète capacité des personnes connues de l'auteur. On peut remarquer ici ce qui, dans nos circonstances actuelles, rend la reconnaissance morale si supérieure à la nomination. Je puis reconnaître tout ce qui existe, sans aller plus loin que ce qui existe ; et je puis reconnaître ce qui existe alors que les qualités sont encore imparfaitement développées ; tandis que, pour nommer, il faut trouver ce qui répond complètement à la description apostolique, ainsi que l'auteur prétend l'avoir trouvé.

3.3 - Le mode de désignation des anciens

L'auteur continue : « Il ne s'agit plus que du mode par lequel l'assemblée établira le personnel dans la charge ».

Ah ! il ne s'agit que de cela ! Il s'agit premièrement de savoir si c'est l'assemblée qui, de quelque manière que ce soit, doit l'établir. « La Parole, dit l'auteur, se tait sous ce rapport à l'égard des anciens ». Sans doute, elle se tait sur le mode par lequel l'assemblée les établira, car elle rend parfaitement évident que l'assemblée ne doit pas les établir du tout. Elle ne se tait point sur le mode de leur établissement. Elle parle très clairement, oui, très clairement, de leur établissement par d'autres personnes que par l'assemblée, savoir : par l'Apôtre et par ceux qu'il a envoyés. Il faut être bien préoccupé pour ne pas s'apercevoir que cette phrase cache la vérité par un abus de paroles. C'est tout comme si, dans un pays où la couronne est héréditaire, je disais que, puisque la constitution se tait sur le mode de l'élection du souverain, le peuple peut choisir le roi comme il l'entend. Seulement, le cas qui nous occupe est beaucoup plus sérieux, parce qu'il s'agit de la Parole de Dieu.

Cependant il n'est pas sans importance de remarquer que, de l'aveu même de nos adversaires, ils sont forcés d'agir en dehors de l'autorité de la Parole, qui n'appuie leur marche en aucune manière. Ils se justifient en disant que la Parole leur ordonne de faire la chose. Je réponds : elle l'ordonne, au contraire, à des personnes dont le caractère vous exclut de toute participation à un tel acte.

Le choix de ceux qui servaient aux tables n'a rien à faire ici. Les Apôtres ne voulaient pas se mêler d'affaires d'argent. Paul a refusé de prendre avec lui l'argent destiné aux pauvres, à moins qu'il n'y eût avec lui, dans ce but, des personnes choisies par l'Église ; tandis qu'au contraire lui, Paul, et Barnabas ont choisi des anciens pour les Églises.

Mais ici l'auteur sent évidemment son embarras. Il dit, page 20 : « Chaque assemblée peut suivre la forme que le Saint-Esprit suggérera » ; et, page 21, il y a : « un moyen clairement indiqué par la Parole de Dieu, pour ceux qui désirent s'y conformer ».

Il dit : « Il ne s'agit pas de constituer l'Église », mais « de former des assemblées comme il en existait à Éphèse ». Quelle différence y a-t-il ? Car ce que les Apôtres ont constitué, c'étaient des assemblées locales.

Je laisse, sans y répondre, toutes ces stupides accusations mille fois répétées que les frères n'évangélisent pas. Ce sont des mots dignes d'être comparés à ceux que retient un perroquet, qui ne sait que ceux-là et ne sait même ce qu'il dit.

3.4 - Les assemblées n'avaient pas la responsabilité de nommer les anciens

L'auteur dit qu'il résulte de la forme générale sous laquelle Paul a donné à Timothée et à Tite ses ordres pour la formation des assemblées, que sa pensée est qu'ils soient exécutés partout. L'auteur semble être résolu de montrer, en tout ce qu'il dit, sa négligence à l'égard de la Parole. Il n'existe aucun ordre donné, ni à Timothée ni à Tite pour la formation des assemblées. Timothée était et restait dans une assemblée déjà formée, et les assemblées auxquelles Tite a été envoyé étaient nécessairement des assemblées déjà formées. Il s'agit, quant au sujet qui nous occupe, des ordres donnés à Timothée et à Tite sur la conduite qu'ils avaient à tenir dans ces assemblées, fait qui démontre que l'Apôtre ne considérait pas comme appartenant aux Églises la part de Timothée et de Tite dans l'affaire des anciens. Si cela avait concerné les Églises, c'est à elles que les directions relatives y auraient été données.

Paul, l'auteur le reconnaît, « Paul ordonne à Tite d'établir des anciens ». Pourquoi à Tite, si, comme le prétend l'auteur, les Églises étaient capable de le faire ?

Enfin, il me semble que par ce traité, l'auteur nous a donné la preuve de la valeur de ces nominations d'anciens.

4 - Résumé des points les plus graves

4.1 - Le gouvernement de Dieu est en rapport avec la responsabilité de l'homme

La chose la plus importante à signaler, c'est peut-être la doctrine exprimée à la onzième page, que « la permanence de l'économie ne dépend pas de la fidélité ou de l'infidélité des chrétiens ». Cette proposition est non seulement antiscrituraire ; elle est en outre foncièrement antinomienne. Elle affirme que le gouvernement de Dieu s'exerce totalement indépendamment de la responsabilité de l'homme. Selon cette doctrine, les péchés de l'homme n'ont aucune relation avec les jugements de Dieu, ni le jugement de Dieu sur la terre avec ces péchés. J'avoue que je ne confierais pas le soin de mon enfant à celui qui professe et soutient une semblable doctrine.

Il est un autre point qu'il importe de mettre au clair.

4.2 - Dieu ne rétablit pas ce qui est ruiné mais introduit quelque chose de meilleur

Sans avoir pu en repasser tous les cas dans ma pensée, il n'y en a pas un seul, que je sache, où la corruption d'une institution soit une raison de l'abandonner ; tant l'auteur comprend peu de quoi il s'agit. Ce que je dis, c'est que ni lui, ni ses amis n'ont le pouvoir de prendre sur eux et d'accomplir ce qui dépend de la puissance de Dieu et de l'exercice de l'autorité de Christ dans sa maison ; et c'est ce qu'ils prétendent faire et imposer aux autres.

Je dis ensuite que, lorsque les péchés des hommes ont corrompu ce que Dieu a établi, de sorte que, malgré sa grande patience, Il ne peut plus s'en servir pour se faire connaître, Il ne rétablit pas ce qui a été ruiné, mais Il introduit quelque chose de meilleur. Si la position, dans laquelle se sont placés et l'auteur et ceux qui marchent avec lui, les empêche de voir une vérité aussi clairement démontrée dans la Parole, j'en suis fâché pour eux. Rien de plus clair pour quiconque ne s'aveugle pas.

Avant que le retranchement arrive, il est important de faire comprendre aux fidèles que les principes de l'apostasie, qui va éclater publiquement, travaillent déjà et se déclarent, qu'en principe cette apostasie est là, afin qu'ils ne marchent pas avec ce qui finira par y aboutir, ni avec ceux qui adoptent des principes qui les privent de la force et du discernement nécessaires pour éviter ce piège et pour lui résister selon le témoignage de Dieu.

4.3 - Une sévérité justifiée

Peut-être l'auteur se plaindra-t-il de ma sévérité. Je ne doute pas qu'il ne soit un respectable frère. S'il est dans ce sentiment, il doit en remercier les principes et les hommes qui ont placé dans une position qui l'a amené à écrire une telle brochure, un frère qui, tout digne qu'il soit, peut nous dire qu'il ne s'agit ni de retirer une alliance, ni de la remplacer par une autre, ni de changer la loi. Il fera bien de penser à l'effet que peut produire, à l'égard de la vérité de la marche qu'il nous propose, le fait qu'il peut nous présenter la charge dont il est revêtu comme consistant à présider l'assemblée, à retenir la Parole fidèle selon la doctrine, à exhorter par un enseignement sain, à reprendre les contredisants, à surveiller l'assemblée et à la préserver de fausses doctrines, et qu'en étant appelé à faire cela, c'est lui-même qui vient ensuite nous dire ce que je viens de signaler, et, de plus, que la permanence de l'économie ne dépend pas de la fidélité ou de l'infidélité des chrétiens, anéantissant ainsi la responsabilité de l'homme et la portée des jugements de Dieu.

Je n'ai rien du tout contre lui. Je peux même le remercier d'avoir mis en évidence ce que c'est qu'un ancien de ce qui s'appelle l'Église évangélique à Genève, et la valeur de la nomination qui en a été faite, en nous donnant la description de ce qu'il devrait être, dans un traité qui répond d'une telle manière à cette description.

L'apôtre Paul à Athènes — Actes 17:16-34 avec des appels aux âmes pour maintenant par Kelly William

Bibliques

Une prédication de l'évangile à des intellectuels ne connaissant rien des choses de Dieu.

Publié en 1904 par T. Weston, Londres

on rappelle que Gentils = nations = non juifs

Table des matières

1 - Actes 17:16, 17 — Paul à Athènes

1.1 - Ch. 17:16

1.2 - Ch. 17:17

Un appel

2 - Actes 17:18 — Les philosophes, épicuriens et stoïciens

Un appel

3 - Actes 17:19-21 — « Cette nouvelle doctrine »

Un appel

4 - Actes 17:22-23 — Un « Dieu inconnu »

Un appel

5 - Actes 17:24 — Le Dieu qui a fait le monde

Un appel

6 - Actes 17:25 — Le Donateur de toutes choses se suffit à Lui-même

Un appel

7 - Actes 17:26 — Toutes les nations ont une même origine et Dieu a le contrôle de tout

8 - Actes 17:27 — Chercher Dieu

9 - Actes 17:28 — En Lui nous vivons

Un appel

10 - Actes 17:29 — La Divinité

11 - Actes 17:30 — Un ordre de se repentir

Un appel

12 - Actes 17:31 — Le juge ressuscité

Un appel

13 - Actes 17:32-34 — Le résultat, alors et maintenant

Un appel

1 - Actes 17:16, 17 — Paul à Athènes

1.1 - Ch. 17:16

Jusqu'à-là le voyage de l'apôtre en Europe n'avait pas été plus facile que ceux d'Asie. Il avait été persécuté et maltraité à Philippes, et avait dû fuir pour sa vie de Thessalonique et de Bérée. Il était maintenant seul à Athènes, attendant Silas et Timothée. Il ne trouvait aucun plaisir dans cette ville mère des arts, de l'éloquence et de la philosophie. La beauté de ses sculptures et de ses statues, et la splendeur de son architecture étaient contaminées par l'idolâtrie. Comme l'a dit un auteur satirique, il était plus facile de trouver un dieu qu'un homme à Athènes. Aussi l'esprit de l'apôtre était-il excité au-dedans de lui en voyant la ville remplie d'idoles. Quel spectacle pour lui qui, du temps où il n'était pas encore régénéré, avait été élevé dans une autre ville [Jérusalem] qui se vantait de n'être souillée par aucune idole !

Paul en avait désormais fini avec ce genre de vanterie vaine. Il avait appris de Dieu, tout à fait personnellement, qu'il n'y a pas de juste, non pas même un seul, qu'il n'y a personne qui ait de l'intelligence, personne qui recherche Dieu (Rom. 3:10, 11). Telle est la sentence de Dieu même pour ceux qui sont sous la loi (car il ne s'agissait pas du mal de chez les Gentils), afin que toute bouche soit

fermée et que tout le monde soit coupable devant Dieu (Rom. 3:19). En bref, il n'y a pas de différence quant à la ruine, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, selon ce qu'il dira lui-même plus tard (Rom. 3:23), par inspiration.

Mais ce saint isolé était étreint par l'amour de Christ. L'œil et l'autel de la Grèce n'avaient pas le moindre charme pour cet œil simple et ce cœur dévoué. Que valait pour lui l'Acropole dont la renommée s'étendait partout, avec sa statue gigantesque de la déesse protectrice Pallas-Athènes, dont le casque, le bouclier et l'épée brillaient aux rayons du soleil ? Que valait l'Aréopage avec son sanctuaire ténébreux des Euménides ? Que valait le temple encore frappant de Thésée ? Que valaient tous ces bâtiments publics, toutes ces places publiques, avec leurs autels dédiés aux divinités d'une humanité dégradée, — comme des abstractions d'une grande élévation, mais descendant dans l'insolence et l'impudeur, et servant de couverture religieuse pour toutes les convoitises, les dépravations, les choses honteuses et malhonnêtes ? Ce n'était que des horreurs pour l'esprit de Paul, car elles ne faisaient que manifester l'état de ce peuple qui se glorifiait dans l'esclavage de Satan, et dans une religion aussi fautive que vile qui sacralisait la dissolution la plus honteuse, et l'ignorance la plus insensée du seul vrai Dieu.

Au lieu d'être comme assommé par cette iniquité et ces ténèbres si profondes, étant donné son propre isolement et le prix qu'il attachait à la communion plus que quiconque, Paul, en serviteur fidèle, regardait à Son Maître. Avec un courage sans faille, il osait rendre témoignage à Celui qui est Lumière et Amour, et qui l'a démontré en envoyant Son Fils pour se faire connaître aux Juifs et aux Gentils. C'était justement cette cité qui avait obligé l'un de ses citoyens (Socrate), qui soulevait beaucoup de questions, à boire une coupe de poison pour avoir enseigné qu'il fallait tenir compte du guide que Dieu a logé dans l'homme déchu. Il s'agissait de ce que nous appelons plus correctement la conscience, mais que lui regardait comme une sorte de divinité. Lui-même avait démontré qu'au mieux, elle l'avertissait de ce qui était mauvais, mais ne communiquait jamais aucun bien positif ; évidemment, elle avait omis de lui apprendre la folie de sacrifier un coq à Esculape au moment de sa mort.

1.2 - Ch. 17:17

Nullement découragé par de telles circonstances, l'apôtre fut conduit à se lancer de tout cœur dans la communication de la vérité : « Il discourait donc dans la synagogue avec les Juifs et avec ceux qui servaient Dieu, et tous les jours sur la place publique avec ceux qui s'y rencontraient ». Hélas, l'ancien peuple de Dieu avait autant besoin de l'évangile que les païens. Ils reconnaissaient un Dieu vivant, ce qui est une vérité grande et bénie si elle est en même temps une puissance vivante. Mais en rejetant leur propre Messie, jusqu'à la mort et à la mort de la croix, ils étaient devenus ouvertement les pires ennemis de Dieu et de Son Fils. Dès lors, le seul espoir pour eux, ces « rebelles » comme les appelle leur propre Écriture, c'était de confesser leur erreur fatale d'incrédulité aux pieds de Celui qui a souffert pour les péchés afin de les amener à Dieu, plus blancs que la neige par l'effet de Son sang précieux (cet effet n'est pas moindre que cela, Sa Parole en donne l'assurance).

Le Seigneur Jésus est également le Sauveur des Gentils par la foi au témoignage de Dieu rendu au sujet de Son Fils. Tel est l'évangile, la bonne nouvelle de Dieu. Et l'historien inspiré nous fait connaître en peu de mots, mais des mots très clairs, combien l'apôtre se donna assidûment à la tâche de publier cette bonne nouvelle, le message le plus plein de grâce que Dieu ait jamais communiqué au pécheur coupable. Si au jour du sabbat, Paul était très actif dans la synagogue, tous les jours il discourait à l'agora, ou place du marché, avec ceux qu'il rencontrait : leurs besoins étaient grands, et son zèle brûlant. La croix de Christ prouvait que les Juifs n'étaient pas meilleurs de cœur que les païens, et même pires parce qu'ils faisaient de leurs grands privilèges un sujet d'orgueil, et haïssaient d'une haine mortelle leur Messie et Dieu qui Le leur avait envoyé.

- Un appel

À quoi en es-tu et où es-tu, toi qui lis ces lignes ? En voyant les ténèbres des Gentils et la chute d'Israël, en as-tu profité pour te juger toi-même ? Toute ta vie te prépare-t-elle à autre chose qu'au jugement et à l'étang de feu ? Ou bien te retranches-tu derrière le mauvais argument que tout le monde est mauvais, et toi pas plus que les autres ? Ceci te fournira-t-il la moindre consolation dans le châtement éternel de l'enfer ? Ô la sottise et la folie de se détourner de Celui qui te parle dans l'évangile, comme Il le faisait par son serviteur aux Athéniens idolâtres, et aux Juifs, et à ces Gentils qui passaient à la synagogue pour écouter la Loi et les prophètes, ayant été déjà sensibilisés à discerner les abominations du paganisme, malgré tous les ornements de leur poésie et de leurs beaux-arts.

Tu as des privilèges encore plus grands que ceux des Juifs. Tu as été élevé là où le Nouveau Testament, autant que l'Ancien, est accepté comme Parole de Dieu. Tu as entendu parler en général du Fils de Dieu venu comme Sauveur des pécheurs. Tu as lu que Dieu L'a envoyé, pour qu'en croyant en Lui, tu aies la vie éternelle et la rédemption éternelle, sans argent et sans prix. Quelle témérité de continuer le chemin sans repentance et sans croire ! Des pécheurs périssent à tout instant : n'est-ce pas un avertissement pour toi qui es autant pécheur qu'eux ?

Un autre apôtre met en garde contre des idoles encore plus accaparantes et plus répandues que celles qui choquaient Paul à Athènes. Bien qu'invisibles, elles gouvernent le cœur, et le feront tout autant, voire plus que les idoles d'or, d'argent ou de pierre, gravées avec tout l'art et l'imagination de l'homme. Que sont la facilité, le plaisir, le pouvoir et les honneurs en tout genre et selon toutes les conditions des hommes, hautes ou basses ? Qu'est-ce que Mammon, sinon le plus vil des faux dieux ? Les richesses ne sont-elles pas adorées universellement par l'homme avec plus de ferveur que n'importe laquelle de toutes les idoles du monde païen, ou qu'elles toutes ensemble, comme un moyen de satisfaire toutes les passions et de combler tous les désirs ? N'oublie pas la parole solennelle du Seigneur : « vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ». Qui te délivrera de ce mal inné sinon Celui que Dieu a ressuscité d'entre les morts, Jésus qui nous délivre de la colère qui vient ? (1 Thes. 1:10). C'est Lui aussi qui délivre des péchés présents et des convoitises présentes, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour L'attendre des cieux (1 Thes. 1:9).

Ô pécheur, ne tarde pas à écouter Celui qui te parle personnellement dans Sa Parole, afin de recevoir le salut de Dieu par la foi, maintenant pour ton âme, et ensuite pour ton corps à Son retour !

2 - Actes 17:18 — Les philosophes, épicuriens et stoïciens

L'adversaire était nouveau pour l'apôtre à Athènes. Ce n'était pas, comme à Philippes, un effort insidieux de Satan se servant d'un esprit de Python, tentant de flatter et manipuler les esclaves du Dieu Très-Haut, — effort repoussé avec mépris et une sainte indignation, malgré toute l'inimitié suscitée par l'égoïsme déçu et la persécution du monde. Ce n'était pas non plus, comme à Thessalonique, l'ancienne jalousie de l'incrédulité juive, toujours active et tirant parti de ce que Paul prêchait le royaume du Seigneur pour l'accuser de rébellion contre César. À Athènes, ce sont les philosophes qu'on voit apparaître pour la première fois, mais ils ne cesseront pas d'exercer leur influence funeste jusqu'à ce que leur carrière s'achève dans l'apostasie qui vient. Car la philosophie s'occupe des phénomènes, et ne s'élève jamais au-dessus des causes secondes, et elle ne veut pas s'incliner devant l'autorité de Dieu qui se révèle soit dans Sa Parole écrite, soit encore moins dans la Parole en personne. Ce n'est que des pensées d'homme, sans activité réelle ni de la conscience ni de la vérité.

« Et quelques-uns aussi des philosophes épicuriens et des philosophes stoïciens s'en prirent à lui ; et les uns disaient : Que veut dire ce discoureur ? et d'autres : il semble annoncer des divinités étrangères ; parce qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection » (Actes 17:18).

Il n'est pas parlé des académiciens ni des péripatéticiens. Ces écoles qui suivaient respectivement Platon et Aristote étaient établies dans les banlieues nord-ouest et nord-est, tandis que les disciples d'Épicure et de Zénon avoisinaient la place du marché, où ils rencontrèrent l'apôtre et entendirent ses paroles de grâce et de vérité ; celles-ci étaient non seulement nouvelles pour eux, mais elles renversaient entièrement leurs systèmes, qui n'imitaient pas l'idéalisme de Platon, ni la vaste connaissance terrestre qui était la fierté d'Aristote. Les épicuriens et les stoïciens s'occupaient beaucoup plus que les autres de la vie journalière effective de l'homme. Carrément adversaires les uns des autres, ils se retrouvaient ensemble pour s'opposer absolument et directement à la révélation de Dieu en Christ.

C'est avec eux que l'évangile prêché par l'ambassadeur de Christ entra en conflit ouvert : d'abord quant à la personne de Jésus, puis quant à la résurrection. Les philosophes, avec toute leur activité spéculative planant haut au-dessus du vulgaire, ont toujours tendance, comme ici, à se montrer les plus alourdis du genre humain dans le domaine des choses de Dieu. Les Juifs, malgré leurs préjugés si forts et leur hostilité jalouse à l'égard d'une révélation nouvelle, n'ont jamais manifesté une stupidité pareille à la leur, pas plus que les Lycaoniens hostiles et à demi barbares, ou que les autres païens d'Asie mineure (Actes 14). Ces philosophes semblent avoir cru que Paul présentait Jésus et la résurrection comme deux divinités, l'une mâle l'autre femelle, une répartition classique des dieux, commune à peut-être toutes les formes d'idolâtrie sauf le Tsabaïsme.

Les épicuriens étaient matérialistes et athées pratiquement, sinon ouvertement, bien qu'ils admettaient l'existence de dieux ne s'intéressant à personne. Les stoïciens étaient panthéistes, et excluaient également l'existence d'un Dieu unique, vivant et vrai, auquel toute âme doit avoir à faire ; ils soutenaient que le monde a une âme qu'ils tenaient pour un dieu. Cette école était explicitée par Chrysippe plutôt que par Zénon de Citium. Ils considéraient que l'âme était un corps, et un corps périssable, mais que l'Âme de toutes choses, dont les âmes des animaux font partie, est impérissable. Les deux niaient la création, mais s'imaginaient que la matière est éternelle. Le jugement divin était pareillement mis de côté, ainsi que le sens du péché devant Dieu, et la notion de relation avec Lui, de laquelle découle en réalité toute obligation morale. Pour les épicuriens, la Chance caractérise le monde ; ils étaient en pratique laxistes et s'adonnaient au plaisir. Pour les stoïciens, c'était le Destin qui caractérise le monde ; ils étaient en pratique sévères et marqués par l'orgueil.

Cette ignorance de gens instruits était entièrement livrée à l'influence de l'imagination corrompue, et elle était condamnée par la bonne nouvelle de Dieu. Quand le péché entra, et produisit la ruine de nos premiers parents, Dieu dirigea leurs yeux d'une manière plutôt mystérieuse (jusqu'à ce que le fait soit expliqué dans toute sa simplicité) vers la Semence de la femme qui écraserait le serpent, Satan, et délivrerait ceux qui regarderaient vers Lui avec foi et repentance. Celui qui bénirait avait été désigné comme la Semence d'Abraham, et plus restrictivement, la Semence de David. Plus tard, Dieu désigna le Sauveur de manière encore plus restrictive comme étant le Fils de « la Vierge » de la maison de David, éclairant ainsi sept siècles à l'avance la personnalité unique de Celui qui allait être vraiment Emmanuel, Dieu avec nous, et pourtant un homme. « Jésus » est le seul à concentrer toutes ces promesses sur Lui-même, et plus encore ; Il était Celui qui devait donner Sa vie en rançon pour plusieurs, — Jésus qui guérissait les malades et ressuscitait les morts, et qui a pourtant été haï et mis à mort par ceux à qui Il n'avait fait que du bien — Jésus qui démontra ainsi l'inimitié de l'homme contre Dieu, et l'amour infini de Dieu pour l'homme. Car en vérité, c'est par ce seul sacrifice que ceux qui croient peuvent être pardonnés, et recevoir la vie éternelle, et être purifiés de tout péché.

Dieu avait dès les jours d'autrefois rendu témoignage à tout cela par la loi et les prophètes. Mais récemment Il avait couronné Sa parole écrite autrefois par le fait nouveau et prodigieux de la résurrection de Christ d'entre les morts, annoncée ouvertement et à plusieurs reprises de la propre bouche du Seigneur. Celui que l'homme a tué, Dieu L'a ressuscité, et L'a ensuite reçu dans la gloire. Quelle nouvelle bénie pour tous ceux qui croient ! Quelle terrible culpabilité pour ceux qui en restent à une philosophie creuse, qu'elle soit épicurienne, stoïcienne ou toute autre !

Les épicuriens étaient marqués par l'indifférence de l'homme, insensible à ses péchés, et aveugle à l'égard du vrai Dieu qui a tant aimé le monde qu'Il a donné Son Fils unique afin que quiconque croit ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle. Les stoïciens étaient marqués par l'auto-suffisance hautaine, qui s'admire elle-même, discourt sur la vertu et dédaigne de reconnaître les péchés et de recevoir un Sauveur de la part de Dieu en Jésus. Pourtant c'est Lui qui dans l'humiliation a porté la honte de la croix de la part de l'homme, et sous le jugement de Dieu contre notre péché, afin de pouvoir sauver l'homme de ses péchés : voilà la grâce de Dieu, et Sa nouvelle justice justifiante (Rom. 3:26) sur laquelle la résurrection de Christ a mis son sceau divin (Rom. 4:25).

- Un appel

Et maintenant, cher lecteur, sois certain qu'il n'y a pas d'autre Sauveur pour toi, ni pour quiconque. Tu peux être illettré ou philosophe, mais le péché nivelle tous dans la poussière de la mort. Ô, crois en Dieu à travers Jésus, — en Dieu qui L'a ressuscité d'entre les morts, et Lui a donné la gloire, afin que ta foi et ton espérance fussent en Dieu (1 Pierre 1:21). Il n'y a pas d'autre chemin vers Dieu. Comme Dieu est un, ainsi aussi il y a un seul Médiateur, l'homme Christ Jésus qui s'est donné Lui-même en rançon pour tous (1 Tim. 2). Maintenant, le témoignage rendu par Dieu requiert ta foi. La bénédiction n'est que pour celui qui croit. Comment pourrait-elle être pour ceux qui ne se repentent pas de leurs péchés ni ne reçoivent la bonne nouvelle de Dieu ? Ô ne doute pas, ne remets pas à plus tard, mais crois Sa parole qui demeure éternellement ! (1 Pierre 1:25).

3 - Actes 17:19-21 — « Cette nouvelle doctrine »

Plus on connaît les vanités démoralisantes de la mythologie grecque, moins on s'étonne de la surprise qui accueillit les paroles de l'apôtre sur la place du marché d'Athènes. Si certains étaient méprisants, d'autres étaient curieux. L'activité mentale bouillonne d'autant plus librement là où la conscience s'endort, et où l'âme n'est pas purifiée par l'obéissance à la vérité d'un cœur pur (1 Pierre 1:22). Comme l'importance politique avait disparu depuis longtemps, les bavardages et les mots d'esprit étaient leur ressource pour remplir le vide.

« Et l'ayant pris, ils le menèrent à l'Aréopage, disant : Pourrions-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine dont tu parles ? car tu nous fais entendre certaines choses étranges ; nous voudrions donc savoir ce que veulent dire ces choses. Or tous les Athéniens et les étrangers séjournant [à Athènes], ne passaient leur temps à autre chose qu'à dire ou à ouïr quelque nouvelle » (Actes 17:19-21).

Si à cette époque-là il y avait, et depuis quelque temps déjà, une pénurie évidente d'hommes brillants à Athènes, ils avaient, comme ils s'en vantaient, un riche héritage de beaux-arts, de pensée philosophique active et audacieuse, de poésie à l'élégance accomplie, d'éloquence et d'histoire, tout cela mêlé à une corruption totale et une dépravation morale contre nature, et leurs dieux étaient l'image amplifiée de leur propre dégradation. C'est à cette époque que parut Jésus le Fils de Dieu, la Semence de la femme. En Lui brillèrent avec éclat la lumière de Dieu et l'amour de Dieu. L'annoncer Lui était effectivement une « doctrine nouvelle ». Lui et Lui seul était l'image parfaite du Dieu invisible. « Il était dans le monde, et le monde fut fait par Lui, et le monde ne L'a pas connu » (Jean 1:10).

Dans quel abrutissement était le monde ! Combien sa sagesse était vaine, inutile et aveuglante ! Le boeuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître (Ésaïe 1:3), mais le monde avec sa plus haute civilisation ne connaissait pas Son Créateur. Ce n'était pas étonnant : il avait depuis si longtemps marché en trébuchant dans les ténèbres du mal et des dieux qui n'étaient que des démons. Mais les Juifs ? Ils n'étaient pas meilleurs ; ils étaient même plus coupables. « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu » (Jean 1:12). Ils avaient la loi et les prophètes, et Jean Baptiste pour Lui préparer le chemin. Mais leur volonté était engagée contre Lui. Ils auraient aimé avoir un Messie pour renverser les Romains et établir Israël à la tête de toutes les nations. C'est ce qui aura lieu quand Il reviendra en puissance et en gloire. Mais sa première tâche fut, pour Lui comme pour Dieu, de sauver des pécheurs. Quelle valeur aurait eu Son royaume si le péché n'était pas premièrement expié ? Un Messie humble, plein de grâce, saint et souffrant, était haïssable pour leurs cœurs orgueilleux, parce qu'il était infiniment meilleur et au-dessus de ce qu'ils concevaient, et eux-mêmes étaient infiniment pires.

La philosophie n'a jamais trouvé qu'« au commencement, Dieu créa les cieux et la terre ». Elle n'a même jamais appris que, quand l'homme fut fait, lui et tout ce qui l'entourait était « très bon » (Gen. 1:1, 31) ; et encore moins qu'il est tombé dans le péché, et que la créature assujettie à l'homme, comme l'homme lui-même, sont tombés sous le pouvoir de la mort. C'est pour s'occuper de cet état de péché et de ruine, que, quand vint l'accomplissement du temps, Dieu envoya Son Fils, né de femme, né sous la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, afin qu'ils reçoivent l'adoption [la condition de fils] (Gal. 4:4-5).

Qu'est-ce que cela a à faire avec la science, incapable de s'élever au-dessus des causes et des effets ? et quand on la pousse vers ce qu'elle a de plus élevé, elle ne trouve qu'un mur nu infranchissable : c'est ce qu'a reconnu l'un des sages de la terre mort récemment. La science ne peut aller au-delà des phénomènes, et des lois générales qui en découlent. La science n'est que la classification de ce qui existe et la découverte de ce que les philosophes se plaisent à appeler les « lois de la nature ». Mais qui a produit ces phénomènes, et a imposé ces lois ? Là la science est aveugle et muette, et tout ce qu'elle arrive à confesser, c'est l'existence de faits ou de causes primordiaux, dont elle ne peut pas rendre compte. Et pourquoi pas ? parce qu'ils mettent en évidence la Cause Première, Celui qui est avant toute cause, Celui qui est la cause de toutes les causes secondaires. Mais cela, les hommes le refusent, et préfèrent rester agnostiques, forteresse étrange de l'orgueil de la connaissance. « Le monde, par la sagesse [non pas seulement par sa folie, mais même par sagesse] n'a pas connu Dieu » (1 Cor. 1:21).

C'était bien terrible de voir l'homme, avec tout son orgueil, se courber devant les œuvres de ses mains, des idoles de métal et de pierre, dans la pure ignorance du Dieu vivant et vrai qui a envoyé Son Fils pour mourir pour les pécheurs et retirer tous ceux qui croient du présent siècle mauvais (Gal. 1:4). Serait-Il le seul Puissant, le seul Bon, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, à ne pas devoir punir la rébellion ? Et n'est-ce pas une rébellion manifeste et funeste contre Lui d'adorer les faux dieux, comme ils le faisaient ? et des dieux aussi vils !

- Un appel

Mais Il est amour, et Il l'a prouvé en envoyant Son Fils pour devenir homme (tout en étant Dieu), pour souffrir pour les péchés, et pour sauver tous les pécheurs qui se soumettent à Lui. Pour rendre témoignage à ce sacrifice comme étant le seul acceptable et efficace, Dieu a ressuscité d'entre les morts le Sauveur crucifié. Écoute cela, toi qui es sous le charme de scientifiques orgueilleux. Jésus ressuscité est un témoignage à la gloire de Son Père et à l'amour qu'Il montre même à Ses pires ennemis qui se repentent. Si Sa propre naissance d'une vierge est entièrement au-dessus du domaine des causes et des effets, combien plus Sa résurrection proclame que Dieu agit selon cette puissance qui égale Son amour, et qui s'interpose en justice pour sauver tous ceux qui croient. Même un philosophe ne peut argumenter que la mort est la cause de la résurrection. Non, c'est Dieu qui ressuscite les morts, et c'est Lui qui annonce dans l'évangile la bonne nouvelle que tu peux croire et être sauvé par Sa grâce, même si tu es un pécheur perdu. Oui l'évangile est « cette nouvelle doctrine » (Actes 17:19) ; et la vérité de Dieu est la chose la plus étrange pour l'homme déchu — bien plus étrange qu'une fiction.

4 - Actes 17:22-23 — Un « Dieu inconnu »

Dans la vaste multitude des dieux étranges d'Athènes, l'œil scrutateur de l'apôtre observa un autel ayant une inscription qui reconnaissait inconsciemment l'état de ruine, non seulement de ses habitants, mais de tout le monde païen. Ils n'avaient pas l'intention de l'admettre humblement ; mais pour Paul qui connaissait la vérité, les mots écrits exprimaient le fait. D'après des témoins dignes de foi, il paraît qu'il y avait à Athènes plusieurs autels avec une telle inscription. Paul en a vu un, et a parlé en rapport. Dans leur zèle grossièrement polythéiste, ils consacraient des sanctuaires non seulement aux divinités domestiques et étrangères, mais aux dieux inconnus, afin qu'aucun ne manquât de l'honneur qui lui était dû. C'est ce qui fournit à Paul la base de ses allégations ; et combien l'appel de « l'apôtre des nations » est infiniment supérieur à l'Apologie de Socrate !

« Mais Paul, se tenant au milieu de l'Aréopage, dit : Hommes athéniens, je vois qu'en toutes choses vous êtes voués au culte des démons ; car, en passant et en contemplant les objets de votre culte, j'ai trouvé aussi un autel sur lequel était inscrit : AU [ou : À UN] DIEU INCONNU ! Celui donc que vous honorez sans le connaître, c'est celui que moi je vous annonce » (Actes 17:22-23).

La grâce et l'œil simple s'attachent à ce qui est vrai, pour atteindre la conscience et juger ce qui est faux. L'apôtre n'était pas en train d'introduire des divinités étrangères, mais il faisait connaître le Dieu dont l'autel reconnaissait ouvertement qu'il était inconnu. Qui d'entre eux pouvait nier que les dieux de l'Olympe, les plus honorés au milieu d'eux, étaient, de leur propre aveu, les personnages les plus arbitraires, corrompus et violents en leur genre, et qu'ils fournissaient à leurs adeptes, non pas une base de moralité, mais une base d'indécence des plus viles, et même contre nature ? Et si telle était la religion de la foule, maintenue en l'état par l'égoïsme des prêtres et soutenue par l'habileté des politiciens, qu'avaient fait les philosophes orgueilleux et sceptiques ? Rien, sinon d'aggraver le mal par de vains efforts pour réconcilier un monde de péché, de douleur et de mort avec un dieu faible, avec des dieux inutiles ou indifférents qui laissaient à des hommes coupables et présomptueux le soin de faire progresser et d'améliorer les choses ici-bas.

Car aucune de leurs divinités ne se prétendait éternelle, omnisciente et omnipotente dans son essence. Aucune d'elles ne disait JE SUIS, et on n'avait jamais dit d'aucune d'elles qu'elle était Lumière moralement, ou Amour dans l'énergie de sa nature. Pourtant dans tout être humain, à moins d'être enivré par la superstition ou fatalement empoisonné par le scepticisme, il y a ce qu'on a appelé la conscience de Dieu, et qui est forcé de reconnaître qu'il faut bien que Dieu soit. Et bien que personne ne puisse découvrir Sa nature par sa recherche, pourtant quand cette nature est présentée à l'homme par révélation, sa conscience reconnaît que ces attributs et cette nature sont seuls dignes de Lui.

Qu'est-ce donc qui rend la difficulté insurmontable ? C'est ce mot petit, mais terrible, tout à fait personnel, mais d'une réalité universelle : le PÉCHÉ. Il n'y a que lui pour rendre compte de la ruine, de la confusion, des ténèbres, de l'incertitude et de la misère de l'homme partout. Et qu'est-ce que le péché pour un Dieu bon, saint et juste ? Bible ou pas Bible, un monde mauvais et misérable est la réalité que tous ont sous les yeux. Prétendre que le Dieu éternel l'a fait tel quel, c'est une notion digne du super-ennemi ; c'est la négation de toute pensée juste sur Sa bonté, Sa sagesse et Sa puissance. Que ce monde soit tombé dans sa condition actuelle par la transgression de son chef est la seule clef raisonnable, et c'est précisément ce que la Bible déclare s'être simplement passé. L'idolâtrie

et la philosophie n'ont fait qu'aggraver le trouble en niant que le fidèle Créateur a fait dépendre le bon état de l'obéissance du premier homme ; car l'homme a été constitué un être moral, et il a été éprouvé comme tel. Mais l'idolâtrie et la philosophie font pire ; elles amènent les hommes à refuser de croire dans le Second Homme, Celui qui étant Dieu est venu dans la lumière et l'amour de Dieu pour sauver tous ceux qui croient en Lui — Celui qui étant devenu homme, est mort comme le seul sacrifice efficace pour les péchés, et est ressuscité pour la justification de ceux qui se repentent et croient la bonne nouvelle (Rom. 4:25). Ô combien cela est digne de Dieu et de Son Fils !

Dès le début l'homme s'est écarté de Dieu, et Dieu l'a laissé ressentir son exil du paradis d'Adam, non sans lui avoir préalablement communiqué à la fois la sentence de jugement et la révélation d'un Libérateur souffrant, la Semence de la femme. Mais hormis quelques hommes de foi, la race a trouvé son plaisir et son contentement à agir sans Sa présence et sans Sa faveur ; ils se sont adonnés à la corruption et à la violence, jusqu'à ce qu'Il intervienne par le déluge qui les a tous balayés. Seuls ont été sauvés dans l'arche Noé et ses fils, et leurs femmes, avec des animaux purs et impurs ; et l'ère présente a commencé. Mais elle a bientôt été marquée d'une part par de nouvelles institutions établies par Dieu, et d'autre part par un mal nouveau. L'apôtre l'exprime ainsi : « ayant connu Dieu, ils ne le glorifièrent point comme Dieu, ni ne lui rendirent grâces ; mais ils devinrent vains dans leurs raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence fut rempli de ténèbres : se disant sages, ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible et d'oiseaux et de quadrupèdes et de reptiles. C'est pourquoi Dieu les a aussi livrés, dans les convoitises de leurs cœurs, à l'impureté » (Rom. 1:21-24). C'est le saint récit du paganisme et de son absence totale de vérité, de piété et de décence morale.

Telle était Athènes avec un Dieu inconnu. Tels étaient les païens qui, par la foi en Christ, s'étaient tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai qui leur avait été donné à connaître dans Son Fils, le Sauveur ressuscité. Ayant cru en Lui, ils n'avaient pas seulement reçu le pardon, mais la vie éternelle : la base d'une nature et d'une marche nouvelles, vues et données à connaître par des témoins choisis et inspirés. Certains avaient été autant dans les ténèbres et la dissolution que tous ceux d'Athènes ou de Corinthe auxquels l'apôtre écrivait après qu'ils aient cru : « mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés » (1 Cor. 6:11). Comment se fait-il qu'il y ait eu un changement aussi merveilleux ? en vertu de quoi ? « au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu » (1 Cor. 6:11).

- Un appel

Ainsi Dieu est connu dans Son Fils et par Son Esprit, comme l'Écriture en rend abondamment témoignage. Prends les quelques paroles de notre Seigneur en Jean 17:3 : « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et Celui que tu as envoyé, Jésus Christ ». Ô ne te détourne pas d'une telle grâce et d'une telle vérité, mais « crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et ta maison » (Actes 16:31).

5 - Actes 17:24 — Le Dieu qui a fait le monde

La création est une grande vérité que l'incrédulité n'a jamais reconnue. Il ne semble pas que les hommes d'avant le Déluge l'aient niée, bien qu'elle n'ait eu ni valeur pour eux ni effet sur eux à cause de leur condition toujours plus abominable. L'Écriture laisse entendre que l'idolâtrie a surgi après ce jugement solennel de Dieu. Ils n'avaient pas d'excuse, car les choses qui sont faites (tout à fait l'inverse d'un développement) manifestaient ce qui ne peut se voir de Lui, Sa puissance éternelle et Sa divinité ; et aussi parce qu'ayant connu Dieu extérieurement et de manière incontestable, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, ni ne Lui ont rendu grâces (Rom. 1:19-20). Telle est l'indifférence coupable qui les a conduits à la folie que leurs cœurs remplis de ténèbres tenaient pour être de la sagesse ; à la suite de cela ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge (celui du grand ennemi), et ils ont honoré et servi la créature plutôt que le Créateur qui est béni éternellement (Rom. 1:21-25). Les convoitises honteuses se mirent à être pratiquées sans honte (fin de Rom. 1), et il n'y en avait pas de plus triste démonstration que le tableau offert par cette ville d'Athènes à l'œil pieux et pénétrant de l'apôtre. Ils se glorifiaient même dans leur honte.

Avec un tact admirable et délicat, l'apôtre, en faisant connaître le Dieu inconnu, commence par le miracle dont l'effet est devant tous les yeux, malgré les désordres introduits partout par la chute. Au lieu d'être l'annonciateur de démons étranges, il était le premier à affirmer avec gravité, grâce et toute clarté de langage, les droits du seul vrai Dieu, et il le faisait à l'invitation des Aréopagites eux-mêmes. En cherchant à savoir eux-mêmes, ne serait-ce qu'en demandant à savoir ce que signifiait cette nouvelle doctrine, ils ne s'attendaient guère à un témoignage si simple et si noble, comportant une puissance propre qui sautait aux yeux pour toute conscience dépourvue de préjugés.

« Le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont, lui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de main » (Actes 17:24).

Chaque membre de phrase, chaque mot même peut-on dire, savait le paganisme, sans la moindre syllabe susceptible d'offenser. La grande vérité, pourtant élémentaire, ne laissait aucune place aux mythes des prêtres et des poètes, ni aux raisonnements de sages remplis de ténèbres. C'était un fait remarquable qu'aucun chef religieux ou philosophe, tous en désaccord entre eux par ailleurs, ne revendiquât que leur dieux aient fait le monde et toutes les choses qui y sont, qu'il s'agisse de dieux domestiques, étrangers ou inconnus. Ils n'attribuaient cette œuvre merveilleuse ni à quelqu'un proche de la position suprême, ni à une coopération de plusieurs travaillant tous dans des sphères respectives en vue d'un but commun. Sans s'en rendre compte, ils disaient la vérité jusque-là. Les démons n'avaient rien à faire avec la création du monde et des choses qui y sont. Le vrai Dieu qu'ils ne connaissaient pas, les avait tous faits.

Ils avaient chacun leur rêveries différentes. Mais leurs schémas quant à l'origine de tout ce qui était autour, au-dessus ou en dessous d'eux, les cosmogonies comme on les appelle, n'étaient que des spéculations plus absurdes les unes que les autres. La seule rare ressemblance avec les faits réels se trouvait dans toutes sortes de bribes de traditions anciennes qu'ils avaient pu adopter et qui subsistaient encore chez des hommes enclins à l'oubli. L'idée prévalant chez les philosophes était que la matière est éternelle. C'est ainsi que le panthéisme a dominé pendant des siècles en Inde, d'où il s'est répandu au sud et à l'ouest, de plus en plus, jusqu'à se développer maintenant en Europe et en Amérique. Brahman, ou Dieu, n'a pas de personnalité, et il ne peut donc y avoir de création, sauf l'idole du développement de Darwin. Les détails misérables sur l'émanation qui aboutit nécessairement au polythéisme, ne sont pas dignes d'être réfutés ni répétés.

Quel contraste entre ces vapeurs ténébreuses et infectes, et la lumière claire de l'Écriture et de la création, brève mais suffisante pour ce qui précède l'homme, — avec ses récits vastes, intéressants et si importants sur la formation de la terre, et l'introduction de l'homme dans la scène qui convenait à la fois à prouver la bienveillance de Dieu et à fournir la sphère propre pour la responsabilité de l'homme. L'apôtre établit ici, sans controverse, le fait qui délivre des rêveries humaines faites au mépris de la vérité.

Mais le Dieu qui a tout fait n'est pas seulement un Créateur. Il est Seigneur du ciel et de la terre. Son autorité oblige partout. L'homme déchu tente d'échapper à cette vérité parce qu'elle fait immédiatement appel à la conscience. Comme homme, je suis Sa créature, et par ce lien, je suis nécessairement Son serviteur. Est-ce que je fais Sa volonté ? Ai-je plaisir à l'avoir Lui comme raison d'être de ma

vie ? Or je suis un homme déchu, qui s'est écarté de Lui, et j'aime faire ma propre volonté, bien que je sache qu'elle Lui est contraire. S'Il est Seigneur du ciel et de la terre, Il doit m'appeler à rendre compte de mes mauvaises actions ; quelle va être ma part, et où sera-t-elle, surtout si je Le rencontre tel que je suis ? Dieu ne serait pas le Dieu bon, juste et saint, comme Il se doit de l'être en tant que vrai Dieu, s'Il était indifférent à Son honneur et au déshonneur que Lui porte Sa créature, si habituée à le faire.

Il « ne demeure pas dans des temples faits de main ». C'est ce que laissait entendre le prophète Ésaïe (66:2) à ceux qui s'appuyaient sur le privilège d'avoir le temple au milieu d'eux, alors qu'il allait bientôt tomber. Étienne disait exactement la même chose (Actes 7:48) ; et Paul qui l'avait entendu de lui avec des oreilles incrédules, le proclamait maintenant avec foi et amour auprès des Athéniens, plus dévoués que quiconque sur la terre à faire étalage d'honneur pour les démons qui consacraient toutes les convoitises viles. Le Seigneur du ciel et de la terre supportera-t-Il ou ne tiendra-t-Il aucun compte d'une telle iniquité ? Ne va-t-Il pas exécuter Son jugement non seulement sur les démons, mais sur leurs adeptes, pour cause de rébellion contre Lui ?

C'est pour cela que l'apôtre s'était mis à prêcher Jésus et la résurrection dans les lieux très fréquentés par les hommes, avant de se rendre à l'Aréopage. C'est pour cela que Dieu s'était mis à envoyer à toute l'humanité la bonne nouvelle du Sauveur mort et ressuscité. Le Dieu qui a fait l'univers, le Seigneur du ciel et de la terre, qui n'habite pas dans des temples faits de main, daigne regarder vers un seul qui est affligé, qui a l'esprit contrit, et qui tremble à Sa parole (És. 66:2). Sa bonté conduit le pécheur à la repentance ; or où Sa bonté brille-t-elle mieux qu'en Jésus ? C'est elle qui attira la femme pécheresse ; c'est elle qui gagna le brigand endurci à la repentance et à la foi sur la croix ; c'est elle qui écrasa Paul en train de faire une croisade pour la loi, pour en faire le plus humble des saints, quelqu'un qui souffrit pour Lui.

- Un appel

C'est Celui qui t'est annoncé maintenant. Toi qui n'a pas de justice acceptable par Dieu, si tu ne t'es pas encore soumis à la justice de Dieu en Christ, tu es dans le même besoin que les Athéniens, et tu cours le même danger qu'eux. Ô regarde à Jésus, qui est la vie, la vie éternelle, afin que tu vives pour Dieu, désormais et pour toujours. L'évangile n'est pas seulement la rémission des péchés à quiconque croit, mais il est la vie par le nom de Christ. Celui qui a souffert pour les péchés de tous ceux qui croient, c'est Celui qui donne la vie éternelle maintenant, et qui les ressuscitera au dernier jour (Jean 6:40).

6 - Actes 17:25 — Le Donateur de toutes choses se suffit à Lui-même

« Et il n'est pas servi par des mains d'hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie et la respiration et toutes choses » (Actes 17:25).

C'est comme Celui qui a fait le monde et les choses qui y sont, que l'apôtre a premièrement fait connaître le Dieu inconnu à Athènes, comme partout ailleurs parmi les nations. L'homme avait déjà très tôt abandonné cette vérité. Il n'a pas tenu compte des preuves de Sa puissance éternelle et de Sa divinité dans le monde de la création. Il a oublié la connaissance provenant de la tradition, que tous avaient au commencement ; il s'est lassé de Le glorifier et n'a pas été reconnaissant de Ses bontés. Prétendant être sage, ils sont devenus fous, et ont changé la gloire du Dieu incorruptible en l'adoration de la nature, puis se sont mis à défier l'humanité, si tant est qu'on puisse ainsi appeler l'objet principal de leur adoration centrée sur le sexe et autres passions ou activités humaines. La multiplicité des religions attestait la perte du seul vrai Dieu : toute la splendeur des statues et des temples ne pouvait cacher cette perte, et ne faisait que publier l'imposture. Comment circonscrire le Seigneur du ciel et de la terre dans un ouvrage d'homme, Lui qui est omniprésent ?

Ensuite au v. 25, il est rendu témoignage non pas seulement à Sa majesté en création, mais à Sa bonté. « Et Il n'est pas servi par des mains d'hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, Lui qui donne à tous la vie et la respiration et toutes choses » (Actes 17:25). Sous ce rapport, Dieu était aussi un Dieu inconnu au monde païen. Ils pensaient que, moralement, Dieu était comme l'un d'eux. Ils étaient convaincus que les dieux ne trouvaient aucun plaisir au bonheur de l'homme, mais plutôt à jeter par terre les hauts placés, et à renverser ceux qui prospèrent. On ne disait donc de personne qu'il était béni avant qu'il n'arrive sain et sauf à la fin de sa vie.

L'apôtre plaçait devant les Athéniens Celui qui, bon en Lui-même, fait le bien activement, même dans le monde détraqué comme il l'est actuellement, depuis que la chute de l'homme a introduit le péché et la mort dans tout l'univers. Celui qui n'a besoin de rien pour Lui-même fait luire Son soleil sur les bons et les méchants, et envoie sa pluie sur les justes et les injustes (Matt. 5:45). Et Il ne s'est pas laissé sans témoignage en faisant du bien, en donnant du ciel des saisons fertiles, et en remplissant les cœurs de nourriture et de joie (Actes 14:17). Il en a été ainsi parmi toutes les nations qu'Il a supportées dans les temps passés malgré qu'elles marchaient dans leurs propres voies en L'ignorant : Il donne à tous la vie et la respiration et toutes choses. Combien il est clair et simple, et combien il saute aux yeux, ce fait dont il se sert pour faire connaître le Dieu qu'ils avouaient ne pas connaître ! Quel contraste avec tous les faux dieux du monde (de vrais démons en réalité) qui avilissent leurs adeptes en les entraînant dans le mal, dans leur propre rébellion et dans leur égoïsme malfaisant, aidant aussi leurs prêtres à faire leur proie des craintes coupables de l'humanité.

Le vrai Dieu donne à tous la vie et la respiration et toutes choses. Même dans un monde en ruine, cette bienveillance active se répand impartialement. Il fait pousser l'herbe pour le bétail, et les plantes pour le service de l'homme ; Il fait sortir le pain de la terre, et le vin qui réjouit le cœur de l'homme, faisant reluire son visage avec l'huile ; et avec le pain Il soutient le cœur de l'homme. Il amène les ténèbres, et la nuit arrive : alors toutes les bêtes de la forêt sont en mouvement ; les lionceaux rugissent après la proie, et pour demander à Dieu leur nourriture. Le soleil se lève : ils se retirent, et se couchent dans leurs tanières. Alors l'homme sort à son ouvrage et à son travail, jusqu'au soir. Que tes oeuvres sont nombreuses, ô Éternel ! Tu les as toutes faites avec sagesse. La terre est pleine de Tes richesses. Tous s'attendent à Toi, afin que Tu leur donnes leur nourriture en son temps. Tu leur donnes, ils recueillent ; Tu ouvres ta main, ils sont rassasiés de biens. Tu caches Ta face, ils sont troublés ; Tu retires leur souffle, ils expirent et retournent à leur poussière (Ps. 104:14-15, 20-24, 27-29). Quel commentaire de la bonté de Dieu qui soutient tout, que ce Psaume 104 !

Cependant les Athéniens n'écoutèrent guère, bien que la vérité apportât ses preuves à tous ceux qui étaient dépourvus de préjugés. On finit par couper la parole à l'apôtre à l'Aréopage. Les plaisirs du péché accaparaient ses auditeurs en général. Le jugement de Dieu était une idée intolérable. Mangeons et buvons car demain nous mourrons (És. 22:13). Mais on ne se moque pas de Dieu (Gal. 6:7). L'homme n'est pas un simple animal pourvu d'une capacité mentale supérieure à celle des bêtes, mais il a été fait à l'image de Dieu, selon Sa ressemblance (Gen. 1:26). Le Juge de tous l'a « créé » lui seul parmi tous les êtres habitants de la terre, et a soufflé dans ses narines une respiration de vie ; et ainsi l'homme est le seul à avoir une âme qui est en association directe avec Lui et jouant pour Lui le rôle de gouverneur moral de l'homme, — une âme directement responsable envers Lui selon sa nature et sa position particulières. Quelles que soient les spéculations éhontées des hommes, aucune bête n'a de conscience envers Dieu, comme celle qu'a l'homme, même s'il peut l'anesthésier ou la nier. De là vient la compassion infinie qui s'est déversée sur l'homme dans son péché et sa ruine.

Celui qui était Dieu, mais est devenu homme, la Semence de la femme, a daigné être le don incomparable de l'amour divin, pour que l'homme perdu puisse croire et être sauvé. « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'il jugeât le monde, mais afin

que le monde fût sauvé par lui » (Jean 3:16-17). Celui qui croit en Lui devient un enfant et un fils de Dieu ; et une fois qu'il en est ainsi, il reçoit le don de l'Esprit, l'Esprit d'adoption par lequel il crie Abba, Père (Gal. 4:6-7).

Il est hors de doute que cette nouvelle relation crée des besoins nouveaux. Or Dieu est toujours le même Donateur libéral ; et s'Il est pour nous, qui sera contre nous ? Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui L'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-Il pas don aussi, librement, de toutes choses avec Lui ? Qui tentera accusation contre des élus de Dieu ? — C'est Dieu qui justifie ; qui est celui qui condamne ? — C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous : qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée ? Selon qu'il est écrit : « Pour l'amour de toi, nous sommes mis à mort tout le jour ; nous avons été estimés comme des brebis de tuerie ». Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés (Rom. 8:31-37). En vérité, tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières, en qui il n'y a pas de variation ni d'ombre de changement (Jacq. 1:17).

- Un appel

Mon lecteur, si tu n'as pas encore cru, pourquoi donc faudrait-il que tu meures dans tes péchés ? Pourquoi céder plus longtemps à la destruction et à l'esclavage et au mensonge de Satan contre le Dieu Sauveur ? Seule la vérité peut et veut te rendre libre. Regarde au Fils et crois en Lui ; Il te libérera et tu seras vraiment libre.

7 - Actes 17:26 — Toutes les nations ont une même origine et sont sous le contrôle de Dieu

« Et il a fait d'un seul sang toutes les nations (*) des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, ayant déterminé les temps ordonnés et les bornes de leur habitation » (Actes 17:26).

(*) note Bibliquest : C'est le mot « ethnos » d'où vient le mot « ethnique ». JND en anglais traduit ce mot par « nation » comme WK, mais en français, JND et Carrez (Nouveau Testament grec-français interlinéaire) traduisent par « race ».

L'apôtre fait allusion ensuite aux dispositions de la providence en faveur de l'homme tel qu'il est sur la terre. Si les hommes se sont éloignés de Dieu au point de ne plus Le connaître, et sans avoir aucun désir de connaître Ses voies, on aurait pu penser qu'au moins l'origine des nations n'aurait pas été entièrement oubliée. Mais l'homme laisse facilement filer ce qui l'humilie, et il invente et accepte la fable du progrès moral, parce que cela flatte sa vanité. Or aucune secte de la race humaine n'était plus enflé d'autosatisfaction que ces Grecs qui entendaient alors parler du vrai Dieu, non seulement dans Sa bonté en création et en soutien, mais comme ayant formé ces communautés appelées les « nations ».

Après que le déluge ait été envoyé comme un jugement pour balayer une génération corrompue et remplie de violence, le sacrifice devint la base sur laquelle le monde de maintenant est établi (Gen. 8:20-21). Le principe de gouvernement a été lui aussi introduit : « qui versera le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé » (Gen. 9:6). La chair était à prendre désormais librement comme nourriture, sauf le sang (Gen. 9:3-4) ; il n'y avait pas lieu de se limiter aux végétaux (Gen. 1:30) ; par contre le sang était réservé à Dieu à qui appartient la vie.

Mais la terre renouvelée a vu l'homme renouveler ses iniquités. Même Noé établi gouverneur, a manqué à se gouverner lui-même, et il n'est plus fait aucune mention de lui ensuite (Adam non plus, n'est plus mentionné après la chute). En voyageant à partir de l'est, les hommes trouvèrent une plaine au pays de Shinhar, où ils décidèrent de demeurer, au lieu de remplir la terre comme ils en avaient reçu l'instruction (Gen. 1:28 ; 11:2). Leur stratagème était d'opérer une centralisation en érigeant une cité et une tour, et de se faire un nom de peur d'être dispersés, — car Dieu n'était pas dans leurs pensées. L'union fait la force, et ils voulaient être indépendants. Mais l'Éternel les dispersa au loin par le moyen nouveau, simple et efficace de la confusion de leurs communications mutuelles, par des langues différentes ; car jusque là, toute la terre avait une seule langue et le même langage (Gen. 11).

Ainsi, au lieu d'une vaste communauté comprenant toute l'humanité, le divin Gouverneur provoqua d'abord la dispersion de l'homme, et finalement, aux jours de Peleg, la division de la terre. Quoi qu'il arrive sous l'effet des migrations ou des résolutions, les nations occupèrent leur pays d'après leurs familles et leurs langues, tant aux jours de l'apôtre qu'encore aujourd'hui. On ne se moque pas de Dieu.

« Et il a fait d'un seul sang toutes les nations [races] des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, ayant déterminé les temps ordonnés et les bornes de leur habitation » (Actes 17:26).

C'est ainsi que les prophètes, depuis Moïse jusqu'à Malachie, et confirmés par le Nouveau Testament, ont déclaré que le Roi des rois et Seigneur des seigneurs les jugerait en tant que nations, lors de Sa venue en puissance et en gloire, selon leurs mesures respectives, avant le jugement éternel au cours duquel Il jugera non seulement les œuvres mortes des individus (Héb. 6:1 ; 9:14), mais les choses cachées des ténèbres et les conseils des cœurs (1 Cor. 4:5). Sur ce jugement des nations, on peut lire Deut. 32:41-43 ; 33:26-29 ; Ps. 2:5, 9-12 ; 9:8, 9, 15-20 ; 10:16-18 ; 45:4, 5 ; 48:4-7 ; 74:10-12 ; 110:2, 5, 6 ; 149:6-9 ; És. 2:10-22 ; 13:6-11 ; 14:26 ; 17:12-14 ; 24:1, 21-23 ; 26:9-11 ; 29:5-7 ; 34 ; 63:1-6 ; 66:15-16 ; Jér. 25:30-33 ; Éz. 38 ; 39 ; Dan. 2:44, 45 ; 7:23-27 ; et il est signalé avec encore plus de précision, si cela est possible, dans les douze petits prophètes, notamment Joël 3:1, 2, 9-14 ; Abdias 15-21 ; Michée 4:11-13 ; 7:15-20 ; Nahum 1:2-6 ; Hab. 2:13, 14 ; 3:12, 13 ; Soph. 3:8, 19, 20 ; Agg. 2:6, 7, 22 ; Zach. 9:13, 14 ; 10:3-9 ; 14:1-4 ; Mal. 4:1-3.

De vaines imaginations ne peuvent rien changer aux faits, ni à ce que c'est Lui qui a le contrôle, ce qui démontrera bientôt qu'en dépit de la méchante rébellion de l'homme, c'est Lui qui opère toutes choses selon le conseil de Sa volonté bonne et sainte (Éph. 1:11). Toutes les nations sont issues d'un seul ancêtre, toutes ont été impliquées dans le péché commun, et sont ignorantes de Dieu et d'elles-mêmes. Dès le début la mort est intervenue pour les parents comme pour leur descendance. Personne ne peut contester qu'il en soit ainsi maintenant. C'était une grande perte pour les Athéniens de ne pas savoir pourquoi il en était ainsi. Seule la révélation explique comment le péché est intervenu, et heureux celui qui le croit sur la base de l'autorité de Dieu, et qui regarde à Celui qui est seul capable de délivrer. L'homme peut se ruiner, mais il ne peut pas se sauver. Pourtant c'est par Son Fils devenu homme, Christ Jésus, que Dieu sauve le pire des pécheurs, tout en restant juste, mais ce n'est que par sa foi, et certainement pas par son incrédulité ; car la foi honore Dieu — Dieu le Fils non moins que Dieu le Père.

Il est vrai que toutes les nations depuis leur apparition ont oublié Dieu, et qu'aucune n'a manifesté le mal plus que celle à la conscience de laquelle l'apôtre faisait appel. Malgré leur ignorance volontaire, Dieu s'est intéressé Lui-même à leurs circonstances effectives, déterminant les saisons ordonnées de leur vie nationale, leur progrès et leur chute, ainsi que les limites de leur habitation. Leur nouvelle mise à l'épreuve récente en tant que puissances mondiales et suite à la ruine d'Israël et Juda, n'a fait qu'accentuer leur orgueil, en rendant l'idolâtrie obligatoire (Dan. 3), et en persécutant ceux qui s'attachaient à confesser le vrai Dieu qui leur avait donné de gouverner (Dan. 6).

Nous voyons ainsi le prophète Jonas envoyé à la capitale des Assyriens avant même que la catastrophe s'abatte sur le peuple élu, et la correction apportée à l'égoïsme étroit qui n'apprécie jamais la bonté envers le méchant situé hors de ses limites. Dieu voulait que

Ses avertissements n'aient plus leur raison d'être grâce à une repentance. Mais comme ceci touchait à l'importance que se donnait le messager, il prit la fuite jusqu'à ce que Dieu l'humilie par Sa main puissante. Et même alors, craignant que la grâce divine n'arrête le jugement, il bouda jusqu'à ce qu'il ait pris à cœur la leçon morale du kikajon [ou : courge] desséché qui l'avait abrité du soleil brûlant, et il écrivit alors l'histoire de sa propre folie, et de la miséricorde qui s'était plu à épargner la ville des Gentils en deuil, « dans laquelle il y avait plus de 120000 personnes ne sachant distinguer leur main droite de leur gauche, et aussi beaucoup de bétail ». Tel était le Dieu qu'Israël ne connaissait guère, et les païens pas du tout.

S'il en est ainsi déjà pour le domaine visible et temporel, combien plus Sa bonté en Christ s'étend-elle aux pécheurs, pour remédier à la perte que l'homme a fait de toute relation avec Dieu, et des conséquences éternelles qui en résultent ! Car que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier et fait la perte de son âme ? et que donnera un homme en échange de son âme ? Il n'y a que ce que Dieu donne et fait qui peut sauver les perdus. Il n'y a que le Fils unique de Dieu qui a la vie et qui peut la donner à ceux qui sont morts dans leurs péchés et ont entendu Sa voix (Jean 5:25). Il n'y avait que le Fils de l'homme sur la croix qui était en mesure de porter le jugement de Dieu contre le péché. Ne savez-vous pas que Lui-même vous dit qu'en croyant en Lui, vous ne périrez pas, mais aurez la vie éternelle ? Quelle preuve très claire que le Seigneur Jésus est l'objet de la foi ? C'est Lui qui était sans péché, que Dieu a fait péché pour nous, qui étions Ses ennemis, soit Juifs soit Grecs.

Combien il est clair que le salut n'est pas par les œuvres, mais par la foi, afin qu'il soit sur le principe de la grâce, — la grâce de Dieu, non pas la nôtre. Ce salut profite donc aux Gentils malgré toute leur ignorance et leur mal funestes, mais il profite autant aux Juifs malgré leur orgueil démesuré en rapport avec la Loi qui ne faisait que les condamner. La grâce en Christ ouvre les yeux des aveugles pour qu'ils voient, et qu'ils se jugent, eux et tous leurs péchés ; et elle ouvre les lèvres du muet pour bénir Dieu qui démontre Son propre amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous (Rom. 5:8). Y a-t-il quelque chose que Dieu ne s'est pas proposé, qu'Il n'a pas trouvé et qu'Il n'a pas donné au croyant dans cette mort ? Y a-t-il quelque chose qui manque à cet évangile proclamé à toute créature perdue ? Voilà la réponse de Dieu à la défiance, à la désobéissance et à la ruine de l'homme : Il a donné ce qu'Il avait de meilleur, Son don inexprimable, pour sauver Ses pires ennemis, et pour faire que, par la foi en Son Fils, ils L'aiment et Le servent, Lui qui les a aimés le premier, d'un amour souverain et créateur dont Il était seul capable.

8 - Actes 17:27 — Chercher Dieu

« Pour qu'ils cherchent Dieu, s'ils pourraient en quelque sorte le toucher en tâtonnant et le trouver, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous » (Actes 17:27).

La diversité des nations donnait aux païens d'autrefois, comme aux incrédules d'aujourd'hui, l'occasion de nier l'unité de la race. Mais Dieu a fait d'un seul (sang) toute les nations des hommes pour demeurer sur toute la face de la terre, quelles que soient les affirmations des traditions locales, ou les rêves des anciens poètes, ou ceux des philosophes et géographes plus récents. L'homme s'oublie facilement lui-même, comme il oublie Dieu. Si Dieu était inconnu, il en était de même de l'origine de l'homme et de la création : la formule même *si deo, si deae* [soit au dieu, soit à la déesse] trahissait son ignorance. La religiosité est naturelle, même pour le plus corrompu de l'humanité ; la foi agréable à Dieu est surnaturelle. La superstition convient aussi bien au diable que le scepticisme. Ni l'un ni l'autre ne plaisent à Dieu, Lui qui n'a jamais laissé l'homme qui L'a délaissé ; l'homme a été à juste titre banni par Dieu, mais Dieu ne l'a pas laissé sans le témoignage de la création au dehors, et de la conscience au dedans.

Ainsi l'apôtre par la simple affirmation de faits divinement attestés met pareillement de côté une multitude de divinités indépendantes et une multitude de nations indépendantes dérivées de ces imposteurs sataniques. Il affirme qu'il y a un seul vrai Dieu, et une seule race commune, dont les peurs, jointes à l'indépendance de Dieu et à la confiance en l'homme qui centre tout sur lui-même, et jointes également aux moyens de réaliser cette indépendance en opposition directe avec la volonté déclarée de Dieu — tout cela amena la dispersion par l'existence de langues différentes dans leurs pays (cette dispersion s'étant faite selon leurs langues, leurs familles et leurs nations). Car jusqu'au déluge, l'humanité était une seule communauté, et malgré leur corruption et leur violence croissantes, aucun dieu étranger n'avait été établi contre Dieu. Jusqu'au déluge Dieu n'avait pas non plus introduit le gouvernement comme une institution humaine ayant autorité de Sa part. Quand Il l'a fait, rien n'a été laissé au hasard ou à la chance, mais Il a déterminé les saisons et les bornes de leur habitation. Job 12:23, et d'autres passages, montre que, dès les temps les plus anciens, cela était bien connu par ceux qui avaient la crainte de Dieu ; Deut. 32:8 va même plus loin que ce que l'apôtre déclare aux Athéniens.

Mais la répartition providentielle des nations était loin d'être le seul soin de Dieu. Il avait des sentiments de grâce pour toutes les âmes des hommes qui, en Le perdant, avaient perdu le seul centre, le centre nécessaire pour le cœur, et la base de toute vraie moralité qui doit avoir pour pierre d'angle une relation connue avec Lui. Ceci est abordé au v. 27 comme étant le grand but de Dieu pour eux individuellement — « pour qu'ils cherchent Dieu (*), s'ils pourraient en quelque sorte le toucher en tâtonnant et le trouver, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous ». Car l'homme est déchu de Dieu, et le péché a régné par la mort ; et la mort est passée à tous les hommes, en ce que tous ont péché (Rom. 5:21, 12). Ce triste fait est évident et indéniable. Mais Dieu reste le Dieu de bonté et de miséricorde, prêt à écouter et à pardonner. Mais l'homme doit Le chercher, conscient du péché, de la misère et des ténèbres. C'est pourquoi dès le jardin d'Eden, avant même que l'homme coupable en soit chassé comme un rebelle inexcusable, Dieu a présenté à l'homme coupable l'espérance d'un Libérateur de la puissance de Satan, et ô grâce infinie ! un Libérateur qui devait naître d'une femme, bien que ce soit la femme qui avait entraîné l'homme dans sa désobéissance.

(*) « pour qu'ils cherchent le Seigneur » selon le Texte Reçu est incorrect. Le terme « Dieu » se trouve dans les meilleurs copies, et est requis intrinsèquement par la vérité : Qu'est-ce que les nations avaient à faire avec « l'Éternel » ? Que pouvaient-elles savoir de Celui que Dieu a fait Seigneur et Christ [Oint] ?

À partir du moment où l'homme s'est écarté de Dieu, il lui a fallu chercher Dieu en grâce et par grâce. Dieu s'est servi de toutes sortes de moyens pour exercer la conscience et attirer le cœur. Et Celui que nous connaissons comme le Seigneur Jésus Christ a toujours été l'objet de la foi en quelque manière vraie, même si c'était dans une toute petite mesure. La bonté de Dieu pousse à la repentance (Rom. 2:4). La grâce de Christ enhardit le pécheur fatigué et chargé, pour l'amener à confesser ses péchés à Dieu ; et maintenant que Christ est venu, tout est plus profond, et est sûr par la bonne nouvelle de Sa grâce. En ce qui concerne les saints Juifs, il leur manquait beaucoup de ce que l'évangile révèle maintenant : combien moins les pauvres âmes enténébrées des nations en saisissaient-elles quelque chose ! Pourtant pendant tout le temps de la loi, il y a eu des Gentils qui ont cru ; et avant la loi, le livre de Job nous montre des croyants qui n'étaient pas d'Israël. Cela nous fait entrer dans le langage précautionneux de l'apôtre : « s'ils pourraient en quelque sorte le toucher en tâtonnant et le trouver, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous ». Comparé avec l'évangile basé sur l'œuvre de Christ, c'était tâtonner dans le noir, sauf au moins là où la Vraie Lumière brillait.

Dans tous les cas de réelle conversion à Dieu, la foi suppose que le pécheur est amené à se juger lui-même, à reconnaître ses péchés devant Dieu, à renoncer et se défendre, et à se rejeter sur la grâce de Dieu en Christ. C'est cette grâce qui attirait secrètement, qui empêchait le désespoir et soutenait la foi en présence des difficultés les plus graves et les plus variées ; connaître ce que Dieu a opéré pour le pécheur dans la mort et la résurrection de Christ amène le croyant dans une paix solide et stable. Mais même avant que le Fils de Dieu vienne, et nous donne une intelligence pour connaître le Véritable (1 Jean 5:20), Dieu n'était pas loin de chacun de nous. S'Il

s'intéresse Lui-même à une nation, à son roi et au plus humble de ses sujets, — s'il demandera des comptes à la responsabilité nationale, aussi bien qu'à tout âme qui viendra en jugement à la fin, — combien était-Il ému de toute âme troublée qui Le cherchait ! Celui qui compte tous les cheveux de la tête du croyant, et prend note de chaque moineau qui tombe, — Celui-là avait le plus grand égard vis-à-vis du Gentil perplexe qui haïssait ses péchés, et se tournait vers Dieu à leur sujet : ce pouvait être par le moyen du plus faible rayon de Celui qui est la Lumière des hommes. Non, Il n'était alors pas loin de chacun ; et nous entendons maintenant le témoignage très clair et complet qu'il n'y a aucune différence entre Juif et Gentil, car le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent (Rom. 10:12). « La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur », c'est-à-dire la parole de la foi, laquelle nous prêchons, [savoir] que, si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé » (Rom. 10:8-9).

9 - Actes 17:28 — En Lui nous vivons

« Car en lui nous vivons et nous nous mouvons et nous sommes, comme aussi quelques-uns de vos poètes ont dit : « Car aussi nous sommes sa race (*) » (Actes 17:28).

(*) note Biblique : JND et Carrez traduisent ce mot (γενος) par « race », et WK par « progéniture ».

Ce n'est pas en nous-mêmes, mais en Lui, que les hommes exercent leur activité, et qu'ils ont leur existence quand ils ont fini de vivre et de se mouvoir dans leur existence ici-bas. La mort qui est la fin de tout pour toutes les autres créatures animées sur la terre, ne termine pas l'existence de l'homme. Par un seul homme, Adam, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, qui en est son salaire présent, mais seulement un salaire partiel, en attendant le paiement complet par le jugement, le jugement éternel. Celui-ci est la seconde mort, mais ni la première ni la seconde mort ne sont un anéantissement ; car non seulement l'âme de l'homme existe pour toujours, mais le Fils de Dieu appellera hors du tombeau à la fois ceux qui auront fait le bien en résurrection de vie, et ceux qui auront fait le mal en résurrection de jugement : les deux aboutissent à un état immuable, l'un de bénédiction, l'autre de malheur. C'est ce que dit la Parole de Dieu : combien cet avenir est brillant pour le croyant, et indéciblement solennel pour Celui qui rejette le Père et le Fils !

Du point de vue physique, il est compréhensible de décrire l'homme comme la seule espèce de son genre, et le seul représentant de son ordre. Mais l'apôtre s'élève bien au-dessus de la philosophie naturelle, et il regarde l'homme dans sa relation avec Dieu, avec la conscience de cette relation, ce qu'aucun autre être animé sur la terre ne possède. C'est ce que le grand ennemi de Dieu et de l'homme cherche à obscurcir, s'il ne peut pas le détruire ; mais comme la vérité révélée affirme cette relation dans les termes les plus clairs, l'écho en a été entendu même là où le vrai Dieu n'était pas connu. C'est pourquoi l'apôtre a pu faire une citation des Grecs eux-mêmes, datant de plusieurs siècles : « comme aussi quelques-uns de vos poètes ont dit : Car aussi nous sommes sa progéniture [race] ». Ce sont les mots exacts qu'on trouve dans le poème astronomique d'Aratus, un Cilicien comme Paul ; ce poème est intitulé « le Phénomène », et il subsiste jusqu'à aujourd'hui ; on retrouve cette même phrase dans l'hymne à Zeus du Stoïcien Cléanthe, avec une variation seulement d'une lettre ; lui aussi existe encore aujourd'hui.

C'est donc de l'incrédulité, et de bas niveau, de douter que l'homme ait une âme immortelle. C'est de l'homme seul que Dieu a dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout animal rampant qui rampe sur la terre. Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle » (Gen. 1:26-27). Pensez à cette dignité exceptionnelle donnée à l'homme. Mais il y a plus encore en Gen. 2:7 qui traite de la relation, et non pas seulement de la création : « Et l'Éternel Dieu forma l'homme, poussière du sol, et souffla dans ses narines une respiration de vie, et l'homme devint une âme vivante ». Comparez cela à Gen. 1:24 : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, le bétail, et tout ce qui rampe et les bêtes de la terre selon leur espèce ». L'Éternel Dieu n'a soufflé la respiration de vie en aucun autre être qu'en l'homme. Il est ainsi doublement distingué du reste de la création qui lui est assujettie comme à son chef ; lui seul a été mis en relation avec Celui qui a soufflé en Lui. Son âme donc, par sa constitution propre, en dehors même de toute question de grâce et de vie nouvelle, a eu moralement une association avec Dieu, et cela est spécifique à l'homme. Par ailleurs, l'homme qui a été ainsi favorisé plus que toute autre créature, a été le seul à être soumis à un test d'obéissance dans le Paradis. Une telle créature était responsable d'obéir à Dieu, et devait Lui rendre compte. Pensez au cheval ou à la vache, au chien ou au chat qu'on élève à la position de l'homme, ou à l'homme qu'on rabaisse à la position de ces animaux ! N'est-ce pas une insoumission grossière à la Parole de Dieu ? Les Égyptiens sensuels et voluptueux ne tombèrent pas si bas ; ils ne doutaient pas de l'existence de l'âme après la mort, ni d'un jugement futur, même si elle était informe et avilie par leur déification grossière et vile des pouvoirs de la nature.

Oui, en Dieu l'homme vit, se meut et est une créature d'un genre totalement différent des autres dont l'âme disparaît avec le corps, et n'a pas de lien de moral avec Dieu. Sans doute, l'homme partage avec elles le fait d'être « poussière du sol », mais même avec cela, sa position normale est d'être debout, l'œil dirigé en haut et non en bas, et sa main est unique, comme l'a démontré Sir C. Bell, et cela convient à une âme et un esprit et un corps particuliers à la race, pour assumer une relation responsable avec Dieu, ainsi que les conséquences de la rébellion contre Lui. C'est pourquoi dans l'Écriture, le terme « mortel » n'est jamais appliqué à l'âme, mais au corps. « L'âme qui pêche, celle-là mourra » a une valeur toute différente, et signifie la personne, l'être humain vivant, parce que son individualité réside dans l'âme, et cela donne des expressions banales comme « toutes les âmes » etc. en Gen. 46:15, 18, 22, 25, 26, 27. Ils étaient la « progéniture » de Dieu [ou : « race »], tout comme les Athéniens, quoique païens, parce que toute l'humanité partage la relation, même s'ils font l'usage le plus grossier de leur privilège naturel, et qu'ils nient leur responsabilité, et qu'ils rejettent la bonne nouvelle de la grâce de Dieu en Christ, et deviennent les objets de Son jugement.

- Un appel

Qu'en est-il de toi qui lis ces lignes ? Il n'y a que la grâce, la grâce de Dieu en Christ pour te sauver, toi un pécheur coupable et perdu. Pour toi dont la vieille vie est perdue à cause du péché, la vie ne se trouve nulle part ailleurs que dans le Fils ; maintenant elle est proclamée et offerte aux pécheurs de tout genre et partout, mais n'en bénéficient que ceux qui croient Dieu au sujet de Son Fils. Tes péchés sont-ils un sujet d'effroi pour toi, et sens-tu que ton état est une source active de mal aux yeux de Dieu ? C'est tristement vrai, mais je me réjouis si tu le reconnais humblement, franchement et pleinement devant Dieu. Confesse-Lui tes péchés, à Lui qui a envoyé Son Fils pour être la propitiation pour nos péchés, et dont le sang purifie de tout péché celui qui croit. C'est Lui, et non pas toi, qui a payé le prix de la rédemption, un prix dépassant la valeur de tous les mondes, le sang précieux du Fils de Dieu, de l'Agneau de Dieu. Qu'as-tu à offrir comme pécheur, sinon tes péchés ? N'es-tu pas entièrement péché dans ta nature telle qu'elle est ? C'est ce que Sa Parole déclare : que sont tes paroles, tes pensées, tes sentiments ? La rédemption repose entièrement sur la valeur et l'œuvre, non pas du racheté, mais du Rédempteur.

Prends garde de ne pas appuyer ton cas sur le fait que Dieu est Père du point de vue naturel. Si le chef de race n'était pas déchu, et si ta race n'était pas pécheresse, ce serait un argument valable pour vivre, et à l'encontre de la mort. Mais tel que tu es, tu as besoin

d'une vie nouvelle et éternelle, et d'une rédemption éternelle ; or le Dieu Sauveur de toute grâce t'appelle à recevoir tous les deux par la foi en Son Fils, le Seigneur Jésus.

10 - Actes 17:29 — La Divinité

« Étant donc la race [ou : progéniture] de Dieu, nous ne devons pas penser que la divinité soit semblable à de l'or, ou à de l'argent, ou à de la pierre, à une œuvre sculptée de l'art et de l'imagination de l'homme » (Actes 17:29).

Les hommes sont la progéniture [ou : la race] de Dieu, non pas parce qu'ils ont un corps, comme tous les animaux, ni parce qu'ils ont une âme et un esprit (comme aussi les animaux) adaptés à leur place et à leur fonction dans la création, mais parce qu'ils ont un homme intérieur en provenance directe de Dieu lorsqu'il a soufflé la respiration de vie. Ceci, nous le savons grâce à Gen. 2:7, alors que les Athéniens ne le savaient pas, et que beaucoup de chrétiens l'ont oublié ; Gen. 2:7 en est le seul récit fiable : « Et l'Éternel Dieu forma l'homme, poussière du sol, et souffla dans ses narines une respiration de vie, et l'homme devint une âme vivante » (ou une personne). C'est ce qui explique assurément, pourquoi l'homme est le seul sur toute la terre à avoir une âme immortelle, pour le meilleur et pour le pire qu'on puisse imaginer, et pourquoi il doit rendre des comptes à Dieu. Mais ici, l'apôtre se sert de cette relation (issue de la particularité de la partie immatérielle de sa nature) pour prouver la folie de faire une image idolâtre pour représenter Dieu. Sans doute le corps de l'homme a été formé selon une sagesse divine en vue de l'âme et de l'esprit qui lui seraient communiqués ultérieurement par un acte intime de l'Éternel Dieu lui donnant à lui seul l'homme intérieur issu de Sa propre respiration. C'est de ce fait que découle la relation morale de l'homme avec Dieu, et parmi tous les êtres de la terre, il est le seul à l'avoir.

Mais ce fait démontre la fausseté et l'irrationalité du culte d'idole (ou d'image) rendu à Dieu. Car c'est dans le caractère immatériel de sa nature que l'homme est ainsi la progéniture [race] de Dieu. Seuls son âme et son esprit sont issus de la respiration de Dieu ; et il est le seul être ici-bas à avoir cette caractéristique. C'est pourquoi, comme insiste l'apôtre, « nous ne devons pas penser que la Divinité soit semblable à de l'or, ou à de l'argent, ou à de la pierre, à une œuvre sculptée de l'art et de l'imagination de l'homme » (Actes 17:29). La sculpture de ces substances matérielles par l'habileté de l'homme et selon son imagination ne fait que rajouter absurdité sur absurdité. Car le matériel n'est qu'une créature de Dieu ; et la forme donnée à chaque sculpture n'est que la rêverie et l'activité manuelle de l'homme. « Dieu est esprit », et Il peut ainsi être omniprésent, comme la conscience de l'homme rend témoignage à Son énergie pénétrante dans toute l'humanité, à moins d'être aveuglé par le péché et l'incrédulité qui noient toute pensée sur Dieu. Mais il est impossible d'effacer le fait que Dieu est derrière tout, bien que Satan se fasse passer pour le dieu de ce monde, — défiant les convoitises des hommes (pour les satisfaire), l'orgueil des ancêtres décédés, et les puissances de la nature d'en haut ou d'en bas, — travaillant au moyen de démons qui, eux, se font passer pour les diverses divinités nationales, lesquelles ne sont que des noms pour tromper.

Mais il y a une image parfaite et fidèle du Dieu invisible, Jésus le Seigneur, non seulement inconnu des Grecs et des nations en général, mais malvenu pour le Juif incrédule : Lui a révélé Dieu dans Son essence et dans Ses attributs et dans Sa relation de Père, car en tant que Parole éternelle et Fils éternel, Il Le connaissait ; Lui a approché Dieu de l'homme, dans Sa vie et Son service, et Il a approché de Dieu tous ceux qui croient, qu'ils soient Juifs ou Gentils. Pour y arriver, il fallait qu'Il soit vraiment Dieu et parfaitement homme, dans la même personne. Lui est la seule sauvegarde contre les faux dieux et les idoles, contre les idoles spirituelles aussi bien que les images matérielles. Il est aussi le seul médiateur entre Dieu et les hommes, Christ Jésus, non pas Dieu seulement, mais homme aussi ; Lui s'est donné en rançon pour tous, témoignage Lui étant rendu en son propre temps (1 Tim. 2:6), quand les Juifs et les Gentils se sont condamnés eux-mêmes comme réprouvés et pécheur perdus, en ce qu'ils ont condamnés Le seul Juste et qu'ils ont haï Dieu qui leur envoyait Son Fils en grâce pour sauver.

Quel contraste entre, d'une part l'ennemi qui défie les hommes pécheurs, leurs craintes et leurs passions et leurs idées de vanité, au moyen de démons réels qu'on n'a jamais vu, et qui deviennent ainsi des objets d'adoration ; et d'autre part Dieu le Père offrant la communion chrétienne avec Lui-même et Son Fils par le Saint Esprit ! Dans cette communion, Dieu demeure à la place suprême, et l'homme (le croyant) est mis dans sa vraie position de dépendance et de sujétion, et pourtant il est introduit déjà maintenant dans la relation d'enfant de Dieu dans toute la confiance en Son amour parfait qui a chassé toute frayeur par notre Seigneur Jésus. Toutes les autres images ne sont que des rivales éhontées issues de la haine du grand ennemi du Seigneur ; elles sont le produit du paganisme ressuscité, que le Seigneur a vaincu dans la défaite apparente de la croix, où Il a dépouillé les principautés et les autorités, et les a produites en public, triomphant d'elles en la croix (Col. 2:15). La chrétienté ne se retourne-t-elle pas vers l'hommage rendu à ces spectres de ténèbres, comme les Juifs le feront aussi bientôt aux derniers jours, avant que la grâce crée la « génération à venir » (Ps. 22:30-31) ?

11 - Actes 17:30 — Un ordre de se repentir

« Dieu donc, ayant passé par-dessus les temps de l'ignorance, ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent » (Actes 17:30).

L'apôtre parle des « temps de l'ignorance » précédant la venue de l'évangile, non seulement pour les croyants personnellement, mais dans tout le monde, où cet évangile porte du fruit et croît (Col. 1:6). C'était un immense changement pour les Gentils comme tels ; le vieillard Siméon l'avait prédit quand, tenant le Sauveur enfant dans ses bras, il dit : « car mes yeux ont vu ton salut, lequel tu as préparé devant la face de tous les peuples : une lumière pour la révélation des nations, et la gloire de ton peuple Israël » (Luc 2:30-32). La gloire d'Israël est renvoyée à plus tard à cause de leur incrédulité, mais entre temps, Christ est une lumière pour révéler les Gentils en attendant que le cœur d'Israël se tourne vers le Seigneur pour être sauvé.

Ainsi, la condition ancienne est renversée pour un temps. Le peuple élu qui était le seul à jouir de privilèges religieux sur la terre, les a perdus en rejetant leur propre Messie ; et « sachez donc que ce salut de Dieu a été envoyé aux nations ; et eux écouteront. » (Actes 28:28). En conséquence il écrivait aux saints de Rome (la métropole Gentile de l'époque) : « Par leur chute, le salut parvient aux nations pour les exciter à la jalousie. Or, si leur chute est la richesse du monde, et leur diminution, la richesse des nations, combien plus le sera leur plénitude ! » (Romains 11:11-12). Cette plénitude d'Israël aura lieu sous le Messie et la nouvelle alliance. Ce sera véritablement la gloire de Son peuple Israël (Luc 2:32) quand leurs espérances les plus brillantes seront plus que réalisées et que la terre donnera son fruit, et que les bouts de la terre craindront Dieu (Ps. 67:6-7), et que toute la terre sera pleine de Sa gloire (És. 6:3).

Ici l'apôtre s'en tient au fait qu'au lieu d'exécuter son jugement sur les temps d'ignorance déplorable et inexcusable, Dieu, dans Sa bonté, passe par-dessus le passé, et appelle maintenant à la repentance. Ce n'est plus le Baptiste prêchant dans le désert de Judée ; ce n'est plus les douze envoyés seulement aux brebis perdues de la maison d'Israël, et auxquels il était commandé expressément de ne pas aller dans les chemins des nations ni d'entrer dans aucune ville des Samaritains (Matt. 10). Maintenant que le Christ rejeté est mort pour faire propitiation et est ressuscité, Il souligne Lui-même le changement intervenu : « Allez et faites disciples toutes les nations » (Matt. 28:19). « Allez dans tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création » (Marc 16:15). « Il est ainsi écrit, et ainsi il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés

fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem », la ville la plus coupable de toute la terre (Luc 24:46-47).

Combien il est vrai que le message de l'amour de Dieu en salut à quiconque croit est Son propre commandement ! L'apôtre (appelé lui-même apôtre des Gentils par le Seigneur parlant du ciel) agissait alors comme Son ambassadeur, quand il proclamait aux Athéniens que « Dieu ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent ». Les Gentils qui ignoraient le vrai Dieu, et établissaient des idoles au déshonneur de Dieu et à leur propre honte, ne sont plus ignorés de Dieu. « La vraie lumière luit déjà » (1 Jean 2:8). Venant dans le monde, elle éclaire tout homme (Jean 1:9). Il est vrai que le monde était si aveugle, qu'il ne L'a pas connu. Mais le Dieu de toute grâce ne les abandonne pas à leur folie ; Il leur envoie cet ordre « que tous, en tous lieux, ils se repentent ». Quelle compassion pour et au sujet de « tous en tous lieux » !

Aucun pécheur, aucun enfant de l'homme déchu ne s'est jamais tourné par la foi vers Dieu, comme tous l'ont fait depuis Abel, sans qu'il y ait eu repentance. Si c'est une repentance réelle et vis-à-vis de Dieu, c'est la foi qui la produit, bien que pour beaucoup d'âmes, cette foi ne soit pas encore la foi en la bonne nouvelle de l'évangile. Mais la foi en la Parole de Dieu produit invariablement la repentance, avec le caractère de jugement de soi-même devant Dieu. Ce qui est mis à nu devant les yeux saints de Celui à qui nous avons à faire (Héb. 4:13), c'est non seulement les voies de l'homme, ses propres voies, mais le moi, son moi.

Sans doute, il y a un changement de pensées au sujet de Dieu, il y a de nouvelles pensées à Son égard, ce qui est plutôt l'effet de la foi ; mais en soi, ceci n'est jamais de la repentance. Car la repentance est l'œil de l'âme qui, par grâce, se tourne sur elle-même, et ne voit continuellement que sa culpabilité, son mal. La foi qui produit de la repentance n'est nullement de la repentance ; elle détourne les regards du moi pour les porter sur Christ, en rapport avec la rémission des péchés que la repentance condamne, et elle se condamne elle-même car elle est sans excuse devant Dieu.

Quand la foi est faible ou absente, elle se dérobe à cette appréciation morale, et à cette estimation de nous-mêmes comme Dieu nous voit ; elle est pressée d'obtenir tout de suite le pardon, et elle s'en contente, ou se met à prêcher avec zèle, et on passe ainsi légèrement sur ce qui est si essentiel, le travail en nous, à cause de la joie dans l'œuvre de Christ pour nous. Mais cette hâte négligente est à la fois contraire à l'Écriture, et un tort contre Dieu et une carence dangereuse pour nos âmes.

Ensuite l'apôtre, qui avait déjà prêché Jésus et la résurrection sur la place du marché, se met à parler à l'Aréopage de leur vie de rébellion idolâtre contre Le seul vrai Dieu, et insiste auprès de leurs consciences sur l'injonction présente que Dieu fait à tous les hommes, que tous en tous lieux ils se repentent. Il attend que tous écoutent, et Il accueille avec grâce au nom de Christ tous ceux qui se repentent et qui croient l'évangile.

- Un appel

Ô mon lecteur, t'es-tu repenti ? Te repens-tu maintenant de ta vie insouciant, coupable et égoïste ? Tu as autant besoin de te repentir que les Athéniens. La porte est ouverte, et Jésus est la porte vers Dieu et vers toute Sa grâce. Sentir vraiment combien on est soi-même mauvais moralement, c'est le commencement de la bonté. Puisse la bonté de Dieu te « pousser à la repentance » (Rom. 2:4). Repens-toi et crois l'évangile. Le Père travaille jusqu'à maintenant, et le Fils aussi (Jean 5:17) ; Ils n'avaient pas encore trouvé le terrain approprié pour le repos sabbatique vrai et éternel. La perfection était en Jésus ; mais jusqu'à Sa mort expiatoire, Il demeurait seul. L'amour divin voulait avoir beaucoup de fruit par Sa mort pour nous et en nous qui croyons.

12 - Actes 17:31 — Le juge ressuscité

« Parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné [à cela], de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts » (Actes 17:31).

L'apôtre applique ici la vérité à la conscience. Il avait prêché « Jésus et la résurrection » sur la place du marché ; mais vis-à-vis des intelligents aussi bien que des ignorants, il avait paru être en train de promouvoir des divinités étrangères. Maintenant à l'Aréopage, il proclame Jésus ressuscité que Dieu a établi juge des hommes vivants sur terre, après qu'eux aient traité le Seul Dieu vivant et vrai, le Créateur et Celui qui soutient l'univers, en l'insultant au moyen de leurs nombreux dieux et seigneurs (1 Cor. 8:5), les démons du monde païen. Mais il signale aussi implicitement le péché nouveau et fatal de cette génération, partagé à la fois par les Gentils et les Juifs (ceux-ci étant toutefois encore plus coupables) : la crucifixion de Son Fils, Son serviteur juste Jésus (Actes 4:27, 30), Dieu étant en Christ réconciliant le monde avec Lui-même (2 Cor. 5:19).

C'était l'amour divin descendant du haut de la gloire, et daignant, dans la personne du Fils, devenir un homme au milieu des hommes pécheurs et méchants pour chercher et sauver les perdus. Ceci, ils n'ont fait que le mépriser. Quand Il nourrissait les affamés, qu'Il guérissait les malades et ressuscitait les morts, qu'Il chassait les esprits malins et reprenait le vent et les vagues, ils s'étonnaient et admiraient. Un pareil homme exaltait la race humaine ; mais c'était tout autre chose de les convaincre de culpabilité, de les avertir quant au jugement éternel (Marc 3:29), et de parler de donner Sa vie en rançon (Marc 10:45) par l'effet de la grâce de Dieu envers Ses ennemis, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle (Jean 3:16). Car là où l'homme a le plus mal agi, c'est là aussi que Dieu a fait le meilleur, et l'inimitié humaine a été très largement dépassée par l'amour divin. L'épée du soldat indécemment a fait jaillir l'eau et le sang du cœur du Sauveur mort : tout le symbole de ce qui purifie l'impur, et qui fait l'expiation pour le coupable. Comparer Jean 19:32-37 et 1 Jean 5:6-8.

- Un appel

Ô mon lecteur, n'est-ce pas ce dont le pécheur a besoin ? C'est ainsi que j'ai trouvé la foi : si tu ne l'as pas trouvée, ne perds pas un instant, et soumetts-toi à la vérité. Dieu, dans Sa parole, te la présente à toi et à tous, comme à moi et à quiconque a déjà cru. Le Saint Esprit atteste les trois témoins dans l'évangile à toute créature (1 Jean 5:7-8). Ô quel péché de mépriser un tel amour ! Le refuser c'est se mettre dans une situation pire que celle des païens.

La résurrection du Seigneur est pareillement le fondement de la foi que Dieu t'a donné, et l'avertissement qu'un jour viendra où Il jugera les vivants. Car Celui que l'homme a condamné à la croix, Dieu L'a ressuscité, comme Il l'avait annoncé à maintes reprises à Ses disciples durs d'oreilles. Quand Il a été pendu au bois, Dieu a fait peser sur Lui le terrible fardeau du péché, et Lui qui était sans péché, Il L'a fait péché pour nous afin qu'en croyant nous devinssions justice de Dieu en Christ (2 Cor. 5:21). C'était la justice de Dieu, non pas la nôtre, car nous étions les pécheurs pour lesquels Il est devenu le substitut. Ainsi Dieu est juste en justifiant le croyant qui reconnaît ses péchés, (Rom. 3:26) et qui trouve Celui qui n'a pas épargné Son propre Fils (Rom. 8:32) afin que nous soyons lavés et purifiés pour Sa présence. Jésus est prêt à juger le monde habité qui L'a chassé dehors. Le monde et tout ce qui est en lui, hérite cette charge de culpabilité qui n'a pas encore été ôtée jusqu'à ce jour. Le seul moyen d'échapper au jugement est de se repentir et de croire l'évangile. C'est ce que Dieu ordonne à tous les hommes en tous lieux, comme nous l'avons vu. N'est-ce pas la grâce envers toute créature ? Mais si la grâce est rejetée, votre culpabilité est irrémédiable. Jésus va venir d'abord pour accueillir les Siens pour la maison du Père ; ensuite pour juger en justice la terre habitée, non pas encore les morts, mais les vivants en tous lieux. Et comme Il savait

bien l'incrédulité de la plupart, Il dit « quand le Fils de l'homme viendra [c'est-à-dire pour le second acte de Sa venue, celui qui est judiciaire] trouvera-t-il de la foi sur la terre ? » (Luc 18:8).

Fais attention de ne pas traiter ces choses à la légère, de peur que la véracité de Ses paroles ne se trouve confirmée dans ta ruine éternelle. Il te dit en Luc 17 comment sera ce jour : « Et comme il arriva aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il aux jours du fils de l'homme aussi : on mangeait, on buvait, on se mariait, on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et le déluge vint, et les fit tous périr. De même aussi, comme il arriva aux jours de Lot : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait ; mais, au jour où Lot sortit de Sodome, il plut du feu et du soufre du ciel, qui les fit tous périr ; il en sera de même au jour où le fils de l'homme sera manifesté » (Luc 17:26-30).

Le jugement des morts se déroule dans des conditions entièrement différentes, et c'est une folie de le confondre avec le jugement des vivants. La destruction de Jérusalem ressemble un peu plus à ce dernier, mais à un degré moindre et à bien plus petite échelle. Mais notre Seigneur ajoute des paroles incompatibles avec l'un comme avec l'autre, qui décrivent ce qui arrivera quand Il apparaîtra pour le jugement des vivants : « En ce jour-là, que celui qui sera sur le toit et qui aura ses effets dans la maison, ne descende pas pour les emporter ; et pareillement que celui qui sera aux champs ne retourne pas en arrière. Souvenez-vous de la femme de Lot » (Luc 17:31-32), et ainsi jusqu'à la fin du chapitre, je pourrais citer des paroles tout à fait inapplicables au siège de Titus, et encore moins au jugement des morts devant le « grand trône blanc » quand la terre et le ciel s'enfuiront de devant la face du Juge (Apoc. 20:11), tandis que chacune de ces paroles concorde avec Sa venue pour juger les vivants.

L'incrédulité de l'homme n'est-elle pas sinistre, alors qu'il est concerné de si près, et que les conséquences en sont si incalculables ? Les Juifs n'ont aucune difficulté à envisager un jugement divin sur les vivants, et à attendre l'accomplissement de leurs espérances nationales dans la destruction qui va tomber sur toutes les nations de la terre quand ils seront rassemblés vers leur pays pour une gloire plus grande que celle d'autrefois au temps de David et de Salomon. Mais les Juifs n'ont guère conscience du déroulement du jugement des morts. La chrétienté reconnaît le jugement des morts, mais le renvoie aussi loin que possible, et le mélange avec le jugement des vivants, en sorte que ni l'un ni l'autre n'ont d'effet puissant sur la conscience, comme ils le devraient. Il n'y a pas de preuve plus claire de cette erreur que de confondre deux passages aussi différents que Matt. 25:31-46 et Apoc. 20:12-18, car dans le premier on ne trouve aucun mort, et dans le second aucun vivant. La tradition les brouille ensemble, et rend leur interprétation à tous les deux erronée. Le profit à tirer de chacun est alors perdu, alors qu'il est très grand si on les comprend correctement. Un embrouillamini vague les remplace, qui non seulement ne concorde pas avec ce que Dieu a révélé, mais pousse l'incrédulité à se méfier de toute parole qui sort de Sa bouche.

Mais la résurrection de Jésus délivre le croyant de toute crainte, tant vis-à-vis du jugement des vivants au commencement du Règne à venir, que vis-à-vis du jugement des morts à sa fin. Le croyant sera manifesté devant Son tribunal, et rendra compte de tout ce qu'il aura fait dans le corps (2 Cor. 5), mais comme le Seigneur le déclare sans ambiguïté, « il ne vient pas en jugement » (Jean 5:24), étant déjà justifié. Or c'est Dieu qui justifie, et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Jusqu'à ce que les disciples l'aient compris à la lumière de l'Écriture, ils étaient remplis de perplexité et d'obscurité, comme nous le lisons au début de Matt. 28, Marc 16, Luc 24 et Jean 20, mais tout cela a été bientôt dissipé par Sa lumière bénie et Sa joie. Lui qui leur était si cher et si connu, s'est tenu au milieu d'eux au jour de la résurrection « et leur dit : Paix vous soit ! Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur » (Jean 20:19-20). Change-t-Il, Lui ? l'efficacité de Sa mort change-t-elle ? la paix et la joie triomphantes de Sa résurrection changent-elles ? Celui qui avait le pouvoir de la mort a été vaincu, les péchés ont été effacés par Son sang, le jugement de Dieu a été porté sur la croix, et en Lui l'homme est entré dans un nouvel ordre de créatures, rendu propre à la présence et à la gloire de Dieu en haut, et, dès maintenant, à l'habitation du Saint Esprit ici-bas.

Telle a été la vertu de Sa mort manifestée dans la puissance de résurrection, et donnée en partage à tout chrétien, en sorte qu'il est désormais capable de dire Son père et mon Père, Son Dieu et mon Dieu ; et qu'il regarde en avant avec assurance vers la glorieuse espérance, dont la foi est certaine, les deux découlant de l'amour de Dieu d'éternité en éternité, — amour connu par la Parole de Dieu et dont on jouit dès maintenant par la puissance de l'Esprit Saint. Car il n'y a pas de privilège plus caractéristique du christianisme que le don du Saint Esprit habitant le croyant, comme sceau du chrétien et arrhes de son héritage de gloire. En même temps, il n'y a pas non plus de vérité plus affaiblie dans la chrétienté, si tant est qu'elle soit connue, car celle-ci se glorifie dans le premier homme et dans sa science, non pas dans le Second Homme, les deux étant incompatibles et s'excluant l'un l'autre, comme le montre l'Écriture.

13 - Actes 17:32-34 — Le résultat, alors et maintenant

« Mais quand ils ouïrent parler de la résurrection des morts, les uns s'en moquaient, et les autres disaient : Nous t'entendrons encore sur ce sujet. Ainsi Paul sortit du milieu d'eux. Mais quelques hommes se joignirent à lui et crurent, entre lesquels aussi était Denys, l'Aréopagite, et une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux » (Actes 17:32-34).

Une fois de plus, la résurrection suscitait résistance et raillerie. Certains se moquaient, et d'autres disaient « nous t'entendrons encore à ce sujet ». Réentendre l'apôtre dépassait ce que l'homme pouvait assurer. Il est certain que les moqueurs et les sceptiques entendront la voix de Jésus ressuscité à l'heure de la « résurrection de jugement », qui justifiera la vérité quant à Sa gloire, et démontrera l'inanité de l'incrédule et de ses actes mauvais aux yeux de Dieu ; inversement, ceux qui croient reçoivent la vie éternelle dès maintenant, marchent dans l'obéissance, portent de bons fruits, et ressuscitent en « résurrection de vie ».

La création est un témoignage permanent de Dieu adressé à toute l'humanité, si au moins on s'arrête pour la considérer. Elle était complète dans sa forme finale, avant que l'homme soit formé (Dieu l'a établi chef de toute la sphère terrestre de la création), et formé dans la pleine vigueur de son esprit et de son corps, pour veiller à tout ce qui l'entourait et pour tenir une conversation avec Dieu sans voile ni suspicion. L'acte de création a été un vaste miracle, mais Adam n'était pas là pour en voir les diverses étapes. Il en a vu les effets par la beauté du résultat, tout étant très bon (Gen. 1:31).

Tel est le témoignage de la Bible, écrit postérieurement par Moïse, qui a été admis à des entretiens divins plus que tout autre, hormis le Fils de l'homme qui, étant sur la terre, pouvait dire qu'Il était dans le ciel (Jean 3:13) ; Il était Homme, mais infiniment plus qu'un homme, Lui qui citait Moïse comme donnant la vérité de Dieu selon la mesure révélée à l'époque. Et quand nous pensons à ce qui nous est dit de l'homme et de tout le reste de ce qui a été créé sur terre, non pas à l'état d'embryon, mais dans sa pleine grandeur, nous ne pouvons que ressentir combien un tel récit se recommande lui-même à nous, comme étant en harmonie avec le Créateur qu'avec la créature.

Les Libres Penseurs les plus déclarés, Mill (positiviste) et Spencer (agnostique), admettent que les causes secondaires ne suffisent pas à expliquer l'univers, et que des causes primordiales (car ils reconnaissent ainsi une cause génératrice) doivent avoir opéré devant, derrière et au-dessus de tout ce que l'homme peut saisir. Combien plus pour Celui qui annonce Sa mort par des mains iniques, et Sa résurrection au troisième jour, avec toutes les preuves qu'Il est bien ainsi ressuscité ! Ensuite Il a été vu, entendu et touché par des témoins indiscutables ; cette résurrection n'était manifestement pas le résultat de causes naturelles, mais c'était l'action de Dieu pour la raison la plus éminente possible, et pour Sa propre gloire au milieu d'un monde mauvais et incrédule.

Mais la résurrection est un choc terrible pour la race, car elle renverse tout le système des causes et des effets auxquels on est familier quotidiennement, ce que les spécialistes appellent la vie réflexive. L'homme est douloureusement familier avec la mort, et il essaie de penser qu'elle est naturelle. Mais elle ne l'est pas, malgré les apparences actuelles. Dieu a fait l'homme avec les ressources suffisantes pour vivre, s'il ne Lui désobéissait pas. L'homme a désobéi, et la mort a été introduite comme châtement de la transgression, selon l'avertissement de Dieu. Mais même alors, le Seigneur Dieu est apparu, convainquant Adam et Ève de leur péché respectif, remontant de là jusqu'à l'ennemi, le serpent ancien ; et en prononçant la sentence de condamnation du séducteur, Il a annoncé le triomphe de la grâce dans la Semence de la femme qui écraserait l'ennemi pour toujours, même si Celui qui serait cette Semence devait être lui-même meurtri dans Son corps.

Ainsi la mort du Sauveur s'est tournée en un gain infini pour tous ceux qui croient, et pour la gloire de Dieu qui a donné Son Fils pour naître de femme, afin que cette mort et ses résultats puissent avoir lieu. Mais Sa mort a été suivie de Sa résurrection, à la fois par égard pour Sa personne comme Personne divine, que par égard pour la gloire, la vérité et la justice du Père, et pour la paix, la joie et la bénédiction des Siens. La résurrection est aussi un témoignage envers Ses ennemis que, vivant à nouveau pour toujours, Il va venir pour juger la terre habitée, où les hommes ont écouté l'ennemi ancien, et L'ont mis à mort, Lui : c'est là le terrible péché de l'homme, et la grâce merveilleuse de Dieu en propitiation pour nos péchés. Sa résurrection et Son élévation dans la gloire sont un gage de ce qu'Il est mort en sacrifice pour tous ceux qui croient, et que Dieu a accepté ce sacrifice en notre faveur, et que Dieu L'a accepté, Lui, qui a offert ce sacrifice pour Sa gloire.

La résurrection de Christ d'entre les morts est le témoignage de la parfaite délivrance du péché et de toutes ses conséquences, et de l'introduction d'une vie nouvelle en bénédiction impérissable (Héb. 7:16). Ce n'est pas seulement que l'Héritier de toutes choses doit être glorifié ; mais Il agit maintenant dans la puissance de cette grâce qui amènera tous ceux qui croient à avoir part à Son ordre de choses absolument nouveau : Il agit maintenant dans nos âmes par la foi, et Il agira ensuite dans nos corps, et dans l'héritage lui-même, quand Il reviendra en gloire.

Certains ont l'idée de l'immortalité de l'âme, comme une partie des Athéniens à la suite de Platon, mais ils oublient leur responsabilité à l'égard du péché, et ne regardent pas vers Dieu pour être sauvés de leurs péchés et de Son jugement. L'homme se glorifie même en cela ; pourtant l'immortalité de l'âme ne sauve pas de la ruine éternelle, mais « Jésus seul ». Et la résurrection devient notre joyeuse espérance, fondée sur Sa résurrection à Lui : « parce que je vis, vous aussi vous vivrez » (Jean 14:19) ; c'est une vie maintenant pour nos âmes, et pour nos corps lors de Sa résurrection — une vie victorieuse de la mort et du jugement, une vie de gloire céleste et éternelle.

Les espoirs de l'homme sont d'améliorer la vieille création déchuée au moyen de la science, de la politique, de l'éducation et autres choses semblables. Mais s'ils n'étaient pas aveuglés par Satan, ils pourraient voir que les hommes méchants et les imposteurs vont de mal en pis, séduisant et étant séduits (2 Tim. 3:13). La figure de ce monde passe (1 Cor. 7:31) ; oui, le monde lui-même passe, et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement (1 Jean 2:17). La résurrection déclare la puissance infaillible de Dieu en Christ pour vaincre Satan. En Lui, l'homme a vaincu pour amener ceux qui croient dans Sa condition entièrement nouvelle selon les conseils de Dieu.

Toutes les fois que des âmes manquent de saisir cela en Esprit, elles s'occupent de l'homme et du monde, luttant pour améliorer la société et l'état de choses général. Christ n'a jamais rien fait de ce genre. Les apôtre et prophètes n'ont pas plus tenté de telles mesures. Ils ont enseigné que l'homme est mort ; que la vie est en Christ ; que Lui seul est notre tout et en tous (1 Cor. 15:28 ; Éph 1:23) ; qu'Il va venir pour prendre les Siens dans la maison du Père ; que Lui et eux réapparaîtront peu après en gloire pour juger la terre habitée en justice, avant le jugement des morts.

Mais l'homme, qui a peur de Dieu à cause de sa mauvaise conscience, ou bien se moque de tout cela, ou bien il le rejette poliment. Néanmoins, Dieu continue à faire Son œuvre de grâce. Un homme influent s'inclina devant la vérité et la grâce qu'il entendit : c'était Denis l'Aréopagite ; une femme nommée Damaris fit de même, ainsi que d'autres. Mais les autres restèrent incrédules, et l'apôtre s'en alla du milieu d'eux avec son message de bonnes nouvelles de Dieu pour ceux qui ont des oreilles pour entendre.

- Un appel

Qu'en est-il de toi, cher lecteur, qui est en train de lire ces lignes ? Par l'homme, le péché et la mort sont entrés dans le monde ; mais par l'homme, le Second homme, est venue la résurrection. C'est ce qui désigne le Seigneur comme le Libérateur de ceux qui croient en Lui, et le Juge de tous ceux qui sont indifférents et se détournent de Lui. Mais pourquoi périrais-tu, alors qu'Il est tout proche, Lui la vie et le Sauveur pour tous ceux qui L'invoquent ? Reste comme tu es, et tu es perdu pour toujours. Reçois-Le, et tu es né de Dieu. « Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent, et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:27-30).

Première révision lente faite avant ; à faire après
Deuxième révision rapide faite avant ; à faire après
troisième révision lente faite avant ; à faire après

Méditations par Paul Fuzier

Tables des matières abrégées

- 1 Accusations injustes
- 2 Médisance et Faux Bruits

Table des matières détaillées

- 1 Accusations injustes
 - 1.1 Le Seigneur comme modèle
 - 1.2 David et Shimhi — 2 Sam. 16:5-14
 - 1.3 Joseph — Genèse 42 et 44
 - 1.4 Conclusion
- 2 Médisance et Faux Bruits
 - 2.1 Un grand mal
 - 2.2 Interdit par la loi de Moïse
 - 2.3 Ce qu'il faut faire au lieu de médire
 - 2.4 La calomnie
 - 2.5 Gouvernement de Dieu
 - 2.6 Veiller à ne pas médire

1 Accusations injustes

ME 1945 p. 153

Il nous arrive parfois d'être l'objet d'accusations injustes. Nous savons, pour l'avoir expérimenté chacun, combien elles nous révoltent et quelle énergie nous déployons pour nous justifier — peut-être même, pour essayer de nous venger de ceux qui nous ont accusés à tort. Agir ainsi n'est pas selon Dieu ; c'est la manifestation de la chair qui est toujours en nous et toujours prête à se montrer.

1.1 Le Seigneur comme modèle

Là comme en toutes choses, la Parole nous exhorte à considérer et à imiter le parfait Modèle : « Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, « lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude » ; qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement » (1 Pierre 2:21-23). Combien de fois pourtant a-t-il été injustement accusé, durant les jours de sa chair ! « Lui qui n'a pas commis de péché », nous le voyons accusé par les Juifs d'être un malfaiteur (Jean 18:29, 30). Mais Il n'ouvre pas la bouche pour se défendre, Il « se remettait à Celui qui juge justement » — et, loin d'exercer aucune vengeance contre ses accusateurs, Il dira — alors qu'Il a été mis au rang des iniques, placé sur une croix entre deux brigands : « Père, pardonne-leur. ... » (Luc 23:33, 34). Divin Modèle ! Puissions-nous l'imiter quelque peu, réalisant l'exhortation du « doux psalmiste d'Israël » : « Remets ta voix sur l'Éternel, et confie-toi en lui ; et lui, il agira, et il produira ta justice comme la lumière, et ton droit comme le plein midi. Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel, et attends-toi à lui... Laisse la colère et abandonne le courroux » (Ps. 37:5-8). Si quelqu'un nous a accusés à tort, Dieu ne le sait-Il pas et ne saura-t-Il pas intervenir au moment convenable, avec une sagesse parfaite ? Laissons donc la colère, abandonnons le courroux et attendons-nous à Lui seul.

Dieu permet les accusations injustes pour nous apprendre à manifester quelques caractères de Christ souffrant pour la justice. Cependant, quand nous sommes accusés à tort, c'est bien souvent en raison de notre infidélité que nous avons à passer par la souffrance. Quelques portions des Écritures nous donneront à cet égard un utile enseignement.

1.2 David et Shimhi — 2 Sam. 16:5-14

D'abord 2 Sam. 16:5-14. « Le roi David vint jusqu'à Bakhurim ». S'il est écrit « le roi David » c'est bien parce que l'Esprit de Dieu veut attirer notre attention sur le fait qu'il était roi, bien que s'enfuyant de devant Absalom son fils. Tandis que sa place était sur le trône, il était pourchassé par un homme de la maison de Saül qui le maudissait et jetait des pierres contre lui. On pourrait dire : était-ce juste ? Mais encore, Shimhi l'accusait d'être un homme de sang : « L'Éternel a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, à la place duquel tu as régné... » (v. 8). Quelle épreuve pour David ! Avait-il désiré monter sur le trône à la place de Saül ? Avait-il versé le sang pour s'emparer du royaume ? Était-il coupable de la mort de Saül et de ses fils ? Non, « David avait fait ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, et ne s'était détourné de rien de ce qu'il lui avait commandé, tous les jours de sa vie... » (1 Rois 15:5).

Lorsque nous sommes injustement accusés, la pensée du cœur naturel est la vengeance. C'est celle qui était dans le cœur d'Abishai (2 Samuel 16:9). Mais toute autre est celle de David : il accepte les circonstances par lesquelles il passe comme permises par Dieu, bien davantage, commandées par lui. Il sait déjà ce qu'exprimera plus tard le prophète Jérémie : « Qui est-ce qui dit une chose, et elle arrive, quand le Seigneur ne l'a point commandée ? N'est-ce pas de la bouche du Très-haut que viennent les maux et les biens ? Pourquoi un homme vivant se plaindrait-il, un homme, à cause de la peine de ses péchés ? » (Lam. de Jér. 3:37-39). Aussi, il ne permet pas à Abishai d'exercer la vengeance ; il lui dit au contraire : « Oui, qu'il maudisse ; car l'Éternel lui a dit : Maudis David ! » (2 Sam. 16:10). Or, l'Éternel ne le lui avait pas dit ; 2 Sam. 19:16-20 nous permet de le penser. Mais David savait quelque peu ce qu'il était, ce qu'il avait fait et ce qu'il méritait. Il savait aussi que s'il avait à traverser cette épreuve, c'est qu'elle était envoyée par Dieu et, par conséquent, nécessaire pour son bien. Mais encore, si sur un point il était injustement accusé, n'y avait-il pas certaines choses desquelles il n'était pas accusé et dont il était cependant coupable ? N'était-ce pas Dieu qui l'avait permis, et même commandé, pour que sa conscience soit exercée, de telle façon qu'il soit amené à un profond jugement de lui-même ? Non, il n'avait pas été un homme de sang pour prendre possession du royaume, mais ne l'avait-il pas été lorsqu'il avait cherché à effacer la trace de son péché, après qu'il s'était emparé de la femme d'Urie ? Le verset 5 de 1 Rois 15, déjà cité, se termine ainsi : « ... excepté dans l'affaire d'Urie, le Héthien ». Sans doute Shimhi l'ignorait-il, mais Dieu ne le savait-il pas ?

David accepte donc les circonstances par lesquelles il passe comme venant de Dieu et, confiant en Sa bonté malgré tout, il ajoute : « Peut-être l'Éternel regardera mon affliction, et l'Éternel me rendra le bien pour la malédiction qui tombe aujourd'hui sur moi » (2 Sam. 16:12). Il a l'assurance que le cœur de Dieu est un cœur d'amour et qu'Il voudra faire tourner en bien la malédiction qui pèse aujourd'hui sur lui, et qu'il reconnaît mériter bien qu'injustement accusé. S'étant ainsi jugé dans sa conscience, il continue son chemin paisiblement, bien que l'épreuve se prolonge encore, car Shimhi le maudissait toujours et lançait des pierres contre lui (v. 13). Nous pourrions aussi aller en paix, si dans des circonstances semblables nous savons agir comme le fit David.

1.3 Joseph — Genèse 42 et 44

Lisons maintenant Genèse 42 et 44. Les frères de Joseph sont injustement accusés d'être des espions (42:9). Certes, ce n'était pas « pour voir les lieux ouverts du pays » qu'ils étaient venus, mais « pour acheter du blé... car la famine était dans le pays de Canaan » (v. 5). Ils sont donc accusés à tort et cette accusation les amène à souffrir « sous garde pendant trois jours » (v. 17). Mais quel exercice de conscience elle produira en eux ! Le troisième jour ils diront : « Certainement nous sommes coupables .. » (v. 21). Coupables d'être des espions ? Non, « ... à l'égard de notre frère ; car nous avons vu la détresse de son âme quand il nous demandait grâce, et nous ne l'avons pas écouté ; c'est pourquoi cette détresse est venue sur nous » (v. 21). Voilà la véritable cause de leur détresse ! Ce n'est pas l'accusation injuste dont ils ont été les objets. Mais cette accusation a été le moyen employé par Dieu pour réveiller leur conscience endurcie, pour les conduire à discerner le mal caché qui était encore.

Plus tard, ils seront encore injustement accusés : ce n'est aucun d'entre eux qui a mis la coupe dans le sac de Benjamin. Mais leur conscience est atteinte, et cette fois de façon décisive. Ah ! il n'est pas question d'essayer de se justifier, bien qu'ils soient accusés à tort : « Comment parlerons-nous et comment nous justifierons-nous ? » Ils sont en présence de celui qui sait tout, aux yeux duquel toutes choses sont nues et découvertes : « Quelle action avez-vous faite ? Ne savez-vous pas qu'un homme tel que moi sait deviner ? » Ils n'ont plus qu'à confesser leur péché, déclarant « Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs » (Gen. 44:15, 16). C'est Dieu lui-même qui avait trouvé leur iniquité ; ils en avaient le sentiment et avaient été amenés là par le moyen d'une accusation à l'égard de laquelle ils n'étaient pas coupables. C'est alors seulement, leur péché ayant été entièrement confessé, que Joseph pourra se faire connaître à eux : il pleure devant eux et s'écrie : « Je suis Joseph » (45:1-3). Il avait pleuré dans sa chambre après avoir revu Benjamin (43:30), mais ses affections ne se manifestèrent devant ses frères qu'après qu'ils eurent dit : « Comment parlerons-nous et comment nous justifierons-nous ? Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs ». Il fallait pour cela une accusation injuste ! S'ils avaient été directement accusés d'avoir vendu leur frère, le travail de conscience qui devait être opéré en eux n'aurait pu être accompli, ou révélé.

Il fallait que fût manifesté s'ils étaient, comme autrefois, insensibles à la douleur d'un père et aux pleurs d'un frère ou si, au contraire, une oeuvre avait été produite dans leur conscience et leur coeur. C'est une accusation injuste qui la mettra en évidence.

1.4 Conclusion

Que Dieu nous garde, lorsque nous sommes injustement accusés, des pensées et des actions auxquelles nous conduirait le coeur naturel ! Qu'il nous accorde de savoir considérer ces accusations comme une discipline de sa part : ne pas y voir Sa main serait la mépriser (Héb. 12:5). Qu'au contraire, « exercés par elle » (Héb. 12:12), nous soyons conduits à un profond jugement de nous-mêmes devant Lui, confessant tout ce dont nous sommes réellement coupables bien que n'en ayant pas été accusés. Qu'il nous donne enfin, si nous sommes appelés à souffrir pour la justice, de manifester quelques-uns des caractères de Celui qui nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces !

2 Médisance et Faux Bruits

ME 1972 p.32

2.1 Un grand mal

Il est un mal dont nous ne soupçonnons généralement pas la gravité et qui pourtant est à l'origine de situations difficiles, pour ne pas dire plus, en bien des assemblées : semant la division dans les esprits et dans les coeurs, il est générateur de troubles et de discordes. Nous voulons parler de la médisance et de la propagation de faux bruits.

Dieu veuille que le rappel de quelques passages de l'Écriture soit pour nous une utile mise en garde à ce sujet et nous incite, comme nous y sommes exhortés, à « rejeter... toutes médisances » et à ne pas « faillir en paroles » (1 Pierre 2:1 ; Jacques 3:2).

2.2 Interdit par la loi de Moïse

Déjà sous le régime de la loi, des exhortations précises étaient adressées au peuple de Dieu relativement à ces deux points : « Tu ne feras pas courir de faux bruits » et « Tu n'iras point çà et là médisant parmi ton peuple » (Ex. 23:1 ; Lévi. 19:16). Bien que nous soyons aujourd'hui sous la grâce, ces injonctions n'en conservent pas moins toute leur valeur et doivent s'imposer à nous avec toute leur divine autorité. — Faire courir de faux bruits, c'est rapporter des faits de la véracité desquels nous ne sommes pas certains, ou dont nous savons plus ou moins qu'ils ne sont pas nettement établis, ou encore — et c'est encore beaucoup plus sérieux car cela devient de la calomnie — dont nous doutons qu'ils soient exacts. Aller çà et là médisant, c'est tenir sur quelqu'un des propos malveillants, révéler ses défaillances ou même des fautes plus nettement caractérisées, sans avoir l'assurance de l'exactitude des faits et avec l'intention plus ou moins consciente de lui nuire. En médisant, a-t-on justement remarqué, l'on fait tort à trois personnes : à celui dont on médite, à celui auquel on s'adresse et enfin, à soi-même. Cela ne devrait-il pas nous amener à réfléchir sur les conséquences de la médisance, afin que nous soyons gardés de tomber dans cette faute ?

2.3 Ce qu'il faut faire au lieu de médire

Si nous ne sommes pas pleinement assurés de l'exactitude d'un fait, nous n'avons moralement pas le droit de le rapporter. Et alors même que nous serions certains de son exactitude, nous n'avons pas non plus le droit d'en faire état si cela est susceptible de nuire à son auteur : dans des cas semblables, après en avoir fait un sujet de prières, il convient d'aller trouver l'intéressé et d'exercer à son égard un service pastoral, avec grâce et amour, recherchant par dessus tout son bien. Si nous ne nous sentons pas à même de remplir un tel service, nous pouvons au moins, en ayant déjà parlé au Seigneur, en faire part dans l'esprit qui convient à un frère spirituel, capable d'aller en sacrificateur soigner la plaie. En faire part à un tel frère et à personne d'autre !

2.4 La calomnie

Il peut arriver parfois que, la médisance faisant son oeuvre, des frères aient été conduits à s'enquérir soigneusement, sans que leurs investigations aient permis d'apporter des preuves des faits avancés. Ces faits ne pouvant être établis, attestés par un double témoignage au moins, il deviendrait alors particulièrement grave de continuer à les colporter. La calomnie, qui consiste à rapporter des faits non prouvés, et qui doivent donc être considérés comme inexacts, est un péché extrêmement grave.

2.5 Gouvernement de Dieu

Citons, en terminant, trois passages de l'Écriture :

· Celui qui médite avait-il sa place dans la tente de l'Éternel, en sa montagne sainte ? Le Psaume 15 répond à cette question : « Éternel ! qui séjournera dans ta tente ? qui demeurera en ta montagne sainte ? Celui qui marche dans l'intégrité, et qui fait ce qui est juste, et qui parle la vérité de son coeur ; qui ne médite pas de sa langue ; qui ne fait pas de mal à son compagnon, et qui ne fait pas venir l'opprobre sur son prochain » (v. 1 à 3).

· L'apôtre, craignant qu'il n'y ait à Corinthe, entre autres choses, « des médisances, des insinuations », déclare que « s'il vient encore une fois, il n'épargnera pas » (2 Cor. 12:20 à 13:2).

· Combien aussi sont sérieuses les paroles d'Asaph dans le Psaume 50 : « Tu livres ta bouche au mal, et ta langue trame la tromperie ; tu t'assieds, tu parles contre ton frère, tu diffames le fils de ta mère : Tu as fait ces choses-là, et j'ai gardé le silence ; tu as estimé que j'étais véritablement comme toi : mais je t'en reprendrai, et je te les mettrai devant les yeux » (v. 19 à 21).

2.6 Veiller à ne pas médire

Que Dieu opère en nous, par sa Parole et son Esprit, afin de nous rendre pleinement conscients d'un danger dont la gravité nous échappe trop souvent ! Et qu'il nous donne de retenir, pour les mettre en pratique, les deux exhortations rappelées au début de ces lignes :

« Tu ne feras pas courir de faux bruits »

« Tu n'iras point çà et là médisant parmi ton peuple », comme aussi celles de 1 Pierre 2:1 à 3 : « Rejetant donc toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie, et toutes médisances, désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut, si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon ».

À mes amis musulmans par Anise M. Behnam

Traduit de l'anglais. Overcomer Press, Michigan, USA, 2004. ISBN : 0-942504-27-8

« Achète la vérité, et ne la vends point » (Proverbes 23 v. 23)

Table des matières abrégée :

- 1 Préface
- 2 Introduction
- 3 La Sainte Bible
- 4 La crucifixion
- 5 La Trinité
- 6 Conclusion

Table des matières détaillée

- 1 Préface
- 2 Introduction
- 3 La Sainte Bible
 - 3.1 Vue d'ensemble
 - 3.1.1 L'Ancien Testament
 - 3.1.2 Le Nouveau Testament
 - 3.2 La Bible a-t-elle été changée ?
 - 3.2.1 Preuves que la Bible n'a pas été changée
 - 3.2.2 Inspiration et traduction
 - 3.2.3 Qu'en est-il de l'évangile de Barnabas ?
- 4 La crucifixion
 - 4.1 Introduction
 - 4.2 La mort de Christ est-elle un fait réel ?
 - 4.2.1 Ancien Testament
 - 4.2.2 Autres prophéties de l'Ancien Testament
 - 4.2.3 Le Nouveau Testament
 - 4.2.4 Réponse à une objection
 - 4.3 La mort de Christ est-elle importante ?
 - 4.3.1 Nous avons tous péché
 - 4.3.2 Dieu est saint et ne peut ignorer le péché
 - 4.3.3 Dieu aime l'homme qui a une grande valeur à Ses yeux
 - 4.3.4 En sauvant l'homme, Dieu doit être en même temps juste et miséricordieux
- a) Première question : Pourquoi fallait-il que ce soit Christ qui meure pour nous ?
- b) Deuxième question : Ne pourrions-nous pas nous sauver par nos bonnes œuvres ?
- c) Troisième question : Le salut est-il par une combinaison de bonnes œuvres et de la grâce de Dieu ?
- d) Quatrième question : Est-il juste que Dieu ait puni Jésus pour nos péchés ?
- 5 La Trinité
 - 5.1 Est-ce du polythéisme ?
 - 5.2 La signification de la Trinité
 - 5.2.1 L'incarnation
 - 5.2.2 Jésus le Fils de Dieu
 - 5.2.3 L'amour éternel de Dieu
 - 5.2.4 Pas simplement un homme. La déité de Christ
 - 5.2.5 Le seul Sauveur, le Dieu Sauveur
 - 5.2.6 La grâce de Dieu et la foi en Christ changent la vie
- 6 Conclusion

1 Préface

Pendant de nombreuses années, j'ai eu le privilège d'avoir des discussions religieuses amicales avec des collègues musulmans, à la fois dans mon pays natal l'Égypte et aux États-Unis. Les discussions ne se sont jamais transformées en débats passionnés, mais elles ont toujours été caractérisées par le respect mutuel. Ces discussions prenaient surtout la forme de questions posées poliment et discrètement. Les réponses étaient pareillement toujours très polies. Personne ne s'est jamais senti blessé, malgré la franchise avec laquelle nous parlions des difficultés que chacun avait en ce qui concerne les croyances de l'autre.

Cette brochure est le résultat de ces discussions au cours desquelles j'ai pris conscience des pierres d'achoppement que les Musulmans avaient à l'égard de la foi chrétienne. Je suis vraiment reconnaissant envers tous mes amis avec qui j'ai eu ces discussions, et j'espère que ce livret aidera tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité.

Août 2004

2 Introduction

Le christianisme et l'islam sont deux religions majeures dans le monde, chacune affirmant être la vérité révélée par le seul vrai Dieu vivant, Créateur des cieux et de la terre. Malheureusement, la grande majorité des adhérents de ces deux religions ne savent pas grand-chose sur les croyances les uns des autres, voire rien du tout. Quelqu'un a dit qu'en Égypte, où musulmans et chrétiens vivent harmonieusement ensemble, la plupart du temps au moins, tout ce que les musulmans savent du christianisme, c'est qu'il interdit la polygamie, mais permet de manger la viande de porc ; et tout ce que les chrétiens savent des musulmans, c'est qu'ils interdisent de manger de la viande de porc, mais autorisent la polygamie. Pour cette raison, ils peuvent être des voisins, des amis ou des collègues relativement proches, sans jamais cependant discuter de sujets religieux.

En tant que chrétien ayant grandi en Égypte, et ayant eu de nombreux amis musulmans dont j'ai réellement chéri l'amitié, je dois dire que, pendant les 28 ans que j'ai vécu en Égypte, je n'ai jamais été insulté par un musulman, et aucun ne m'a causé de tort. C'était il y a 50 ans, et je crois qu'il en est encore ainsi en Égypte. Ces dernières années cependant, il y a eu de nombreux développements malheureux, notamment une détérioration des relations entre certains tenants de ces deux religions. Il en a été ainsi spécialement

parmi ceux de leurs chefs et de leurs prédicateurs qui parlent sans retenue. Il y a eu des calomnies, et elles ont généré de sévères ressentiments et de la défiance.

Il est certes convenable, et même essentiel d'avoir des convictions fortes, mais il n'est cependant pas convenable de parler de manière indigne contre la religion des autres. Il est acceptable qu'un prédicateur chrétien enseigne les principes de la foi, et réfute tous les enseignements qui contredisent la Bible, mais il n'est pas acceptable d'utiliser un langage indigne (ce qui s'est vu par exemple à la télévision). Il est compréhensible qu'un imam musulman exhorte ses auditeurs à maintenir fermement les enseignements du Coran, mais il n'est pas juste qu'il décrive les chrétiens comme des infidèles quand on lui tend un microphone et que ses propos sont destinés à être diffusés aux chrétiens. De telles actions, des deux côtés, ne feront pas gagner de nouveaux convertis. Il en résultera seulement de la haine, et cela amènera des fanatiques ou des instables à des conduites aberrantes, voire à des actes criminels.

La Bible donne de bons exemples sur la manière de prêcher à des personnes d'autres religions. Il ne faut pas les attaquer ni les insulter, mais simplement leur présenter la Bonne Nouvelle. Quand l'apôtre Paul est allé à Éphèse et y a passé trois ans, il prêchait la bonne nouvelle du salut, mais n'attaquait pas la religion païenne, ni ne parlait contre la fausse déesse Diane [Artémis des Éphésiens]. Le secrétaire municipal chargé du maintien de l'ordre dans la ville, en rendit témoignage et put ainsi disperser la foule en émeute qui s'opposait à la prédication. Le récit en est donné dans la Bible en Actes 19 v. 37. Paul n'a jamais non plus parlé en public contre les autres fausses religions, ni en Asie Mineure [la Turquie actuelle], ni en Europe. Mais il présentait toujours la vérité, et priait pour le salut des gens auxquels il présentait la bonne nouvelle du salut. C'est mon désir de suivre le même principe : présenter ce que je crois, et le lecteur examinera ce que je dis, et décidera alors pour lui-même. Dieu ne force personne à adopter une religion contre sa volonté. Ce n'est pas du tout Sa manière de faire. En outre je veux faire cela dans un esprit d'amour. C'est pourquoi le titre de ce livret est « À mes amis musulmans », parce que l'amitié permet de discuter les sujets de manière amicale, et empêche de heurter les sentiments les uns des autres. J'ai aussi écrit ceci à cause de mon estime pour les nombreux amis musulmans dont j'admire le caractère moral, et qui ont été fidèles dans leur amitié. Avec certains d'entre eux, j'ai pris plaisir à des discussions amicales sur d'importantes questions religieuses.

Le propos de cette brochure est de discuter les principales doctrines bibliques que les musulmans sincères ont souvent du mal à comprendre, ou qui leur paraissent même blasphématoires.

« L'amour ne périt jamais » (1 Corinthiens 13 v. 8).

3 La Sainte Bible

3.1 Vue d'ensemble

La Bible comprend deux parties, l'Ancien, et le Nouveau Testament.

3.1.1 L'Ancien Testament

L'Ancien Testament a été écrit par des hommes de Dieu avant la venue de Christ sur cette terre. Il commence par les cinq livres de Moïse, écrits par le prophète Moïse. Le premier de ces cinq livres est le livre de la Genèse, un nom qui signifie les origines, ou les commencements. Il débute par l'affirmation qu'au commencement Dieu créa les cieux et la terre. Il relate le commencement de l'humanité, l'entrée du péché dans le monde, la multiplication du péché qui a nécessité le Déluge aux jours de Noé, l'apparition des différentes nations et des diverses langues, et l'appel d'Abraham. Il se termine par la mort de Joseph, le peuple d'Israël vivant alors en Égypte.

Le second livre est l'Exode qui commence avec ce qui est arrivé après la mort de Joseph, les Israélites réduits en esclavage, et leur départ d'Égypte sous la conduite de Moïse. Les cinq livres de Moïse se terminent par la mort de Moïse après qu'il ait amené les Israélites à la frontière du pays de Canaan.

Ces livres, qu'on a l'habitude d'appeler « la Torah », sont suivis de douze livres historiques, qui commencent par le livre de Josué qui conduisit le peuple en Canaan, et se terminent par le peuple emmené en captivité par les Babyloniens, chassés de leur pays, et revenant en petit nombre, rebâtissant le Temple et la muraille de Jérusalem. Il est évident pour tout lecteur de la Bible, que l'histoire est donnée en ordre en sorte qu'il est facile d'apprendre ce que fut la vie d'Abraham, ou celle de Joseph ou de Moïse ou de David.

Les livres historiques sont suivis de cinq livres poétiques, connus sous le nom de Livres sapientiaux [= Livres de Sagesse]. Ils comprennent le livre de Job [Ayoub en arabe], les Psaumes [Al Zabour] composés de 150 poèmes ou chants spirituels, et trois livres de Salomon dont le plus long est le livre des Proverbes.

Ces livres sont suivis des Livres des prophètes, au nombre de 16, écrits entre 800 et 400 avant J.C. Ils contiennent des centaines de prophéties, dont beaucoup concernent Christ, Sa naissance de la vierge, Sa naissance à Bethléhem, Sa vie, Sa mort et Sa résurrection, comme nous le verrons plus loin. Ils parlent aussi de Sa venue future comme Roi des rois.

3.1.2 Le Nouveau Testament

Le Nouveau Testament a été écrit après l'ascension de Christ au ciel, et il commence par les quatre évangiles. On pose souvent la question : « pourquoi y a-t-il quatre évangiles, et lequel est le plus fiable ? »

Les évangiles ont tous les quatre été écrits sous l'inspiration divine, mais chacun présente un certain aspect de Christ. L'évangile de Matthieu Le présente comme le Messie promis, — promis à Abraham et par lequel toutes les nations seront bénies. Dieu a aussi promis à David que le Roi Messie serait issu de sa descendance. C'est pourquoi la généalogie du premier chapitre remonte à Abraham et à David. L'évangile de Matthieu Le présente aussi comme celui que la nation a rejeté malgré toutes les preuves de la vérité de ce qu'il revendiquait. De plus il Le présente comme Celui qui reviendra en puissance et en gloire, et sera reconnu comme le vrai Roi désigné par Dieu. Il contient beaucoup de citations de l'Ancien Testament pour prouver ces faits à la nation juive qui L'a rejeté.

L'évangile de Marc Le présente comme le Serviteur, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner Sa vie en rançon pour nous. C'est pourquoi il n'était pas nécessaire qu'il contienne une généalogie. L'expression caractéristique de cet évangile est « aussitôt », ou « aussitôt Jésus fit ceci ou cela », montrant combien Il a travaillé continuellement pour la bénédiction de l'homme.

L'évangile de Luc présente Jésus comme l'homme venu pour toute la race humaine, et non pas seulement pour une seule nation. C'est pourquoi Sa généalogie au chapitre 3 remonte jusqu'à Adam, l'origine de toute la race humaine. Ses paraboles montrent la grâce de Dieu offerte au pire des pécheurs qui se repent et croit.

L'évangile de Jean Le présente comme Celui qui existait de toute éternité, et par qui toutes choses ont été créées. Autrement dit les quatre évangiles le présentent comme Roi, Serviteur, humain et divin.

Contrairement à l'idée courante chez beaucoup, aucun « Évangile » n'est descendu sur Jésus. Le Saint Esprit a inspiré les quatre écrivains mentionnés ci-avant pour écrire les quatre évangiles. L'expression « l'évangile de Christ » signifie la bonne nouvelle de Dieu annoncée à l'homme par Jésus Christ.

Après les quatre évangiles, nous avons le livre des Actes des apôtres qui nous dit comment le christianisme s'est répandu dans une bonne partie du monde par les disciples de Christ à qui Il a donné le commandement d'aller dans le monde entier pour prêcher l'amour

de Dieu et la bonne nouvelle du salut. Ils l'ont fait sans se servir ni de menaces, ni de la force, ni de l'épée ni d'autres armes, mais ils se sont plutôt sacrifiés pour le bien des autres. Ils ont été persécutés, mais ils ont continué à appeler les gens à se tourner des ténèbres à la lumière et du pouvoir de Satan à Dieu.

Le livre des Actes des apôtres est suivi de 21 lettres, appelées communément Les Épîtres, contenant d'important points doctrinaux ainsi que des instructions sur la vie pratique qui plaît à Dieu.

Finalement il y a le livre de l'Apocalypse qui nous parle des événements futurs.

« Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice » (2 Timothée 3:16).

3.2 La Bible a-t-elle été changée ?

Il est très important pour tout musulman de savoir si la Bible a été changée ou modifiée. Le Coran déclare très clairement et dogmatiquement que la Bible est venue de Dieu et que ses préceptes doivent être acceptés par tout croyant. Un des éléments essentiels de la foi dans l'Islam est de croire les Livres donnés de Dieu avant le Coran. Ainsi, si la Bible n'a pas été modifiée, elle doit être crue par les musulmans. Voici les références des sourates du Coran, qui attestent l'origine divine de la Bible :

- La table (Al Maida. Sourate 5) : 43-48, 68
- Les femmes (Al Nisaa. Sourate 4) : 136
- Le bétail (Al An'am. Sourate 6) : 89, 90
- Les récits (Al Qasas. Sourate 28) : 49
- Les abeilles (Al Nahl. Sourate 16) : 43 (Dans Tafseer Al Jalalin, il est affirmé clairement que « demande au peuple du Livre » (traduction de N.J. Dawood de ce verset) se réfère à ceux qui connaissent la Torah et l'Injil, c'est-à-dire la Bible).

On voit bien, d'après ce qui précède, toute l'importance qu'il y a pour un musulman de savoir si la Bible a été changée après l'apparition du Coran. Elle ne peut évidemment pas l'avoir été avant l'apparition du Coran, sinon Dieu n'aurait pas recommandé un livre qui aurait été corrompu.

3.2.1 Preuves que la Bible n'a pas été changée

a) Tout d'abord, plus de 75 pourcent de la Bible est constitué par l'Ancien Testament. Cet Ancien Testament est la sainte Bible pour les Juifs, et il n'est pas différent de l'Ancien Testament de la Bible des chrétiens. Il est impensable que les Juifs et les chrétiens se soient entendus pour le changer exactement de la même manière, alors que les Juifs rejettent les croyances chrétiennes. Environ 200 ans avant que Christ vienne sur la terre, l'Ancien Testament a été traduit en grec à partir de l'original écrit en hébreu et en araméen ; la traduction, connue sous le nom de version des Septante, a existé de manière ininterrompue depuis ce temps-là jusqu'à aujourd'hui. C'est un fait que beaucoup de passages de l'Ancien Testament condamnent les Juifs pour leur incrédulité et leur désobéissance aux lois de Dieu. S'ils s'étaient occupés de changer quelque chose, ils auraient commencé par changer ces passages.

b) Deuxièmement il y a beaucoup de copies anciennes de la Bible dont la date remonte à des centaines d'années avant l'apparition de la religion de l'Islam. Il y a plus de 5000 manuscrits du Nouveau Testament en grec, et 10000 en latin qui ont été écrit au 2ème et au 3ème siècle. En Égypte, on a trouvé des copies à Alexandrie au nord-ouest, à Ikhmim à l'extrême sud, au Sinaï au nord-est, et tous concordent quant au contenu. Beaucoup d'anciennes copies ont été découvertes en 1947 dans une grotte de Wadi Qumran au nord-ouest de la mer morte ; ils sont connus sous le nom de rouleaux de la mer morte. Toutes ces copies sont semblables à la Sainte Bible que nous avons en main aujourd'hui. Ce sont des faits indéniables, et qui prouvent que la Bible n'a pas été changée.

c) Troisièmement le Nouveau Testament a été traduit en beaucoup de langues aux 2ème et 3ème siècles et beaucoup d'exemplaires existent dans de nombreux pays différents. Comment toutes ces copies dans différentes langues et différents pays auraient-elles pu être rassemblées pour être modifiées de la même manière ? C'est impensable.

d) Finalement, si les chrétiens avaient voulu changer leur Bible, n'auraient-ils pas commencé par changer les passages qui ont été difficiles à interpréter ou qui ont causé des divisions ? La sainte Bible n'a jamais été changée. Ceci est un fait indéniable.

Ceux qui accusent les chrétiens d'avoir changé la Bible devraient être capables de répondre aux questions suivantes : quand a-t-elle été changée ? qui l'a changée ? quelles parties ont été changées, et pourquoi ? Que dit-elle dans la langue originale ? Ils ne peuvent évidemment pas répondre à ces questions simplement parce que la Bible n'a jamais été changée.

3.2.2 Inspiration et traduction

La Bible été donné par l'inspiration de Dieu. C'est un fait attesté dans le Coran, comme nous l'avons vu. À côté de cela il y d'autres preuves, notamment les nombreuses prophéties accomplies littéralement, bien qu'elles aient été écrites longtemps à l'avance. L'influence de la Bible sur les individus, les familles et les sociétés, prouve son origine divine. La Bible entière a été traduite dans des centaines de langues, et des portions de la Bible, notamment les évangiles et le Nouveau Testament, ont été traduits dans environ 2000 langues. Les traducteurs ont pris très grand soin de leur travail. Dans certaines langues comme le français, l'anglais et d'autres, il y a un grand nombre de traductions différentes. Ceci a conduit certains à penser qu'il y a plus qu'une Bible, et que nous ne sommes pas sûrs laquelle est fiable. Le fait est qu'il n'y a qu'une Bible, même s'il y a plus d'une traduction dans la même langue. Cela est également vrai du Coran. J'ai vu quatre traductions différentes du Coran en anglais, celles de Pickthall, G. Sale, A. Yusuf Ali, et N.J. Dawood. Je possède deux d'entre elles. Il y a des différences dans la formulation des phrases, mais il n'y a qu'un Coran.

3.2.3 Qu'en est-il de l'évangile de Barnabas ?

Je suis toujours surpris quand mes amis musulmans me questionnent au sujet de ce livre connu en arabe comme « Injil Barnaba » [l'évangile de Barnabas]. Cela me surprend parce que j'ai chaque fois découvert que la personne qui en parlait n'avait jamais lu, ni même vu, un exemplaire de ce faux évangile. Il y a beaucoup de preuve que ce n'est pas un vrai évangile. Je n'en mentionnerai que quelques-unes. Si quelqu'un est intéressé à creuser ce sujet, je recommande les ouvrages érudits suivants : « The Gospel of Barnabas » [L'évangile de Barnabas] par le Dr. William Campbell, publié en anglais à Rawalpindi, Pakistan, et « Injil Barnaba in the light of History, Sound mind and Religion » [L'évangile de Barnabas à la lumière de l'histoire, du bon sens et de la religion], par Awad Samaan, publié en arabe au Caire en Égypte. En bref ce prétendu évangile est faux et doit être rejeté pour beaucoup de raisons, notamment ses nombreuses erreurs géographiques, historiques et scientifiques. En outre, il contredit aussi bien la Bible que le Coran. Il suffit de dire ici que l'éminent musulman hautement respecté, le Dr Abbas Mahmoud Al Akkad, ancien professeur à la prestigieuse université Al Azhar au Caire, a conseillé aux musulmans de ne pas se laisser prendre à ce faux évangile parce qu'il contredit le Coran. L'une de ces contradictions est l'affirmation selon laquelle Jésus [Issa] dirait qu'il n'est pas le Christ [Al Masih], mais que Mohammed qui vient après lui est Al Masih ! Dans l'encyclopédie arabe Al Mawsooah Al Arabiah Al Moiassarah, à la rubrique « Barnaba », le Dr. Mohammed Shafik Ghorbal déclare que c'est le nom d'un évangile contrefait écrit par un européen du 15ème siècle, et qu'il contient des erreurs énormes dans sa description de l'environnement politique et religieux d'Al Qods [Jérusalem] au temps du Christ. Il attire

aussi l'attention sur la même erreur que celle mentionnée ci-dessus, selon laquelle ce faux évangile prétend qu'Issa [Jésus] a dit ne pas être le Christ, mais qu'il était venu annoncer Mohammed qui devait être le Christ.

Il n'aurait pas été nécessaire de creuser cette question si ce n'était que beaucoup de gens prétendent que c'est le vrai évangile, sans l'avoir ni lu ni vu. Il est évident que c'est un faux évangile.

Pour résumer, nous avons vu que le Coran déclare clairement que la Bible est venue de Dieu. Nous avons aussi donné des preuves que la Bible que nous avons aujourd'hui est la même que celle du début du 7ème siècle quand le Coran est apparu en Arabie. La Bible n'a jamais changé.

« Éternel, ta parole est établie à toujours dans les cieux » Psaume 119 v. 89

4 La crucifixion

4.1 Introduction

Pour parvenir à la connaissance de la vérité, il est essentiel d'en avoir le désir sincère, un désir du cœur, et il faut être déterminé à accepter la vérité, quoi qu'il en coûte. Changer ses croyances religieuses n'est pas facile pour quiconque a des convictions. C'est très douloureux, mais malgré tout, en définitive, les paroles de Christ se vérifient : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira » (Jean 8 v. 32). Pour connaître la vérité, on a parfois besoin de demander à Dieu de la révéler, tout en étant prêt à tout sacrifier si nécessaire. Dieu est toujours prêt à révéler la vérité à celui qui cherche sincèrement, à celui qui persévère à la demander à Dieu. Nous avons vu que la Bible n'avait pas été changée ; voyons donc maintenant ce qu'elle dit sur la mort de Christ.

4.2 La mort de Christ est-elle un fait réel ?

Il y a plusieurs preuves de la véracité de la mort de Christ.

4.2.1 Ancien Testament

L'Ancien Testament parle de la mort de Christ, et il est bien connu que l'Ancien Testament est le Livre Saint des Juifs. Il contient plusieurs prophéties sur la mort de Christ. Les Juifs ne nient pas l'existence de ces prophéties, et beaucoup de leurs érudits religieux ont admis qu'elles concernent le Messie promis [Al Masih], mais ils nient que le vrai Messie soit jamais venu. Ils accusent Jésus [Issa] d'être un imposteur. Quand Il vint, ils ne crurent pas en Lui, et ce fait de le rejeter a aussi été prédit par leurs prophètes, comme nous allons le voir.

Regardons maintenant quelques-unes des prophéties de l'Ancien Testament sur la mort de Christ. La première est Ésaïe 53. Ce chapitre de 12 versets a été écrit environ 700 ans avant la venue de Christ sur la terre. Il y est prédit que la nation d'Israël ne Le croirait pas, bien que Dieu ait montré Sa puissance par Lui (v. 1). Il est aussi prédit que, bien qu'Il fût Celui en qui Dieu trouvait Son plaisir au milieu d'un monde stérile, ou sur une terre aride, Israël n'a rien vu en Lui qui Le leur fasse désirer (v. 2). Non seulement rien chez Lui ne les a attirés, mais ils L'ont effectivement méprisé et L'ont rejeté (v. 3). Israël rejette le fait que Ses souffrances aient été pour d'autres. « Certainement, Lui, a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs ; et nous, nous L'avons estimé battu, frappé de Dieu, et affligé ; mais Il a été blessé pour nos transgressions, Il a été meurtri pour nos iniquités ; le châtiment de notre paix a été sur Lui, et par Ses meurtrissures nous sommes guéris » (v. 4-5). Nous avons tous été comme des brebis perdues, mais Il a porté notre châtiment. « Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait tomber sur Lui l'iniquité de nous tous » (v. 6). Ceci n'a pas besoin de commentaires ; c'est un sommaire de la bonne nouvelle pour l'homme.

En outre ce chapitre nous apprend que Christ est allé volontairement à la croix, et qu'il est resté silencieux, sans se défendre durant ses épreuves (v. 7). Or c'est ce que nous apprenons dans les évangiles. Cela avait été prédit plus de 700 ans à l'avance. Alors qu'Israël avait prévu de Lui donner l'ensevelissement des méchants, soit en jetant son corps dans une fosse commune avec d'autres criminels, soit en laissant Son corps être dévoré par les bêtes sauvages selon l'habitude pour les crucifiés, Dieu décréta qu'Il serait enseveli dans la tombe d'un homme riche (v. 9). C'est exactement ce qui arriva selon le récit des évangiles où nous lisons qu'Il fut enseveli dans la tombe d'un homme noble et riche, Joseph d'Arimatee [Youcef de Al Ramah], comme le relatent Matthieu 27 v. 57-60, Marc 15 v. 43-46, Luc 23 v. 50-53 et Jean 19 v. 38-40. Sa vie sur la terre est décrite par ces mots : « Il n'avait fait aucune violence, et il n'y avait pas de fraude dans Sa bouche » (v. 9). Ceci se réfère à l'absence de péché chez Lui, et à Sa perfection. Sa résurrection est prédite dans ces paroles : « Il verra une semence [cela se réfère à une semence spirituelle, c'est-à-dire les croyants], il prolongera Ses jours... Il verra du fruit du travail de Son âme, et sera satisfait » (v. 10-11). D'autres passages significatifs dans ce chapitre se réfèrent à Sa mort pour nous, et ajoutent : « Il enseignera la justice à plusieurs, et Lui, Il portera leurs iniquités... Il aura livré son âme à la mort... Il aura été compté parmi les transgresseurs [Il a été crucifié entre deux brigands]... Il a porté le péché de plusieurs... Il a intercédé pour les transgresseurs [Il a prié pour eux sur la croix] » (v. 11-12). Ce chapitre à lui seul donne une preuve décisive de la mort de Christ pour nous.

Que font les Juifs incrédules de ce passage ? Pendant près de 1000 ans après Christ, leurs commentateurs ont affirmé que cela concernait le Messie, lequel n'était pas encore venu. Pourtant quand ils découvrirent que de nombreux Juifs, lisant ce passage, se mettaient à poser des questions auxquelles ils ne pouvaient répondre, ils essayèrent de trouver d'autres interprétations. Actuellement, les Juifs n'incluent pas ce chapitre dans leurs lectures religieuses publiques, ni, en fait, dans leurs commentaires. Un collègue juif m'a donné un commentaire sur la Torah. Il y a beaucoup de références à Ésaïe, mais aucune à ce chapitre, parce que ce chapitre donne une preuve catégorique qu'ils ont rejeté leur Messie promis, et ont demandé Sa mort.

4.2.2 Autres prophéties de l'Ancien Testament

Il y a plusieurs autres passages de l'Ancien Testament qui se réfèrent à la mort de Christ. Le prophète David, mille ans avant Christ, a parlé prophétiquement de Ses mains et de Ses pieds percés (Psaume 22 v. 16), ce qui à l'évidence n'est pas arrivé à David, mais à Christ lorsqu'il fut cloué à la croix. De la même manière, David parle de ce qu'on Lui a donné du vinaigre quand Il eut soif (Psaume 69 v. 21), ce qui est aussi arrivé à la croix (Jean 19 v. 28-30). De plus David parle de partager Ses vêtements et de jeter le sort sur Sa robe (Psaume 22 v. 18). Tous ces détails ont eu lieu lors de la crucifixion, comme le relatent les évangiles.

Le prophète Zacharie, environ 400 ans avant la venue de Christ, parle de Son côté percé par une lance (Zacharie 12 v. 10), ce que le soldat romain fit pour s'assurer que Christ était effectivement mort (Jean 19 v. 32-34). De nombreux détails sont donnés dans l'Ancien Testament en relation avec la mort de Christ sur la croix, et avec les événements qui s'y rattachent. Tout a été accompli exactement comme cela avait été prédit, parce que l'Auteur de la Bible est Dieu, qui connaît la fin depuis le commencement.

Dans l'Ancien Testament, on trouve de nombreux récits relatifs à des personnes et des événements qui sont un type ou une image de la mort de Christ. Ces événements ont réellement eu lieu, et pourtant, quand nous les étudions, nous ne pouvons manquer d'y voir des leçons qui attirent notre attention sur le fait que Christ est mort pour notre rédemption [rachat]. Un bon exemple de cela se trouve dans l'histoire d'Abraham offrant son fils, dont le récit est en Genèse 22. Par obéissance au commandement de Dieu, Abraham prit son fils

pour l'offrir en sacrifice. En route vers le lieu où il allait l'offrir, son fils, ne sachant pas qu'il allait être le sacrifice, lui demanda : « Mon père ! Voici le feu et le bois ; mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » Et Abraham dit : « Mon fils, Dieu se pourvoira de l'agneau pour l'holocauste ». Finalement quand il eut mis son fils sur l'autel, et qu'il était sur le point de l'immoler, « l'Ange de l'Éternel lui cria des cieux, et dit : Abraham ! Abraham ! N'étends pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais rien ». Abraham avait prouvé son obéissance absolue à Dieu. Alors Abraham leva les yeux et vit derrière lui un bélier retenu à un buisson par les cornes. Il le prit et l'offrit en sacrifice à la place de son fils.

Cette histoire vraie nous enseigne le besoin que nous avons d'un rédempteur. Le bélier était seulement un symbole, ou un type du vrai Rédempteur. Certainement, un bélier n'était pas un sacrifice coûteux, ni un « grand abattage » (zabn azeem). Après tout, Abraham était très riche et offrir un bélier à la place de son fils ne lui coûtait pas beaucoup. Il n'avait d'ailleurs même pas payé ce bélier. Dieu s'était pourvu Lui-même du sacrifice. Le bélier était un type, ou une image, du vrai Rédempteur. La Bible affirme clairement que le sang des animaux, que ce soit des moutons, des chèvres ou des bœufs, ne peut ôter de dessus nous la culpabilité de nos péchés (Hébreux 10 v. 4). Des millions de moutons ont été offerts par les Juifs au cours des siècles, mais quand Christ vint, Jean le baptiseur [connu en Islam comme Yahia Ibn Zakarya] le désigna et dit : « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! » (Jean 1 v. 29). Tous les sacrifices d'animaux n'étaient rien de plus que des images du vrai Rédempteur, Jésus Christ.

Un autre exemple c'est l'agneau de la Pâque. Quand Dieu était sur le point de faire sortir le peuple hors d'Égypte, Il donna au prophète Moïse des instructions importantes. Il lui dit que chaque maison devait prendre un agneau, sans aucun défaut, l'égorger et mettre le sang sur les poteaux et le linteau de la porte. Dieu allait tuer tous les premier-nés en Égypte, mais Il avait promis d'épargner ceux qui avaient le sang sur les portes à l'extérieur. Il dit à Moïse que, quand Il verrait le sang, Il ne permettrait pas à l'ange destructeur de tuer leurs fils. C'est ce qui eut lieu effectivement, mais c'est aussi une image de la mort de Christ qui est le fondement de notre salut. L'Ancien Testament contient de nombreux exemples de ce genre.

En résumé donc, l'Ancien Testament annonçait clairement la mort de Christ, à la fois par des déclarations claires comme Ésaïe 53, et par des types et des images.

4.2.3 Le Nouveau Testament

Le Nouveau Testament nous enseigne que Christ est mort sur la croix et est ressuscité le troisième jour. Christ l'a dit à l'avance à Ses disciples. Les citations suivantes de l'évangile de Matthieu devraient suffire (les autres évangiles attestent aussi des mêmes faits). « Dès lors Jésus commença à montrer à Ses disciples qu'il fallait qu'il aille à Jérusalem, et qu'il souffre beaucoup de la part des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il soit mis à mort, et qu'il soit ressuscité le troisième jour » (Matthieu 16 v. 21). « Et comme ils séjournèrent en Galilée, Jésus leur dit : Le fils de l'homme [un titre qu'il s'applique souvent à Lui-même] va être livré entre les mains des hommes ; et ils Le feront mourir ; et le troisième jour Il sera ressuscité. Et ils furent fort attristés » (Matthieu 17 v. 22-23). « Voici, nous montons à Jérusalem, et le fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes, et ils Le condamneront à mort ; et ils Le livreront aux nations pour s'en moquer, et Le fouetter, et Le crucifier ; et le troisième jour Il ressuscitera » (Matthieu 20 v. 18-19).

En outre, dans ce même chapitre 20 au verset 28, Il leur dit que c'est pour cela qu'Il est venu sur la terre. Il est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner Sa vie en rançon pour plusieurs. Beaucoup d'autres versets pourraient être cités dans lesquels Christ dit à l'avance à Ses disciples qu'Il mourrait et ressusciterait le troisième jour. En fait, Il leur dit aussi quand et comment Il mourrait. En Matthieu 26 v. 1-2, nous lisons : « Et il arriva, lorsque Jésus eut achevé tous ces discours, qu'Il dit à Ses disciples : Vous savez que la Pâque est dans deux jours, et le fils de l'homme est livré pour être crucifié ». Il est intéressant de noter que, six siècles auparavant, le prophète Daniel avait donné une prophétie dans laquelle il disait que Christ mourrait exactement à ce moment-là ! (Daniel 9 v. 26).

Chacun des quatre évangiles raconte en détail beaucoup d'événements qui sont arrivés quand Christ a été amené devant les autorités religieuses, et ensuite devant les autorités civiles, et quand il a été emmené à la croix. Aucun lecteur de ces récits de Matthieu 26 à 27, Marc 14 à 15, Luc 22 à 23, et Jean 18 à 19, ne manquera de voir qu'ils montrent clairement et de manière convaincante, que c'est Christ qui a été arrêté et cloué à la croix, qui est mort, et qui a été enseveli. Marie, la mère de Jésus, était près de la croix, et a vu son propre Fils ; elle savait que c'était bien Lui qu'ils tuaient. Jean, le disciple qui était très proche de Lui, se tenait aussi là. Il a été un témoin oculaire. Les paroles mêmes que Christ a prononcées sur la croix n'auraient pas pu être dites par qui que ce soit d'autre. La première chose qu'Il dit fut : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc 23 v. 34). Judas n'aurait pas dit cela. Et personne d'autre n'aurait pu dire au brigand qui se repentait et crut en Jésus : « En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Luc 23 v. 43). Christ seul pouvait dire cela, et personne d'autre. Puis il y eut Ses toute dernières paroles sur la croix : « Père ! Entre tes mains je remets mon esprit » (Luc 23 v. 46). Que tous ceux qui cherchent sincèrement lisent le récit dans chacun des quatre évangiles. Ils n'auront aucun doute sur le fait de la mort de Christ à la croix. Il est évident que les disciples n'ont pas maquillé l'histoire de Sa mort. En fait, ils étaient tristes et abattus, jusqu'à ce qu'ils Le voient après Sa résurrection.

Après Sa résurrection, Christ est apparu à Ses disciples plusieurs fois pendant une période de 40 jours, leur donnant des preuves infaillibles de ce qu'Il était ressuscité d'entre les morts. Ils n'avaient aucun doute sur Sa mort, mais Il voulait leur prouver qu'Il était réellement et physiquement ressuscité. Ce fait est établi dans chacun des quatre évangiles. En Luc 24 v. 44-48, Il leur explique aussi que Sa mort et Sa résurrection étaient un accomplissement de ce qui avait été prédit dans les prophéties de l'Ancien Testament. Et c'est cela qui devait être l'essence du message du salut qui devait être prêché à toutes les nations. En Jean 20 v. 19-20, nous apprenons que le soir du jour même de Sa résurrection, Il apparut à Ses disciples et leur dit : « Paix vous soit ! » et Il leur montra Ses mains où ils pouvaient voir la place des clous, et Son côté qui avait été percé par la lance du soldat romain. Il leur prouva ainsi qu'Il est Celui qui a été crucifié, et non pas quelqu'un d'autre qui aurait pris Sa place.

En résumé, les preuves que Christ mourut sur la croix comprennent donc :

- les prophéties de l'Ancien Testament qui parlent de Sa mort,
- les paroles de Christ disant à Ses disciples à l'avance qu'Il mourrait et ressusciterait,
- les récits détaillés de la mort de Christ dans les quatre évangiles,
- les apparitions de Christ à Ses disciples après Sa résurrection, et Ses explications des raisons de Sa mort à la croix,

Il ne devrait donc y avoir aucun doute quant à la véracité de ce fait important.

4.2.4 Réponse à une objection

Plusieurs ont soulevé l'objection suivante : pourquoi Dieu ne L'a-t-Il pas sauvé ? Christ a-t-Il été vaincu par ces méchants ? Ce n'est pas une question déraisonnable. Si Christ avait été vaincu ou forcé à mourir, on serait alors en droit de poser ces questions. Mais nous avons vu que Christ avait déjà dit à Ses disciples qu'Il était venu donner Sa vie en rançon pour plusieurs, c'est-à-dire qu'Il était venu mourir à notre place. Oui, Christ aurait pu se sauver Lui-même s'Il l'avait voulu. Quand Judas vint avec les soldats pour L'arrêter, Il dit à Ses disciples qui voulaient Le défendre que, s'Il voulait, Il pouvait demander au Père d'envoyer des armées d'anges pour détruire ces gens, mais « comment donc seraient accomplies les Écritures, qui disent qu'il faut qu'il en arrive ainsi ? » (Matthieu 26 v. 54). En fait,

Jésus aurait pu les vaincre d'une seule parole. En Jean 18 v. 4-6, nous apprenons que, quand les soldats vinrent avec Judas pour L'arrêter, de nuit dans le jardin, Il leur demanda qui ils cherchaient. Quand ils dirent : « Jésus le Nazaréen », Il leur dit : « C'est moi », et ils reculèrent et tombèrent par terre. Il aurait certainement pu se sauver Lui-même à ce moment-là.

Le fait que Jésus Lui-même ne s'est pas sauvé de la mort a rendu perplexes ceux qui Le voyaient sur la croix. Ils disaient que, si Dieu avait trouvé Son plaisir en Lui, Il L'aurait délivré de la mort. Il est intéressant que le prophète David mentionne cela dans les Psaumes, 1000 ans avant la venue de Christ : « Tous ceux qui Me voient se moquent de Moi ; ils ouvrent la bouche, ils hochent la tête : Il se confie à l'Éternel : qu'Il Le fasse échapper, qu'Il Le délivre, car Il prend son plaisir en Lui ! » (Psaume 22 v. 7-8). Mais Christ ne s'est pas délivré de la mort parce qu'Il y avait des raisons très importantes pour qu'Il meure volontairement sur la croix.

Christ annonça des cieus,

« Je suis le vivant ; et j'ai été mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles » (Apocalypse 1 v. 17-18).

4.3 La mort de Christ est-elle importante ?

La mort de Christ n'est pas seulement un fait, appuyé, comme nous l'avons vu, par beaucoup de preuves infaillibles, mais c'est aussi un fait très important. C'est l'essence même de l'évangile. Le mot évangile signifie bonne nouvelle. L'apôtre Paul, écrivant aux croyants de Corinthe (en Grèce), dit : « Or je vous fais savoir, frères, l'évangile [c'est-à-dire la bonne nouvelle] que je vous ai annoncé, que vous avez aussi reçu, et dans lequel vous êtes, par lequel aussi vous êtes sauvés... que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, et qu'Il a été enseveli, et qu'Il a été ressuscité le troisième jour, selon les Écritures » (1 Corinthiens 15 v. 1-4). « Selon les Écritures » signifie comme cela est écrit dans l'Ancien Testament.

Pour comprendre l'importance de la mort de Christ, et l'absolue nécessité de celle-ci, nous avons besoin de connaître les faits suivants :

- nous avons tous péché,
- Dieu est saint, et ne peut pas ignorer le péché,
- Dieu aime l'homme ; il a une grande valeur à Ses yeux,
- En sauvant l'homme, Dieu doit être juste et miséricordieux en même temps.

4.3.1 Nous avons tous péché

La Sainte Bible, qui est la parole inspirée de Dieu, déclare que « tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (Romains 3 v. 23). De nombreux versets dans la Bible affirment ce fait. Notre conscience crie aussi en nous pour nous dire que nous avons péché. Le sage roi Salomon, fils du prophète David, dit qu'il n'y a pas d'homme qui vive sur la terre et qui ne pèche pas, même si on le considère comme une bonne personne (voir Ecclésiaste 7 v. 20). Mais qu'est-ce que le péché ? Certains pensent que le péché, ce ne sont que les très mauvaises choses comme le vol, le meurtre, l'adultère et le blasphème. Mais le péché peut prendre la forme d'une transgression, c'est-à-dire de la violation d'un commandement, ou simplement ne pas être correct. Dans la langue arabe, qui est une langue sémitique comme l'hébreu, si quelqu'un ne donne pas la bonne réponse à une question, on dit qu'il « akhta'a ». On utilise le même mot pour commettre un péché tel que le vol. Autrement dit, toutes les fois que nous faisons ce qui ne convient pas à la sainteté de Dieu et à Sa gloire, nous péchons. Si nous commettons l'adultère, nous péchons par transgression d'un commandement, mais si nous entretenons des pensées impures, ou que nous regardons des images obscènes, nous péchons en faisant ce qui ne convient pas à la sainteté de Dieu. C'est pourquoi Christ dit que si un homme regarde une femme pour la convoiter, il a commis adultère dans son cœur (Matthieu 5 v. 28).

Souvenons-nous que Dieu est présent partout, qu'Il voit tout ce que nous faisons, et qu'Il entend tout ce que nous disons. Dire un mensonge en Sa présence, c'est comme si on L'ignorait ou qu'on Lui manquait de respect. La même chose s'applique aux plaisanteries grossières, et aux rires quand on les écoute. Je donne tous ces détails parce qu'on a généralement une très faible idée de ce qu'est le péché. Nous ne réalisons pas non plus la gravité du péché : c'est une insulte à Dieu. Quand le prophète David pécha, Dieu ne dit pas qu'il était un prophète, et qu'il avait donc des privilèges spéciaux. Il envoya un autre prophète lui dire qu'en péchant, il méprisait Dieu. Voilà la gravité du péché.

Outre les péchés que nous commettons, il y a les péchés par omission. Si je vois une personne dans le besoin et que je suis en mesure de l'aider, mais que je ne le fais pas, je commets un péché. La Bible dit que « pour celui donc qui sait faire le bien et qui ne le fait pas, pour lui c'est pécher » (Jacques 4 v. 17).

Il découle donc de tout ce que nous avons dit que nous avons tous péché, et que le péché est quelque chose de très grave.

4.3.2 Dieu est saint et ne peut ignorer le péché

Il nous est impossible, même pour le plus religieux et le plus pieux d'entre nous, de saisir à quel point Dieu est saint. L'Ancien et le Nouveau Testament parlent de manière répétée de Sa sainteté. Ses yeux sont trop purs pour voir le mal. Le prophète Ésaïe eut un aperçu de la sainteté de Dieu dans une vision. Les expressions utilisées sont symboliques, et elles expriment que Sa sainteté était telle, qu'il fallait que les anges se couvrent la face, étant incapables de regarder cette gloire. Il vit dans la vision, que les anges proclamaient continuellement Sa sainteté, en disant qu'Il est « saint, saint, saint ». Malgré qu'il n'ait qu'entrevu la gloire de Dieu, Ésaïe cria, saisi d'une grande peur parce qu'il réalisa que lui, un pécheur, avait été placé devant la gloire et la sainteté inégalables de Dieu. Pour comprendre le châtement mérité par le péché, nous devons voir la laideur du péché en contraste avec la grandeur et la sainteté de Dieu. Si un élève insulte un camarade, il mérite une punition limitée, mais s'il insulte un professeur, il mérite une punition plus grande. S'il insulte le directeur, la punition sera encore plus grande ; si enfin, il insulte le Premier Ministre, ou pire que tout, le roi ou le président, sa punition sera d'autant plus grande ! Maintenant, arrêtons-nous un moment, et réfléchissons à ce que nous méritons comme pécheurs. Si la punition est d'autant plus grande que la personne insultée est plus grande, que dire alors quand on insulte Celui dont la grandeur et la sainteté sont illimitées, infinies et éternelles ? La réponse est évidente et terrifiante.

4.3.3 Dieu aime l'homme qui a une grande valeur à Ses yeux

La plupart des gens ne réalisent généralement pas cette vérité. On croit en général que Dieu est miséricordieux et compatissant, mais on ignore généralement qu'Il aime les hommes. Et pourtant c'est un fait sur lequel la Sainte Bible insiste. L'âme humaine a un grand prix pour Dieu. Christ dit que l'homme devrait estimer son âme plus que ses possessions terrestres. Ses paroles exactes sont les suivantes : « Car que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme ; ou que donnera un homme en échange de son âme ? » (Matthieu 16 v. 26).

Il est dit dans la Bible que l'amour de Dieu pour les êtres humains est la raison pour laquelle Christ a dû passer par la mort, comme nous le verrons. Lors de la création de l'homme, Dieu prouva que l'homme avait de la valeur à Ses yeux. Tout d'abord, en créant l'homme, Dieu dit : « Faisons l'homme à Notre image, selon Notre ressemblance », et Il donna à l'homme la domination sur les autres créatures (Genèse 1 v. 26). Il ne dit cela pour aucune autre créature. Deuxièmement, Il souffla dans l'homme une respiration de vie, et

l'homme devint une âme vivante, une âme qui demeure pour l'éternité. Troisièmement, Dieu bénit l'homme, et parla avec lui après l'avoir créé, lui donnant de nombreux privilèges. Quatrièmement, avant de le créer, Il créa tout ce qui était nécessaire pour son confort et son plaisir, et après l'avoir créé, Il l'installa dans le beau Jardin d'Éden (voir Genèse 1 à 2). En fait Dieu s'est toujours plu à bénir les hommes. Même après que l'humanité soit devenue si corrompue que Dieu fit venir le Déluge aux jours de Noé, Il recommença ensuite à bénir la race humaine. Et quand Il appela Abraham, Il promit de le bénir, et de bénir toutes les nations de la terre par le Messie qui serait issu de la descendance d'Abraham.

Nous sommes vraiment stupéfaits quand nous pensons combien Dieu aime l'humanité et l'estime. Le prophète David aussi, en regardant la création de Dieu, les cieux, la lune, les étoiles qu'Il a créés, — disait qu'il était stupéfait que Dieu se soucie de l'homme et l'honneur (Psaume 8). Le Dieu saint aime l'homme pécheur, mais Il hait son péché. Son amour et Sa miséricorde ne peuvent pas exister aux dépens de Sa sainteté.

4.3.4 En sauvant l'homme, Dieu doit être en même temps juste et miséricordieux

Il est impossible à un juge humain traitant un grand crime d'être à la fois absolument juste et très miséricordieux. S'il pardonne au criminel, il peut être miséricordieux, mais non pas juste. Et s'il prononce la sentence méritée, il est juste, mais non pas miséricordieux. Il est possible d'être partiellement miséricordieux et partiellement juste, mais Dieu doit exécuter pleinement la justice et montrer une miséricorde infinie. C'est ce qui a été accompli dans la mort volontaire de Christ pour nous. Quand Il est mort sur la croix, Christ a porté le châtement pour les péchés de tous ceux qui Le prennent comme Sauveur.

C'est parce que les faits ci-dessus sont généralement inconnus, que beaucoup trouvent difficile de croire que Christ est mort pour nous. En fait la Bible dit : « car la parole de la croix est folie pour ceux qui périssent, mais à nous qui obtenons le salut elle est la puissance de Dieu » (1 Corinthiens 1 v. 18).

Ceci suscite bien sûr des questions auxquelles il faut répondre.

a) Première question : Pourquoi fallait-il que ce soit Christ qui meure pour nous ?

Il est bien connu que vous ne pouvez pas racheter un objet de valeur avec quelque chose de moindre valeur. Par exemple, vous ne pouvez pas racheter des bijoux de grande valeur, valant des milliers d'euros, avec vingt euros. De même le Rédempteur de l'humanité doit être Celui dont la valeur est infinie aux yeux de Dieu, et qui peut ainsi sauver quiconque Le reçoit par la foi. Dieu dit de Christ qu'Il est Son Fils bien-aimé en qui Il a trouvé Son plaisir. Et la Bible enseigne qu'en Christ toute la plénitude de la déité s'est plu à habiter. Il a donc pu racheter tous ceux qui croient en Lui. On ne pouvait dire cela d'aucun prophète et d'aucun apôtre.

Une autre exigence pour racheter l'homme déchu (= accomplir la rédemption), c'est que le Rédempteur devait être pur, quelqu'un qui n'avait jamais péché en pensée, en parole ou en action. C'est vrai de Christ et de Lui seul. Tous les prophètes et apôtres ont admis avoir péché. Moïse admet ses péchés et les péchés de son peuple au Psaume 90 verset 8 quand il dit à Dieu : « Tu as mis devant toi nos iniquités, devant la lumière de ta face nos fautes cachées ». C'était Moïse, le grand prophète [Kalimullah] qui disait cela, alors qu'en est-il de vous et de moi ? Dieu ne lui a pas permis d'entrer dans le pays de Canaan à cause d'une faute qui nous semble bien petite. Au lieu de parler au rocher pour donner de l'eau comme Dieu le lui avait dit, il frappa le rocher de son bâton. Cela ne semble pas si grave, mais Dieu considéra que cela Le déshonorait parce qu'il n'avait pas fait exactement ce que Dieu lui avait dit de faire.

Le grand prophète Ésaïe a eu le sentiment d'être complètement fini et ruiné après avoir entrevu la sainteté de Dieu (Ésaïe 6 v. 1-5). David trempait son lit de larmes à la pensée de ses péchés (Psaume 6 v. 6), et demandait à Dieu de le purifier et de lui créer un cœur nouveau (Psaume 51 v. 10). L'apôtre Jean dit que si nous prétendons que nous n'avons pas de péché, nous mentons et nous nous trompons nous-mêmes (1 Jean 1 v. 8). L'apôtre Pierre dit au Seigneur Jésus : Seigneur, je suis un homme pécheur (Luc 5 v. 8) ; et l'apôtre Paul se décrit lui-même comme le premier des pécheurs (1 Timothée 1 v. 15). Où pouvons-nous trouver un homme pur ? En Christ seul, duquel la Bible dit : « Il n'a pas connu le péché » (2 Corinthiens 5 v. 21), « Il n'a pas commis de péché » (1 Pierre 2 v. 22) et « il n'y a point de péché en Lui » (1 Jean 3 v. 5). C'est de Christ seul qu'il pouvait être dit qu'Il n'avait pas commis de péché, qu'Il ne connaissait pas le péché et qu'Il n'y avait pas de péché en Lui. C'est la raison pour laquelle Christ seul pouvait être le Rédempteur de l'humanité (= Celui qui la rachète). Personne d'autre ne le pouvait.

b) Deuxième question : Ne pourrions-nous pas nous sauver par nos bonnes œuvres ?

Malheureusement, beaucoup de personnes, dans presque toutes les religions, croient que les bonnes œuvres peuvent les sauver du châtement que méritent leurs péchés. Ils croient qu'au jour du Jugement, Dieu mettra leurs bonnes œuvres sur un des plateaux de la balance et leurs mauvaises actions sur l'autre, et que cela déterminera leur sort. Mais connaissons-nous le poids de chacun de nos péchés ? Combien pèse un mensonge ? Et combien pèseront tous les mensonges d'une vie entière ? De la même façon, combien pèsent l'immoralité, la malhonnêteté, la cupidité, et tous les autres péchés ? C'est vraiment une pensée effrayante. Il faut considérer le péché à la lumière de la sainteté de Dieu, et non selon notre propre estimation.

Réfléchissons un peu à nos bonnes œuvres ; quel poids ont-elles ? Combien cela coûte-t-il d'acheter un palais sur la terre, et d'y vivre 50 ou 60 ou 100 ans ? Et combien cela coûte-t-il d'acheter une place au ciel pour l'éternité ? Ami, aucun d'entre nous n'a de quoi gagner une place au ciel. Le ciel est la demeure de Dieu, et même si un homme ne péchait jamais, il pourrait seulement espérer ne pas être jeté en enfer, mais sans avoir aucun droit pour le ciel.

Savez-vous que nos bonnes œuvres sont souvent gâtées par l'orgueil ou le désir d'être loué par les hommes ? Il n'est pas étonnant que le prophète Ésaïe dise que « toutes nos justices sont comme un vêtement souillé » (Ésaïe 64 v. 6), se référant par-là à l'accomplissement d'activités religieuses alors qu'en même temps nous commettons des péchés. J'ai vu une fois un homme prier dans le hall d'entrée d'un grand immeuble à plusieurs étages d'appartements. Alors qu'il priait, un jeune garçon entra bruyamment. L'homme en prière prononça alors un torrent d'injures accompagnées de malédictions. L'enfant partit en courant, et l'homme reprit sa prière. Une telle prière peut-elle être acceptée, quel que soit le nombre de fois que l'homme ait purifié son corps ? Les bonnes œuvres et la bonne conduite, — nous devons les pratiquer, mais elles n'effacent pas nos péchés. C'est une vérité très importante : les bonnes œuvres n'annulent pas les mauvaises. Si un homme tue quelqu'un, il est un meurtrier indépendamment du nombre de bonnes œuvres qu'il a accomplies auparavant. Et si quelqu'un ne commettait qu'un seul péché, cela suffirait pour qu'il soit pécheur.

Il n'est pas étonnant que la Bible nous dise que, sur la base de la loi (Shari'a), personne ne peut être justifié aux yeux de Dieu (Romains 3 v. 20). La loi de Dieu se borne à montrer que nous sommes tous pécheurs. Il est désastreux de se confier dans nos bonnes œuvres. Jésus Christ l'a illustré au moyen d'une histoire relatée en Luc 18 v. 9-14 : Deux hommes allèrent prier ; l'un d'eux était un homme très religieux d'une secte très stricte, tandis que l'autre était l'un de ces percepteurs d'impôts connus pour leur méchanceté et leur malhonnêteté ; l'homme religieux commença à prier et à remercier Dieu de ce qu'il n'était pas comme les autres hommes qui sont ravisseurs, injustes et adultères ; il remercia Dieu de ce qu'il n'était pas un homme mauvais comme ce percepteur, et de ce qu'il jeûnait deux fois par semaine (c'est-à-dire 104 jours par an), et de ce qu'il donnait 10 pourcent de son revenu dans des buts religieux ; le percepteur priait aussi, mais il n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ; il se frappait la poitrine et disait : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ! » (Luc 18:13). Autrement dit, l'un était religieux et faisait de bonnes œuvres, et pensait que Dieu l'accepterait sur cette base-là. Il se considérait meilleur que les autres, et humainement parlant il l'était. L'autre reconnaissait son état

de pécheur, et demandait la miséricorde de Dieu. Écoutons maintenant ce que Christ dit d'eux. Il déclare que l'homme qui retourna chez lui justifié était celui qui reconnaissait son état de pécheur, et son indignité au point de ne pas même oser lever les yeux vers le ciel. Au contraire, la prière de l'homme religieux, qui pensait être meilleur que les autres, était sans valeur.

c) Troisième question : Le salut est-il par une combinaison de bonnes œuvres et de la grâce de Dieu ?

Autrement dit, peut-on être sauvé en partie par nos bonnes œuvres et en partie par la grâce de Dieu ? À première vue, cela semble raisonnable, et c'est ce que la plupart des gens pensent. « Nous faisons notre part » disent-ils, « et Dieu fera la Sienne ». Mais que dit Dieu de cela ? Il dit que le salut est tout par grâce, et non par les œuvres. Les bonnes œuvres ont leur place, mais elles sont le fruit du salut. Elles ne nous font pas gagner le salut. Voici quelques versets de la Bible, la Parole inspirée de Dieu :

- « Car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie » (Éphésiens 2 v. 8-9),

- « en Christ nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce » (Éphésiens 1 v. 7),

- « étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus » (Romains 3 v. 24).

Ces versets nous montrent que nous sommes sauvés par Sa grâce, par une faveur imméritée. Nous apprenons que cette grâce est offerte sur la base de l'œuvre rédemptrice de Christ à la croix. La grâce est l'offre de Dieu à l'homme, et la foi est l'acceptation par l'homme de l'offre de Dieu. En Romains 11 v. 6 nous apprenons aussi que si c'est par grâce, cela ne peut pas être par les œuvres. C'est l'enseignement clair de Dieu dans Sa Parole inspirée. Cependant plusieurs posent la question suivante : Si le salut est par grâce par la foi, est-il alors possible que quelqu'un croie, et puis fasse ce qu'il veut, et qu'il soit quand même sauvé ? La réponse est que le vrai croyant désire faire seulement ce qui plaît à Dieu. La vraie foi, qui signifie avoir reçu Christ dans son cœur, est accompagnée d'une nouvelle naissance spirituelle. La personne devient une nouvelle personne qui aime la justice, et qui hait le mal. La foi qui ne produit aucun changement dans la vie de la personne, n'est pas une vraie foi ; c'est simplement être d'accord avec une croyance.

d) Quatrième question : Est-il juste que Dieu ait puni Jésus pour nos péchés ?

Nous devons réaliser que Christ s'est offert volontairement pour notre salut. Il n'a pas été forcé de le faire. Il a dit à Ses disciples qu'Il était venu « pour donner Sa vie en rançon pour plusieurs » (Matthieu 20 v. 28). Il a dit aussi : « Moi, je suis le Bon Berger : le Bon Berger met sa vie pour les brebis » (Jean 10 v. 11). Parlant de Sa mort et de Sa résurrection, il dit aussi : « À cause de ceci le Père M'aime, c'est que Moi Je laisse Ma vie, afin que Je la reprenne. Personne ne Me l'ôte, mais Moi, Je la laisse de Moi-même ; J'ai le pouvoir de la laisser, et J'ai le pouvoir de la reprendre : J'ai reçu ce commandement de Mon Père » (Jean 10 v. 17-18). Nous voyons donc qu'Il est mort volontairement, et Sa volonté était la même que celle de Son Père. Tout cela devrait attirer notre attention sur Son amour qui dépasse toute compréhension humaine, et nous conduire à L'aimer et à Le remercier.

En résumé, nous voyons que la mort de Christ est un fait historique précis et indéniable, et qu'elle était nécessaire pour notre salut. Nous voyons aussi que personne d'autre n'aurait pu être notre Sauveur, et que Christ est mort volontairement. En outre, nous ne pouvons pas nous sauver nous-mêmes. Dieu a déclaré clairement qu'il n'y a de salut en aucun autre que Jésus Christ, « car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4 v. 12).

« Mais Dieu constate [démontre] son amour à Lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Romains 5 v. 8).

5 La Trinité

5.1 Est-ce du polythéisme ?

Avant de discuter de ce sujet très important, il est essentiel de réaliser le fait capital enseigné par la Bible, qu'il n'y a qu'un seul Dieu. L'Ancien et le Nouveau Testament enseignent tous les deux ce fait essentiel. Voici quelques citations :

- « Sache donc aujourd'hui, et médite en ton cœur, que l'Éternel est Dieu dans les cieus en haut, et sur la terre en bas : il n'y en a point d'autre » (Deutéronome 4 v. 39).

- « Écoute, Israël : L'Éternel, notre Dieu, est un seul Éternel. Et tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton coeur, et de toute ton âme, et de toute ta force » (Deutéronome 6 v. 4-5).

- « Ainsi dit l'Éternel... Je suis le premier, et Je suis le dernier ; et hors Moi il n'y a pas de Dieu » (Ésaïe 44 v. 6).

- « Moi, Je suis l'Éternel, et il n'y en a point d'autre ; il n'y a point de Dieu si ce n'est Moi » (Ésaïe 45 v. 5).

- « Hors Moi, il n'y a pas de Dieu ; - de Dieu juste et Sauveur, il n'y en a point si ce n'est Moi. Tournez-vous vers Moi, et soyez sauvés, vous, tous les bouts de la terre ; car Moi, Je suis Dieu, et il n'y en a pas d'autre » (Ésaïe 45 v. 21-22).

- « N'y a-t-il pas pour nous tous un seul père ? Un seul Dieu ne nous a-t-il pas créés ? » (Malachie 2 v. 10).

- « Il est écrit : « Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras Lui seul » (Matthieu 4 v. 10).

- « Il y a un Dieu, et il n'y en a point d'autre que Lui » (Marc 12 v. 32).

- « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire l'un de l'autre et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ? » (Jean 5 v. 44).

- « Or un médiateur n'est pas médiateur d'un seul, mais Dieu est un seul » (Galates 3 v. 20).

- « car Dieu est un, et le médiateur entre Dieu et les hommes est un, l'homme Christ Jésus » (1 Timothée 2 v. 5).

- « Tu crois que Dieu est un ; tu fais bien » (Jacques 2 v. 19).

Beaucoup d'autres versets pourraient être cités pour prouver ce fait capital qu'il n'y a qu'un seul Dieu, — fait que la Bible nous enseigne très clairement et avec beaucoup d'insistance.

Il est évident dès lors que l'enseignement biblique chrétien n'est pas celui du polythéisme.

5.2 La signification de la Trinité

Que veut-on dire donc par « la Trinité » ? Ce mot ne se trouve pas dans la Bible. Certains ont utilisé le mot « tri-unité » qui ne se trouve pas non plus dans la Bible. C'est un essai sincère pour utiliser le langage humain pour décrire une vérité théologique majestueuse en relation avec la nature et l'être de Dieu. Il doit être évident à toute personne raisonnable que certains faits relatifs à Dieu dépassent la compréhension humaine.

Ayant vu que la Bible nous enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu, il doit être clair que Son unicité diffère de celle de l'homme. L'homme est limité par son unicité, et ceci est aussi vrai de tous les autres êtres créés. On ne peut pas être en même temps au Caire en Égypte, et à Rabat au Maroc. Mais peut-on dire la même chose pour le seul Dieu vivant et vrai, le Créateur ? Bien sûr que non. Dieu peut être en même temps sur Son trône dans les cieus, et sur cette terre, s'Il le désire. Nous ne voulons pas dire qu'une partie de Lui serait dans les cieus, et une autre partie sur la terre, parce que Dieu n'est pas divisé. Il peut être sur Son trône dans les cieus dans toute Sa majesté et toute Sa gloire, et en même temps sur cette terre, parce qu'Il est Dieu. Nous ne pouvons pas analyser cela avec les règles de la physique et des mathématiques, parce que Dieu est au-dessus de toutes ces règles. Il a mis Sa création sous les règles des mathématiques, de la physique, de la chimie, etc., mais Il est Lui-même au-dessus de toutes ces règles. Nous pouvons dire que $1+1+1=3$ à propos des êtres créés, de la matière, mais Dieu est Esprit. Il n'est pas soumis à ces règles. Si quelqu'un se sent frustré à

ce propos, il est en réalité frustré de ce que lui-même n'est pas Dieu ! Donc nous redisons que Dieu peut être dans le ciel et sur la terre en même temps, et Il est encore Un seul Dieu et non pas deux. Et c'est ce qui est arrivé quand Christ est venu sur la terre comme homme. La seule façon de connaître les faits relatifs à Dieu, c'est au moyen de ce qu'Il Lui a plu de nous révéler dans les Saintes Écritures. Dans les Saintes Écritures, Dieu nous dit clairement, en ce qui concerne Christ, que « sans contredit, le mystère de la piété est grand : - Dieu a été manifesté en chair » (1 Timothée 3 v. 16). C'est ce qu'on appelle communément l'incarnation, un autre terme non-biblique, mais qui définit un fait biblique.

5.2.1 L'incarnation

L'incarnation se réfère à la venue de Dieu sur la terre dans un corps humain. Tout d'abord, cela peut sembler une chose étrange, au moins pour certains, — une chose difficile à croire. Et pourtant cela nous apprend que Dieu aime beaucoup l'homme, un amour qui dépasse la compréhension humaine. Étant d'une nature pécheresse, nous ne pouvons pas imaginer un tel amour. Mais l'amour de Dieu est divin. Cela nous apprend aussi que l'homme a une grande valeur aux yeux de Dieu. Nous en avons déjà parlé auparavant, mais il est bon de se rappeler que, quand Dieu créa l'homme, Il avait une relation étroite avec lui. Il le visitait et lui parlait dans le Jardin d'Éden. Cette communion a été rompue par le péché, mais Dieu a désiré la restaurer. Autrement, cela aurait été comme si Satan avait gagné la bataille, et cela ne peut être. L'incarnation était également une nécessité impérieuse pour l'œuvre de la rédemption.

En parlant de l'incarnation, il est utile de l'illustrer par l'histoire. Beaucoup d'entre nous ont entendu parler de grands rois, vêtus d'habits simples sans aucune pompe royale, qui allaient chez de pauvres gens, dans leur maison, pour parler avec eux et connaître leurs besoins sans les effrayer. J'ai lu une fois que le Calife Omar Ibn Al Khattab fit cela, quand il était le second Calife. Nous admirons certainement de tels hommes et leurs nobles actions. Plus la personne qui prend une position humble est grande, plus nous l'admirons. Mais qui est le plus noble et le plus grand de tous ? N'est-ce pas Dieu qui nous a tout créés ? S'Il voulait venir sur cette terre en tant qu'homme, pourrions-nous Lui dire de ne pas le faire ? C'est la manière merveilleuse par laquelle nous pouvions connaître Dieu.

J'ai lu une fois l'histoire d'un enfant qui observait une longue ligne de fourmis qui traversaient une rue, et cela le fascinait. Il vit alors une voiture au loin descendant cette rue, et il commença à crier aux fourmis, de se sortir de la route, pour que la voiture ne les tue pas. Un vieil homme l'entendant, lui demanda ce qu'il faisait. Quand l'enfant le lui eut raconté, le vieil homme lui dit : « Mon fils, si tu veux que les fourmis te comprennent, il faut que tu deviennes l'une d'entre elles ». Dieu est venu ici-bas comme un homme, parce que, sans l'incarnation, nous n'aurions pas pu connaître Dieu comme nous voudrions Le connaître. C'est pourquoi Christ dit : « Celui qui M'a vu, a vu le Père » (Jean 14 v. 9). En Jean 1 v. 18, il nous est dit que personne n'a jamais vu Dieu, mais que le Fils unique de Dieu, Jésus Christ, est Celui qui L'a révélé. Cela nous amène à un sujet important :

5.2.2 Jésus le Fils de Dieu

Que voulons-nous dire en écrivant que Jésus est le Fils de Dieu ? Personne sain d'esprit ne pensera que Dieu avait une femme ou une maîtresse. Une telle pensée est répugnante pour quiconque adore le Dieu vivant et vrai qui créa les cieux et la terre. Les païens d'autrefois adoraient des dieux dépravés de leur propre fabrication, et ils avaient de telles pensées. Mais le chrétien sait que Dieu est Esprit, et la simple mention d'une telle pensée est dégoûtante pour lui. Avant d'expliquer ce que cela signifie le fait que Christ soit Fils, il faut établir que cela n'est pas une invention des chrétiens : C'est Dieu Lui-même qui le déclare.

Quand Dieu envoya l'ange Gabriel à la vierge Marie, il parla avec elle : « Et l'ange étant entré auprès d'elle, dit : Je te salue, toi que Dieu fait jouir de sa faveur ! Le Seigneur est avec toi ; tu es bénie entre les femmes ». Et quand elle le vit, elle fut troublée à sa parole ; et elle se demandait ce que pourrait être cette salutation. « Et l'ange lui dit : Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Et voici, tu concevras dans ton ventre, et tu enfanteras un fils, et tu appelleras Son nom Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-haut » (Luc 1 v. 28-32).

Marie en fut surprise et elle dit : « Comment ceci arrivera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme » ; l'ange lui répondit et dit : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (Luc 1 v. 35).

Ainsi le fait qu'Il soit le Fils de Dieu a été annoncé par Dieu Lui-même, par le moyen de l'ange Gabriel, à la vierge Marie avant qu'elle soit enceinte.

Cette vérité fut aussi annoncée à voix haute et audible par Dieu au tout début du ministère public de Christ. Avant que Christ ne commence Son ministère, Il alla voir Jean le baptiseur au Jourdain pour être baptisé par lui, déclarant ainsi le début de Son service pour Dieu et pour l'homme. Quand Jésus sortit de l'eau, soudainement une voix, qui venait des cieux, dit « Celui-ci est Mon Fils bien-aimé, en qui J'ai trouvé Mon plaisir » (Matthieu 3 v. 3-17 ; les autres évangiles le mentionnent aussi).

Presque à la fin du ministère de Christ, et avant la croix, Dieu déclara encore le même fait. En Matthieu 17 v. 1-5, nous lisons que Jésus prit trois de Ses disciples et les mena sur une haute montagne. Là Son visage resplendit comme le soleil, et Ses vêtements devinrent blancs comme la lumière, et il apparut deux prophètes avec Lui, Moïse et Élie [Elias]. Alors une nuée lumineuse les couvrit, et soudain une voix sortit de la nuée, disant : « Celui-ci est Mon Fils bien-aimé, en qui J'ai trouvé Mon plaisir ; écoutez-Le ». On en trouve également le récit dans les évangiles de Marc et de Luc. Si Dieu Lui-même appelait Jésus « Son Fils bien-aimé », qui d'entre nous pourrait y faire des objections ? Quelqu'un pourrait-il dire à Dieu qu'Il ne devait pas le dire ?

On pourrait citer bien d'autres versets pour montrer que la Bible établit clairement que Christ est le Fils de Dieu. Mais ceux qui sont cités ci-dessus ont été choisis pour montrer que c'est Dieu Lui-même qui appelait Jésus Son Fils.

Que signifie le fait que Christ soit Fils ? Nous avons vu que cela ne signifie pas que Dieu, béni soit Son Nom, avait une femme ou une maîtresse. De telles pensées sont un blasphème répugnant. Cela signifie que Christ est de la même nature que Dieu. Le fils d'un être humain est comme un être humain. Et le fils d'une bête est une bête. Cet état de Fils pour Christ est spirituel et non physique. Il n'est pas le résultat d'une relation sexuelle. Au-delà de cela, nous devons nous incliner dans l'adoration, croyant ce que Dieu nous dit de Lui-même, réalisant que l'esprit humain est limité. L'esprit humain est circonscrit dans le domaine fini, et ce qui est fini ne peut ni comprendre ni analyser ce qui est infini. Avant d'être régénéré par la foi en Christ, l'esprit humain est dans de profondes ténèbres spirituelles. Quand on reçoit Christ comme Sauveur et Seigneur, la confusion disparaît et l'âme est éclairée.

Les versets suivants de la Bible nous aideront à comprendre l'unicité de la Déité.

· Parlant des croyants, Jésus dit : « Mes brebis écoutent Ma voix, et Moi je les connais, et elles Me suivent, et Moi, Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de Ma main. Mon Père, qui Me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de Mon Père. Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10 v. 27-30).

· Parlant à Ses disciples, Il leur dit deux fois en Jean 14 v. 8-11, « Je suis dans le Père, et le Père est en moi ».

Le Saint Esprit est aussi Dieu et Il est un avec le Père et le Fils. Quand un homme du nom d'Ananias mentit, l'apôtre Pierre lui dit : « Ananias, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur, que tu aies menti à l'Esprit Saint... Tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu » (Actes 5 v. 1-4).

Avant que Christ monte au ciel, Il commanda à Ses disciples d'aller dans toutes les nations proclamer le message du salut et d'enseigner aux gens Ce qu'Il leur avait enseigné. Il dit aussi de les baptiser « pour le nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » (Matthieu 28 v. 18-20). Remarquez qu'Il ne dit pas « aux noms », mais « au nom » ou « pour le nom », car c'est un seul nom, le nom du seul et unique Dieu vivant et vrai. Un mystère, oui, mais aussi un fait divin clairement enseigné par la Parole inspirée de Dieu.

Une vérité très précieuse et très significative se relie à ce fait. Nous voyons l'amour du Père qui a envoyé Son Fils, qui est un avec Lui, pour nous sauver de la damnation. La Bible dit que Dieu a envoyé Son unique Fils (littéralement le Sien et le seul, c'est-à-dire l'Unique) dans le monde pour mourir à notre place « afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3 v. 16). Nous voyons ainsi l'amour de Christ qui est mort volontairement à notre place pour que nous soyons pardonnés et que nous ayons la vie éternelle, si nous croyons en Lui et si nous Le recevons par la foi dans nos cœurs. C'est le Saint Esprit, l'Esprit de Dieu, qui nous convainc de nos péchés et nous conduit à la repentance et à la foi en Christ. Nous voyons ainsi l'œuvre de Dieu pour notre bénédiction.

5.2.3 L'amour éternel de Dieu

La doctrine de la Trinité résout aussi un autre problème. Il répond à la question qui rend perplexes bien des personnes. Avant que Dieu créa quelqu'un ou quelque chose, n'était-Il pas un Dieu d'amour ? Qui aimait-Il alors ? Avec qui avait-Il communion ? La réponse à ces questions se trouve dans la nature unique de l'unicité de Dieu telle que décrite ci-avant. Le verset suivant en est l'illustration.

Peu avant d'aller à la croix pour mourir pour nous, Christ leva les yeux au ciel et dit : « et maintenant glorifie-Moi, Toi, Père, auprès de Toi-même, de la gloire que J'avais auprès de Toi avant que le monde fût... car Tu M'as aimé avant la fondation du monde » (Jean 17 v. 5, 24).

5.2.4 Pas simplement un homme. La déité de Christ

Il ressort à l'évidence de ce qui a été dit dans ce chapitre, que Christ n'est pas simplement un homme. Il ne suffit pas de croire qu'Il était un prophète, ou un apôtre, ou un grand docteur, ou un merveilleux faiseur de miracles. Il est Dieu manifesté en chair. C'est la pierre d'achoppement pour les incrédules. C'était la pierre d'achoppement pour les Juifs qui demandaient Sa mort, et qui cherchaient à Le faire mourir « parce que non seulement Il violait le sabbat, mais aussi parce qu'Il disait que Dieu était Son propre Père, se faisant égal à Dieu » (Jean 5 v. 18). Ils demandèrent à Ponce Pilate, le gouverneur romain, qu'Il soit crucifié disant : « Nous avons une loi, et selon notre loi Il doit mourir, car Il s'est fait Fils de Dieu » (Jean 19 v. 7). Pourtant Christ dit clairement : « car si vous ne croyez pas que Je le suis [ou : que c'est Moi], vous mourrez dans vos péchés » (Jean 8 v. 24). Le choix est donc bien évident : ou bien on se range du côté des Juifs incrédules qui sont morts dans leurs péchés parce qu'ils ont refusé de croire à la déité de Christ, ou bien on croit l'enseignement clair de la Parole de Dieu.

Les preuves de la déité de Christ sont nombreuses, et requerraient un livre entier pour les présenter en détail. En bref cependant, en voici quelques preuves : L'Ancien Testament affirme clairement «... On appellera son nom : Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix » (Ésaïe 9 v. 6). Dans le Nouveau Testament, Il est appelé « Seigneur de tous » (Actes 10 v. 36), « le Seigneur de gloire » (1 Corinthiens 2 v. 8), et « Christ, qui est sur toutes choses Dieu béni éternellement » (Romains 9 v. 5).

Ses miracles témoignent de Sa déité. Christ affirme Sa propre déité, et Ses miracles témoignent de la vérité de Ses affirmations. Il guérit les malades, purifia les lépreux, ouvrit les yeux des aveugles, et ressuscita les morts. Il nourrit cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, avec cinq pains et deux poissons. C'était un acte de création. En fait le Coran affirme qu'Il créa un oiseau et lui donna la vie. Être créateur de la vie, c'est être divin. Christ a aussi montré Sa puissance sur la nature. Il ordonna aux vents déchaînés et aux vagues de la mer de se calmer, et immédiatement ils Lui obéirent. Il marcha sur l'eau de la mer, et fit beaucoup d'autres miracles. Non seulement Christ accomplit tous ces miracles, mais « Il donna puissance à Ses disciples pour chasser les esprits immondes, et pour guérir toutes sortes de maladies et toutes sortes de langueurs » (Matthieu 10 v. 1). Ils firent des miracles en Son nom, mais Jésus faisait les miracles par la puissance de Son propre nom. Même après qu'Il soit monté au ciel, Ses disciples accomplirent des miracles de guérison par la puissance du nom de Jésus. Pierre pouvait dire à l'homme qui était boiteux depuis sa naissance : « Au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche », et l'homme se leva immédiatement et marcha (Actes 3 v. 6-76). En vérité, quel nom glorieux !

5.2.5 Le seul Sauveur, le Dieu Sauveur

La Bible déclare solennellement que nous ne pouvons être sauvés que par Christ, « et il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4 v. 12). De plus « tous les prophètes Lui rendent témoignage, que, par Son nom, quiconque croit en Lui reçoit la rémission [= le pardon] des péchés » (Actes 10 v. 43). Cela ne pouvait pas et n'aurait pas pu être dit d'un simple homme, qu'il soit prophète ou apôtre. Ni Abraham, ni Moïse, ni aucun autre prophète n'aurait pu dire aux gens que s'ils le recevaient dans leur cœur, ils seraient pardonnés et auraient la vie éternelle. Quand le brigand sur la croix à côté de Jésus se repentit et Lui demanda de se souvenir de lui, Christ lui promit qu'il serait avec Lui dans le paradis ce même jour. Aucun être humain aurait pu faire une telle promesse à un brigand mourant. Voyez Luc 23 v. 39-43.

Quand le pire des pécheurs reçoit Christ, sa vie change et il devient une personne nouvelle. C'est une preuve que Christ n'est pas un simple prophète ou apôtre. En fait les apôtres eux-mêmes reconnaissaient qu'ils étaient les apôtres et serviteurs de Christ. L'on ne devient pas un chrétien en naissant de parents chrétiens, ou en récitant un credo, ou en se joignant à une église, mais en recevant Christ, par la foi, dans son cœur. Un travail divin prend place dans une telle personne, et elle est sauvée et peut être sûre d'aller au ciel à la fin de sa vie sur la terre.

La plus grande déclaration et la nouvelle la plus heureuse pour notre race humaine déchue et pécheresse est celle-ci :

« Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3 v. 16).

5.2.6 La grâce de Dieu et la foi en Christ changent la vie

Avant de conclure cette étude, je veux souligner un point très important. On a mentionné un peu plus haut que l'on ne peut être sauvé que par la grâce de Dieu, par la foi en notre Seigneur Jésus Christ qui est mort pour nous, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il reçoive le pardon de ses péchés et la vie éternelle. La Bible dit que la loi (Shari'a) a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » (Jean 1 v. 17). La loi de Moïse exige un châtement. Elle nous a montré que nous sommes tous pécheurs, et que nous méritons de mourir. Mais la vraie foi en Jésus Christ fait de nous des êtres nouveaux. La Bible nous enseigne que ceux qui croient en Christ, qui Le reçoivent dans leurs cœurs, sont des enfants de Dieu par une naissance nouvelle et spirituelle. Voyez Jean 1 v. 12-13. Mais cette grâce, qui nous sauve, nous enseigne aussi comment vivre une vie pieuse.

Qu'arrive-t-il si quelqu'un est voleur ? La grâce lui enseigne de ne plus voler, « mais plutôt qu'il travaille en faisant de ses propres mains ce qui est bon, afin qu'il ait de quoi donner à celui qui est dans le besoin » (Éphésiens 4 v. 28). Quel changement ! Lui couper les mains ne changerait pas son cœur ; mais la foi en Christ, oui. C'est vrai pour toutes les autres sortes de péchés. Le vrai chrétien est enseigné qu'il appartient totalement au Seigneur : esprit, âme et corps.

Certains croyants de Corinthe, en Grèce, étaient de très mauvaises personnes avant leur conversion. L'apôtre Paul leur écrivait disant : « Et quelques-uns de vous, vous étiez tels ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu » (1 Corinthiens 6 v. 11).

Christ a été critiqué par les chefs religieux pour avoir reçu des pécheurs, et avoir mangé avec eux et les avoir enseignés. Il leur donna alors la parabole du fils prodigue qui quitta la maison, gaspilla son argent et devint très pauvre. Mais finalement, étant « revenu à lui-même », il reconnut son entêtement, et décida de retourner vers son père, admettant son erreur et demandant d'être accepté comme serviteur salarié. Il admit qu'il ne méritait pas d'être reçu comme un fils, car il avait péché contre son père et contre le ciel. Mais quand son père le vit au loin, il eut compassion de lui, courut vers lui, le serra dans ses bras et l'embrassa. Christ voulait que nous connaissions le cœur du Père céleste qui languit après notre retour vers Lui. Non seulement le père le reçut, mais il changea sa condition. Il lui donna la plus belle robe et fit un festin pour lui, disant que son fils perdu était maintenant retrouvé, qu'il était mort, mais que maintenant il était vivant. Il dit à son auditoire que les cieus et les anges se réjouissent quand un seul pécheur se repent. Je vous prie de lire Luc ch. 15. Sa grâce nous sauve, nous change et nous prépare pour le moment où nous serons pour toujours avec Lui.

« Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines [c'est-à-dire n'ayant plus rien à faire avec elles], nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Titte 2 v. 11-14).

6 Conclusion

Cette brochure a été écrite pour expliquer les faits bibliques qui ont constitué de réelles difficultés pour ceux qui cherchent sincèrement la vérité, et qui la préfèrent à tout ce que ce monde peut offrir. Ce n'est pas mon propos d'attaquer les croyances de quiconque, ni de prouver la supériorité d'un groupe de personnes sur un autre. Nous sommes tous pécheurs, et nous avons tous violé les commandements de Dieu. Nous avons donc tous besoin du salut de Dieu par Sa grâce par la foi en Lui et en Sa parole. Dans la Bible, Dieu nous a clairement montré le chemin du salut. Il nous a montré comment être sûrs de ne jamais aller en enfer, et comment avoir la certitude d'aller au ciel. Pour cette raison, la première question examinée a été de prouver que la Sainte Bible n'a jamais été changée, et qu'elle est la Parole inspirée de Dieu. Il fallait prouver cela, sinon le reste de la discussion aurait été sans valeur, puisqu'elle est entièrement basée sur ce que dit la Bible.

Dieu « veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité » (1 Timothée 2 v. 4). Et c'est aussi notre désir. Ce livret a été motivé par l'amitié et l'amour, sans vouloir argumenter ou blesser. Changer de croyances religieuses est une question grave et souvent très douloureuse, parce que nous grandissons depuis notre petite enfance avec ces croyances, et elles s'enracinent de plus en plus en nous à mesure que le temps passe. Les changer a été assimilé à « disjoindre un membre d'un autre membre », ou « arracher la chair des os », un traitement effectivement terriblement douloureux. Il n'en reste pas moins à la fin, que c'est toujours mieux « d'acheter la vérité et de ne pas la vendre » (Proverbes 23 v. 23).

Christ a dit « Si vous persévérez dans Ma parole, vous êtes vraiment Mes disciples ; et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira » (Jean 8 v. 31-32).

Les prophétesses par Eric Berney

Table des matières

- 1 Le don de prophète — 1 Cor. 14.1-3
- 2 Marie, sœur de Moïse — Exode 15.20-21
- 3 Debora, juge en Israël — Jug 4.3-9
- 4 Hulda, de Jérusalem — 2 Chr. 34.14-23
- 5 Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser — Luc 2.36-38
- 6 Les quatre filles de Philippe l'évangéliste — Actes 21.8-9
- 7 Conclusion

1 Le don de prophète — 1 Cor. 14.1-3

Quant aux choses matérielles et temporelles, nous sommes enjointes à être contents de ce que nous avons présentement, Hébr. 13.5, 1 Tim. 6.8. Mais dans le domaine spirituel, nous sommes invitées à désirer avec ardeur des dons de grâce plus grands, 1 Cor. 12.31, et tout spécialement de prophétiser.

Dans le contexte de 1 Cor. 14, ce don de prophète, hautement souhaitable, est exercé en public, par des frères, pour l'édification de l'assemblée, 1 Cor. 14.4. Est-ce à dire que la manifestation de ce don est limitée à ce cadre ? La Parole nous montre que cette activité est exercée aussi en dehors des réunions d'assemblée. Agabus en Actes 21.11 paraît s'être exprimé dans le particulier. Le don de prophète fait partie de ceux donnés aux membres du corps de Christ pour le bien de tout le corps, Rom 12.4-8.

Par ailleurs, les sœurs ne sont pas exclues du privilège de le posséder. Certes dans l'assemblée, ce don de grâce se limite pour elles aux chants des cantiques et aux « amen » aux prières, 1 Cor. 11.5. Mais dans le particulier, il peut s'exercer par elles avec profit, pour la bénédiction de la famille et des frères et sœurs, et en conséquence pour la bénédiction de toute l'assemblée.

La Parole donne plusieurs exemples de femmes prophétesses, en particulier, trois dans l'Ancien Testament et deux dans le Nouveau Testament. Ces exemples illustrent les conditions requises pour exercer un tel don et ce qu'il comporte, dans le cadre approuvé de Dieu. Les sœurs sont ainsi sollicitées, elles aussi, à désirer avec ardeur le don de prophétiser.

Les cinq prophétesses citées dans la Parole sont présentées ci-dessous.

2 Marie, sœur de Moïse — Exode 15.20-21

Le peuple venait de passer par une grande délivrance. Le Pharaon et toute son armée avaient été engloutis dans la mer Rouge, image pour nous de la délivrance de Satan.

Pour la première fois dans son histoire, le peuple chante. Moïse et les fils d'Israël exaltent l'Éternel, car il s'est hautement élevé, il a précipité dans la mer le cheval et celui qui le montait, Exode 15.1. C'est dans ce contexte, qu'intervient Marie, sœur d'Aaron et de Moïse.

Ce qui caractérise Marie se déduit de la signification de son nom : Marie (= « exalté, amer »). Il y avait ces deux aspects dans sa personnalité et c'est bien sûr le premier qui est mis en évidence dans cette scène. Elle est enthousiaste, heureuse, motivée, cette délivrance extraordinaire la remplit de joie, elle exulte. Ainsi, elle sort avec un tambourin et entraîne toutes les autres femmes à sa suite. Sur la base des mêmes paroles que celles de Moïse, Exode 15.1, elle improvise et les souligne par des répons et des chœurs, avec les femmes, à la louange de l'Éternel. Le cantique des uns est prolongé par celui des autres dans une parfaite harmonie. Quel spectacle !

L'exemple que nous donne Marie, la prophétesse, est de stimuler et d'entraîner à la louange. Quelle heureuse influence ! Que cet aspect du don de prophète soit désiré par des sœurs, remplies de joie dans le Seigneur. Elles pourront à leur tour inciter et pousser à la louange ceux et celles qu'elles côtoient dans le particulier de sorte que, dans l'assemblée, cette louange préparée dans les cœurs, monte spontanément et avec ferveur, conduite par le Saint Esprit, pour la gloire de la grâce de Dieu.

3 *Debora, juge en Israël — Juges 4.3-9*

Dans ce temps des Juges, le peuple faisait tellement ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, qu'il fut obligé de les châtier sévèrement. La faiblesse était grande et l'Éternel ne trouva pas un seul homme pour être juge sur ce peuple, comme Il le déclare en Éz. 22.30. Alors dans sa grâce ; Il suscita une femme, Debora, vers qui le peuple en détresse venait pour être jugé.

Mais qui était Debora ? Son nom, qui signifie « abeille », est évocateur. Une abeille est toujours en activité, pour le bien de la ruche. Sans cesse, elle butine de fleur en fleur, en apporte le nectar et le pollen pour en faire du miel. Ainsi Debora était toujours active, pour le bien du peuple. Le miel par ailleurs, dans la Parole, représente souvent le sens positif des affections dans les relations humaines. En Prov. 16.24, le miel est comparé à des paroles agréables, douceur pour l'âme et santé pour les os. Debora savait répondre aux besoins de ceux qui venaient vers elle, par des paroles encourageantes et pleines de sagesse.

Le nom de son mari apporte un élément de plus à son caractère. Lappidoth (= « torche, flambeau, lampe des splendeurs »). Elle vivait dans la proximité et dans l'intimité de celui qui représente le Seigneur, Lui qui est la lumière.

C'est bien le secret d'une vie utile et remplie, que de vivre continuellement dans l'intimité du Seigneur.

Debora vivait sous son palmier. Le palmier est un arbre particulier, dont le mode de croissance est plein de signification. Ses feuilles, appelées palmes, poussent à partir du centre de la tige, nommée stipe en botanique. Les premières palmes forment une rosette à ras le sol. Les suivantes poussent depuis le centre de la tige au-dessus des premières, et ainsi de suite. Elles forment une frondaison qui s'élève peu à peu au-dessus du sol. Les anciennes palmes sèchent avec le temps, se cassent et tombent, laissant ainsi la tige nue, surmontée d'une couronne des palmes les plus récentes.

Le feuillage est une image du témoignage personnel. Au fur et à mesure que le croyant grandit, son témoignage devient plus visible à son entourage, il s'élève au-dessus des choses de la terre et se rapproche des choses du ciel. Son témoignage vient de l'intérieur, du cœur, comme les palmes ; il exprime ce qu'il vit et expérimente dans sa vie intime avec le Seigneur.

Le long de la tige du palmier, la marque des anciennes feuilles restent toujours visibles, comme des cicatrices. De même, la vie du croyant ne se déroule pas sans peine, il y a des marques, des cicatrices que le temps efface à peine... Mais le feuillage est au-dessus de tous ces regrets, ces blessures, ces défaites parfois, c'est en haut, vers le ciel, que la vraie vie du croyant s'épanouit et qu'il rend témoignage. Oubliant les choses qui sont derrière et tendant avec effort vers celles qui sont devant... Phil. 3.14. La croissance du palmier est comparée à celle du juste, Ps 92.12. Les lacunes de notre témoignage, qui pourraient être des motifs d'accusation contre nous, n'enlèvent rien à l'appréciation de Dieu, c'est Lui qui justifie, Rom. 8.33.

Debora, vivant sous son palmier, évoque ainsi le caractère de juste, et en rendait un témoignage visible aux yeux de son voisinage et du peuple qui venait vers elle.

Pour compléter les caractéristiques de Debora, la Parole ajoute qu'elle habitait entre Rama (= « hauteur »), et Béthel (= « maison de Dieu »). Elle vivait dans un environnement qui lui permettait de s'élever au-dessus des circonstances pour voir les choses depuis en haut, comme Dieu les voit, et dans la proximité immédiate du lieu de l'habitation de Dieu, celui qu'elle servait. Enfin, dernier détail, elle habitait dans la montagne d'Éphraïm (= « doublement fécond »). Le témoignage de Debora, la prophétesse, produisait beaucoup de fruits pour la gloire de Dieu, Jean 14.7-8.

C'est ainsi que Debora est employée par l'Éternel pour appeler Barak pour délivrer le peuple. La forme avec laquelle elle l'interpelle « L'Éternel ne l'a-t-il pas commandé...? » est un peu surprenante : Barak avait-il déjà été appelé auparavant et n'avait pas obéi ? En tout cas, il est indécis, manifeste une grande crainte, il a peur de s'engager. Il est si peu courageux qu'il demande à Debora de l'accompagner : si tu vas avec moi, j'irai... sinon je n'irai pas ! Debora, tant désireuse du bien du peuple, accepte de l'accompagner, en l'avertissant néanmoins des conséquences.

Debora, la prophétesse, est employée pour soutenir et encourager Barak. Elle est un exemple pour les sœurs parce qu'il y a beaucoup de « Barak » parmi les frères, qui ont besoin d'être encouragés. Ils ont une fonction exposée dans l'assemblée. Ils peuvent être appelés à se lever pour la prière ou pour présenter la Parole. Ils se sentent souvent si faibles, si craintifs, qu'il faut toute la force du Seigneur pour passer par-dessus les hésitations. Il y a la timidité, la crainte de s'exprimer en public. Il y a la peur de mal communiquer, de dire quelque chose qui n'était pas ce qu'on voulait dire, de ne pas être compris, d'être critiqué... bref, les obstacles sont nombreux et les raisons de rester assis, rassurantes, en comptant plutôt sur les autres ! Que les sœurs demandent avec instance de prophétiser pour remplir dans le particulier ce service d'encouragement, de soutien et d'accompagnement des frères. Qu'ils puissent remplir courageusement leur fonction dans l'assemblée et accomplir le service parfois difficile qui leur est confié, pour la bénédiction du corps de Christ.

4 *Hulda, de Jérusalem — 2 Chr. 34.14-23*

Le règne du roi Josias est caractérisé par la piété, en contraste avec ceux qui avaient précédé, des rois dont il est dit « il fit ce qui était mauvais aux yeux de l'Éternel », 2 Chr. 33.2,22.

Dès le début de son règne, Josias applique son cœur à faire ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, 2 Chr. 34.2. Il purifie le pays des idoles érigées par ses prédécesseurs. Il démolit, il abat, il brise les autels et les colonnes idolâtres dans tout le pays d'Israël. Après cela, il lui tient à cœur de réparer la maison de l'Éternel. C'est alors que Hilkija le grand sacrificateur trouve le livre de la loi de l'Éternel. Conscient de l'importance de ce livre, il le fait parvenir au roi. Shaphan, le scribe, lui, ne semble pas avoir la même appréciation. C'est seulement après qu'il ait fait le compte rendu de l'avancement des travaux de réfection du temple qu'il déclare : Hilkija m'a donné un livre ! Connaisait-il la valeur de ce livre ? Le roi Josias lui demande d'en faire la lecture.

En entendant les paroles de la loi de l'Éternel, le roi est consterné, il déchire ses vêtements en signe de profonde humiliation.

Josias prend conscience que tout ce qu'il avait fait jusqu'ici n'avait pas de valeur face à l'outrage fait à Dieu, ses pères n'ayant pas gardé la parole de l'Éternel pour faire selon tout ce qui est écrit dans ce livre. Sa détresse est grande : « Allez, consultez l'Éternel pour moi et pour ce qui est de reste de mon peuple », s'écrie-t-il.

Ce n'est pas vers Hilkija, pourtant grand sacrificateur, que l'on recherche la parole de l'Éternel. Son état spirituel ne le qualifiait pas pour ce service. Le prophète Sophonie qui vivait en ce temps là, Soph. 1.1, n'est pas non plus recherché. Avait-il en ce moment une autre mission ? On se tourne vers Hulda, la prophétesse, que l'Éternel dans sa grâce avait préparé pour ce service.

Qui était Hulda ? Hulda signifie « belette ». La belette est un petit mustélide, très discret, vivant de nuit. Son comportement est caractéristique. Souvent elle s'assied sur ses pattes arrières et se dresse verticalement pour observer tout ce qui est autour d'elle en tournant la tête de tout côté. Ainsi Hulda était discrète, elle ne se mettait pas en avant. Elle était toujours attentive pour discerner dans tout ce qu'elle voyait quelle était la pensée de Dieu, comment Dieu lui parlait.

Son mari s'appelait Shallum (= « rétribution »). Elle vivait unie et dans l'intimité de celui de qui seul elle attendait l'approbation, son mari, image de Christ. Elle ressemblait en ceci à Moïse, qui avait renoncé aux richesses de l'Égypte pour être plutôt dans l'affliction avec le peuple de Dieu, car il regardait à la rémunération. Elle faisait toute chose dans la pensée que le plus important est d'être approuvée de son Seigneur et que tout sera mis en lumière en son temps, selon Rom. 14.12 et 1 Cor. 5.10.

Elle était associée, de plus, au nom de Thokehath (= « force »). Hulda était ainsi caractérisée par cette force intérieure, qui l'apparente à la femme vertueuse dont il est dit qu'elle ceint ses reins de force, et fortifie son bras, Prov. 31.17 ; elle est vêtue de force et de dignité et elle se rit du jour à venir, Prov. 31.25.

Enfin, le nom de Hasra (= « pauvreté, splendeur »), complète la description du caractère de Hulda. Elle n'était pas riche quant au monde mais riche quant à Dieu. Son apparence pouvait être pauvre, elle n'était ni parée d'or ni habillée de beaux vêtements, mais c'était l'homme caché du cœur qui la rendait belle, splendide, 1 Pierre 3.3-4, — la personne du Seigneur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu.

Hulda avait la garde des vêtements. C'était une activité régulière, peut-être pas très valorisante ni très variée, mais, toujours au service des autres. On pouvait lui confier les habits les plus riches, elle les gardait avec soin, on pouvait lui faire entièrement confiance. L'exercice de son métier témoignait de sa fidélité et de sa probité.

Elle habitait à Jérusalem, au cœur du pays. Elle vivait ainsi au milieu de son peuple ce qui évoque l'assemblée. Elle vivait les exercices, les peines et les joies de l'assemblée, non pas comme visiteuse occasionnelle, mais comme habitante de ce lieu. Son intérêt pour le peuple de Dieu était manifeste. Elle n'occupait pas une position en vue, elle habitait dans le second quartier de la ville, au second plan.

Pour résumer, Hulda est présentée comme étant discrète, toujours à l'écoute, attentive pour discerner comment l'Éternel voulait lui parler, pour saisir la pensée de Dieu. Elle recherchait son approbation dans tous ses faits et gestes. Elle possédait une force intérieure qui la caractérisait comme une digne femme vertueuse. Sa beauté ne résidait pas en son apparence extérieure mais par le rayonnement de celui qui vivait caché dans son cœur, Christ, qui la rendait splendide. Son humble métier la mettait au service des autres, qui lui accordaient une totale confiance. Elle était fidèle. Elle vivait au milieu de son peuple, partageant ses peines et ses joies, gardant une place de second rang. C'est là que les envoyés du roi viennent la trouver.

Lorsque Hilkija et les gens du roi lui exposent la situation, Hulda, la prophétesse, saisit immédiatement la pensée de Dieu et leur dit sans attendre un instant : « Ainsi dit l'Éternel ! » Elle sait quelle réponse donner. Elle ne demande pas un délai de réflexion de quelques jours, ni même d'une nuit, elle donne spontanément la réponse de l'Éternel.

Hulda, la prophétesse, était prête et disponible pour communiquer la réponse de Dieu à la situation de crise vécue à ce moment. Qu'il y ait ainsi des sœurs dans l'assemblée, revêtues des caractères de Hulda, qualifiées pour apporter la réponse attendue en un temps de détresse, étant préparées, prêtes et disponibles pour donner ce que le Seigneur a à dire par leur moyen.

5 Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser — Luc 2.36-38

Anne (= « grâce » [de l'Éternel]), était très âgée, elle était veuve depuis environ 84 ans. Elle avait, par le nom de son père, Phanuel (= « face de Dieu »), appris à vivre devant Dieu. La tribu d'Aser (« heureux »), dont elle était issue, caractérisait son état, elle était joyeuse.

Elle avait renoncé aux joies terrestres du mariage et de la famille, pour consacrer sa vie au Seigneur en réalisant combien elle était un objet de sa grâce. Elle servait continuellement Dieu en jeûnes et en prières et ne quittait pas le temple.

Anne, la prophétesse, avait son cœur rempli de la personne du Seigneur qu'elle attendait avec ferveur. Elle parlait de lui à tous ceux qui, comme elle, attendaient la délivrance. Elle évangélisait, annonçant la bonne nouvelle de la venue du Seigneur.

De même, que des sœurs soient ainsi revêtues de cet aspect du don de prophète, heureuses, conscientes de la grâce dont elles sont l'objet, vivant dans la communion avec le Seigneur, remplies de lui et parlant de lui et de son prochain retour à tous ceux qu'elles côtoient.

6 Les quatre filles de Philippe l'évangéliste — Actes 21.8-9

Rien ne nous est dit concernant leur activité de prophétesse. Ce ne sont pas elles qui sont appelées à avertir l'apôtre Paul qu'il allait être lié à Jérusalem, mais Agabus qui descend tout spécialement de Judée pour cela, Actes 21.10.

Ce que nous savons, c'est que leur père était Philippe. Cet homme remarquable pour sa piété, plein de l'Esprit Saint et de sagesse... avait été choisi avec les sept pour remplir une mission délicate, Actes 6.1-6. Le témoignage qu'il rendait l'avait fait remarquer parmi les frères. Il avait été envoyé spécialement par un ange vers l'eunuque d'Éthiopie, intendant de la reine Candace, pour lui annoncer Jésus. Il évangélisait toutes les villes qu'il traversait, Actes 8.26-40.

Les filles de Philippe, dans leur fonction de prophète, entretenaient dans leur famille un climat d'harmonie et de paix, qui sans doute a été en bénédiction pour leur père. Philippe bénéficiait de cette atmosphère de piété, de joie dans le Seigneur ; il en était imprégné et son témoignage le démontrait.

Si la Parole ne donne aucun détail sur le service de ces femmes, elle en montre les résultats. Cela souligne leur humilité et leur discrétion et confirme la position de la femme qui ne doit pas user d'autorité sur l'homme, selon 1 Tim 2.11-12. Et certainement elles ne désobéissaient pas non plus à l'instruction de 1 Cor. 14:34 quant à la place des femmes dans l'assemblée.

Quelle belle activité de prophète pour des sœurs, faire régner dans leur foyer une atmosphère de piété heureuse, pour encourager leur mari et tous ceux qui habitent dans cette maison à remplir leur propre fonction dans l'assemblée et ailleurs, pour la bénédiction de tous. Oui, qu'elles désirent avec ardeur de prophétiser comme les filles de Philippe.

7 En bref

Désirer avec ardeur des dons spirituels et spécialement de prophétiser est aussi la part des sœurs.

Les exemples de prophétesses cités dans la Parole illustrent les conditions personnelles requises et permettent de mieux comprendre ce que comporte ce don de prophète et son domaine d'action.

Pour résumer :

· Marie : stimulation pour la louange.

- Debora : soutien et encouragement des frères ressentant leur faiblesse dans leur service publique.
- Hulda : attention et écoute de la pensée de Dieu en tout temps, disponibilité et préparation pour la communiquer dans une situation critique.
- Anne : évangélisation en parlant du Seigneur et de son prochain retour à tout son entourage.
- Filles de Philippe : influence harmonieuse de joie et de paix imprégnée de piété, dans la famille et dans la maison, produisant des effets bénis dans le service extérieur, pour la prospérité de l'assemblée.

LE RATIONALISME 1 Corinthiens 2 v. 6-16 par William Kel

Bibliquest

Le plan et les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ME 1873 p. 355-386

Table des matières

- 1 Il existe un abus de la raison en rapport avec la Sainte Écriture
- 2 Problèmes au niveau de l'autorité de l'Écriture
 - 2.1 Christ la cite comme règle suprême
 - 2.2 Le rationalisme rabaisse Christ
 - 2.3 Jésus appuyant Moïse, les Psaumes et les prophètes
 - 2.4 Jésus repoussant Satan par les Écritures
- 3 La révélation de Dieu répondant aux besoins de l'homme
 - 3.1 Le récit des Écritures et la chute de l'homme
 - 3.2 Révélation orale quand l'homme vivait longtemps
 - 3.3 Une révélation de Dieu écrite et confiée à un peuple particulier
- 4 Les prétendues obscurités de l'Écriture en rapport avec sa communication
 - 4.1 Dieu communique la vérité de manière appropriée à l'homme
 - 4.2 Distinction entre la Parole écrite et Jésus-la Parole
 - 4.3 Jésus est la vérité
 - 4.4 Pas de connaissance de Dieu en direct
 - 4.5 Dieu le Père n'est connu que par Celui qui est Dieu ET homme
 - 4.6 L'Esprit, aussi, est la vérité
- 5 Les prétendues obscurités de l'Écriture en rapport avec sa compréhension
 - 5.1 L'Écriture ne se comprend pas si la volonté est contraire à Dieu
 - 5.2 La foi surmonte les vraies difficultés
 - 5.3 L'homme s'oppose à la Parole car elle met à nu son état
 - 5.4 L'homme ne voit pas les beautés et perfections de l'Écriture
- 6 Christ dans sa personne, et l'Écriture, sont la mesure de toute vérité
 - 6.1 Comment avoir une juste idée de l'homme ? par Christ
 - 6.2 Comment avoir une juste idée du ciel ? par l'Écriture
 - 6.3 Christ est la mesure de l'état de toute âme
 - 6.4 La vérité sur la justice est mesurée par le fait d'accepter ou de rejeter Christ
 - 6.5 Contraste avec ceux pour qui l'homme est la mesure de tout
 - 6.6 La vérité sur l'état de l'homme et du monde est mesurée d'après Christ
- 7 Conclusion : Notre sauvegarde est la Parole de Dieu

1 Il existe un abus de la raison en rapport avec la Sainte Écriture

Mon but, en écrivant ces lignes, n'est pas de diminuer la part de la raison. C'est un admirable instrument que Dieu a mis entre les mains de l'homme, mais dont l'action ne doit point sortir de sa propre sphère. Le rationalisme est l'abus de la raison, mais nullement son résultat nécessaire. Le rationalisme est la raison s'introduisant dans la sphère de Dieu et de sa révélation de manière à nier l'un et l'autre, en fait sinon ouvertement : c'est ce que je veux chercher à combattre, non en exposant, comme il serait facile de le faire, la folie des prétentions de ce système et le danger de ses conclusions, mais autant que possible en présentant la vérité. Le rationalisme ne prétend pas à la vérité, au contraire son but constant est d'en rendre l'acquisition incertaine. Il tend donc à plonger l'homme dans ces mêmes ténèbres que la révélation de Dieu a pour but de dissiper.

L'apôtre, dans le passage que nous venons de lire (1 Cor. 2:6-16), indique l'origine de cette séduction pour l'esprit de l'homme, et le même principe se trouve presque partout dans l'Écriture. Le fait même de l'existence d'une Bible témoigne contre les assertions de la sagesse humaine, car d'un bout à l'autre la Bible admet en principe qu'elle est la parole de Dieu, et non pas seulement qu'il y a dans ses pages un élément divin que la raison doit découvrir et séparer des éléments humains qui l'enveloppent. Dans aucune partie de sa Parole, Dieu n'enseigne, ni ne donne à entendre, ni n'admet une semblable assertion.

2 Problèmes au niveau de l'autorité de l'Écriture

2.1 Christ la cite comme règle suprême

Heureusement aussi, nous vivons à une époque de la révélation divine, où nous pouvons introduire ce que tous, sauf des incrédules déclarés, doivent reconnaître pour une autorité décisive. Je ne fais pas allusion aux assertions des hommes, quels qu'ils puissent être. Je parle du plus saint et du plus humble d'entre ceux qui sont nés de femme, de Celui qui, véritablement homme, n'estima point comme un objet à ravir d'être égal à Dieu. Or, toutes les fois que le Seigneur Jésus-Christ cite l'Écriture, c'est comme une règle suprême dont on ne peut faire appel. Il en maintient pleinement l'autorité, de manière à exclure toute idée qu'il puisse s'y trouver rien qui trahisse l'infirmité des instruments dont Dieu s'est servi. Quoique donnée par le moyen de l'homme, jamais elle n'est appelée la parole de l'homme, mais la parole de Dieu. Ceux qui l'écrivirent furent inspirés de telle sorte que tout en conservant leur caractère individuel, ils présentent d'une manière parfaite la vérité de Dieu et elle seule. Ainsi se manifeste en partie la sagesse de Dieu dans l'inspiration. Elle ne met pas l'homme de côté, mais elle introduit Dieu avec une perfection invariable, car l'introduire en partie aurait laissé subsister les difficultés et l'incertitude.

Ce fait ne peut être nié par aucun de ceux qui reçoivent les paroles du Seigneur Jésus telles qu'elles ont été données par ses disciples. En effet, il est évident que Lui-même parle toujours comme nous donnant les paroles de Dieu et qu'il a promis à ses disciples la puissance du Saint Esprit, afin qu'ils pussent aussi communiquer la parole de Dieu. L'un de ses principaux disciples, fut le grand

apôtre Paul, qui sans doute ne connut pas Jésus dans les jours de sa chair, mais qui affirme n'être en rien inférieur aux plus excellents en paroles et en oeuvres. (Jean 3:34 ; 7:16 ; 14:26 ; 1 Cor. 2:13 ; 2 Tim. 3 ; 2 Pier. 3:15-16).

2.2 Le rationalisme rabaisse Christ

Considérons un moment l'importance de ce fait. Je ne puis admettre qu'après avoir reconnu la bonté, l'humilité, la perfection de Jésus, l'on discute ses paroles. C'est ce que fait le rationalisme, mettant ainsi à nu toute sa folie. Rien n'est plus injurieux que de parler du Seigneur Jésus d'une manière protectrice pour ainsi dire ; de reconnaître l'intégrité sans tache du Sauveur et en même temps de se refuser à tirer de ses paroles et de ses actes l'inévitable conclusion qui en découle. Je sais qu'il est de mode chez certaines personnes d'insinuer que le Seigneur Jésus n'était pas au-dessus des préjugés de son temps et qu'il partageait les idées des Juifs. Peut-on parler ainsi et admettre qu'il est Dieu ? Dieu a-t-il des préjugés ? Ne se meut-il pas au-dessus des notions variables de l'homme sur la terre ? Or le Seigneur Jésus, pendant tout le cours de son ministère, s'est attaché à mettre en évidence de la manière la plus simple, la plus claire, la plus pressante, un sujet qui ne le cède à aucun autre en importance vitale, qui vous concerne, qui concerne tout enfant des hommes, non seulement le croyant, mais l'infidèle ; sujet pour lequel toute âme devra rendre compte à Dieu. Il est donc impossible de rien trouver qui nous touche d'une manière plus pratique, plus immédiate, plus solennelle.

Partout, d'une manière générale comme dans les moindres détails, dans la joie et la douleur, dans ce qui regarde les autres et dans ce qui le concerne Lui-même, dans sa vie et jusque dans sa mort, en tout temps et en toutes circonstances, partout le Seigneur Jésus nous montre l'estime qu'il fait, que Dieu fait de l'Écriture, de la parole écrite de Dieu. Cela ressort d'une manière remarquable à une époque où même ceux qui usent de l'Écriture avec une liberté touchant à l'inconvenance, doivent cependant l'accepter comme une autorité décisive. Je dis ceci pour ceux qui voudraient insinuer que «dans les jours de sa chair», notre Seigneur Jésus pouvait être affecté par les passagères opinions de son siècle. Mais en supposant que cela fût, dira-t-on la même chose de Jésus ressuscité ? Prétendra-t-on que la résurrection ne délivra pas même Jésus de ce qui appartient à un monde où les sens, l'imagination et les traditions exercent leurs influences variées sur l'esprit et le langage de l'homme ? Or le Seigneur ressuscité apparaît à ceux qui l'aimaient et qui, n'ayant pas compris les Écritures, étaient profondément éprouvés par sa mort. Dans un entretien des plus doux et des plus intéressants, Jésus part du point où ils en étaient. Et de quelle arme fait-il usage pour les convaincre ? Certes il aurait pu tirer ses paroles des profondeurs insondables de son esprit ; il aurait pu ouvrir ces sources riches et puissantes de vérité divine qui, découlant de son coeur, auraient emporté toutes les difficultés de l'âme de ceux qui s'attachaient à Lui et étaient abattus par la pensée de la croix (cette croix même où il avait accompli leur rédemption). Mais non, notre Seigneur prend les Écritures, la simple parole écrite de Dieu.

2.3 Jésus appuyant Moïse, les Psaumes et les prophètes

Il commence par Moïse, il cite les Psaumes, il les renvoie aux prophètes, rappelant ainsi cette division bien connue de l'Ancien Testament en trois parties. J'indique ce fait parce qu'il prouve de la manière la plus décisive que les difficultés de spéculation sur lesquelles un si grand nombre vont faire naufrage ne sont en réalité que leurs préjugés, les nuages passagers de l'opinion du jour et non la vérité de Dieu. Il est faux, il est blasphématoire de penser que le Seigneur, le Créateur éternel, cédât aux préjugés de son temps ; ce qui est vrai, c'est que les hommes qui font ces objections sont entraînés par les pensées profanes de leur époque. Le Seigneur a marqué du sceau de sa divine autorité la Bible, toute la Bible et rien que la Bible. Il nous la donne précisément telle que les Juifs la possédaient alors. Le peuple d'Israël avait traversé de grandes révolutions et de profondes épreuves. Il était impossible que, sans les soins les plus immédiats de Dieu, les Écritures transcrites en hébreu seulement, eussent échappé à toute altération durant ces crises terribles. Jusqu'à l'époque du Seigneur elles n'avaient été traduites que dans une seule langue et ainsi l'on n'avait point ce contrôle que fournissent les différentes versions ; car, bien que des traductions puissent trahir plus ou moins la faiblesse humaine, néanmoins, faites en différents temps et par des personnes si diverses, leur accord présente, en faveur du texte, un témoignage tel qu'il faudrait un esprit singulièrement constitué pour échapper à sa puissance. C'est dans un temps où ce témoignage, tiré de la diffusion des Écritures dans tout le monde et en un si grand nombre de langues, n'existait pas, que notre Seigneur en appelle à Moïse, aux Psaumes et aux prophètes.

2.4 Jésus repoussant Satan par les Écritures

Ce sujet ne doit pas seulement être considéré sous un point de vue général, mais aussi dans ses applications pratiques. Suivons par exemple notre Seigneur, dans toutes les circonstances de sa vie, dans les plus ordinaires comme dans les plus remarquables ; il emploie toujours la même arme. Au désert, attaqué par Satan, il le repousse par la parole de Dieu ; et Satan lui-même à ce moment, ne se hasarde pas à employer l'artifice dont il se sert de nos jours : il n'insinue pas que la divine autorité des Écritures est compromise par des erreurs de copiste, par la difficulté de conserver l'intégrité du texte, etc. Le résultat de la lutte entre le Sauveur et l'ennemi fut évident ; mais tout dépendait de l'obéissance, d'une foi constante en la parole de Dieu. Plus tard dans le cours de son ministère, dans sa marche de chaque jour, le Seigneur en réfère constamment aux Écritures, comme à l'arbitre qui doit lever tout doute et mettre fin à toute controverse, comme à la vraie, divine et unique solution de toute énigme dans ce monde d'obscurité.

3 La révélation de Dieu répondant aux besoins de l'homme

3.1 Le récit des Écritures et la chute de l'homme

J'ai touché d'abord à ces applications pratiques ; arrêtons-nous encore quelques instants à considérer le principe général. Nous verrons ainsi de quelle manière admirable la révélation répond aux besoins de l'homme et aux exigences de la gloire de Dieu. Dieu n'a pas créé l'homme dans l'état où il est maintenant. Il n'a pas lancé le monde loin de Lui plein de la confusion morale où nous le voyons, sans parler de toutes les misères physiques qu'il recèle. Celui qui peut concevoir qu'un être suprême a fait l'homme et le monde tels qu'ils sont, doit avoir l'idée d'un démon, d'un Ahirman et non celle du vrai Dieu. Quoi ! un pouvoir infini aurait créé l'homme pour être victime de tant de douleurs ; pour avoir le coeur déchiré par des maux si divers, si intenses et incessants ; pour que le mal moral, suivant la parole de Dieu elle-même, fût inhérent à sa nature (doctrine que les faits confirment chaque jour) ! Pour accepter un fait semblable il faudrait avoir de Dieu une notion moins digne de Lui que le rationalisme même ne peut la concevoir. La parole de Dieu seule fournit la clé de cette énigme insoluble sans elle. Suivant l'Écriture, Dieu créa l'homme droit ; en sortant de ses mains le monde et tout ce qu'il renferme étaient bons. Mais l'homme s'est séparé de Dieu et moralement il a perdu Dieu. Les fondements étant renversés, Dieu abandonné et l'homme tombé par son orgueilleuse rébellion, quoi d'étonnant si la misère a été introduite dans le monde ! car la seule source possible de bonheur pour des créatures est dans leur communion avec Dieu. Le péché détruit nécessairement cette communion et l'homme ayant perdu Dieu, est devenu la proie de tout le mal que l'ennemi de Dieu a pu apporter dans le monde pour séparer plus profondément et, si possible, d'une manière plus irréparable la créature de son Créateur. Tel est le récit des Écritures. Nul autre ne peut lui être comparé et expliquer tout, de manière à justifier Dieu et à rendre compte de l'état de l'homme. Faire Dieu l'auteur du mal moral qui se trouve en l'homme est une impiété odieuse ; la conscience le reconnaît, même chez l'homme qui, pour s'excuser, désire qu'il en soit ainsi. Dès le début, donc, se montre l'immense et singulière valeur de la parole de

Dieu. Une remarque d'une importance générale trouvera ici sa place : Avant que d'être écrite, la parole de Dieu fut adressée verbalement à l'homme. Alors comme toujours elle était le seul lien entre lui et le Dieu dont il s'était séparé. Le péché avait brisé la relation qui existait entre le Créateur et la créature ; la parole de Dieu vient établir des relations nouvelles. L'homme n'est pas plus tôt tombé, que Dieu apparaît sur la scène et annonce de la manière la plus touchante, non pas qu'il détruirait Lui-même celui qui avait introduit le mal, mais que la semence de la femme briserait la tête du serpent. Cette parole de Dieu devint la ressource sinon encore le repos de la foi. D'autres paroles y furent ajoutées en temps convenable, mais la première promesse de grâce suffisait pour que celui qui la recevait avec foi, y trouvât l'origine d'une nouvelle nature en regardant à la semence de la femme, au Seigneur Jésus-Christ. La parole de Dieu a été révélée avant que la bénédiction pût venir et afin qu'elle vînt pour l'homme séparé de Dieu.

3.2 Révélation orale quand l'homme vivait longtemps

À cette époque la sagesse et la bonté divines ne se manifestaient pas de la même manière qu'elles le font maintenant. La durée de la vie humaine sur la terre était considérable ; elle atteignait presque à mille ans et ainsi différait peu du terme auquel elle doit arriver (si même alors la dissolution du corps a lieu) quand le second homme prendra le gouvernement du monde. Alors la bénédiction de l'homme sur la terre sera complète et la vie arrivera à son plus haut développement. Mais l'homme ne la devra point à ses inventions ingénieuses, à quelque panacée qu'il aurait découverte ; cette gloire est réservée à la semence de la femme, à Jésus. On comprendra donc aisément pourquoi il n'était pas nécessaire qu'à cette époque la parole de Dieu fût écrite. Mais quand la vie de l'homme fut réduite à des proportions beaucoup moindres, quand Dieu cessa d'avoir ses communications de grâce avec des individus, mais choisit un peuple entier, alors sa parfaite sagesse se manifesta en confiant sa parole à l'écriture.

3.3 Une révélation de Dieu écrite et confiée à un peuple particulier

L'ensemble de ces écrits fut appelé la loi, contenue quant à ses traits généraux et à ses fondements dans tout l'Ancien Testament, mais plus particulièrement dans les cinq livres de Moïse. À ceux-ci se joint le remarquable livre de Job, le témoin de ce que Dieu est pour un homme ; non pour un Juif, mais pour quelqu'un du dehors. Chose étonnante à dire, les Juifs ignorants de la valeur de ce trésor sans égal, sont cependant ceux à qui nous le devons. Ils nous l'ont transmis sans voir que ce livre condamne leur étroitesse, sans apercevoir à quel point y est supposée et même affirmée la miséricorde de Dieu envers un étranger, et sans en conclure que le Dieu d'Israël est le Dieu qui a eu compassion de l'homme plongé dans la misère et dans l'iniquité, de l'homme jouet du pouvoir de Satan, mais restant cependant toujours dans la main de Dieu qui accomplit son propre dessein d'épreuve et de grâce, dessein arrêté avant que Satan ait introduit la tentation, dessein que Satan ne fait qu'accomplir en cherchant à l'entraver, à le corrompre et à le détruire.

Une quantité d'autres témoignages, rendus en temps convenable, ont suivi les livres de Moïse. C'est à cette collection, nommée l'Écriture, que notre Seigneur emprunte diverses citations, quand l'occasion l'y appelle, mais en s'en servant toujours comme d'une autorité décisive. C'est le principe qu'il pose en Jean 5 dans sa discussion avec les Juifs. Il y justifie le jugement à venir par le poids et la variété des arguments adressés à leurs consciences. Il en appelle d'abord au témoignage de Jean Baptiste que les Juifs reconnaissaient comme un prophète. Il y avait un témoignage plus grand encore : les oeuvres de Jésus, ses miracles dont n'approchèrent jamais, en grandeur et en caractère, ceux qui furent accomplis auparavant, car ils avaient une portée toute spéciale et beaucoup plus étendue. Ensuite le Père Lui-même rendait témoignage de Jésus. Mais quel est le témoignage que le Seigneur réserve pour le dernier et par conséquent pour le plus grand moralement ? Ses paroles ? non — mais les écrits de cet homme même qui, s'il fallait en croire notre siècle, n'a écrit aucun des livres qui portent son nom, mais tout au plus quelques légendes fragmentaires réunies plusieurs siècles plus tard dans ce qu'on appelle la loi de Moïse. Tel n'était pas le langage du Seigneur de gloire. Il a recommandé la lecture des livres de Moïse, il s'en est servi comme d'une autorité revêtue d'un caractère supérieur à toute parole. C'est là un point d'une importance capitale. Jésus censure les Juifs qui méprisaient Moïse au lieu de le croire ; il leur dit positivement que s'ils n'ajoutent pas foi à ses écrits, Lui-même ne peut s'attendre à ce qu'ils reçoivent ses paroles. Ceci n'implique nullement que les écrits de Moïse eussent en eux-mêmes quelque chose de plus divin que les paroles de Jésus ; Dieu nous garde d'une telle pensée. Mais le Seigneur attribue aux écrits de Moïse une autorité que nulle parole ne pourrait avoir. Qui niera que ce soit la doctrine du chapitre 5 de Jean et la conclusion claire et évidente qu'on doit en tirer ?

4 Les prétendues obscurités de l'Écriture en rapport avec sa communication

4.1 Dieu communique la vérité de manière appropriée à l'homme

Ceci me conduit à un autre point sur lequel je désire m'arrêter un moment. On parle «de l'obscurité» de l'Écriture. Il n'est pas étonnant que l'Écriture soit profonde, et la révélation de Dieu infiniment au-dessus de l'homme. Mais pour cela est-elle obscure ? Certainement pas dans le sens de cette vague et sombre incertitude dont souffrent les hommes qui ont conscience de leur propre faiblesse. Je comprends qu'un homme obscurcisse l'expression de sa pensée par un nuage de paroles, précisément parce que la matière lui manque ou parce que, sans que peut-être il s'en rende compte, les idées sont peu nettes dans son esprit ; mais pour l'Écriture c'est le contraire qui est vrai. Non seulement Dieu voit toutes choses telles qu'elles sont en réalité, mais Il a dû communiquer la vérité (car tel est l'objet de la révélation) de la manière la mieux appropriée à l'homme et au moyen des instruments qui conviendraient le mieux à sa gloire. C'est ce qu'Il a fait. Le coeur, les moeurs, le caractère de chaque auteur inspiré se montre dans les Écritures ; chacun a son style et sa manière et cette variété que Dieu a voulu mettre dans sa révélation en est une des grandes beautés. Mais le trait essentiel et distinctif que nie le rationalisme, est que ce livre qui porte le nom choisi, le nom spécifique et bien approprié d'Écriture, soit la Parole de Dieu.

4.2 Distinction entre la Parole écrite et Jésus-la Parole

D'autres voudraient appliquer exclusivement à Jésus l'expression : «Parole de Dieu». Il est vrai que Jésus est le Verbe ou la Parole de Dieu et qu'ainsi il existe entre Jésus et l'Écriture un lien très étroit et caractéristique. Je fais cette remarque parce que, comme il arrive souvent, on trouve dans ces oppositions mêmes un rapport qui les concilie. Il est vrai que les Écritures se nomment elles-mêmes la parole de Dieu, et que d'un autre côté Jésus porte le nom de Parole de Dieu, mais l'Écriture est la parole de Dieu dans un sens tout spécial en ce que Dieu a continuellement devant Lui Jésus comme objet de la parole écrite. Jésus est de toute éternité et personnellement, la Parole de Dieu ; l'Écriture est la parole de Dieu écrite dans le temps, mais le fil, pour ainsi dire, qui en unit toutes les parties, de la Genèse à la Révélation, est le Seigneur Jésus Christ qui, directement ou indirectement, nous y est partout présenté par le Saint-Esprit

4.3 Jésus est la vérité

La raison de ce fait a une portée des plus profondes, et comme elle est d'un caractère général nous y jetterons un coup d'oeil. Jésus est la vérité. La vérité ne se trouve nulle part ailleurs. On peut découvrir bien des choses dans toutes sortes de domaines, mais la vérité est en Lui et séparée de Lui elle n'existe point. C'est une chose remarquable que jamais l'Écriture ne dit que le Père est la vérité

et qu'elle n'emploie point cette expression favorite du rationalisme que «Dieu est la vérité», expression dont se servent aussi un grand nombre de théologiens, sans réfléchir qu'ils parlent ainsi en rationalistes. Ils n'ont, sans doute, aucune mauvaise intention, mais certainement ils ont tort. L'Écriture a raison, elle qui seule a une autorité divine. D'où vient donc qu'elle appelle Jésus la vérité et que jamais elle n'applique ce nom ni à Dieu, ni au Père ? C'est que la vérité révèle et exprime pleinement ce qu'est en réalité une personne ou une chose. Or Dieu est Celui qui subsiste par Lui-même et qui seul peut dire : «Je suis». Il s'est plu à se révéler non seulement dans la parole écrite, mais en Celui et par Celui qui étant Dieu a été fait homme et qui seul a pu être ainsi pour l'homme l'expression de Dieu même. Ainsi la vérité est l'expression de ce que Dieu est et non pas seulement l'être même de Dieu. Elle est donc grande la bénédiction que nous apporte la révélation qu'Il a faite de Lui-même par la Parole en personne, par ce Fils qui nous a fait connaître, comme Père, le Dieu que personne ne vit jamais. C'est pourquoi Christ est appelé dans l'Écriture «l'image du Dieu invisible».

4.4 Pas de connaissance de Dieu en direct

Les rationalistes qui disent volontiers que Dieu est la vérité, reculent devant les déclarations de l'Écriture qui donnent ce nom à Christ. D'où vient cela ? C'est qu'ils prétendent connaître Dieu directement et immédiatement par eux-mêmes et, qu'ainsi, en fait, sinon d'une manière formelle, ils excluent l'idée d'un Médiateur. Ils affirment que l'homme a la puissance de trouver Dieu sans secours étranger, sans une révélation, sans une expression personnelle de Lui-même. Tel est le vice fatal de leur système. Il peut n'être pas poussé en tous au même degré : la piété, le respect et la tradition arrêtent parfois son entier développement. Néanmoins le rationalisme considéré dans son principe et suivi jusqu'à ses dernières conséquences, conduit à l'exclusion absolue de la vérité comme révélée dans la personne de Christ. Ou bien il affirme que l'homme a, par lui-même, la faculté de connaître Dieu, ou bien il lui ôte tout espoir d'arriver à la vérité. Il est conduit au panthéisme qui fait de l'homme une partie de la Divinité, ou à l'athéisme qui nie le Dieu qu'il ne peut parvenir à connaître. Telle est la philosophie du jour sous ses formes variées.

4.5 Dieu le Père n'est connu que par Celui qui est Dieu ET homme

L'Écriture coupe le principe dans sa racine, en nous révélant Christ comme le Seul qui présente objectivement la vérité — cette vérité qui était révélée dans les paroles de l'Écriture. Elle lève ainsi la difficulté qui résulte de l'impossibilité où est l'homme comme tel de connaître Dieu. En effet, l'être créé qui n'a qu'une existence dépendante et relative ne peut par lui-même arriver à la connaissance de Dieu, l'Être absolu. Une distance infinie existe nécessairement entre le Dieu créateur et la créature considérés comme tels ; que sera-ce quand, à la différence de nature, viendra s'ajouter la séparation morale causée par le péché ? Un abîme a été creusé entre Dieu et l'homme. Qui le franchira ? C'est Celui qui, descendant de Dieu vers l'homme, a daigné s'abaisser Lui-même par amour, et non seulement a mis la Divinité en contact avec l'homme, mais est venu pour être un homme parmi les hommes. Ici se montre la grande vérité fondamentale qui est au fond de toute vérité venant de Dieu et de toute espérance pour l'homme, vérité sur laquelle l'orthodoxie insiste avec justesse et ne peut trop insister : c'est que la même Personne bénie venue d'en haut pour révéler Dieu à l'homme est à la fois aussi véritablement Dieu qu'elle est véritablement homme. Nous avons donc là Celui qui en Lui-même est l'Être absolu, car Il est Dieu ; celui qui, d'un autre côté, étant homme, a pu entrer en relation avec les hommes, combler l'espace qui les séparait de Dieu et Le leur faire connaître. Devenu homme sans cesser d'être Dieu, et unissant Dieu et l'homme dans la même personne, Il est précisément Celui qui pouvait nous donner la vérité impossible à connaître autrement. Le Père demeure dans son inaccessible Divinité ; c'est le Fils, l'homme Christ Jésus qui devient le Médiateur entre Dieu et l'homme.

4.6 L'Esprit, aussi, est la vérité

Cependant la connaissance de Dieu n'est pas la seule chose qui manque à l'homme ; son cœur est rebelle ; ni l'amour, la bonté et la vérité que Dieu révèle en Christ, ni le sentiment de ses besoins, de sa misère et de son péché, ne peuvent par eux-mêmes amener l'homme à Dieu et surmonter la résistance de son esprit charnel. Comment cette difficulté sera-t-elle vaincue ? Par un autre grand fait de la nature divine clairement mis en évidence dans la parole de Dieu. Non seulement nous voyons Celui qui est objectivement la vérité, le Seigneur Jésus, mais aussi Celui qui a la puissance de faire pénétrer la vérité, en grâce, dans le cœur de l'homme, en vertu des conseils de Dieu et de la rédemption de Christ, communiquant ainsi à l'homme une nature toute nouvelle. Quel est-il ? C'est l'Esprit ; et voilà pourquoi il est dit de lui, aussi bien que du Fils, qu'il est la «Vérité», 1 Jean 5:6. Le Fils est ainsi nommé parce qu'il apporte la vérité dans sa propre personne, l'Esprit parce qu'Il nous l'approprie. L'Esprit qui nous apporte la parole écrite et qui la mêle avec la foi en ceux qui l'écoutent devient ainsi le lien immédiat entre Dieu et l'homme. C'est ainsi que Dieu établit la chose et rien ne montre d'une manière plus distincte et plus bénie sa sagesse et sa grâce. Qui se plaindra du manque de clarté, même dans cette exposition de la vérité la plus abstraite ? On pourrait à peine trouver d'un bout à l'autre de la parole révélée de Dieu des communications faites avec une plus grande simplicité. Cependant il s'agit de la vérité la plus haute, de la nature même de Dieu, ainsi que des besoins les plus profonds de l'homme ; néanmoins quoi de plus clair ?

5 Les prétendues obscurités de l'Écriture en rapport avec sa compréhension

5.1 L'Écriture ne se comprend pas si la volonté est contraire à Dieu

Il est bon d'établir un autre fait. La difficulté que l'on éprouve à comprendre la parole de Dieu ne provient pas de ce qu'il s'y trouve quelque obscurité, mais de la volonté de l'homme éloigné et séparé de Dieu par sa propre nature. Au contraire la parole de Dieu est trop claire pour lui ; là est la vraie difficulté s'il voulait le reconnaître. J'avoue bien qu'il y a des cas où un doute loyal produit plus de travail de conscience qu'une foi purement traditionnelle. Celui qui accepte les choses uniquement parce qu'elles sont généralement admises croit l'homme et non pas Dieu ; sous la moindre pression il abandonne ce qu'il avait reçu. Il laissera ce qu'il appelle sa foi avec la même facilité qu'il l'avait acceptée : elle n'a jamais pénétré au fond de son âme, jamais elle n'y a été plantée de Dieu. Quand une chose intéresse profondément, on n'est pas si prompt à recevoir ce qui en est dit, tandis qu'on croit ou on nie n'importe quoi de ce dont on se soucie peu. Une foi qui vient et s'en va si aisément n'est guère que de l'indifférence.

5.2 La foi surmonte les vraies difficultés

On ne s'inquiète pas beaucoup de contrôler la vérité d'un récit qui ne nous touche point, alors même qu'il semblerait suspect. Mais que l'on vienne dire à un homme que dans un pays éloigné quelqu'un lui a laissé une grande fortune, son attention est aussitôt fortement attirée. Il ne demande pas mieux que d'être convaincu ; mais les difficultés qu'il rencontre et l'intérêt même qu'il porte à cette affaire, font qu'il hésite à croire et qu'il demande des preuves certaines. Tel est précisément le cas des personnes qui s'intéressent au témoignage de l'Écriture et sur le cœur desquelles l'Esprit de Dieu agit de manière à leur faire réellement désirer que sa parole soit vraie. De tels hommes cherchent, croient du cœur et sont sauvés.

5.3 L'homme s'oppose à la Parole car elle met à nu son état

Mais la vraie cause de l'opposition de l'homme à la parole de Dieu c'est qu'elle lui montre sa véritable condition, et met entièrement à nu toutes ses misères. Il n'est rien que l'homme déteste autant et contre quoi il lutte avec plus d'énergie. Je sais bien qu'un homme endurci dans le mal est insensible à tout reproche et ne connaît plus même la honte ; mais, dans son état ordinaire, l'homme n'accepte qu'à la dernière extrémité le fait de l'entière corruption de sa nature. Or c'est là ce que l'Écriture tout entière tend à établir. Nous ne trouvons qu'une seule parole de Dieu qui se rapporte à l'état primitif de l'homme, celle qui lui fut donnée comme règle de conduite dans le jardin d'Éden. Mais depuis la chute, toute parole révélée, pour le repos de la foi, a eu pour objet d'abaisser le premier homme et d'exalter le second, de montrer l'homme à nu, tel qu'il est, déchu d'auprès de Dieu, mais aussi de présenter le second homme, le Seigneur Jésus, comme l'unique libérateur.

5.4 L'homme ne voit pas les beautés et perfections de l'Écriture

Telle est donc la grande difficulté que le cœur humain rencontre dans l'Écriture. Non seulement elle renferme la vérité, mais elle a un caractère moral : condamner la nature de l'homme ; introduire la volonté de Dieu. Tout, en elle, tend à cette fin. Il n'y a pas une seule portion des Écritures qui ne renferme un élément moral. Dans une simple généalogie, Dieu ne sépare pas la vérité de ce qui semble n'être qu'une sèche nomenclature. Prenons par exemple le premier chapitre de l'Évangile de Matthieu. Les rationalistes pourraient dire que l'écrivain sacré ne savait pas même compter jusqu'à quatorze et qu'ainsi sa science était inférieure à celle du plus mince écolier. Voilà ce que discernerait la sagesse humaine. Mais quoi qu'il en soit j'affirme que ce chapitre, et je parle de cette liste de noms qui en est la partie la plus sèche comme l'on dit, porte la marque et le cachet de Dieu tout aussi réellement, quoiqu'avec moins d'évidence, que le chapitre 17 de Jean. Dans chaque détail il est comme revêtu d'un dessein divin plein de profondeur. Pour ne citer qu'un exemple : qui, si ce n'est Dieu, aurait eu la pensée de commencer cet Évangile par les noms de David et d'Abraham et eût mis ces deux points capitaux en lumière dès le premier verset ? Pourquoi ne pas remonter jusqu'à Adam comme le fait Luc ? C'est que David et Abraham seuls convenaient dans l'Évangile de Matthieu, tandis que si Luc avait commencé à eux ou s'était arrêté là, le dessein que l'Esprit de Dieu se proposait dans son Évangile n'aurait pas apparu avec la même perfection.

J'ai indiqué ces faits pour montrer que l'Écriture décèle en tout un dessein plein de puissance morale, de grâce divine et de profonde sagesse. Quel est ce dessein ? Matthieu le connaissait-il tout entier ? Ce n'est point la question ; la grande affaire pour nous est de savoir que ce dessein était de Dieu et cette sagesse bien au-dessus de celle de Matthieu. Combien d'entre nous cependant ont passé sur ces lignes, les premières de l'Évangile, sans remarquer ce qu'elles renferment ! C'est que nous pénétrons bien peu dans les trésors de sagesse que Dieu a cachés dans les Écritures. Telle est leur beauté que le docteur le plus éclairé et le prédicateur le plus éloquent n'y peuvent rien ajouter, mais seulement aider à découvrir la richesse qui s'y trouve. Cela montre que le vrai ministère, pas plus que l'autorité de l'Église, ne sont en affaiblis en aucune manière par l'affirmation de la divine inspiration des Écritures. Au contraire, c'est l'Écriture qui donne autorité à l'Église en fournissant tous les matériaux nécessaires au ministère. En réalité le ministère en lui-même n'est pas une autorité, puisqu'il implique l'idée de service, même lorsqu'il s'agit «d'être à la tête» (Rom. 12:8) ; car j'affirme que parmi ceux qui exercent le ministère il en est qui «sont à la tête». L'Écriture donc, bien loin d'entraver ou d'affaiblir, en ceux qui servent le Seigneur, ce qui est bon et de Dieu, leur fournit les matériaux les plus excellents et les plus abondants. Elle présente en outre un caractère encore plus distinctif et même unique. Elle n'est pas seulement une source de vérité, une source infiniment plus riche que toutes les autres mines de science spirituelle qui se trouvent dans le monde, mais surtout, quel que soit le sujet dont elle traite, elle donne la pure vérité, sans aucune erreur. Elle n'enseigne ni la science du 19^e siècle, ni celle du premier, ni d'aucun autre, et c'est là précisément que nous trouvons la sagesse de Dieu. Elle diffère totalement de toute science humaine quant à son origine, sa nature, son caractère et son but. De l'avis de tous, le langage de la science a souvent changé ; souvent il a dû se modifier parce qu'il est imparfait comme tout ce qui tient à l'homme. Mais la parole de Dieu qui s'abaisse jusqu'aux plus humbles, ne change jamais, même pour les plus élevés. Elle est l'expression du seul Être immuable ; elle est la permanente communication de la vérité pour toutes les âmes, pour tous les lieux, pour tous les temps. Hors d'elle n'existe rien de semblable ; rien même qui en approche.

6 Christ dans sa personne, et l'Écriture, sont la mesure de toute vérité

Si, comme nous l'avons indiqué, ni l'Église, ni le ministère ne sont et ne peuvent être la vérité, nous désirons montrer que l'Écriture est la vérité, parce qu'elle n'en est pas seulement la seule source, mais aussi l'unique mesure. Par elle nous pouvons éprouver toute assertion de l'homme ; en cela se montre par-dessus tout son caractère divin. Comme Christ, la parole écrite est la vérité. Christ dans sa personne, la parole écrite comme mesure de toute vérité, voilà entre les mains de ceux qui craignent le Seigneur, ministres ou non, la pierre de touche pour juger de tout ce qui peut être dit ou écrit. Quel trésor inestimable ! Or l'Écriture porte ce caractère parce que d'une manière directe ou indirecte elle a pour objet constant Christ qui est la vérité. Aussi quelque soit le sujet que vous considérez, ce n'est que par Christ que vous le connaîtrez dans sa réalité. Par exemple, vous désirez connaître Dieu, savoir qui Il est et quel Il est ; sans doute vous pouvez étudier et approfondir toutes les oeuvres qui dénotent une intelligence et une main divines, mais qui vous donnera une conception pleine, claire et adéquate de ce que Dieu est ? Christ seul, ses paroles, ses voies, ses oeuvres, étaient celles de Dieu. Je ne puis connaître Dieu qu'en le contemplant en Christ. Le Seigneur le dit Lui-même : «Celui qui m'a vu a vu le Père». Non pas qu'en aucun sens, la personne du Fils fût la même que celle du Père, mais Il était le seul qui pût nous le révéler. Un ange n'était pas suffisant pour cela, car un ange ne peut me faire connaître qu'une créature. Une personne divine, le Fils, l'image du Dieu invisible, Celui-là me donne la connaissance de ce que Dieu est.

6.1 Comment avoir une juste idée de l'homme ? par Christ

Supposons maintenant qu'il s'agisse d'une recherche toute différente et qui semble même incompatible avec le développement de ce que Dieu est dans la personne de Christ. Je voudrais me former une vraie idée de ce que doit être l'homme ; où la chercherai-je ? en vous, en moi, en quelque autre même des plus excellents qui existent ou qui aient existé ? Mais ne serait-il pas affligeant de penser qu'il n'existe pas pour l'humanité un idéal plus élevé, un modèle plus excellent que celui que nous trouvons en nous-mêmes ? Remonterai-je jusqu'à Adam, le premier homme ? Non, car je vois en lui un homme placé sous l'épreuve de l'obéissance, mais qui tombe et abandonne Dieu pour se satisfaire lui-même. Rien en Adam ne me donne l'idée de la vraie grandeur de l'homme. Mais l'idéal, le parfait modèle a existé, il existe. Contemplez Christ : voilà l'homme ! En Lui, je trouve ce qui répond à tout ce que le cœur demande, en Lui je vois la vraie noblesse et la perfection de l'homme ; en Lui je puis me reposer. Veux-je savoir maintenant, non plus ce que devrait être l'homme, mais ce qu'il est en réalité ; voir l'étendue de sa perversité ? Assurément je ne puis la trouver en Christ, et cependant, c'est en considérant Christ, que j'en verrai chez les autres, la pleine manifestation. Que l'on étudie l'homme dans tous les temps, nul doute qu'on ne trouve en lui toute espèce de mal. Je le vois méchant dans le paradis quand il tombe dans la désobéissance ; non moins méchant quand, hors du paradis, il tue son frère. Plus tard il apparaît dans toute sa corruption et sa violence jusqu'à ce que l'Éternel le balaie de dessus la terre. Avant que la loi soit donnée, il élève des idoles et adore des démons ;

sous la loi il se révolte de la manière la plus criminelle. Où donc trouverai-je l'homme tel qu'il est ? Quand verrai-je toute sa corruption ? C'est lorsque apparaît au monde, dans la personne de Christ, la bonté, la pureté parfaites. Ainsi Christ est toujours et en tout la vraie pierre de touche. Il est la vérité et jamais nous ne possédons toute la vérité d'une chose jusqu'à ce que nous l'ayons comparée avec Christ. Hors de Lui, nous n'avons rien que de fragmentaire ; ailleurs, nous pouvons trouver sur l'homme, tantôt un aperçu tantôt un autre, mais devant Christ l'homme en entier apparaît tel qu'il est. Christ n'a pas frayé seulement avec les pauvres, mais aussi avec les riches ; Il a paru devant les profanes et devant les hommes religieux, devant les pharisiens et les sadducéens, devant Hérode et Pilate. Ainsi, devant Lui, toute âme est mise à l'épreuve, car Christ, et Christ seul, est la vérité.

6.2 Comment avoir une juste idée du ciel ? par l'Écriture

De la même manière nous acquerrons une juste idée de ce que sera le ciel. Est-ce un lieu où brillent l'or et les pierres précieuses ? Nullement. L'Apocalypse, il est vrai, emploie ces expressions comme figures, en parlant de l'Épouse ou de l'Église glorifiée. Mais celui qui n'aurait pas d'autre conception du ciel serait un mahométan plutôt qu'un chrétien, et tout croyant sait bien que tel n'est pas le sens de l'Écriture. Dieu dans sa parole, se sert du langage figuré et symbolique, tout en nous donnant les directions nécessaires pour le reconnaître lorsqu'il l'emploie. Il n'y a donc là aucune des difficultés que l'incrédulité voudrait y voir. Au contraire, rien n'est plus beau que la manière dont Dieu, dans l'Écriture, adapte son langage à l'âme la plus faible, la plus humble, à l'enfant même ; mais c'est en Christ seul que tout est mis en lumière. Ainsi je sais que le ciel est le lieu où Dieu déploie sa propre gloire en couronnant l'homme qui fut rejeté hors du monde et par le monde. C'est le lieu où Christ est exalté, où Il a été reçu dans la lumière, l'amour et la gloire, où Dieu lui-même honore son Fils.

6.3 Christ est la mesure de l'état de toute âme

Mais comme Christ nous apprend ce qui constitue le ciel, de même aussi en Le contemplant nous voyons pourquoi et comment il se fait que l'âme la plus simple qui reçoit l'Évangile sera au ciel dans le cercle le plus rapproché du Fils de Dieu. Alors aussi nous comprenons une autre chose qui est un sujet de trouble pour certaines âmes : comment il se fait qu'un homme aimable, moral, bienveillant, puisse néanmoins être perdu au lieu d'aller au ciel. Combien n'y a-t-il pas de personnes qui ne comprennent pas cela ! Dieu ne serait-Il pas juste ? Certes Il l'est. Comment donc peut-Il précipiter dans l'enfer une personne consciencieuse, bienveillante, pleine d'amabilité, de délicatesse et de tout ce qui fait le charme de la société humaine ? C'est que Christ est la mesure de toute âme ; et que, si l'homme le plus irréprochable, le plus intelligent à tous les autres égards, emploie ses qualités et s'appuie même sur elles, comme cela arrive constamment, pour rejeter Jésus et refuser d'être sauvé comme un misérable pécheur, je prétends qu'un tel homme est condamné avec justice, car il méprise la grâce de Dieu.

6.4 La vérité sur la justice est mesurée par le fait d'accepter ou de rejeter Christ

J'affirme ici solennellement cette vérité : le salut découle de la grâce ; le salut est pour ceux qui sont perdus ; le salut est pour ceux qui en ont besoin. Ce n'est pas seulement un secours, une aide, le salut est beaucoup plus que cela. Quand Dieu reconnaît les Juifs pour son peuple, Il leur donne des secours, des ordonnances, une sacrificature, une loi et tout un ensemble de directions rituelles. Entre les mains de l'homme faible et coupable, tous ces secours n'ont abouti qu'au rejet du Seigneur de gloire, à la crucifixion du Fils de Dieu. Par cet acte même où l'homme met le comble à sa perversité, Dieu a manifesté toute l'étendue de sa grâce. Car, quelque grande qu'elle parût, dans l'envoi de Jésus au monde comme messenger d'amour, elle éclate d'une manière bien plus merveilleuse en ce que Dieu donna Jésus afin qu'Il mourût pour ses ennemis ; et, en ce qu'il fait, de leur plus horrible péché, la seule porte, non d'espérance seulement, mais de salut pour le plus misérable des pécheurs. Voilà ce que Dieu a fait, voilà la vérité, et à moins d'être aveugles, nous devons voir aussi en cela la plus haute expression de la justice, de la justice de Dieu maintenant révélée dans l'Évangile. En effet, il ne peut plus être question de réclamer la justice de la part de l'homme, comme le fait la loi, mais de la révéler de la part de Dieu ; telle est la signification précise de ce que nous avons tous lu en Romains 1 et 3 et 10. Arrêtons-nous un moment sur ce sujet afin d'apprendre à connaître de Lui-même, dans sa propre parole, «la justice de Dieu».

C'est une nouvelle espèce de justice, la justice justifiante de Dieu, par la rédemption qui est en Jésus-Christ notre Seigneur, en vertu de son sang et de sa mort. C'est la justice de Dieu, justifiant maintenant le pécheur par la foi en Jésus. Elle est pour l'homme perdu qui croit en Jésus, par lequel Dieu a trouvé le moyen de réconcilier ses ennemis avec Lui-même. C'est la justice de Dieu par l'oeuvre de Christ. Voilà la vérité. En conséquence salut ou perdition, motif du rejet de l'homme le plus moral, ou de l'acceptation du plus dépravé, tout trouve son explication dans ce fait que Dieu mesure tout par Christ. Si Christ est rejeté, tout est perdu : s'Il est reçu, tout est changé ; les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles.

6.5 Contraste avec ceux pour qui l'homme est la mesure de tout

Combien le terme de comparaison diffère chez Dieu et chez les philosophes qui prétendent que l'homme est la mesure de toutes choses. Rien de plus faux que cette grande maxime fondamentale de la philosophie grecque. Aucun homme n'est la mesure de toutes choses, si ce n'est Christ, parce que seul Il est la vérité. La parole de Dieu en est la forme écrite, la parfaite expression. Mais à travers tout le saint livre, dans toutes ses pages, ne voyez-vous pas, ne sentez-vous pas vivre une personne que nous pouvons et devons aimer par dessus tout. Je comprends qu'un livre soit apprécié et révérend, mais on aime une personne tout autrement qu'un livre. De là vient que l'on ne peut avoir en Jésus une foi réelle, sans aimer sa Personne, parce qu'Il est la pleine expression de l'amour de Dieu, amour dont la perfection ne se trouve nulle autre part. Car, bien qu'autour de nous, il y ait partout des manifestations de la munificence et de la bonté de Dieu, nous voyons aussi partout une triste et rapide décadence. Combien ce monde n'offre-t-il pas, pour le penseur, de perplexités et de contradictions morales ! Sans doute il y a dans le printemps une magnifique exubérance de vie, mais feuilles et fruits ont disparu avant que l'hiver se termine. De même s'il y a dans la vie de l'homme une fleur de jeunesse, bientôt arrive la décrépitude et à la fin la mort. Ainsi toutes choses, dans ce monde, se flétrissent et tombent, parce que l'homme s'est séparé de Dieu. Mais un autre Homme est monté vers Dieu et a été immédiatement glorifié, non dans le ciel seulement, mais en Dieu Lui-même. C'est maintenant la vraie place où nous devons contempler l'homme, — dans la personne de Christ. Non seulement nous voyons en Lui la parfaite image de l'homme, mais nous apprenons quelle est la place que Dieu a donnée à l'homme, à sa droite dans le ciel, place que Christ est allé nous préparer.

6.6 La vérité sur l'état de l'homme et du monde est mesurée d'après Christ

Il y a plus ; en regardant à Christ je connais aussi bien ce que sera, selon Dieu, l'avenir, que je connais la place actuelle du chrétien. Les nations se consomment elles-mêmes pour le néant, essayant tantôt un moyen, tantôt un autre d'améliorer le monde. Je ne m'étonne pas si les hommes d'état se lassent et s'usent au milieu de changements et de déceptions continuels, car en fin de compte, dans tous leurs efforts, je ne vois que l'homme, essayant de réparer ce qui ne peut l'être. Mais voici ce que Dieu veut faire : Pour Lui, il n'est point question de réparer ce qui est ruiné, mais d'introduire ce qu'Il nomme une nouvelle création. Son dessein n'est pas seulement de se

glorifier en transportant l'homme dans le ciel pour y être avec Christ et pour régner avec Lui, mais aussi de bénir l'homme sous le règne de Christ sur la terre. Dieu a promis à Christ que la terre et tout ce qu'elle contient lui serait assujéti, car la réconciliation ne s'étend pas seulement à ceux qui croient, mais à toutes choses. La vérité donc triomphe de tous les raisonnements de l'homme. Le rationalisme ne veut juger de rien que par l'expérience de l'homme. En conséquence, comme l'homme ne peut faire des miracles, il n'y en a point eu ; l'homme ne peut prophétiser, il n'y a donc point de prophéties. Dans cette école tout se fonde sur ce qui est renfermé dans le petit cercle du pouvoir, de la connaissance et de l'expérience de l'homme. Mais l'homme, bien loin d'être la mesure de toute chose, n'est en réalité la mesure d'aucune. C'est à Christ seul que cela appartient. Christ est la vérité ; voilà ce que j'ai désiré imprimer dans votre esprit.

7 Conclusion : Notre sauvegarde est la Parole de Dieu

Je ne voudrais pas prolonger davantage. J'ai essayé de montrer, en opposition au rationalisme, les grands traits distinctifs de la vérité en Christ. Les hommes peuvent dire, quant à la parole de Dieu, qu'elle renferme une poésie sublime, de merveilleuses biographies, d'admirables maximes, une sagesse que l'on ne trouve nulle part ailleurs et la plus profonde moralité. Tout cela est très vrai, mais inutile ; car à quoi servent la plus haute poésie, l'histoire la plus vraie, les plus saines maximes et les vues les plus profondes sur le cœur, si après tout vient la perdition, lot assuré de ceux qui n'ont pas reçu la vérité, et surtout de ceux qui auront vécu au sein de la chrétienté ? En effet : ce fut le grand crime des Juifs de rejeter Christ ; mais combien sont plus grandes l'apostasie et la culpabilité de ceux qui ont joui de privilèges plus excellents et d'une plus entière connaissance de la vérité. De là vient que le rationalisme est un des plus puissants courants qui emporte avec lui tous ceux qui s'y confient. Que le Seigneur nous délivre de ce qui ne peut que nous attirer dans la destruction : de ce système qui exalte l'homme et abaisse le Christ qu'il fait profession d'honorer, mais qu'en réalité il ne reçoit pas comme étant la vérité.

Que le Seigneur donne à tous ceux qui écoutent d'abord la foi pour recevoir Jésus-Christ, le Fils de Dieu, puis pour lire la parole de Dieu comme la divine expression de Jésus, le Verbe en personne, placé devant nous dans la parole écrite. Notre sauvegarde, que Dieu nous a donnée spécialement pour les derniers jours — ce ne sont pas les ministres fidèles — quoique je sois assuré que Dieu les donnera aussi longtemps qu'il rassemble son Église sur la terre ; — ce n'est pas l'Église — car elle-même a besoin d'être gardée et ainsi ne peut être notre sûreté — c'est la parole de Dieu. Ce n'est pas même l'Esprit, quoique la Parole ne puisse avoir de puissance sans l'Esprit et que l'on ne puisse connaître la valeur de Christ qui est la vérité sans avoir l'Esprit qui est aussi la vérité. Mais pour reconnaître que l'on a l'Esprit de vérité et que l'on n'est pas la proie du fanatisme, il faut que l'âme soit attachée et soumise au Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, et cela ne peut exister sans la foi produite et nourrie par la parole de Dieu.

Ritualisme par William Kelly

Bibliques

Base d'incrédulité de ce mouvement qui met l'accent sur l'incarnation aux dépens de l'expiation. L'effet est de mettre les âmes dans le brouillard. Rapports de ce mouvement avec le rationalisme.

Applicabilité au christianisme du système des rites. — Hébreux 9:24-28 (Rois et sacrificateurs)

L'auteur montre les vrais caractères du Ritualisme, ce courant de la chrétienté qui veut introduire (ou a introduit) dans le christianisme un système de rites. En réalité le Ritualisme met l'accent sur l'incarnation en négligeant l'expiation, il ignore la proximité avec Dieu dans laquelle le chrétien est établi depuis que le voile du temple a été déchiré. Sous des apparences de piété extérieure, il y a une racine profonde d'incrédulité qui fait que le Rationalisme et le Ritualisme se rejoignent. Malgré que cet article soit un peu ancien (1870) et qu'il se réfère à la situation de l'église d'Angleterre à cette époque-là, il n'a pas perdu de son actualité pour ceux qui veulent bien comprendre la différence entre les efforts de ceux qui s'appuient sur des rites et des sacrements, en contraste avec ceux qui s'appuient sur la position « en Christ » du croyant telle que le vrai évangile la présente.

Secondairement cet article fait comprendre comment le Rationalisme, ou incrédulité appliquée à la Bible et à la foi chrétienne, se rejoint avec le Ritualisme. Cela explique comment il est possible que les grandes églises officielles s'opposent tant à la foi fondamentaliste qui tient à recevoir la Parole de Dieu sans modification ni altération, tandis que ces églises font chorus avec tant de commentaires de la haute critique, ou de la critique historico-scientifique, — des commentaires imprégnés d'incrédulité au sujet de tout ce qui, dans l'Écriture, surprend l'homme naturel.

Traduit de l'anglais d'après l'édition de 2002. 1ère édition 1870

Table des matières

- 1 Distinction entre Rationalisme et Ritualisme
- 2 La vérité de l'évangile préserve à la fois du Rationalisme et du Ritualisme
- 3 Le Christ Jésus nous donne la vérité
- 4 Christ prend la place des figures de Moïse
- 5 Christ introduit Dieu et ôte (ou : abolit) le péché
- 6 Approchés par la mort de Christ, non pas par l'incarnation
- 7 Le Ritualisme nie que le voile est déchiré
- 8 Remise en vigueur d'une prêtrise terrestre particulière
- 9 La sacrificature (ou : prêtrise) chrétienne actuelle
- 10 Ceux qu'on appelle les pères chrétiens
- 11 Les « pères de l'église » et les Écritures
- 12 Le Ritualisme est bâti seulement sur l'incarnation
- 13 La mort expiatoire de Christ négligée ou sous estimée
- 14 Le déchirement du voile
- 15 Le docteur Newman et le brigand converti
- 16 Tout chrétien est un homme d'église
- 17 La justice d'après l'épître aux Romains
- 18 Abandon des privilèges chrétiens
- 19 Ritualisme et baptême
- 20 Ritualisme et Cène
- 21 Ritualisme et Christ ressuscité

« Car le Christ n'est pas entré dans les lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu, — ni, non plus, afin de s'offrir lui-même plusieurs fois, ainsi que le souverain sacrificateur entre dans

les lieux saints chaque année avec un sang autre que le sien (puisque dans ce cas il aurait fallu qu'il souffrît plusieurs fois depuis la fondation du monde) ; mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice. Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent » (Héb. 9:24-28). Le sujet dont je voudrais parler ce soir peut sembler être tout à fait aux antipodes du Rationalisme dont nous nous sommes entretenus la semaine dernière ; mais l'opposition n'est qu'apparente. Sans doute dans les esprits et dans l'intention de beaucoup, il y a un réel antagonisme ; et loin de moi de douter que, tandis que des hommes pieux ont été teintés de quelques éléments de Rationalisme, d'autres, et même davantage, ont pour leur part subi des atteintes de la part du Ritualisme. Pour tout esprit droit et qui connaît correctement à la fois la Parole de Dieu et les faits qui se développent dans l'état présent des idées parmi les enfants de Dieu dans le monde, il est indiscutable qu'il y a des personnes entraînées dans ces deux directions contraires, celle du Rationalisme et celle du Ritualisme, alors qu'elles ont pourtant une vraie connaissance vivante de Dieu par le Seigneur Jésus. Mais ceci ne prouve rien du tout quant au caractère de chacun de ces deux systèmes en eux-mêmes. Cela montre seulement que le seul fait d'être enfants de Dieu, ne préserve en rien des pièges de l'adversaire ; et que, même si l'on est réellement né de nouveau, on peut être entraîné à la dérive dans l'une ou l'autre de ces directions, si on se laisse aller aux pensées et aux sentiments des hommes.

1 Distinction entre Rationalisme et Ritualisme

Or derrière l'opposition apparente de ces deux systèmes, il y a un lien, et par conséquent une sympathie souvent assez forte, et je ne doute pas que cela fournira en son temps à l'ennemi de nos âmes le pouvoir de les mélanger ensemble dans une union à laquelle ni l'un ni l'autre de ces mouvements ne sont prêts pour le moment. La raison de ceci réside dans le simple fait que comme le Rationalisme est une déification des pouvoirs humains, dans lequel l'homme a la prétention de juger la Parole de Dieu par ses propres pensées, — il s'agit par conséquent de l'incrédulité intellectuelle quand il est mené jusqu'au bout ou qu'il est jugé dans son principe — de la même manière, de son côté, le Ritualisme est l'incrédulité de l'imagination, très souvent avec une piété sous-jacente, et un amour pour le Sauveur qui peut éventuellement préserver des pleines conséquences du système, mais le Ritualisme a en soi la saveur de l'idolâtrie et tend vers elle.

Or la puissance de délivrance, aussi bien que ce qui en manifeste le vrai caractère, voilà ce sur quoi nous pouvons nous arrêter maintenant avec profit. Il ne s'agit pas de disséquer le mal par plaisir, mais l'important est de fournir le remède de Dieu ; c'est ce que je me suis efforcé de garder à l'esprit en parlant du Rationalisme. Pareillement cette fois-ci, je m'en tiendrai surtout à ce qui, par la grâce de Dieu, peut préserver les âmes de l'incrédulité religieuse, en leur donnant des raisons divines de juger et rejeter le Ritualisme dans tous ses fruits aussi bien que dans ses racines.

2 La vérité de l'évangile préserve à la fois du Rationalisme et du Ritualisme

Grâce à Dieu il ne faut pas chercher loin le remède ; il est tout près, dans notre bouche et dans notre cœur (Rom. 10:8). La vérité de l'évangile est la meilleure sauvegarde non seulement contre le Rationalisme, mais aussi contre le Ritualisme. Pour une âme qui comprend réellement l'évangile (je n'entends pas une âme simplement née de nouveau, mais une âme qui, par grâce, connaît de manière intelligente la parole de vérité et l'évangile du salut), il est impossible d'être entraînée malgré elle dans l'un ou l'autre de ces mouvements. Des personnes peuvent être entraînées dans n'importe quoi pour un temps ; mais pour quelqu'un qui comprend l'évangile simplement, et qui en place la vérité réellement devant son âme, et qui par-dessus tout a Christ Lui-même comme objet révélé à son cœur en amour par cet évangile, il est impossible qu'une telle âme reste dans le piège de l'un ou de l'autre, voire même d'y être entraînée tant soit peu. Je vais donc montrer que si les chrétiens tiennent ferme ce que Dieu leur a donné dans le Seigneur Jésus et dans l'œuvre puissante que Christ a accomplie et que Dieu révèle maintenant par le Saint Esprit envoyé du ciel, qui nous le fait connaître spécialement dans le Nouveau Testament, — il y a un moyen divin d'être préservé et auquel aucune puissance de l'ennemi ne peut faire une brèche.

Vous aurez noté dans les versets que nous venons de lire que l'Esprit de Dieu nous montre la relation entre, d'une part la vérité et les faits du christianisme, et d'autre part ce qui était réellement un système rituel, le seul système rituel que Dieu ait jamais reconnu. En Israël il y avait un système d'ombres religieuses, fourni par Dieu lui-même. C'est la raison pour laquelle, si ceci était tout ce que Dieu a révélé, nous devrions être tous des ritualistes. Car pour le croyant, il est indiscutable que Dieu a établi ce système, et l'a maintenu par Son autorité jusqu'à ce qu'il ait opéré ce qu'il avait à faire. Ce n'était pas du tout le système primitif, car Dieu a pris soin que la promesse soit avant la loi (Gal. 3:17), avant ces ombres systématisées dans la loi (ce qu'on appelle communément la dispensation lévitique).

3 Le Christ Jésus nous donne la vérité

La vérité de l'évangile montre que le Seigneur Jésus est venu dans le monde pour nous donner la vérité, laquelle le Rationalisme, bien loin de l'avoir trouvée, confesse qu'il ne l'a pas, puisqu'il est seulement à sa recherche — il ne professe donc pas savoir, et il doute même qu'on puisse savoir. Non seulement Christ nous a amené en Lui-même la vérité, pour l'âme la plus simple qui Le reçoit, — non seulement Il est en Lui-même exactement le même Christ pour les plus simples comme pour les plus spirituels, — mais en outre Il a opéré une œuvre dont les conséquences sont infinies et excluent absolument le Ritualisme et la base qui est la sienne.

Dieu ne nous a pas laissés à nous-mêmes pour chercher et trouver quelles sont ces conséquences : Lui-même nous les a révélées. Il en déclare certaines dans les versets déjà lus. Il nous dit, là, que Christ n'est pas entré dans les lieux saints faits de main. Ces lieux saints appartenaient au système de rites (ritualiste) d'Israël, et ils sont déclarés divinement être des figures (copies) des vrais (Héb. 10:24).

C'est pourquoi le Ritualisme ne nous donne pas davantage la vérité que le Rationalisme ; il donne des ombres, tandis que le Rationalisme laisse les hommes dans les ténèbres. Il nous donne des figures de ce qui est vrai, mais rien de plus. Il ne nous donne pas l'image même des choses (Héb. 10:1), mais au mieux des types. Le Rationalisme est un système négatif et mortel, il ne donne rien et voudrait tout détruire. Le système des rites selon Dieu présentait, d'une manière symbolique et jusqu'à un certain point, la vérité que Christ allait introduire, — non pas toute la vérité (bien loin de là), ni même aucune partie d'elle dans sa plénitude.

Rien ni personne ne peut en aucune manière être une représentation adéquate de Christ. Il nous faut avoir Christ Lui-même pour avoir la vérité. Or ce chapitre nous dit que Christ « a obtenu une rédemption éternelle » (Héb. 9:12). C'est ce qu'Il a fait en étant élevé de la terre en sacrifice. Il nous est dit ensuite qu'Il est entré « dans le ciel même » (Héb. 9:24). Ainsi si en Lui tout est réalité, dans la condition de la créature comme telle il n'y a pas de réalité, sauf dans la douloureuse réalité du péché ; mais à proprement parler, nous ne pouvons pas appeler le péché une réalité, sauf pour le jugement. Il est l'aliénation du cœur de l'homme d'avec Dieu, la propre volonté, la convoitise, la passion, l'orgueil, la vanité, — oui, c'est tout du mensonge contre la nature que Dieu a faite. Étant un éloignement d'avec Dieu Lui-même vers la manière de voir de la créature, il n'a aucun droit à être appelé une réalité, sauf dans sa culpabilité et sa misère. Il y a eu une fois une réalité quand Dieu a fait les cieux et la terre et qu'Il a placé l'homme dans le paradis de

délice, quand l'homme, et tout ce que Dieu avait mis dans son environnement, était très bon ; mais cette réalité s'est effacée quand l'homme a péché ; et à partir de ce jour-là, jusqu'à ce que Dieu évince le monde de péché par Jésus Christ notre Seigneur, ce monde n'est pas selon Dieu, mais il est un vain spectacle dans la chair, bien qu'en partie avec des ombres des bonnes choses à venir.

Il n'y a donc pas de réalité selon Dieu ici-bas ; le monde est devenu un désert où il n'y a pas de chemin, sauf pour la foi. Christ est descendu vers lui. Christ est la réalité, et c'est Lui qui a fait une œuvre réelle pour Dieu et pour l'homme, comme nous l'enseigne cette épître aux Hébreux (et toutes les autres, si l'on parle d'une manière générale). C'est cela qui, reçu par la foi dans le cœur, fait sortir le pécheur de son état, — c'est ce qui fait sortir le pécheur du mensonge dans lequel la nature déchue vit, ou plutôt est morte, — c'est ce qui l'amène dans la vérité et dans la grâce de Dieu qui sont les fruits de l'amour selon Sa volonté. Dieu conduit le croyant dans la conscience d'une relation avec Lui-même, et ainsi, tandis que le croyant marche à travers ce monde, Dieu prépare l'âme à attendre une autre réalité, à attendre la gloire céleste où Christ lui-même nous a devancé pour attendre aussi (quoique pas pour Lui-même) que cette terre soit rendue digne du Dieu qui l'a créée, et digne de Celui qui a réconcilié toute chose avec Lui-même par Jésus Christ (Col. 1:20).

4 Christ prend la place des figures de Moïse

Or l'apôtre a l'âme remplie de ces vérités, et il les déploie devant ceux auxquels il écrivait. Ils en avaient spécialement besoin, car ils avaient été habitués à un système de rites. Il était plus important pour eux, plus que pour tout autres, de savoir si, oui ou non, le christianisme était une prolongation de ce qui était familier aux Juifs, ou si c'était un système entièrement nouveau, et formant contraste avec le Judaïsme ritualiste — quelque chose d'entièrement nouveau en soi, même si c'était quand même avec une préparation pour lui ouvrir la voie, avec des promesses préalables et des ombres comme nous avons vu. Or c'est justement ce contraste que l'apôtre fait connaître ici : « Christ n'est pas entré dans les lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu ».

En conséquence nous avons maintenant tout selon Dieu ; comme il n'y a qu'un Christ, ainsi il n'y a qu'un sacrifice ; et si l'on parle maintenant de ce qui est nécessaire pour Dieu et pour la délivrance de l'homme de son état de ruine, nous avons la rédemption, le pardon des péchés. Il est donc montré là qu'il n'était pas nécessaire qu'il s'offrît Lui-même plusieurs fois, comme les souverains sacrificateurs entraient dans le lieu saint chaque année avec un sang autre que le leur (Héb. 9:25). La répétition continue faisait partie du système ritualiste, et le christianisme se dresse en contraste avec lui. Il s'est offert Lui-même une fois pour toute. S'il avait été nécessaire de s'offrir Lui-même de manière répétée, Il aurait dû aussi souffrir de manière répétée. Les deux choses ne peuvent être séparées : c'est pourquoi nous lisons qu'Il aurait dû souffrir plusieurs fois depuis la fondation du monde (Héb. 9:26). L'idée d'un sacrifice renouvelé de Christ à Dieu sans qu'Il eut souffert de nouveau, n'est pas seulement une erreur, mais c'est en opposition directe à Sa Parole et au fondement du christianisme.

« Mais maintenant, une fois pour toutes » est-il dit, « à la fin du monde » (« en la consommation des siècles » selon la version JND) en parlant du monde comme la scène des opérations de Dieu, non pas le simple système physique, mais la consommation des différents siècles ou ères qui ont eu leur cours, et par lesquels l'homme a été mis à l'épreuve, tout spécialement par le système ritualiste, entre autres tests — mais « une fois pour toutes », à la fin de toutes les voies expérimentales avec l'homme, à la fin des siècles, Lui est apparu pour ôter (ou : abolir) le péché par le sacrifice de Lui-même (Héb. 9:26).

5 Christ introduit Dieu et ôte (ou : abolit) le péché

Ainsi, dans le Christ Jésus et dans Sa mort, nous trouvons deux grandes vérités. (1) Il est venu pour introduire Dieu dans ce monde, (2) Il est venu pour ôter (ou : abolir) le péché du monde. Le Rationalisme est ignorant de ces deux vérités, cela est clair et certain ; si le Ritualisme reconnaît la première, il ignore assurément la seconde, et en pratique la renie, à savoir le fait que Dieu ôte le péché par la rédemption. Bien loin de contredire l'incarnation, le Ritualisme insiste beaucoup dessus, à ses fins propres ; mais il est tout à fait sûr que le principe n'est pas cohérent avec la rédemption, sauf en figure. Il est impossible pour le Ritualisme de coexister avec la vérité fondamentale de l'évangile, à savoir que Christ a souffert pour ôter le péché par le sacrifice de Lui-même. L'a-t-Il fait oui ou non ? A-t-Il manqué de le faire quand Il est venu pour le faire ? A-t-Il, en effet, ôté le péché par le sacrifice de Lui-même, ou bien l'a-t-Il fait une seule fois en figure ?

Que le sacrifice de Christ Lui-même, ait été accompli sur la croix, les Ritualistes ne le nient pas ; et personne ne croit qu'ils entendent nier que le péché ait été ôté par Sa mort. Nous ne discutons pas ici ce que les hommes diraient, mais nous jugeons ce que leur système signifie. Nous recherchons ce que le Ritualisme est réellement, en le jugeant par la Parole vivante de Dieu. J'affirme dès lors que, tant que Dieu a maintenu un système de rites dans un but spécial et vénérable, il n'y avait aucun sacrifice qui ôtât réellement le péché de devant Dieu. Il y avait des sacrifices, mais ils étaient tout à fait opposés dans leur caractère et leur résultat, selon ce que nous dit Hébreux 10:1-3. Ils remémoraient le péché. Ils gardaient le fait de la souillure de l'homme constamment devant les yeux des Juifs. C'était bien qu'il en fût ainsi, car c'était pour eux une leçon des plus salutaires. C'était de la grâce de la part de Dieu, et en soi c'était juste et bon, de faire sentir à l'homme son péché jusqu'à ce qu'il soit ôté ; car alors il n'était pas ôté, et il ne pouvait pas l'être. Si je crois la vérité de l'évangile, le péché est ôté par la mort de Christ. Il est vrai que c'est d'autant plus grave pour celui qui ne croit pas en Christ. La vérité que le péché a été ôté et la bénédiction qui découle de ce fait demeurent pour la foi ; mais assurément, la situation est tellement plus terrible pour celui qui substitue quelque chose à Christ, — tellement plus fatale, non seulement pour le Rationaliste, mais aussi pour le Ritualiste.

Ne soyons pas séduits ni trompés par des paroles ou des apparences. Nous sommes responsables de la vérité maintenant, parce que la vérité a été révélée. Et observons que maintenant, entre Dieu et l'homme, tout est déployé sans voile. Il y avait un voile auparavant, mais il est déchiré. Notez bien le moment et le fait : c'est quand Jésus est mort, que le voile du temple a été déchiré depuis le haut jusqu'en bas. Est-ce sans importance ? Tout a l'importance que Dieu révèle, mais sûrement aucun fait n'en a davantage que ce qui se rapporte à la croix. Jusqu'à ce moment-là l'homme n'était pas dans la présence divine. Mais Dieu est descendu vers l'homme, Il a été ici sur la terre dans la personne du Seigneur Jésus. Celui qui L'a vu, Lui le Fils, a aussi vu le Père.

Mais il y a davantage que cette manifestation dans la mort de Christ. En un sens, Il a rendu Dieu proche du pécheur durant Sa vie ; mais dans Sa mort Il a amené le croyant à Dieu. Le croyez-vous ? Si réellement vous recevez cela, et agissez en conséquence, vous n'êtes pas un ritualiste. Si vous croyez que vous êtes approchés de Dieu, je vous demande dans quelle mesure ? Utilisez vos propres armes, vous qui aimez Jésus et qui Le connaissez ; ayez recours à vos propres normes. N'abandonnez jamais Christ, ne Le perdez jamais de vue comme la Vérité ; ne manquez jamais de L'introduire, quelle que soit la difficulté, quelle que soit la question. Votre position avantageuse est d'avoir Christ et de Le connaître. C'est pourquoi cherchez humblement et saintement, mais avec foi, à appliquer le Christ que vous avez reçu de la part de Dieu, et que le Saint Esprit a fait connaître à votre âme par la Parole de Dieu.

6 *Approchés par la mort de Christ, non pas par l'incarnation*

Maintenant vous avez été approchés de Dieu, non selon la mesure des Juifs, ni même des sacrificateurs juifs, ni même du souverain sacrificateur juif. Vous ne direz donc pas que ma doctrine abaisse les privilèges du chrétien. Je suis persuadé qu'il y a trop souvent une carence pénible dans la manière dont on traite ces mauvais pas à reculons vers le judaïsme. De simples protestations à leur rencontre sont froides et sans effet, c'est-à-dire celles qui consistent négativement à montrer en quoi elles sont fausses sur tel et tel point. Ce genre d'opposition ne tiendra pas en face d'une mise à l'épreuve sévère ou d'une promesse séduisante. Le cœur de l'homme veut quelque chose de solide ; et Dieu veut aussi qu'il ait des certitudes ; Dieu selon Sa grâce, a révélé Sa vérité, Sa puissance, Sa sagesse en Christ le Seigneur ; et non pas simplement de cette manière, mais aussi dans la rédemption par Christ. Le témoignage constant, et le résultat de ce fait unique, c'est que le voile est déchiré.

7 *Le Ritualisme nie que le voile est déchiré*

Il ne s'agit donc pas simplement du fait que Dieu est descendu vers moi, et qu'il a consacré pour moi un chemin vers Lui, un chemin nouveau et vivant à travers le voile (Héb. 10:19-22). Le Ritualisme nie ceci ; il renouvelle le voile, et insiste beaucoup dessus. Qui lui a donné une telle autorité ? Ce n'est pas Dieu, puisque Dieu l'a déchiré en réponse à la croix de Christ. Qu'y a-t-il à l'appui de ce renouvellement du voile ? C'est une trahison contre Sa Parole. C'est en effet la négation claire, flagrante et inexcusable du résultat révélé de la mort de Christ. Redisons que je n'accuse personne dans leur rang d'avoir l'intention d'annuler l'évangile ; mais il est impossible pour un chrétien intelligent de ne pas mettre le système en accusation ; il ne s'agit pas ici de savoir qui soutient ce système, que ce soit quelqu'un que vous espérez être chrétien, ou que ce soit quelqu'un que vous estimez être chrétien et même que vous en êtes aussi sûr qu'il est possible de l'être. Admettons tout ceci, et je le fais de tout cœur : cependant le fait que cette erreur soit maintenue par un chrétien ne rend pas l'erreur moins grave, et cela ne saurait valider ce qui est contraire à Christ.

Je maintiens alors que le Ritualisme est un recul du christianisme vers ce qui n'en est que la figure, et que sa doctrine et sa pratique ignorent la proximité de Dieu dans laquelle l'évangile introduit le croyant par l'œuvre de Christ. Cette proximité n'est-elle pas vraie selon la Parole de Dieu tout à fait claire que vous avez devant vous en Hébreux 9 et 10 ? Vous savez que je ne tords pas cette vérité, et que votre conscience ne peut échapper à sa force. Je fais appel à vous en présence de Dieu dont vous avez la Parole devant vous. Vous pourriez avoir des doutes si on était en train de créer une chaîne de passages regroupés de manière camouflée et embrouillée, mais je m'appuie intentionnellement sur une seule portion lumineuse de l'Écriture. Il en suffit d'une, quand bien même il n'y en aurait pas d'autre.

Mais j'espère montrer brièvement qu'à travers tout le Nouveau Testament depuis l'accomplissement de la rédemption, cette même vérité est enseignée sous différentes formes. Il est impossible que la vérité de Dieu soit incohérente avec elle-même. Toutes les Écritures qui traitent du christianisme sont admirablement en harmonie les unes avec les autres, leur témoignage est uniforme, et tout démontre que le Ritualisme, bien qu'il ne rejette pas la personne de Christ, n'est rien moins que la négation nette et pratique de l'efficacité de l'œuvre de Christ, telle qu'elle est affirmée dans l'évangile de Dieu

8 *Remise en vigueur d'une prêtrise terrestre particulière*

Ainsi l'un des piliers du Ritualisme consiste à admettre que Dieu a encore une prêtrise (ou : sacrificature) terrestre. L'affirmation de l'existence d'une caste sainte de ministres sur la terre qui serait en mesure de s'approcher de Dieu pour les chrétiens, met entièrement de côté l'évangile de Christ. Il ne s'agit pas ici du ministère chrétien. Je ne cède en rien et à personne quant à la fermeté de conviction que le ministère est une institution divine et permanente du christianisme. La vérité est que ce ministère chrétien et la prêtrise terrestre, bien loin d'être la même chose, sont au contraire antagonistes. Car le ministère chrétien est le service, provenant d'un don divin, qui consiste à apporter la vérité de Dieu pour influencer sur l'âme de l'homme. C'est un service envers les inconvertis pour les amener à Dieu par l'évangile, et envers les convertis pour les instruire davantage dans la vérité de l'évangile et de tout le conseil de Dieu dans l'Écriture en général.

Mais une prêtrise (ou : sacrificature) terrestre est quelque chose de tout différent : bien loin qu'elle fasse partie des institutions de l'évangile, la tentative de la remettre en vigueur est sans aucun doute le péché de Coré, de Dathan et d'Abiram (Nombres 16). C'est en effet la présomption de l'homme, qu'il soit lévite ou conducteur du peuple, de supplanter l'autorité de Moïse, et de se tenir à la place d'Aaron, l'apôtre et le souverain sacrificateur du système juif. C'est en réalité un coup porté à la sacrificature de Christ, tout comme la rébellion de Coré était dirigée principalement contre Aaron.

Ce que je dis ici n'est pas une application farfelue du type, qui serait sans rapport avec les dangers courus par les chrétiens : l'épître de Jude au v. 11 montre le contraire. En effet ce serait une indignité que d'abuser de ceux qui sont encore mal versés dans les types de l'Écriture. Je n'ose pas me servir de ce que je crois ne pas être la vérité après un examen approfondi de l'Écriture ; mais ceci, bien que suffisant pour moi, ne va pas l'être pour vous. Je vous prie donc de comparer ce que nous dit Jude avec les Nombres et les Hébreux. Nous y apprenons au v. 11 que non seulement le chemin de Caïn et l'erreur de Balaam s'appliquent aujourd'hui, mais aussi que des hommes doivent périr dans la contradiction de Coré. Qu'est-ce que cela dans le cadre du christianisme révélé, sinon la mise en place d'hommes pour une prêtrise (ou : sacrificature) terrestre, ce qui porte atteinte à la gloire du Seigneur Jésus ? Selon les Hébreux, c'est Lui qui est le vrai et seul prêtre (ou : sacrificateur), au sens de quelqu'un qui se tient comme intermédiaire entre Dieu et nos âmes.

9 *La sacrificature (ou : prêtrise) chrétienne actuelle*

Dans un autre sens, il est indubitable qu'il y a une sacrificature (ou : prêtrise), sous le christianisme ; mais cela ne fait que rajouter un exemple du fait que le Ritualisme est irréconciliable avec la position du chrétien, car c'est une nouvelle preuve de ce que je me suis déjà efforcé de montrer, à savoir que la puissance du christianisme est perdue là où on oublie ce qu'il a de positif, et où on le réduit à une négation de telle ou telle erreur. Il y a ceux qui désirent constamment maintenir la vérité en disant qu'il n'y a plus de prêtres (ou : sacrificateurs) maintenant. Je retournerai la question, et dirai que, ce que le Nouveau Testament déclare, c'est que tous les chrétiens sont prêtres (ou : sacrificateurs), c'est-à-dire tous ceux qui ont été approchés de Dieu. Cela ne veut pas dire que tous sont ministres de la Parole ; ceux qui le sont, sont le petit nombre au service du bien de beaucoup, et même de tous. Aucun chrétien n'est ministre de la Parole du seul fait qu'il est chrétien. Le ministère ne dépend pas du fait qu'on est chrétien, mais du fait d'avoir reçu une puissance spéciale, ce que l'Écriture appelle un don — le don de grâce du Seigneur Jésus, avec lequel on est tenu de Le servir, soit dans l'évangile, soit dans l'assemblée. En conséquence, si nous regardons aux chrétiens, ils diffèrent du point de vue des dons. Certains ne sont pas du tout appelés à servir le Seigneur de cette manière ; et même ceux qui sont appelés à servir ont des dons différents, comme l'apôtre le dit en Romains 12:6-8.

Quand nous arrivons à la prêtrise ou sacrificature chrétienne, il y a une position commune à tous les chrétiens ; pourquoi cela ? parce que nous sommes approchés de Dieu. La vérité de l'évangile suppose, non pas une institution terrestre, mais que les chrétiens sont prêtres ou sacrificateurs, et ceci est la seule prêtrise réelle que Dieu reconnaît maintenant, hormis celle de Christ en haut. Même le

Seigneur Jésus n'était pas sacrificateur (ou : prêtre), sur la terre ; quand Il était ici-bas, Il n'a pas exercé de pareilles fonctions. Ceci est une déclaration directe de l'Écriture. La même épître aux Hébreux (8:4) l'affirme : il est donc entièrement faux d'appliquer le système Ritualiste au christianisme. Même Celui qui est la pierre de fondement de toute bénédiction pour l'homme, la vie et la justice et la gloire du chrétien dans l'évangile — même Lui n'a pas été sacrificateur (ou : prêtre) tant qu'Il a vécu sur la terre. Élevé de la terre, Il est devenu un sacrifice ; monté au ciel, Il est entré dans le sanctuaire que le Seigneur a dressé, et non pas l'homme (Héb. 8:2), et là, Il a été, selon l'œuvre de Dieu, le Grand Souverain Sacrificateur. Et qui sont les sacrificateurs (ou : prêtres) ? Si le Seigneur Jésus correspond au type d'Aaron, et incomparablement davantage, si Aaron n'est qu'une ombre faible de ce que Christ est comme grand sacrificateur, qui sont les fils d'Aaron ? Ce sont ceux qu'Il n'a pas honte d'appeler ses frères : « c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères, disant : ... Me voici, moi, et les enfants que Dieu m'a donnés » (Héb. 2:12). Qui sont ces enfants ? Ce sont les chrétiens. « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un », comme nous le dit le même écrivain inspiré (Héb. 2 v. 11 et 13).

Nous voyons donc combien la doctrine des types s'accorde exactement avec les déclarations claires de l'évangile. Car s'Il a souffert une fois, le Juste pour les injustes, pour nous amener à Dieu, Il nous y a amenés si parfaitement qu'il ne peut y avoir, et qu'il n'y a aucun prêtre (ou : sacrificateur) entre nous et Dieu, sauf Lui-même. Et le Seigneur Jésus, bien loin de nous tenir loin de Dieu, est justement Celui par la mort duquel nous sommes amenés à Dieu, et qui est toujours vivant pour intercéder pour nous (Héb. 7:25).

Répétons-le : ceci est la position actuelle du chrétien, non pas une simple position future. Quand nous irons au ciel, nous ne cesserons pas d'être prêtres (ou : sacrificateurs). Quand le règne de notre Seigneur Jésus Christ sur la terre viendra, nous ne cesserons pas d'être prêtres (ou : sacrificateurs) ; au contraire, au lieu que ce soit comme maintenant une position dont nous avons à jouir par la foi, et que nous avons à réaliser par la foi, nous serons manifestés comme étant rois et sacrificateurs, et nous régnerons avec Christ. Mais l'évangile, la vérité de l'évangile, tels que révélés dans les épîtres, montre que tout croyant a dès maintenant la position de prêtre (ou : sacrificateur), non pas de manière simplement figurée, mais de manière tout à fait réelle, car il y a toujours du réel selon l'évangile. Le christianisme donne la réalité de la vérité et de la grâce de Dieu, par Jésus Christ notre Seigneur.

Ceci peut aider à démontrer l'importance immense du sujet qui est devant nous. De plus cela montre combien le Ritualisme est incrédule, malgré une apparence beaucoup plus respectable que celle du Rationalisme, avec moins de hardiesse peut être, mais avec davantage de révérence dans ses positions, — voire dans ses impostures. Il peut saluer avec un baiser, il peut se courber devant Jésus, il peut Lui donner beaucoup d'honneur en paroles ; mais jugé par l'Écriture, par la vivante et permanente Parole de Dieu, son cœur est loin de Lui. Oui, ce n'est pas plus la vraie adoration du Seigneur Jésus qu'au temps où Israël autrefois, animé par la puissance de Satan, osait faire une figure de l'Éternel à l'aide d'un veau d'or ; car il est indiscutable que le Ritualisme de la chrétienté ne s'attache même pas aux figures de ce qui est vrai. En aucun cas, il ne serait justifié s'il se restreignait aux anciennes ombres des « biens à venir ». J'ai déjà montré que, même s'il le faisait, ce ne serait pas chrétien. Car l'Écriture affirme que c'est de l'idolâtrie, pour les chrétiens gentils (= non juifs), de consacrer à des usages chrétiens les éléments rituels donnés aux Juifs (Gal. 4:9).

10 *Ceux qu'on appelle les pères chrétiens*

Le Ritualisme va en fait beaucoup plus loin ; et c'est aussi un fait frappant, mais mal connu, qu'en dépit des références aux auteurs anciens dont il se vante (ceux qu'on appelle communément les pères, ou pères de l'église), le Ritualisme s'est considérablement développé depuis leur époque. Prenez, par exemple, les modes d'habillements étranges (dont les couleurs seraient plus appropriées aux arlequins ou aux saltimbanques les plus fantastiques), dans lesquels les hommes acceptent ceux qui s'appellent serviteurs de Christ — je vous demande pardon, les prêtres chrétiens : les pères les soutiennent-ils sur ce point ? pas du tout ! Ce n'est pas pour autant que les pères soient pour moi une norme de pratique ou d'orthodoxie. Je les connais trop bien pour admettre, ne serait-ce qu'un instant, une pareille rêverie : cela peut convenir à ceux qui ne les ont jamais comparés à la Parole de Dieu ; car je reconnais qu'il est possible de les étudier en profondeur et d'en être complètement hypnotisé. En effet, il est à peine croyable, à mon avis, de voir des hommes avec de douces affections, une capacité supérieure et une réussite supérieure, et qui pourtant semblent livrés à un esprit vide de discernement quand ils se mettent à citer « les pères ». Pourquoi peuvent-ils écrire, et écrivent-ils effectivement bien mieux eux-mêmes toutes les fois qu'ils suivent la Parole de Dieu ? Néanmoins ils s'inclinent devant les pères exactement comme les catholiques romains s'inclinent devant l'hostie qu'ils adorent comme leur Dieu, ou devant la vierge à qui ils font confiance pour intercéder pour leur âme.

Il est non moins pénible de voir des hommes de qualité dont les consciences et les esprits semblent contenus quand ils sont en présence des restes désuets de ces anciens auteurs. Et même ils ne se rendent pas compte de ce qui est arrivé de nos jours ; il est en effet bien remarquable de les voir qualifier de « bons à rien » des gens qui vont à peine jusqu'à s'accoutumer aux vêtements luxueux, alors que Clément d'Alexandrie, si je me rappelle bien, traite de tels symptômes comme entièrement déshonorants, même s'ils ne sont qu'à l'état de germe. La vérité semble être que les habits devenus depuis longtemps des habits ecclésiastiques, étaient à l'origine simplement les habits du peuple à l'époque. De vastes changements sont intervenus quand les barbares ont envahi et renversé l'empire romain ; et ce qui était utilisé comme de simples habits civils par les romains, est devenu par un changement extraordinaire, l'habit ecclésiastique des « prêtres chrétiens », comme on les nomme. Ils avaient un habit particulier pour les jours de jeûne, un autre pour les fêtes, un autre pour les jours ordinaires. Voilà assez bien, je crois, l'origine de ce qui s'est depuis longtemps métamorphosé de manière si étrange, mais qui en même temps a été si singulièrement abandonné de nos jours par quelques prétendants à l'antiquité ecclésiastique. Mais cela suffit pour cette question.

11 *Les « pères de l'église » et les Écritures*

Je reviens à ce fait solennel déjà mentionné, à savoir la connexion entre le Rationalisme et le Ritualisme, d'autant plus que ce lien est susceptible de passer inaperçu.

Je me rappelle un incident qui peut illustrer ce point quelque peu. Un de mes amis voyageait en train vers Oxford, sans avoir reconnu le passager voisin, un ancien chef universitaire. Beaucoup d'années s'étaient écoulées depuis leur séparation, si tant est même qu'ils se soient connus auparavant. Ils n'étaient plus jeunes ni l'un ni l'autre à l'époque, et sont maintenant tous deux décédés. Mon ami posa la question suivant à son voisin : « Je vous prie, monsieur, pouvez-vous me dire comment vont les rationalistes à Oxford ? » C'était une question malencontreuse adressée à celui qui était le meneur principal des rationalistes, car il était, en tout cas en sciences physiques, le plus distingué des sept qui ont, depuis, atteint la notoriété peu enviable d'être les auteurs du périodique « Essais et revues » (publié à partir de 1860, condamné en 1864 par les évêques ; rédigé par six clercs et un laïc de l'Église d'Angleterre). Le passager interrogé resta silencieux pendant un moment, mais je suppose qu'il avait vu que le visage de l'interrogateur ne manifestait aucune intention d'insulter par une question inconvenante ; mon ami n'aurait d'ailleurs jamais posé sa question s'il avait su qui était son interlocuteur.

Après une pause le professeur répondit : « Aussi bien, monsieur, que les Tractariens (*) leur permettront ». « Que voulez-vous dire ? » répondit à son tour mon ami. « Ceci » dit l'autre, — et il alla directement au cœur du problème, fournissant une excellente

confirmation de ce sur quoi j'ai insisté — « Les Tractariens disent que les pères de l'église sont aussi bons que les Écritures. Les rationalistes répondent que les Écritures ne sont pas meilleures que les pères ».

(*) note Bibliquest : Tractariens : ainsi appelés à cause des tracts qu'ils avaient diffusés. Ils représentaient le mouvement ritualiste au sein de l'Église d'Angleterre.

La réponse clarifiait tout à fait l'affaire, et elle montre que, malgré des apparences complètement différentes (l'audace intellectuelle d'un côté qui ose parler contre la Parole de Dieu, et d'un autre côté la piété extérieure, ou en tout cas la gèneflexion du Ritualisme), il y a au fond, dans ces deux mouvements, la même racine d'incrédulité. Dans les deux cas, on supprime la vérité claire de la Parole inspirée par autre chose. Tous les deux s'en débarrassent, tous les deux privent l'âme de ce qui est le seul moyen d'avoir un lien vivant entre Dieu et l'homme. Peu importe les formes ou les moyens précis, que ce soit le processus négatif du Rationalisme, ou la revendication plus positive du Ritualisme : que l'homme arrive avec ses rites ou ses raisonnements au point d'exclure la Parole de Dieu, ou qu'il mette une distance entre son autorité et l'âme de l'homme, — dans tous les cas on arrive à peu près au même résultat.

Il reste encore à montrer à cet égard l'enseignement général du Nouveau Testament. Je me suis restreint à un passage particulier ; mais comme précédemment, au lieu d'exposer dans le Ritualisme ce qui est grossier, pénible et évidemment mauvais, je voudrais le prendre comme il se présente et comme il aime à se présenter lui-même, c'est-à-dire le prendre sous sa meilleure forme de la part de ses défenseurs les plus capables. C'est toujours honnête, voire nécessaire, d'agir ainsi. Plus nous avons à blâmer quelqu'un, plus nous devons le laisser se mettre sous les meilleures apparences, et avoir le meilleur crédit admissible pour notre conscience. Mettez toujours un adversaire dans la lumière la plus favorable possible ; il est inutile d'être un adversaire si votre cause ne peut pas le supporter. Pourquoi faudrait-il rabaisser l'autre ? Pourquoi tenir des pensées exagérées et non charitables ? Ce n'est pas un manque de bonté ni d'humilité, mais c'est au contraire un amour réel (l'amour pour Dieu et pour ses enfants), que d'établir en toute clarté la vérité divine ruinée par le Ritualisme dans son ignorance de la nature de Dieu et de sa propre opposition contre Dieu.

12 Le Ritualisme est bâti seulement sur l'incarnation

Quant à la doctrine du Ritualisme je ne vais pas dire un mot sur ses excès dans la forme ou dans la pratique ; je refuse de m'arrêter sur ce qu'on peut appeler les abus d'adeptes peu éclairés. Je ne m'appesantirai pas sur les jeunes gens et les jeunes femmes étourdis, ni sur leurs aînés plus coupables. Tournons-nous vers les plus graves et les plus sages parmi ses meneurs. Or voici le principe essentiel du Ritualisme tel qu'affirmé par les plus compétents, et placé sous l'éclairage le plus favorable : il ne méconnaît pas que Jésus est une personne divine ; bien loin de nier que le Fils de Dieu a été un homme dans le monde, il base sa position sur la grande vérité de l'incarnation — une vérité que je considère comme étant l'une des plus précieuses et des plus essentielles au christianisme. L'incarnation ne signifie pas seulement Dieu dans le monde, mais qu'une personne divine a pris l'humanité dans Sa personne. C'est l'union de Dieu et de l'homme dans la même personne. Le Ritualisme est un système imaginaire, construit sur la vérité de l'incarnation. Il maintient que, quand Jésus le Fils de Dieu était dans ce monde, Il a fait descendre toutes les bénédictions nécessaires (puissance, bonté, amour, vérité) pour influencer sur les âmes et les corps des hommes. Il soutient que le seul moyen pour l'homme de recevoir la bénédiction est d'entrer en contact avec Son humanité. Mais alors, voilà qu'Il est mort sur la croix et qu'Il est parti. Le Ritualisme passe toujours légèrement sur le tombeau de Christ, ne s'y arrêtant que rarement, sauf pour en faire une arme pour gérer les affections, ou pour montrer le déploiement de l'amour divin. C'est ce que font les plus faux des systèmes, comme le socinianisme. C'est ainsi que les Jésuites étaient toujours de fameux prédicateurs de la croix, avec de chauds appels pour craindre ou pour ressentir.

On ne peut pas dire du Ritualisme qu'il dépasse ce stade, même en tenant compte de ceux qui peuvent être de vrais croyants. Car je souhaite le mettre dans la lumière dans laquelle ils voudraient eux-mêmes qu'il soit mis. Ils soutiennent que, une fois que notre Seigneur Jésus a quitté ce monde, l'église a été le système divin dans lequel les bienfaits de l'incarnation de Christ devaient être perpétués pour l'homme sur la terre ; en conséquence, c'est ce que l'église a réalisé par ses officiels ou son clergé. Nous savons tous que le Ritualisme est une croyance commune du jour actuel, bien que ses sources soient bien sûr antérieures. Ils soutiennent que par certaines personnes, dans une ligne ininterrompue depuis les apôtres en tant que compagnons personnels du Seigneur Jésus incarné ici-bas, les bienfaits de Son incarnation sont maintenus dans un certain canal, et qu'ils sont assurés par des signes ou sceaux extérieurs, qui sont les moyens adéquats de communiquer les bienfaits de l'incarnation à ceux qui s'y soumettent. Voilà le système. Ils soutiennent en conséquence que quiconque met cela en cause, doit nécessairement être un rationaliste, et que c'est là la différence entre un orthodoxe et un non orthodoxe.

13 La mort expiatoire de Christ négligée ou sous estimée

Mais en fait ce sont les ritualistes eux-mêmes qui, sans intention d'être non orthodoxes, sont en réalité tout à fait opposés à la vérité de l'évangile selon la Parole de Dieu, leur système étant incompatible avec ce que Dieu a révélé. Car on observe que, d'après ce qu'ils développent eux-mêmes, leur principe néglige le péché, met de côté son jugement et ignore la rédemption. D'après sa propre théorie, c'est une simple continuation de ce qui était avant que le Seigneur Jésus ait souffert à la croix. Le Fils était véritablement incarné autant avant Sa mort qu'après. Son sacrifice, sa mort, sa résurrection sont entièrement distincts de l'incarnation, bien qu'ils fussent impossibles sans elle. On accepte franchement et de bon cœur que l'incarnation ne nous a pas seulement donné la personne du Fils de Dieu, mais aussi la condition d'humanité dans laquelle Il a pu accomplir la rédemption. Aussi longtemps qu'Il restait simplement divin, il ne pouvait pas y avoir de lien avec l'homme ; mais quand Il est devenu homme, il n'y a pas de doute que, selon la volonté et les voies bénies de Dieu, il y avait l'état de la personne qui devait mourir en expiation. Quand Il était simplement incarné, cette mort expiatoire n'avait pas encore eu lieu.

Observez aussi la cohérence du système en rapport avec l'idée qu'il a d'une sacrificature (ou : prêtrise) terrestre, et des ordonnances de sacrement comme seuls moyens de salut — car c'est là leur doctrine. Quand notre Seigneur Jésus était ici-bas, quand Lui le Fils est devenu incarné avant Sa mort et Sa résurrection, Il a soigneusement reconnu la sacrificature (ou : prêtrise), selon la loi, — une sacrificature à la charge d'Aaron et ses fils, et qui ne Lui appartenait pas. De même qu'il respectait la sacrificature juive, ainsi Il maintenait toutes les ombres de la loi. Autrement dit, Il a appuyé de tout son poids divin le soutien du système rituel, jusqu'à ce que la croix y mette fin. Le temps n'était pas encore venu pour que la grâce de Dieu et la gloire de Dieu le remplacent. Il aurait été contraire à la pensée de Dieu de le renverser alors, et le Seigneur Jésus était l'expression de Dieu et de ses voies à la fois en paroles et en actes et dans Sa personne. En conséquence, aussi longtemps que le Seigneur était sur la terre nous avons vu qu'Il adhéra au temple, aux fêtes, aux sacrifices et à tout le reste. Et selon ce que nous trouvons en Luc 2, c'est dès le début qu'il en a été ainsi dans le cas de sa propre personne. Le Seigneur a observé les temps et les saisons, et a pleinement reconnu le système terrestre des rites que Dieu avait introduit par Moïse.

14 **Le déchirement du voile**

Mais dès l'instant où Christ est mort sur la croix, tout le système a en principe disparu devant Dieu : il était mort. La mort de Christ a mis une sentence de mort sur le système des rites ; elle a fait infiniment plus que cela, mais cela elle l'a fait. Alors comme nous l'avons vu, le voile a été déchiré ; et cela n'a pas eu lieu par l'homme, ni par accident ; c'est Dieu qui l'a déchiré. Comment le Ritualisme peut-il subsister avec un voile déchiré ? Comment peut-il demeurer pour ceux qui ont reçu le Seigneur Jésus, et qui ont reçu par Son sang le droit d'aller directement dans la présence de Dieu ?

Quel témoignage merveilleux de cette vérité est rendu dans le brigand converti mort au côté du Seigneur : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis ». Quelle preuve sans équivoque qu'il ne s'agissait pas d'une simple théorie, mais au contraire que c'était tout à fait pratique, ce qui est le cas de toute la vérité ! En fait, c'était à la fois pour les âmes des hommes et pour la gloire de Dieu, à la fois pour les besoins présents et la bénédiction éternelle. En conséquence donc, le brigand converti proclame la fausseté du système ritualiste.

15 **Le docteur Newman et le brigand converti**

Le Dr. J.H.Newman était le meneur principal du mouvement ritualiste d'Oxford. Il se joignit ensuite à l'église de Rome en 1845 et devint cardinal de 1879 à 1890.

Je suis conscient que les ritualistes répondraient autrement, et je me rappelle comment il a été utilisé par l'un de leur chef, — un homme qui, il est vrai, n'était déjà plus dans les rangs protestants du Ritualisme, mais dans ceux de Rome, la demeure naturelle et l'aboutissement inévitable de tout ce Ritualisme. C'était dans un sermon censé agir sur ses anciens compagnons, et son commentaire a été à peu près le suivant : « C'est sans l'église et sans sacrements, sans prêtre et sans confession, que, d'un coup par la foi, le brigand mourant a reçu le Sauveur et est allé au ciel ». Beaucoup vont dire : « Quelle doctrine admirable » ! D'autres ajouteront : « Combien les extrêmes se rassemblent, pensez un peu au docteur Newman en train de prêcher la doctrine de Plymouth », c'est-à-dire la grâce pleine et gratuite de Dieu dans l'évangile ! — Mais ce n'était pas le cas, c'était mauvais de la racine jusqu'aux branches ; je vais vous expliquer pourquoi. Ce qu'il enseignait était que la force de la foi du brigand converti était si grande et si précieuse aux yeux de Dieu, qu'en conséquence de l'absence inévitable de l'église et du canal de ses sacrements, il plut à Dieu d'honorer la foi de cet homme au point de lui donner cette grande indulgence. Or j'affirme que ceci est la négation de l'évangile : personne qui comprend l'évangile ne pourrait enseigner ainsi. C'est une erreur vitale, qui laisse réellement de côté Christ et Son œuvre, et qui exalte au maximum ce qui est dans l'homme.

Que personne ne s'en aille avec la pensée que je suis en train de me prononcer sur l'auteur lui-même de ce discours : je cherche seulement à comparer sa doctrine avec la vérité de l'évangile ; je rejette ce qui s'oppose à l'évangile, mais je ne dis rien sur la condition personnelle de celui qui a tenu ces propos et au sujet duquel je ne sais rien. Il est mieux de ne pas parler de ce que nous ne connaissons pas ; mais en tant que serviteur du Seigneur Jésus, je parle de ce que Lui a enseigné et prêché, et je sais qu'il est faux de dire que Dieu a vu une valeur si méritoire (car telle est la doctrine dont il s'agit) dans la foi du brigand, vu les circonstances, que cela a contrebalancé le manque d'église, de prêtre et de sacrements. Toutes ces pensées sont simplement l'imagination religieuse sans le moindre support venant de la Parole de Dieu. Elles ne sont ni la pensée ni le langage de la foi.

Non, ce que le brigand converti montre en réalité, c'est la valeur de Christ et de Son sang, et l'efficacité présente, immédiate et éternelle pour l'âme la plus coupable (mais qui se repent maintenant) de ce que Jésus a opéré pour les pécheurs sur la croix. Là le péché a été jugé, là la grâce de Dieu a été montrée au plus haut degré. Voilà une âme qui a reçu cette grâce en toute simplicité malgré tous les obstacles possibles ; mais il n'y a pas la moindre pensée de quoi que ce soit chez elle qui puisse être une offrande à Dieu, — il n'y a pas la moindre idée de présenter, pour ainsi dire, sa foi à Dieu, ni de Dieu qui l'accepterait comme ayant une valeur tellement remarquable à ses yeux au point qu'Il pouvait et voulait dispenser cette âme de ce qui, sur un plan strict, était nécessaire à son salut. Il n'y a rien de cela. Le brigand avait ce qu'il fallait ; il avait ce qui seul peut suffire pour un pécheur vis-à-vis de Dieu. Je ne nie pas un instant la place de l'église, car je dois vous dire que je suis un homme d'église, un homme de la Haute église si vous voulez, — et que, considérant l'église soit comme le corps de Christ, soit comme la maison de Dieu, j'ai les convictions les plus fortes de ce qui est vrai et obligatoire pour le chrétien à son égard.

16 **Tout chrétien est un homme d'église**

Ne supposez pas que je joue sur le mot église ; car je la tiens pour être la place où tout chrétien doit être, dans le sens le plus vrai et le plus complet, un homme d'église. Il ne faut pas se contenter d'être chrétien et de ne pas être homme d'église ; d'ailleurs ce n'est pas la même chose. Je n'admire pas le subterfuge de Saint Augustin d'une église invisible. Je ne désire pas offenser mes amis dissidents [des églises nationales] qui sont présents, mais je suis entièrement convaincu qu'ils ont tort, et que la plupart des évangeliques ne sont guère meilleurs, voire pas du tout meilleurs. C'est-à-dire que je suis convaincu depuis de nombreuses années que ces sociétés, ou compagnies volontaires, sont une négation pratique de l'église de Dieu. C'est pourquoi, sur le plan du principe, mais pas du tout dans l'application, je rejoins tout à fait le docteur Newman, ou le docteur Pusey, bien que je déteste le fait d'embrasser Babylone, qui a séduit le premier et probablement le second. Je ne considère pas la femme qui siège sur les sept collines comme étant l'église de Dieu, mais au contraire comme une contrefaçon manifeste, comme la source principale et centrale de tous les courants ténébreux et troubles du Ritualisme, car elle est aussi assise sur « plusieurs eaux ».

Avant d'en venir à la question de l'église, je maintiens qu'un homme est entièrement testé par la vérité en Christ ; et ceci est d'une importance vitale de toutes les manières possibles. Ce n'est pas l'église en premier, puis Christ ; mais Christ en premier, l'église étant simplement le complément, même si elle est de toute importance. Et je suis sûr que si un homme tient simplement, mais intelligemment, à Christ, il ne sera guère disposé ni vis-à-vis du romanisme catholique ni vis-à-vis des dissidents [des églises nationales]. Il sera content avec l'église de Dieu, comme Dieu la présente dans sa Parole, et comme Dieu la fait prospérer, en dépit de toute la ruine extérieure ; voilà ce que j'entends par être un homme d'église. Je répète que je ne l'entends pas simplement d'une manière invisible, ce qui est totalement contraire à l'Écriture. Avant que l'église commence, il y avait une invisibilité des saints, sauf individuellement ; mais l'objet même de l'église ici-bas est d'être un témoin visible, même si elle ne sera parfaite que dans la gloire, et qu'elle aura failli comme tout le reste. En même temps je maintiens qu'il y a la réalité de l'église de Dieu sur la terre, comme « l'homme ruiné » suppose qu'il y ait un homme, malgré un état misérable à tous égards.

Or ce qui fait ressortir l'importance de ceci, c'est que la vérité de l'évangile a à faire avec l'âme, avec l'homme en tant que pécheur entièrement coupable ; mais elle montre aussi comment Dieu agit dans sa grâce envers le mal qui est en lui, ôtant ce péché de manière juste, c'est-à-dire en maintenant Son propre caractère. C'est sur ce point que le Ritualisme est tellement offensant, et est radicalement hostile à la vérité de Dieu. Si vous substituez l'incarnation à l'expiation ou à la rédemption, vous mettez de côté le jugement du péché ; vous faites que l'expiation n'est qu'un simple accident, au mieux un moyen de parfaire le poids de l'incarnation ; vous ignorez ainsi la seule place qui lui revient. Tandis que la vérité de l'évangile est fondée sur un Christ non seulement incarné, mais sur un Christ qui est mort à la fois pour dépouiller le « vieil homme » avec tout le mal qui le caractérise et pour commencer une

nouvelle création — un Christ qui est entré dans une nouvelle position tout à fait réelle, non pas la scène de ruine du péché et de l'homme déchu. Car Celui qui était Dieu aussi bien qu'homme, Celui qui n'était pas dans une condition déchu, mais qui, en tant qu'homme était « la sainte chose » (Luc 1:35), Lui s'est abaissé à la croix sous toutes les conséquences de la chute, et Il a achevé là la victoire parfaite. Maintenant le Saint Esprit est envoyé et descendu du ciel pour proclamer les résultats immédiats et présents de cette victoire à toute âme qui croit. Voilà l'évangile.

17 La justice d'après l'épître aux Romains

Dans les déclarations précédentes, je me suis référé aux faits des évangiles ; mais si nous prenons l'épître aux Romains, c'est la même chose. On n'y trouve pas l'incarnation seulement, mais Christ qui est mort, et Christ qui est ressuscité, et le chrétien qui acquiert une place correspondante. Ce n'est donc pas plus le vague du Ritualisme que les ténèbres du Rationalisme, — tous les deux froids et sans consolation ; mais ce qui est réellement présenté, c'est que Dieu a justement et pleinement fait ressortir tout le mal, afin de l'ôter. Christ a ôté le péché par le sacrifice de Lui-même (Héb. 9:26). En conséquence maintenant, il n'y a pas seulement la grâce. Je suis d'accord que la venue de Christ sur la terre a été une grâce extrêmement riche ! mais il y a plus encore que la grâce maintenant : la mort de Christ a posé le fondement de la justice. Ce n'est pas seulement que Christ a été Le Juste ; Il était juste en toute chose ici-bas ; mais maintenant la chose merveilleuse est, comme l'évangile le montre, qu'il y a la justice pour justifier celui qui croit, c'est-à-dire l'impie (Rom. 4:5). Il montre que Dieu est maintenant juste en faveur de celui qui a reçu Jésus, quand Il le considère comme étant sans faute et sans tache à Ses yeux. En ce jour-là le brigand converti a été rendu propre pour le ciel, et c'est pareillement le cas de toute âme qui croit l'évangile. Par un Christ souffrant (1 Pierre 3:18) nous sommes amenés à Dieu, amenés en grâce et en puissance par la foi. Nous Le connaissons ainsi, ayant, dans l'évangile, appris Son amour lorsque nous étions dans le plus grand besoin.

Mais il y a encore davantage. Nous avons aussi été amenés dans une nouvelle relation. Beaucoup croient en Christ, sans être du tout sûrs que Dieu leur a pardonné les péchés. Je voudrais pour Dieu que tout chrétien, qu'il soit dissident, anglican ou autre, — je voudrais pour Dieu que toute personne qui a reçu le nom de Jésus se tienne « pleine de rémission de péchés » selon l'expression de Luther. Il disait que l'église était pleine de rémission de péchés. Je voudrais pour Dieu que tout individu soit réellement tel, qu'il ait un sentiment simple, complet, heureux et constant d'être pardonné.

Je ne veux pas dire, par ceci, qu'un homme ne doit avoir ni tristesse ni honte s'il s'est laissé aller à déshonorer le Seigneur. Par un tel pardon plénier, je n'entends pas que, si un homme tombe dans un mal, il doit passer légèrement dessus parce qu'il est entièrement pardonné. Qui enseigne une pareille doctrine ? Mais je maintiens que ce que Dieu lui a donné par l'évangile n'est pas perdu par sa folie ; et ce n'est pas perdu parce qu'il est pardonné aux yeux de Dieu. Il est appelé à s'humilier et à confesser au Seigneur ; il peut aller à Dieu à ce sujet, parce qu'il a un grand souverain sacrificateur (ou : prêtre). C'est ici que la souveraine sacrificature (ou : prêtrise) de Christ intervient. Il ne s'agit pas d'aller à Christ, et encore moins à un homme sur la terre, mais d'aller à Dieu par Christ ; et la raison en est que Dieu dans l'évangile a maintenant démontré Sa parfaite grâce et Son parfait salut en donnant tout gratuitement à mon âme. En conséquence, comme c'est contre Dieu que j'ai péché, je me sers de ce Sauveur, et j'ai le droit de m'en servir comme mon souverain sacrificateur (ou : prêtre), pour aller à Dieu et reconnaître mon péché, pour le dévoiler franchement et pleinement devant Dieu, avec la certitude que Sa grâce restaurera mon âme, et elle le fait.

Mais ceci suppose que le croyant est dans une relation établie. Il est dans la relation d'enfant de Dieu ; et plus que cela, il est membre du corps de Christ. Il faut peut-être que je vous mette en garde contre la grande erreur consistant à supposer que cette appartenance au corps de Christ est simplement une question de foi. Il faut autre chose en plus de la foi ; et la somme de cela, c'est que sur la base de votre foi, vous recevez le Saint Esprit, qui vous baptise dans le seul corps (Actes 1:5, 11 et 1 Cor. 12:13).

Ainsi on peut voir que la position du chrétien est une relation vivante à la fois individuellement et comme corps. Vous comprendrez par conséquent pourquoi j'ai parlé de la difficulté de concevoir qu'un chrétien intelligent ne soit pas un solide homme d'église dans le vrai sens du terme. En bref, il n'est pas simplement un individu. Voici ce qu'il est : il est avant tout un individu amené à Dieu ; mais alors il partage la bénédiction infinie d'être membre du corps de Christ, et ceci déjà maintenant sur la terre. Voilà ce que j'entends par être un homme d'église. Voilà l'église comme elle a été connue aux premiers jours ; pourquoi en serait-il autrement maintenant ? Pourquoi se contenter d'autre chose maintenant ? À quoi attribuons-nous de la valeur ? Est-ce à ce qui vient de Dieu, ou à ce qui vient de l'homme ? C'est là la question.

18 Abandon des privilèges chrétiens

Tout au long de toutes les épîtres, en commençant par les Romains, nous trouvons la grande vérité que la position du chrétien est par la mort et la résurrection de Christ, non pas simplement par Son incarnation. Ainsi deux principes sont maintenus : le premier est que Dieu est glorifié par le Seigneur Jésus quant à tout ce qui pourrait nous nuire ; le second est que le croyant est justifié du péché, aussi bien que de ses péchés. Quand on met l'incarnation à la place de l'évangile, elle vous ramène en arrière, là où l'œuvre avait besoin d'être faite ; vous attendez ce que vous n'avez pas. Voilà l'état dans lequel le Ritualisme vous laisse ; en conséquence, vous avez besoin d'aller tirer parti des ordonnances religieuses. Que sont-elles ? Des promesses. Ce serait présomptueux selon le Ritualisme qu'un homme sache que ses péchés sont pardonnés ; ce serait présomptueux pour quelqu'un de dire qu'il est un enfant de Dieu ; ce serait présomptueux de prendre avec certitude la place de membre du corps de Christ, sauf dans le sens vague de tout homme de ce monde qui se comporte décemment et va à l'église. Maintenant dans l'Écriture tout est réel, et non seulement réel, mais donné à connaître ; les choses sont communiquées en puissance à nos âmes, parce que toute notre action doit être fondée sur une relation connue. C'est pourquoi vous devez connaître ces choses par vous-mêmes.

Le doute systématique a un effet ruineux. Il n'est pas étonnant que, là où l'incarnation prend la place de la rédemption de Christ, il y a des doutes qui ne sont pas ôtés. Le Ritualisme enlève tout ce que le christianisme a révélé comme étant venu, et il établit un voile qui laisse l'homme en dehors de la présence de Dieu. Tant qu'il y avait un voile, Dieu demeurait dans d'épaisses ténèbres et l'homme était de l'autre côté, du mauvais côté ; tandis que l'essence du christianisme, c'est que Dieu, à la fois est descendu vers moi, et m'a amené jusqu'à Lui tandis que je suis dans ce monde. Sans doute c'est une question de foi, mais ceci n'en amoindrit pas la réalité. En effet, les faits de la foi ont une substance en eux-mêmes qui va bien au-delà des faits connus par les sens. Les deux sont réels, mais les faits des sens disparaissent, tandis que les faits de la foi ne disparaîtront jamais. Vous êtes introduits dans une réalité éternelle quand vous êtes mis en contact avec le monde de la foi ; or vous y êtes introduits déjà maintenant.

Voilà le christianisme. Vous n'attendez pas d'arriver au ciel pour être céleste. Cela fait partie de la nouvelle relation. Encore une fois vous êtes morts avec Christ, non pas simplement en train de mourir. Le Ritualiste essaye de mourir. Il s'efforce (pauvre homme !) de mettre à mort ce vieil homme qui ne veut pas mourir. Il est toujours en train de mettre à mort, mais le vieil homme n'est jamais tué ; ce n'est pas étonnant. Le fait est qu'il n'y a pas de puissance, si ce n'est celle de Dieu, qui puisse terminer cette affaire ; et c'est Dieu qui l'a opéré à la croix de Christ. Le croyant, le chrétien qui comprend l'évangile, débute avec cette précieuse vérité.

19 *Ritualisme et baptême*

Ceci montre la place où sont mises les institutions du christianisme. J'espère que personne ne prend à la légère le baptême ni la cène du Seigneur ; mais j'ose dire que beaucoup de gens ici ne comprennent guère leur importance réelle. Je ne cherche pas à entrer dans des questions discutables, mais je veux établir la certitude de la vérité de Dieu. Il est notoire que le baptême est utilisé par les ritualistes comme un moyen pour obtenir la vie. C'est ce qu'ils entendent quand ils parlent de la « régénération baptismale » : ils entendent qu'une personne est amenée à la vie par cet acte dûment administré par quelqu'un faisant partie de la succession apostolique. Je ne déforme pas les choses malicieusement, ni n'exagère en aucune manière. Ils le diraient eux-mêmes en des termes encore plus forts, si c'était possible. Cependant notez comment tout le système périt quand il est placé devant la Parole divine.

En premier lieu, selon l'Écriture, le baptême n'est jamais le signe de donner la vie, mais le signe de donner la mort. C'est le signe d'avoir part avec Christ dans Sa mort. Il n'est jamais présenté comme un moyen de vivification. Ceux qui disent cela ont entièrement tort dans les principes mêmes du christianisme. La mort est ce qui nous manque, et non pas simplement la vie. Il y a toujours eu auparavant le don de la vie dans le sens de vivification. Supposez-vous qu'avant la venue du Seigneur Jésus dans ce monde, personne n'avait été vivifié ? Soyons certains que non ; qui peut en douter ? Or cela avait lieu avant qu'on n'ait jamais entendu parler du baptême. Supposez-vous qu'Abraham, Isaac et Jacob n'ont pas reçu la vivification de la part du Fils de Dieu autant que vous et moi ? Mais ils n'étaient pas baptisés pour autant ; et je ne vais pas abandonner mon baptême, ni ce que dit l'Écriture sur la signification du baptême. Je ne vais pas écouter des gens qui me disent que c'est le moyen de la nouvelle naissance, ou qu'il en est seulement le signe. Je maintiens que c'est un signe extérieur d'une vérité extrêmement bénie, spécifique au christianisme ; et cette vérité est non pas une vivification (qui n'est pas particulière au christianisme, mais commune à tous les saints depuis le commencement), mais que je suis mort avec Christ, ce qui n'avait jamais pu être dit tant que Christ n'était pas mort. En conséquence le chrétien débute avec ceci comme la grande vérité sur la base de laquelle il est appelé à agir, — non pas en essayant de mourir comme un moine ou une nonne qui s'efforcent de tuer le « vieil homme », mais en croyant et agissant sur la base de la foi que Dieu a mis à mort ce vieil homme, et que nous sommes crucifiés avec Christ et que néanmoins nous vivons, et que Dieu en a fini avec ce vieil homme par le jugement divin sur la croix de Christ, et qu'en recevant Christ j'ai toute cette bénédiction dès maintenant.

Assurément notre précieux Seigneur n'est pas mort pour Lui-même. L'Écriture n'évoque pas cette pensée, mais la pensée contraire. Il n'y avait pas de « vieil homme » en Christ : il faut être hérétique pour dire cela. La vérité de l'évangile est que Celui qui n'avait pas péché, est mort pour nous qui n'avions rien d'autre, et qu'en conséquence de Son œuvre puissante, non seulement nous sommes vivifiés, mais nous sommes délivrés du péché par le fait que Lui en a porté le jugement. Il n'a pas laissé le « vieil homme » comme auparavant. C'était la condition des saints de l'Ancien Testament. Le vieil homme n'était pas disparu pour eux, tandis qu'il l'est pour nous. Je n'entends pas par ceci que nous sommes parfaits dans le sens qu'il n'y aurait plus rien de la chair en nous ; mais ce que l'Écriture montre, c'est que j'ai le droit, par la mort de Christ, de traiter mon « vieil homme » comme déjà jugé. J'ai le droit de tirer toute consolation, aussi complètement que si le vieil homme était effectivement disparu pour toujours. Il est disparu aux yeux de Dieu aussi véritablement qu'il le sera quand Christ viendra. À sa venue, nous aurons tous les résultats manifestés ; mais je les ai déjà maintenant pour ma foi, et je suis appelé à agir selon une telle position aux yeux de Dieu.

Il est instructif de voir que le Ritualisme, comme tous les autres systèmes humains, nie cela, tandis qu'après tout c'est l'un de ses grands sujets de vanterie que de donner au baptême une valeur plus complète qu'ordinairement. Vous trouverez invariablement que les gens qui se vantent de leur justesse ou de leur solidité au sujet du baptême sont, je crois, ceux qui se trompent à son sujet. Le mieux est de ne jamais se vanter de rien sauf de Christ. Vous serez toujours justes sur ce point ; mais dès l'instant où vous commencez à vous vanter de telle ou telle doctrine, je ne donne pas cher de votre doctrine. Si vous êtes contents de n'avoir que Christ pour vous vanter, Il sera avec vous et Il fera que votre doctrine soit bonne et correcte, non pas par le fait de vous exalter de ce que vous en avez la possession, mais par le fait de tenir simplement à Christ. Vous avez toute la vérité en Lui : veuille le Saint Esprit nous faire être de plus en plus vrais à Son égard !

Mais il y a plus que ceci. Je dis tout d'abord que le Ritualisme est faux dans sa théorie du baptême — dans le vrai sens de celui-ci ; mais, en outre, même comme système, il est tout à fait incohérent, parce que le principe est que ces bénédictions de l'incarnation sont reçues seulement par le canal désigné, ou par des ordonnances bien connues ; mais tout ritualiste accompli reconnaîtra tout de suite que le baptême chrétien est valide même s'il est administré par une femme, et bien sûr par un homme ordinaire. Ainsi ils soutiennent que tout chrétien est compétent pour baptiser en urgence, c'est-à-dire que le baptême est alors valide. Sans doute ils ne pensent pas que ce soit en ordre, mais néanmoins ils reconnaissent que le baptême est réel. Les catholiques romains tiennent cela. C'est la doctrine du catholicisme, quelle qu'en soit la forme. Les dissidents et la plupart des évangéliques n'acceptent pas cela, aussi étrange que cela paraisse ; mais tous ceux qui se disent catholiques, que ce soit de l'Est, de l'Ouest, du Nord ou du Sud, tous sont d'accord là-dessus. Or si c'était vrai, si le baptême était le moyen d'obtenir la vie, ce serait là la bénédiction la plus fondamentale du christianisme reçue, selon le Ritualisme, entièrement en dehors de la succession apostolique dûment administrée de la manière désignée. Ainsi même dans son fondement, cela ne tient pas ; car, comme d'habitude, Dieu prend soin qu'une chose qui est fautive soit incohérente. C'est une marque établie comme un panneau indicateur pour avertir les gens qu'il y a ici un danger et que la vérité est ailleurs. C'est comme un conte dont les éléments ne concordent pas. Les témoins ne s'accordent pas.

20 *Ritualisme et Cène*

Prenez l'autre ordonnance, la Cène du Seigneur et le même résultat apparaît. Qu'est-ce que la Cène du Seigneur manifeste ? L'incarnation ? Pas du tout. La Cène du Seigneur montre que Celui qui a été incarné est mort. Mais cette institution du christianisme qui se répète toujours n'est pas individuelle, contrairement au baptême qui est strictement individuel, et qui à proprement parler est en dehors de l'église. À proprement parler, le baptême m'appartient en tant que chrétien. S'il n'y avait pas de système collectif comme l'église, je devrais quand même être baptisé comme chrétien ; mais la Cène du Seigneur n'a pas de place sinon dans l'église. Personne par conséquent n'a la liberté de prendre la Cène du Seigneur pour lui tout seul.

Selon l'intention de Christ ou selon son propre sens, la Cène du Seigneur ne peut être que sur le terrain (ou : base) de l'église de Dieu ; et on ne doit pas prendre part à ce pain ou à cette coupe sinon sur les fondements divins de l'église de Dieu selon sa Parole. Nous n'avons pas la liberté de renoncer ou d'altérer ; nous n'avons pas le droit d'introduire nos propres pensées ou des modifications sous quelque prétexte que ce soit. Ceci n'a rien à faire avec la question de savoir si l'église est dans un état de confusion. Je suis d'accord qu'elle l'est, mais c'est d'autant plus une raison pour nous en tenir à la vérité de Dieu, si nous la connaissons, — à cette Parole immuable que Dieu a donnée. Soyez pleins de grâce comme vous voulez vis-à-vis de ceux qui ne la comprennent pas ; mais soyez soigneux pour la gloire du Seigneur en tenant ferme la vérité. Acceptez des permissions pour d'autres, la grâce le ferait ; mais quant à vous, tenez ferme en toutes circonstances à ce que vous savez être la volonté du Seigneur Jésus.

Maintenant supposons que la masse des enfants de Dieu en un endroit donné se soit dispersée, les uns ici et les autres là, et qu'il ne reste que deux ou trois pour se rejoindre et prendre part à la Cène du Seigneur selon l'institution de Christ — quelle est la signification de la Cène ? N'est-ce pas là dans une mesure un témoignage au seul corps de Christ ? Ce serait très présomptueux pour les deux ou

trois personnes de dire : « Nous sommes le corps de Christ ». Mais ce serait non moins présomptueux pour eux de prendre la Cène sur une autre base (ou : terrain) que celle du corps de Christ. S'ils ne sont pas sur ce terrain, la Cène devient un acte humain illégitime ; d'un autre côté, ils doivent tenir ferme à Son nom en tant que membres de Son corps, et simplement partager ce pain en Son nom. Telle est sa signification. C'est le souvenir de Lui, mais c'est l'annonce de Sa mort, non pas de Son incarnation.

Vous voyez à nouveau ici combien le système ritualiste est entièrement faux. En bref, c'est un retour volontaire, délibéré et systématique à ce qui existait avant la mort de Christ. C'est l'annulation de ce que Dieu a introduit depuis, et à quoi l'Esprit tient. L'incarnation est une étape vers la grande fin finale ; la fin c'est le jugement du péché, et l'établissement de la justice par la mort de Christ, mais manifestée en Celui qui est ressuscité d'entre les morts.

21 *Ritualisme et Christ ressuscité*

Ceci m'amène à un autre point. Ma relation est avec Jésus ressuscité. Sans doute Il est descendu, et a pris part à la chair et au sang, mais pourquoi ? « Afin que par la mort Il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort » (Héb. 2:14). Ce n'était pas là simplement continuer les bienfaits de ce qu'Il faisait quand Il était vivant. Il a en effet attiré quand Il était vivant ; mais dans le fond, les disciples qui suivaient le Seigneur durant Sa vie étaient sur le même terrain que les saints de l'Ancien Testament, — seulement ils voyaient et entendaient davantage, mais c'était simplement que leurs yeux virent et que leurs oreilles entendent Celui que les saints de l'Ancien Testament attendaient ; mais quand Sa mort et Sa résurrection eurent lieu et que le Saint Esprit eut été donné, tout changea, et le christianisme fut introduit ; alors revenir à ce qui était avant la mort et la résurrection de Christ et le don du Saint Esprit, c'est tendre à l'apostasie du christianisme, même si ce sont de vrais chrétiens qui sont pris dans ce piège.

Ceci est sûrement grave si c'est vrai. Permettez-moi de vous diriger brièvement vers quelques passages de l'Écriture. Prenez 1 Cor. 6:17 : « Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit [avec Lui] ». Il n'est pas question de se joindre au Seigneur dans la chair quand Il était ici-bas. Sans doute Il a pris la chair et le sang, mais ce n'est pas là le lien d'union. « Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec Lui ». Et encore, qui peut nier la doctrine formulée en 2 Cor. 5:15 : « Il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » ? Et Paul ajoute : « Même si nous avons connu Christ selon la chair (c'est-à-dire lorsqu'Il était incarné, et que le système ritualiste était encore en vigueur), « toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi » (2 Cor. 5:16). Maintenant que Christ est mort et est ressuscité, et que le chrétien est amené en association avec Lui à la droite de Dieu, la gloire de notre nouvelle position, une gloire qui surpasse tout, éclipe complètement toute relation formée au temps où Il était ici-bas. Aussi longtemps que Christ était ici-bas, il ne pouvait pas y avoir d'union. On pouvait regarder à l'avance vers ce privilège excellent, mais il ne pouvait pas encore être donné en justice. Or maintenant ce privilège existe, et nous y sommes introduits dedans, d'où la connexion du Saint Esprit qui s'y rattache. Ce n'est pas simplement par la foi, mais par le Saint Esprit, ce qui est une vérité très importante en effet pour influencer sur nos pensées. Notre lien avec Christ ici-bas, je le répète, n'est en rien moins que la présence du Saint Esprit envoyé du ciel, et agissant en nous individuellement et aussi comme corps de Christ.

J'ai fait référence à Galates 2:20 : « Je suis crucifié avec Christ » (non pas simplement incarné), et néanmoins je vis. Prenez encore Éphésiens 1:20-22, vous trouverez que Christ n'est devenu la tête de l'église qu'après être mort et être ressuscité et être monté au ciel. La doctrine des Éphésiens commence par présenter Christ mort, puis Il est vu ressuscité, puis assis à la droite de Dieu, et ce n'est qu'ainsi qu'Il devient la tête du corps.

Maintenant, ou bien nous appartenons à ce corps, ou bien nous ne sommes rien. Si nous sommes maintenant en association vivante avec Christ par le Saint Esprit, nous sommes du corps de Christ exalté à la droite de Dieu, et ce corps n'a pas d'existence tant qu'il n'y a pas de tête. C'est ainsi qu'en Colossiens 1:18, il est dit : « Lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts ». Christ est alors le commencement. Quand Il était ici-bas, Il n'était pas le commencement ; Il allait l'être en tant que ressuscité. Lui seul devait être la tête de l'église, mais ceci exigeait que le péché soit ôté. Comment le Seigneur aurait-Il pu être uni à nous, tandis que nos péchés n'étaient pas effacés ? Et comment le Saint Esprit aurait-Il pu habiter en nous, quand le péché n'était pas jugé ? Nous voyons ainsi combien toute la vérité forme un tout qui se tient. Le péché est ôté, la justice est établie, l'union est formée par le Saint Esprit avec Christ ressuscité et glorifié à la droite de Dieu.

Voilà ce que je crois être la vérité du christianisme. L'évangile touche le mystère qui était caché dès les siècles et dès les générations (Col. 1:26). Est-il nécessaire de dire que c'est ce à quoi nous sommes appelés à témoigner ? Non pas l'église seulement ou principalement, mais par-dessus tout Christ que Dieu a donné comme tête sur toute chose à l'église (Éph 1:22). Voilà le corps auquel nous appartenons ; le Christ dont nous sommes membres.

Que le Seigneur nous accorde de tenir ferme cette vérité, afin de pouvoir y rendre témoignage ! C'est la meilleure des réponses au Ritualisme !

Échanges spirituels entre moines catholiques et moines bouddhistes par Bernard Prunneaux

Bonne Nouvelle éditée à Mulhouse 1/2009 p.21-22 (Un complément de Bibliquest a été rajouté ici à la fin)

Table des matières

- 1 Échanges catholiques-bouddhistes
- 2 Une expérience du corps
- 3 L'expérience du vide
- 4 « Avec nos frères et soeurs bouddhistes »
- 5 La mystique des ordres religieux catholiques

1 *Échanges catholiques-bouddhistes*

« En France, une centaine de monastères (Saint-Wandrille, Solesmes, En Callat...) sont engagés dans ce dialogue, soit en accueillant des moines bouddhistes, soit en envoyant des moines et moniales à l'étranger » (hebdomadaire catholique Le Pèlerin du 18 octobre 2007, n°6516 p.47)

Dans l'article du magazine où nous avons relevé cette information, le Père Pierre-François de Béthune, moine bénédictin qui pratique la méditation zen, témoigne de son expérience avec des moines bouddhistes au Japon :

« En partageant chaque moment de leur vie — jusqu'à porter leur habit — j'ai mesuré combien la tradition monastique était universelle. Nous avons beaucoup de points communs : le silence, le travail, le retrait du monde, la méditation. [...] Je pense être devenu un meilleur moine chrétien. [...] Ma prière s'est trouvée transformée, plus silencieuse, moins discursive, moins volontariste également. Grâce au yoga, j'ai appris à faire de mon corps un allié ».

P.F. de Béthune est consultant auprès du Conseil Pontifical pour le Dialogue Interreligieux (CPDI). Nous donnons ci-après quelques courts passages extraits du compte-rendu de son expérience bouddhiste relatée dans le bulletin Lumière et Vie (n°193, août 1989).

2 *Une expérience du corps*

« Le dialogue interreligieux est fondamentalement une démarche spirituelle. [...] »

« Nous constatons que le corps peut être tout entier habité par le spirituel. Cela semble paradoxal d'affirmer que l'expérience du corps est quelquefois une expérience spirituelle de conversion, parce que nous avons été habitués à opposer les deux et à considérer la mortification du corps comme la seule manière de libérer le spirituel. Mais pour celui qui voit ou, mieux encore, qui pratique le chanoyu (cérémonie du thé) ou simplement le zazen, cela devient évident. Quand on fait descendre la conscience dans le cœur et même dans le hara (le ventre), la vie de prière en est transformée ; la vie tout court peut même en être renouvelée. Oui, le progrès dans la vie spirituelle passe parfois par une meilleure expérience du corps. [...] »

« Je ne dis pas que ces pratiques corporelles opèrent la conversion ; je remarque seulement que l'enjeu de l'engagement à ce niveau est plus grand qu'on ne le croyait ».

3 *L'expérience du vide*

« Au cœur du bouddhisme, il y a précisément l'expérience de la vacuité, une expérience qui rappelle toujours aux chrétiens la « kénose » du Christ dont parle saint Paul dans son épître aux Philippiens (2.7). Le Christ s'est dépouillé de lui-même pour accueillir notre humanité. En se « vidant » ainsi, comme le dit littéralement le texte, il n'est toutefois pas devenu toujours plus insignifiant, mais, bien au contraire, toujours plus lui-même, l'unique Seigneur : c'est en se dépouillant qu'il s'est révélé. Il en va de même pour le chrétien. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est en offrant toujours plus de place à l'autre pour l'accueillir pleinement qu'il trouve le mieux son identité de témoin de l'Amour inconditionnel. »

« Ce vide en nous pour l'accueil de l'autre n'est qu'une manifestation d'une vacuité plus essentielle qui caractérise toute expérience religieuse : la place pour le mystère ».

4 *« Avec nos frères et soeurs bouddhistes »*

« Des rencontres de plus en plus nombreuses et durables ont en effet été établies ; elles nous font découvrir une véritable connivence avec nos frères et soeurs bouddhistes. [...] »

« Car nous pouvons mettre ici en oeuvre le dynamisme évangélique du respect, de l'ouverture et de la bienveillance. Il nous est demandé d'accepter l'autre tel qu'il est, sans prétendre lever les ambiguïtés en séparant le bon grain de l'ivraie. Il nous est surtout demandé d'avoir la bienveillance du Père « qui fait lever son soleil sur les méchants et les bons et tomber la pluie sur les justes et les injustes » (Matt. 5:45) et d'autant plus qu'ici il ne s'agit pas de méchants ou d'injustes, mais de frères différents ! [...] »

« Je crois que cette approche convient donc tout particulièrement au dialogue interreligieux. Nous devons toujours commencer par recevoir les autres croyants de façon inconditionnelle, comme des messagers de Dieu. »

L'expérience de P.F. de Béthune n'est malheureusement pas un cas isolé. Outre son caractère d'apostasie, elle montre aussi toutes les libertés que les conducteurs catholiques se permettent dans l'interprétation de la Parole de Dieu, dès lors qu'ils veulent justifier leurs pratiques. Ces échanges s'inscrivent dans le cadre de l'expérimentation du Dialogue Interreligieux, conformément aux orientations données par Vatican II. Depuis 1974, une commission internationale pour le Dialogue Interreligieux Monastique (DIM) a été mise en place. Elle est structurée en quatre sections comprenant les États-Unis, l'Inde, l'Australie et l'Europe.

5 *La mystique des ordres religieux catholiques*

Chaque ordre religieux possède une « règle » donnant des orientations spirituelles et pratiques, auxquelles tous doivent se soumettre. Sur bien des points, l'organisation de la vie quotidienne monastique est très éloignée de l'esprit de l'Évangile. Par exemple : le principe du retrait du monde est contraire à la parole de Jésus en Jean 17:15. De même, l'obligation du célibat est appelée par Paul une « doctrine de démons » (1Tm 4.1-3), et les pratiques ascétiques sont dénoncées comme « contribuant à la satisfaction de la chair » (Col 2.20-23). Avec ses exercices et ses méthodes de méditation contemplative, le monachisme catholique apparaît comme une forme de christianisme imprégnée de mystique païenne.

Comme nous l'avons remarqué chez le bénédictin P.F. de Béthune, il semble que la vie entière des moines consiste en une sorte de quête mystique dans laquelle nous ne trouvons pas le témoignage de la grâce de Dieu et de la vie dans l'Esprit. En effet, tout croyant racheté ne passe plus sa vie à rechercher Dieu : il a été trouvé par le Père qui l'a conduit vers le Fils (Jean 6.44 et 65), il connaît son Sauveur et se sait connu de Lui (Jean 10.14). Sa vie spirituelle est caractérisée par un double but : persévérer dans la sanctification et être un ambassadeur de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, dans l'attente du retour de son Seigneur.

« Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par de vaines déceptions, s'appuyant sur l'enseignement des hommes, sur les éléments du monde, et non sur Christ » (Col 2.8).

Note Bibliquest

Il faut insister sur la gravité de ces pratiques monastiques, et des enseignements qui s'y rattachent. Le qualificatif d'« apostasie » utilisé par l'auteur est tout à fait approprié. Presque chaque phrase prononcée par le moine bénédictin contient quelque chose de contraire à l'Écriture, en sorte que nous ne pouvons pas en faire une analyse complète. Relevons juste quelques points :

a) Le corps n'a pas à être mortifié pour libérer le spirituel. La mort avec Christ de Romains 6:6-8 n'est pas de l'ascèse monastique. Le corps ne fait pas l'objet d'une expérience pour que le spirituel y habite. Le corps du croyant chrétien est d'emblée temple du Saint Esprit, et ce corps sert à glorifier Christ (1 Cor. 6:19-20), et le croyant chrétien peut d'emblée marcher « en nouveauté de vie » (Rom. 6:4).

b) Appeler des bouddhistes « frères » est ignorer entièrement la réalité de la famille de Dieu composée des enfants de Dieu qui ont la vie divine, qui sont nés de nouveau. La foi en Jésus comme Christ en est le premier test (1 Jean 5:1).

c) Quand on parle de « spirituel », il ne faut pas mêler ce qui est de l'Esprit de Dieu, et des esprits séducteurs dont parle la Bible à maintes reprises (1 Tim. 4:1 ; Éph. 6:12 ; 2 Cor. 11:14 etc.). Si l'on n'est pas rempli de Christ, les démons s'empressent de remplir le vide qu'on peut faire en soi (Matt. 12:43-45). C'est le grand danger des religions orientales, et des pratiques qui s'y rattachent (yoga...). C'est aussi le danger de toutes les formes de mysticisme où l'individu n'est plus contrôlé par la Parole de Dieu et par l'Esprit Saint, Lui dont le rôle est de glorifier Christ (Jean 16:14).

d) Le mélange chrétien / païen décrit dans cet article est typiquement ce qu'Apoc. 18:2 qualifie de « Babylone la grande ... le repaire de tout esprit immonde ».

e) L'interprétation de Phil. 2:7 est erronée. Christ s'est « anéanti » en ce qu'il a pris une forme d'homme (Lui qui était Dieu), une position d'esclave. Mais Il est toujours resté pleinement Dieu. En devenant homme, il n'a pas accueilli l'humanité pécheresse, car Il a toujours été en dehors du péché (2 Cor. 5:21 ; Hébr. 4:15).

Spiritualité en crise par Bernard Prunneaux

Bonne Nouvelle éditée à Mulhouse 1/2009 p.25-26 (Un complément de Bibliquest a été rajouté ici à la fin)

Table des matières

- 1 Le livre « spiritualité en crise » et son contenu
 - 1.1 Au sujet de la vérité :
 - 1.2 Au sujet du mysticisme :
 - 1.3 Au sujet du discernement :
 - 1.4 Au sujet du compromis :
- 2 Le principe de l'antithèse dans la Bible :
- 3 Exhortation à rechercher le discernement :

1 Le livre « spiritualité en crise » et son contenu

« Spiritualité en crise » est un livre de John McArthur publié aux éditions de la Maison de la Bible en 1996. Peu après sa parution, Jean Hoffmann [ancien responsable de l'édition de la Bonne Nouvelle éditée à Mulhouse] l'avait présenté et chaudement recommandé aux lecteurs de « La Bonne Nouvelle » : « Voici un livre qui mérite une très large diffusion, tellement son message met en lumière les dangers que représentent les nouvelles tendances et mouvances qui affectent déjà bien des milieux évangéliques. C'est un plaidoyer en faveur du discernement spirituel qui constitue l'unique antidote à tous les courants » (BN n°6, 1997 p.285)

Les courants dévastateurs que dénonçait à l'époque McArthur ont, depuis lors, pénétré en force dans nos églises notamment : accommodation aux idées du monde, dérives charismatiques et compromis œcuméniques (*).

(*) Le chapitre 6 traite de « la bénédiction de Toronto » et le chapitre 5 du document « Évangéliques et catholiques ensemble : la mission chrétienne au troisième millénaire ». (ce fascicule, de 28 pages, 0,60 €, est disponible au CRIE, BP 82121, 68060 MULHOUSE CEDEX 2)

Face à cette situation de « spiritualité en crise », l'analyse de McArthur, ainsi que ses exhortations à rechercher le discernement, restent plus que jamais d'actualité pour nous. En voici quelques extraits :

1.1 Au sujet de la vérité :

McA. constate : « L'Église visible contemporaine est devenue d'une tolérance surprenante... La vérité est considérée comme une notion variable, toujours relative et jamais absolue... Dans certains milieux, l'Écriture elle-même a été écartée et n'est plus un critère fiable pour tester la vérité. Après tout, il y a tant de manières différentes d'interpréter la Bible ! Qui peut dire quelle interprétation est la bonne ? Et nombreux sont ceux qui croient qu'il existe une vérité au-delà de la Bible » (p.18)

1.2 Au sujet du mysticisme :

McA. donne cette définition : « Le mysticisme est l'idée selon laquelle la réalité spirituelle se trouve en regardant à l'intérieur... Le mystique dédaigne l'entendement rationnel et cherche la vérité par un autre moyen : à travers les sentiments, l'imagination, des visions personnelles, des voix intérieures, l'illumination individuelle ou d'autres moyens purement subjectifs. La vérité objective devient pratiquement superflue » (pp.28-29)

McA. conclut : « Le mysticisme est donc diamétralement opposé au discernement. C'est une forme extrême de foi hasardeuse... Le mysticisme invalide en outre l'Écriture en éloignant les hommes de la Parole certaine de Dieu en tant qu'unique objet de foi réellement fiable » (pp.30-31)

1.3 Au sujet du discernement :

McA. met en garde : « Le discernement dépend de la connaissance de l'Écriture. Ceux qui se contentent d'écouter avec crédulité telle ou telle voix de l'autorité humaine, au lieu de prêter l'oreille à la Parole de Dieu et de la laisser parler par elle-même, ne peuvent être doués de discernement. Leur foi est irrationnelle et hasardeuse » (p.35)

1.4 Au sujet du compromis :

« Lorsqu'il s'agit de questions bibliques, de principes moraux, de la vérité théologique, de la révélation divine et d'autres absolus spirituels, le compromis n'a jamais sa place. Prisonnière de l'existentialisme de notre époque, l'Église est en train de perdre de vue cette réalité. Ces dernières années, les évangéliques ont embrassé le compromis en le considérant comme un instrument permettant la croissance de l'Église, comme une base pour parvenir à l'unité et même comme un critère de spiritualité. Adoptez une position intransigeante sur quasiment n'importe quelle question ayant trait à la doctrine ou à la Bible, et un concert de voix s'élèvera pour vous reprocher d'être obstiné, insensible, querelleur, ou de manquer de gentillesse ou d'amour, et ce, peu importe avec quel irénisme (*) vous formulez votre argumentation » (p.58).

(*) Irénisme : douceur, modération, l'état d'esprit de quelqu'un qui recherche la paix. (ndlr)

McA. déplore : « Le compromis est devenu une vertu tandis que l'attachement à la vérité est devenu choquant » (p.60)

2 Le principe de l'antithèse dans la Bible :

McA. observe que, de plus en plus, « la ligne qui sépare la vérité de l'erreur, la sagesse de la folie, et l'Église du monde, est progressivement effacée » (p.62). Pour lui, ce n'est pas là l'esprit de la Bible qui, dans beaucoup de ses enseignements, procède par antithèses. Pour illustrer son propos, il cite cet extrait d'un ouvrage de Jay Adams (*) : « Du jardin d'Eden avec ses deux arbres (l'un permis, l'autre défendu) à la destinée éternelle de l'être humain au ciel ou en enfer, la Bible présente deux voies et pas plus : d'un côté la voie de Dieu et, de l'autre, toutes les autres. En conséquence, les hommes sont déclarés sauvés ou perdus. Ils appartiennent au peuple de Dieu ou au monde. Il y avait Garizim, le mont de la bénédiction, et Ebal, le mont de la malédiction. Il y a le chemin étroit et le chemin spacieux, qui mènent soit à la vie éternelle soit à la destruction. Il y a ceux qui sont contre nous et ceux qui sont pour nous, ceux du dedans et ceux du dehors. Il y a la vie et la mort, la vérité et le mensonge, le bon et le mauvais, la lumière et les ténèbres, le royaume de Dieu et le royaume de Satan, l'amour et la haine, la sagesse spirituelle et la sagesse du monde. Il est dit que Christ est le chemin, la vérité et la vie, et que nul ne peut venir au Père autrement que par lui. Il est le seul nom sous le ciel par lequel l'homme puisse être sauvé » (p.63).

(*) Jay E. Adams, « A Call to Discernment » (« Un appel au discernement », Eugene, Ore., Harvest House, 1987) p.31.

McA. donne ce prolongement personnel aux observations d'Adams : « Je suis tout à fait de cet avis. Toute vérité se situe en opposition à l'erreur. Quand l'Écriture parle, elle le fait avec autorité. Elle parle d'un ton catégorique. Elle parle de manière décisive. Elle demande une conviction absolue. Elle exige que nous nous soumettions à Dieu et que nous résistions au diable (cf. Jacq. 4:7). Elle nous exhorte

à distinguer entre l'esprit de la vérité et l'esprit de l'erreur (cf. 1 Jean 4:6). Elle nous commande de nous éloigner du mal et de faire le bien (cf. 1 Pierre 3:11). Elle nous appelle à rejeter le chemin spacieux qui paraît droit à l'esprit de l'homme (cf. Proverbes 14:12 ; 16:25) et à suivre le chemin étroit prescrit par Dieu (cf. Matt. 7:13-14). Elle nous dit que nos voies ne sont pas celles de Dieu et que nos pensées ne sont pas non plus ses pensées (cf. Ésaïe 55:8). Elle nous donne l'ordre de préserver la vérité et de rejeter les mensonges (cf. Rom. 1.25). Elle déclare qu'aucun mensonge ne vient de la vérité (cf. 1Jn 2.21). Elle assure que les justes seront bénis et que les méchants périront (cf. Psaume 1:1,6). Et elle nous rappelle que « l'amour du monde est inimitié contre Dieu » (Jacq. 4.4) ».

3 Exhortation à rechercher le discernement :

McA. passe en revue différentes causes expliquant le déclin du discernement dans les églises évangéliques. Il signale en particulier : le manque de rigueur dans l'interprétation de l'Écriture, la carence de l'Eglise en matière de discipline et le manque de maturité spirituelle. Il pose alors la question : « L'Eglise peut-elle recouvrer sa faculté de discernement ? Oui, mais uniquement par la croissance spirituelle. Cela signifie s'attaquer à l'esprit de notre époque relativiste et s'appliquer avec soin à la Parole infaillible de Dieu. Nous ne pouvons parvenir au discernement du jour au lendemain, ni au travers d'une expérience mystique. La solution au problème ne réside pas dans sa seule compréhension. Nous n'aurons du discernement qu'en exerçant notre intelligence à comprendre la vérité de la Parole de Dieu et en apprenant à exceller dans l'application de cette vérité à notre vie » (pp.86-87).

« Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée » (Jacq. 1:5)

« Il existe bien des soi-disant christianismes desquels Christ est plutôt absent » (Martyn Lloyd Jones).

Note Bibliquest : nous précisons quelques points déjà abordés dans cet article :

a) Ce qui est appelé le principe d'antithèse de l'enseignement Biblique va bien plus loin qu'un contraste dans la manière de présenter les choses. Il y a opposition de nature, et dès le quatrième verset de la Bible, Dieu a séparé « la lumière » d'avec « les ténèbres ».

b) La méconnaissance de l'Écriture ne conduit pas seulement à une foi irrationnelle, mais à l'égarement et à la désobéissance de la Parole de Dieu.

c) Le discernement est essentiel, mais il faut l'énergie spirituelle pour marcher selon ce discernement, ce que Pierre appelle « la vertu » (2 Pierre 1:5). Ceci implique la séparation du mal. Le Seigneur dit à Thyatyre : « J'ai contre toi que tu laisses faire... » (Apoc. 2:20).

d) Un retour après égarement nécessite plus qu'un recouvrement de la croissance spirituelle. Il faut d'abord une confession de ce qui a conduit à l'égarement, avec l'abandon de cela.

Ritualisme et Christianisme par C. E. Stuart (Clarence Esme Stuart)

Bibliquest

Comment la liturgie, le retour à des rites et à un cérémonial, constituent un retour au judaïsme éloigné du culte chrétien
ME 1953 p. 70-77, 108-111, 128-132, 153-158, 188-195

Table des matières

- 1 La liturgie est apparue très tôt partout
- 2 Dieu seul détermine comment on doit Lui rendre culte
- 3 Le cérémonial Juif est-il un modèle pour les chrétiens ?
 - 3.1 Quatre éléments similaires chez les Juifs et chez les chrétiens
 - 3.2 Le culte chrétien est « en esprit et en vérité »
 - 3.3 Ne pas mélanger rites Juifs et culte chrétien
- 4 Le souverain sacrificateur (différences Juifs-chrétiens)
- 5 Le sanctuaire (différences Juifs-chrétiens)
- 6 L'autel (différences Juifs-chrétiens)
- 7 Le sacrifice (différences Juifs-chrétiens)
 - 7.1 Le sacrifice de Christ ne se répète pas
 - 7.2 Une œuvre parfaite et achevée
 - 7.3 Pas d'autel dans le lieu très saint
 - 7.4 L'autel chrétien et les sacrifices dont on se nourrit
 - 7.5 La table du Seigneur n'est pas un autel
 - 7.6 Les sacrifices hors de la porte
- 8 Se tenir à l'écart du ritualisme

1 La liturgie est apparue très tôt partout

Les différentes églises de la chrétienté ont toutes, ou presque toutes, établi des règles pour les cérémonies du culte, règles dont l'origine remonte souvent à une haute antiquité. Dès que le dernier apôtre eut quitté la scène terrestre, nous voyons s'établir des formes et se créer une liturgie. En même temps qu'elle abandonnait son premier amour, l'Église introduisait toute une réglementation qui se développe avec le temps, et qui tout en usant de termes et de citations scripturaires, n'a plus guère de rapport avec le culte en esprit et en vérité tel que nous le révèle le Seigneur lui-même. Une des grandes églises protestantes de notre temps procède précisément à une refonte générale de sa liturgie, et il nous a paru que l'article ci-dessous, écrit il y a plus de soixante-dix ans, pourrait éclairer quelques-uns des points les plus méconnus par le christianisme professant, sans prétendre naturellement à traiter en son entier un sujet extrêmement vaste.

2 Dieu seul détermine comment on doit Lui rendre culte

On ne trouve jamais dans l'Écriture la pensée que des assemblées, ou des églises, aient l'autorité de décréter des rites et des cérémonies touchant le culte public, ni que des individus soient libres de choisir pour eux-mêmes la façon dont ils s'approcheront de leur Dieu. Ce qui peut être mal à un moment donné peut être bon à un autre. Ce qui convient à une certaine dispensation peut ne pas être, dans la pensée de Dieu, en harmonie avec le caractère de la suivante. Caïn a eu tort de s'approcher avec les fruits du sol et non pas avec un agneau comme son frère Abel. Pourtant, des siècles plus tard, il fut ordonné aux enfants d'Israël de présenter leur corbeille de prémices (Deut. 26). Une offrande des fruits de la terre n'était pas mauvaise en elle-même, sinon Israël n'aurait jamais reçu l'ordre de la présenter ; mais c'est Dieu et non pas l'homme qui devait être le seul juge du moment et de l'occasion. Encore, aucune distinction n'est mentionnée avant la loi entre un holocauste et un sacrifice pour le péché ; mais après que Dieu eût

communiqué à Moïse ce rituel détaillé qui est souvent appelé du nom de ce législateur, personne en Israël ne se serait risqué à suivre l'exemple de Job offrant un holocauste pour ceux qui avaient péché. La seule autorité pour ce changement des pratiques patriarcales c'est la révélation de l'Éternel à Moïse (Lév. 4:1). Job agissait justement en offrant des holocaustes pour ses fils, quand il pensait qu'ils avaient pu pécher. Mais un Israélite qui eût agi ainsi eût été dans une complète erreur. Job était aussi libre d'offrir pour ses enfants ; mais chacun en Israël devait apporter son offrande pour son propre péché, quand la loi l'ordonnait pour s'assurer le pardon divin. Aucune excuse basée sur l'antiquité de la coutume, ou sur la pratique des patriarches, n'aurait eu de valeur devant Dieu, du moment que les différentes lois concernant les sacrifices pour le péché et les holocaustes avaient été communiquées à son peuple. Car Dieu était le seul juge de ce que ses créatures devaient faire pour Lui rendre culte.

Ce principe demeure encore aujourd'hui. Et Il a établi dans la révélation écrite donnée à son peuple comment Il veut que le culte Lui soit rendu et quelles sont les marques caractéristiques d'un tel service.

Avant que la loi n'eût été donnée, les chefs de famille agissaient comme sacrificateurs, officiant, suivant que le besoin s'en faisait sentir ou qu'ils en avaient le désir, à des autels qu'ils avaient élevés dans le pays de leur séjour. Ainsi, les patriarches dressèrent des autels à Sichem, à Hébron, à Beër-Sheba, à Béthel et y offrirent des sacrifices ; aucun endroit particulier dans le pays n'était considéré comme leur sanctuaire. Et ce n'était pas là une prérogative réservée à la branche aînée des descendants d'Abraham. Job en fit ainsi dans sa famille, et Jéthro, semble-t-il, remplit cet office parmi son peuple (Exode 2:16). Mais la loi changea tout cela pour Israël et pour ceux qui partageaient sa condition. Un ordre régulier de sacrificature fut établi, limité à la famille d'Aaron, et un seul autel reconnu où les sacrifices et les offrandes pouvaient être normalement présentés (Lév. 17 ; Deut. 12:5, 6). Dès le commencement on avait eu recours à des autels et à des sacrifices ; maintenant un ordre de sacrificature et un sanctuaire étaient établis par Dieu, avec un rituel d'institution divine qui subsista en fait jusqu'à la mort et la résurrection du Seigneur Jésus Christ. Par sa mort la maison à Jérusalem fut laissée déserte (Matt. 23:38), car le Seigneur n'est plus jamais entré dans le temple après sa résurrection.

Le rituel mosaïque n'était qu'une « ombre » ; désormais, la substance même apparaissait. Les types allaient faire place aux choses qu'ils préfiguraient. Le modèle ou type montré à Moïse sur la montagne devait devenir une réalité substantielle pour les vrais enfants d'Abraham. Le souverain sacrificateur, plus grand qu'Aaron, était entré dans le lieu très-saint dans son sens le plus complet, et le peuple que Dieu reconnaissait maintenant devait sortir vers Christ hors du camp. Mais comment ? comme des exilés emportant avec eux tout ce qui avait eu de la valeur à leurs yeux, leur culte, leur rituel, leur sacrificature et leur sanctuaire ? ou comme un peuple sortant pour rencontrer le Seigneur et apprendre ce qu'Il avait à leur dire ? L'épître aux Hébreux nous donne la réponse à cette question, en exposant les traits caractéristiques qui sont communs au judaïsme et au christianisme, et en attirant en même temps l'attention d'une manière très précise sur les différences qui les séparent.

3 Le cérémonial Juif est-il un modèle pour les chrétiens ?

3.1 Quatre éléments similaires chez les Juifs et chez les chrétiens

Il y avait, en relation avec le cérémonial lévitique, quatre choses dont les Juifs pouvaient se prévaloir : un souverain sacrificateur, un sanctuaire, un sacrifice, un autel. Et il y a quatre choses, les mêmes, dont les chrétiens peuvent se réclamer. On pourrait donc penser à première vue que le christianisme n'est qu'un développement du judaïsme, et que le cérémonial, donné à Israël par le moyen de Moïse, est en quelque mesure un modèle pour l'ordre et le caractère du culte chrétien. Et effectivement on a cherché dans les commandements de Dieu dans l'Ancien Testament une justification des systèmes rituels et des vêtements sacerdotaux, sans penser que de telles pratiques aboutissent à nier les vérités de la foi. Mais on pourrait demander : Avons-nous donc tort d'oser copier ce que nous trouvons dans la Parole comme expressément autorisé par Dieu ? La réponse est simple. On peut faire de la vérité scripturaire un usage mauvais, jusqu'à saper la doctrine chrétienne. Les Galates en sont un exemple frappant et l'épître qui leur est adressée dénonce la fausseté d'une telle position. Leur pensée qu'ils devaient se rattacher à Abraham était juste, mais ils étaient dans l'erreur quant à la manière d'y arriver. Leurs docteurs insistaient sur la nécessité de se soumettre au rite de la circoncision, ordonnée de Dieu à Abraham et à sa semence, et sur l'observation de la loi donnée par Dieu à Moïse s'ils voulaient être sauvés. De telles raisons devaient paraître inattaquables et scripturaires aux âmes peu instruites. L'apôtre leur montre, et nous enseigne, qu'en réalité de pareilles doctrines renversent la foi chrétienne. S'il en était ainsi, Christ ne leur était d'aucun profit. Ils étaient déçus de la grâce.

3.2 Le culte chrétien est « en esprit et en vérité »

Ainsi il peut être très dangereux d'en appeler aux pratiques scripturaires d'un autre âge. La manière dont on rendait culte avant l'introduction du christianisme n'est pas nécessairement un guide pour la vraie manière de le rendre aujourd'hui, et les expressions scripturaires qui prennent place dans une liturgie ne font pas que cette liturgie soit scripturaire en elle-même. Pour que notre culte soit scripturaire nous devons adorer Dieu en esprit et en vérité, c'est-à-dire en accord avec sa nature, et en conformité avec la révélation qu'Il nous a donnée. Rappelons-nous que telle est la déclaration du Seigneur au sujet du culte, lors de sa conversation avec la Samaritaine au puits de Sichar. Il met de côté, de la manière la plus catégorique, les prétentions des Samaritains au sujet de Garizim qu'ils plaçaient au-dessus de Jérusalem. Mais tout en revendiquant le droit du temple à Jérusalem, Il annonçait le changement qui allait se produire. Le culte juif était inséparablement lié à la maison et à l'autel. La sanction divine sur ce qui continuait alors à Jérusalem, c'est-à-dire l'observation du rituel mosaïque, était donnée expressément ici (Jean 4). Pourtant le Seigneur annonçait le changement imminent, et déclarait, sans que l'on pût s'y tromper, que la relation la plus étroite serait maintenue entre la révélation de Dieu et le caractère nouveau du culte. Non que ceci fût en soi-même quelque chose de nouveau. Dieu, cela est bien établi, ne peut accepter le culte de la part des hommes que s'ils le Lui rendent en stricte conformité avec la révélation qu'Il leur en a faite. C'est ce principe que Caïn a ignoré et auquel Abel s'est conformé. Nous savons tous avec quel résultat.

3.3 Ne pas mélanger rites Juifs et culte chrétien

Un trait particulier du judaïsme était celui-ci : il y avait chaque année un acte remémoratif de péchés (Héb. 10:3). Dans le christianisme, au contraire, par une seule offrande, Christ a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés (Héb. 10:14). La perfection caractérise ce dernier cas, l'imperfection met un sceau indélébile sur le premier (Héb. 7:11, 19 ; 9:9 ; 10:1). Mélanger les deux, c'est les gâter les deux. Greffer un culte spirituel sur les rites juifs, c'est renoncer aux vérités fondamentales de la foi. L'âme perd ainsi de vue les traits distinctifs du christianisme ; et le caractère du rituel mosaïque, qui était de diriger les regards des hommes en avant vers un sacrifice qui devait être offert un jour, est perdu de vue. On stéréotype, pour ainsi dire, ce qui était destiné à disparaître devant la pleine lumière de la vérité, pour l'adapter à notre temps : le témoignage de l'œuvre accomplie de Christ, ainsi que ses résultats, sont niés ou à tout le moins voilés, lorsqu'on enseigne délibérément le renouvellement de l'offrande du sacrifice du Seigneur, et que, au lieu de parler à l'adorateur de la proximité dans laquelle il est placé maintenant vis-à-vis de Dieu dans le lieu très saint, on insiste sur la distance qui l'en sépare, comme si un certain éloignement était la juste position des vrais adorateurs chrétiens ! Que la loi ait l'ombre des biens à venir est vrai, mais l'Écriture qui le déclare ajoute : « non l'image même des choses » (Héb. 10:1) . Les rites et les cérémonies juives étaient les ombres de choses à venir, « mais le corps est du Christ », comme Paul l'écrivait aux Colossiens

(2:17). Personne n'avait été plus zélé que cet apôtre pour le judaïsme ; mais dès qu'il est enseigné par l'Esprit Saint, il annonce que le rituel donné à Israël ne pouvait même pas préfigurer tout ce que l'on trouverait en Christ. « Le corps est du Christ ». Il ne dit pas : c'est Christ, car en Christ il y a bien plus que ce que les rites et les cérémonies de la loi pouvaient manifester. Cependant la loi avait une ombre de ces choses : elle enseignait à celui qui venait présenter une offrande et se tenait près de l'autel de l'holocauste, qu'il lui fallait un autel et un sacrifice pour régler la question de ses péchés et, année après année, en voyant le souverain sacrificateur entrer au dedans du voile, le peuple apprenait la nécessité d'une propitiation par du sang, celle d'un sanctuaire et encore celle d'un souverain sacrificateur. Ainsi elle proclamait hautement et intelligiblement ce dont l'homme avait besoin, bien qu'il lui fût impossible de lui fournir le vrai et définitif remède. Elle avait bien un sanctuaire, un autel, un sacrifice, une sacrificature, mais c'était là l'ombre, « non l'image même » de ces choses : bien qu'elle eût des points de ressemblance avec le sanctuaire, l'autel, le sacrifice, la sacrificature du christianisme, les contrastes avec ceux-ci étaient grands, nets et clairs.

4 Le souverain sacrificateur (différences Juifs-chrétiens)

Tout d'abord, le souverain sacrificateur. Les Juifs pouvaient en appeler à la révélation divine pour justifier l'exercice des devoirs des charges sacerdotales par Aaron et ses successeurs, lorsque ceux-ci étaient dûment consacrés (Ex. 28:1 ; 29:29, 30 ; Nomb. 18:7). Ils n'avaient pas recherché la fonction ; Dieu avait choisi Aaron et avait limité la sacrificature à sa personne et à sa maison. Ils y entraient non seulement avec la sanction divine, mais par désignation divine. Les chrétiens, de leur côté, peuvent parler du souverain sacrificateur de leur confession (Héb. 3:1), lequel comme Aaron a été établi par Dieu pour cet office, mais avec cette différence qu'il a été désigné à l'avance pour cela dans la Parole, et est devenu Souverain Sacrificateur de Dieu avec serment. Dans les deux cas donc, nous trouvons un Souverain Sacrificateur choisi par Dieu et revêtu de son office par autorité divine expresse. Pourtant quelle différence entre eux ! La sacrificature d'Aaron se transmettait par succession, les individus ne pouvant demeurer à cause de la mort. Le Seigneur, parce qu'il demeure éternellement, a une sacrificature qui ne se transmet pas. La loi constituait sacrificateurs des hommes sujets à des infirmités. Depuis la loi, par un serment de l'Éternel, un Fils, « consommé pour l'éternité », est le Souverain Sacrificateur que Dieu reconnaît maintenant. Aaron, en tant que pécheur, devait offrir des sacrifices pour lui-même comme pour le peuple, car il avait tout autant besoin de l'expiation. Le Seigneur a fait cela une fois pour toutes en se livrant Lui-même, ses actes et son sacrifice proclamant tous deux sa nature sans souillure et sans péché. Il s'est offert Lui-même ! Sacrifice unique et parfait. Il diffère donc d'Aaron par sa sacrificature non transmissible et par le sacrifice de Lui-même qu'il a offert, et que ni Aaron ni ses fils n'eussent pu offrir ; Il lui est supérieur dans sa personne et par sa position. Aaron était frère de Moïse qui était serviteur sur la maison de Dieu, maison sur laquelle Christ est Fils. Christ est plus grand que Moïse, beaucoup plus grand qu'Aaron, lequel a été puni pour avoir parlé contre son frère. Mais plus que cela. Là où Aaron n'a jamais été, et où personne de sa semence ne sera jamais, c'est là que se trouve actuellement le Seigneur Jésus, — assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux. Aaron et ses fils avaient leur place à l'autel de Dieu, et dans le sanctuaire de Dieu. Le Seigneur qui est entré comme Souverain Sacrificateur dans le vrai tabernacle, a sa place à la droite de Dieu. Puis Aaron était de la tribu de Lévi, le Seigneur de celle de Juda, « à l'égard de laquelle Moïse n'a rien dit concernant des sacrificateurs ». Différence immense. Ce n'est pas tant la question de la priorité d'une tribu qui importe, bien que, lorsque Juda accéda à la première place par l'avènement de David au trône, la sacrificature qui avait occupé cette première place dans les jours d'Éli, tomba dans une position considérée politiquement comme de second rang par rapport au trône, position d'où elle ne s'éleva plus ; mais la conclusion tirée de la sacrificature du Seigneur est celle-ci : « la sacrificature étant changée, il y a aussi par nécessité un changement de loi » (Héb. 7:12). Un changement radical a été ainsi introduit.

Avec cette écriture devant nous, allons-nous prendre le cérémonial lévitique comme modèle, d'après lequel tout naturellement nous devrions régler le culte chrétien ? Est-ce qu'une déclaration aussi catégorique de l'auteur sacré ne va pas arrêter l'attention du lecteur, et l'amener à chercher dans la Parole la pensée de Dieu au sujet du culte dans notre temps ? « La sacrificature étant changée ». Est-il tellement certain que Dieu sanctionne aujourd'hui ce qu'il avait établi en Israël, une classe spéciale au milieu de son peuple, considérée comme une sainte sacrificature ? S'il y a eu changement de loi, ce changement n'affecte-t-il point la forme et le caractère du culte maintenant ? Ce sont là de sérieuses questions. Mais il est inévitable qu'elles se posent devant cette affirmation précise du Saint Esprit. Sûrement il ne serait pas sage l'homme qui considérerait de telles questions comme secondaires, ou qui ne voudrait pas les examiner à la lumière de la révélation de Dieu. En effet, si l'on sait ce que le Seigneur a fait pour son peuple en sa qualité de Souverain Sacrificateur, « ayant obtenu une rédemption éternelle » (Héb. 9:12), on voit clairement l'incapacité de la loi à rendre parfait. La répétition de ses cérémonies le disait assez ; mais l'entrée du Seigneur Jésus dans les lieux saints, une fois pour toutes, non par le sang de taureaux et de boucs, mais par son propre sang, ayant obtenu une rédemption éternelle, le confirme par contraste. Sous la sacrificature d'Aaron, la position tant des autres tribus que de celle de Lévi qui servait Aaron et ses fils, était marquée par la distance de Dieu (Nomb. 18:3, 4, 22). Nous, au contraire, nous nous approchons de Dieu par notre Souverain Sacrificateur (Héb. 7:25). Est-ce qu'un cérémonial institué par Dieu pour ceux qui devaient être tenus à distance de Lui, pourrait convenir à ceux auxquels tout au contraire il est permis de s'approcher ? « Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu » (1 Pierre 3:18). La loi considérait comme étrangers dans le sanctuaire tous ceux qui n'étaient pas Aaron ou ses fils (Nomb. 16:40). Les chrétiens sont-ils donc étrangers dans le sanctuaire ? Hébreux 10:19 répond catégoriquement : non ! Mais alors, qu'ils prennent garde de ne pas agir de telle manière qu'ils mettent une certaine classe de gens entre eux-mêmes et Dieu dont ils ont été approchés par le sang de Christ. Une sainte sacrificature, telle est la part de tous les chrétiens (1 Pierre 2:5). Notre privilège actuel est de nous approcher de Dieu, ayant accès auprès du Père par Jésus par un seul Esprit (Héb. 4:16 ; 7:25 ; Éph. 2:18). Entrer dans le lieu très saint est une faveur qui nous est accordée maintenant (Héb. 10:19). Ce qu'Israël, en tant que nation, n'a jamais été, et ne sera jamais ; ce qu'individuellement les Israélites ne pouvaient jamais faire ; la place qu'ils n'occuperont jamais, même au temps du millénium, comme Ezéch. 44:15 ; 46, 1-9 le montre clairement, — tout cela est notre part maintenant, à nous qui croyons, par l'œuvre parfaite du Seigneur Jésus Christ.

5 Le sanctuaire (différences Juifs-chrétiens)

Mais nous donc, dont les privilèges, la position, le caractère sont tellement différents de ceux d'Israël, sommes-nous vraiment dans la pensée divine quand nous prétendons que le culte chrétien devrait être modelé sur une forme juive ? L'enseignement de l'Écriture au sujet du sanctuaire va nous aider à résoudre la question. Voyons donc ce second point.

Jusqu'à ce qu'Israël ait été racheté d'Égypte, nous ne trouvons jamais qu'il soit fait mention d'un sanctuaire en rapport avec le culte de Dieu. Les patriarches avaient leurs autels, les adorateurs d'idoles avaient déjà leurs temples ; mais un sanctuaire construit sur la terre pour Dieu, était, jusqu'après l'Exode, une chose inconnue et à laquelle on n'avait jamais pensé. Mais une fois la rédemption accomplie il fallait un sanctuaire. « Je lui préparerai une habitation », chantaient Moïse et Israël au moment même de leur délivrance de l'esclavage (Ex. 15:2). « Ils feront pour moi un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux » (Exode 25:8), telle était la déclaration pleine de grâce que Dieu leur faisait quelques mois plus tard en réponse à leur désir. Israël était donc autorisé à participer au travail de la construction, mais c'est Dieu qui avait révélé les dessins, les mesures et le modèle. Moïse devait tout faire d'après le modèle, ou le

type, qui lui avait été montré sur la montagne (Exode 25:40 ; 26:30), comme plus tard David reçut par révélation toutes les directions nécessaires pour la maison que Salomon devait bâtir ensuite (1 Chron. 28:11-19). Les Juifs pouvaient donc parler d'un tabernacle où tout avait été ordonné selon la pensée de Dieu, et où Il avait habité jadis, d'une maison magnifique dont l'Éternel avait pris possession publiquement. Nous comprenons alors combien on a dû insister auprès des premiers chrétiens pour qu'ils n'abandonnassent pas ce sanctuaire qu'ils avaient reconnu à juste titre comme étant la maison de Dieu ; et nous pouvons nous représenter un Juif pieux, tel Saul de Tarse avant sa conversion, rappelant à ceux que, dans son aveuglement, il pouvait considérer comme des renégats, les ordres de Dieu à Moïse concernant l'établissement du tabernacle, et les suppliant de ne pas abandonner cette maison où lors de sa première dédicace, l'Éternel avait daigné habiter. Où trouveriez-vous dans le monde, aurait-il pu dire, un tabernacle ou un temple élevé par l'autorité de Dieu, et vers lequel son peuple doit se tourner ? Il semblait bien évident que Dieu n'avait reconnu qu'une maison et n'avait ordonné la construction que d'un seul tabernacle. Étaient-ils plus sages que Moïse ? Ou mieux instruits que David ou Salomon ? Il attendait leur réponse avec une pleine confiance dans la solidité de sa position. Que répondre ? Dieu n'avait-il plus de sanctuaire ? Et son peuple en était-il privé ? En aucune manière. Mais le chrétien pouvait à son tour citer les Écritures, et rappeler que Dieu avait un autre sanctuaire que Moïse avait vu sur la montagne. Le sanctuaire terrestre était la figure (Héb. 9:24), le céleste était la réalité (Héb. 8:5) ; le vrai tabernacle n'est pas fait de main, le Seigneur l'a dressé, non pas l'homme. Quoi que le Juif pût penser du tabernacle terrestre, et quelle que fût l'admiration du Gentil pour la magnificence du temple à Jérusalem, c'est à travers un tabernacle plus grand et plus parfait que celui qu'Aaron a jamais traversé, que le Seigneur Jésus Christ, comme Souverain Sacrificateur, a passé jusqu'au trône de Dieu (Héb. 4:14). Si l'on avait parlé au chrétien de l'antiquité de la maison, il aurait répondu en parlant de ce que Moïse avait vu avant que le tabernacle n'existât. Ainsi ni son ancienneté, ni le commandement exprès de Dieu pour sa construction, ne pouvaient ébranler le moins du monde le chrétien qui connaissait par l'Écriture et par l'enseignement apostolique le terrain sur lequel il avait par grâce pris position. Les Écritures de l'Ancien Testament lui rappelaient le vrai tabernacle d'en haut, celles du Nouveau le rendaient capables de résister à ceux qui voulaient le faire se conformer aux rites et cérémonies du tabernacle terrestre.

Les Hébreux devenus chrétiens devaient, certes, rompre toute relation avec le temple terrestre et ses cérémonies, mais c'était pour trouver la substance, bien meilleure que la figure, de tout ce qui leur était familier depuis leur enfance, d'autant plus que cela leur était devenu une réalité tout en restant invisible à l'œil mortel. Ils pouvaient abandonner sans regrets leur participation au culte célébré dans la maison terrestre, accepter même avec joie d'être reniés par leurs compatriotes, peut-être même de se trouver séparés de leur foyer, de leur parenté, de leur entourage. Ils n'avaient plus à attendre que le souverain sacrificateur sorte du lieu très-saint au jour des expiations, pour savoir qu'ils étaient acceptés de Dieu, puisqu'ils pouvaient y pénétrer eux-mêmes, hardiment, par le sang de Jésus. Personne, sinon le souverain sacrificateur, ne pouvait pénétrer derrière le voile dans le sanctuaire terrestre ; à eux il était donné de passer à travers le voile déchiré dans le sanctuaire et d'y adorer. L'ordre de choses terrestres maintenait un voile intact, et le chemin pour entrer dans les lieux saints n'était pas manifesté (Héb. 9:8). Mais ils savaient que tout cela avait été changé par la mort du Seigneur Jésus Christ, que le voile avait été déchiré, et qu'ils entraient ainsi dans la présence même de leur Dieu. Quel changement dans leur position ! Quels avantages sur les adhérents au judaïsme !

Le caractère du service prescrit pour le tabernacle terrestre pouvait-il convenir à ceux qui rendaient culte dans le tabernacle céleste ? Le langage de quelqu'un, qui ignorait que le voile était déchiré et qu'il était permis désormais de pénétrer dans le lieu très saint, aurait-il été le même que celui de l'homme qui savait cela et jouissait consciemment de ce privilège ? Impossible. Ce dernier rendait grâce pour quelque chose que le premier attendait encore. L'attente caractérisait l'un ; l'autre connaissait son acceptation. L'Exode et le Lévitique nous apprennent ce qui convenait à ceux qui n'entreraient jamais dans le lieu très saint. Tandis que le Seigneur nous enseigne par l'institution de la cène, le langage qui convient aux chrétiens, et ce que devraient être les sentiments de leur cœur, car Il institua un service entièrement différent de tout ce qu'avait connu son peuple sur la terre. Nous trouvons le caractère du culte chrétien dans sa conversation avec la Samaritaine, et c'est Lui-même qui nous en a enseigné la forme quand, ayant pris le pain et le vin, Il rendit grâce. Aucune prière n'était nécessaire pour consacrer les éléments, et il n'y eut pas besoin de trompettes ou de cymbales pour rendre plus solennel ce service eucharistique ; l'expression d'un cœur reconnaissant est ce que Dieu accepte, et les accents de la voix humaine sont la seule musique qui convienne.

6 L'autel (différences Juifs-chrétiens)

Quel changement ! Depuis les jours d'Abel jusqu'à la mort du Seigneur Jésus, un autel de pierre, de métal ou de terre était indispensable pour le culte acceptable des saints de Dieu. Non seulement les patriarches avaient leurs autels, mais le résidu de retour de Babylone, sentit qu'il lui fallait un autel, avant même qu'il fût en état de reconstruire le temple. Ce fut sa première pensée, et il s'y mit immédiatement (Esd. 3:2, 3). Plus tard, lorsque Dieu reprendra Israël comme son peuple terrestre, un autel sur lequel on sacrifiera viendra au premier plan (Ezéch. 43:13-18). Mais si nous cherchons dans les Actes et les Épîtres (excepté Hébr. 13:10 dont nous parlerons plus loin), nous ne trouverons aucune mention du terme « autel » en rapport avec le christianisme. C'est d'autant plus remarquable, que dans l'Apocalypse, quand Dieu commence ses voies envers Juifs et Gentils, après l'enlèvement de l'Église, pour encourager ses saints sur la terre, Il emploie un langage qu'ils comprennent, et fait de fréquentes allusions au cérémonial mosaïque (Apoc. 6:9 ; 8:3, 5 ; 9:13 ; 11:1, 2 ; 16:7). Ce n'est donc pas que ce mot soit tombé en désuétude. Le Seigneur l'emploie, et Jean plusieurs fois dans l'Apocalypse, et dans un jour futur Juifs et Gentils le connaîtront parfaitement. Pourquoi donc ce silence au sujet de l'autel quand la Parole de Dieu s'adresse aux chrétiens ? Parce qu'ils rendent culte dans le lieu très-saint où ils sont entrés à travers le voile déchiré.

Hébreux 10:19 a une immense portée pour l'esprit d'un Juif et pour celui d'un homme instruit dans l'Écriture. Le lieu très-saint était l'endroit où Dieu demeurait dans la nuée de gloire entre les chérubins, sur le propitiatoire. Il n'y avait pas là d'autel, ni de chandelier, ni de table des pains de proposition, rien d'autre que l'arche avec le propitiatoire, le trône terrestre de Dieu. À l'intérieur du voile on n'offrait aucun sacrifice, il ne se faisait aucun service sinon celui du seul souverain sacrificateur quand il faisait aspersion du sang une fois sur le devant du propitiatoire et sept fois devant lui. Il entrait là après qu'un sacrifice eût été offert, dont il apportait le sang pour faire propitiation pour les péchés du peuple ; et pendant ce temps aucun autre sacrifice n'était offert sur l'autel dans le parvis : tous les sacrifices étaient suspendus jusqu'à ce qu'il réapparût au peuple qui se tenait dehors. Il en est ainsi avec Israël, et il en sera ainsi jusqu'à ce que le Seigneur rétablisse des relations directes avec eux.

Il faut encore noter quelque chose à cet égard. À partir du jour des expiations, et aussi longtemps que l'expiation portait effet, tout sacrifice propitiatoire cessait. Vérités capitales relatives au cérémonial mosaïque. Le service à l'autel cessait tant que le Souverain Sacrificateur se trouvait dans le lieu très-saint, et tout sacrifice pour faire propitiation cessait aussi longtemps que l'expiation ainsi opérée subsistait. Or le Seigneur, comme Souverain Sacrificateur reste encore dans le lieu très-saint — le ciel lui-même — ayant obtenu une rédemption éternelle. Les principes du rituel juif donc interdisent la pensée d'un service de sacrifices à l'autel tant que le Souverain Sacrificateur reste caché à la vue. Et certainement, dans les jours d'Aaron et de Moïse, on ne pouvait entretenir un seul instant l'idée d'offrir à Dieu un sacrifice pour les péchés du peuple, pendant que celui qui avait déjà été accompli gardait toute son efficacité. Qu'aurait-on pensé si un sacrificateur avait sacrifié à l'autel pendant qu'Aaron était au-dedans du voile ? Qu'aurait-on dit si

Éléazar ou Ithamar avaient annoncé le renouvellement des sacrifices prescrits pour le jour des expiations, entre le dixième jour de Tisri d'une année, et le dixième jour du même mois de l'année suivante ? Un sacrificateur offrant à l'autel d'airain tandis qu'Aaron se trouvait au-dedans du voile, aurait été estimé coupable, à juste titre, de mépris à l'égard de l'œuvre du Souverain Sacrificateur de Dieu. Un sacrificateur qui aurait annoncé vouloir offrir un sacrifice propitiatoire pour les péchés du peuple, dans l'intervalle entre les deux jours des expiations, aurait montré d'un côté qu'il ne reconnaissait pas la validité de l'œuvre du Souverain Sacrificateur, de l'autre qu'il ne savait pas quelle différence existait en fait entre le Souverain Sacrificateur de Dieu et le reste des mâles de la maison d'Aaron. Eh bien, la Parole nous renseigne, sans doute possible, sur la validité permanente et éternelle du sacrifice propitiatoire du Seigneur Jésus Christ (Hébr. 7:27 ; 9:12 ; 10:10) ; aucun sacrifice ne pourra jamais prendre sa place et il n'appartient à personne d'assumer les devoirs de l'office de Souverain Sacrificateur à moins d'y être expressément appelé par Dieu (Hébr. 5:4).

Le ritualisme, comme on l'appelle, s'appuie sur les arrangements ecclésiastiques ordonnés de Dieu pour son peuple Israël. L'autel, la sacrificature spéciale d'une classe de chrétiens, et la place séparée dans la maison de Dieu, dont les laïcs sont exclus, montre clairement la pensée de ceux qui défendent ce système ; ils essaient en réalité de joindre judaïsme et christianisme, qui ne peuvent pas être unis. S'il est vrai — et personne n'en doute — que notre Souverain Sacrificateur est dans les cieux, les principes mêmes du cérémonial mosaïque condamnent absolument le trait capital du Ritualisme, savoir la prééminence donnée à l'autel. Et puisque par une seule offrande, Il a rendu parfaits ceux qui sont sanctifiés, l'essai que l'on fait d'amalgamer Judaïsme et Christianisme trahit l'ignorance des caractéristiques spéciales à chacun.

Car c'est dans le ciel même que le Seigneur est entré, « afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (Hébr. 9:24), et le seul sanctuaire que Dieu reconnaisse désormais est celui dans lequel Il se trouve. Quel doit donc être le caractère du culte dans le sanctuaire céleste, voilà la question qu'il faut résoudre avant d'admettre le ritualisme tel qu'il est pratiqué autour de nous comme la vraie forme du culte chrétien. Chacun accordera que des sacrifices d'animaux n'ont pas de place dans le ciel. Mais nous ne sommes pas laissés à nos propres conclusions sur ce point, car Apoc. 5 décrit d'un côté ce qui produit le culte, de l'autre côté comment il est rendu. La présence et l'action de l'Agneau qui a été immolé réveille les voix des anciens et les fait se prosterner, alors qu'auparavant ils étaient assis chacun sur son trône. L'adoration s'élève immédiatement dès que l'Agneau s'avance vers Celui qui est assis sur le trône ; et elle se traduit par la louange et l'action de grâces. Tel est le caractère du culte céleste partout dans ce livre. Quelle que soit la classe des êtres dans le ciel qui sont représentés adorant Dieu ou l'Agneau, c'est la louange qui l'exprime. La louange avec des instruments de musique peut former une part du culte du peuple terrestre de Dieu ; c'était le cas dans le service du tabernacle et du temple tel que David l'avait arrangé, mais c'était en rapport avec un service constamment célébré à l'autel (1 Chron. 16:39-42 ; 23:30, 31 ; 2 Chron. 5:12, 13 ; 7:6 ; 29:27, 28). D'autre part louange et actions de grâces, sans le service simultané à l'autel, est le vrai trait distinctif du culte céleste. L'instinct spirituel des croyants n'est-il pas d'accord avec cela ? En effet quel langage serait mieux approprié pour eux, que celui dont se servent les anciens pour s'adresser à l'Agneau ? (Apoc. 5). Qui est celui qui, ayant appris ce que l'œuvre accomplie du Seigneur Jésus Christ a fait pour lui devant Dieu, ne s'écrierait : « Je n'attendrai pas, pour chanter le cantique nouveau, de me trouver là-haut, le langage des saints dans le ciel me convient parfaitement pendant que je suis encore ici-bas » ? Les pensées, les sentiments qui animent les anciens, et les font se prosterner comme un seul homme devant l'Agneau, sont justement ceux auxquels son peuple, qui sait ce qu'il a fait pour eux, peut s'associer et dans lesquels il peut entrer. La louange en rapport avec l'offrande de sacrifices sur l'autel, caractérisait le culte juif, établi finalement par David ; la louange sans service de sacrifices à l'autel caractérise le culte qui convient à des rachetés qui ont accès dans le sanctuaire céleste, là où le Seigneur remplit maintenant Son office.

7 Le sacrifice (différences Juifs-chrétiens)

7.1 Le sacrifice de Christ ne se répète pas

Diminuons-nous par là le service sacerdotal à l'autel ? Pour répondre à cette question, examinons maintenant la question du sacrifice. Judaïsme et christianisme ont de nouveau ici quelque chose de commun. Tous deux reconnaissent la nécessité d'un sacrifice, et d'un sacrifice fourni par Dieu. Cependant le rappel continu de sa nécessité, comme d'un besoin non satisfait, était un élément essentiel du judaïsme ; la reconnaissance qu'il a été offert une fois pour toutes et a été accepté est la base fondamentale du christianisme. Les fils d'Aaron faisaient continuellement le service à l'autel de l'holocauste ; le Seigneur Jésus Christ a offert, une fois pour toutes, un sacrifice sur l'autel. Aaron et ses fils offraient de temps à autre des taureaux et des boucs. Le Seigneur s'est offert Lui-même, offrande différant en caractère et en mesure de toutes celles connues jusqu'alors et de toutes celles qui pourront jamais l'être. Car Il vit, pour ne plus mourir. Personne ne l'a amené à l'autel, personne ne l'a offert. Il est venu Lui-même comme victime ; Il s'est offert Lui-même (Héb. 9:14, 28) sur la croix. Et comme le sacrifice du Seigneur est entièrement différent de ceux d'Aaron et de ses fils, de même les conséquences qui en découlent diffèrent absolument. Dans leurs sacrifices il y avait chaque année un acte mémoratif de péchés (10:3). Lui, par une seule offrande, a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés (10:14). Il est entré par le sang dans le lieu très saint, et y reste, mais non pas pour s'offrir de nouveau, comme le souverain sacrificateur qui entrait chaque année avec le sang des victimes, car Il aurait alors fallu qu'il souffrît plusieurs fois depuis la fondation du monde (Héb. 9:26). Remarquons ces expressions. L'écrivain sacré ne peut admettre un instant l'enseignement d'une nouvelle offrande de Christ sous quelque caractère que ce soit ; car, bien que nous puissions distinguer (et il y a une distinction) entre le fait d'amener la victime (prospherim) et celui de l'offrir sur l'autel (anapherim) il s'ensuit, comme cela nous est enseigné, que s'Il s'était offert plusieurs fois, il eût fallu qu'Il souffrît plusieurs fois. Cela n'aurait aucun sens d'offrir un agneau sans compléter l'action en l'offrant sur l'autel. La mort doit intervenir si un animal est amené comme sacrifice pour le péché. Or Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs (Héb. 9:28), et c'est en vertu de ce seul sacrifice que Dieu pardonne les péchés et les iniquités. « Or, là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché » (Héb. 10:18). Rien ne peut être plus clair. C'est pourquoi toute doctrine qui maintient l'offrande continue de Christ comme un sacrifice à Dieu pour le péché, que ce soit par Lui-même ou par d'autres, nie nettement l'efficacité permanente de son œuvre.

7.2 Une œuvre parfaite et achevée

Combien le langage de l'Écriture est précis ! Nous n'avons plus à attendre un sacrifice pour le péché, nous n'avons plus besoin de sacrifice, parce que nous, qui sommes sanctifiés, sommes rendus parfaits à perpétuité. Un sacrifice non sanglant de Christ comme propitiation, tel qu'il est offert journellement dans la messe, n'a pas de sens et n'est pas scripturaire. « Plus d'offrande », voilà ce qui ferme la porte à de telles pensées. Et bien que des hommes puissent, dans leur enseignement, tirer une ligne entre le fait pour le Seigneur d'offrir son sacrifice continuellement, et de répéter le sacrifice en mourant de nouveau, le mot « offrande » (prophora) exclut la pensée de l'un et ferme la porte à l'autre. Et le Seigneur n'a plus en vue aucun sacrifice pour le péché, car, nous est-il dit, Il s'est assis à perpétuité, comme ayant terminé cette œuvre (Héb. 10:12). Non qu'Il ait cessé de s'occuper des hommes sur la terre, car Il apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent, étant maintenant assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. Les pleins résultats de son œuvre n'ont pas encore été manifestés, mais son

caractère définitif et la part que nous y avons sont placés devant nous dans la Parole. Son attitude présente et son attente nous font comprendre comment Il estime sa propre œuvre.

7.3 Pas d'autel dans le lieu très saint

Comment Dieu l'estime et quelles sont les conséquences qui en découlent, tout cela la Parole nous le déclare abondamment. Et nous qui le croyons, nous avons à prouver que nous acceptons le témoignage divin à ce sujet, en entrant avec hardiesse au-dedans du voile par le sang de Jésus, et en présentant à Dieu le sacrifice de louanges et d'actions de grâces. Nous devrions apporter des sacrifices à Dieu, bien qu'aucun service ne puisse maintenant être célébré à l'autel de l'holocauste. Le lieu très saint est l'endroit où nous adorons, et là il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'autel sur lequel sacrifier. Aussi toute forme de culte qui fait de l'autel son centre n'est nettement pas chrétien dans son caractère, bien que le nom du Seigneur Jésus et son sacrifice puissent être sur les lèvres de ceux qui s'en réclament.

7.4 L'autel chrétien et les sacrifices dont on se nourrit

Mais l'on dira : « N'avons-nous donc pas d'autel ? » La Parole dit : « Nous avons un autel » (Héb. 13:10) ; ainsi nous n'avons pas à craindre, comme quelques-uns, la simple mention du mot. Nous avons un autel, nous devons avoir soin de maintenir cela. C'est un terme scripturaire, qu'il faut employer dans le sens scripturaire. « Nous avons un autel dont ceux qui servent le tabernacle n'ont pas le droit de manger ». Les Juifs pouvaient se moquer des chrétiens comme d'un peuple sans pays, sans nationalité, sans autel. Pourtant les chrétiens avaient tout cela et bien plus encore. Leur pays était céleste, ils étaient certainement le peuple de Dieu, et à eux aussi était un autel, mais aucun fils d'Aaron, comme tel, ne pouvait en recueillir le bénéfice. « Ceux qui mangent les sacrifices ont communion avec l'autel », trouvons-nous en 1 Cor. 10:18, et nous, chrétiens, nous mangeons de ce qui y a été sacrifié. Mais ce dont nous pouvons nous nourrir, le sacrifice pour le péché dont le sang a été porté dans le sanctuaire, était précisément ce que Dieu ne donnait pas à ceux qui servaient le tabernacle. Nous avons donc un autel pour manger de ce qui y a été une fois apporté, mais non pas pour y sacrifier. De sorte que si le mot autel suggère à l'esprit un service de sacrifices, l'avantage que nous en tirons, tel qu'il est défini dans le mot, fait ressortir immédiatement l'immense différence qu'il y a entre le christianisme et le judaïsme. Nous sommes privilégiés d'avoir part à ce à quoi les sacrificateurs ne pouvaient pas participer.

Combien le langage de la Parole est suggestif ici ! Manger, non pas sacrifier. Ceux auxquels l'épître était adressée doivent avoir bien compris la signification du mot : manger. Car avant que les sacrificateurs pussent participer à l'autel, il fallait que le sacrifice y eût été offert. On s'occupait d'abord de l'autel, ensuite les sacrificateurs pouvaient manger de ce qui restait. Mais personne ne pouvait avoir part aux corps des animaux offerts en sacrifice pour le péché, jusqu'à ce que le cérémonial, donné par Moïse, eût été dûment observé ! La mort devait intervenir, le sang recevoir sa destination, l'autel avoir sa part qui devait être consumée par le feu sacré, emblème du jugement divin, avant que les sacrificateurs pussent participer à ce que Dieu leur avait réservé. Ainsi quand nous apprenons de quoi nous nous nourrissons, de Celui qui a souffert hors de la porte, cela nous rappelle que Lui, le sacrifice, a déjà été offert : ainsi, si quelqu'un pensait offrir à Dieu le Seigneur Jésus Christ comme un sacrifice pour le péché en quelque manière que ce soit, sa pensée, son acte l'exclurait de ce privilège chrétien si distinctif. Pour lui le moment de manger le sacrifice n'est pas arrivé, et dans ce cas n'arrivera jamais. Il a abandonné, doctrinalement, le terrain chrétien, et avec lui le privilège qui, s'il croit au Seigneur, est réellement le sien.

7.5 La table du Seigneur n'est pas un autel

Nous avons un autel, sur lequel, comme le terme l'indique, le sacrifice pour le péché était offert. Est-il correct d'appeler la table du Seigneur « l'autel », comme on le fait communément de nos jours ? Il peut être utile de nous rapporter une fois encore au cérémonial de Moïse. Les sacrificateurs sous la loi avaient part à l'autel, mais ils ne mangeaient pas à l'autel. Ils mangeaient le pain de leur Dieu dans un lieu saint, dans le parvis du tabernacle de la congrégation, mais ils ne le mangeaient pas sur l'autel. Ils y sacrifiaient, mais c'est ailleurs qu'ils mangeaient. Nous nous asseyons à la Table du Seigneur pour manger, mais l'endroit où les sacrificateurs devaient manger leur portion est indiqué en Lévit. 10:12, 13, comme étant à côté de l'autel, donc tout à fait distinct de l'autel. Faire de l'autel leur table leur aurait paru à eux comme à tout Israël une chose monstrueuse.

Mais, pourrait-on répondre, l'autel n'est-il pas appelé dans l'Ancien Testament la Table de l'Éternel, la Table du Seigneur ? Malachie nomme ainsi l'autel de l'holocauste (1:7, 12), et Ézéchiel l'autel de l'encens (41:22 ; 44:16). Ce n'est pas difficile à comprendre, puisque sur ces deux autels la portion de l'Éternel était consumée par le feu qui descendait du ciel ; ainsi ce qui était brûlé sur l'autel de l'holocauste était appelé : « un pain de sacrifice par feu à l'Éternel » (Lév. 3:11). Mais bien que l'autel dans l'Ancien Testament ait pu être appelé la Table de l'Éternel, jamais dans le Nouveau Testament la Table n'est appelée autel. L'autel était la Table de l'Éternel, parce qu'Il se nourrissait pour ainsi dire du sacrifice qui y était brûlé. C'était sa Table, pour Lui seul. La Table du Seigneur dans le Nouveau Testament est celle que le Seigneur a dressée, à laquelle Il a présidé, mais de laquelle Il n'a pas mangé (Luc 22:19, 20). Il mangea la Pâque avec ses disciples ; mais ne participa pas, ne pouvait pas participer à la Cène avec eux. Nous avons une place à la Table du Seigneur, parce que nous avons un autel. Nous mangeons à l'une, nous nous glorifions de l'autre. Ainsi quoique dans l'Ancien Testament la Table du Seigneur et l'autel soient la même chose, ce qui dans le Nouveau est appelé Table du Seigneur est une chose très différente. L'autel de l'Ancien Testament est, rigoureusement parlant, la Table de l'Éternel, mais la Table de 1 Cor. 10:21 appartient à Celui qui, par sa position, sa dignité et son titre est le Seigneur.

7.6 Les sacrifices hors de la porte

Sur l'autel, certaines parties du sacrifice pour le péché étaient consumées par le feu, et le reste, une fois que le sang avait été porté dans le sanctuaire, était brûlé hors du camp. Ainsi, pour nous nourrir de Celui dont le sang a été aspergé sur le propitiatoire; nous devons sortir hors du camp, car Il a souffert hors de la porte. Ceux qui ont fait conduire le Seigneur au Calvaire n'ont certes pas pensé que l'Esprit de Dieu se servirait de ce fait historique pour fournir un argument et une illustration à une réelle séparation entre Juifs et chrétiens dans leur position sur la terre, dans leurs voies, dans leur culte. Le Seigneur Jésus a souffert hors de la porte ; ceux qui le confessent étaient exhortés à sortir vers Lui hors du camp, portant son opprobre. Mais en faisant cela, ils tournaient le dos au judaïsme avec toutes ses espérances, sa position terrestre et son cérémonial. Pour nous nourrir de Lui, qui est le sacrifice pour le péché, nous aussi nous devons le suivre là où Il a été, mais non pas pour manger à l'autel, chose inconnue même des Juifs, ni pour nous joindre à un nouveau service de sacrifice célébré à l'autel ; car cela impliquerait qu'Il a souffert plusieurs fois ce qui est faux (Héb. 7:27 ; 9:25, 26). Le rituel même donné de Dieu par Moïse devrait montrer aux hommes l'inconvenance de pareilles idées, car le corps de tout ce qui était offert en sacrifice pour le péché ne restait pas à l'autel, soit qu'il fût emporté hors du camp, soit que les sacrificateurs s'en nourrissent en un lieu saint dans le parvis du tabernacle.

8 *Se tenir à l'écart du ritualisme*

En conclusion, le changement de loi rendu nécessaire par la souveraine sacrificature du Seigneur Jésus Christ, puis la déclaration emphatique « il n'y a plus d'offrande pour le péché », et aussi les cérémonies ordonnées par Moïse si elles sont correctement étudiées, devraient guider les âmes, de nos jours, pour les faire se tenir à l'écart de ce qu'on appelle le ritualisme sous ses différentes formes.

Les Libations par Clarence Esme Stuart

Bible Treasury 10 p 149-152

Table des matières

- 1 Origine des libations. Temps des patriarches
 - 1.1 Jacob dresse des stèles sans libation. Gen. 28 et 31
 - 1.2 Jacob dresse une stèle avec libation. Gen. 35
 - 1.3 La raison de la libation de Jacob
 - 1.4 Pas de nouvelle libation pour Jacob
 - 1.5 Pas de libation dans le livre de Job
- 2 Après les patriarches et jusqu'à l'érection du tabernacle
- 3 Les libations à partir du temps de la loi
 - 3.1 Libation de Jacob (joie ressentie) et libation selon la loi (joie pouvant être ressentie)
 - 3.2 La valeur de Celui qui est mort a été déterminée par sa vie
 - 3.3 La libation est toujours rattachée à un sacrifice d'animal avec une offrande de gâteau
 - 3.4 Mesures de la libation et de ce qu'elle accompagne
- 4 Usage odieux des libations pour les idoles

1 *Origine des libations. Temps des patriarches*

Les libations, comme les holocaustes, étaient connues parmi les hommes avant la loi de Moïse. On ne sait à quelle époque elles ont commencé à être introduites, ni à quelle occasion une libation a été versée pour la première fois : ces faits sont enveloppés d'obscurité, car il ne nous en est rien dit jusqu'aux jours de Jacob, et même seulement lors de son retour de Paddan-Aram à Béthel, là où Dieu lui avait déjà parlé une première fois. Là, sur la pierre qu'il érigea comme stèle, il versa la première et seule libation qui soit rapportée de sa part. Cependant dans ce geste, il y avait le sens de comment s'y prendre et une perception de sa signification. Il savait de toute évidence quand dresser une stèle, et quand verser dessus une libation.

1.1 *Jacob dresse des stèles sans libation. Gen. 28 et 31*

Il dressa plusieurs fois des stèles dans sa vie — une pratique favorite chez lui, semble-t-il. Il en dressa une vers Galaad, à l'est du Jourdain, comme témoin de l'intervention divine en sa faveur, et qui, avec le monceau dressé par lui et ses frères, servit à déterminer la frontière que ni lui ni Laban ne devaient passer pour faire du mal à l'autre (Gen. 31:24, 45, 52). Il dressa une autre stèle au tombeau de Rachel, sur le chemin d'Éphrath (Gen. 35:20), à titre de mémorial pour désigner le lieu où le corps de sa bien-aimée gisait. Mais il ne versa de libation ni à Galaad, ni sur la tombe de Rachel. Ce n'était ni le moment ni les lieux appropriés pour ce qu'exprime une telle action, et il le comprit sans doute.

Son action d'ériger une stèle à Galaad marquait son sens de la convenance d'avoir un monument dressé vers le ciel, pour rappeler à tous ceux qui pouvaient être concernés ce passage mémorable de l'histoire du plus jeune fils d'Isaac, le fils favorisé. La stèle au tombeau de Rachel, dressée par un mari affligé, témoignait de ce qu'il avait été profondément affecté par ce qui s'était passé. Cependant des années avant qu'il laisse sa marque de cette manière à Galaad, il avait érigé une stèle au lieu connu ultérieurement sous le nom de Béthel, c'est-à-dire « maison de Dieu » selon le nom qu'il lui avait donné après avoir passé la nuit là en voyage (Gen. 28:11), alors que Dieu venait de lui accorder des promesses, celle d'un pays, d'une nombreuse descendance, et de la protection divine. Il ne se contenta pas de dresser une stèle, mais il l'oignit aussi (Gen. 28:18), reconnaissant par-là que, pour lui, c'était un sol saint et consacré. Pourtant il n'y avait pas versé de libation dessus. S'il avait fait confiance à Dieu implicitement, il aurait pu le faire ; mais le fils de Rebecca manifesta un manque évident de confiance par la convention qu'il fit avec Dieu au cas où Celui-ci le ramènerait effectivement à la maison de son père en paix.

1.2 *Jacob dresse une stèle avec libation. Gen. 35*

Galaad et la tombe de Rachel étaient des lieux dont il se souvint toujours ; de même Béthel, mais avec cette différence que non seulement ce nom fut désormais associé aux alevins de l'histoire du patriarche, mais Jacob avait appris à considérer ce lieu comme la maison de Dieu, en ce que là, de manière inattendue, Dieu avait parlé avec lui. Des années passèrent avant qu'il ne revisite ce lieu en Canaan (Gen. 35). Le caractère de sanctuaire de ce lieu était cependant imprimé de manière indélébile dans ses pensées. Pour Jacob, ce lieu différait de tout autre lieu sur la terre. Son acte d'oindre la pierre la première fois qu'il visita ce lieu indique clairement ce qu'il pensait de ce lieu ; et le commandement donné à sa maison, et à tous ceux qui étaient avec lui, d'ôter les dieux étrangers qui étaient au milieu d'eux, et de se purifier, et de changer leurs vêtements, au moment de revisiter ce lieu (Gen. 35:2-4), montre que sa pensée à son égard demeurait inchangée.

Arrivant là, il bâtit un autel, ce qu'il n'avait pas fait auparavant, et pendant la nuit Dieu lui apparut, confirmant, précisant et amplifiant ce qu'il lui avait promis la première fois. Alors maintenant, le cœur rempli, le patriarche dresse à nouveau une stèle, mais cette fois, avant de l'oindre, il y verse une libation dessus (Gen. 35:14). C'était une chose de commencer un voyage en partant de Béthel pour visiter des pays inconnus, muni des promesses données par Dieu, mais pas encore accomplies ; et une toute autre chose d'être là, lors du voyage de retour avec femmes, enfants, et une plénitude de possessions terrestres, particulièrement appréciées de quelqu'un engagé dans des activités pastorales. Ce donc qu'il n'avait pas fait auparavant, il le fait maintenant. Il convenait d'ériger une pierre pour mémorial, il en était sûr. Il était convenable aussi, de répéter son acte d'autrefois, et d'oindre la stèle en signe que l'endroit était saint pour lui et sa famille.

1.3 *La raison de la libation de Jacob*

Mais il fallait plus que cela. Dieu avait confirmé les promesses faites lors de sa première visite à Béthel, et le patriarche pouvait voir dans ses circonstances extérieures modifiées et améliorées, des preuves d'accomplissement partiel de ce qui attendait d'être complété. C'est pourquoi, à ses yeux, le moment était venu de verser une libation en gage de la joie qu'il avait pour tout ce que Dieu lui avait accordé avec tant de grâce. C'est pourquoi il versa sa libation sur la stèle, avant même de l'oindre.

Lors de sa première visite à Béthel, le caractère saint du lieu l'avait frappé : Dieu était là. Lors de sa seconde visite à Béthel, il avait par-dessus tout devant lui la grâce et la fidélité de Dieu ; aussi sa première action après avoir réédifié la stèle, fut d'exprimer les sentiments de son cœur, suscités par ce que Dieu venait de lui dire.

1.4 Pas de nouvelle libation pour Jacob

De nombreuses années s'écoulèrent depuis cette visite à Béthel jusqu'aux communications de Jacob mourant à ses enfants en Égypte (Gen. 49) ; mais il ne nous est jamais parlé que Jacob ait refait une libation pour exprimer les sentiments de son cœur. Faisant halte à Beër-Shéba au cours de son voyage en Égypte, il offrit des sacrifices au Dieu de son père Isaac (Gen. 46) ; leur nombre et leur caractère ne nous sont pas donnés. Il est cependant évident qu'il sacrifia sans avarice, et plusieurs animaux durent être immolés par lui cette nuit-là ; mais, si le sang coula à flots, il semble qu'aucune libation n'ait été faite à cette occasion par le patriarche. Il sacrifia à Beër-Shéba avant que Dieu lui parle ; il érigea la stèle à Béthel après que Dieu lui soit apparu. Une libation avec les sacrifices aurait été, à en juger par l'ordre donné à Béthel, un anachronisme. Car il ne la versa pas pour demander une faveur, mais en signe de la joie d'en avoir reçu une.

De plus, il était retourné au pays ; mais maintenant (Gen. 46) il était sur le point de le quitter de nouveau. Il partait certes en voyage vers l'Égypte avec la permission divine, avec des promesses qui lui étaient faites, ainsi qu'à sa semence, de protection divine et d'assurance d'un retour au pays ; néanmoins, on peut comprendre d'après le caractère de Jacob, tel que développé précédemment, que même après avoir reçu une communication en grâce de Dieu, il n'était pas dans l'état d'esprit qu'une libation requérait pour se manifester et s'épancher, car la libation parlait de ce qui était dans le cœur aussi nettement que la plus claire énonciation de la voix humaine.

1.5 Pas de libation dans le livre de Job

En tournant les pages de la Parole dans l'ordre chronologique, il est ensuite parlé de ce que Job avait coutume de faire comme sacrifice pour ses enfants après leurs célébrations festives, à tour de rôle, et ce que Dieu ordonna à ses trois amis d'offrir pour leur propre compte (Job 1 et 42). Dans aucun de ces chapitres cependant, on ne trouve la mention de libations. Ce n'est pas surprenant, car comme on l'apprend d'après l'ordonnance donnée par la suite à Israël sur les libations, il n'y avait jamais de libation présentée à l'occasion de sacrifices pour le péché. Or les sacrifices offerts par Job pour ses fils, et ceux de ses amis, étaient des sacrifices pour le péché.

2 Après les patriarches et jusqu'à l'érection du tabernacle

La période patriarcale achevée, nous retrouvons des sacrifices à l'occasion de la visite du beau-père de Moïse au camp d'Israël au Sinaï. Cette fois, c'est Jéthro qui officiait comme sacrificateur (Exode 18:12), mais on ne voit aucune allusion que l'exemple du patriarche Jacob à Béthel ait été suivi par ceux qui campèrent dans le désert du Sinaï, ni dans le cas de Jéthro, ni par la suite lorsque les jeunes hommes offrirent des holocaustes et des sacrifices de prospérité au pied de la montagne, lors de la ratification de l'alliance avec l'Éternel par la congrégation d'Israël, et selon le commandement du législateur (Exode 24:5). En cette dernière occasion, quand le peuple eut le sang de l'alliance aspergé sur eux en signe de ce qu'ils mériteraient et encourraient s'ils manquaient dans son exécution, une libation aurait été évidemment tout à fait hors de place.

3 Les libations à partir du temps de la loi

Depuis le temps de Jacob donc, jusqu'à l'érection du tabernacle et la consécration d'Aaron et de ses fils pour servir à l'autel, ce rite simple mais parlant n'est jamais mentionné dans la Parole. Dès l'instant cependant, où la sacrificature d'Aaron fut pleinement établie, aucune journée ne pouvait s'écouler sans libation, car elle était toujours de saison en liaison avec l'holocauste du matin et du soir (Exode 29:40-42) ; car dans le type offert tous les jours sur l'autel d'airain, il y avait de quoi réjouir le cœur de tous ceux qui comprenaient quelque chose à son sujet. Maintenant, nous sommes enseignés sur la nature de la libation : il s'agissait de vin, ou de boisson forte, qui devait être versé à l'Éternel (Nombres 28:7) ; or comme Jotham l'exprime dans sa parabole, le vin est ce « qui réjouit Dieu et les hommes » (Juges 9:13). Et sur l'autel, il est certain qu'il y avait en type ce qui convenait éminemment pour produire cette joie, l'agneau de l'holocauste, préfigurant le Seigneur Jésus Christ se livrant en perfection pour accomplir la volonté de Son Père.

3.1 Libation de Jacob (joie ressentie) et libation selon la loi (joie pouvant être ressentie)

Arrêtons-nous ici un instant pour voir le contraste entre l'action de Jacob et le commandement de la loi. Jacob a versé sa libation sur la stèle de tout son cœur, volontairement et de bon gré, sans aucun commandement divin. Dieu, d'autre part, a ordonné les libations comme accompagnement constant des holocaustes quotidiens. L'action de Jacob était sûrement dictée par ce qu'il ressentait à la suite de la communication qui lui avait été faite, et de la faveur dont il jouissait déjà. Mais la libation sous la loi, étant commandée par Dieu, ne pouvait pas être considérée comme la mesure de la joie du peuple dans le sacrifice sur l'autel. Elle représentait sûrement ce que ceux qui étaient concernés par le sacrifice pouvaient ressentir ; mais la mesure dans laquelle ils le saisissaient effectivement, et leur joie dans ce que l'agneau préfigurait, étaient sans doute loin d'être à la hauteur. Nous aussi nous devons admettre que notre compréhension de l'œuvre de Christ, et la joie qui en dérive, sont très en dessous de ce que Dieu discerne et a trouvé dans le sacrifice de Son Fils. La grandeur de la joie de celui qui offrait ne déterminait pas la grandeur des libations ; mais la libation exprimait la pleine mesure de joie, qui pouvait être trouvée dans ce que l'holocauste préfigurait. Mais comme nul autre que Dieu ne pouvait pleinement l'estimer, c'est Lui qui avait prescrit dans la loi combien il fallait verser de vin chaque matin et chaque soir en liaison avec les holocaustes quotidiens. La libation de Jacob n'était rattachée à aucun sacrifice. Sous la loi, la libation avec une offrande de gâteau étaient le complément invariable de l'offrande du matin et du soir, et il ne nous est jamais parlé qu'une libation ait été commandée à part des sacrifices. Jacob avait exprimé ce qu'il ressentait, tandis que la libation sous la loi typifiait ce que ceux qui étaient concernés dans le sacrifice sur l'autel auraient pu ressentir.

3.2 La valeur de Celui qui est mort a été déterminée par sa vie

Revenant à la loi, nous apprenons que, bien que parfois nous puissions concentrer nos pensées sur la mort du Seigneur Jésus Christ sous l'un ou l'autre des aspects qui ressortent des différents sacrifices qui en sont le type, pourtant pour avoir une juste estimation de sa valeur afin d'avoir part à la joie qui en découle, nous devons toujours nous souvenir de Sa vie telle qu'elle a été manifestée sur la terre avant la croix. C'est ce dont l'offrande de gâteau accompagnant l'holocauste quotidien était le type. Nous devons nous souvenir de Sa mort ; mais nous ne devons jamais perdre de vue Qui était Celui qui est mort, et c'est ce que Sa vie a manifesté. Quand les deux sont devant nous, Sa vie et Sa mort, la libation trouve sa place.

3.3 La libation est toujours rattachée à un sacrifice d'animal avec une offrande de gâteau

Aucune libation n'était commandée en dehors d'un sacrifice. Aucune libation n'était ordonnée en liaison avec l'offrande de gâteau toute seule. Les fils d'Aaron n'auraient versé aucune libation en liaison avec l'animal tout seul sur l'autel. C'est un Christ tout entier, pour ainsi dire, qui devait être devant l'adorateur avant que la libation ait lieu. Lorsque cela était devant les yeux et le cœur, la libation ne devait pas être retenue ; le vin qui réjouit Dieu et les hommes pouvait alors être versé en signe que, dans le Seigneur Jésus-Christ qui vécut et mourut, il y avait ce qui procurait de la joie à Dieu, et à quoi pouvaient avoir part ceux par qui la libation était offerte. Et comme la rédemption par le sang avait été accomplie en type, Dieu donnait à connaître que les hommes pouvaient avoir de la joie en commun avec Lui, mais seulement en liaison avec ce que le sacrifice sur l'autel préfigurait, et en y faisant référence. Ceci devait être réalisé par Israël, par ceux nés dans le pays, et aussi par l'étranger qui séjournait avec eux (Nombres 15:13-15). Pourtant, jamais, observons-le à nouveau, cette libation n'a été commandée de manière séparée du sacrifice sur l'autel, bien qu'Israël, semble-t-il, ait effectivement séparé les deux dans leurs rites idolâtres.

3.4 Mesures de la libation et de ce qu'elle accompagne

Mais non seulement la libation devait accompagner le sacrifice journalier, mais Nombres 15 nous instruit que, une fois les enfants d'Israël entrés dans leur pays, chaque fois que quelqu'un, de la race d'Israël ou non, apportait un holocauste de gros ou de menu bétail, ou un sacrifice pour accomplir un vœu, ou un sacrifice volontaire, ou à l'occasion des fêtes solennelles d'Israël, une offrande de gâteau et une libation devaient accompagner chaque animal offert. Dans Exode 29, où il est parlé de l'holocauste quotidien, la mesure de la libation était fixée à 1/4 de hin de vin. En Nombres 15 nous apprenons que la quantité de vin variait avec la taille de l'animal. Mais, bien qu'elle variât avec la taille et le caractère de l'animal offert en sacrifice, elle correspondait toujours à la quantité d'huile devant être utilisée dans l'offrande de gâteau qui l'accompagnait (*). Celui qui offrait savait qu'il devait augmenter sa libation selon que l'animal qu'il amenait était plus grand ; mais la mesure de l'huile indiquée pour accompagner l'offrande de gâteau correspondait à la mesure de vin qu'il devait fournir pour la libation. Cette règle ne comportait pas de dérogation, et on comprend aisément son bien-fondé. Car si le vin était l'expression de la joie qu'on doit trouver dans le Seigneur Jésus Christ, dans Sa vie et dans Sa mort, la mesure de la joie qui en découle correspond à la mesure du Saint Esprit en Lui, dont l'huile dans l'offrande de gâteau était le type.

(*) Respectivement 1, 2, 3 dixièmes pour la farine, et 1/4, 1/3, 1/2 hin pour le vin

Ainsi le blé, le vin et l'huile, produits de la terre, étaient tous requis avec l'animal immolé, soit pour esquisser ce qu'il était, ou exprimer ce qui était trouvé en Lui. En Christ, et en Lui seul, parmi tous ceux qui ont jamais foulé cette terre, il n'y a eu aucun manquement. Sa vie, Ses actes, Ses actes, ont pleinement correspondu au Saint Esprit en Lui. Ainsi la joie en Christ était, et est, exactement proportionnelle à l'Esprit qui habitait en Lui. Dans Sa vie, et dans Sa mort, Il a agi tout du long sous la seule direction du Saint Esprit.

Telle était la libation sous la loi, préfigurant la joie que Dieu et l'homme peuvent trouver dans l'homme Christ Jésus. Il y a donc un sujet de joie commun entre Dieu et nous, mais sa mesure ne varie pas avec ce que nous saisissons de ce qu'il y a dans Son Fils pour réjouir le cœur : Dieu nous a dit quelle est la mesure qui peut être trouvée dans Celui qui était parfait et sans tache, saint, innocent et sans souillure. Quelle idée du délice de Dieu en son Fils donnent les sacrifices de bonne odeur qui nous sont présentés ! Noé était un homme parfait parmi ceux de son temps. Job n'avait personne de semblable sur toute la terre. Abraham fut appelé l'ami de Dieu, et Dieu déclara qu'il savait qu'il commanderait à sa maison de pratiquer ce qui est juste. David a été l'homme selon le cœur de Dieu. Mais tous ceux-ci, malgré ces qualités décrites par Dieu, ont manqué à répondre parfaitement à ce que devrait être un homme sur la terre. Le Seigneur seul l'a fait ; et la mesure de la libation qui varie nous le dit en type (mais toujours en quantité correspondante à l'huile de l'offrande de gâteau), comme Sa vie et Sa mort l'ont illustré et prouvé plus tard. Ainsi ce que le Seigneur était, comme le Nouveau Testament le révèle, jette une vive lumière sur les types et les ombres de l'Ancien Testament.

4 Usage odieux des libations pour les idoles

Et maintenant, pour un temps, tous ces sacrifices ordonnés par la loi ont cessé, mais reprendront quand Dieu reprendra Israël comme Son peuple terrestre. Alors les sacrifices seront à nouveau offerts sur l'autel, et les libations de vin seront à nouveau versées devant le Seigneur (Ézéchiel 45:17). Et Israël comprendra leur signification, et prendra part intelligemment à la joie de Dieu en Christ, découlant de Sa vie et de Sa mort. Alors aussi ils verront, comme nous déjà maintenant, combien cela a dû être odieux à l'Éternel, quand ces libations qui exprimaient la joie dans le Seigneur Jésus, étaient utilisées dans le cadre de rites idolâtres, ce dont Jérémie se plaint si souvent. Ils brûlaient de l'encens, nous dit-il, et versaient des libations à la reine du ciel, et aux faux dieux. L'encens parlait des mérites de Christ, les libations (comme nous l'avons vu) de la joie à trouver dans la vie et la mort du Seigneur Jésus ; pourtant le peuple, par l'encens qu'ils brûlaient aux idoles, et le vin qu'ils versaient (Jérémie 7:18 ; 19:13 ; 32:29 ; 44:17), professait par ses actions avoir appris les mérites attachés à de faux dieux, et avoir trouvé la joie dans un rite qui, ils ne le savaient guère, était vraiment le culte des démons (1 Corinthiens 10:20). Quelle insulte à Dieu, et à Celui qui était représenté dans le sacrifice, quand Israël versait des libations aux idoles ! Nous comprenons le caractère odieux d'une telle pratique, lorsque nous apprenons ce que l'offrande, telle qu'elle était déterminée par Dieu, exprimait réellement. Et nous pouvons entrer dans la douleur de Joël, lorsque l'offrande de gâteau et la libation ont été retranchées de la maison de Dieu. En vérité, comme il le dit, la joie et l'allégresse ont été retranchées de la maison de notre Dieu (Joël 1:13,16).

La Guerre pour la Vérité par E.Ropp

Bibliquest

Commentaires d'auteurs évangéliques sur l'évolution spirituelle du mouvement évangélique. Contre la tendance à accepter les innovations sans réfléchir et sans la lumière de la Parole de Dieu.

« Le combat pour la certitude dans un monde de tromperie »

E.Ropp, Bonne Nouvelle (proclamation et défense de la foi) 3/2011 p.14-16, BP 82121, F-68060 Mulhouse Cedex-2

Dans ce livre (Éd. IMPACT, 230, rue Lupien, Trois Rivières - Québec - G8T 6W4), John McArthur décrit essentiellement le mouvement de « l'Église émergente » (Emerging Church) avec à l'arrière-plan sa figure de proue, Brian McLaren. Ce mouvement est en nette croissance, même dans les milieux évangéliques, depuis sa naissance il y a une quinzaine d'années. L'intention qui s'y manifeste de renoncer aux certitudes fondées sur la Parole de Dieu est clairement déclarée. S.J.Grenz et J.R.Franke (*) soutiennent ouvertement que « l'Esprit de Dieu parle par l'Écriture, la tradition et la culture, et que les théologiens doivent s'efforcer d'entendre la voix de l'Esprit dans tous ces domaines » (p. 43) !

Par rapport à une connaissance solide des Écritures, sous prétexte d'humilité, on compare les chrétiens qui ont un haut degré de certitude à des dictateurs et des tyrans (p.45 et note 13), et on conclut qu'on ne peut jamais être sûr de rien. Ces gens confondent certitude et omniscience ! Selon eux : « Il est arrogant d'être convaincu de la vérité. Il vaut mieux [...] maintenir sa théologie dans un état de fluctuation perpétuelle » (p. 46).

McArthur constate que « la vieille guerre contre la vérité s'est introduite jusque dans la communauté chrétienne [...] et, fait inquiétant, l'Église aujourd'hui compte très peu de personnes prêtes à se battre » (**).

Le postmodernisme est tout bonnement la forme d'expression la plus récente de l'incrédulité du monde. Quant à nous, chrétiens, nous avons le grand privilège d'accorder une pleine confiance au témoignage du Saint-Esprit « Nous savons, frères bien-aimés de Dieu, que vous avez été élus, notre Évangile ne vous ayant pas été prêché en paroles seulement, mais avec puissance, avec l'Esprit Saint, et avec une pleine persuasion » (1 Thes. 1:4-5a). Ceux qui connaissent vraiment Christ savent qu'ils ont reçu la vie éternelle, et qu'ils ont reçu le commandement clair de prêcher le message de l'Évangile avec hardiesse, et que de surcroît ils sont des soldats chargés d'abattre les forteresses idéologiques et de renverser les mensonges et la tromperie générés par les forces du mal (2 Cor. 10:3-5 ; 2 Tim. 2:3-4) (p. 48).

La guerre spirituelle contre l'apostasie est d'autant plus difficile à conduire que les apostats peuvent se cacher au sein même d'une église. C'est ce dont Paul avertit les anciens d'Éphèse (Act. 20:29-31) : « Dieu avait révélé à l'apôtre que des leaders de l'église défieraient la vérité, et que certains s'en éloigneraient » (p.64). Le chrétien authentique ne peut abandonner la foi. C'est ce que dit Jean : « Ces adversaires du Christ sont sortis de chez nous mais, en réalité, ils n'étaient pas des nôtres. Car, s'ils avaient été des nôtres, ils seraient restés avec nous » (1 Jean 2:19) L'apostat est quelqu'un qui s'est détourné de la vérité après l'avoir connue. Il a peut-être même proclamé cette vérité un certain temps avant de la rejeter (p. 66).

McArthur voit l'Église en grand danger, avec une menace plus imminente et plus nuisible que jamais, parce que la plupart des chrétiens sont indifférents à l'omniprésence des fausses doctrines (p. 69). Il exprime sa préoccupation devant l'abandon de l'esprit de combat de la part des évangéliques. Il constate qu'« une bonne partie du mouvement évangélique agit depuis longtemps comme si son devoir principal consistait à simplement emboîter le pas aux modes de la culture mondaine afin de recevoir l'approbation de chaque génération successive » (p. 70).

Aussi l'auteur appelle-t-il à lutter avec courage « contre l'armée de l'enfer déployée contre Christ. Ses armes consistent en mensonges de toutes sortes... mensonges philosophiques, mensonges qui font plaisir à la nature pécheresse... des mensonges qui ressemblent énormément à la vérité... Le scénario est effrayant, surtout lorsque nous réalisons pleinement notre extrême fragilité, notre tendance à nous laisser tromper et notre propension au péché ». McArthur ajoute : « nous suivons le Commandant à qui toute autorité a été donnée... (Mat 28:18 ; 1:21-22) » (p. 71).

« Le catalyseur de ce livre est le défi de Jude... », surtout au verset 3, et McArthur montre que pour nous aussi il y a urgence à nous engager dans le combat pour la foi. « Le problème de l'apostasie est particulièrement grave dans le climat radicalement tolérant du courant postmoderne » (p. 93).

L'auteur expose ensuite diverses facettes des ruses de l'ennemi, montrant au passage à quel point des faux docteurs comme les gnostiques ou Arius (3e et 4e siècles) ont failli, par leurs ruses, entraîner l'Église dans leurs hérésies. De nos jours, en plus des problèmes de doctrine fondamentale, les églises sont beaucoup sollicitées sur les plans de la morale (union libre, avortement, homosexualité, etc.), mais aussi dans le déroulement du culte et son contenu. Un journaliste du monde séculier qui écrivait un article sur le mouvement de l'Église émergente a résumé le caractère du mouvement ainsi : « Ce qui fait qu'un ministère postmoderne est facile à adopter, c'est qu'il ne diabolise pas la culture de la jeunesse — Marilyn Manson, « South Park » ou le gangsta rap, par exemple — comme le font les fondamentalistes traditionnels. Les membres de l'Église postmoderne ne sont pas incités à rejeter le monde extérieur ». McArthur ajoute : « Les prédicateurs mondains semblent se dépasser pour mettre leur expertise charnelle en évidence, même dans leurs sermons [...]. Ils veulent faire partie du monde, et ils semblent y être à l'aise » (p. 156).

Dans l'avant-dernier chapitre, McArthur pose la question de savoir comment les évangéliques sont parvenus à un tel gâchis. Il constate que « depuis deux décennies le mouvement évangélique a été martelé par un déluge incessant d'idées, de philosophies et de programmes saugrenus. Dans toute l'histoire de l'Église, jamais autant d'innovations n'ont été accueillies avec une réflexion si peu critique » (p. 162), et il ajoute : « Pour être un guerrier efficace pour la vérité aujourd'hui, il est nécessaire de posséder un certain nombre de vertus chrétiennes qui sont passées de mode : le discernement biblique, la sagesse, la force d'âme, la détermination, l'endurance, une bonne compréhension de l'Écriture, des convictions solides, la capacité de parler franchement sans verbiage, et la volonté de prendre part au conflit » (p.163). Citant R.Warren (***) — qu'il considère comme l'un des grands stratèges en croissance de l'Église aujourd'hui — : « Si vous voulez faire connaître votre église à ceux qui ne fréquentent pas d'église, vous devez apprendre à penser et à parler comme eux », il constate qu'une foule de chrétiens et de dirigeants d'églises acceptent sans réserve cette idée qu'il qualifie de mantra répété depuis des décennies.

Et pour conclure ce survol du livre *La Guerre pour la Vérité*, faisons une dernière citation de son auteur : « Il est temps pour le peu de fidèles qui restent de retracer des lignes de conduite claires et de redoubler de vigueur dans la guerre pour la vérité, combattant avec ardeur pour la foi » (p. 188).

Laissons-nous également édifier par les mots de Jude lui-même — cités eux aussi par John McArthur :

- Cherchez à demeurer fidèles en « vous édifiant vous-mêmes sur votre très sainte foi » v.20
- Demeurez spirituellement stables et équilibrés en « priant par le Saint-Esprit »
- Respectez l'appel à l'obéissance : « maintenez-vous dans l'amour de Dieu », v.21
- Attendez « la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle » !

(*) Dans leur livre *Beyond Foundationalism : Shaping Theology in a Postmodern Context* (« Au-delà du fondamentalisme : élaborer — donner forme à, définir — la théologie dans un monde post-moderne »), Louisville, Westminster John Knox, 2001, p.3.

(**) C'est nous qui soulignons, ici, et plus loin. NDLR

(***) Dans son livre : *L'Église : une passion, une vision*, Éditions EPH, 2004.

De grandes choses que nous ne comprenons pas par Jacques-André Monard

Tables des matières

- 1 Pourquoi tous ces morts ? — Luc 13:1-5
- 2 Catastrophes naturelles et autres — Job 1:6-22
- 3 Ce n'est pas volontiers qu'il afflige
- 4 Notre responsabilité
- 5 L'activité de Satan

1 Pourquoi tous ces morts ? — Luc 13:1-5

Quelques-uns de ceux qui se trouvaient près du Seigneur lui racontent comment Pilate avait tué des Galiléens, mêlant leur sang à celui de leurs sacrifices. Un tel acte de brutalité s'est répété bien des fois dans l'histoire, sous des formes et avec des ampleurs diverses. Un massacre d'innocents — ainsi que nous sommes tentés de dire — nous émeut toujours profondément.

Commentant cet événement, le Seigneur dit : «Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les Galiléens... ? Non, vous dis-je ; mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière».

Puis le Seigneur parle d'un autre événement, non provoqué cette fois par la méchanceté de l'homme : la chute de la tour de Siloé, dans la ville de Jérusalem. Dix-huit hommes avaient péri, écrasés sous les décombres. En face de catastrophes de ce genre, nous sommes bouleversés, et bien des questions peuvent s'élever dans nos esprits. Tant de victimes, et pourtant, Dieu tient tout entre ses mains... ! Que dire ? Comment comprendre ? De cet incident qu'il rapporte, le Seigneur tire la même conclusion que précédemment. Les hommes tués par la chute de la tour n'étaient pas plus coupables que tous les habitants de Jérusalem — «mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous pareillement».

De ce passage, retenons particulièrement deux enseignements. En premier lieu, gardons-nous de l'idée que les grands malheurs frappent d'abord ceux qui le méritent, ainsi que le pensaient les amis de Job. En second lieu, soyons attentifs à ceci : toutes les victimes de catastrophes que ce monde appelle volontiers des innocents, ce sont en fait des pécheurs — comme le sont tous les hommes. Ils ne sont pas «plus pécheurs» que d'autres, mais ils sont «pécheurs» et «coupables» devant Dieu. Tous les hommes ont péché et sont sous la colère de Dieu (Jean 3:36). S'ils ne se repentent, ils périront sous son jugement, et cela d'une manière plus effrayante que tout ce qui a jamais été vu sur la terre. Remarquons que, par sa réponse, le Seigneur détourne les pensées d'un «ils» plus ou moins lointain, pour la porter sur un «vous» précis. Qu'en est-il de vous — de nous ?

2 Catastrophes naturelles et autres — Job 1:6-22

Les versets 6 à 12 nous font assister à une scène qui se déroule dans le ciel, entre l'Éternel et Satan, en présence des anges. Job ne sait rien de cela. Les versets 13 à 22 nous présentent de graves événements qui se passent sur la terre, et qui touchent Job de la manière la plus douloureuse. Tous ses biens sont anéantis et tous ses enfants sont tués.

L'Éternel a laissé entre les mains cruelles de Satan tout ce qui appartient à Job ; mais en même temps il lui a fixé des limites : «Tout ce qu'il a est en ta main, seulement tu n'étendras pas ta main sur lui» (v. 12). Satan sort de la présence de l'Éternel, puis quatre malheurs terribles s'abattent presque simultanément sur Job. La main de Satan est là, sans aucun doute.

Elle est évidente lorsqu'il s'agit de l'attaque de «ceux de Shéba» ou des «Chaldéens» contre les troupeaux et les bergers de Job. Satan les a incités à cela, comme il incite continuellement les hommes à la violence.

Elle est moins évidente lorsqu'il s'agit «du feu de Dieu» — la foudre — qui tombe du ciel et qui consume les brebis et les jeunes hommes. De même, lorsque le vent renverse la maison où se trouvent les enfants de Job. N'est-ce pas Dieu qui commande au vent ? — «De ses trésors il fait sortir le vent» (Ps. 135:7) — Et quant à l'éclair, c'est lui qui «lui commande où il doit frapper» (Job 36:32). Oui, «Dieu tonne merveilleusement de sa voix, faisant de grandes choses que nous ne comprenons pas» (Job 37:5).

Qu'elle est admirable, qu'elle est instructive, la déclaration de Job lorsque, effondré de douleur, il apprend coup sur coup les malheurs qui viennent de lui arriver ! «L'Éternel a donné, et l'Éternel a pris ; que le nom de l'Éternel soit béni !» Job reçoit tout, quelle qu'en puisse être l'origine, de la main de Dieu. Il le confirmera encore dans la seconde phase de ses épreuves : «Nous avons reçu le bien aussi de la part de Dieu, et nous ne recevrons pas le mal ?» (2:10).

L'action des hommes, l'action de Satan, l'action de Dieu — et leurs rapports réciproques — demeurent pour nous des secrets impénétrables. Ne cherchons pas à comprendre ce qui nous dépasse infiniment. Mais suivons l'exemple de Job. N'y a-t-il pas une douceur particulière à voir la main de Dieu en toutes choses ? C'est le privilège de la foi.

3 Ce n'est pas volontiers qu'il afflige

«Qui est-ce qui dit une chose, et elle arrive, quand le Seigneur ne l'a point commandée ? N'est-ce pas de la bouche du Très-Haut que viennent les maux et les biens ? (Lam. 3:37, 38).

Ce verset nous rappelle de la façon la plus expresse que Dieu est le Maître de tout. Il tient tout entre ses mains. Il se sert de tout, même de la méchanceté de Satan ou de celle de l'homme, pour accomplir ses desseins, qui ont toujours en vue sa propre gloire et le bien de ses rachetés.

Les Écritures nous en donnent de nombreux exemples, dont le plus frappant est sans doute celui de la crucifixion de Jésus Christ. D'une part, cette mort est l'acte suprême de la haine de Satan et du monde contre Dieu et contre son Fils ; mais d'autre part, c'est dans cette mort, et dans tout ce qui lui est lié, que se trouve le fondement de la bénédiction éternelle des croyants.

Et si nous avons un Dieu qui «commande» ou qui «permet» des choses effrayantes, ne pensons pas qu'il soit un Dieu dur. Au contraire : «S'il afflige, il a aussi compassion, selon la grandeur de ses bontés ; car ce n'est pas volontiers qu'il afflige et contriste les fils des hommes» (Lam. 3:32, 33).

Mais, bien qu'il en soit ainsi, le jour terrible viendra où sa colère, déjà révélée depuis bien longtemps, s'abattra sur un monde pécheur qui persiste à le rejeter. Que ceux qui le connaissent comme Sauveur soient ses fidèles témoins, pendant que dure encore le temps de sa grâce ! «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes». «Nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu» (2 Cor. 5:11, 20).

4 Notre responsabilité

Le fait qu'aucune chose ne peut arriver «quand le Seigneur ne l'a pas commandée» n'ôte rien à notre responsabilité. Et jamais nous n'avons à cacher nos fautes ou à atténuer notre culpabilité en nous abritant derrière les décrets divins.

Joseph, quand il se fait connaître à ses frères, leur dit : «Dieu m'a envoyé devant vous... pour vous conserver la vie par une grande délivrance. Et maintenant, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais c'est Dieu» (Gen. 45:7, 8). De telles paroles sont l'expression de sa foi en Dieu et de sa grâce envers ses frères. Cependant, il aurait été inconvenant que ceux-ci disent à Joseph : Ce n'est pas nous qui t'avons envoyé en Égypte, c'est Dieu.

Quand Shimhi injurie et maudit violemment David, au jour de la révolte d'Absalom, celui-ci courbe la tête et dit : «Oui, qu'il maudisse ; car l'Éternel lui a dit : Maudis David !» (2 Sam. 16:10). Comme Job, il reçoit les choses de la part de Dieu. C'est l'expression de la foi, chez cet homme selon le cœur de Dieu. Mais lui seul pouvait le dire.

L'origine du dénombrement d'Israël ordonné par David est attribuée à l'Éternel en 2 Samuel 24, et à Satan en 1 Chroniques 21. Ces deux aspects sont également vrais ; et, bien que nous puissions les saisir en partie, leurs rapports nous échappent. Mais ce qu'il ne nous faut pas manquer de voir, c'est que David, lorsqu'il est placé devant sa faute, dit humblement : «J'ai grandement péché en ce que j'ai fait cette chose... j'ai agi très follement» (1 Chron. 21:8). Il ne parle ni des plans de Dieu, ni de son gouvernement, ni des instigations de Satan. Il se reconnaît coupable.

5 **L'activité de Satan**

Cette activité nous est dévoilée dans le cas des malheurs de Job et dans celui du dénombrement ordonné par David, mais il est évident qu'elle est sous-jacente partout où du mal se commet. La question se pose : dans quelle mesure devons-nous être préoccupés par cette activité ?

Le Seigneur annonce à l'assemblée de Smyrne : «Le diable va jeter quelques-uns de vous en prison», et en même temps il encourage ces fidèles : «Ne crains en aucune manière les choses que tu vas souffrir... Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie» (Apoc. 2:10).

L'apôtre Paul écrit aux Thessaloniciens qu'il a voulu, déjà deux fois, se rendre auprès d'eux, mais : «Satan nous en a empêchés» (1 Thess. 2:18). Il est conduit par l'Esprit à s'exprimer de cette manière. Mais avons-nous, quant à nous, à chercher à savoir si tel événement fâcheux, tel anéantissement de nos projets — même s'il s'agit de choses bonnes — résulte de l'action de Satan ou de celle de Dieu ? Ne devons-nous pas plutôt recevoir les événements comme venant de Dieu, en simplicité de foi ? Ainsi que l'ont fait Job, Joseph et David.

Par contre, là où nous devons discerner clairement l'activité de Satan, c'est dans ses tentations et ses séductions. De cette activité-là nous devons certainement nous préoccuper. L'apôtre Pierre nous avertit : «Soyez sobres, veillez : votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui, étant fermes dans la foi» (1 Pierre 5:8, 9). Pour éviter d'être «circonvenus par Satan», il ne faut pas ignorer ses desseins (2 Cor. 2:11). Et il faut nous souvenir que «le serpent ancien» apparaît tantôt comme «lion rugissant» et tantôt comme «ange de lumière» (2 Cor. 11:14).

En résumé, ce qui doit retenir toute notre attention, quant à l'activité de Satan, ce sont ses séductions, et non pas son activité maléfique mystérieuse.

L'ARBRE DE VIE et le LIVRE DE VIE — Apoc. 22 :19 par Monard Jacques-André

Bibliquest

Explication de ces symboles dans la Genèse, les Proverbes et l'Apocalypse
ME 2000 p. 92-96

Table des matières

- 1 Le livre de vie
- 2 L'arbre de vie
 - 2.1 L'arbre de vie dans le jardin d'Éden
 - 2.2 L'arbre de vie dans l'Apocalypse

Ces quelques lignes, en réponse à la demande : Peut-on avoir quelques explications concernant le livre de vie et l'arbre de vie, particulièrement en Apocalypse 22:19 ?

Pour nous parler du grand sujet de « la vie », la Bible utilise plusieurs symboles. Outre l'arbre de vie et le livre de vie, il y a la source de la vie (Ps. 36:9), une fontaine de vie (Prov. 14:27), l'eau de la vie (Apoc. 22:17), le pain de vie (Jean 6:35), etc. C'est un sujet infini, qui se lie de très près à Christ lui-même. En effet, il a dit : « Je suis le chemin, et la vérité, et la vie » (Jean 14:6). On lit dans l'épître aux Colossiens : « Christ... est notre vie » (3:4), et dans la première épître de Jean : « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (5:11, 12). Ces choses, qui forment les bases de la foi chrétienne, sont révélées clairement dans le Nouveau Testament. Mais on en trouve les premières lueurs déjà avant la venue de Christ — par exemple dans les Psaumes : « Par-devers toi est la source de la vie », ou dans les Proverbes : « La crainte de l'Éternel est une fontaine de vie » ou encore, sous forme symbolique, par le fait qu'il y avait dans le jardin d'Éden un arbre de vie.

1 Le livre de vie

Dans la scène du grand trône blanc, en Apocalypse 20:11-15, il y a « des livres » qui sont ouverts, dans lesquels sont enregistrées les œuvres de ceux qui sont jugés, et il y a « un autre livre... qui est celui de la vie ». C'est comme le registre de ceux qui ont la vie de Dieu. Ce livre-là ne mentionne pas des œuvres, mais des noms — en Apocalypse 13:8 et 17:8, des noms qui y ont été écrits « dès la fondation du monde ». Au chapitre 21, ce sont « seulement ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau » qui entrent dans la sainte cité (v. 27). Ce livre est mentionné une fois par l'apôtre Paul, lorsqu'il parle de ses « compagnons d'œuvre, dont les noms sont écrits dans le livre de vie » (Phil. 4:3), et on peut penser que le Seigneur y fait allusion quand il dit à ses disciples : « Réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieus » (Luc 10:20).

C'est dans un sens un peu différent qu'il est parlé du livre de vie en Apocalypse 3:5 : « Celui qui vaincra, celui-là sera vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie ». On pourrait s'étonner que des noms puissent en être effacés. Mais cette déclaration se trouve dans la lettre adressée à Sardes, assemblée à laquelle doit être fait le reproche : « Tu as le nom de vivre, et tu es mort » (v. 1). Il est donc question de personnes qui font profession de christianisme, et qui pour la plupart n'ont pas la vie divine. Le nom des vainqueurs sera maintenu dans le livre de vie, le nom des autres sera effacé. Pour s'exprimer simplement, on peut dire qu'il s'agit ici du livre de vie de la profession chrétienne.

L'exemple du livre de vie montre que le même symbole, utilisé dans divers passages de la Bible, peut avoir des sens quelque peu différents, quoique parents.

2 L'arbre de vie

Cet arbre est mentionné dans la Genèse, dans les Proverbes et dans l'Apocalypse. Le sens général est le même, mais il y a bien des variantes de sens. Dans la Genèse, c'est un arbre qui donne la vie à celui qui en mange (2:9 ; 3:22, 24). Dans les Proverbes, l'expression a un sens très général : c'est une source de vie (3:18 ; 11:30 ; 13:12 ; 15:4). Dans l'Apocalypse, c'est un arbre dont mangent ceux qui ont la vie (2, 7 ; 22, 2, 14, 19).

2.1 L'arbre de vie dans le jardin d'Éden

L'arbre de vie était un arbre bien réel, comme celui de la connaissance du bien et du mal. Mais en même temps, ces deux arbres avaient une valeur symbolique : l'un évoquant la vie et l'autre la responsabilité. Dans les autres passages de la Bible qui parlent de l'arbre de vie, il n'y a plus rien de matériel ; il ne s'agit que de symboles, d'images.

En Éden, le fait de manger de l'arbre de vie aurait donné à l'homme de vivre à toujours (sans que le caractère de cette vie soit d'ailleurs bien précisé). Adam et Ève, parce qu'ils ont péché, sont privés de l'accès à l'arbre de vie. Je crois que c'est simplement une autre manière d'exprimer que la sentence de mort est sur eux. (À mon sens il ne faut pas se demander dans quelle condition ils auraient été si, après avoir péché, ils avaient mangé de l'arbre de vie. C'est la supposition d'une chose impossible).

2.2 L'arbre de vie dans l'Apocalypse

Si, dans le paradis terrestre, il y avait deux arbres, dans « le paradis de Dieu » (Apoc. 2:7), il n'y en a plus qu'un : l'arbre de vie. Sur le principe de sa responsabilité, l'homme a tout perdu, mais l'œuvre de Christ place l'homme sur un terrain nouveau, où toute bénédiction découle de ce que Christ a fait et de ce qu'il est. Dans le message adressé à Éphèse, le Seigneur promet au vainqueur : « je lui donnerai de manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu ». Cela évoque la nourriture que Christ donne, ou mieux, qu'il est lui-même pour les siens. Dans l'évangile de Jean, il se présente déjà comme celui qui répond pleinement à la soif et à la faim de l'âme, celui qui satisfait tous ses besoins profonds (voir Jean 4:14 ; 6:32-35, 51-58).

En Apocalypse 22, dans la description de la sainte cité, on retrouve l'arbre de vie. Il s'agit d'un arbre dont les fruits nourrissent les rachetés : « l'arbre de vie, portant douze fruits, rendant son fruit chaque mois » (v. 2). On a là un tableau du Millénium — pas encore de l'état éternel, puisqu'il y a encore des nations à guérir : « les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations ». Comme au chapitre 2, mais de façon plus riche encore, l'arbre de vie évoque cette nourriture complète et variée que Christ a pour les siens, et qu'il est lui-même pour eux.

Au verset 14, on lit : « Bienheureux ceux qui lavent leurs robes » (et elles ne peuvent être blanchies que dans le sang de l'Agneau 7:14), ils auront « droit à l'arbre de vie » et ils entreront « par les portes dans la cité ». Telle est la bénédiction des rachetés.

Les tout derniers versets du chapitre donnent un avertissement solennel (v. 18, 19). Malheur à celui qui « ajoute » quelque chose à « ce livre » l'Apocalypse, mais le principe s'étend à la révélation divine tout entière ou en « ôte » quelque chose ! Cet appel s'adresse à « quiconque entend ces paroles », c'est-à-dire à tous, vrais chrétiens ou non. Pour exprimer la sanction divine contre celui qui « ajoute » ou qui « ôte », l'Esprit de Dieu se sert des mêmes mots « ajouter » et « ôter », car on moissonne ce qu'on a semé. Et il mentionne la malédiction ajoutée, ou la bénédiction ôtée, avec les termes caractéristiques de l'Apocalypse : « les plaies écrites dans ce livre » ou « la part à l'arbre de vie et à la sainte cité ».

Ce qui doit retenir notre attention, dans ce passage, c'est l'extrême gravité d'ajouter ou de retrancher quoi que ce soit à la parole de Dieu. Y pensons-nous assez ? La manière dont Dieu exercera son jugement sur ceux qui l'auront fait n'est pas notre affaire. La question de savoir si ceux qui maltraitent ainsi la parole de Dieu possèdent la vie divine ou ne la possèdent pas n'est pas soulevée ici. Lorsque Dieu nous présente notre responsabilité, il nous la montre entière ; il ne l'atténue en aucune manière par la pensée de la grâce. Mais de tels passages n'annulent en rien le fait — bien établi dans l'Écriture — que ceux qui possèdent la vie éternelle ne périront jamais.

Sacrifices insuffisants par J. A. Monard

Bibliques

religion et religiosité ; ce qui plaît à Dieu, Michée 6:6-8
ME 2011 p. 302-309

Table des matières

- 1 Sacrifices d'animaux
- 2 Sacrifie à Dieu la louange (Ps. 50:14)
- 3 Les sacrifices de Dieu sont un esprit brisé (Ps. 51:17)
- 4 L'état d'Israël à l'époque d'Ésaïe (És. 1)
- 5 ... et à celle de Jérémie (Jér. 7)
- 6 Une première conclusion (Michée 6:6-8)
- 7 Un seul sacrifice, suffisant et parfait
- 8 Résumé et conclusion

1 *Sacrifices d'animaux*

Les sacrifices tiennent une place importante dans l'Ancien Testament. Leur institution formelle et détaillée se trouve particulièrement dans le livre du Lévitique, à l'intention du peuple d'Israël, mais dès le livre de la Genèse, les patriarches offrent à Dieu des holocaustes et des sacrifices.

Leur valeur résidait

- du côté de Dieu, dans le fait qu'ils étaient des images du sacrifice de Christ à la croix, jusque dans les détails de leur institution ;
- et du côté de l'homme, dans l'enseignement qu'ils apportaient quant à la gravité du péché aux yeux de Dieu et à la nécessité d'une expiation.

Dieu les appréciait en ce qu'ils figuraient le sacrifice de Christ qui aurait lieu plus tard et sur la base duquel il pouvait déjà pardonner les péchés. Et l'Israélite pieux pouvait se saisir par la foi du moyen que Dieu avait donné pour régler la question des péchés. C'était l'époque du « support des péchés précédents, dans la patience de Dieu », en attendant la venue de Christ, « l'agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps » (cf. Rom. 3:25 ; 1 Pierre 1:19, 20).

À toutes les époques, l'homme a été enclin à se contenter d'une religion de formes et à oublier l'essentiel. L'histoire d'Israël nous enseigne que l'accomplissement des devoirs religieux extérieurs — tels que les jeûnes ou les sacrifices, par exemple — pouvait s'allier à un état de cœur très éloigné de Dieu. Nous allons considérer quelques passages qui mettent cela en évidence, et qui sont une mise en garde contre un danger auquel nous sommes aussi exposés.

2 *Sacrifie à Dieu la louange (Ps. 50:14)*

Dans les premiers versets de ce psaume, Dieu est présenté comme celui qui va « juger son peuple » — c'est-à-dire se prononcer sur l'état moral de ceux qui ont fait alliance avec lui (v. 4-6). Il n'a pas de reproche à exprimer concernant les sacrifices et les holocaustes qui ont été offerts. « Ils ont été continuellement devant moi », dit-il (v. 8). Tous les animaux de la terre sont à lui, et il n'a pas besoin qu'on lui en offre. Il ne mange pas leur chair ni ne boit leur sang (v. 10-13).

Mais il ajoute : « Sacrifie à Dieu la louange » (v. 14). Dieu apprécie ce qui sort du cœur, l'expression de la reconnaissance. À la fin du psaume, il confirme : « Celui qui sacrifie la louange me glorifie » (v. 23).

Au verset 16, Dieu s'adresse avec sévérité à celui dont l'état de cœur ne correspond pas aux paroles justes qu'il prononce. Il dit au méchant : « Qu'as-tu à faire de redire mes statuts, et de prendre mon alliance dans ta bouche ? Toi qui hais la correction, et qui as jeté mes paroles derrière toi... » Cependant, c'est encore le temps de se repentir : « Considérez donc cela, vous qui oubliez Dieu, de peur que je ne déchire, et qu'il n'y ait personne qui délivre » (v. 22).

3 **Les sacrifices de Dieu sont un esprit brisé (Ps. 51:17)**

Durant sa vie, David n'a pas été en retrait pour offrir des sacrifices à l'Éternel. (Voir 2 Sam. 6:13-19 ; 24:22-25 ; 1 Chron. 16:37-40 ; 29:20-22.)

Mais dans le Psaume 51, il exprime sa conviction de l'inutilité des sacrifices s'ils ne sont pas associés à un état de cœur convenable devant Dieu. Ce psaume a été écrit « lorsque Nathan le prophète vint à lui, après qu'il fut entré vers Bath-Shéba ». David avait gravement péché, et la parole du prophète avait réveillé sa conscience longtemps endormie (2 Sam. 12). Maintenant qu'il a les yeux ouverts sur la réalité de son péché, il comprend que l'offense faite à Dieu lors de sa faute est plus importante que l'offense faite aux hommes, aussi grande que soit celle-ci. « Contre toi, contre toi seul, j'ai péché, et j'ai fait ce qui est mauvais à tes yeux », dit-il (v. 4). Et alors il fait cette déclaration remarquable : « Tu ne prends pas plaisir aux sacrifices, autrement j'en donnerais ; l'holocauste ne t'est point agréable. Les sacrifices de Dieu sont un esprit brisé. Ô Dieu ! tu ne mépriseras pas un cœur brisé et humilié » (v. 16, 17).

Les sacrifices prescrits par la loi pouvaient bien être offerts à Dieu et être agréés de lui (v. 19), mais seulement après la véritable confession de la faute et un jugement réel porté sur soi-même.

À l'époque où nous vivons, celle du christianisme, les sacrifices judaïques ont entièrement disparu, car celui de Christ, accompli une fois pour toutes, a pourvu entièrement aux exigences de la justice divine. Mais le message que nous donne David dans ce psaume demeure dans toute sa force.

4 **L'état d'Israël à l'époque d'Ésaïe (És. 1)**

Toute l'histoire d'Israël, depuis l'entrée en Canaan jusqu'à la déportation à Babylone, est celle de la faillite morale complète de l'homme. Même entouré de privilèges particuliers, des soins de la grâce de Dieu et de sa discipline patiente qui s'efforce de le ramener à lui, l'homme montre inévitablement son véritable état de perdition.

Ésaïe s'adresse à un peuple qui s'approche de Dieu de sa bouche, qui l'honore de ses lèvres, mais dont le cœur est fort éloigné de lui (29:13). Le livre s'ouvre par des reproches sévères. « À quoi me sert la multitude de vos sacrifices ? dit l'Éternel. Je suis rassasié d'holocaustes de béliers, et de la graisse de bêtes grasses ; et je ne prends pas plaisir au sang des taureaux, et des agneaux, et des boucs » (És. 1:11 ; voir aussi les versets suivants). L'Éternel est las de supporter les actes extérieurs d'une religion — convocations, fêtes solennelles, offrandes, encens, prières. Il veut la réalité : « Lavez-vous, purifiez-vous ; ôtez de devant mes yeux le mal de vos actions ; cessez de mal faire, apprenez à bien faire » (v. 16, 17).

Mais même dans cette situation extrême de dépravation religieuse, Dieu offre encore son salut et sa grâce : « Venez, et plaidons ensemble, dit l'Éternel : Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme l'écarlate, ils seront comme la laine » (v. 18).

5 **... et à celle de Jérémie (Jér. 7)**

Une bonne centaine d'années plus tard, juste avant la destruction de Jérusalem par le roi de Babylone, l'Éternel affirme encore une fois, par la bouche de Jérémie, l'inutilité des sacrifices. « Car je n'ai point parlé avec vos pères, et je ne leur ai point commandé touchant des holocaustes et des sacrifices, au jour que je les fis sortir du pays d'Égypte. Mais je leur ai commandé ceci, disant : Écoutez ma voix, et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple ; et marchez dans toute la voie que je vous commande, afin que vous vous trouviez bien » (v. 22, 23). Dieu demande à son peuple qu'il l'écoute et qu'il marche selon ses commandements. C'est ainsi qu'il pourra le bénir.

6 **Une première conclusion (Michée 6:6-8)**

« Avec quoi m'approcherai-je de l'Éternel, m'inclinerai-je devant le Dieu d'en haut ? M'approcherai-je de lui avec des holocaustes, avec des veaux âgés d'un an ? L'Éternel prendra-t-il plaisir à des milliers de béliers, à des myriades de torrents d'huile ? » (v. 6, 7). Dans la ligne des passages considérés plus haut, le prophète Michée confirme que les sacrifices d'animaux, ou d'autres prescriptions cérémonielles de la loi, ne peuvent pas satisfaire Dieu.

« Donnerai-je mon premier-né pour ma transgression, le fruit de mon ventre pour le péché de mon âme ? » (v. 7). Le prophète évoque une expiation des péchés commis, mais ni des animaux ni même l'être le plus cher que nous possédons ne peut être sacrifié à notre place. Le vrai substitut — Christ, dont tous les sacrifices sont l'image — n'est pas encore révélé ici. Nous sommes sur le terrain de l'Ancien Testament.

« Il t'a déclaré, ô homme, ce qui est bon. Et qu'est-ce que l'Éternel recherche de ta part, sinon que tu fasses ce qui est droit, que tu aimes la bonté, et que tu marches humblement avec ton Dieu ? » (v. 8). C'est un verset remarquable, qui résume en trois points ce que Dieu demande à l'homme : la droiture, la bonté, et une marche avec lui dans le respect de son autorité. Si l'on examine les divers commandements et prescriptions de la loi, on peut constater qu'un grand nombre d'entre eux découlent de ces trois principes de base. C'est en quelque sorte l'essence morale de la loi.

Le prophète nous amène donc à constater encore une fois — ce qui est valable pour tous les temps — que Dieu ne se contente pas de formes religieuses extérieures ou de cérémonies, mais qu'il veut la réalité, celle du cœur et des actes.

7 **Un seul sacrifice, suffisant et parfait**

« Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures » (1 Cor. 15:3). « Maintenant, en la consommation (ou à l'achèvement) des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice » (Héb. 9:26).

L'épître aux Hébreux nous dit que la loi avait « l'ombre des biens à venir » (10:1). Ce chapitre 10 mentionne les sacrifices qui avaient lieu une fois par année en Israël, au « jour des propitiations », le dixième jour du septième mois (Lév. 16). Ils constituaient la base de la relation du peuple avec l'Éternel, et sont à distinguer de ceux que devait offrir l'homme qui avait péché (Lév. 4 et 5). Mais ces sacrifices qui devaient être répétés chaque année étaient en fait « un acte mémoratif de péchés » (Héb. 10:3). Ils ne pouvaient pas « rendre parfaits ceux qui s'approchent » de Dieu (v. 1). « Car il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés » (v. 4).

Alors, l'auteur cite un passage du Psaume 40, et même de façon répétée et insistante, en montrant qu'il s'applique en fait à la venue de Christ ici-bas. « C'est pourquoi, en entrant dans le monde, il dit : Tu n'as pas voulu de sacrifice ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps. Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes ni aux sacrifices pour le péché ; alors j'ai dit : Voici, je viens, — il est écrit de moi dans le rouleau du livre — pour faire, ô Dieu, ta volonté... C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » (v. 5-10). « Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (v. 14).

Ces versets placent devant nous l'immense changement amené par la venue de Christ dans le monde. Sous une forme très condensée, l'auteur décrit ainsi ce que Dieu a opéré : « Il ôte le premier afin d'établir le second » (v. 9).

8 **Résumé et conclusion**

Par plusieurs passages de l'Ancien Testament, nous avons appris qu'un culte fait d'actes visibles n'a pas de valeur aux yeux de Dieu s'il ne correspond pas à ce qu'il y a dans le cœur de ceux qui s'approchent de lui.

Quant aux péchés de l'homme, la justice de Dieu ne peut être satisfaite que par la mort d'une victime expiatoire. Les animaux offerts autrefois avaient provisoirement cette valeur parce qu'ils préfiguraient le sacrifice unique de Christ qui « s'est offert lui-même à Dieu sans tache » (Héb. 9:14).

Les péchés nécessitent aussi, aujourd'hui comme autrefois, une sincère confession à Dieu. Le sacrifice parfait de Christ, dont la valeur est infinie, ne nous dispense pas de reconnaître humblement nos fautes devant Dieu. C'est ainsi seulement que nous pouvons réaliser la communion avec lui. Que la conscience du prix que Jésus a payé pour expier nos péchés nous rende sérieux à l'égard de tout manquement !

Il demeure vrai dans tous les temps que Dieu attend des siens qu'ils « fassent ce qui est droit », qu'ils « aiment la bonté », et qu'ils « marchent humblement avec lui » — pour reprendre les expressions du prophète Michée. Par notre propre force, nous en sommes absolument incapables. Mais nous avons aujourd'hui des ressources que les Israélites ne connaissaient pas, sinon comme une espérance de ce qu'amènerait le Messie : un cœur nouveau (Ézécl. 36:26) et la loi de Dieu écrite dans leur cœur (Jér. 31:33 ; Hébr. 10:16). Nous possédons une vie nouvelle (Jean 5:24), une nature nouvelle qui aime faire la volonté de Dieu (1 Jean 5:3). Il y a en nous le Saint Esprit, dont la puissance nous conduit, si nous marchons près de Dieu, à faire ce qui lui plaît — « afin que la juste exigence de la loi soit accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit » (Rom. 8:4).

D'où viennent les différences d'opinions qui existent parmi les chrétiens ? Par Auteur Inconnu

ME 1874 p. 261

Tables des matières

- 1 L'Unité que Dieu désire
- 2 La réalisation de l'unité
- 3 La crainte de Dieu
- 4 Pourquoi les divergences d'opinion ?
 - 4.1 L'ignorance
 - 4.2 Se contenter de rudiments
 - 4.3 Les préjugés et la tradition
 - 4.4 La logique terrestre
 - 4.5 L'idolâtrie
 - 4.6 Les opinions humaines

1 L'Unité que Dieu désire

La première demande que, dans sa prière, le Seigneur adressa à son Père pour ses disciples sur la terre, c'est qu'ils fussent un, comme Lui et le Père sont un ; et plus loin, en parlant de ceux qui viendraient à croire en Lui par leur parole, il dit : « Afin que, tous, ils soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous » (Voyez Jean 17:11:21). Cette unité que Jésus demandait, et qu'Il exprime selon la perfection de Ses propres pensées, ne procède pas d'arrangements humains, ou de l'effort de l'homme, mais elle est selon la puissance divine. Un seul et même Esprit divin en est la source et le lien. Par cet Esprit, pour autant qu'ils en étaient remplis, la pensée, le but, la vie, l'existence morale tout entière de tous les saints, dans la communion du Père et du Fils, étaient un ; — et rien ne pouvait être un témoignage plus puissant dans le monde, qu'une pareille unité. C'est pourquoi le Seigneur ajoute encore : « Afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé ». Qu'est-ce qui pouvait en effet davantage arrêter l'attention des hommes en général, et tendre à les convaincre, que ce fait nouveau, inouï sur la terre, que tous ceux qui croyaient en Christ étaient un cœur et une âme, et persévéraient dans une même pensée et un même jugement ? Il ne pouvait pas y avoir de témoignage plus évident qu'une même vie animait toutes ces âmes, qu'un seul et même Dieu les gouvernait et les dirigeait, et que les sentiments particuliers et l'égoïsme qui divise, avaient cédé la place à un seul et même objet qui unissait tous les cœurs dans une seule sainte et grande pensée, la pensée de Dieu. En Dieu, en effet, je n'ai pas besoin de le dire, il n'y a qu'une seule et même pensée ; et si parmi les hommes il y a sur quelque point que ce soit, une différence d'opinion, cela ne peut venir que de ce que l'un ou l'autre de ceux qui diffèrent, ou souvent tous les deux, sont dans l'ignorance de la pensée de Dieu, ou ont perdu cette pensée. C'est donc toujours une chose très sérieuse que de différer de sentiment avec un autre chrétien ; car de deux choses l'une, ou bien c'est moi, en pareil cas, qui affirme et soutiens ce qui n'est pas de Dieu, ou bien c'est mon frère. Nous ne devrions jamais accepter de différer de sentiment, quoique nous puissions devoir user de support pour des différences de jugement.

2 La réalisation de l'unité

Une fois qu'on a reconnu que c'est notre vieille nature qui entrave chez nous la perception de la pensée de Dieu et qui est l'obstacle à sa vraie et simple réception en nous, on ne peut que sentir combien il est important que nous nous tenions constamment dans la présence du Seigneur, pour que Lui nous enseigne, et nous communique Ses pensées, et que, ne nous laissant pas être des auditeurs oublieux, Il nous apprenne à mettre en pratique la Parole. Nous ne pouvons être, comme la prière même du Seigneur nous le montre (comp. 1 Jean 4:5-6 ; 5:19), que « du monde », ou « du Père ». Si nous sommes « du Père » nos pensées à tous, ayant leur source en Lui, seront, pour autant, nécessairement en harmonie. Il ne devrait pas y avoir, par conséquent, de différences de vues ou de sentiment entre nous et nos frères. Quelques-uns, sans doute, pourraient voir plus, ou plus clairement que d'autres, mais tous verraient le même objet ; les uns, qui auraient la vue plus courte et qui ne verraient que le tronc et les premières branches de l'arbre, et les autres, qui verraient plus loin jusque dans les hauts rameaux, et qui discerneraient la merveilleuse structure et l'agencement du branchage, ne verraient qu'un seul et même arbre. Il y aurait toujours en commun entre tous, « les choses auxquelles nous sommes parvenus » (Phil. 3:15-16) ; et puis, ce que l'un ou l'autre verrait de plus, ne serait jamais en contradiction avec ce qui est clair pour tous, ces exhortations de l'apôtre étant d'ailleurs toujours de saison : « Nous, les forts, nous devons supporter les infirmités des faibles... et non pas nous plaire à nous-mêmes » ; et : « Tous, les uns à l'égard des autres, soyons revêtus d'humilité, »... « nous supportant l'un l'autre, et nous pardonnant les uns aux autres ». Si nous ne laissons pas libre cours à notre propre jugement et si nos cœurs étaient comme des tables où on n'a jamais écrit ni ne laissera jamais écrire que la parole de Dieu, nous ne pourrions avoir d'autre pensée que la pensée du Seigneur, cette pensée que les Écritures ont pour but et pour fin de nous communiquer. Les Écritures, en effet, ne nous donnent pas seulement de la lumière sur certains points, ou sur certaines choses, mais elles nous révèlent la pensée de Dieu au sujet de toutes choses. Vous n'apprendrez jamais la pensée du Seigneur par l'étude d'un certain nombre de sujets particuliers, quel que soit d'ailleurs l'intérêt qu'ils puissent présenter ; il faut que vous recherchiez Christ dans les Écritures et le

rapport des choses avec Christ ; il faut que vous étudiez les Écritures comme la révélation de Dieu, et ainsi, à mesure que vous boirez à cette source, l'Esprit de Dieu vous fera connaître Christ, et vous fera envisager toutes choses comme Dieu les voit. La beauté et les détails particuliers de telle ou telle pierre d'un édifice ne seront jamais véritablement compris, si nous n'avons pas appris à connaître d'abord la grande pensée et l'intention de l'architecte qui en a conçu le plan.

3 La crainte de Dieu

Ici, avant de signaler quelques-unes des causes de nos différences de sentiment, je désire rappeler que le grand principe de toute vraie connaissance c'est la crainte de Dieu (Voyez Prov. 1:7). C'est le privilège des pauvres en esprit, qui sentent leur ignorance et leur dénuement, de recevoir l'enseignement de Dieu, et de marcher, appuyés sur Lui et sur sa Parole, dans le chemin de sainteté que Christ a tracé, et où, après que Lui a tout surmonté, nous sommes appelés à Le suivre dans cette obéissance filiale qu'Il appelle son joug, là où, à travers toutes les difficultés, Il nous fera trouver le repos de nos âmes et la jouissance de la bienheureuse communion des saints sous le regard de notre Dieu et Père.

4 Pourquoi les divergences d'opinion ?

Mais nous suivons souvent un autre chemin ; et c'est pourquoi il y a, au milieu de nous, de si grandes et si nombreuses différences de sentiments et d'opinions. Que peut-il cependant y avoir de plus humiliant pour nous tous que ces divergences ? Quoi de plus triste que de voir les membres d'un seul et même corps, baptisés d'un seul Esprit, confesser et soutenir souvent de toutes leurs forces, et par tous les moyens qui sont à leur disposition, des opinions directement en opposition les unes avec les autres. C'est pourtant là le spectacle que la chrétienté nous présente.

Il vaut bien la peine de rechercher d'où vient ce désordre, et de passer en revue très succinctement quelques-unes des principales causes de ces humiliantes différences de pensée qui existent parmi nous.

4.1 L'ignorance

En première ligne il faut placer l'ignorance. Plusieurs connaissent si peu les Écritures qu'ils sont incapables de discerner ou de recevoir ce que d'autres ont saisi comme clairement et positivement révélé de Dieu. Que d'hommes sont, aujourd'hui, dans le christianisme comme Nicodème auquel le Seigneur devait dire : « Tu es le docteur d'Israël, et tu ne connais pas ces choses ? ». D'autres, hélas ! ressemblent fort à ces disciples que Paul trouva à Éphèse, qui n'avaient pas même ouï dire « si l'Esprit saint était ». D'autres sont semblables à Thomas quand il disait : « Nous ne savons où tu vas, comment pouvons-nous en savoir le chemin ? ». Ce n'est pas, toutefois, l'ignorance elle-même qui est la grande difficulté, car là où il y a simplement ignorance, l'œil étant net, Dieu, dans sa bonté, donne de la lumière d'une manière ou d'une autre. Celui qui est simplement ignorant, a toujours le désir de connaître davantage ; et là où une âme, avec le sentiment de sa faiblesse, recherche ainsi Dieu et Sa volonté, Dieu, je le répète, supplée à l'ignorance et fournit de la lumière. « Si ton œil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière » ; « si quelqu'un veut faire Sa volonté, il connaîtra de la doctrine ; »... et encore : « Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons ce sentiment ; et si en quelque chose vous avez un autre sentiment, cela aussi Dieu vous le révélera » (Matt. 6:22-23 ; Jean 7:17 ; Phil. 3:15-16). Souvent, malheureusement, nous ne sommes pas simplement ignorants, et sans parler du cas où notre œil serait positivement méchant, nous ressemblons plutôt à ces Hébreux qui demeuraient à l'état de « petits enfants », et auxquels beaucoup de choses étaient difficiles à expliquer parce qu'ils étaient devenus paresseux à écouter, et que, par le fait de l'habitude, ils n'avaient pas, comme ils auraient dû, vu le temps, les sens exercés à discerner le bien et le mal (Voyez Hébr. 5:11-14 ; comp. Éph. 4:11-16). Combien de chrétiens sont dans ce cas, ignorants dans les choses même les plus élémentaires, ne sachant pas distinguer par exemple la dispensation mosaïque et l'état juif, d'avec l'économie de la grâce et l'état chrétien, et qui pensent que, parce qu'une chose a été établie une fois par Dieu pour Israël, son peuple terrestre, cette chose est nécessairement vraie encore aujourd'hui pour nous chrétiens qui formons l'Église de Dieu. Ils n'ont rien compris au contraste, que le Seigneur établit dans le discours sur la montagne, entre ce qui avait été dit aux anciens et ce que Lui disait ; ils oublient que, quand Ses disciples, les compagnons du Fils de l'homme rejeté, voulurent faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains comme avait fait Élie dans un cas analogue, Jésus les censure fortement et leur dit : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ». Ils prennent la défense de la guerre et prônent la gloire terrestre, parce que David fut un vaillant capitaine et un roi puissant, ne voyant pas que la réjection de Jésus, le Roi des rois, a pour toujours flétri la gloire de l'homme né d'Adam, et que la seule vraie grandeur sur la terre maintenant, est celle qui se trouve avec le Fils de l'homme rejeté, qui a souffert hors de la porte, et qui nous appelle à Le suivre hors du camp portant Son opprobre (Hébr. 13:12-14 ; comp. Luc 9:18-26 ; 22:24 et suivants).

4.2 Se contenter de rudiments

D'autres, qui ont trouvé le pardon de leurs péchés par le sang de la croix, semblent regarder comme superflu de s'enquérir davantage de la vérité. Si on leur parle du péché lui-même, et d'être « mort au péché », et « vivant à Dieu en Jésus Christ », de tout ce que Paul expose si soigneusement à partir du vers. 12 du chap. 5, jusqu'à la fin du chap. 8 de l'épître aux Romains, on voit que ce sujet, si important pour l'affranchissement de l'âme, leur est comme une terre inconnue sur laquelle ils ne se sont jamais aventurés. Ils n'ont jamais envisagé non plus le salut qui est en Christ autrement que comme un remède divin à leur état de péché et de misère, et ils n'ont jamais su recevoir l'enseignement de l'épître aux Éphésiens qui nous initie aux conseils que Dieu avait par devers Lui dès avant la fondation du monde, et en vertu desquels, par l'opération de la puissance de sa force, l'Église, unie à Christ son Chef, assise dans les lieux célestes en Lui, dira dans tous les siècles à venir les immenses richesses de Sa grâce par Sa bonté pour nous en Jésus Christ. Ils ne comprennent pas que nous ne sommes pas seulement des sauvés, comme il y en a eu de tout temps par la grâce de Dieu, mais qu'à la suite de la réjection de Christ, Dieu a établi sur la terre une chose absolument nouvelle, savoir l'Église dont nous sommes les membres, l'Église placée sur la terre pour être la lettre de Christ connue et lue de tous les hommes, l'Église qui est caractéristiquement céleste, en contraste avec Israël, le peuple terrestre. Est-il besoin de dire, sans parler d'autres sujets tels que la venue du Consolateur, ou la bienheureuse seconde venue de Christ et son apparition en gloire, quelle séparation de pensée et de conduite pratique, l'ignorance, sur de pareils points, établit parmi les chrétiens, et combien elle affecte leur témoignage ?

4.3 Les préjugés et la tradition

Une seconde cause vient se joindre à l'ignorance pour établir et maintenir entre les saints cette diversité de vues dont nous parlons ; je veux parler des préjugés. Les disciples étaient ignorants à beaucoup d'égards, Marie Magdeleine aussi était bien ignorante ; mais chez nous l'ignorance est souvent devenue tradition ou préjugé, et les divergences d'opinions en ont reçu une nouvelle force. Les préjugés ont leur source dans une certaine éducation liée à un système religieux ; et plus la forme extérieure de cette religion se rapproche de la vérité, plus le préjugé s'enracine, prend de la puissance, et fausse la conscience et le jugement. C'est une chose d'une immense importance que la conscience s'affranchisse de tout préjugé et de toute tradition religieuse, de tout ce qui n'est qu'opinion ou commandement d'hommes. Les Juifs étaient aveuglés par le préjugé, et asservis à la religion des pères, de sorte qu'ils renversaient le

commandement de Dieu à cause de leur tradition, et qu'ils pensaient rendre service à Dieu en tuant les disciples de Christ. « Ils avaient du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance » (Rom. 10:2). L'homme tient naturellement aux détails de la religion, quelle qu'elle soit d'ailleurs, dans laquelle il a été élevé ; il tient à tout ce qui, sous une forme ou sous une autre, a pris autorité sur sa conscience ; et il se sert même très volontiers de quelque passage des Écritures, mal interprété, pour placer, s'il le pouvait, la sanction de Dieu sur ce à quoi Dieu n'a jamais pensé et qu'Il n'a jamais ordonné. Si Dieu a mis fin au judaïsme maintenant, les préjugés et la pensée de la religion des pères ne se sont pas éteints pourtant : la loi comme règle de vie, les deux institutions du baptême et de la cène du Seigneur sous différents modes d'administration, le ministère, et mille autres sujets, lui ont servi d'aliment. Le préjugé juge toutes choses, même la Parole de Dieu, à la lumière du dogme religieux qui gouverne la conscience ; et il n'y a d'autre moyen d'en être délivré que la mort qui est la fin du vieil homme. C'est ainsi que l'apôtre Paul, un homme à préjugé, s'il y en eut, — plus zélé qu'aucun autre pour la tradition de ses pères, lui qui avait vécu comme pharisien dans la secte la plus étroite du culte judaïque, fut désigné et appelé par Dieu pour être le témoin, en puissance divine, d'une supériorité complète sur tous les préjugés.

4.4 La logique terrestre

Une troisième cause de nos diversités d'opinions, c'est notre préoccupation de l'utilité ou des conséquences d'une chose, envisagée d'en bas, au point de vue des hommes. Cette fâcheuse disposition se rencontre souvent là où il n'y a ni ignorance ni préjugé, et elle tient à ce qu'on regarde aux choses en rapport avec l'homme, et non en rapport avec Dieu. Ainsi Jacques, en vue de l'effet qu'il en attendait, induisit Paul à montrer son zèle pour la loi (Actes 21) ; mais il fut entièrement confondu dans son attente. On appelle utile ce qui tient compte de certains besoins, et paraît fait pour y répondre. On met en avant certains devoirs ou prétendus devoirs, pour justifier une marche au sujet de laquelle on n'a jamais consulté la pensée ou le bon plaisir du Seigneur. Marthe tomba dans une erreur de ce genre ; car quelque bien et bon que fût assurément en son lieu et place le service qui l'absorbait, elle eût été conduite dans une autre direction si, au lieu de consulter son propre cœur, elle s'était enquis de la pensée du Seigneur. Il dut ainsi y avoir entre elle et Marie, que la parole de Jésus tenait aux pieds du Sauveur, une grande divergence de manière de voir, et peu de communion. Plus une chose paraît utile et convenable, plus il est difficile d'y renoncer pour l'amour de la Parole de Dieu. Qu'est-ce qui est plus naturel, et peut paraître plus convenable, que le désir de David, établi dans sa propre maison de cèdres, de bâtir une maison pour le Seigneur ? Mais quoique la pensée de son cœur fût bonne, et qu'il fût bien qu'il l'ait eue, le Seigneur avait une autre pensée : c'est Lui qui voulait bâtir une maison à David et affermir son trône à jamais (voyez 1 Chr. 17). Il est aussi difficile d'amener un accord entre l'homme qui est préoccupé des conséquences et de ce qu'il estime utile, et l'homme de foi qui est conduit simplement par la Parole de Dieu, que de faire voir à un homme qui regarde à droite, ce qu'on ne peut apercevoir qu'en regardant à gauche. L'homme préoccupé de ce qui est utile, raisonne toujours bien, et a toujours une foule d'excellents arguments à mettre en avant pour justifier sa manière de voir et son faire. L'homme de foi compte sur Dieu et attend de Dieu Sa direction ; il prête l'oreille à Sa parole et s'applique avec patience à accomplir Sa volonté, se souvenant qu'obéissance vaut mieux que sacrifice (1 Sam. 15:22) et que Celui sur les pas duquel il marche a exprimé toute Sa vie en une seule parole : « Voici je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Héb. 10:5-8 ; comp. Phil. 2). Entre ces deux hommes il n'y a pas d'unité de jugement possible.

4.5 L'idolâtrie

L'amour du Mammon de ce siècle, lui aussi, est une des grandes causes qui nous empêchent de voir clair et de juger sciemment, selon Dieu : on convoite, on cherche quelque chose pour sa propre satisfaction ; il y a une idole dans le cœur, et toute vérité est mise à profit pour la justifier, ou réduite, afin de l'épargner. Nous lisons dans Ézéchiel : « Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Quiconque, de la maison d'Israël, aura élevé ses idoles dans son cœur et aura placé devant sa face la pierre d'achoppement de son iniquité, et viendra vers le prophète, — moi, l'Éternel, je lui répondrai selon ceci, selon la multitude de ses idoles » (Ézé. 14:4). Si je viens à la lumière et que je me place simplement devant la Parole de Dieu, je découvrirai toujours que ce qui m'entrave le plus, c'est ce que la Parole reprend le plus ; mais si je crains la lumière, voulant à tout prix sauver mon idole, quelle qu'elle soit, celle-ci limitera toujours l'action de la Parole, et cette limitation s'étendra à tous les sujets qui m'occuperont dans cette Parole. N'avez-vous pas remarqué combien différemment et plus courageusement, quand nous avons renoncé à la poursuite de quelque convoitise, nous insistons sur un passage qui nous restait toujours obscur, ou que nous mutilions auparavant ? L'homme qui nourrit quelque idole, ne diffère pas seulement de celui qui confesse fidèlement la pleine vérité, mais encore il le craint, comme firent les Galates et tous ceux qui étaient en Asie, qui abandonnèrent Paul. La Parole de Dieu a toujours une double action, l'une qui est d'approfondir dans l'âme, la vérité que nous avons réellement et simplement reçue, l'autre qui est de mettre en évidence et de juger, soit l'action, soit la tendance de la chair en nous ; et, quand le cœur est simple, il aime l'une et l'autre de ces deux opérations. Il est ainsi initié à la pensée du Seigneur. Et tous ceux qui sont tels, ne peuvent avoir qu'une seule et même pensée, et un seul et même jugement. Que le Seigneur exerce donc nos cœurs et nos consciences en sorte que nous n'y abritions pas quelque chose qui soit un obstacle à l'unité de pensée, de sentiment et de jugement qui doit régner au milieu de Ses saints pour la gloire de Son nom.

4.6 Les opinions humaines

Il y a encore une autre cause de nos différences de vues et de sentiment que je voudrais signaler ici en terminant : On dit que ces différences, ne portant que sur des points secondaires, n'ont pas l'importance qu'on veut leur donner, et que la Parole de Dieu elle-même, dans les choses qui ne sont pas essentielles au salut, est sinon obscure, tout au moins peu claire et insuffisante, là où il s'agit des détails de la vie pratique d'une personne ou d'une assemblée. À l'appui de cette thèse on cite des noms d'hommes éminents qui ont professé, ou qui professent des opinions diamétralement opposées ; on fait valoir leur piété, leur dévouement, la droiture de leur caractère, leur capacité, leurs savantes études, et tout cela pour faire disparaître la vérité de Dieu, la fermeté et la pleine suffisance des Écritures, sous le voile de la faiblesse de l'homme et de ce qui n'est qu'opinions d'hommes. Sans doute l'homme est un être faible, exposé à subir toutes sortes d'influences et à mêler sa faiblesse et l'erreur à ce qu'il saisit de la vérité. Mais, quel bonheur, il n'y a pas seulement des opinions d'hommes, mais il y a la vérité de Dieu elle-même, cette parole dont Jésus disait : « Si vous persévérez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira ! ». Quel repos pour l'âme ! Quelle lumière au milieu des ténèbres de ce monde, de la fragilité et de l'instabilité des pensées des hommes ! Quelle épée, pour atteindre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, pour discerner les pensées et les intentions du cœur ! Dieu a donné une révélation, sa bonté a conservé pour nous ces « Saintes lettres », « qui peuvent rendre sages à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus » ; il nous a conservé ces « Écritures » dont l'apôtre dit, après avoir parlé de ce qui concernait le salut : « Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 3:14-17). N'est-ce pas encore à Dieu et à ces mêmes Écritures que le même apôtre, en vue des dangers qui devaient assaillir l'Église, remet les saints ? — « Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce qui a la puissance de vous édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés » (Act. 20:32). — Paul avait un grand combat pour les saints, tous ceux même qui n'avaient pas vu son visage en la chair,

afin que leurs cœurs fussent consolés, « étant unis ensemble dans l'amour et pour toutes les richesses de la pleine certitude d'intelligence, pour la connaissance du mystère de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » (Col. 2:1-4). Il y a en réserve auprès de Dieu, nous le voyons, pour ceux qui Le recherchent et qui tremblent à Sa parole, « une pleine certitude d'intelligence », comme ailleurs il nous est parlé « d'une pleine assurance de foi » et d'une « pleine assurance d'espérance » (Héb. 10:22 ; 11:11). « Il est écrit » demeure toujours la ressource et la sauvegarde du fidèle ; il sera toujours vrai que, « Si quelqu'un m'aime », comme dit le Seigneur, « il gardera ma parole » ; et, dans notre faiblesse qu'il connaît, Lui-même nous encourage, nous disant : « Tu as peu de force, et tu as gardé ma parole... tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (Apoc. 3:8-11). Ne soyons donc pas comme ceux qui n'ont point d'oreilles pour entendre, ni de cœur pour comprendre, et souvenons-nous de cette joie que l'apôtre voulait avoir dans les Philippiens, en les voyant remplis d'une même pensée, ayant un même amour, un même sentiment, pensant à une seule et même chose, — toujours obéissants, pour être sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse « parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie... » (Phil. 2).

Les Écoles de prophètes : Dons de l'Esprit ou accréditations humaines par J.L. Harris

Bibliquest

Dons de l'Esprit ou accréditations humaines : Plusieurs prophètes paraissent avoir enseigné des jeunes gens dans des écoles de prophètes. Il peut en être sorti du bien, mais c'est de là qu'est sortie une classe du peuple qui a dégénéré dans les nombreux faux prophètes. Aujourd'hui, donner du poids à l'accréditation de ceux issus de telles écoles, et méconnaître l'Esprit, Son action et Sa puissance, cela conduit à l'apostasie.

Bible Treasury, vol. 16 p.19 et 38. Février-mars 1886

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 De la sacrificature à l'établissement d'un prophète
- 2 Origine des écoles de prophètes
- 3 Pérennisation des écoles de prophètes
- 4 Dérives des écoles de prophètes
- 5 Les faux prophètes
 - 5.1 Leur état
 - 5.2 Aggravation de leur état
 - 5.3 Leur influence
 - 5.4 Les faux prophètes selon Jérémie
 - 5.5 Les faux prophètes selon Ézéchiël
- 6 Nouveau Testament : les faux docteurs
 - 6.1 Constat de leur existence
 - 6.2 Comment ils se sont introduits
 - 6.3 Comment leur échapper
- 7 Trois ressources : l'Esprit, la Parole, le ministère comme don de grâce de Christ
- 8 D'où proviennent les ministères ?
- 9 Les ministères : donnés de Dieu ou remplacés par une accréditation humaine ?
- 10 Comment recevoir la qualification adéquate pour un ministère
- 11 Conséquences fâcheuses du rejet de la seigneurie de Christ et de la souveraineté du Saint Esprit
- 12 La puissance dans la dispensation actuelle. L'apostasie renie la puissance de la piété en en gardant la forme
- 13 Reconnaître les accréditations humaines conduit à l'apostasie
- 14 Que l'Esprit soit manifesté dans l'assemblée dans tous Ses dons variés

1 De la sacrificature à l'établissement d'un prophète

Ce fut lors de la faillite de la loi (Ex.32), que la valeur de la sacrificature comme ordonnée de Dieu devint connue en Israël ; mais aux jours d'Éli, la sacrificature elle-même devint corrompue, — les fils du sacrificateur, eux-mêmes sacrificateurs, étaient les premiers dans les pratiques les plus scélérates. Ils opprimaient le peuple par leurs exactions, et les hommes « méprisaient l'offrande l'Éternel, c'est pourquoi le péché de ces jeunes hommes fut très grand devant l'Éternel » (1 Sam. 2:17). Les faibles remontrances d'Éli n'étaient pas la réprimande tranchante que les circonstances exigeaient. Et avertissement solennel : il est donné à Éli en personne, celui qui était par-dessus tout responsable de maintenir l'honneur de Dieu dans la sacrificature, d'apprendre le fardeau pénible qui allait atteindre toute sa famille ; en même temps, il lui est fait savoir ceci : bien que l'homme ait profané les ordonnances de Dieu dans la sacrificature, et qu'à cause de cela, Dieu allait mettre de côté l'ordre qu'Il avait Lui-même établi, pourtant Il dit : « Et je me susciterai un sacrificateur fidèle : il fera selon ce qui est dans mon cœur et dans mon âme, et je lui bâtirai une maison stable, et il marchera toujours devant mon oint » (1 Sam. 2:35). Qu'il est rafraîchissant pour l'âme lassée de voir ainsi constamment la miséricorde se glorifier vis-à-vis du jugement (Jacq. 2:13), et la certitude que tout ce qui avait failli dans la responsabilité de l'homme serait établi dans les mains de Celui qui seul est « le témoin fidèle et véritable ». Alors Dieu suscita en Samuel un témoin très net de la faillite de la sacrificature, et c'est alors qu'on a pu dire que le ministère des prophètes commença (Actes 3:24). Depuis ce moment-là le cœur de la foi se tourna du sacrificateur vers le prophète, et celui-ci fut soutenu non pas par ce qui existait, mais par la perspective qui était devant. La chose annoncée par Samuel fut l'exécution d'une vengeance sommaire sur la maison d'Éli, « parce que ses fils se sont avilis et qu'il ne les a pas retenus » (1 Sam. 3:13). Désormais Israël était soutenu par une énergie extraordinaire de la part de Dieu dans la personne de Son prophète. Il offrit des sacrifices et il jugea, prenant pour ainsi dire la place à la fois de Moïse et d'Aaron. « Et tout Israël, depuis Dan jusqu'à Beër-Shéba, sut que Samuel était établi prophète de l'Éternel » (1 Sam. 3:20).

2 Origine des écoles de prophètes

Dans tout ceci, nous trouvons Dieu en train d'enseigner à Israël que la seule puissance pour rester debout se trouvait dans cette énergie qui provenait immédiatement de Lui. Samuel dressa la pierre d'Ében-Ézer ; mais ils ne comprirent pas sa signification, et pensèrent vainement qu'ils pourraient subsister par leur propre force avec d'autres dispositions, et ils demandèrent un roi. Le prophète de Dieu était ainsi mis de côté, tandis que la sacrificature avait été corrompue, et le résultat final était le même, à savoir de montrer qu'il n'y avait qu'un seul prophète parfait (Deut. 18), qu'un seul sacrificateur fidèle, et qu'un seul roi juste. Or nous ne trouvons pas seulement l'obstination du peuple à rejeter Dieu en rejetant Son prophète (1 Sam. 8:7), mais leur consentement à avoir le ministère

des prophètes en même temps qu'un roi. C'était une bénédiction trop précieuse pour s'en passer ; et par suite, tout au long de l'histoire des rois de Juda et d'Israël, nous trouvons cette classe d'hommes connus sous le nom de « fils des prophètes » ou de « prophètes », distincts de ceux suscités par Dieu Lui-même. Parmi eux il y en eut beaucoup que Dieu reconnut et utilisa, mais sur le tard ils devinrent les grands instruments pour fomenter la rébellion contre Dieu et provoquer le rejet de Sa parole. Nous ne sommes pas en mesure de déterminer selon l'Écriture l'origine de cette classe si visible dans les derniers temps. Mais sans doute elle commença au départ sur une base de piété et de crainte de Dieu. Aux jours de Samuel, ceux qui craignaient Dieu regardaient davantage à Samuel qu'à Saül ; et nous trouvons un groupe rassemblé autour du voyant âgé, soit qu'ils fussent placés là par leurs parents pour être instruits, soit qu'ils fussent conduits eux-mêmes par la crainte de Dieu, et ce groupe est positivement qualifié de prophètes : « Et Saül envoya des messagers pour prendre David ; et ils virent une assemblée de prophètes qui prophétisaient, et Samuel se tenait là, les présidant. Et l'Esprit de Dieu vint sur les messagers de Saül, et eux aussi ils prophétisèrent » (1 Sam. 19:20). C'est à partir de là que le terme « école de prophètes » semble s'être généralisé. Il semble clair qu'il y eut des institutions ayant ce caractère, mais la question est de savoir si elles avaient une origine divine ou humaine ? Nous n'avons pas d'autorité scripturaire pour croire qu'elles étaient de Dieu, mais il est tout à fait probable que ces hommes de Dieu, Samuel, Élie et Élisée, aient été heureux de s'adonner à l'instruction des jeunes qui leur étaient confiés, leur enseignant les choses que Dieu leur avait révélées, et les amenant à révéler Dieu dans tout ce qu'Il avait institué. Dieu était maintenant avec le prophète, et non plus avec le sacrificateur, et c'est pourquoi la vraie piété ne pouvait être assurée que par le moyen du prophète. Il apparaît aussi que ces jeunes gens étaient utilisés par les prophètes qui furent suscités par l'énergie spéciale de l'Esprit de Dieu ; ils étaient utilisés pour toute sorte de services ou de missions pour lesquels il plaisait aux prophètes de les envoyer. Nous lisons ainsi : « Élisée, le prophète, appela un des fils des prophètes, et lui dit : Ceins tes reins, et prends cette fiole d'huile en ta main, et va-t'en à Ramoth de Galaad. Et entre là, et vois-y Jéhu, fils de Josaphat, fils de Nimshi ; et tu entreras, et tu le feras lever du milieu de ses frères, et tu le mèneras dans une chambre intérieure. Et tu prendras la fiole d'huile, et tu la verseras sur sa tête, et tu diras : Ainsi dit l'Éternel : Je t'oins roi sur Israël. Et tu ouvriras la porte, et tu t'enfuiras, et tu n'attendras pas. Et le jeune homme, le jeune prophète, s'en alla à Ramoth de Galaad » (2 Rois 9:1-4).

3 Pérennisation des écoles de prophètes

Il n'est guère douteux que des jeunes gens ainsi éduqués acquéraient progressivement un caractère spécial, non pas selon l'énergie effective de l'Esprit de Dieu en eux, mais selon l'éducation reçue. Et bien que Dieu ait pu susciter d'entre eux des instruments propres à être employés à Son service, ce n'est pas pour autant qu'on pouvait voir là pour eux une formation officielle. L'influence qu'ils ont eue sur le peuple n'a pas été celle qui découlait directement de Dieu, mais celle découlant de ce que les hommes avaient institué pour perpétuer parmi eux une classe qui leur soit utile comme étant ceux qui exposaient la pensée de Dieu. Cela a été une manifestation de l'obstination de l'homme cherchant à pérenniser les bénédictions de Dieu par sa propre sagesse et sa propre prudence. Si Dieu donnait un prophète, l'homme désirait avoir cette bénédiction à sa manière, et en conséquence, il élaborait une institution pour fournir des prophètes. Dieu peut bénir une telle institution, et sans doute Il l'a fait sous les instructions de Samuel, d'Élie et d'Élisée, qui semblent avoir été considérés, chacun à leur époque, comme les chefs de ces institutions. C'est ainsi qu'Élie était considéré : « Et les fils des prophètes qui étaient à Béthel sortirent vers Élisée, et lui dirent : Sais-tu qu'aujourd'hui l'Éternel va enlever ton maître d'au-dessus de ta tête ? Et il dit : Je le sais, moi aussi ; taisez-vous. Et les fils des prophètes qui étaient à Jéricho s'approchèrent d'Élisée, et lui dirent : Sais-tu qu'aujourd'hui l'Éternel va enlever ton maître d'au-dessus de ta tête ? Et il dit : Je le sais, moi aussi ; taisez-vous. Et cinquante hommes d'entre les fils des prophètes allèrent et se tinrent vis-à-vis, à distance ; et eux deux se tinrent auprès du Jourdain. Et les fils des prophètes qui étaient à Jéricho, vis-à-vis, le virent, et ils dirent : L'esprit d'Élie repose sur Élisée » (2 Rois 2:3, 5, 7, 15).

4 Dérives des écoles de prophètes

Nous avons donc vu Samuel considéré de cette manière, et plus tard Élisée (2 Rois 9). Mais Dieu est un « Dieu jaloux » ; et dans cette affaire, Il est spécialement jaloux en ce qu'Il ne permet pas qu'aucune institution humaine prenne la place de Sa propre prérogative de grâce. Et Il n'appartenait à aucun de ces hommes de Dieu illustres de conférer à autrui l'énergie de l'Esprit, dans lequel seul ils pouvaient agir efficacement. Sans doute, ces écoles des prophètes étaient un moyen de répandre la crainte de Dieu et la connaissance de Dieu. Les lèvres du sacrificateur qui aurait dû garder la connaissance (Mal. 2:7) étaient devenues corrompues, et un témoignage était rendu contre eux par les prophètes. Mais quand l'esprit-maître de ces hommes de Dieu s'en fut allé avec eux [à leur mort], les institutions qu'ils avaient supervisées leur survécurent ; mais au lieu de prendre l'orientation pour laquelle la piété les avait mises en place, elles devinrent les plus grands moyens de produire la corruption et de favoriser l'apostasie. Ces institutions avaient le même pouvoir moral après la mort d'Élie et d'Élisée que lorsqu'elles étaient présidées par eux. Et ceux qui en étaient issus allèrent vers le peuple en revendiquant une autorité que l'usage avait rendue vénérable. Et ainsi, les moyens mêmes destinés à perpétuer les prophètes corrompirent cette ordonnance de Dieu [les prophètes], non pas qu'Il l'ait abandonnée, mais Il ne suscita plus Ses prophètes dans ces écoles, mais Il les suscita dans l'énergie de Son propre Esprit, et ces prophètes ainsi suscités eurent à prophétiser, non seulement contre les sacrificateurs, mais même contre « les prophètes d'Israël ». Et le vrai discernement consista alors à distinguer entre les prophètes de l'Éternel et ceux du peuple. Il ne semble pas qu'aucun des prophètes authentiques de l'Éternel ait été suscité du milieu de ces écoles (*). Mais à partir de là, il arriva que, au cours du temps, il y eut une classe reconnue de personnes, qu'on consultait dans des occasions spéciales et qui exerçait une influence morale immense, dont la valeur a dû dépendre de leur piété individuelle et de leur simple soumission à ce que Dieu avait révélé.

(*) Élisée peut sembler être une exception, mais il se tenait comme serviteur d'Élie, comme Guéhazi plus tard envers lui, pour verser de l'eau sur ses mains.

5 Les faux prophètes

5.1 Leur état

Or le poids de cette influence se tourna rapidement contre Dieu. Il était plus populaire de prophétiser des choses douces et des tromperies (És. 30:10), et rien n'est si cher au cœur humain que d'avoir l'approbation de Dieu sur ses propres convoitises (Jér. 23:17). D'où la popularité des prophètes qui disaient : « Ainsi dit l'Éternel » quand l'Éternel n'avait pas parlé. Il ne faut pas supposer que ces prophètes inventaient toujours des mensonges, mais ils corrompaient la parole de Dieu et la rendaient agréable au goût de l'homme (2 Cor. 2:17). Ils devaient imiter les vrais prophètes dans beaucoup de leurs expressions, et ne produire qu'après, leurs vaines spéculations.

« J'ai entendu ce que les prophètes disent, prophétisant le mensonge en mon nom, disant : J'ai eu un songe, j'ai eu un songe ! Jusques à quand [cela] sera-t-il dans le cœur des prophètes qui prophétisent le mensonge et qui sont des prophètes de la tromperie de leur cœur, qui pensent faire oublier mon nom à mon peuple par leurs songes que chacun raconte à son compagnon, comme leurs pères ont oublié mon nom pour Baal ? Que le prophète qui a un songe récite le songe, et que celui qui a ma parole énonce ma parole

en vérité. Qu'est-ce que la paille à côté du froment ? dit l'Éternel. Ma parole n'est-elle pas comme un feu, dit l'Éternel, et comme un marteau qui brise le roc ? C'est pourquoi, voici, dit l'Éternel, j'en veux aux prophètes qui volent mes paroles chacun à son prochain. Voici, dit l'Éternel, j'en veux aux prophètes qui usent de leur langue, et disent : Il dit. Voici, dit l'Éternel, j'en veux à ceux qui prophétisent des songes faux, et qui les récitent, et font errer mon peuple par leurs mensonges et par leurs vanteries ; et moi je ne les ai pas envoyés, et je ne leur ai pas donné de commandement ; et ils ne profiteront de rien à ce peuple, dit l'Éternel. Et si ce peuple, ou un prophète, ou un sacrificateur, t'interroge, disant : Quel est l'oracle de l'Éternel ? tu leur diras : Quel oracle ? Je vous abandonnerai, dit l'Éternel. Et quant au prophète, et au sacrificateur, et au peuple qui dit : Oracle de l'Éternel, — je punirai cet homme-là et sa maison » (Jér. 23:25-34). La misère et le malheur du peuple étaient qu'ils n'avaient pas la capacité de discerner entre les vrais prophètes de Dieu et les prophètes éduqués par l'homme.

5.2 Aggravation de leur état

L'homme avait pris à son propre compte l'ordonnance de Dieu : il avait une institution de son cru pour fournir ce que Dieu pouvait seul fournir efficacement. En conséquence, nous trouvons autant de témoignages contre les prophètes par les témoins spéciaux de Dieu au milieu de l'apostasie, que contre les sacrificateurs. Ils sont tous deux rangés dans la même classe. Mais les prophètes semblent avoir été plus actifs à promouvoir l'apostasie, et donc c'est le plus souvent à eux que s'adressaient les vrais prophètes de l'Éternel. Ce témoignage de l'Éternel contre les prophètes augmenta comme l'apostasie s'installait. Plus la ruine approchait (telle est la voie de Sa grâce), plus Il suscitait de témoignages à son sujet. Mais à mesure que Dieu multipliait Ses témoins, nous trouvons que les prophètes du peuple se multipliaient d'autant plus.

5.3 Leur influence

En 1 Rois 22, il est relaté un exemple précoce remarquable de l'influence que ces prophètes exerçaient. Nous trouvons Josaphat allié à Achab qui le persuade de monter contre Ramoth de Galaad. Et Josaphat dit au roi d'Israël : « Enquiers-toi aujourd'hui, je te prie, de la parole de l'Éternel. Et le roi d'Israël rassembla les prophètes, environ quatre cents hommes, et leur dit : Irai-je à la guerre contre Ramoth de Galaad, ou m'en abstiendrai-je ? Et ils dirent : Monte ; et le Seigneur la livrera en la main du roi. Et Josaphat dit : N'y a-t-il pas ici encore un prophète de l'Éternel, pour que nous nous enquérions auprès de lui ? Et le roi d'Israël dit à Josaphat : Il y a encore un homme, pour consulter l'Éternel par lui ; mais je le hais, car il ne prophétise pas du bien à mon égard, mais du mal ; c'est Michée, fils de Jimla ». Aussi Michée « vint vers le roi. Et le roi lui dit : Michée, irons-nous à la guerre à Ramoth de Galaad, ou nous en abstiendrons-nous ? » — Telle était la situation d'Israël selon le prophète : « un peuple rebelle, des fils menteurs, des fils qui ne veulent pas entendre la loi de l'Éternel ; qui disent aux voyants : Ne voyez pas, et à ceux qui ont des visions : N'ayez pas pour nous des visions de droiture ; dites-nous des choses douces, voyez des tromperies » (Ésaïe 30:9-10).

Mais c'est plus spécialement chez les prophètes contemporains de l'apostasie, que l'on trouve l'influence puissante exercée par ces prophètes : Jérémie à Jérusalem, et Ézéchiël au Kebar, l'un et l'autre trouvèrent en eux le plus grand obstacle à la réception effective de la parole de l'Éternel.

5.4 Les faux prophètes selon Jérémie

Dans Jérémie, nous avons trois traits distincts :

(1) premièrement, le témoignage de Dieu contre les prophètes : « Et les sacrificateurs seront étonnés, et les prophètes stupéfaits » (Jér. 4:9). « Une chose étonnante et horrible est arrivée dans le pays : les prophètes prophétisent avec mensonge, et les sacrificateurs dominent par leur moyen ; et mon peuple l'aime ainsi » (Jér. 5:30-31). « Depuis le prophète jusqu'au sacrificateur, tous usent de fausseté » (Jér. 6:13). « Et je dis : Ah, Seigneur Éternel ! voici, les prophètes leur disent : Vous ne verrez pas l'épée, et la famine ne viendra pas sur vous ; car je vous donnerai une vraie paix en ce lieu-ci. Et l'Éternel me dit : Les prophètes prophétisent le mensonge en mon nom ; je ne les ai pas envoyés, et je ne leur ai pas commandé, et je ne leur ai pas parlé ; ils vous prophétisent une vision de mensonge, et la divination, et la vanité, et la tromperie de leur cœur. C'est pourquoi, ainsi dit l'Éternel au sujet des prophètes qui prophétisent en mon nom, et que je n'ai point envoyés, et qui disent : L'épée et la famine ne seront pas dans ce pays : Ces prophètes-là seront consumés par l'épée et par la famine » (Jér. 14:13-15). « Dans les prophètes de Jérusalem j'ai vu des choses horribles...car c'est des prophètes de Jérusalem que l'impiété s'est répandue par tout le pays » (Jér. 23:14-15).

(2) Un second trait était l'influence que ces prophètes exerçaient parmi le peuple. « Les sacrificateurs dominent par leur moyen ». « Et ils ont dit : Venez, et faisons des complots contre Jérémie, car la loi ne périra pas de chez le sacrificateur, ni le conseil de chez le sage, ni la parole de chez le prophète. Venez, et frappons-le de la langue, et ne soyons attentifs à aucune de ses paroles » (Jér. 5:31 ; 18:18). « Hanania, fils d'Azzur, le prophète, qui était de Gabaon, me parla dans la maison de l'Éternel, aux yeux des sacrificateurs et de tout le peuple, disant : « Ainsi a parlé l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël, disant : J'ai brisé le joug du roi de Babylone. Encore deux années, et je ferai revenir en ce lieu tous les ustensiles de la maison de l'Éternel que Nebucadnetsar, roi de Babylone, a pris de ce lieu et a transportés à Babylone ; et Jéconias, fils de Jehoïakim, roi de Juda, et tous les transportés de Juda qui sont allés à Babylone, je les ramènerai dans ce lieu, dit l'Éternel ; car je briserai le joug du roi de Babylone. Et Jérémie le prophète parla à Hanania, le prophète, aux yeux des sacrificateurs et aux yeux de tout le peuple, qui se tenaient dans la maison de l'Éternel. Et Jérémie le prophète dit : Amen ! Qu'ainsi fasse l'Éternel ! Que l'Éternel confirme tes paroles, que tu as prophétisées, pour faire revenir de Babylone en ce lieu les ustensiles de la maison de l'Éternel et tous les captifs ! Toutefois, écoute, je te prie, cette parole que je prononce à tes oreilles et aux oreilles de tout le peuple : les prophètes qui ont été avant moi et avant toi, d'ancienneté, ont aussi prophétisé, touchant plusieurs pays et touchant de grands royaumes, la guerre, et le malheur, et la peste ; le prophète qui prophétise la paix, quand la parole de ce prophète arrivera, on saura que c'est un prophète que l'Éternel a véritablement envoyé » (Jér. 28:1-9). Ces prophètes prophétisaient de paix et d'affermissement présent, selon la parole de Michée 2:11 : « S'il y a un homme qui marche selon le vent et le mensonge, qui mente, [disant] : Je te prophétiserai au sujet du vin et de la boisson forte ! il sera le prophète de ce peuple ». Ce fut ainsi l'institution même de l'homme qui devint un piège pour lui, car Dieu prend les sages dans leur ruse (1 Cor. 3:19). Les moyens même qu'ils avaient pris pour perpétuer une bénédiction parmi eux devinrent, par leur propre obstination, le moyen de les aveugler ; comme dans une période ultérieure, les grands moyens d'empêcher le peuple de confesser Jésus comme le Christ furent les scribes et les pharisiens et les docteurs de la loi, qui, selon l'estimation de l'homme, étaient autant de supports de la religion.

(3) Comme troisième trait dans Jérémie, nous notons l'opposition virulente des prophètes aux prophètes de Dieu. « Et les sacrificateurs et les prophètes parlèrent aux princes et à tout le peuple, disant : Cet homme mérite la mort ; car il a prophétisé contre cette ville, comme vous avez entendu de vos oreilles » (Jér. 26:11 ; comparez Actes 6). « Pourquoi n'as-tu pas repris Jérémie, l'Anathothite, qui vous prophétise ? » (Jér. 29:27).

5.5 Les faux prophètes selon Ézéchiel

Tout Ézéchiel 13 traite du point en question, mais il est trop long à citer. Il est pénible, mais profitable, de retracer la progression de la corruption religieuse ; elle ne provient pas du dehors, mais du dedans. Aucun moyen de tentation extérieure n'aurait pu, apparemment, amener le peuple de Juda à se rebeller avec un front aussi audacieux, et avec eux les prophètes corrompus et une sacrificature corrompue. C'était la puissance aveuglante de tenir à certaines ordonnances de Dieu, non pas dans la puissance de Dieu, mais sous la forme que la sagesse humaine leur avait substituée, et qui fit répondre par le peuple : « Tous les hommes qui savaient que leurs femmes brûlaient de l'encens à d'autres dieux, et toutes les femmes qui se tenaient là, un grand rassemblement, et tout le peuple qui demeurait dans le pays d'Égypte, à Pathros, répondirent à Jérémie, disant : Quant à la parole que tu nous as dite au nom de l'Éternel, nous ne t'écouterons pas ; mais nous ferons certainement toute parole qui est sortie de notre bouche, en brûlant de l'encens à la reine des cieux, et en lui faisant des libations, comme nous avons fait, nous et nos pères, nos rois et nos princes, dans les villes de Juda, et dans les rues de Jérusalem ; et nous étions rassasiés de pain, et nous étions à notre aise, et nous ne voyions pas de malheur » (Jér. 44:15-17).

Or, ces choses sont écrites pour nous avertir, et nous avons l'autorité la plus forte pour affirmer que le déclin et l'apostasie de l'église allaient provenir de ceux qui sont accrédités comme docteurs-enseignants au sein de l'église.

6 Nouveau Testament : les faux docteurs

6.1 Constat de leur existence

« Or il y a eu aussi de faux prophètes parmi le peuple, comme aussi il y aura parmi vous de faux docteurs qui introduiront furtivement des sectes de perdition, reniant aussi le maître qui les a achetés, faisant venir sur eux-mêmes une prompt destruction » (2 Pierre 2:1). Ils se sont manifestés précocement, comme dans l'assemblée à Corinthe : « Car de tels hommes sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, se transformant en apôtres de Christ » (2 Cor. 11:13). Et en Galatie : « Je voudrais que ceux qui vous bouleversent se retranchassent même » (Gal. 5:12). Jean fait allusion à eux : « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres » (1 Jean 2:19). « Car plusieurs séducteurs sont sortis dans le monde, ceux qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair : celui-là est le séducteur et l'antichrist » (2 Jean 7).

6.2 Comment ils se sont introduits

C'est contre cette tentative précoce de Satan de miner l'assemblée de l'intérieur, que les apôtres mettaient constamment en garde, et cela formait une partie considérable des souffrances de l'évangile. Cela a dû être en effet éprouvant pour l'âme de l'apôtre de trouver que tous en Asie s'étaient détournés de lui (2 Tim. 1:15) pour écouter peut-être ceux qui leur présenteraient des doctrines mieux à leur goût. Il en était ainsi à Corinthe où, bien qu'ils aient dix mille docteurs, ils avaient peu de pères (1 Cor. 4:15). Voilà le germe du mal : pourquoi n'y aurait-il pas une classe d'hommes, ou une profession d'hommes, qui seraient accrédités comme instructeurs ou docteurs, l'équivalent de ce qui prévalaient dans les écoles de philosophie ? Dans la pensée de l'homme, c'était le moyen le plus rapide de pourvoir à l'instruction de l'église, le moyen de se conserver des docteurs ; et c'est donc ainsi dans le début de l'église, que nous voyons déjà pourvoir à sa ruine, et que nous voyons l'aube de cette saison, pas encore pleinement mûre à l'époque, où ils ne supporteraient plus le sain enseignement (2 Tim. 4:3).

6.3 Comment leur échapper

Le secret, c'est que nous ne pouvons jamais être enseignés, sinon dans l'obéissance. « Que celui qui a des oreilles, écoute » (Apoc. 2 et 3). Or une classe de docteurs reconnue comme tels donne l'impression de soulager de la responsabilité qui nous incombe par le Seigneur. Mais il est dit : « Prenez garde comment vous entendez » (Luc 8:18). Les hommes entendent ce qu'ils ont envie d'entendre, c'est-à-dire ce qui est selon leurs propres convoitises (2 Tim. 4:3), au lieu d'éprouver ce qu'ils entendent, et de retenir ce qui est bon (1 Thes. 5:21). L'instruction à l'assemblée n'assume jamais le terrain de l'ignorance, mais celui de l'intelligence compétente. « Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez... Vous avez l'onction de la part du Saint et vous connaissez toutes choses » (1 Jean 2:21, 20). Et les deuxième et troisième épîtres de Jean rejettent la responsabilité sur les chrétiens, non pas de recevoir des docteurs en tant que docteurs, — quel que soit le titre utilisé — mais d'éprouver leur doctrine. Dans le discours de Paul aux anciens d'Éphèse (Actes 20), l'Esprit le conduit à souligner la corruption de l'assemblée comme venant de l'intérieur : « Moi je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau ; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des [doctrines] perverses pour attirer les disciples après eux » (Actes 20:29-30). Et la charge solennelle confiée par l'apôtre à Timothée souligne le résultat de ce qu'il avait annoncé aux anciens d'Éphèse : « Je t'en adjure devant Dieu et le Christ Jésus, qui va juger vivants et morts, et par son apparition et par son règne : prêche la parole, insiste en temps et hors de temps, convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine ; car il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement ; mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises, et ils détourneront leurs oreilles de la vérité et se tourneront vers les fables. Mais toi, sois sobre en toutes choses, endure les souffrances, fais l'œuvre d'un évangéliste, accomplis pleinement ton service » (2 Tim. 4:1-5).

7 Trois ressources : l'Esprit, la Parole, le ministère comme don de grâce de Christ

Or, dans tous ces cas, le moyen de se garder de ces faux docteurs n'était jamais d'avoir recours à une classe spéciale autorisée et accréditée ; les docteurs marqués comme caractérisant l'apostasie allaient être autorisés et accrédités aux yeux des hommes ; mais la seule façon de faire face à la difficulté et d'échapper au piège, c'est la fidélité individuelle. Celui seul en Israël qui suivait l'Éternel pleinement, avait la capacité morale de discerner entre le blé et la paille (Jér. 23:28), entre le prophète de l'Éternel et le prophète de son propre cœur (Jér. 23:26). Pareillement dans le temps présent, un œil simple pour Jésus, la soumission à la parole de Sa grâce, et le respect pour l'onction (ce qui est la possession commune de l'assemblée), rendront capable de discerner entre le docteur (le don de Jésus monté au ciel), et le docteur de l'institution de l'homme. La ressource donnée par le Seigneur à l'assemblée, ce sont la présence permanente du Consolateur (1 Jean 2), et la parole de Sa grâce (Actes 20), et le ministère (Éph 4). Il se présente à l'assemblée, non seulement comme ayant les sept esprits de Dieu, la plénitude de toute la vie spirituelle, mais comme tenant dans Sa main les sept étoiles, la perfection de tout le ministère (Apoc. 1:4,20). Or l'erreur de l'église a été analogue au péché d'Israël. Elle n'a pas nié au Seigneur la possession de toute puissance spirituelle ; mais c'est très tôt qu'a été mis de côté le ministère comme découlant spécifiquement de Lui (Éph. 4) et donc exercé en étant seulement responsable envers Lui comme le Seigneur (« et il y a diversité de services, et le même Seigneur » 1 Cor. 12) — cela a été mis de côté par les institutions de l'homme, bien que celles-ci provinssent sans doute d'une piété réelle, et du désir à l'origine de perpétuer les docteurs dans l'église.

8 *D'où proviennent les ministères ?*

Comme dans le cas des prophètes, où l'Éternel avait Ses serviteurs parmi ceux qui étaient élevés dans les écoles des prophètes, ainsi sûrement le Saint Esprit comme souverain dispensateur des dons du ministère en a suscité plusieurs dans les universités et académies pour rendre témoignage à Jésus ; mais c'était toujours avec la grande caractéristique de Son enseignement, savoir la mise de côté et en retrait de tous les avantages dérivés de telles sources, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus que Lui, le Saint Esprit, enseigne. On peut sourire des disputes et des subtilités de la scolastique d'autrefois, mais le principe est le même. Il n'est pas question de savoir si un meilleur enseignement est fourni dans les écoles d'aujourd'hui, mais plutôt si les écoles elles-mêmes ne sont pas les institutions de l'homme, pour la fourniture de ce que le Seigneur Jésus garde très jalousement dans Sa propre main. Il ne s'agit pas d'affirmer ou de nier que nombre de serviteurs très fidèles proviennent de ces écoles ; mais le Saint Esprit ne veut pas permettre aux arrangements humains d'interférer avec Sa propre souveraineté. Si ces écoles fournissent un contingent d'hommes accrédités comme ministres, ils exercent forcément une puissante influence humaine, bien plus peut-être que ce que nous sommes disposés à reconnaître. Nous avons vu le Seigneur susciter des prophètes, et les hommes ayant des prophètes de leur cru ; et le prophète du Seigneur entrant immédiatement en collision avec les prophètes du peuple. Jésus, comme monté au ciel, donne des docteurs [enseignants] à l'assemblée (Éph.4), et les hommes ont procuré des docteurs [enseignants] à l'église. Ne pouvons-nous pas alors très raisonnablement nous attendre à ce que les docteurs que le Seigneur a donnés trouveront le plus grand obstacle de la part de ceux que l'homme a fourni pour lui-même ?

9 *Les ministères : donnés de Dieu ou remplacés par une accréditation humaine ?*

Le prophète ne faisait pas partie intégrante de la précédente dispensation, mais il n'intervint qu'à cause de la faillite de la sacrificature ; or le ministère est la puissance même de la présente dispensation (Éph. 4) ; « des pasteurs, des docteurs, pour l'œuvre du service [= ministère], pour l'édification du corps de Christ ». Or, si Dieu a donné cela dans un sens, même par le don spécifique de l'Esprit, et que l'homme a substitué une autre voie, nous voyons qu'il ne peut qu'en résulter la forme la plus redoutable de l'apostasie. « La bête et le faux prophète » vont de pair, le premier ne pouvant prévaloir sans l'aide du second. Les chrétiens professants ne pouvaient pas facilement être persuadés de dire des mensonges à moins d'avoir été au contact de ceux qui voulaient les enseigner selon la tradition humaine, au lieu de la simple parole de Dieu. Rien de plus efficace ne pouvait être conçu pour étouffer ceux qui voulaient s'enquérir, et pour endormir la conscience, qu'un ministère accrédité de manière humaine, enseignant seulement ce que les auditeurs s'attendent à entendre. Quand c'est le cas, les responsabilités solennelles de parler et d'écouter sont pareillement oubliées. Et les moyens mêmes fournis pour la bénédiction sont transformés en obstacle par la ruse de Satan.

10 *Comment recevoir la qualification adéquate pour un ministère*

Nous entendons régulièrement parler de jeunes gens ayant l'intention d'aller dans le ministère. On reconnaît pleinement l'honnêteté de l'intention, mais l'expression même dévoile le sentiment populaire en la matière : Qu'un tel jeune homme bien intentionné soit envoyé dans une université, ou une académie ou un institut, après quelques années il en sortira en tant que ministre accrédité. Or tout cela ne consiste-t-il pas à prendre directement le ministère pour le faire sortir des mains du Seigneur Jésus et le mettre dans nos propres mains ? Nous devrions voir la folie d'un pieux Israélite envoyant son fils pour être instruit pour devenir prophète, comme si Dieu avait besoin d'une préparation humaine pour l'instrument qu'il voulait utiliser. Or il est sûr qu'éduquer pour le ministère est encore plus déraisonnable dans une dispensation dans laquelle le Saint Esprit est spécialement manifesté, notamment comme distributeur souverain de Ses propres dons.

Nous lisons que Samuel fut « établi prophète de l'Éternel », mais toute son éducation sous Éli âgé et faible n'aurait jamais pu lui fournir ce qu'il avait mission de révéler. Nous trouvons Paul remerciant le Seigneur pour l'avoir « établi dans le service » (1 Tim. 1:12), et pour cela son éducation sous Gamaliel ne lui avait pas profité. Il ne s'agit pas de savoir si celui que le Seigneur a établi dans le service peut utiliser les aides à sa portée pour lui permettre de travailler plus efficacement, car nous trouvons Paul non seulement exhortant Timothée à ranimer le don qu'il avait reçu, mais aussi lui disant : « Jusqu'à ce que je vienne, attache-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement » (1 Tim. 4:13) ; mais il s'agit de savoir si la formation la plus vigilante et la plus sage peut faire un serviteur de Christ. Si on admet que les divers services [ou : ministères] dans l'assemblée [ou : église] sont des dons spécifiques, alors la reconnaissance du don doit précéder l'éducation, si tant est qu'elle soit nécessaire. Alors on ne dira plus : « Je pense entrer dans le ministère », mais : « malheur à moi si je n'évangélise pas ! » Le pire mal des institutions humaines qui fournissent des ministres [ou : pasteurs], c'est l'effet qu'elles ont d'affaiblir le sens de la responsabilité vis-à-vis du Seigneur dans l'exercice du ministère. Si le ministère n'est pas exercé de manière responsable vis-à-vis de Lui, il n'est pas non plus reçu de manière responsable vis-à-vis de Lui. « Prenez garde comment vous entendez » (Luc 8:18).

11 *Conséquences fâcheuses du rejet de la seigneurie de Christ et de la souveraineté du Saint Esprit*

Le résultat est, qu'au lieu que le ministère soit considéré comme ayant pour but le bien de l'église, les ministres sont considérés pour eux-mêmes. Aussi trivial que cela puisse paraître, la différence pratique sur la manière de considérer les ministres ou le ministère est très grande. Nous avons vu dans deux exemples précédents, les organes accrédités de l'instruction religieuse — les prophètes avant la captivité, et les scribes et les docteurs de la loi à l'époque du ministère de notre Seigneur, — tous ligés contre la vérité. C'est un avertissement solennel quant à ce qui doit se manifester à la fin de notre dispensation. Et il n'est sûrement pas exagéré de dire, que le rejet pratique de la seigneurie de Jésus et de la souveraineté de l'Esprit dans le don du ministère, a préparé la voie à un état d'esprit très malsain chez la grande majorité des chrétiens, qui sont prêts à ne plus rien recevoir de la vérité que ce que les institutions humaines ont cru bon de fournir. Et on peut affirmer de manière tout à fait certaine que l'ignorance de l'Écriture prévaut très généralement, autant que l'insoumission d'esprit à la parole de Dieu, au point qu'on n'hésite pas à mettre de côté une déclaration claire de l'Écriture simplement parce qu'on la suppose contraire à quelque dogme reçu.

12 *La puissance dans la dispensation actuelle. L'apostasie renie la puissance de la piété en en gardant la forme*

La sacrificature d'Israël a commencé par agir en ordre, mais déjà en Nadab et Abihu nous trouvons un éloignement précoce de l'ordre établi, pour finir par la plénitude de sa corruption dans les fils d'Éli. La prophétie quant à elle s'est dressée en puissance — de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par le Saint Esprit (2 Pierre 1:21), et cela a été sa corruption que de tenter d'en faire une institution établie de manière formelle. Or tout le caractère de notre dispensation, c'est la puissance ; nous avons un sacrificateur établi selon la puissance d'une vie impérissable (Héb. 7:16), la parole de Dieu est puissante (Héb. 4:12), nous n'avons pas reçu un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de sobre bon sens (2 Tim. 1:7). Et la prédication de l'apôtre n'était pas en paroles persuasives de sagesse humaine, mais en démonstration de l'Esprit et de puissance (1 Cor. 2:4). L'apostasie est alors caractérisée comme ayant la forme, mais reniant la puissance de la piété (2 Tim. 3:5). C'est pourquoi le ministère formel, ou les ministres humainement accrédités, sont forcément le plus grand obstacle à la vérité. D'autre part les esprits des chrétiens professants ne sont

pas préparés en un instant à croire au mensonge, et il faut nécessairement subir une certaine formation préalable où sont enseignées ces choses qui ne devraient pas l'être, et cette formation doit forcément aboutir à ce résultat si terriblement marqué dans les écritures : « en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Et à cause de cela, Dieu leur envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice » (2 Thes. 2:10-12).

13 **Reconnaître les accréditations humaines conduit à l'apostasie**

L'apostasie de la religion naturelle était de raisonner sur Dieu, et Il « les a [donc] livrés à des passions infâmes » (Rom. 1:19-26). Mais maintenant c'est l'éloignement de la vérité au moyen de l'enseignement humain. La vraie question est souvent effectivement obscurcie dans des disputes sur le service et l'ordre ; or elle est la suivante : Où est la puissance des uns des et des autres ? L'institution de l'homme peut-elle fournir ce qui est nécessaire à la présence du Saint Esprit ? Demeure-t-Il encore dans l'église selon la promesse du Seigneur ? Admettons que cet arrangement humain ait assuré l'ordre apostolique exact, et que tout service dans l'assemblée soit organisé d'après le modèle apostolique — et alors ? Il pourrait encore y avoir la forme sans la puissance. Or la sagesse spirituelle a toujours été exercée dans le discernement de là où Dieu est présent au milieu des corruptions de l'homme. Il y a eu de saints sacrificateurs après Éli, il y a eu de vrais prophètes parmi les prophètes d'Israël. Il y a beaucoup de ministres très estimables parmi ceux qui sont accrédités par les institutions humaines, mais la vraie sagesse sera de reconnaître ce qui est de Dieu, et de discerner ce qui est de l'homme. Beaucoup ne se contentent pas d'être reconnus comme ministres de Christ — ils s'appuient sur quelque chose d'autre que la grâce qui « a été donnée selon la mesure du don de Christ » (Éph. 4:7), et demandent à être reçus sur la base d'accréditations simplement humaines. Or, reconnaître cela serait la même chose que reconnaître les prophètes d'Israël ; et cela nous amènerait à ce qui est en fait l'apostasie de la dispensation actuelle : reconnaître les accréditations de l'homme là où il n'y a pas l'Esprit de Dieu. C'est beaucoup plus facile et rapide d'être authentifié par l'homme que d'accomplir pleinement son service (2 Tim. 4:5). Et rien n'est plus malsain pour un croyant que de chercher l'authentification de son ministère, et de demander à être reçu en tant que ministre [ou : serviteur] parce qu'il a été éduqué pour le ministère. Recevoir quelqu'un se fait sur une base infiniment plus élevée que tout don pour le ministère : c'est comme « frères saints, participant à l'appel céleste » (Héb. 3:1), ou comme « héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ » (Rom. 8:17). Nos privilèges les plus élevés sont nos privilèges communs, et aucun ministère, pas même celui d'apôtre, ne pourrait jamais mettre quelqu'un aussi haut que là où il a été déjà mis par le fait d'être un enfant de Dieu. C'est en effet une chose très bénie d'exercer un service [ou : ministère] pour le corps de Christ, mais c'est encore plus béni de faire partie du corps. Et chaque fois que nous voyons la tendance à exalter les serviteurs [ou : ministres] dans une classe ou un ordre privilégié de proximité plus étroite de Dieu que les autres, au lieu de les reconnaître comme ayant un don spécifique de l'Esprit, nous sommes en danger d'avoir des ministres de nom, et non pas dans la capacité venant de Dieu dans l'assemblée (2 Cor. 3:5).

14 **Que l'Esprit soit manifesté dans l'assemblée dans tous Ses dons variés**

Soyons attentifs au solennel avertissement fourni par le cas des prophètes d'Israël, et tandis que nous cherchons à honorer le Saint Esprit en reconnaissant avec actions de grâces tous Ses dons quels qu'ils soient, puissions-nous être gardés du péché de reconnaître n'importe quel service [ou : office] dans l'église là où Il n'est pas. « Ayant des dons de grâce différents, selon la grâce qui nous a été donnée, soit la prophétie, [prophétisons] selon la proportion de la foi ; soit le service [ou : ministère], [soyons occupés] du service ; soit celui qui enseigne, [qu'il s'applique] à l'enseignement ; soit celui qui exhorte, à l'exhortation ; — celui qui distribue, [qu'il le fasse] en simplicité ; celui qui est à la tête, [qu'il conduise] soigneusement ; celui qui exerce la miséricorde, [qu'il le fasse] joyeusement » (Rom. 12:6-8). Que l'Esprit soit manifesté dans l'assemblée dans tous Ses dons variés pour les besoins présents de celle-ci, et dans toute Sa grâce aux multiples facettes, afin que le nom du Seigneur soit magnifié ! Amen.

Orient (L') d'en haut SLE vol. 2 p. 481-482

Voir au sujet de La Golden Gate de Jérusalem

L'Orient

L'Orient, c'est l'est, la direction du soleil levant. Dans la première création, le lieu de la bénédiction était du côté de l'orient (Gen. 2:8).

L'homme s'éloigne de Dieu

L'entrée du jardin d'Éden a été fermée à l'homme après la chute (Gen. 3:24), par les chérubins et la lame de l'épée à l'orient du jardin. Après le meurtre d'Abel son frère, Caïn est sorti de devant l'Éternel, vagabond pour habiter au pays de Nod, à l'orient d'Éden (Gen. 4:16). La tour de Babel, dans la plaine de Shinhar, est bâtie par des hommes partant vers l'orient (Gen. 11 :2). Lot, en choisissant pour lui toute la plaine du Jourdain, part aussi vers l'orient (Gen. 13:11), s'éloignant de Dieu.

Au temps des juges, « Madian montait, Amalek et les fils de l'orient » (Jug. 6:3). Le jugement sur Israël infidèle venait ainsi de l'orient. Au temps d'Ézéchiel, les hommes idolâtres à Jérusalem tournaient le dos au temple de l'Éternel, « leurs faces vers l'orient ; et ils se prosternaient vers l'orient devant le soleil » (Ézé. 8:16).

Dieu habite au milieu de son peuple

Le tabernacle dans le désert et le temple dans le pays s'ouvraient vers l'orient. « Ceux qui campèrent devant le tabernacle, vers l'orient, devant la tente d'assignation, vers le levant furent Moïse et Aaron et ses fils » (Nom. 3:38 ; 2 Chr. 4:10). La gloire de l'Éternel remplissait le tabernacle (Ex. 40:34), comme elle remplissait la maison de Dieu (2 Chr. 5:14).

Au temps d'Ézéchiel, la gloire quitte à regret sa demeure terrestre, s'élevant de dessus le chérubin (Ézé. 9:3), vers le seuil de la maison, à l'entrée de la porte orientale, montant du milieu de la ville, pour se tenir enfin sur la montagne qui est à l'orient de la ville (Ézé. 11:23). L'Éternel est dès lors le Dieu des cieux et son peuple est Lo-Ammi « pas mon peuple » (Osée 1:9).

Dieu visite l'homme en grâce

Par la venue de Jésus, Dieu vient à la rencontre de sa créature perdue : c'est l'Orient d'en haut qui visite la terre (Luc 1:78). Toutefois, le rejet du Sauveur lors de sa première venue reporte la bénédiction à sa seconde venue. Alors : « Il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuage » (2 Sam. 23:4).

Le temple millénaire sera à nouveau la demeure de la gloire de l'Éternel, redescendue du ciel par l'Orient pour remplir la maison (Ézé. 43:1-5). Et la gloire, c'est l'Éternel lui-même (Ézé. 44:2). Les eaux qui apportent la bénédiction sortiront du sanctuaire, vers l'orient (Ézé. 47:1). Le fruit des arbres sera pour nourriture des nations, et leur feuille apportera la guérison. Le soleil de justice, la guérison dans ses ailes, se lève sur la terre renouvelée et purifiée (Mal. 4:2).

Les parfums SLE vol. 4 p.480-482

Les parfums de l'Écriture sont au nombre de douze. Les huit premiers, deux groupes de quatre, se trouvent dans la composition de l'huile de l'onction sainte et de l'encens composé (parfums du sanctuaire) ; les quatre derniers sont dans le Cantique des Cantiques.

Les parfums du sanctuaire (Ex. 30:22-38)

Ils représentent les perfections morales vues en Jésus, dans son humanité sainte et sans péché, dans sa gloire « comme d'un fils unique de la part du Père », et dans ses souffrances comme homme de douleurs.

Quatre drogues composent l'huile de l'onction

La Myrrhe franche

C'est une résine très amère et d'odeur agréable. Lorsqu'elle s'écoule librement de l'arbre, elle est nommée « myrrhe franche ». Elle présente les souffrances de l'homme de douleurs (És. 53:3), méprisé des hommes et ressentant profondément l'indifférence et l'incrédulité des siens (Cant. 5:5 ; Marc 14:50, 66-72). La myrrhe nous parle aussi de l'amertume de la mort acceptée en pleine obéissance par le Fils de Dieu (Marc 14:32-42).

Le Cinnamome aromatique

C'est aussi le cannellier dont le feuillage est toujours vert ; il répand au loin son parfum. C'est une image de l'humanité parfaite de Christ, dont le nom est « un parfum répandu » et qui a la vie en lui-même. Dans un monde corrompu par le péché et portant le sceau de la mort (Éph. 2:3), Christ reçut le parfait témoignage de la satisfaction de son Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matt. 3:17 ; 17:5).

Le Roseau aromatique

On le recueillait dans les marécages. Bien que toute la plante soit parfumée, l'aromate était surtout extrait de la racine qui plongeait « dans la boue profonde » (Ps. 69:2). Le roseau qui plie sous le vent nous montre Christ participant en sympathie aux épreuves qui courbent et froissent les hommes ; il ne brise pas le roseau froissé (És. 42:1-3). Remarquons que, pour obtenir le parfum, on devait broyer la plante : quelle image saisissante des souffrances de Christ !

La Casse

Fruit d'un grand et bel arbre, elle symbolise la beauté (Job 42:14) et la gloire. L'évangéliste dit de Christ : Nous vîmes sa gloire ; une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père » (Jean 1:14). C'est le thème du « Cantique du Bien-aimé » : « Tu es plus beau que les fils des hommes, la grâce est répandue sur tes lèvres ». Ses vêtements aussi sont « myrrhe, aloès et casse » (Ps. 45:8), car ses souffrances et sa mort font partie de sa gloire en résurrection.

Préparés avec un hin d'huile d'olive, ces aromates constituent « l'huile de l'onction sainte ». Les poids de roseau aromatique et de cinnamome correspondent respectivement aux poids de la myrrhe et de la casse, montrant ainsi que les perfections morales et la douceur de Christ sont à la mesure de ses souffrances et de sa gloire.

Quatre drogues composent l'encens

Le Stacte

On trouve parfois, au cœur d'une larme de myrrhe, une goutte de liqueur qui, desséchée dans une étuve se réduit en poudre : c'est le stacte. Caché aux regards de l'homme, il représente les plus profondes souffrances de Christ, celles que Dieu seul peut sonder. L'angoisse du Seigneur Jésus à Gethsémani, les terreurs de l'abandon de son Dieu et de sa colère pendant les trois heures de ténèbres, en sont deux exemples. Quel parfum est alors monté vers Dieu, quand notre Sauveur lui disait : « Et toi, tu es saint... » (Ps. 22:3) !

La Coquille odorante

Elle provient du fond de la mer et doit être broyée pour livrer son parfum. Elle évoque donc les souffrances de Christ sous les vagues du jugement de Dieu (Ps. 42:7 ; Jon. 2:3-10). Du sein de l'abîme et depuis la profondeur des eaux qui passaient sur son âme, un parfum incomparable est ainsi monté jusqu'à Dieu.

Le Galbanum

Cet ingrédient a, par lui-même, une odeur âcre et désagréable, mais il ajoute de la force aux autres parfums. Christ, à cause de ses perfections et de ses enseignements sans flatteries, ne pouvait être « goûté » par les hommes orgueilleux. Il était pour eux « une odeur de mort pour la mort » ; mais pour la foi, il est « une odeur de vie pour la vie » (2 Cor. 2:15, 16).

L'Encens pur

Cet encens auquel étaient associées les trois autres drogues odoriférantes, brûle avec une flamme blanche et dégage une fumée abondante ; d'où l'expression « faire fumer l'encens ». Cette fumée qui s'élevait est aussi une image de l'intercession de Christ, montant de son cœur vers Dieu (Ps. 141:2). L'encens pur est nommé à part des trois autres substances : il est le moyen par lequel leurs parfums montent vers Dieu. Mais les quatre drogues sont ensemble pilées très fin, à poids égal, ce qui évoque encore les souffrances de Christ et nous rappelle que son intercession et sa louange sont basées sur son dévouement à Dieu et sur son obéissance jusqu'à la mort de la croix. (Voir aussi Hébr. 2:18).

Les aromates du Cantique des Cantiques (4:13, 14)

Ces aromates sont ceux que la « fiancée » réserve pour son bien-aimé ; mais ce sont aussi des « plants », placés dans le jardin clos, par celui à qui il appartient. Ils représentent donc les sentiments d'amour et de reconnaissance produits dans le cœur de la bien-aimée par l'amour de celui qui l'a aimée le premier. Comme toujours dans les relations du racheté avec son Sauveur, de l'épouse avec l'époux, de l'Assemblée avec Christ, c'est ce que Lui a donné et formé dans le cœur qui lui appartient qui peut lui être rendu pour la joie de son propre cœur. Nous trouvons trois aromates nouveaux : le henné et le nard, le nard et le safran ; puis deux des composants de l'huile de l'onction sainte et enfin la myrrhe, le Saint Esprit nous rappelant ainsi que Christ est dans le sanctuaire. Le quatrième aromate, l'aloès, est nommé ensuite.

Le Henné

Le Henné est une fleur blanche qui se présente en grappes odorantes. Les fleurs sont une image de la gloire et de la puissance de la résurrection. Ainsi, le Bien-aimé trouve son plaisir en sa fiancée, car il l'a rachetée de sa condition ancienne (je suis noire) elle est alors « agréable » dans le bien-aimé.

Le Nard

C'est un parfum de grand prix. Le Seigneur Jésus en a fixé la valeur : c'est l'expression d'un amour vrai, qui tient la première place dans le cœur de l'adorateur (Jean 12:3-8). C'est le parfum du culte, comme le montre l'acte de Marie de Béthanie ; il évoque la mort du Seigneur sur la croix. N'est-il pas surtout le parfum de la Cène du Seigneur, par laquelle les rachetés annoncent sa mort (1 Cor. 11:26) ?

Le Safran

De même que le henné est associé au nard, le nard est maintenant associé au safran, dont la couleur d'un jaune éclatant parle de Christ glorifié. La gloire de Christ ressuscité est ainsi liée au souvenir de ses souffrances à la croix. Soulignons que le témoignage rendu par l'Église à la mort du Seigneur est compris entre sa résurrection, (le henné) et le moment où les siens le verront face à face dans la gloire (le safran).

L'Aloès

C'est le parfum symbolique de la mort du Seigneur. Il est associé avec la myrrhe, dans l'onction du corps de Jésus (Jean 19:39) et nous rappelle qu'il dut souffrir « beaucoup » et être mis à mort. Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, savoir que son Christ devait souffrir (Act. 3:18).

Comme Israël lorsqu'il sera bientôt planté auprès des fleuves (Nom. 24:6), l'Église déjà répand autour d'elle le parfum de la mort du Seigneur. Mais nous pensons aussi à la parole de l'apôtre Pierre : « Dieu l'a ressuscité, ayant délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle » (Act. 2:14). L'aloès est essentiellement le parfum des « douleurs de la mort ».

Le Résidu (SLE 1:488)

Le mot « résidu » est fréquemment employé dans la Parole pour désigner la partie fidèle et pieuse d'un peuple (spécialement du peuple d'Israël), après que l'ensemble a abandonné Dieu pour tomber dans l'apostasie.

La première mention d'un résidu est au début de la prophétie d'Ésaïe : « Si L'Éternel des armées ne nous eût laissé un bien petit résidu, nous aurions été comme Sodome, nous ressemblerions à Gomorrhe » (És. 1:9). Ce passage est précisément cité par l'apôtre Paul (Rom. 9:29), pour montrer que la prérogative du Dieu souverain est de se réserver tout au long de l'histoire de l'homme sur la terre, « un résidu selon l'élection de la grâce » (Rom. 11:5).

Au temps d'Achab et d'Élie le prophète, Dieu s'était réservé sept mille hommes au milieu du peuple idolâtre (1 Rois 19:18 ; Rom. 11:4). Avant la déportation, il restait à Jérusalem des hommes qui soupiraient et gémissaient à cause de toutes les abominations qui se commettaient au milieu d'elle (Ézé. 9:4). Ils formaient un résidu, épargné du jugement.

Le dernier prophète, Malachie, annonce que ceux qui craignaient l'Éternel parleraient l'un à l'autre (Mal. 3:16). C'est un petit résidu, formé par Dieu pour accueillir son Fils sur la terre : Zacharie et Élisabeth, Joseph et Marie, Siméon et Anne (Luc 1 et 2), et tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance.

Dieu avait annoncé aussi l'existence d'un résidu pour les temps à venir par les prophéties d'Ésaïe. Le nom même du fils aîné du prophète : Shear-Jashub (qui signifie : un résidu reviendra) en est le premier témoignage. « Et il arrivera, en ce jour-là, que le résidu d'Israël et les réchappés de la maison de Jacob... s'appuieront sur l'Éternel, le Saint d'Israël, en vérité. Le résidu reviendra, le résidu de Jacob, au Dieu fort » (És. 10:20, 21). Ce résidu sera épargné des jugements qui tomberont sur la nation.

La question avait été posée au Seigneur de savoir si ce résidu serait en petit nombre (Luc 13:23). Sans répondre directement à cette question, Jésus avait invité ses interlocuteurs à lutter pour entrer par la porte étroite.

Pendant la période actuelle (celle de l'Église), les épargnés, ceux qui ont franchi par grâce la porte de la foi en Christ, sont ajoutés à l'assemblée (Act. 2:47).

Dans les temps qui suivront l'enlèvement de l'Église, un résidu fidèle à Dieu traversera les jugements pour hériter du royaume terrestre. La Parole parle à la fois d'un résidu de Juda (auquel s'adressent tant de consolations dans les deux premiers livres des Psaumes), ou d'un résidu d'Israël, c'est-à-dire des dix tribus (mentionné dans le troisième livre des Psaumes).

On trouve aussi d'autres résidus à diverses époques.

Imposteur Ou: comment repérer un faux docteur ou un faux prophète (SLE 2:477)

Comment discerner un imposteur et le distinguer d'avec un vrai prédicateur de Christ ? Satan est subtil. S'il recherche souvent l'ombre pour opérer, il n'hésite pas à se transformer parfois en « ange de lumière » pour mieux séduire. Il n'est donc pas étonnant que ses agents se déguisent en serviteurs de ce qui est juste (2 Cor. 11:14). Satan et ses agents cherchent parfois à tromper sous des aspects attractifs, voire moraux. Ils parlent d'une manière persuasive (Rom. 16:18), citent la Bible, font souvent des miracles, attirent les foules... Les personnes naïves et peu informées peuvent se laisser prendre par une telle imposture. Ne nous laissons pas séduire par les apparences extérieures. Nos impressions et sentiments ne sont pas un indicateur suffisamment sûr pour détecter qui est un vrai ou un faux prédicateur de Christ. Posons-nous plutôt les questions suivantes :

- Les citations bibliques du prédicateur sont-elles exactes et prises dans leur contexte ?
- Son enseignement est-il conforme à la Bible (Act. 17:11) ?
- Proclame-t-il que Jésus Christ est le Fils de Dieu (1 Jean 4:1-3) pour sauver des pécheurs ?
- Peut-il appeler Jésus, Seigneur (Rom. 10:9 ; 1 Cor. 12) ?
- Les prophéties prononcées trouvent-elles leur accomplissement (Deut. 18:20-22) ou, par contre, sont-elles proférées en termes si vagues qu'elles paraissent s'accomplir de toute manière, quoi qu'il advienne ?
- Le propre style de vie de celui qui dit parler au nom du Seigneur est-il cohérent avec la morale biblique (Matt. 12:33-37) ?

Les imposteurs cherchent à se faire des disciples. Ils parlent volontiers de leur église, de leurs disciples, de visions, de révélations surnaturelles. Avides de pouvoir et de possession, ils utilisent l'évangile comme un moyen pour satisfaire leurs ambitions. De nos jours, plusieurs promettent richesse et santé, « l'évangile de la prospérité » et les guérisons qu'ils prétendent opérer sont généralement invérifiables. Remarquons aussi qu'il peut y avoir de vrais miracles dont l'origine est satanique (Ex. 7:11, 12 ; 2 Tim. 3:8). Les miracles rapportés dans les évangiles comme dans les Actes ont été opérés dans la lumière et la transparence divines. Un aveugle voit, des boiteux marchent, des morts ressuscitent devant tout un grand nombre de témoins.

Prenons garde et soyons très vigilants. De tout temps, des faux prophètes, des faux docteurs et des imposteurs se sont levés.

Dans les derniers jours, les hommes auront la forme de la piété (2 Tim. 3:5) si bien qu'ils ne supporteront pas le sain enseignement, s'accumuleront des docteurs selon leurs propres convoitises et se tourneront vers les fables (2 Tim. 4:3, 4). Satan manifestera alors un pouvoir de séduction terrifiant (Matt. 24:5, 24).

Habitation de Dieu au milieu de son peuple et Temple à Jérusalem SLE vol. 4 p. 475, 476, 486

Habitation (L') de Dieu au milieu de son peuple

L'une des pensées de Dieu, en formant un peuple pour lui-même, est d'habiter au milieu de lui. Le peuple de Dieu est d'abord un peuple racheté ; il devient, de ce fait, un peuple d'adorateurs (És. 43:21), un royaume de sacrificateurs et une nation sainte (Ex. 19:6). Le tabernacle a été la première « habitation » de Dieu au milieu de son peuple pendant la traversée du désert. Une fois le pays de Canaan conquis, Dieu donna à David, le roi selon son cœur, le désir de lui préparer une habitation, pour qu'il entre

dans son repos, lui, et l'arche de sa force (Ps. 132:8). Mais c'est Salomon, type de Christ glorifié, qui va bâtir une maison pour le nom de l'Éternel (1 Rois 5:4, 5).

Au moment où Israël racheté chantait au bord de la mer Rouge (Ex. 15:2), l'Éternel avait devant lui son habitation dans le pays d'Emmanuel.

« Et il arriva, en la quatre cent quatre-vingtième année après la sortie des fils d'Israël du pays d'Égypte... que Salomon bâtit la maison de l'Éternel » (1 Rois 6:1). Et sitôt l'arche de l'alliance de l'Éternel déposée dans le lieu très saint, la nuée remplit la maison de l'Éternel (1 Rois 8:3, 4, 6-11). Dans ce passage, la mention de la sortie d'Égypte rappelle que Dieu habite au milieu d'un peuple racheté. Détruite par Nebucadnetsar (2 Rois 25:8, 9) la maison de Dieu à Jérusalem fut bâtie, sur l'ordre de Cyrus, après les 70 années de la captivité à Babylone. Ceux de Juda et de Benjamin qui retournèrent alors à Jérusalem, y bâtirent « la maison qui fut bâtie anciennement » (Esd. 5:11-17). Car aux yeux de Dieu et pour la foi, il n'y a pas une maison nouvelle, différente ; il n'y a que « cette maison », « la maison de Dieu qui est à Jérusalem ».

Que le temple d'Esdras soit pillé et voué au culte de Jupiter par Antiochus Épiphane, puis restauré et agrandi par Hérode (Jean 2:20) et détruit par les Romains ne change rien au fait qu'il s'agit toujours de la même maison.

C'est pourquoi le prophète Aggée, alors qu'il avait sous les yeux le modeste temple de Zorobabel, déclare : « La dernière gloire de cette maison sera plus grande que la première » (Agg. 2:1-9), car il contemple prophétiquement le temple millénial décrit par Ézéchiel (40 à 46), construit sur le même emplacement, dans la ville dont le nom est : « L'Éternel est là » (Éz. 48:35). Aujourd'hui, depuis la pentecôte et jusqu'à la venue du Seigneur, la maison de Dieu est « l'assemblée du Dieu vivant » (1 Tim. 3:15).

Cette maison spirituelle (1 Pi. 2:5) est constituée par les rachetés de Christ, édifiés sur le fondement des apôtres, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre de coin : c'est « une habitation de Dieu par l'Esprit » (Éph. 2:20-22).

Mais le livre de l'Exode nous annonce prophétiquement le moment où « l'habitation de Dieu sera avec les hommes, et il habitera (tabernaclera) avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées » (Apoc. 21:2-4).

Temple (Le) à Jérusalem

L'Éternel avait choisi Jérusalem comme lieu de son habitation sur la terre (Ps. 132:13).

1. Salomon fut désigné pour édifier le temple sur la montagne de Morija (là où Abraham avait offert Isaac, son fils), le lieu des sacrifices symboliques (Gen. 22:2 ; 2 Chr. 3:1), en l'an 1012 avant Jésus Christ. Dieu habitait au milieu de son peuple, dans l'obscurité profonde de la nuée (2 Chr. 5:14). Lorsque l'iniquité du peuple de Juda est parvenue à son comble, la gloire de l'Éternel a quitté le temple (Ézé. 10:4, 18, 19 ; 11:23). La maison elle-même fut incendiée et détruite par Nébucadnetsar, roi de Babylone en -588 (2 Rois 25:9).

2. Le temple fut reconstruit sur son emplacement par ordre de Cyrus, roi de Perse (Esd. 1:1-4) et achevé sous le règne de Darius en l'année -515 (Esd. 6:15). Bien que la nuée de l'Éternel ne soit pas redescendue sur la maison, le service divin et les sacrifices ont recommencé (Esd. 6:16-18). Au triste temps des Macchabées, Antiochus Épiphane a profané le sanctuaire (Dan. 11:31), image de ce que serait plus tard l'activité de l'Antichrist (Matt. 24:15).

3. Peu avant la naissance de Jésus, ce temple modeste fut agrandi et embelli par Hérode pendant 46 ans (Jean 2:20). Peut-être le temple a-t-il été entièrement reconstruit par Hérode. Jésus le reconnaît encore comme la maison de son Père (Jean 2:16). Il sera entièrement rasé par Titus et les armées romaines vers l'an 70, environ quarante années après la prédiction de Matthieu 24:2. Aujourd'hui, des mosquées ont été construites sur son emplacement.

4. Le temple sera réédifié dans les temps de la fin par le peuple apostat (És. 66:1). L'Antichrist s'y assiera à la place de Dieu (2 Thes. 2:4). Soutenu par la puissance politique du monde occidental (la bête romaine), il profanera le temple, en faisant cesser les sacrifices pour y installer l'image de la bête. Envoyé par Dieu en châtement, le roi du Nord (l'Assyrien, appelé « le désolateur ») détruira cette maison et exterminera beaucoup de gens (Dan. 11:40, 44).

5. Peu après, Jésus Christ établira son règne, et le temple sera reconstruit pour la période millénaire selon les instructions du prophète Ézéchiel (ch. 40-42). La gloire de l'Éternel revient alors sur la maison : cette gloire, c'est l'Éternel lui-même (Ézé. 43:4 ; 44:2). Il est désormais au milieu de son peuple restauré : « L'Éternel est là » (Jéhovah Shamma) (Ézé. 48:35).

Hébron (SLE 2:475)

Hébron, appelée autrefois Kiriath-Arba (Jos. 15:13), était une ville importante bâtie avant Tanis ou Tsoan (Nb. 13:23 ; Ps. 78:12). Pour les hommes et les femmes de foi des temps anciens, Hébron est le terme de leur pèlerinage terrestre. Pour les chrétiens, Hébron est en général une figure de la mort, celle de Christ à la croix, et la nôtre en lui. Là, tout croyant trouve la fin de l'homme selon la chair (il est crucifié avec Christ), et la fin de ses relations avec le monde, dont il est désormais moralement séparé (Gal. 6:14). Mais la croix de Christ devient aussi le début d'un ordre de choses nouveau dans lequel le « nouvel homme » va s'épanouir.

1 Abraham et Hébron

Hébron est mentionnée pour la première fois à l'occasion de l'entrée d'Abram dans le pays de la promesse. Là, près des chênes de Mamré, Abram bâtit un autel à l'Éternel. Remonté d'Égypte, il a laissé son neveu Lot choisir les plaines arrosées du Jourdain ; il prend alors la place d'adorateur dans le renoncement aux biens de ce monde (Gen. 13:18), car Dieu l'avait appelé d'un appel céleste, et lui avait dévoilé les gloires de l'héritage. Auprès des chênes de Mamré, à Hébron, Abraham offre ensuite l'hospitalité à l'Éternel lui-même, dans la jouissance d'une heureuse communion, à l'écart d'un monde voué au jugement (Gen. 18). Abraham enterre Sara à Hébron, dans l'espérance de la résurrection (Gen. 23:2) : c'est la première mention des pleurs d'un pèlerin sur la terre. Il sera lui-même enterré là par ses deux fils, Ismaël et Isaac (Gen. 25:9, 10).

2 Isaac et Hébron

Isaac demeure à Hébron à la fin de sa vie et trouve, là aussi, sa sépulture avec Rebecca sa femme (Gen. 35:27-29 ; 49:31).

3 Jacob et Hébron

Jacob y enterre Léa (Gen. 49:31). Par la foi, il ordonne à ses fils de l'enterrer là, avec ses pères (Gen. 49:29-33 ; 50:12, 13). Tous reposent dans le même esprit de foi en un Dieu qui fait vivre les morts (Rom. 4:17).

4 Joseph et Hébron

Jacob envoie Joseph de la vallée de Hébron à la recherche de ses frères. Le lieu de la mort (celle de Christ, en figure) devient le point de départ du long chemin de peines et de souffrances du bien-aimé du père, rejeté par ses frères (Gen. 37:14), mais envoyé devant eux pour leur salut (Ps. 105:17). Touchante image de celui qui viendra plus tard dans ce monde appeler les morts à la vie (Jean 5:25).

5 Caleb et Hébron

Lors de la reconnaissance du pays promis, Hébron, sur la montagne, avait retenu le cœur de Caleb, plutôt que les lieux fertiles de la plaine. Cette vision, souvenir puissant du lieu de sépulture des pères, soutiendra merveilleusement sa foi pendant les traites du désert. Mais la ville est aux mains des géants, fils d'Anak, symboles de Satan et du monde opposés à Dieu (Nom. 13:23 ; Jos. 15:13, 14). Caleb combat contre ces ennemis pour acquérir la ville de son héritage (Jos. 14:12). Sa brillante victoire sur les géants évoque pour nous celle de Christ, qui a vaincu la mort et triomphé du diable (Héb. 2:14, 15 ; Col. 2:15). Hébron avait été le point de départ de l'épreuve de sa foi (dans le désert), en face de l'incrédulité du peuple. Quarante ans plus tard, à la fin de sa vie, Hébron devient le lieu du repos (dans le pays), couronnement de ses travaux et de ses peines.

6 Hébron, ville de refuge (Jos. 21:13)

La cité de refuge (Jésus lui-même, en figure, selon Héb. 6:18-20) est donnée à la famille sacerdotale. Elle protégera d'une mort certaine l'homicide par imprudence poursuivi par le vengeur du sang.

7 Samson et Hébron

Les portes de la forteresse qui nous tenait captifs sont placées comme trophées sur la montagne, en face du lieu de la mort (Jug. 16:3).

8 Hébron et la royauté de David

Hébron devient ensuite le point de départ de la royauté de David, le centre de ralliement quand la gloire est venue (2 Sam. 2:1-4), le lieu de soumission des hommes de guerre et de toutes les tribus d'Israël (2 Sam. 5:1 ; 1 Chr. 11:3 ; 12:38). Tout, dans le règne à venir de Christ, sera fondé sur sa mort et sa résurrection.

9 En résumé, Hébron est donc successivement :

1. le lieu de l'adoration,
2. la vallée de la mort et des pleurs,
3. la sépulture des patriarches,
4. la cité de refuge et le repos de la foi,
5. le point de départ de la royauté, et enfin,
6. le centre de ralliement du peuple de Dieu.
7. La mort de Christ à Golgotha est, pour le croyant, la base de toutes ses bénédictions, de sa force, de sa joie et de sa liberté.

Hérode le Grand et sa famille

Iduméen d'origine (c.-à-d. descendant d'Edom, fils d'Ésaü, lui-même frère de Jacob (Gen. 25:20-34 ; 36:1-43) ; les Edomites ont été les ennemis constants d'Israël (Ps. 137:7) ; il fut roi de Judée sous le contrôle des Romains depuis l'an 37 avant notre ère. Il mourut peu après le massacre des enfants de Bethléem (Matt. 2:16, 19). Un de ses fils, Archélaüs, lui succéda jusqu'en 6 ap. J. C. (Matt. 2:22), puis fut destitué par l'empereur Auguste ; désormais la province de Judée fut sous les ordres d'un gouverneur ou procureur, avec l'Idumée au sud et la Samarie au nord, sauf de 41 à 43 (règne d'Hérode Agrippa 1er).

HÉRODE ANTIPAS, fils d'Hérode le Grand, fut Tétrarque de Galilée de 4 av. J.C. à 39 ap. J.C. (Luc 3:1). Il épousa Hérodiade, divorcée de son frère Philippe, et fit décapiter Jean le Baptiseur (Matt. 14:1-12) ; Jésus lui fut envoyé par Pilate le jour de la crucifixion (Luc 23:5-12 ; voir aussi 13:31, 32 ; Marc 8:15 ; Act. 13:1).

HÉRODE AGRIPPA 1er : petit-fils d'Hérode le Grand ; élevé à Rome, ami du futur empereur Caligula qui, arrivé au pouvoir, lui octroie le titre royal avec deux tétrarchies, plus la Galilée. L'empereur Claude y ajoute en 41 la Judée et la Samarie. C'est ce roi qui mit à mort l'apôtre Jacques (Act. 12:1, 2) et emprisonna l'apôtre Pierre (12:3, 19). Dieu le frappa de châtement à cause de son orgueil et de sa méchanceté (12:20-23), en 44 ap. J.C. Ce roi eut deux filles : Bérénice et Drusille (cette dernière divorça pour épouser le gouverneur romain Félix (Act. 24:24, 25) ; également un fils, Agrippa (ou Hérode Agrippa II), devant qui comparut l'apôtre Paul (Act. 25:13 à 26:32). Roi de divers territoires en Palestine, il fit une visite de courtoisie au nouveau gouverneur Festus, avec sa soeur Bérénice, et assista à la deuxième séance du tribunal (Act. 25:13, 22, 23 ; 26:30).

FLÈCHE ET ARC par Bremicker E.A.

Bibliques

Un combat pour maintenir l'ennemi à distance et éviter le corps à corps. Application : Discerner les dangers à l'avance avant qu'ils ne deviennent une menace grave, et les écarter à temps
ME 1999 p. 313-316

Table des matières

- 1 Application spirituelle
- 2 Joseph, l'archer
- 3 Maniement de l'arc
- 4 Un œil clair et une main calme

Les Écritures nous parlent à plusieurs reprises — et tout spécialement dans l'Ancien Testament — d'hommes qui savaient manier la flèche et l'arc. Le premier archer mentionné dans la Parole est Ismaël. « Et Dieu fut avec l'enfant, et il grandit, et habita dans le désert et devint tireur d'arc » (Gen. 21:20).

Dans les temps anciens, l'arc était employé comme instrument de chasse et comme arme de guerre. Il était utilisé tant par les soldats à pied que par ceux qui avaient une monture ou un char. La fabrication d'un arc était longue et coûteuse ; de plus, il fallait apprendre à le manier, ce qui nécessitait beaucoup de force et d'adresse.

L'apôtre Paul nous dit que « les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu » (2 Cor. 10:4). Nous avons à mener un combat spirituel (Éph. 6:10-20), à combattre pour la foi (Jude 3). C'est pour cela que nos armes sont de nature spirituelle ; elles n'ont rien de commun avec celles du monde. L'épée — arme très employée dans l'Ancien Testament — représente pour nous la parole de Dieu, selon Éphésiens 6:17. Nous ne trouvons pas une explication aussi directe concernant la flèche et l'arc, mais il est facile d'en découvrir la signification spirituelle.

L'épée est une arme caractéristique des combats corps à corps. Que ce soit pour attaquer ou pour se défendre, une épée ne peut atteindre son but que si l'ennemi est à proximité immédiate. Avec la flèche et l'arc, c'est justement le contraire. Ils s'emploient quand

l'ennemi est encore relativement loin. C'est donc le rôle des archers de tenir les ennemis à distance, afin que les combats n'en viennent pas, si possible, au corps à corps.

1 Application spirituelle

Les archers évoquent pour nous des croyants auxquels Dieu a donné la capacité spéciale de pouvoir discerner de loin les dangers qui menacent les enfants de Dieu et de les écarter quand ils sont encore loin. Il y a toutes sortes de dangers qui se présentent, et il est bien utile de pouvoir les tenir à distance avant qu'ils causent leurs ravages dans le troupeau du Seigneur.

D'autre part, nous ne devons pas oublier qu'il y a des archers des deux côtés. Il y en a non seulement dans le peuple de Dieu, mais aussi parmi les ennemis. Quand le roi Saül est parti pour livrer son dernier combat aux Philistins, ce sont justement les archers de l'armée ennemie qui l'ont atteint et l'ont conduit au désespoir (1 Sam. 31:3) (*). Pareillement, le roi Achab a été frappé à mort par la flèche d'un archer (1 Rois 22:34). Éphésiens 6:16 nous parle des dards enflammés du méchant auxquels nous avons à opposer le bouclier de la foi. L'ennemi cherche à nous nuire par tous les moyens imaginables, que ce soit de loin ou de près.

(*) Les archers « d'entre les frères de Saül » avaient alors rejoint David à Tsiklag. Ils étaient « parmi les hommes forts qui lui donnaient du secours dans la guerre, armés d'arcs, se servant de la main droite et de la main gauche pour lancer des pierres, et pour tirer des flèches avec l'arc » (1 Chron. 12:1, 2).

2 Joseph, l'archer

Nous trouvons une citation remarquable des archers dans la bénédiction de Jacob à son fils Joseph : « Les archers l'ont provoqué amèrement, et ont tiré contre lui, et l'ont haï ; mais son arc est demeuré ferme, et les bras de ses mains sont souples par les mains du Puissant de Jacob » (Gen. 49:23, 24). Ici aussi, nous trouvons des archers de deux côtés. Joseph avait été harcelé par eux, mais il leur avait résisté. Cet homme de Dieu avait été exposé à de nombreux dangers, mais avec l'aide de Dieu, il avait vaincu ces épreuves d'une manière que nous pouvons imiter.

Mais ensuite, Joseph nous est présenté lui-même comme archer. Son arc est ferme et les bras de ses mains sont souples. Cela nous parle de force et d'énergie. Pour tirer à l'arc, il était nécessaire d'avoir de la force, sinon on ne pouvait envoyer la flèche au but. Mais quelle est l'origine de cette force ? — « les mains du Puissant de Jacob ». Joseph n'avait pas cette force en lui-même ; elle venait de Dieu. Pour pouvoir nous défendre en tenant l'ennemi à distance, nous avons besoin de force. Mais la force nécessaire ne se trouve jamais en nous-mêmes ; elle est dans notre Seigneur, qui se plaît toujours à nous la donner, si nous nous confions en lui seul. La description du combat spirituel d'Éphésiens 6 est introduite par les mots : « Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force » (v. 10). Dans la mesure où nous nous confions en nos propres forces, l'ennemi prend le dessus.

3 Maniement de l'arc

Le tir à l'arc devait être appris. À la fin de sa vie, David se souvient que c'est Dieu lui-même qui l'a enseigné. Il dit : « Il enseigne mes mains à combattre ; et mes bras bandent un arc d'airain » (2 Sam. 22:35). Les hommes forts qui étaient venus vers lui à Tsiklag non seulement portaient l'arc, mais étaient exercés à tirer des flèches avec leur arc (1 Chron. 12:2). Nous ne sommes pas en mesure de tenir l'ennemi à distance si nous n'avons pas appris à le reconnaître et à manier l'arc. Il ne nous faut pas seulement connaître l'armure complète de Dieu d'Éphésiens 6, mais aussi la revêtir. Mais la connaissance de l'ennemi et celle de nos armes ne suffisent pas à nous donner la victoire.

4 Un œil clair et une main calme

Deux conditions indispensables pour être un bon archer étaient d'avoir un œil exercé et clair, et une main calme. Il fallait déjà pouvoir reconnaître distinctement l'ennemi quand il se trouvait au loin. Dans l'application spirituelle, ceux qui manient cette arme doivent posséder cette capacité particulière. Il leur faut un œil spirituel exercé, leur permettant de discerner les dangers lorsqu'ils sont encore éloignés. Ensuite, ils ont besoin de tranquillité intérieure et d'équilibre, afin de pouvoir faire face à ces dangers de la bonne manière. Hébreux 5:14 parle — bien que dans un autre contexte — de ceux qui, « par le fait de l'habitude, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal ». Le même principe vaut pour les archers. Il s'agit de discerner entre le bien et le mal, de distinguer les dangers avant qu'ils ne deviennent une menace grave, et de les écarter.

Aujourd'hui, où sont les archers dans le peuple de Dieu ? Où sont ceux qui discernent les dangers pour leurs frères et sœurs, et qui les écartent avant que d'autres les aient même remarqués ? Sans conteste, nous pouvons remercier Dieu de ce qu'il nous donne des frères et sœurs qui accomplissent ce service. Qu'il veuille en former davantage, pour le bien de son peuple !

Quand David entonne sa complainte sur Saül, il demande dans sa prière « d'enseigner aux fils de Juda le chant de l'Arc » (2 Sam. 1:18). La note indique qu'il peut s'agir aussi du maniement de l'arc. Sommes-nous prêts aujourd'hui, si le Seigneur nous le demande, à apprendre le maniement de l'arc dans son application spirituelle ?

Le MAÎTRE TROMPEUR Espic André

TAROTS, CHARMES, PRÉDICTIONS, MAGIE, MÉDIUMS, HOROSCOPES, SCIENCES OCCULTES

C'est évident ! Pourquoi irait-on contrefaire de mauvais tableaux, des inventions inutiles ou les titres d'une société en faillite ? Les faux-monnayeurs, par exemple, ont un motif très lucratif d'encourir à la fois l'opposition de l'État et celle de leur propre conscience, et, bien qu'ils ne paraissent pas dangereux, ils sont une menace pour la société.

Il en est de même du Prince des faussaires, mais assez étrangement, ce brillant imposteur semble travailler pratiquement sans opposition. Il n'y a aucune loi contre lui et personne ne dénonce ses activités. Peut-être parce qu'il prétend être un grand bienfaiteur... promettant le pouvoir, le bonheur, l'amour, la paix, la force, la santé... à ceux qui veulent bien entrer dans son jeu.

Mais Jésus-Christ l'appelle « Le père du mensonge » (Jean 8:44), la Bible le nomme "le diable, Satan, celui qui séduit la terre habitée toute entière" (Apocalypse 12:9). Il y est décrit comme cruel, sans cour, menteur et trompeur, assez subtil pour se déguiser en « ange de lumière » (voir 2 Corinthiens 11:14) et assez méchant pour entraîner avec lui, sous la malédiction éternelle ceux qui se laissent prendre par ses tromperies.

Il est le Prince de ce monde et contrôle ainsi un vaste système composé de toutes sortes d'opinions correspondant à chaque tempérament et à chaque personnalité. Tout ce qu'il propose semble plaisant et beau, mais il s'agit en fait de pièges splendidement décorés et terriblement efficaces.

SON BUT

Quel but poursuit donc ce maître trompeur ? Il a une passion dévorante : substituer de plus en plus son influence à celle de Dieu et finalement être adoré à sa place. Des foules en nombre grandissant répondent complaisamment à son désir. On refuse de se confier en Dieu, et l'on entre dans le jeu de celui qui est le Trompeur.

SES MÉTHODES

Bien des pratiques sont, pour le malheur de millions de gens, étroitement liées au culte de Satan:

La prédiction

La prédiction de l'avenir par des voyants, cartomanciens, diseurs de bonne aventure... La forme la plus répandue est l'établissement des horoscopes; mais il y a aussi la lecture des lignes de la main, la baguette divinatoire, le pendule sidéral, le miroir magique, la boule de cristal... Ces pratiques et bien d'autres ne sont souvent que des attrape-nigauds, mais aussi le fruit de l'activité spirituelle du diable à travers ceux qui les pratiquent.

La magie

La magie (la «magie blanche» se présente ordinairement sous un manteau «naturel» ou «pieux», tandis que la «magie noire» travaille consciemment et directement avec le diable) se caractérise par des manipulations mystérieuses en prononçant des formules magiques ou des sentences. Elle inclut le pouvoir de donner ou de guérir des maladies, le pouvoir de jeter des sorts, la magie d'amour, la magie de haine, la magie de mort...

Le spiritisme

Le spiritisme, la prétendue communication avec les „esprits des morts" par le moyen de médiums, (ces esprits sont des démons qui endossent la personnalité des personnes décédées). Cela comprend également la clairvoyance, l'écriture automatique, l'entrée en transes, les tables tournantes et d'autres phénomènes paranormaux.

N'est-il pas tragique que tant de personnes bravent le juste jugement de Dieu pour quelques moments de puissance, de plaisir, de délivrance ou de soulagement trompeurs venant du Diable?

Nombreux sont les adeptes de l'occultisme qui prétendent que leur pouvoir vient de Dieu et qu'il sert à faire du bien à leur prochain (même s'ils en retirent une très large source de profit!). Mais quiconque connaît le vrai Dieu, lit et obéit à Sa Parole, sait qu'il n'en est rien car Dieu n'accorde pas Sa Puissance à ceux qui ne lui appartiennent pas et qui ne gardent pas sa Parole (voir Jean 15:7) : «S'ils ne parlent pas suivant cette Parole, dit Dieu, c'est parce qu'il n'y a pas de lumière en eux» (voir Esaïe 8:20) ou encore: «Bien-aimés, ne croyez pas tout esprit mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde. Par ceci vous connaissez l'esprit de Dieu: tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair est de Dieu, et tout esprit qui ne confesse pas Jésus-Christ venu en chair n'est pas de Dieu, et ceci est l'esprit de l'antichrist, duquel vous avez ouï dire qu'il vient, et déjà maintenant il est dans le monde» (1 Jean 4 v.1-3).

La Bible est le Livre de la Révélation Divine et, seule, peut parler avec autorité, étant la PAROLE DE DIEU.

LA BIBLE

L'enseignement biblique est très clair en ce qui concerne l'exercice des pouvoirs surnaturels; ces pouvoirs ne sont pas niés, mais l'exercice en est formellement interdit: «Il ne se trouvera pas au milieu de toi... ni devin qui se mêle de divination, ni pronostiqueur, ni enchanteur, ni magicien, ni sorcier, ni personne qui consulte les esprits, ni diseur de bonne aventure, ni personne qui interroge les morts; car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel », Et encore: «Si un, homme ou une femme sont évocateurs d'esprit, ou diseurs de bonne aventure, ils seront certainement mis à mort, ... : leur sang sera sur eux (Deutéronome 18 v. 10-12; Lévitique 20 v. 27; voir aussi Exode 22 v. 18; Lévitique 19 v. 31 ; Lévitique 20 v. 6; 2 Rois 21 v. 6-7; 1 Chroniques 10 v. 13-14; Esaïe 8 v. 19-22 et 47 v. 13-14).

Actuellement et dans le monde entier, le culte de Satan, c'est-à-dire l'adoration directe apportée à sa personne, est l'expression religieuse qui rallie de plus en plus d'adeptes.

Quand Satan promit le pouvoir à Jésus-Christ s'il voulait seulement se prosterner et l'adorer, Jésus lui répondit: «Va-t-en, Satan, car il est écrit: Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul» (Luc 4 v.8). Vaincu, le diable laissa Jésus pour un moment.

Cette adoration de Satan représente la forme la plus élaborée de la dépendance vis-à-vis du diable.

L'ACTIVITÉ DE SATAN

Malgré sa technicité, le monde moderne n'engendre qu'écoeurement et amertume par le vide du matérialisme et la déshumanisation croissante de la vie quotidienne. Mais l'évasion dans un monde spirituel peut être encore plus dramatique: il existe en effet une puissance spirituelle de méchanceté aux artifices de laquelle il est facile de se laisser prendre; celle-ci s'accommode parfaitement de la nature humaine, (qui pourtant ne peut se soumettre à Dieu !) et propose de séduisantes contrefaçons de ce qui est divin. Attention! la Bible nous dit: «Il y a telle voie qui semble droite à un homme, mais des voies de mort en sont la fin» (Proverbes 14 v. 12).

Satan et ses démons ignorent l'amour: «le diable a été meurtrier dès le commencement» (Jean 8 v. 44) mais «Dieu est amour» (1 Jean 4 v. 8). Dieu aime; et Il nous a prouvé cet amour en envoyant son Fils unique ici-bas pour mourir pour des pécheurs (Romains 5 v. 8; Éphésiens 2 v. 4-5). Le Christ a prouvé Son amour en acceptant de venir dans ce monde de péché et de rébellion contre Dieu pour offrir le salut et la guérison à une humanité malade du péché. Il s'est offert lui-même comme rançon pour nos péchés afin d'amener les croyants dans la communion véritable avec Dieu et afin de les introduire bientôt dans la maison du Père.

Satan et son armée de démons sont des experts de la déception. Que la curiosité envers leurs promesses alléchantes ne vous entraîne pas à partager leur sort! «Alors le Seigneur dira: Allez-vous en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges» (Matthieu 25 v. 41) et encore: «le diable qui les avait égarés fut jeté dans l'étang de feu et de soufre... et ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles» (Apocalypse 20 v. 10; il s'agit d'un événement futur; Jean, l'auteur de l'Apocalypse, le raconte au passé car il l'a vu en vision à l'avance).

LE CHOIX

Il n'est pas trop tard pour faire votre choix. Dieu dit de Jésus: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le!» (Luc 9 v. 35). Jésus dit de Lui-même: «JE SUIS le chemin, la vérité et la Vie, nul ne vient au Père que par Moi» (Jean 14 v. 6). Jésus-Christ est le seul chemin pour connaître Dieu; Il nous appelle à une vie de relations avec Lui. «Je suis le cep de vigne, vous les sarments. Celui qui demeure en Moi et Moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit» (Jean 15 V. 5). Car, séparés de Lui, nous ne pouvons rien faire de bon.

Remettez votre être tout entier entre les mains du Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui «a été manifesté afin qu'Il détruise les ouvres du diable» (1 Jean 3 v. 8). Confessez Lui vos péchés, et Il vous pardonnera et vous lavera par Son sang précieux. Il fera de vous un enfant de Dieu. Alors vous jouirez aussitôt d'une vie nouvelle dans le Christ, d'une vie spirituelle déjà maintenant et pour l'éternité.

C'est la seule protection réelle contre le prince des faussaires, contre le Maître Trompeur!

«C'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruise les ouvres du diable» 1 Jean 3 v. 8

«Afin que, par la mort, il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable» Hébreux 2 v. 14.

«Mais il donne une plus grande grâce. C'est pourquoi il dit: Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles. Soumettez-vous donc à Dieu. Résistez au diable, et il s'enfuira de vous.» Jacques 4 v. 6-7

«Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force; revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable.» Éphésiens 6 v. 10-11

RÉVOLTE, GUERRES, HAINE, VIOLENCE, OPPRESSIONS, INJUSTICES..... POURQUOI ? Par Espic André

Cherchez dans le livre de Dieu, vous lirez entre autres :

(Les parenthèses indiquent les références dans la Bible.)

(Genèse 1) : Au commencement Dieu créa... et Dieu vit tout ce qu'Il avait fait et voici cela était très bon.

MAIS

(Romains 5) : ... par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort..

1 DIEU REGARDA, VIT, ET VOICI...

1.1 La méchanceté :

(Genèse 6) : ... la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et toute l'imagination des pensées de son coeur n'étaient que méchanceté en tout temps.

1.2 La violence :

(Genèse 6) : Et la terre était corrompue devant Dieu, et elle était pleine de violences, car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre.

(Romains 3) : Leurs pieds sont rapides pour verser le sang : la destruction et la misère sont dans leurs voies, et ils n'ont point connu la voie de la paix.

1.3 La corruption :

(Romains 1) : ... étant remplis de toute injustice, de méchanceté, de cupidité, de malice, pleins d'envie, de meurtres, de querelles, de fraude, de mauvaises moeurs, délateurs, médisants, haïssables pour Dieu, outrageux, hautains, vantards, inventeurs de mauvaises choses, désobéissants à leurs parents, sans intelligence, ne tenant pas ce qu'ils ont promis, sans affection naturelle, sans miséricorde

1.4 ce qui fait que :

(Ésaïe 64) : ...tous, nous sommes devenus comme une chose impure, et toutes nos justices comme un vêtement souillé.

2 DE LÀ VIENNENT...

2.1 Les guerres :

(Jacques 4) : D'où viennent les batailles parmi vous ? N'est-ce pas de cela, de vos voluptés qui combattent dans vos membres ? Vous convoitez et vous n'avez pas ; vous tuez et vous avez d'ardents désirs, et vous ne pouvez obtenir ; vous contestez et vous faites la guerre...

2.2 Les oppressions :

(Ézéchiel 22) : Le peuple ... foule l'affligé et le pauvre ; et ils oppriment l'étranger contrairement à tout droit.

(Ecclésiaste 4) : ... j'ai regardé toutes les oppressions qui se font sous le soleil ; et voici, les larmes des opprimés, et il n'y a point pour eux de consolateur !

2.3 Les injustices :

(Ecclésiaste 8) : Il est un temps où des hommes dominant sur des hommes pour leur mal.

(Ecclésiaste 3) : ... dans le lieu du jugement, là il y avait la méchanceté ... dans le lieu de la justice, là il y avait la méchanceté.

3 ET VOUS DITES :

(Psaume 73) : Comment Dieu connaîtrait-il ? ... voici, ceux-ci sont des méchants, et ils prospèrent

4 HOMMES DE SENS, ÉCOUTEZ-MOI !...

4.1 DIEU dit :

(Job 34) : Loin de Dieu la méchanceté, et loin du Tout-puissant l'iniquité ! Car Il rendra à l'homme ce qu'il aura fait et Il fera trouver à chacun selon sa voie. Certainement Dieu n'agit pas injustement et le Tout-puissant ne pervertit pas le droit.

(Ecclésiaste 12) : Dieu amènera toute oeuvre en jugement avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal.

(Genèse 18) : Le juge de toute la terre ne fera-t-il pas ce qui est juste ?

5 VOUS DITES ENCORE : IL FAUT CHANGER, SE RESSAISIR ...

5.1 DIEU dit :

(Jérémie 13) : L'éthiopien peut-il changer sa peau et le léopard ses taches ? Alors aussi vous pourrez faire le bien, vous qui êtes instruits à faire le mal.

6 PEUT-ÊTRE AJOUTEZ-VOUS...

(Luc 18) : Ô Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont ravisseurs, injustes, adultères ;

6.1 DIEU répond...

(Romains 3) : Il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu.

(Romains 3) : Il n'y a point de juste, non pas même un seul.

(Romains 6) : Les gages du péché c'est la mort.

7 ALORS ?

7.1 La Bible répond encore :

(1 Jean 4) : En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aima et qu'il envoya son fils pour être la propitiation pour nos péchés.

(Jean 3) : Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.

(Romains 6) : ... le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

(Romains 5) : Car Christ ... au temps convenable, est mort pour des impies.

(Ésaïe 53) : ... il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités ; le châtiment de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris. Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous

(1 Jean 3) : Dieu est amour.

(Éphésiens 2) : C'est lui (Jésus) qui est notre paix,

7.2 Dieu propose :

(Ésaïe 43) : C'est moi, c'est moi qui efface tes transgressions à cause de moi-même ; et je ne me souviendrai pas de tes péchés.

(Ésaïe 1) : Si vos péchés sont comme cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ;

(Ésaïe 55) : Ho ! quiconque a soif, venez aux eaux ... oui, venez, achetez sans argent et sans prix...

(Romains 10) : Si tu confesses Jésus comme Seigneur ... tu seras sauvé.

7.3 Et maintenant :

(Romains 2) : Mépriserais-tu les richesses de sa bonté, et de sa patience, et de sa longue attente, ne connaissant pas que la bonté de Dieu te pousse à la repentance ? ... tu amasserais pour toi-même la colère dans le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu.

(Hébreux 2) : Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut ?

(1 Jean 5) : Celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur.

Astrologie – Horoscopes par Bibliques

Tables des matières

- 1 Le zodiaque et la Bible
- 2 Le processus de dégradation de Romains 1
- 3 Qu'est-ce que l'astrologie dans tout ça ?
- 4 Alors, les étoiles et les constellations, ce n'est rien du tout ?
- 5 Conclusion

Fondamentalement, l'astrologie consiste à considérer les pouvoirs surnaturels issus des étoiles et de leur position par rapport à toutes sortes de dates marquant l'homme, que ce soit de naissance ou autre.

1 Le zodiaque et la Bible

Les signes du zodiaque sont mentionnés à plusieurs reprises dans la Bible :

- a) Les signes du zodiaque en général en Job 38:32 et 2 Rois 23:5
- b) Les trois constellations des Pléiades, d'Orion et de la Grande Ourse en Job 9:9 et 38:31-32 et Amos 5:8.

En 2 Rois 23:5, on voit que les étoiles et ces signes du zodiaque étaient devenus des objets d'adoration par les rois précédant Josias, et qu'il y avait des sacrificateurs idolâtres attachés à ce culte.

Job 9:9 (c'est Job qui parle) souligne simplement la grandeur du Dieu Créateur qui a fait les constellations. Amos 5:8 va dans le même sens.

Job 38:31-32 (c'est l'Éternel qui parle) souligne la grandeur de l'action du Dieu créateur, qui non seulement a fait les constellations, mais les a aussi fixées les unes par rapport aux autres, et a aussi déterminé leur mouvement et leur apparition au cours de l'année.

Ces passages de Job sont assez remarquables en ce que, chaque fois qu'il y a contemplation des constellations, les pensées sont ramenées vers le Créateur, qui est l'Auteur de tout. S'il est l'Auteur de tout, Il est aussi Celui qui répond à tous nos besoins et dont il faut apprendre à dépendre à tous égards : c'est là la pleine bénédiction pour l'homme.

2 Le processus de dégradation de Romains 1

Rom. 1 ne parle pas directement des constellations, mais explique que l'apparition de l'idolâtrie entre dans le processus de dégradation de l'homme qui 1:20-24)

1. n'a pas donné à Dieu la gloire qui lui revenait, puis
2. est devenu vain dans ses raisonnements, puis
3. a eu le cœur destitué d'intelligence, puis
4. a eu le cœur rempli de ténèbres, puis
5. est devenu fou, puis
6. a passé à l'idolâtrie, puis
7. à la corruption morale.

Dans ce passage, l'idolâtrie est décrite comme le fait de changer la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image de l'homme corruptible et d'oiseaux et d'animaux et de reptiles. Autrement dit, l'homme a donné à la création la place revenant à Dieu, alors que ce n'était que des créatures (Ésaïe 44).

Le deuxième des dix commandements interdisait de faire des images taillées, et, était-il précisé, il était interdit d'en faire aussi bien s'il s'agissait de la ressemblance de ce qui est dans les cieux en haut, et de ce qui est sur la terre en bas, et de ce qui est dans les eaux, au-dessous de la terre. C'était bien en vue de préserver son peuple de s'avilir dans le processus décrit par Romains 1. Les rois d'Israël, puis de Juda, les derniers tout au moins, sont tombés dans le processus de Romains 1, et ont passé à l'idolâtrie en adorant la créature au lieu du Créateur.

3 **Qu'est-ce que l'astrologie dans tout ça ?**

Ce n'est rien d'autre qu'une des formes de l'idolâtrie, celle où la créature adorée est les étoiles ou constellations, et non pas littéralement l'homme ou les animaux selon ce que dit Romains 1. Selon ce passage de l'Écriture, les constellations sont bien des choses corruptibles remplaçant Dieu, ce qui montre bien que l'astrologie est de l'idolâtrie.

Certains diront qu'ils pensent le contraire, que l'astrologie n'est pas de l'idolâtrie, et que lire un horoscope dans un journal, ou simplement s'y intéresser est bien loin d'adorer un idole.

Mais soyons simple, en suivant Romains 1 : dès l'instant où, en suivant l'horoscope, on attribue des pouvoirs surnaturels à des créatures, fussent-elles des créatures inanimées comme les constellations, et qu'on cherche à tirer parti de cette relation avec elles pour notre profit, pour deviner et comprendre notre avenir — dès lors où on s'estime contrôlé par ces puissances surnaturelles, et qu'on fait tout pour qu'elles soient en notre faveur, n'est-ce pas typiquement de l'idolâtrie ? On reconnaît à ces constellations un pouvoir, dont le caractère est celui du pouvoir divin.

Et même si la consultation d'horoscopes n'était pas l'idolâtrie comme sixième étape de la dégradation de l'homme selon Rom. 1, c'est au moins la troisième ou quatrième étape, avec la perte d'intelligence et l'enténébrement du cœur et de l'esprit : on a dépassé la première étape où l'on ne donne pas gloire à Dieu, et on atteint déjà les étapes où la créature prend la place du Créateur.

Oh ! que nos lecteurs puissent se détacher de la Créature, et ramener leurs pensées et leurs désirs vers le Créateur ! C'est là la vraie lumière et la vraie intelligence (Ps. 119:105).

4 **Alors, les étoiles et les constellations, ce n'est rien du tout ?**

Des passages de Job et Amos sur les principales de ces constellations, il ressort que ce ne sont que des créatures faites par Dieu. Leur attribuer du pouvoir, n'est rien d'autre, selon Romains 1, que de l'idolâtrie, un état d'aveuglement et d'enténébrement.

Le livre de Job qui parle de ces constellations, est remarquable en ce que Dieu se plaît à parler avec l'homme, et à lui expliquer la création (Job 38 à 39) et à l'amener à aller plus loin, à comprendre les questions morales (Job 40:1-9 ; 42:1-7).

La Parole de l'Éternel transmis par Jérémie (Jér. 10:2) dit expressément de ne pas être effrayés par les signes des cieux, comme les nations qui s'en effraient.

Que pareillement nos lecteurs puissent se détourner des créatures, des horoscopes et de l'astrologie sous toutes ses formes, et découvrir l'action tout-puissante de notre Créateur, qui veut le bien de l'homme et se révéler à Lui, comme le Dieu juste et le Dieu de grâce ?

Si l'on honore la créature, le résultat inéluctable est l'aveuglement, la perte d'intelligence, les ténèbres morales. Si l'on honore Dieu, on aura l'intelligence (Prov. 9:10 ; 8:13 ; 1:7 ; 3:5-6).

5 **Conclusion**

Voulez-vous connaître ces merveilles entrevues par Job (42 :3) ou préférez-vous restez dans la misère de l'idolâtrie ? Celle-ci s'accompagne d'un cortège d'espairs en des mirages, d'inquiétude, d'angoisses liées à ce que Satan, qui est derrière l'idolâtrie, se plaît à tromper, puis à enfoncer sa créature, de préférences avec quelques illusions temporaires ou provisoires.

Alors que choisirez-vous ?

Venez à moi — dit Jésus — car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes (Matt. 11:28-29).

ATTENTATS – SUICIDES par Bibliquest

Le sacrifice suprême ? Un moyen de gagner le Paradis ?

La multiplication de ce type d'attentats amène à se poser la question :

Q : Ceux qui donnent leur vie pareillement sont-ils un exemple de courage suprême, de dévouement jusqu'à la mort, susceptible d'assurer le Paradis à leurs auteurs ?

Ceux qui acceptent de donner leur vie dans ces attentats-suicides le font habituellement sur la base des enseignements de leur religion qui garantissent le paradis à ceux qui meurent en « guerre sainte ». Le paradis, dans ce sens là, est un domaine de bonheur parfait par delà la mort. Cette conquête est d'autant plus attractive si ces personnes sont dans une misère terrestre sans guère d'espoir. Elles sont en outre données en exemple de sacrifice suprême

Sans aucun doute, un grand nombre de raisons peuvent être invoquées pour tenter de justifier ces suicides. Consciemment ou pas, bien des personnes se disent :

- un pareil sacrifice ne peut que mériter une récompense
- s'il y a des sacrifices méritoires, c'est bien, par excellence, celui de donner sa vie
- si on donne tout, même sa vie, Dieu doit bien tenir compte de tels renoncement
- ces gens sont de bonne foi, ils y croient.

Comme le diable autrefois citait les paroles de la Bible à Jésus dans la tentation au désert, on peut renforcer ces raisonnements en se servant de passages de l'Écriture Sainte :

- «Quiconque voudra sauver sa vie, la perdra ; et quiconque perdra sa propre vie ... la sauvera» Marc 8:35

La réponse à ces questions se trouve, comme toujours, dans l'Écriture Sainte, qui est la Parole de Dieu, le grand Dieu créateur des cieux et de la terre. Mais celle-ci ne doit pas être tronquée, ou sortie de son contexte ; il est possible de la tordre pour lui faire dire autre chose que ce qu'elle dit, selon les paroles mêmes de l'apôtre Pierre (2 Pierre 3:16). Il faut aussi prendre en compte toute l'Écriture, non pas seulement certains passages aux dépens des autres.

Voici des paroles fournissant une réponse :

Un homme ne pourra en aucune manière racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon. Car précieux est le rachat de leur âme, et il faut qu'il y renonce à jamais (Ps. 49:7-8)

Il n'y a point de juste, non pas même un seul ... leurs pieds sont rapides pour verser le sang ... c'est pourquoi nulle chair ne sera justifiée par des oeuvres de loi ... Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu (Rom. 3:10, 15, 20, 23)

Aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui (1 Jean 3:15)

Quant aux ... meurtriers, leur part sera dans l'étang de feu et de soufre qui est la seconde mort (Apoc. 21:8)

Le diable ... a été meurtrier dès le commencement (Jean 8:44)

S'il est possible, autant que cela dépend de nous, vivant en paix avec tous les hommes (Rom. 12:18)

La possibilité de donner sa vie pour autrui est mentionnée par l'apôtre Paul (Rom. 5:7), mais sans pour autant que cela ait une valeur quelconque de sacrifice expiatoire ou de moyen d'accès au paradis.

Le passage de Marc 8:35 rapportant les paroles de Jésus «Quiconque voudra sauver sa vie, la perdra ; et quiconque perdra sa propre vie ... la sauvera» est en réalité tronqué : le texte entier est : «Quiconque voudra sauver sa vie, la perdra ; et quiconque perdra sa propre vie pour l'amour de moi et de l'évangile, la sauvera». Ce verset montre la valeur de ceux qui donnent leur vie pour Christ (et son

évangile), mais seulement pour Lui, non pas pour aucune autre cause. La motivation d'amour exclut que l'on donne sa vie en commettant un meurtre.

Jésus a bien donné sa vie, mais seule Sa mort a pu avoir valeur de sacrifice ôtant les péchés, car Lui seul a eu une vie parfaite et sans défaut (Lév. 1:3, 10 ; 3:1). L'histoire du patriarche Abraham (Genèse 22:12, 13) montre que Dieu l'a empêché de faire un sacrifice humain, alors qu'il était prêt à le faire. Tous les sacrifices humains sont des abominations pour Dieu. Le salut est en Jésus seul, par son sacrifice à la croix :

Tu n'as pas voulu de sacrifices... et tu n'y a pas pris plaisir ; alors [Jésus] dit : Voici je viens pour faire ta volonté (Héb. 10:8-9).

Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus (Rom. 3:24).

Il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvé (Actes 4:12)

Q : Mais dira-t-on, les gens qui font cela, ce n'est pas leur faute, ils sont de bonne foi.

Oui, mais le diable égare :

Le diable ... est menteur, et le père du mensonge (Jean 8:44)

Satan lui-même se transforme en ange de lumière : ce n'est donc pas étranges si ses ministres aussi se transforment en ministres de justice, desquels la fin sera selon leurs oeuvres (2 Cor. 11:14, 15).

La Bible montre donc la triste illusion de ceux qui croient faire un sacrifice méritoire en laissant sa vie dans un meurtre ou attentat.

Que chacun de nos lecteurs puisse penser à son sort dans l'au-delà, mais en le mettant à l'abri de Christ, et de son oeuvre rédemptrice à la croix.

AVORTEMENT par Bibliquest

y compris les méthodes de contraception à processus abortif

Table des matières

- 1 La vie commence avant la naissance, dès la conception :
- 2 L'avortement aux yeux de Dieu :
- 3 Les contradictions (ou la mauvaise foi) des pensées des hommes
- 4 L'endurcissement des consciences et des cœurs
- 5 La multiplication de meurtres d'enfants :
- 6 La colère de Dieu

1 La vie commence avant la naissance, dès la conception :

Luc 1:15, l'enfant [Jean-Baptiste] est rempli de l'Esprit Saint dès le ventre de sa mère.

Luc 1:35 à 43, le petit enfant [d'Élisabeth] tressaillit de joie dans son ventre.

Le psalmiste s'exprime ainsi (Ps.139:13-16) : «Tu m'as tissé dans le ventre de ma mère. Je te célébrerai de ce que j'ai été fait d'une étrange et admirable manière. Tes œuvres sont merveilleuses, et mon âme le sait très bien. Mes os ne t'ont point été cachés lorsque j'ai été fait dans le secret, façonné comme une broderie dans les lieux bas de la terre. Tes yeux ont vu ma substance informe, et dans ton livre mes membres étaient tous écrits ; de jour en jour ils se formaient, lorsqu'il n'y en avait encore aucun».

Job 3:11 : «Pourquoi ne suis-je pas mort dès la matrice, n'ai-je pas expiré quand je sortis du ventre»

Job 3:16 : «... comme les petits enfants qui n'ont pas vu la lumière»

Il ressort à l'évidence de ces passages de la Parole de Dieu, que la vie commence avant la naissance, dès la conception; l'enfant est capable de sentiments avant même la naissance (Luc 1:44).

2 L'avortement aux yeux de Dieu :

L'avortement est donc un acte criminel, une violation de la loi de Dieu : «tu ne tueras point». Et la loi de Dieu le condamne (1 Timothée 1:9).

Le fait de tuer les enfants est abominable pour Dieu (Jérémie 32:35). C'était même une caractéristique des nations païennes (Deut. 12:31).

Le péché de sacrifier les enfants aux idoles (à ses passions) est châtié par Dieu avec la plus grande sévérité (Lévitique 20:1-5 ; 18:21).

Le péché principal pour lequel, autrefois, Dieu n'a pas pardonné à Israël (et a détruit Jérusalem et son temple, et envoyé le peuple en déportation pendant 70 ans à Babylone) est le sang innocent versé à profusion dans Jérusalem (2 Rois 21:16 + 23:26 + 24:4).

Que les hommes n'y voient pas de mal, ne change pas le caractère de ces actes devant Dieu (Ps. 94:7-11).

3 Les contradictions (ou la mauvaise foi) des pensées des hommes

a) On soutient plus qu'autrefois les droits de l'enfant et la protection de l'enfant. L'enfant à naître ne mérite-t-il aucune protection ?

b) On soutient plus qu'autrefois un caractère «sacré» de la vie humaine au point de supprimer la peine de mort, même pour les pires criminels. Pourquoi l'enfant à naître est-il considéré comme tuable librement ?

c) On argumente que la femme a le droit de disposer de son propre corps. Mais cet argument ne répond pas à la question des droits à la vie de l'enfant à naître. Et puis, en serait-on à soutenir qu'un intérêt personnel particulier serait si fort qu'il surpasserait ce droit de vivre de l'enfant à naître ?

d) On déclare que la femme est propriétaire de son propre corps, et qu'en conséquence elle peut en disposer comme elle veut.

Réponse : 1. 1 Corinthiens 7:4 dit justement que chacun des époux ne dispose pas de son propre corps. 2. Depuis quand un propriétaire a le droit de tuer les gens qui sont chez lui ? 3. Le corps de l'enfant n'est pas le propre corps de la femme.

4 L'endurcissement des consciences et des cœurs — La tromperie des discours

On est frappé par l'évolution permanente du sujet et des lois, l'avancement constant vers la permissivité et la destruction des barrières morales les unes après les autres. En outre, il y a de moins en moins de protestations.

La première fois, la loi a été faite à titre expérimental pour 5 ans.

Puis l'avortement a été considéré comme un droit fondamental.

Puis on prolonge de plus en plus la durée pendant laquelle l'avortement est autorisé.

Puis, le fait de naître avec un handicap a été reconnu (par la Cour suprême = Cour de Cassation) comme susceptible de donner lieu à dommages ; on s'oriente donc vers une obligation de l'avortement (ou de procéder à des avortements pour certains professionnels) dans certains cas.

On repère les défauts des foetus, ce qui permet d'éliminer ceux qu'on ne veut pas. C'est aller directement vers l'eugénisme, de manière évidente. Néanmoins on proteste, affirmant que dire cela serait porter atteinte à la dignité des femmes.

Cette évolution permanente dans un éloignement de Dieu toujours plus grand est annoncé par l'apôtre Paul en Romains 1. Il est dû à ce qu'on ne tient pas compte de Dieu (Rom. 1:21). Dans un tel état, on ne reste pas stationnaire, mais on s'enfoncé toujours plus dans l'endurcissement.

5 La multiplication de meurtres d'enfants :

Cette multiplication a caractérisé, autrefois, les périodes de déclin extrême parmi le peuple de Dieu (2 Rois 17:17 ; Ésaïe 57:5) et l'une des activités marquantes d'un roi fidèle a été, non seulement de faire cesser ces offrandes d'enfants aux idoles, mais d'agir en sorte qu'elles ne recommencent pas (2 Rois 23:10).

Les meurtres d'enfants en grandes séries ont caractérisé la période précédant la venue du Christ sur la terre (Matthieu 2:16-18). Ils paraissent recommencer avec ampleur, peu avant la seconde venue de Christ sur la terre.

6 La colère de Dieu

L'apôtre Paul (Rom. 1:18, 28, 29) dit que la colère de Dieu est maintenant manifestée contre toute impiété et toute iniquité des hommes, y compris ceux qui sont animés par un esprit réprouvé qui les amène à pratiquer des choses qui ne conviennent pas, notamment des meurtres.

À celui qui se repent, une porte est toujours ouverte, par la grâce de Dieu, pour retrouver la bénédiction. L'exemple de Manassé (2 Chron. 33:12-16) est, à cet égard, d'autant plus significatif que c'est lui qui avait versé le sang innocent à profusion (2 Rois 24:3-4). Mais malheur à celui qui ne se repent pas ! (voir Amon, fils de Manassé — 2 Chron. 33:23).

Carême par Bibliquest

Pour ceux qui suivent une liturgie religieuse, le Carême commence la série des grandes fêtes culminant avec la Pâque et la Pentecôte. La Pâque est essentiellement le souvenir de la mort et de la résurrection de Notre Seigneur ; la Pentecôte est le souvenir de la descente du Saint Esprit sur les disciples, selon Actes 2.

La mort et la résurrection de notre Seigneur est le fondement de la foi chrétienne, oeuvre d'expiation faite par l'offrande de la victime, dont le sang versé ôte les péchés.

La descente du Saint Esprit, lors de la Pentecôte, est une caractéristique principale du christianisme, la source d'une puissance qui le différencie d'avec les multiples religions des hommes.

Ces deux fêtes existaient déjà dans l'Ancien Testament selon la loi de Moïse, et étaient les deux premières des trois fêtes où il fallait se rassembler chaque année à Jérusalem (Exode 23:14-17 ; 34:18, 22, Lévitique 23, Nombres 28, Deut. 16).

La Pâque était à la fois un rappel de la délivrance d'Égypte, et un signe précurseur du sacrifice de Christ, et de la délivrance du péché qui s'y rattache.

La Pentecôte était à la fois le signe des premiers fruits de la moisson (Nombres 28), et un type précurseur des fruits bien plus abondants découlant de la présence du Saint Esprit.

Le Carême et son premier jour, le Mercredi des Cendres, n'ont pas de fête correspondante dans l'Ancien Testament, sinon les multiples allusions à des périodes de 40 jours comme des temps d'épreuve complet, et l'usage de cendres par tous ceux qui voulaient exprimer leur humiliation à cause de leur péchés.

Le sens spirituel généralement reconnu pour le Carême est de faire «pénitence» = réaliser une humilité et humiliation personnelle quant à ses fautes, avant qu'arrive le moment de la Pâque ou la délivrance et le salut sont salués. On trouvait dans l'Ancien Testament une idée semblable avec les herbes amères (Exode 12:8) et les pains d'affliction (Deut. 16:3) accompagnant la Pâque. On comprend que ce sentiment de son propre péché, et de ce qu'il a coûté notre Seigneur à la croix, lorsqu'il a été offert en victime expiatoire, est un sentiment bien convenable pour celui qui veut s'approprier le bénéfice salutaire de la mort et de la résurrection de Christ.

Ces fêtes ne figurent pas dans la pratique du christianisme décrite dans le Nouveau Testament, le respect de jours particuliers n'étant plus une obligation, mais une faiblesse qu'on peut supporter, sans pour autant avoir le droit de l'imposer aux autres (Rom. 14). Le ministère public de l'apôtre Paul a été arrêté parce qu'il a voulu suivre un rituel de purification de l'ancienne alliance (Actes 21) et l'épître aux Galates met vivement en garde contre le mélange de la grâce propre au christianisme avec les prescriptions de la loi de Moïse.

Est-ce à dire que cette sainte appréciation du sacrifice du Seigneur comme Agneau de la Pâque, et cette humiliation («pénitence») préalable ne sont pas des sentiments appropriés ? Bien au contraire, mais c'est vers le Nouveau Testament qu'il faut se tourner pour saisir la place et la force de ces sentiments.

L'apôtre Jean nous parle de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde dès le premier chapitre de son évangile. Et le salut qu'il apporte sont un des messages majeurs des chapitres qui suivent, notamment les chapitres 3 et 4 et 5 et 6 :

message de la vie éternelle (3:16, 36 ; 5:24),

message de l'accès libre auprès de Dieu le Père (14:6, 9 ; 16:23-27)

message de salut proposé sans délai,

message pour une foi immédiate (3:36),

message qu'on accepte ou qu'on refuse (3:36),

message donnant une promesse absolument certaine,

message qui implique la repentance (Jean 4:29 ; Matt. 9:13).

mais non pas :

un message auquel on pense de temps en temps, une fois par an ou plus,

non pas un message si incertain, qu'on doute tout le temps qu'il soit notre, (4:14 ; 7:37-39)

non pas un message si peu efficace, qu'il nous laisse dans notre état de misère (3:3-7)

C'est le propre de la grâce de Dieu, de sauver entièrement les pécheurs qui se confient par la foi en l'oeuvre de Christ. Est-ce une vaine confiance prétextuelle ? Non point ; c'est l'humble reconnaissance que les promesses de salut par la foi donnée par Christ dans la Parole de Dieu sont vraies.

Alors la joie est complète, accomplie (15:11 ; 16:22, 24 ; 17:13), non pas parce que nous sommes fiers de nous ou parce que nous sommes meilleurs que les autres (réflexe pharisien), mais parce que Christ a tout accompli et parfaitement accompli pour notre salut.

Est-ce alors un blanc-seing pour pécher ? les apôtres rejettent cette pensée avec vigueur (Paul Rom. 6:1-4 ; Pierre, 1^o épître 2:16). La liberté est pour que nous marchions par l'Esprit (Gal. 5:16), comme de bien-aimés enfants de Dieu (Rom. 8:13-16).

Cela implique un jugement de soi-même constant (1 Cor. 11:31 le demande, en le liant à la Cène) : ce jugement de soi-même ressemble à la pénitence, pourvu qu'il s'agisse d'une réalité sincère éprouvée intérieurement, et non pas d'un rite simplement extérieur. Mais même en admettant cette similitude, il reste pourtant une différence majeure : ce jugement spirituel de soi-même est permanent et non pas en pointillé.

En résumé, le christianisme que la Bible nous propose, c'est (entre autres) :

un salut ayant sa source dans l'oeuvre de Christ, accomplie à la Pâque,

une acceptation de l'oeuvre parfaite de Christ pour nous,

une réalisation journalière du nouvel état qui est celui de gens qui ont une nouvelle vie suite à une nouvelle naissance.

Est-ce trop demander aux gens ? faut-il accepter un christianisme limité à la durée de certaines fêtes ? Certains le pensent et l'affirment tout haut, mais alors l'oeuvre de Christ n'est qu'une image qu'on aime regarder de temps et temps, mais sans efficacité, sans résultat permanent, sans effet éternel.

Ah ! que nous puissions nous écrier comme l'apôtre (2 Cor. 5:15) : « Il (Christ) est mort pour tous, ... afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour Celui qui pour eux est mort et est ressuscité ».

Caricaturistes assassinés et manifestations à la suite par Bibliquest

12 janvier 2015 (événements des 7 à 9 janvier)

Table des matières

- 1 Mort de rire
- 2 Manifestations. Leur enjeu
- 3 Meurtres et violence
- 4 Et Dieu, que fait-Il ?

1 Mort de rire

Voilà une expression courante, reprise avec force pour la mort des caricaturistes, — expression écrite sur une tombe en caricature et qui prétend souligner la persévérance absolue dans le comique ; pourtant quel tragique complet mépris de la mort. L'Écriture a dit depuis longtemps « même dans le rire, le cœur est triste, et la fin de la joie, c'est le chagrin » (Proverbes 14v13). Pour le croyant qui connaît l'avenir qui attend les impies, « l'étang de feu et de soufre » (Apocalypse 20), « là où sont les pleurs et les grincements de dents » (Marc 10), l'expression est encore plus tragique. Le riche qui avait fait bonne chère toute sa vie a vite déchanté quand il est arrivé dans l'Au-delà ! (Luc 16:22-23). Les veuves ont quand même raison de pleurer, et non pas de rire !

2 Manifestations. Leur enjeu

Des manifestations de masse ont eu lieu à l'occasion de l'assassinat de caricaturistes et plusieurs otages juifs et non-juifs. Le nombre extrême de manifestants a amené beaucoup à chanter l'unité nationale, et même internationale. L'unité est une chose recherchée depuis longtemps, déjà à la tour de Babel (Genèse 11) ; mais justement là, la confusion fut introduite dans les langages des hommes, et ils ne se comprirent plus. Et aujourd'hui encore les états d'esprit et les objectifs de rassemblement sont très divers, voire opposés, en sorte que les rassemblements de multitude prennent des allures de tour de Babel.

Les uns manifestent pour la république et ses valeurs (sous-entendu pour la laïcité), les autres pour la liberté de la presse et la liberté d'expression (sans dire la liberté d'exprimer quoi), les autres contre le terrorisme, les autres contre l'antisémitisme, les autres contre les amalgames. Or plusieurs de ces revendications s'opposent, ou sont même antinomiques. Sans entrer dans les détails, on ne peut pas faire l'unité entre des athées militants qui revendiquent le droit de blasphémer, et des chrétiens ou musulmans qui tiennent à respecter Dieu et à être libres de manifester leur foi ; on ne peut faire l'unité entre des islamistes sûrs de ce que le coran appuie littéralement la propagation de l'islam par la violence (djihad) et d'autres qui veulent réinterpréter le coran de manière à vivre en paix dans la tranquillité.

Or que faisaient ces caricaturistes qui n'était pas fait par les autres gens ? c'est le blasphème. L'enjeu du droit à l'expression libre est ultimement le droit au blasphème. C'est le verrou suprême à faire sauter pour les athées militants, car c'est le seul auquel des gens religieux s'accrochent, et cette transgression donne l'impression d'être plus fort que Dieu, car on Le nargue en face...

La déchristianisation au moins extérieure a effectivement amené la société occidentale à mettre Dieu de côté, et à accepter le droit au blasphème (un tribunal français l'avait décidé). C'est pour cela que la plupart des gens manifestants n'ont pas eu de scrupule à s'identifier aux caricaturistes : la pratique du blasphème de ces derniers ne choque plus ; c'est un signe profond de décadence morale, et d'avancement de l'apostasie dont le couronnement sera au niveau de l'antichrist. Cependant beaucoup de gens ne se sont pas rendu compte de l'enjeu, à savoir que derrière la liberté d'expression les meneurs réclament le droit au blasphème.

L'homme fera et dira tout ce qu'il voudra, cela n'empêche pas que Dieu existe (Psaume 14:1), qu'il s'est fait connaître, non seulement dans la création (Romains 1:20 ; Psaume 19:1), mais dans la Bible (Sa Parole), et en Jésus Christ (Jean 1:18). La sainteté et la dignité de Dieu sont telles que le troisième commandement de la loi de Moïse interdit non pas de blasphémer, mais tout simplement de prendre le nom de Dieu 'en vain'. Les Juifs ont poussé ce respect de Dieu jusqu'à ne pas prononcer Son Nom. À l'opposé, se permettre de blasphémer sans vergogne est un signe des temps, signe d'avancement extrême de l'égarément de l'homme, signe de l'apostasie et du jugement de Dieu qui s'approchent (mais ce n'est pas à l'homme d'exercer ce jugement), 2 Thessaloniens 2:3-12. Un autre signe de ces temps proches de l'apostasie est que les grands dirigeants chrétiens ne témoignent plus de Jésus Christ ni du besoin de salut des pécheurs.

En attendant, la Parole de Dieu nous annonce que l'état spirituel du monde ne va pas aller en s'améliorant : Les meneurs blasphémeront (Apocalypse 13:1,5,6 ; 17:3) suivis par les hommes en général (Apocalypse 16v9,11,21). Cela aboutit à la ruine complète. Le croyant chrétien peut rester en paix car il sait qu'en dernier ressort Dieu a le dernier mot sur tout et fera triompher Son Christ (Psaume 2). Pour le moment il a aussi la mission d'annoncer la Parole de Dieu et d'annoncer Jésus Christ.

3 Meurtres et violence

Les assassinats des caricaturistes sont inadmissibles et inexcusables devant Dieu et les hommes, même en cas de blasphème.

Précisons d'abord que le vrai blasphème coupable devant Dieu est contre le vrai Dieu, pas contre les religions en tant que telles, ni contre tous les faux dieux, ni contre un prophète. La laïcité fait certes l'amalgame entre toutes les religions, mais le croyant chrétien, lui, ne peut pas attribuer au coran et à l'islam la valeur d'être ou de communiquer la Parole de Dieu. Néanmoins cette Parole de Dieu (la Bible) lui dit de ne pas injurier les « dignités » (Jude 9), Satan lui-même étant considéré comme une « dignité » que l'archange Michel se gardait d'injurier (ce qui ne l'empêchera pas de le combattre plus tard, Apocalypse 12:7-8). Le croyant chrétien ne serait donc pas à sa place s'il injurait ou insultait l'islam (ce qui ne l'empêche pas d'être convaincu qu'il est la vraie source du djihad, et de le dire ouvertement).

Les caricaturistes ne se moquaient pas seulement de l'islam et du prophète, mais aussi du christianisme et de Jésus Christ en particulier, et abondamment, méchamment (selon l'appréciation de vrais chrétiens) en salissant. L'on ne parlait pourtant pas beaucoup de leurs attaques contre le christianisme du fait que les chrétiens ne réagissent en tout cas pas par la violence.

4 **Et Dieu, que fait-Il ?**

Dieu réagit-Il ? laisse-t-Il faire ? Les hommes prétendent que Dieu n'existe pas au motif qu'ils ne Le voient pas intervenir. Or en réalité Dieu est patient. Il est intervenu et Il interviendra encore. Il exerce un certain gouvernement, mais ni immédiat ni automatique, en attendant le jour où tout genou devra se plier devant Son Christ (Philippiens 2:9-11).

C'est ainsi que Dieu fait dire 22 fois (autant que de lettres dans l'alphabet hébreu) par son prophète Ézéchiël « ils sauront que je suis l'Éternel », et 22 fois « vous saurez que je suis l'Éternel » ou « vous saurez que je suis le Seigneur, l'Éternel ». Ces phrases d'Ézéchiël ont été prononcées à l'occasion de toute sorte d'actes ou châtiments gouvernementaux de Dieu, passés ou futurs, soit contre Son peuple soit contre les autres nations, petites ou grandes (le prophète Ézéchiël subissait justement la dispersion d'Israël loin de sa terre, à Babylone 'au pays des chaldéens'). Ces phrases sont là pour affirmer que Dieu est là, qu'Il voit tout, et qu'on a des comptes à Lui rendre, et qu'un jour on sera bien obligé de Le reconnaître avec tous Ses droits. On a beau vouloir agir sans tenir compte de Dieu, Lui saura faire savoir, au moment voulu, que ce n'est pas impunément qu'on l'a fait. Pour le moment, Dieu n'agit pas principalement en gouvernement du monde, mais principalement en grâce en faisant annoncer Son Évangile. Et Il le fera encore abondamment, comme le démontre la mission des 70 en Luc 10. Le croyant chrétien sait que c'est aussi sa mission.

Dieu agit en grâce, mais encore faut-il se repentir et confesser ses péchés. Le sort éternel tant des assassins que de leurs victimes athées fait frémir (Luc 16 est sans ambiguïté).

Les avertissements font donc aussi partie de l'Évangile. Les assassinats des caricaturistes doivent parler aux hommes comme autrefois la catastrophe de l'écroulement de la tour de Siloé (Luc 13:4-5 ; cela ne justifie en rien les assassins, ni ne les excuse, ce qui n'empêche pas Dieu de se servir de tels événements pour parler aux hommes qui survivent et pour avertir). Dieu appelle à la repentance, et la repentance est d'autant plus urgente qu'on s'est permis de blasphémer. « Si vous ne vous repentez, vous périrez tous pareillement ».

Rassemblements bruyants par Bibliquest

Beaucoup de rassemblements des hommes sont bruyants ; nous parlons ici spécialement des rassemblements pour des motifs religieux, cérémonies, deuils, prédications, prières.

Cela ne date pas d'aujourd'hui, et il vaut la peine de voir ce qu'en dit la Parole de Dieu.

On trouve bien sûr des cérémonies bruyantes à l'occasion des deuils. Dans l'Ancien Testament l'Au-delà n'était pas révélé, en sorte que la mort gardait son caractère effrayant, même pour les croyants. On voit donc de "grandes et profondes lamentations" (Gen. 50:10) à l'occasion de la mort de Jacob; Ézéchiël surtout, malgré sa piété, est affligé extrêmement quand Ésaïe lui annonce qu'il va mourir (Ésaïe 38). Dans le Nouveau Testament, la mort d'Étienne a donné lieu à un grand deuil, bien compréhensible à cause de la perte de ce chrétien plein de foi et de l'Esprit Saint et plein de grâce et de puissance (Actes 6:5,8). Toutefois un "grand deuil" peut se dérouler avec beaucoup de dignité, sans faire beaucoup de bruit : le croyant n'a pas à être affligé "comme les autres qui n'ont pas d'espérance" (1 Thes. 4:18).

La mort (apparente) de la fille de Jaïrus donna lieu à un tumulte, et de grands cris étaient jetés (Marc 5:38). Le Seigneur reprit cette foule en demandant pourquoi ces gens pleuraient, déclarant que la jeune fille dormait simplement ; finalement Il les mit tous dehors . C'est la même pensée qui est donnée en 1 Thes. 4:14 : les croyants sont « endormis par Jésus ».

À la fête autour du veau d'or en Exode 32, les gens poussaient des cris comme des cris de guerre (Exode 32:17).

On trouve des gens bruyants en 1 Samuel 4:5-9. Les Israélites étaient partis en guerre contre les Philistins, alors que leur mauvais état moral et spirituel avait amené Dieu à leur faire subir une première défaite. Alors, pour être sûrs de gagner sans se juger eux-mêmes aucunement devant Dieu, ils prennent avec eux l'arche de Dieu, sans consulter l'Éternel sur ce qu'ils avaient à faire, bien qu'ils fussent convaincus que c'était l'Éternel qui les avaient battus (4:3). Ils se mirent à pousser de grands cris au moment où l'arche arriva dans le camp, au point de faire trembler la terre. Les Philistins en furent très effrayés, mais gagnèrent complètement la guerre jusqu'à arriver même à prendre l'arche. La grande défaite des fils d'Israël était de par l'Éternel.

Les prophètes de l'idole Baal poussaient aussi de grands cris pour faire intervenir Baal et faire tomber le feu du ciel sur un sacrifice (1 Rois 18:25-29). La colère de Dieu tomba sur eux et ils furent exterminés.

Les hypocrites des synagogues faisaient sonner de la trompette devant eux quand ils faisaient l'aumône (Matthieu 6:2).

Pendant deux heures une foule à Éphèse hurla : « Grande est la Diane des Éphésiens », car ils craignaient que la valeur de leur idole soit rabaissée (Actes 19:34).

Dans tous ces cas on voit des gens en mauvais état moral et spirituel, dans l'incrédulité par rapport à Dieu, et malgré cela, ils veulent ou bien faire comme s'ils étaient en relation étroite avec Dieu, ou bien pousser Dieu (ou leur dieu) à agir en poussant de grands cris, ou bien se donner mutuellement de l'assurance ou se donner un sentiment de puissance qui va tout surmonter, peines intérieures ou ennemis extérieurs.

On trouve aussi dans la chrétienté des rassemblements où l'on fait beaucoup de bruit. Tantôt le prédicateur fait répéter très fort à l'assistance des phrases affirmant la foi, comme si on se donnait de l'assurance pour ce dont on n'est pas très sûr intérieurement ; tantôt le prédicateur hurle pour que l'auditoire soit bien convaincu de ce qu'il dit ; tantôt le prédicateur fait des prières avec des objurgations impérieuses, comme si on voulait forcer la main à Dieu quand Il ne veut pas faire ce qu'on Lui dit de faire... Ce sont là les mêmes attitudes de fond que ce qu'on a vu en 1 Samuel 4 et 1 Rois 18. Tantôt encore on voit des séances de prières "en langue" où tout le monde fait un brouhaha et personnes ne fait attention ni n'écoute ce que les autres disent : là aussi on se donne de l'assurance mutuellement en faisant du bruit.

Faut-il faire du bruit quand on veut avoir affaire à Dieu ? On oublie que la persuasion et la conviction intérieure et les fermes consolations viennent de ce que Dieu dit, et de ce qu'Il dit dans Sa Parole (Rom. 10:17).

La prière fervente d'Anne à laquelle Dieu lui a répondu en donnant un fils, Samuel, était une prière muette (1 Sam. 1). Élie a dû apprendre le travail de la grâce de Dieu à travers une voix "douce et subtile" (1 Rois 19). Marie écoutait la Parole du Seigneur, assise à Ses pieds (Luc 10). Le Seigneur a mis dehors ceux qui faisaient du bruit auprès de la fille morte-endormie de Jaïrus. Retenons bien Ecclésiaste 9:17 : « Les paroles des sages sont écoutées dans la tranquillité plus que le cri de celui qui gouverne parmi les sots ».

Sur les chutes de leaders dans les mouvements de réveil ? Par Bibliquest

Cet article n'a pas pour but d'accuser ou d'accabler des frères chrétiens, mais le problème est connu que bien des leaders de milieux charismatiques tombent dans des fautes morales liées à des problèmes conjugaux ou financiers. Cet article cherche avec l'Écriture l'origine de la multiplication de ces problèmes. Les enseignements qu'on peut en tirer visent tous les chrétiens.

Table des matières

- 1 Pourquoi parler de ce sujet ?
- 2 Les mouvements de réveil sont-ils l'avenir du christianisme ?
 - 2.1 Les réveils du temps des Juges
 - 2.2 Commencement d'un réveil
 - 2.3 Durée et déclin des réveils
 - 2.4 Individualisme et unité du peuple
 - 2.5 Conclusion sur les réveils d'après le livre des Juges
- 3 Ministères quintuples
- 4 Autorité du « ministre »
- 5 Les titres et leur importance
 - 5.1 Position prise, position donnée
 - 5.2 Titres honorifiques, humilité, orgueil
 - 5.3 Titres ou positions fictifs
- 6 Fidélité et exemplarité
 - 6.1 La référence est la sainteté de Dieu, non pas une éthique
 - 6.2 Ce qui est requis par la Parole
 - 6.3 Un bon témoignage, par rapport aux croyants et au monde
 - 6.4 Fidélité et exemplarité dans la famille
 - 6.5 Fidélité et exemplarité dans les questions d'argent
 - 6.6 Fidélité dans la discipline et les restaurations
 - 6.6.1 Ne pas « laisser-faire »
 - 6.6.2 Discipline et restaurations superficielles
 - 6.6.3 Perte de l'autorité morale et de la puissance spirituelle
 - 6.6.4 Sensibilité spirituelle quand l'Esprit Saint agit vraiment
- 7 Origine des affaires
 - 7.1 La multiplication des affaires n'est pas un hasard
 - 7.2 Mauvais effets de l'évangile de prospérité
 - 7.3 Deux natures : Pensées de l'Esprit et pensées de la chair
 - 7.4 Effets d'accentuation
- 8 Conclusion

1 Pourquoi parler de ce sujet ?

À plusieurs reprises des chrétiens se sont interrogés et s'interrogent sur les déraillements de leaders de mouvements de réveils, spécialement dans les domaines moral et financier.

Certains nous diront que nous n'avons pas à remuer et étaler les misères et hontes de l'église en public. D'autres diront que nous ne sommes pas meilleurs que les autres et que nous n'avons pas à leur faire la leçon. Ce genre d'arguments, valable dans beaucoup de cas, ne s'impose pas dans le cas présent où les affaires ont déjà été largement étalées et discutées en public, au point même de faire l'objet, il y a quelques années, d'une déclaration publique commune de 50 responsables charismatiques en Amérique.

Le présent article a pour but de rappeler quelques enseignements élémentaires de l'Écriture, et de s'interroger sur les origines de telles affaires. Plusieurs points discutés reprennent des thèmes abordés dans la déclaration publique précitée.

2 Les mouvements de réveil sont-ils l'avenir du christianisme ?

2.1 Les réveils du temps des Juges

Le livre des Juges nous montre neuf juges (on dirait aujourd'hui des leaders pourvus d'autorité) correspondant à autant de réveils pour cette période « où il n'y avait pas de roi », c'est-à-dire où Israël n'avait pas encore demandé à être « comme toutes les nations », avec un roi à la tête (1 Samuel 8). Leur régime était donc d'être conduits par Dieu Lui-même : c'est bien là une image valable pour le temps du christianisme où nous n'avons pas d'autre guide que le Seigneur Jésus Christ et Sa Parole. Ce livre des Juges montre que les réveils, ainsi que les juges correspondant, sont suscités par Dieu seulement. Les réveils sont une pure grâce de Dieu, et il n'est jamais garanti qu'il y en aura de nouveau.

2.2 Commencement d'un réveil

Entre deux réveils, ne se trouvait-il aucune bénédiction ? L'histoire de Gédéon donne la réponse : Gédéon tout seul, le plus petit dans la maison de son père, appartenant à la famille la plus pauvre de sa tribu, battait du blé dans un pressoir (Juges 6) pour préparer et préserver un peu de nourriture pour le peuple de Dieu affamé ; la quantité produite était certainement faible, mais selon son pouvoir ; Gédéon ne s'occupait pas de demander un réveil ou d'en préparer un : il faisait ce qui était à sa portée pour le bien du peuple de Dieu, gardant dans son cœur le souvenir des délivrances de Dieu dans le passé. Or c'est un tel homme que Dieu a choisi, justement pour susciter un réveil.

La naissance d'un réveil ne peut avoir lieu avec un déploiement considérable de force humaine : l'armée de 30000 hommes a dû être réduite à 300 pour que Dieu accepte de s'en servir (Juges 7).

Ce rejet de la force de l'homme dans l'œuvre de Dieu est un principe général : Paul disait en 2 Cor.12 : « quand je suis faible, alors je suis fort » et Dieu disait : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité ».

Pareillement, notre Seigneur refusait généralement la publicité donnée à Ses miracles et Ses actions (Marc 1:34, 38, 45 ; 7:36 ; Matthieu 12:15).

2.3 Durée et déclin des réveils

Les réveils du livre des Juges ont-ils duré ? La réponse est clairement non ; leur durée même était souvent courte, quelques années seulement.

Juges 8 montre le déclin qui recommence quand Gédéon se met à établir un mémorial célébrant son réveil en son lieu d'origine. Les juges eux-mêmes montrent un déclin progressif, le dernier étant Samson, plus efficace par sa mort que par sa vie. Ils ne font qu'illustrer le principe général de toutes les dispensations, à savoir que ce qui est confié à la responsabilité de l'homme va à la ruine. Ce principe est encore valable de notre temps.

Le livre des Juges s'achève par le récit de désastres moraux plus lamentables les uns que les autres.

Si le livre suivant de Ruth apporte lumière, joie et bénédiction, ce n'est que par un travail de la grâce incomparable et immérité opérant dans un petit « résidu » (Ruth une étrangère, Naomi veuve et vieillie, Boaz). Dieu dans Sa grâce voulait préparer la lignée du roi selon Son cœur (David d'abord, Christ ensuite).

2.4 Individualisme et unité du peuple

On a souvent souligné la phrase plusieurs fois répétée dans le livre des Juges : « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux ». Cette phrase met justement en relief l'état spirituel mauvais du peuple où l'on n'est guidé ni par la Parole de Dieu, ni par l'intérêt pour le bien du peuple de Dieu, mais seulement par ses pensées personnelles. On retrouve cela dans la deuxième épître à Timothée où l'apôtre souligne l'isolement des fidèles pieux. Toutefois, il ne faut pas confondre cet état d'esprit individualiste et indépendant, avec la responsabilité personnelle qui subsiste toujours pour le croyant, spécialement dans les temps mauvais ; c'est à elle que correspond l'expression « mais toi » cinq fois répétée dans les épîtres à Timothée et Tite.

L'action individuelle de Gédéon est bien le point de départ d'un réveil, mais ensuite l'action commune est recherchée (Juges 7:23).

2.5 Conclusion sur les réveils d'après le livre des Juges

En conclusion, ce qui compte n'est pas d'obtenir un réveil ou de se focaliser sur les temps de réveil ; certes quand Dieu en suscite un, il y a lieu de se réjouir et de rendre grâce et d'en profiter. Quand Dieu suscite un réveil, il y a toujours le danger que l'homme s'enorgueillisse et se donne trop d'importance dans l'œuvre. Aussi ce qui compte avant tout, c'est la fidélité pratique individuelle permanente en tout temps ; et la vraie fidélité s'accompagne de la recherche du bien du peuple de Dieu. C'est aussi ce que notre Seigneur enseigne en Luc 17:5-10. Les disciples voulaient plus de foi, probablement dans le but de faire de grandes choses, peut-être un retournement du peuple de Dieu en faveur du Seigneur ; ils aspiraient au rétablissement de la gloire d'Israël (Actes 1:6). Que leur répond le Seigneur ? « quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites 'nous sommes des serviteurs inutiles ; ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait' ». C'est comme en Luc 16:10-12, on commence par être fidèle dans les petites choses, et ensuite le Seigneur confie des grandes. C'est aussi l'enseignement de Jérémie 45 et Zacharie 4:6-7,10 et Malachie 3:16-18 et Luc 12:32 : ne pas mépriser le temps des petites choses, ne pas mépriser les petits troupeaux. Cela implique de ne pas croire que tous les mouvements grands et beaux sont bons.

Nous avons dans l'Écriture toutes les directions pour être fidèles en tous les temps, et cela est indépendant des circonstances, réveil ou pas réveil.

3 Ministères quintuples

C'est un qualificatif pour désigner ceux qui cumuleraient tous les dons d'Éphésiens 4, apôtre, prophète, évangéliste, pasteur et docteur. Certains milieux de mouvements de réveil prônent ce genre de ministère.

Éphésiens 4:11 mentionne bien cinq dons, ou ministères, donnés par Christ glorifié à Son assemblée ou église, mais 1 Corinthiens 12:19 et 12:28-30 montrent que le cumul de tous les dons chez une seule personne serait une anomalie ; ce n'est donc pas à favoriser. Le sens du mot « ministère » est simplement celui de « service ». Ce n'est pas une classe de chrétien distincte des autres. Dans l'ancienne alliance, il y avait des sacrificateurs constituant une classe à part (fils d'Aaron), un clergé ; il n'en est plus de même maintenant car tous sont sacrificateurs (1 Pierre 2:5,9). Les serviteurs du culte d'autrefois étaient les Lévités, descendants de Lévi ; ils étaient donnés aux sacrificateurs (à Aaron et à ses fils) pour les aider dans l'exercice de leur sacrificature (Nombres 3:9 ; 18:2,4,6) ; ce principe subsiste aujourd'hui, à savoir que le ministère conserve ce caractère de service au profit de tous (Éphésiens 4:12-16 ; Romains 12:1-8). Le service chrétien n'est pas un privilège d'une caste cléricale.

La notion d'un ministre (celui qui a un ministère) ou ministère au sens de quelqu'un qui contrôlerait la vie de toute une congrégation est une notion étrangère à l'Écriture, spécialement 1 Corinthiens 12 et 14.

Nous ne pensons pas qu'il y ait des apôtres aujourd'hui, car leur rôle était de contribuer au fondement de l'église ; nous bénéficions encore des dons d'apôtres d'Éphésiens 4 par le moyen de leurs écrits, mais il ne peut pas y avoir d'apôtre témoin de la résurrection du Seigneur. Si l'on voulait argumenter que le mot « apôtre » signifie « envoyé », alors ce ne serait pas un don spécial, car nous sommes tous envoyés (Matthieu 20:2 ; Jean 17:18 ; 20:21).

Retenons en conclusion que les ministères quintuples sont certainement une anomalie de plusieurs manières.

4 Autorité du « ministre »

Si quelqu'un est susceptible d'être grand parmi les croyants, il doit non seulement être le serviteur de tous, mais même leur esclave (Matthieu 20:26-28, répété en 23:11-12). Le Seigneur interdit même que certains dominent ou usent d'autorité sur les autres (Matthieu 20:25-26). Cet ordre de chose est totalement contraire à ce qui existait au temps de l'Ancien Testament, mais il se rattache au fait que les chrétiens constituent un seul corps, le corps de Christ (1 Corinthiens 10 et 12 ; Éphésiens 1 à 4 ; Romains 12), un organisme où les membres ne commandent pas les uns aux autres, mais reçoivent les directions de la tête qui est Christ (Colossiens 1:18).

Les relations entre serviteurs, comme entre tous les membres du corps, doivent être en parfaite cohérence les uns avec les autres, justement parce qu'ils fonctionnent comme les membres d'un même corps, dans lequel il y a un seul Esprit qui distribue les dons, un seul Seigneur qui a l'autorité, et un seul Dieu qui opère tout en tous (1 Corinthiens 12:4-6). Un tel organisme, le corps de Christ, fait contraste à la fois avec les systèmes des hommes où chacun tire de son côté (1 Corinthiens 12:2), et avec le principe démocratique ou d'égalité entre les croyants (l'union fait la force, comme à la tour de Babel, Genèse 11). Il doit simplement fonctionner comme un corps. C'est ce qu'enseigne la Parole et nous avons à en tenir compte. On ne peut pas dire que c'est irréalisable aujourd'hui : Dieu nous aurait-il présenté un modèle irréalisable ? ce serait de l'incrédulité de le penser.

On a essayé de définir les relations entre ministères comme des relations de partenariat ; mais il est plus sain de s'en tenir à la notion de corps de Christ, car tout autre langage imagé altère la nature des relations entre chrétiens et entre serviteurs.

Hébreux 13:17 requiert certes l'obéissance aux conducteurs, et 1 Pierre 5:5 demande aux jeunes gens la soumission aux anciens ; Romains 12:8 parle de ceux qui sont à la tête. Mais il s'agit là de reconnaître une autorité morale, non pas d'appliquer un système hiérarchique, ce que le Seigneur rejette (Matthieu 23:8-12). Même un apôtre Pierre n'imposait pas son autorité aux anciens, mais se plaçait à leur niveau (1 Pierre 5:1).

Discuter sur l'abus de pouvoir est une notion étrange, car les serviteurs n'ont pas de pouvoir à exercer dans l'église. Le Seigneur seul a le pouvoir.

5 Les titres et leur importance

5.1 Position prise, position donnée

Il faut bien distinguer l'autorité que Dieu donne et l'autorité qu'on s'arroge. Certes la Parole distingue entre anciens (ou : surveillants) et serveurs, entre les dons qui sont donnés pour tout le corps (Éph.4) et les charges locales d'anciens (1 Tim.3 et Tite 1). Mais s'agissant de la position que nous prenons extérieurement, même si elle ne correspond pas à une réalité intérieure ou à un don de la part du Seigneur, Dieu nous juge selon cette position que nous prenons (Luc 19:22a ; Matthieu 12:37). Si quelqu'un prétend avoir un ministère quintuple, et qu'il est incapable d'assumer les responsabilités rattachées à chacun de ces cinq dons, Dieu le jugera malgré tout comme ayant l'obligation d'exercer correctement les cinq dons.

L'autorité morale est autre chose : elle s'acquiert par l'exemple (1 Tim.4:12 ; 3:7 ; Actes 6:3 ; 10:22 ; 16:2 ; 22:12).

5.2 Titres honorifiques, humilité, orgueil

Les titres officiels faisant l'objet d'honneurs officiels sont rejetés par le Seigneur (Matthieu 23:5-12). Si un honneur spécial est prévu pour ceux qui sont à la tête (1 Timothée 5:17), il s'agit de respect et de révérence en rapport avec le travail ou la responsabilité.

L'humilité est requise de la part de tous, à de nombreuses reprises (Luc 9:46-48 ; 22:24-26 ; 1 Pierre 5:5 ; Philippiens 2:5-8). C'est Dieu qui se charge d'élever ceux qui se sont abaissés (Philippiens 2:9-11 ; 1 Pierre 5:6), mais ce n'est pas à l'homme à imposer son autorité. Le danger d'orgueil est grand, car le diable est toujours là pour nous y pousser (1 Timothée 3:7).

Quand l'homme s'élève, Christ n'a plus la place qui Lui est due, et Dieu ne peut l'accepter.

5.3 Titres ou positions fictifs

Ceux qui recherchent les titres s'arrogent souvent des titres auxquels ils n'ont pas droit. C'est ainsi que nous ne pensons pas qu'il y ait des apôtres aujourd'hui ; le ministère des apôtres donnés par Christ subsiste aujourd'hui par leurs écrits, et en ce sens ils ont bien été donnés à tout le corps, mais nous ne voyons aujourd'hui ni autorité pour les nommer ni le caractère d'avoir vu le Seigneur ressuscité (Actes 1:22). Si quelqu'un voulait soutenir que apôtre signifie « envoyé » et que les serveurs sont bien envoyés par leur Maître, alors la qualité d'envoyé s'applique à tous les chrétiens (Jean 20:21), mais il ne s'agit pas là d'apôtres au sens du Nouveau Testament.

6 Fidélité et exemplarité

6.1 La référence est la sainteté de Dieu, non pas une éthique

Les chrétiens sont à la fois la maison de Dieu elle-même (1 Pierre 2:5 ; Éphésiens 2:20-22) et dans la maison de Dieu (Éphésiens 2:19 ; 1 Timothée 3:15). L'obligation de bien se conduire vient de ce que nous avons affaire à Dieu qui est un Dieu saint (1 Timothée 3:15 ; 1 Pierre 1:15-17 ; Psaume 93:5).

Certains cherchent à promouvoir une éthique des ministères. Or on définit l'éthique comme étant la morale sans Dieu. Ce n'est qu'une misérable notion qui passe à côté du fait solennel que nous avons tous affaire à un Dieu saint et que tous les dons sont sous l'autorité du Seigneur. Notre standard, la norme à suivre, ce n'est pas une éthique, c'est la sainteté de Dieu et la soumission au Seigneur.

Si la Parole nous dit qu'il y a des surveillants dans l'assemblée (ou : église), ce n'est pas pour que les ministères soient hors du domaine de leur surveillance : Les serveurs ne sauraient échapper à la surveillance des surveillants, ni à l'autorité de l'église ou assemblée ; bien entendu, par le terme « église » ou « assemblée », on entend ici, non pas une fédération d'églises, mais l'assemblée locale du lieu où habite le serviteur.

6.2 Ce qui est requis par la Parole

La Parole requiert des croyants qu'ils soient fidèles (Matthieu 23:23 ; 24:45 ; 25:21,23 ; Luc 16:10-12 ; 19:17 ; Actes 16:15 ; 1 Corinthiens 4:2, 17 ; Galates 5:22 ; Éphésiens 1:1 ; 6:21 ; Colossiens 1:1,7 ; 4:7,9 ; 1 Timothée 3:11 ; 4:3,10 ; 5:16 ; 6:2 ; Jacques 1:12 ; 1 Pierre 5:12 ; 3 Jean 5 ; Jude 4 ; Apoc. 2:13 ; 17:14) et exemplaires (1 Corinthiens 7:25 ; 1 Timothée 1:12 ; 4:12 ; 2 Timothée 2:2 ; Tite 1:6 ; 2:10). Dans le cas des anciens ou surveillants, l'exemplarité requise est particulièrement forte : irrépréhensible, irréprochable ! (1 Timothée 3:2 ; Tite 1:6).

Les chrétiens sont aussi tous appelés à être imitateurs de Dieu, de Christ et de l'apôtre Paul (Éphésiens 5:1 ; Philippiens 3:17 ; 1 Corinthiens 4:16 ; 11:1). Le niveau requis n'est pas minimum, ce qui montre, en passant, combien les restaurations bon marché sont inconvenantes.

Les pharisiens d'autrefois étaient au contraire des gens qui prétendaient avoir une autorité, et ne faisaient pas ce qu'ils disaient (Matthieu 23:1-3). Cette dérive les avait amenés à un égarement plus grand, l'opposition mortelle au Seigneur (Luc 4:29 ; 13:31 ; Jean 7:19 ; 12:10) et l'annulation de la Parole de Dieu (Matthieu 15:6).

6.3 Un bon témoignage, par rapport aux croyants et au monde

Le Nouveau Testament attribue beaucoup d'importance à ce que les croyants aient un bon témoignage à la fois vis-à-vis des gens du monde que vis-à-vis des autres croyants :

- « Jetez donc les yeux, frères, sur sept hommes d'entre vous, qui aient un bon témoignage, pleins de l'Esprit Saint et de sagesse, que nous établirons sur cette affaire » (Actes 6:3)
- « Corneille, centurion, homme juste et craignant Dieu, et qui a un bon témoignage de toute la nation des Juifs, a été averti divinement par un saint ange » (Actes 10:22)
- « Timothée... lequel avait un bon témoignage des frères qui étaient à Lystre et à Iconium » (Actes 16:2)
- « Un certain Ananias, homme pieux selon la loi... avait un bon témoignage de tous les Juifs qui demeuraient là » (Actes 22:12)
- « Or il faut aussi qu'il ait un bon témoignage de ceux de dehors, afin qu'il ne tombe pas dans l'opprobre et dans le piège du diable. » (1 Timothée 3:7)

Deux domaines sont particulièrement concernés par la fidélité et l'exemplarité :

6.4 Fidélité et exemplarité dans la famille

Le premier domaine est la vie de famille, où l'exemplarité est spécialement requise de ceux qui sont à la tête. 1 Timothée 3:4-5, 7 en donne la raison toute simple : comment s'occuper de la maison de Dieu quand on ne sait pas s'occuper de sa propre maison ?

Il est assez remarquable que ce soin vis-à-vis des enfants soit déjà signalé par Dieu chez Abraham, et c'est en raison de cette fidélité que Dieu lui a communiqué ce qu'Il se proposait de faire aux villes de Sodome et Gomorrhe. Abraham, connaissant ainsi ce propos de Dieu, a pu devenir intercesseur en faveur de ces villes (Genèse 18:19 et la suite), ce que Lot n'a pas pu faire.

La plus grande joie de l'apôtre Jean, l'apôtre de l'amour, était de savoir que ses enfants marchaient dans la vérité (3 Jean 4).

Malachie 2:16 montre l'inverse à la fin d'une dispensation (l'ancienne alliance), et Dieu est obligé d'insister sur Sa haine de la répudiation ; les hommes couvraient l'autel de l'Éternel des pleurs des femmes abandonnées (Malachie 2:13). Cette indifférence vis-à-vis du lien conjugal allait de pair avec l'indifférence vis-à-vis de l'Éternel décrite au ch.1 du même livre. Les fautes conjugales multipliées ne sont pas un hasard, mais elles accompagnent les errements et la désobéissance à la Parole de Dieu quant à la pratique du ministère.

6.5 Fidélité et exemplarité dans les questions d'argent

1 Timothée 3:3 requiert des anciens qu'ils n'aient pas l'argent : Dieu va à la racine des choses ; non seulement il veut que les Siens soient honnêtes, mais il veut davantage ; il faut que leur cœur ne soit même pas incliné vers l'argent. Peut-on dire qu'on n'aime pas l'argent quand on a un train de vie ultra-luxeux comme certains leaders ?

1 Timothée 6:5 qualifie d'hommes corrompus dans leur entendement ceux qui estiment que la piété est une source de gain. Cette attitude de recherche de l'argent est aussi dénoncée par Pierre (2 Pierre 2:13-14) et Jude (v.11). Comment, dès lors, accepter que certains réclament perpétuellement de l'argent ?

Les simples serviteurs également doivent ne pas être avides d'argent, ce qui serait un gain honteux pour eux, et être irréprochables à ce sujet (1 Timothée 3:8-10). Même les esclaves sont exhortés à être fidèles dans ce domaine (Tite 2:10).

L'apôtre Paul donne un exemple remarquable de contentement dans une situation très dure, puisqu'il était en prison, manquant parfois du nécessaire, appréciant quand il recevait de l'aide, ne se plaignant jamais quand il était dans le besoin (Philippiens 4:10-20). Ce passage confirme Philémon 14 qui nous dit que faire le bien ne doit pas être l'effet de la contrainte (il est inacceptable d'exiger qu'on montre les bulletins de salaire pour prouver qu'on a donné au moins la dîme).

Les manquements dans le domaine de l'argent jettent spécialement l'opprobre (1 Timothée 3:7) sur le fautif et, ce qui est pire, sur le nom du Seigneur (Héb.6:6), car le monde voit très bien que les paroles sur le ciel et la grâce de Dieu cachent des intérêts sordides et terrestres ; le témoignage du chrétien en est détruit, et le Seigneur déshonoré.

L'appât du gain et le manque de sobriété (Tite 2:6,12) sont déjà désapprouvés par la Parole ; mais que dire alors de malhonnêtetés directes, de détournements d'argent ?! Dieu permet que les choses s'aggravent pour que l'intérieur des cœurs soit manifesté (Luc 8:17 ; 12:2-3 ; 2 Cor.5:10-12).

6.6 Fidélité dans la discipline et les restaurations

6.6.1 Ne pas « laisser-faire »

Quand on a ainsi compris l'enseignement de l'Écriture, et qu'on voit certains le transgresser en face, non pas par simple erreur occasionnelle, mais régulièrement, on ne peut pas en prendre son parti. Le Seigneur reproche à l'assemblée de Thyatire de « laisser faire » une prophétesse en son sein (Apoc.2:20) et Timothée avait mission de faire taire certaines personnes qui donnaient un enseignement incorrect (1 Timothée 1:3).

6.6.2 Discipline et restaurations superficielles

Un problème important aujourd'hui est celui des restaurations superficielles. Des « ministres » tombent dans le péché et voilà qu'on s'occupe tout de suite à leur « restauration », sans attendre que la repentance ait eu lieu. En outre, par le terme « restauration », on n'entend pas, en général, une restauration spirituelle et morale, mais une possibilité de reprendre « l'activité de son ministère ».

L'Écriture donne des exemples de confessions express, superficielles, sans valeur : Saül disant à Samuel : « j'ai péché, honore-moi en la présence des anciens de mon peuple » (1 Samuel 15:30 ; voir Matthieu 27:4 avec Judas ; Nombres 14:40 ; le pharaon Exode 9:27 ; 10:16 ; Balaam Nombres 22:34 ; etc.). On ne trompe pas Dieu, ces confessions express n'écartent pas le jugement.

L'Écriture instruit sur la manière de restaurer sérieusement. En 1 Cor.5 l'apôtre Paul exhortait l'assemblée de Corinthe à ôter du milieu d'elle celui qui avait commis une faute morale, et il qualifie les fornicateurs de « méchant ». En 2 Cor.2 l'apôtre évoque bien le pardon, mais il le pouvait parce que la personne avait été plongée dans une grande tristesse, une tristesse que 2 Cor. 7:9-11 qualifie de « tristesse à repentance », une « tristesse selon Dieu » accompagnée « d'indignation ». Il faut que la désobéissance à la Parole et le déshonneur jetés sur le nom du Seigneur soient sentis et condamnés (d'où le terme de « vengeance » utilisé en 2 Cor.7:11), à la fois par celui qui a péché et par les autres croyants. Dieu veut la « vérité dans l'homme intérieur », « un renouvellement de l'esprit droit » (Psaume 51:6,10).

Accepter que quelqu'un quitte sa femme pour prendre la femme avec laquelle il a forniqué, c'est mépriser la Parole et le Seigneur Lui-même. Laisser celui qui a forniqué recommencer son ministère comme avant, c'est mépriser ce que l'apôtre dit à Timothée et Tite (1 Tim.3:2 ; Tite 1:6).

6.6.3 Perte de l'autorité morale et de la puissance spirituelle

Quand un ministère a chuté pareillement, quelle autorité morale lui reste-t-il ? (Luc 16:11 ; noter que dans ce passage les malhonnêtetés de gestion financière sont spécialement visées). Pourquoi chercher à le rétablir dans ses fonctions rapidement ? L'exemple type est celui de Samson ; il avait péché et forniqué et croyait que sa force demeurait (Juges 16) ; or la puissance spirituelle ne peut pas subsister chez le serviteur du Seigneur qui a péché publiquement, a déshonoré le Seigneur et n'a pas passé par une profonde repentance. En aucun cas, on ne peut accepter que le ministère, et encore moins le succès du ministère, permettent de minimiser les fautes ; au contraire ils les accentuent. La gravité des fautes se pèse par rapport au Seigneur et à Sa gloire, le succès du ministère ne fait que rendre la honte plus grande en cas de faute.

Pierre a été restauré après son reniement du Seigneur, mais on le voit pleurer amèrement (Matthieu 26:75) très rapidement dès qu'il se rend compte de ce qu'il avait fait ; le Seigneur a eu affaire avec lui une première fois (1 Cor. 15:5), puis plusieurs fois ensuite (Jean 20 et 21). Les propos qu'il tient en Jean 21 montrent un brisement profond, et ceux tenus en Actes 3:14-15 montrent une restauration spirituelle complète. Chercher à cacher sa faute est une preuve d'endurcissement.

On ne peut soutenir que la vie privée ne regarde pas les fidèles, même si la Parole condamne la médisance spécialement à l'encontre des anciens (1 Timothée 5:19 ; Lévitique 19:16 ; Romains 1:30 ; 2 Corinthiens 12:20 ; Tite 2:3 ; 1 Pierre 2:1).

6.6.4 Sensibilité spirituelle quand l'Esprit Saint agit vraiment

Le propre d'un temps de réveil est d'être un temps où l'activité du Saint Esprit se déploie en toute liberté. Le jugement du mal y est alors particulièrement net (Actes 5). La référence pour mesurer la fidélité n'est pas la façon de vivre des autres communautés que nous fréquentons, mais c'est la Parole de Dieu, les droits du Seigneur et de l'Esprit Saint. Le développement du péché attriste le Saint Esprit (Éphésiens 4:30) et restreint Son action. Ne pensons pas que réveil et péché aillent ensemble. Quand le péché se généralise, il n'y a plus de réveil, et les vrais fidèles ne forment plus qu'un petit troupeau, un résidu (2 Timothée 2:22 ; Malachie 3:16-18 ; Luc 1-2).

7 Origine des affaires

7.1 La multiplication des affaires n'est pas un hasard

La multiplication de désordres moraux n'est pas le fruit du hasard comme nous l'avons vu en Malachie. Certes Malachie dénonce le manque de cœur pour le Seigneur, mais il faut s'interroger s'il n'y a pas une cause commune à tous ces cas ? Il ne s'agit pas ici de se faire l'« accusateur des frères » (rôle de Satan, Apoc.12), mais on ne peut éviter que les fidèles se posent la question et nous cherchons ici à répondre à ces interrogations.

Insister sur l'action du Saint Esprit dans les croyants est une bonne chose car c'est un élément caractéristique du christianisme. Mais Satan cherche toujours à contrefaire ce qui est de Dieu. Sans aller jusqu'à l'action directe de Satan, il y a un gros risque pour chacun de nous de confondre les pensées de l'homme avec celles de l'Esprit Saint. Comment faire la distinction, si ce n'est en appliquant l'éclairage de la Parole de Dieu ?

7.2 Mauvais effets de l'évangile de prospérité

Commençons par la question d'argent et d'honnêteté financière. L'évangile de la prospérité s'est répandu dans ces mouvements dits de réveil, et les leaders le proclament haut et fort. Or c'est clairement une fausse doctrine, le Seigneur Lui-même ayant vécu dans la pauvreté (2 Cor. 8:9 ; Matt. 17:24-27), et les apôtres n'ont jamais annoncé une vie facile pour les croyants, bien au contraire (Romains 5:3 ; 1 Pierre 1:6 ; 4:12). Alors quand on annonce la prospérité matérielle et qu'elle ne peut que tarder à venir, puisque Dieu ne l'a pas promise, il est inévitable d'être tenté, et même plus, de vouloir accélérer la venue de cette prospérité par des moyens humains, personnels, forcément douteux.

7.3 Deux natures : Pensées de l'Esprit et pensées de la chair

Les affaires morales (de mœurs) maintenant. Il y a convergence d'un double problème : d'abord on insiste sur le Saint Esprit qui guide le croyant sans dissocier les pensées personnelles d'avec celles de l'Esprit, et ensuite on n'enseigne pas la présence de la chair, toujours mauvaise, dans le croyant, — selon Romains 7:18 « en moi en ma chair, il n'y a point de bien ». Cette question des « deux natures », le nouvel homme et le vieil homme, ou la chair comme l'appelle l'apôtre Paul, revient souvent dans les épîtres (Romains 6 à 7 ; Galates 5 ; Colossiens 3 ; Éphésiens 4, et d'autres). Il est fondamental de comprendre ce point pour avoir à la fois la paix avec Dieu et l'assurance que nous sommes de bien-aimés enfants de Dieu, et en même temps comprendre pourquoi il y a toujours ces mauvaises tendances chez nous qui nous entraînent à mal faire ; le croyant a à nourrir le nouvel homme, et à tenir la chair dans la mort.

Le résultat de cette double erreur est que l'on prend ses propres pensées pour celles de l'Esprit de Dieu sans se méfier qu'elles puissent être mauvaises. Dans de telles conditions, on est la proie facile aux tentations et chutes morales. Le mysticisme et la sentimentalité humaine (non pas la compassion selon Dieu) présentent les mêmes dangers.

Il y a une déviation encore pire : au lieu de recevoir ce que dit l'Écriture quant aux mauvais désirs et aux mauvaises pensées en nous qui viennent de « la chair » et qu'on doit « tenir dans la mort » (Rom.6:11 ; Col. 3:5-11), on attribue ces mauvaises pensées et ces mauvais désirs à des démons, et on se lance dans l'exorcisme pour en débarrasser les âmes. Le résultat de cet errement est double : ignorant « la chair », on ne cherche pas à la tenir dans la mort et elle continue de plus belle à pousser au mal ; et exorciser des personnes qui n'ont pas de démons les met dans un trouble et une détresse insurmontables.

Toujours dans le même sens, le parler en langues avec des langues incompréhensibles (alors que quand Dieu parle, c'est toujours pour se faire comprendre) est un exemple manifeste de confusion entre la pensée de l'Esprit et les pensées de l'esprit humain ou d'esprits mauvais. Les mauvais résultats ne sont pas bien loin.

On voit ainsi que dans les deux domaines financier et moral, il est capital de revenir à l'Écriture pour tous les détails de la vie personnelle et collective, pour avoir de saines pensées (2 Timothée 3:14-17). Il ne suffit pas de prétendre être conduit par l'Esprit Saint pour l'être effectivement ; encore faut-il que ce qu'on manifeste soit conforme à la Parole de Dieu ; elle est le seul test ou moyen de contrôle de notre conduite.

7.4 Effets d'accentuation

Si ce qui précède a mis en relief l'origine des affaires, il est certain qu'elles sont aggravées, accentuées par toute sorte d'autres désobéissances à l'Écriture ou de violations des modèles de l'Écriture dont nous avons parlé ci-dessus : les titres que les leaders s'attribuent indûment, l'autorité qu'ils se donnent ou se font donner, le manque d'humilité, la pratique incorrecte du service chrétien ou de la vie de l'assemblée chrétienne, etc. sont autant de catalyseurs d'accélération des chutes.

L'absence de jugement de la chair laisse les convoitises amorcer, puis enfanter le péché, comme dit Jacques (1:13-15).

Les trois éléments du péché selon 1 Jean 2:16 et Gen.3:6, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie nourrissent et sont nourris par l'appât du gain, la vie dans le luxe, la puissance (fausse ou réelle), l'autorité (fausse ou réelle), la légèreté et la superficialité dans la conduite et les relations avec les autres, le manque de soin vis-à-vis de la vie de famille, le manque de respect du lien conjugal, etc. Il y a là des cercles vicieux où l'on perd vite tout discernement.

8 Conclusion

Nous répétons que le but de cet article n'est pas d'accabler tant de vrais croyants qui désirent goûter la vie par l'Esprit de Dieu. Mais nous avons cherché à identifier les racines d'égarement selon l'Écriture. C'est en le comprenant qu'on peut revenir à une vie plus en accord avec un vrai témoignage chrétien, où le Seigneur pourra être honoré. Nous demandons au Seigneur que ces quelques réflexions amènent chacun à bien s'interroger sur ce qu'est la vraie conduite par l'Esprit, afin que les assemblées chrétiennes soient un peu plus à la gloire du Seigneur.

CLONAGE par Bibliquest

01 2003

Techniquement le clonage est faisable, et est probablement en route quelque part, même si les annonces récentes sont à mettre en doute. Vu son importance, il est intéressant de considérer si la chose en elle-même est bonne ou mauvaise.

Nous ne l'envisagerons pas sous l'angle éthique, qui, à notre avis n'est guère que de la morale sans Dieu, mais nous regarderons la chose au contraire à la lumière de la Parole de Dieu (= la Bible).

1. La question du clonage nous renvoie à la Genèse qui donne la pensée de Dieu quant à la création de l'homme.

Gen 1. 27 «Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu».

Gen 3. 5 «... et vous serez comme Dieu».

Voilà ce qu'a fait miroiter le serpent rusé à la femme (Ève), si elle et son mari (Adam et Ève) mangeaient de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Au fond, le clonage humain consiste à créer d'autres hommes à notre image, réalisant à nouveau le rêve d'«être comme Dieu» et retombant dans le piège tendu par le diable.

L'Éternel avait averti Adam que s'il mangeait de cet arbre, il mourrait certainement (Gen 2:17), mais le diable l'a aidé à oublier les tristes conséquences de la désobéissance à Dieu.

Le désir de l'homme est de se perpétuer éternellement par le moyen du clonage (soit en clonage reproductif, soit en clonage thérapeutique = prélèvement d'organe sur un clone pour remplacer un organe malade, par exemple). Rechercher l'immortalité, c'est s'opposer à la sentence de Dieu qui a dit : «tu es poussière et tu retourneras à la poussière».

Ce qui est frappant, c'est que cette question qui se pose maintenant survient aux derniers jours, avant la révolte finale de l'homme contre Dieu. Preuve s'il en est, du retour imminent du Seigneur.

2. Le clonage change l'ordre naturel établi de Dieu. Dans la première tentation de Jésus au désert, il n'a pas voulu faire le miracle de transformer des pierres en pain, n'ayant pas une indication de la volonté de Dieu pour le faire, même si cela correspondait en partie à un besoin humainement naturel, puisqu'il n'avait pas mangé depuis 40 jours.

Notre Seigneur Jésus montrait que la propre volonté de l'homme était péché. Il n'y a aucune suggestion de la part de Dieu et de sa Parole de générer des hommes hors du processus habituel.

3. Cloner et réussir le clonage sont deux choses bien différentes. Nous comprenons que pour un clonage réussi, il faut en faire un bon nombre ratés. Or tout clonage raté est un meurtre, tout comme l'avortement.

Certes l'avortement est banalisé dans la société d'aujourd'hui, mais cela ne change en rien au fait qu'il y a meurtre. La légitimité selon la loi des hommes ne rend pas la chose légitime pour Dieu.

On tue au début de la vie (avortement), on tue en fin de vie (euthanasie) ; maintenant on va trouver un nouveau motif de tuer en cours de vie (voir eugénisme), quand le clone sera mal réussi. La terre se remplit de sang innocent : c'est le péché pour lequel Dieu a chassé son peuple de sa terre (2 Rois 24 v. 4).

4. Nous comprenons que la probabilité d'avoir un bébé en bonne santé et en bon état n'est pas très élevée. Dans le cas des clonages des brebis plusieurs n'ont pas pu vivre longtemps en raison de leurs malformations. Le pire était qu'elles ne sont pas nées avec l'âge zéro, mais avec l'âge de la brebis ayant servi au clonage ! On peut s'attendre à avoir des bébés clonés avec de multiples malformations ou dysfonctionnements, et des conditions de vie misérables : que va-t-on en faire de tels êtres ? Va-t-on les tuer pour s'en débarrasser ou augmenter les capacités d'accueil des centres d'handicapés ?

5. Le but du clonage paraît être à 90 % à but thérapeutique et à 10 % à but reproductif, environ bien sûr. Les médias présentent le premier comme bon moralement puisqu'il permettrait de guérir ou réparer, et le second seul comme étant condamnable. Bien entendu les financements de recherche se trouvent surtout du côté du clonage à but thérapeutique.

Il avait été envisagé mondialement d'interdire le clonage à but reproductif, et il est reproché aux USA et au Vatican d'avoir mis obstacle à cette interdiction spécifique par leur insistance à interdire tout clonage, même à but thérapeutique.

Mais le clonage à but thérapeutique consiste à faire un être humain, et à le tuer soit après la naissance, soit avant, pour permettre d'en utiliser la matière. Qu'on le tue à tel ou tel stade, embryonnaire ou post embryonnaire ou plus développé, ne change rien au fait que c'est un meurtre d'être humain. Le fait d'en utiliser des parties pour guérir ou réparer le corps d'un malade, ne change rien à l'existence du meurtre. Autrement dit, une fois de plus on organise le meurtre en série. Plus on clone, plus on tue.

S'il y avait donc à faire une différence entre le clonage à but thérapeutique et le clonage à but reproductif, la balance du bien et du mal ne penche en tout cas pas en faveur du clonage à but thérapeutique, bien au contraire.

Ésaïe 5 v. 20 : Malheur à ceux qui appellent le mal bien, et le bien mal.

6. Faire de l'expérimentation scientifique ne justifie rien moralement devant Dieu.

L'accès au clonage n'a pu être fait qu'avec de nombreux essais, et notamment de nombreux essais ratés, comme toujours en sciences expérimentales. Tous ces essais ratés ont tué un être humain, lorsqu'on avait fait une cellule vivante capable de se développer.

Est-on prêt à bénéficier de toutes ces actions condamnables pour faire du clonage thérapeutique ? ou reproductif ?

7. Les clones ont-ils une âme ?

Tout en étant très prudent dans ce que nous disons dans un pareil domaine, nous ne voyons pas pourquoi les clones n'auraient pas d'âme puisqu'ils dérivent d'une être humain vivant. À cet égard ils ont part au souffle de Dieu initial, comme tout être humain engendré par les voies naturelles normales.

Par contre nous ne voyons pas qu'il en soit de même pour l'image de la bête d'Apocalypse 13 v. 15.

Cette image est un être d'apparence humaine (image du chef de l'empire romain) qui est même capable de parler ; il a une « respiration » ou « souffle », mais celui-ci lui a été communiqué par l'Antichrist, l'incarnation de Satan. Il n'est pas dit de ce souffle qu'il soit un souffle de vie (Dieu seul communique la vie) ; rappelons que « souffle » est aussi traduit par « respiration » ou par « âme ». Cette « image de la bête » est aux antipodes de l'homme, qui, une fois créé, a aussi reçu un « souffle », mais ce souffle était le souffle de Dieu, et Genèse 2 v. 7 nous dit que c'était une respiration (ou souffle) de vie.

L'image de la bête paraît donc être un être humain, mais dépourvu de la respiration de vie provenant de Dieu, et donc sans âme. En cela elle/il est bien à la ressemblance (non pas à l'identique) de Satan et de l'Antichrist, à l'opposé de l'homme fait à la ressemblance de Dieu.

On peut penser que le clonage n'est qu'une étape vers l'image de la bête d'Apocalypse 13. Peut-être cet être ne sera-t-il même plus dérivé d'un être vivant, mais entièrement synthétique.

8. Nous sommes dans un monde fou, de plus en plus contraire aux pensées de Dieu. Dieu use de patience à son égard, de plus de patience qu'il n'en a eu avant le déluge ou avec Sodome et Gomorre. S'il n'usait pas de patience, tout et tous mériteraient le jugement sur-le-champ. Le croyant sent bien que cette patience ne va pas durer bien longtemps, et que le monde en profitera encore pour empirer (2 Tim. 3 v. 13). Quand la coupe sera-t-elle comble ?

Que les enfants de Dieu puissent profiter du peu de temps qui leur reste pour manifester beaucoup plus l'image de Christ, à la ressemblance de Dieu.

Conflit spirituel, Combat chrétien. Le monde et Satan par Bibliquest

Table des matières

- 1 Limites de cet article
- 2 Un conflit : sa raison d'être et ses protagonistes
- 3 Peut-on s'attendre à un apaisement ?
- 4 La guerre du chrétien est-elle comme les guerres de ce monde ?

1 **Limites de cet article**

Bien des articles approfondis ont déjà traité ce sujet. Le présent article se propose seulement de rappeler brièvement quelques idées simples, notamment la raison d'être du conflit et quelques-unes de ses particularités.

Pourquoi revenons-nous sur cette guerre, ce conflit, ce combat ? Nous avons dû faire un article parallèle sur le projet de gouvernement mondial, et pour comprendre le cadre et les perspectives, il fallait revenir sur cette affaire de la lutte, de la guerre où le chrétien se trouve engagé. Il ne faut pas que le croyant s'étonne d'être toujours à contre-courant dans ce monde, d'y être en conflit répété avec sa mentalité et ses perspectives (2 Tim. 3:12).

Pour traiter davantage du sujet du combat chrétien, il faudrait parler des armes, des méthodes, de l'état d'esprit, de la force d'âme, etc. ; ces questions sont abordées dans d'autres articles figurant sur Bibliquest, spécialement en rapport avec l'épître aux Éphésiens et l'armure du chrétien.

Le présent article est volontairement limité.

2 **Un conflit : sa raison d'être et ses protagonistes**

Quand on étudie ou présente les pensées de Dieu selon Sa Parole, la Bible, on est frappé à quel point on se trouve souvent, pour ne pas dire en permanence, en conflit avec les idées qui ont cours dans la monde, non seulement les idées de certains esprits d'avant-garde, mais tout simplement avec ce qui est communément admis par la plupart des gens. Toutes les anciennes idées sur le bien et le mal, et sur les façons de faire bonnes ou mauvaises, sont renversées (le mal est appelé bien et le bien est appelé mal). Tout est mis de côté au profit d'une soi-disant modernité, qui est en réalité un laisser-aller général où l'égoïsme et la jouissance personnelle et immédiate ont tous les droits.

Comment a-t-on pu en arriver là et quels sont les facteurs critiques ?

En tout premier lieu, notre Seigneur Lui-même dévoile l'origine de l'animosité contre le croyant en Jean 8 lorsqu'il qualifie Satan (v. 44) de « père du mensonge... meurtrier dès le commencement ». Comment vivrions-nous en co-existence pacifique avec un pareil être et ses agents ?! On comprend que la guerre est inéluctable puisqu'il y a d'un côté Christ et les Siens (Christ qui est le chemin, la vérité et la vie !) (Jean 14:6), et de l'autre côté le meurtrier, père du mensonge, entouré d'une armée d'acolytes spirituels, ce que l'apôtre Paul appelle (Éph 6:12) les puissances spirituelles de méchanceté.

Ensuite l'influence de Satan est telle que l'apôtre Paul l'a qualifié de « chef de l'autorité de l'air » (Éph. 2:2). Qu'est-ce que ça veut dire ? Simplement qu'il domine toute l'atmosphère intellectuelle, spirituelle et morale qui constitue le milieu ambiant naturel où nous vivons. À l'opposé, le même apôtre Paul insiste pour présenter aux croyants les bénédictions spirituelles dont ils bénéficient, afin qu'ils en jouissent, et il nous dit que ces bénédictions spirituelles sont dans les lieux célestes. Il importe que les croyants soient bien conscients du domaine spirituel où ils se meuvent, et du caractère de l'atmosphère qui les entoure afin qu'ils ne se laissent pas contaminer, mais qu'ils s'attachent plutôt à ce que Dieu leur propose par Sa Parole.

Comme père du mensonge, Satan diffuse des idées fausses, des fausses doctrines (l'inverse du sain enseignement tant prôné dans les épîtres à Timothée et Tite), des fausses prophéties (2 Pierre 2:1), des fables (1 Tim. 4:7 et 2 Tim. 4:4) : ne nous étonnons donc pas d'être entourés d'idées opposées au christianisme, et même des idées qu'on veut nous imposer.

En outre, Satan n'est pas tout seul. : l'apôtre Paul nous dit (Éph. 6:10-20) que nous avons une lutte (non pas avec le sang et la chair, car il n'y a pas de djihad chrétien, mais) avec les puissances spirituelles de méchanceté ; celles-ci sont pour le moment dans les lieux célestes pour contaminer l'atmosphère que nous respirons.

En 2 Corinthiens 10 l'apôtre parle (v. 4-6) de ce que nous avons une guerre dans laquelle il nous faut être armés (il précise bien, comme en Éphésiens, qu'il ne s'agit pas d'armes charnelles) et qu'il y a des places de l'ennemi à détruire : des forteresses, des raisonnements, des hauteurs [ce sont toutes des expressions imagées] qui s'élèvent contre la connaissance de Dieu ; l'objectif de l'apôtre était d'amener toute pensée captive à l'obéissance du Christ.

En 2 Corinthiens 11 l'apôtre parle (v. 13-15) d'une guerre plus sournoise et insidieuse puisque Satan se déguise en ange de lumière et fait intervenir de faux apôtres, des ouvriers d'imposture, des ministres déguisés en ministres de justice.

Satan accuse aujourd'hui que la source de tous les conflits est dans les religions, et que pour établir la paix, il faut éradiquer les religions. Il est vrai que le premier meurtre est dû à une question en rapport avec Dieu, mais attention ! ne nous trompons pas sur les faits que Satan interprète à l'envers : Caïn a tué Abel parce que ses œuvres étaient mauvaises et que celles d'Abel étaient justes (1 Jean 3:12), et Caïn a été irrité de ce que Dieu avait agréé Abel qui avait bien agi. La racine du conflit n'est pas dans une concurrence religieuse, mais dans le mal du cœur de l'homme.

3 **Peut-on s'attendre à un apaisement ?**

Les passages qui précèdent montrent qu'on est loin d'une co-existence pacifique

La situation du vrai croyant qui veut marcher avec Dieu au milieu de ce monde est conflictuelle, au point même que l'apôtre Paul dit que tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés (2 Tim. 3:12).

Ce conflit, cette guerre est-elle générale ou limitée à quelques individus ? Elle est générale, car l'apôtre Jean nous parle du « monde » (ce système organisé, ce milieu ambiant où nous vivons) comme étant ennemi ; pire même, il est inimitié (Jacques 4:4) : l'antagonisme est viscéral (1 Jean 2:15-17).

4 **La guerre du chrétien est-elle comme les guerres de ce monde ?**

Cette question est importante pour comprendre comment il est possible d'être en situation de guerre alors que le croyant est du côté du Dieu de paix, et que la Parole exhorte à rechercher la paix, à aimer la paix, à poursuivre la paix. Il ne manque pas de gens pour inciter à faire la paix avec l'ennemi, même si c'est contre Dieu.

La guerre du chrétien est un peu étrange et inhabituelle puisqu'il part chaussé de la préparation de l'évangile de paix (Éph. 6:15) et qu'il doit aimer ses ennemis [les humains, pas les puissances spirituelles], faire du bien à ceux qui le haïssent, prier pour ceux qui lui font du tort (Luc 6:27-28) ; le croyant reste paisible (1 Tim. 2:2), rempli de la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence (Phil. 4:7) ; ce qui l'occupe ce sont les choses vraies, vénérables, justes, pures, aimables, etc. au point que le Dieu de paix est avec lui : on est aux antipodes à la fois des guerres classiques et du djihad islamique. Le chrétien ne fait pas la guerre autour de lui comme le monde le fait. Mais l'ennemi reste un ennemi, et il n'est pas question de faire des compromis avec lui.

Un autre aspect étrange de cette guerre est que Satan est un ennemi déjà vaincu (à la croix selon Colossiens 2:15), mais qui court encore et fait du mal à ceux qui ne résistent pas (1 Pierre 5:9) ; il ne sera lié que plus tard (Apoc. 20:1-2) ; l'autorité qu'il a est une autorité qu'il s'arroge lui-même, elle ne lui a pas été donnée par Dieu. Il cherche à faire peur (Philippiens 1:28, 1 Pierre 5:8). Satan a pour but de cacher sa défaite et la victoire de Christ à la croix. Cependant la victoire est assurée au chrétien et à la foi (Romains 8:37 ; 1 Jean 5:4). Le chrétien n'a pas besoin de constituer une grande armée ; même tout seul il peut être victorieux.

Que ces considérations puissent affermir les croyants à la fois pour rester en paix et pour tenir ferme contre ses ennemis.

Réflexions chrétiennes sur le monde actuel par Bibliquest

4 Mai 2002

1 Deux sortes de culpabilisation — Luc 5:8

« Pierre, ayant vu cela, se jeta aux genoux de Jésus, disant : Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur » (Luc 5:8).

Quelle contradiction apparente en Pierre qui, au moment où il dit au Seigneur de se retirer de lui, se jette à ses genoux !

Cette contradiction apparente montre ce qu'est la grâce de Dieu apportée en Jésus. Il fait sentir notre état de pécheur, mais en même temps il fait sentir que c'est vers Lui qu'il faut se tourner pour avoir la délivrance de ces péchés qui pèsent, même si on se les cache.

On a là deux sortes de culpabilisation. Oui, Jésus nous déclare coupables. Oui le christianisme dit que tous les hommes sont pécheurs, éloignés de Dieu, méritant Sa colère. Et voilà que l'homme moderne dit ne plus vouloir de culpabilisation. Les psychologues modernes veulent une éducation faisant disparaître la culpabilisation alors que Jésus commence par démontrer l'homme coupable.

Pourquoi cette opposition, ce contraste ?

C'est qu'il y a deux sortes de culpabilisation.

1. La culpabilisation de Jésus et du christianisme, qui, si elle déclare coupable, apporte immédiatement le pardon et une délivrance entière, et elle peut le faire parce que ce pardon et cette délivrance sont basés sur le fait que Jésus a déjà porté lui-même le poids de nos péchés ; les ayant portés, Il les ôte entièrement de dessus ceux qui les confessent et se repentent : les péchés ne sont plus à notre charge

2. La culpabilisation du monde, elle, ne connaît pas le vrai pardon. Tout ce que le monde sait faire, c'est punir par une peine de prison pour un temps, mais sans rien pardonner, ni avant ni après. On classe les gens en distinguant les bons et les mauvais, les gens bien et les criminels. On fait des procès à grande publicité et on épilogue sans fin pour savoir comment des gens ont pu être aussi sujets pour faire ce qu'ils ont fait. On cherche bien des confessions, mais des confessions seulement en vue de « comprendre et expliquer ». Car un vrai pardon, qui ôte le péché, qui transforme l'inique en quelqu'un de pur, cela le monde ne le connaît pas, et il ne le connaît pas parce qu'il ne sait pas faire une telle transformation, et il ne sait pas la faire parce qu'il ne connaît rien de l'œuvre de Christ à la croix.

Une des conséquences, c'est que la culpabilité étant trop pesante, le monde cherche à déculpabiliser tout le monde. On déculpabilise les coupables en mettant la faute sur leur entourage. On rejette et refuse la culpabilisation des enfants, et on cherche à créer une éducation excluant la notion de culpabilisation. On s'étonne ensuite que la violence et la criminalité augmentent, ou on en prend son parti estimant qu'il ne vaut mieux ne pas en parler.

Le christianisme fait tellement l'inverse, qu'il y a même la notion de péché originel, autrement dit, il y a en tout homme une racine de péché dès l'origine.

Alors qu'est-ce qu'il vaut mieux ? culpabiliser ou ne pas culpabiliser ?

La culpabilisation, vue par le monde sans Dieu, écrase nécessairement le coupable, car il n'y a pas de remède. Elle l'anéantit et génère une rancune indéracinable, voire un désir de vengeance jamais assouvi. On comprend que devant un tel aboutissement, on préfère changer d'orientation et refuser de culpabiliser. Mais le résultat est évidemment pervers, car le refus de culpabiliser (même les enfants) amène à nier ce qui est mal et péché, et amène à laisser faire les conduites mauvaises, de plus en plus mauvaises, voire même à les approuver. Avec le temps et l'âge, les résultats pervers s'accroissent, et les conduites mauvaises ne se guérissent pas. On établit même des zones de non-droit, des lieux où il est admis que la loi n'est pas respectée, ce qui fait qu'il n'y a plus besoin de déclarer coupable.

La culpabilisation selon le christianisme est diamétralement opposée, car elle ne se dissocie pas de la grâce, de la confession, de la repentance et du pardon des péchés. Si la culpabilisation selon le christianisme déclare mal ce qui est mal, sans le minimiser ; si elle déclare coupable, et méritant d'être puni, celui qui a commis le mal, même jeune, pourtant elle n'aboutit pas à l'échec et à la misère. Il y a un remède immédiat. La confession et la repentance donnent accès au plein pardon et non pas à une auto-accusation destructive.

— La foi en l'œuvre de Christ ; la découverte que le péché est ôté et qu'on peut l'oublier au point de ne plus jamais s'en souvenir ; la pensée de tout ce qu'Il a souffert à notre place ; la découverte de Celui qui nous ayant aimé, s'est substitué à nous pour porter nos péchés et tout le poids de leur culpabilité, — tout cela fait que non seulement la culpabilité est acceptée de tout cœur par le coupable, mais qu'il trouve la paix et la délivrance. Mieux même, il découvre l'amour, l'amour désintéressé, et une motivation nouvelle qui le fait rechercher, non pas la vengeance, mais la pureté, la justice, le don de soi-même aux autres.

Oui, les remèdes de Dieu sont meilleurs que les remèdes du monde. Oui la grâce de Dieu est incomparable, et il vaut mieux faire comme Pierre : jetons-nous toujours aux genoux de Celui à qui nous aurions eu envie de dire : retire-toi de moi, car nous sommes coupables.

Déchristianisation par Bibliquest

Diverses statistiques montrent une décroissance forte du christianisme en France et même dans le monde occidental. Malgré la grande prudence qu'il faut toujours montrer devant les statistiques, il y a une tendance de fond qu'on ne peut ignorer. Comment cela se fait-il ? Que faut-il en conclure ?

C'est une question sur laquelle il vaut la peine d'être au clair afin de ne pas être troublé..

1. Cette déchristianisation marque surtout le monde occidental qui a été beaucoup christianisé. D'autres pays font une expérience inverse. 30 ans de communisme en Chine n'ont pas pu extirper le christianisme, et les persécutions sont même une manifestation de la crainte des autorités devant son expansion. — Notre Seigneur présentait cela dans la parabole du grand souper (Luc 14). Il y avait des « invités », mais ceux-là n'ont pas voulu venir, prétextant diverses « activités ». Mais Dieu n'est pas pris de court. Dans la parabole Il envoie ses esclaves chercher de nouveaux participants à Son grand souper. Ces esclaves vont d'abord dans les rues et dans les ruelles, puis dans les chemins le long des haies des champs, et ils trouvent des pauvres, des estropiés, des aveugles, des boiteux. Tous ces misérables du monde, ce sont eux qui vont remplir la salle du grand souper.

Il y a une apparence d'échec dans le refus des conviés importants de répondre à l'invitation, mais Dieu sait trouver ailleurs des gens qui, pour le monde, ne comptent pas. L'évangile de Luc met spécialement en relief les « petites gens » (Marie, Elizabeth, les bergers, Anne, la pécheresse de Luc 7, le bon Samaritain, Marie de Béthanie assise aux pieds du Seigneur Luc 10, etc.). Si l'occident rejette Dieu, Dieu sait multiplier les fidèles ailleurs.

2. La première fois que notre Seigneur a parlé de Son « église », ou « assemblée », Il a dit que « les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle ». Pourtant, à l'inverse, les apôtres ont annoncé des temps fâcheux en des termes plutôt effrayants (2 Tim. 3 ; 2 Pierre 2), parlant d'église méritant d'être vomie (Apoc. 3 Laodicée), de maison en feu (Jude), d'antichrist (1 Jean 2) et d'apostasie (2 Thes. 2). Y a-t-il contradiction ? Non. L'église dont parle notre Seigneur en Matt.16 est celle que Lui bâtit ; elle n'est composée que de vrais croyants ; elle ne comprend pas les simples professants qui ne sont pas nés de nouveau. Les autres images utilisées par les apôtres dépeignent l'église selon ce que les hommes en ont fait, et comprenant une abondance de gens qui n'ont pas la vie de Dieu.

3. Statistiques : Beaucoup d'entre elles portent sur l'église catholique. Or dans le catholicisme, on devient enfant de Dieu simplement par le baptême, notamment le baptême de petits enfants. Il s'ensuit nécessairement que beaucoup de gens qui se disent catholiques n'ont pas la vie de Dieu, ne sont pas vraiment chrétiens.

D'autres statistiques montrent une croissance importante des évangéliques. Nous sommes prudents aussi devant ces statistiques, car le terme évangélique a été galvaudé et n'est plus limité à des gens qui ont mis leur confiance (leur foi) dans le Seigneur Jésus pour la rémission de leurs péchés.

4. La fin de la dispensation chrétienne se caractérise par le rejet de Christ (cf. Christ mis dehors à Laodicée, Apoc.3), tout comme la dispensation de la loi de Moïse a fini par la crucifixion de Christ. Moïse avait déjà annoncé l'évolution du peuple vers le pire (Deut. 29 et 32, Lévit. 26). Ce n'est pas l'échec de ce que Dieu a institué et propose à l'homme, c'est bien plutôt l'échec de l'homme qui manifeste le caractère incurable de son cœur (Jér. 17). Cela ne fait que souligner combien la grâce de Dieu est indispensable pour que des hommes puissent quand même être sauvés.

5. Malgré tous ses échecs, l'orgueil de l'homme ne fait que croître jusqu'au sommet décrit en Apoc. 13 avec le chef de l'empire romain et l'antichrist.

Malgré cela, la déchristianisation ne s'accompagne d'aucune amélioration, ni du bonheur de l'homme, ni du progrès moral. Comme ce bonheur n'arrive pas, les hommes demandent de plus en plus de changements, antichrétiens pour la plupart. On va de mal en pis (2 Tim. 3:13).

6. Alors où va-t-on ? La bienheureuse espérance du chrétien est le retour de Christ pour enlever Son église. Après, la vie continuera sur la terre, sous l'emprise toujours croissante de l'antichrist, jusqu'à ce que Dieu mette fin à tout ça et établisse le règne de Christ.

Romains 11 nous parle de quelque chose de semblable sous forme d'une image parabolique : les branches correspondant aux chrétiens seront arrachées de l'arbre, et Israël sera enté (greffé) de nouveau.

7. Est-on dans une impasse pour la vie chrétienne ? Le christianisme est-il périmé ?

Tous les prophètes de l'Ancien Testament sont là pour avertir et dénoncer le mal, mais en même temps pour encourager les gens à revenir au Seigneur, et à abandonner les voies de la majorité du peuple. Le résidu fidèle est même qualifié de «trésor particulier» de l'Éternel, le Seigneur (Mal. 3:16). Ce qui leur est demandé est d'être fidèle dans les détails, sans attendre de grandes choses ; autrement dit, pas de grands bouleversement de la situation (Jérémie 45).

Dans le Nouveau Testament, les exhortations des apôtres vont dans le même sens (Philippiens ; 2 Timothée ; 2 Pierre 3, et bien d'autres) ; il reste un chemin tracé qui a l'approbation de Dieu : celui de garder la Parole de Dieu (sans l'annuler par la tradition !) et de ne pas renier Son nom (Apoc. 3:8). Car la Parole de Dieu demeure éternellement, et pas un trait de lettre (iota) ne passera que tout soit accompli (Matt. 5:18; Luc 16:17). Ta Parole est la vérité (Jean 17:17) et la vérité affranchit (Jean 8:32) tandis que le péché rend esclave.

Les difficultés qui attendent le chrétien ne lui sont pas cachées (Actes 14:22), mais les sujets de joie abondent. Les encouragements et les promesses ne manquent pas. On ne peut pas se contenter d'un christianisme fait de formes, de rites, d'habitudes. Il n'y a de la bénédiction que pour un christianisme vivant, avec le cœur pour Christ.

Les apparences sur ce qui se passe dans le monde sont défavorables, mais la réalité du travail de Dieu est tout autre chose (Jean 5). L'homme s'y trompe. Ce sujet est développé dans Zacharie 1 à 6. Il faut prendre le temps pour étudier et comprendre ces chapitres.

Quand les vrais chrétiens auront été enlevés par notre Seigneur, le monde trouvera certainement moyen de voir là une justification du caractère périmé du christianisme ; les apparences iront dans ce sens, mais Dieu passera à d'autres relations avec Israël et avec le monde. Pour le monde la disparition de la vraie église sur la terre sera une confirmation de l'échec du christianisme. Pour Dieu et pour la foi des vrais chrétiens, l'enlèvement de l'église sera un triomphe, l'aboutissement glorieux et suprême des plans de Dieu vis-à-vis de Son Fils.

Quelle perspective !

Culpabilité des Juifs et qualificatif de peuple «déicide» par Bibliquest

La mise à mort de Jésus est en rapport avec son humanité, non pas en rapport avec sa divinité.

Qualifier les Juifs de déicides, c'est la même erreur que font les catholiques (et orthodoxes) quand ils qualifient la vierge Marie de «mère de Dieu» (depuis un concile tenu à Éphèse en 431) ; elle est mère de Jésus en rapport avec Son humanité, non pas en rapport avec Sa divinité. Pareillement la mise à mort du Seigneur est en rapport avec Son humanité, non pas en rapport avec Sa divinité. Dieu ne peut pas être mis à mort.

La chrétienté moderne a décidé à tort de ne plus considérer les Juifs comme responsables de la mort de Christ.

On confond responsabilité et conséquences de la responsabilité, on confond jugement de la part des hommes et de la part de Dieu. La responsabilité des Juifs est reconnue par l'Écriture, Matt. 27:25, Zach. 12:10, et le Seigneur en croix a prié le Père disant «Père pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font». Il a demandé le pardon, ce qui est le contraire de nier la responsabilité et l'existence de la culpabilité. — La culpabilité des Juifs, ou tout au moins celle de leurs chefs religieux, en rapport avec la mise à mort de Jésus est expressément affirmée par l'apôtre Pierre (Actes 5:30) et par le martyr Étienne (Actes 7:52). On remarque que Zach.12:10 attribue aux Juifs le fait d'avoir "percé" le Seigneur ; si les Romains l'ont fait matériellement, la paternité de l'Actes revient moralement aux Juifs (Matt.27).

Reconnaître la culpabilité des Juifs n'est pas une source d'antisémitisme pour le vrai chrétien.

On prétend habituellement que reconnaître la culpabilité des Juifs est une source d'antisémitisme, mais c'est là ignorer entièrement le vrai esprit chrétien selon la sainte Écriture.

1. L'apôtre Paul affirme que les Juifs ne plaisent pas à Dieu et que la colère de Dieu est venue sur eux (1 Thes. 2:15-16), mais il affirme ailleurs à maintes reprises son grand amour pour son peuple (Rom. 9:1-5; 10:1; 11:28b).

2. L'apôtre Pierre qui affirme la culpabilité des Juifs en Actes 5:30, dit immédiatement après (5:31), que Jésus ainsi mis à mort, a été exalté par Dieu pour être 'prince ET SAUVEUR', afin de donner la repentance à Israël et la rémission des péchés.— Bien loin de susciter l'animosité, Pierre présente Jésus comme Sauveur qui ôte les péchés.

3. Affirmer la culpabilité des Juifs ne permet pas de se croire supérieur(s) à eux ou meilleur(s) qu'eux. Bien au contraire, l'Écriture souligne souvent la culpabilité commune de tous les hommes. L'écriteau «Roi des Juifs» fixé sur la croix et écrit en hébreu, grec et latin, les trois grandes langues de l'époque, témoignait de cette culpabilité commune. — Le romain Pilate a beau s'être lavé les mains pour affirmer sa propre innocence et renvoyer la culpabilité sur les Juifs (Matt. 27:24), cela ne lui a pas fait échapper à sa propre responsabilité en raison de sa fonction et de son titre de gouverneur (Matt. 27:2 et Luc 3:1 ; Actes 4:27). Les nations ont clairement une part de responsabilité dans la mise à mort du Seigneur.

4. Dieu considère également Juifs et nations comme coupables devant Lui (Rom. 1:18-32 pour les nations; Rom. 3:17-29 pour les Juifs), et ensuite Il fait miséricorde aux uns autant qu'aux autres (Rom. 11:32).

5. La parabole des deux esclaves endettés en Matt. 18:23-35 montre que, quand on est coupable, on n'a pas à accuser d'autres également coupables, mais à un degré différent.

6. Mépriser les Juifs pour leur rôle dans la mise à mort du Seigneur, c'est aussi ignorer que Dieu leur accordera le plein pardon et une pleine restauration définitive quand ils se seront repentis (ce qui aura lieu, c'est certain ; de nombreuses prophéties en parlent), tandis qu'alors les nations tomberont sous le jugement de Dieu.

Déguisements : qu'en dit la Bible ? Par Biblquest

La Bible rapporte au moins neuf cas de déguisements

1 Ancien Testament

Dans l'Ancien Testament, les déguisements sont physiques, matériels.

Genèse 27 : De connivence avec sa mère Rebecca, Jacob se revêt de peaux velues pour faire croire à son père Isaac qu'il était Ésaü son frère, en vue de lui voler une bénédiction. La tromperie de Jacob est manifestée à l'arrivée d'Ésaü. Cette affaire a valu à Jacob la haine de son frère et un exil de 20 ans qui l'a empêché de revoir sa mère avant qu'elle ne meurt.

Genèse 38 : Tamar se déguise pour forniquer librement.

1 Samuel 28 : Saül était inquiet de son avenir à cause de l'attaque des Philistins, alors que le désastre venait de l'Éternel qui l'abandonnait à cause de sa conduite. Tourment devant l'absence de solution, il se déguise pour aller consulter une femme évoquant les esprits malgré l'interdiction de la Parole (Deut. 17:10-11). Il a cru son déguisement nécessaire car auparavant, il avait fait disparaître toutes les personnes de ce genre. Il a été quand même reconnu et sa consultation ne lui a pas servi (il est mort le lendemain) ; elle lui a valu au contraire une malédiction irrévocable.

1 Rois 14 : Le fils du roi Jéroboam étant tombé gravement malade, le roi envoie sa femme consulter un prophète de l'Éternel pour lui demander l'issue de la maladie qui mettait en cause la pérennité de sa dynastie. Jéroboam demande à sa femme de se déguiser, ce qui était inutile car le prophète était aveugle, mais le roi craignait beaucoup d'être reconnu car il savait sa culpabilité d'avoir introduit l'idolâtrie en Israël. L'Esprit de Dieu donne au prophète aveugle de reconnaître la femme malgré tout, et d'annoncer la malédiction que Jéroboam craignait.

1 Rois 22 : Le roi d'Israël Achab se déguise dans la bataille pour ne pas attirer l'attention des ennemis, et sauver sa vie. En effet un vrai prophète avait annoncé qu'Achab périrait dans la bataille, et Achab l'avait puni, préférant écouter les nombreux faux prophètes annonçant qu'il reviendrait en paix. Dieu fait qu'il soit quand même tué par une flèche tirée par hasard, malgré toutes les affirmations des faux prophètes.

2 Chroniques 35 : Le roi pieux Josias agit comme le roi impie Achab, avec la différence que personne ne l'induisait en erreur par des fausses prophéties. Achab n'a pas écouté le conseil de ne pas aller à la guerre, et a préféré faire sa propre volonté. Il subit les mêmes conséquences qu'Achab.

Maquillage : La Bible en parle aussi à plusieurs reprises, toujours en rapport avec la corruption morale : 3 fois en rapport avec un comportement de prostituée : 2 Rois 9v22,30 - Jér. 4v30 - Ézéchiel 23v40 - voir aussi Ésaïe 3v16-24

2 Nouveau Testament

Dans le Nouveau Testament les déguisements sont moraux, spirituels.

Matthieu 7:15-16 : Les faux prophètes viennent en habits de brebis, mais au dedans sont des loups ravisseurs. On les reconnaît à leurs fruits, mais à cause d'eux la voie de la vérité est blasphémée, et plusieurs suivent leur excès (2 Pierre 2:1-2).

2 Corinthiens 11:13 : Les gens qui critiquaient l'apôtre Paul, sapant son ministère auprès des Corinthiens, étaient de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, se transformant en apôtre de Christ. Paul les démasque.

2 Corinthiens 11:14 : Satan se transforme en ange de lumière. Paul le démasque.

3 Conclusion :

Tous les exemples de déguisements de la Parole sont le fait de gens qui cherchent à cacher ce qu'ils font ou leur état spirituel.

Notre pensée correspond-elle à nos actes ? (Ps. 17:3)

Marchez comme des enfants de lumière... n'ayez rien de commun avec les oeuvres infructueuses des ténèbres (Éph. 5:8-13)

Luc 12:2 : Il n'y a rien de couvert qui ne sera révélé, ni rien de secret qui ne sera connu.

2 Cor. 5:10 : Il faut que nous soyons tous manifestés.

Dot - Frais de mariage par Biblquest

Dans bien des pays, un mariage ou un mariage projeté donne lieu à des dépenses énormes.

Dans certains pays règne l'usage de la dot dans le sens d'un paiement (nature ou espèces) à la famille de la future épouse. Dans d'autres pays, le mariage est l'occasion d'une fête énorme, et donc très coûteuse. Le présent article a pour but d'aider à réfléchir sur ce qui est selon Dieu et ce qui ne l'est pas.

La soumission aux lois est requise par la Parole de Dieu (Romains 13) et il semble que la soumission aux règles et coutumes soit normale (Matthieu 17:26-27), mais cela ne doit pas avoir lieu aveuglément (Actes 5:29), et des règles normalement respectables et respectées peuvent donner lieu à dérogation quand d'autres obligations majeurs apparaissent (Luc 6:1-5).

Une marque d'honneur et de respect à l'épouse et à la (future) belle-famille paraît une bonne chose, surtout dans les pays où l'on a tendance à mépriser la femme. L'obligation de dot peut même jouer un rôle de protection.

Par contre, un danger très grand est à dénoncer. Certaines exigences sont déraisonnables et ont des effets néfastes:

Il n'est pas normal de demander au (futur) marié des sommes ou dons mettant le couple dans les dettes pour des mois, voire des années. Une marque de respect et d'honneur ne doit pas être transformée en justification de la cupidité. Imposer un endettement important au (futur) marié est une charge qui retombe sur le futur foyer et l'empêche de pratiquer Romains 13:8, et de mener une vie normale et paisible (1 Timothée 2:2). Dans un état normal de choses, le foyer du couple se suffit à lui-même financièrement (Genèse 2:24; Proverbes 24:27; 1 Timothée 6:8).

L'exigence de dots excessives a pour effet de conduire certains couples à renoncer au mariage et à tomber dans le concubinage ou la fornication (1 Corinthiens 8:9-10; 15:29). À ce degré là, la dot est inacceptable. On a le droit d'appliquer 1 Corinthiens 7:22-23 : « car l'esclave qui est appelé dans le Seigneur est l'affranchi du Seigneur ; de même aussi l'homme libre qui a été appelé est l'esclave de Christ. Vous avez été achetés à prix ; ne devenez pas esclaves des hommes ». Ce verset montre qu'il est des circonstances où le chrétien n'a pas à se sentir tenu de respecter des us et coutumes oppressifs.

Pour modérer les dots certains pays font appel à des médiateurs. Il est désirable que ces médiateurs ne se bornent pas à une « négociation de marchand de tapis », mais fassent sentir l'enseignement de la Parole de Dieu aux coeurs et aux consciences de la famille.

Certains pays ou certaines régions peuvent se croire plus civilisés en ce qu'ils ne pratiquent pas la dot, mais voilà qu'ils font quelque chose d'équivalent par le biais des frais de cérémonie de mariage, soit ceux de la cérémonie religieuse proprement dite, soit ceux de la fête qui s'y rattache. La sobriété est commandée au moins onze fois formellement par l'Écriture (1 Thessaloniens 5:6,8; 1 Timothée 3:2,11; 2 Timothée. 4:5; Tite 2:2,6 et surtout 2:12; 1 Pierre 1:13; 4:7; 5:8). Que les jeunes mariés ne se considèrent pas comme «moins bien mariés» ou méprisés par le fait de ne pas avoir une fête fastueuse. Ce qui rend la joie saine et profonde, c'est le sentiment de la présence et de l'intervention du Seigneur (Jean 2:1-11, noces de Cana).

Quand nous parlons de simplicité du mariage, nous ne suggérons pas d'en ôter la solennité, celle d'un lien devant Dieu pour la vie.

Quelques exemples de l'Écriture sont assez parlants :

Le mariage d'Isaac et Rebecca (Genèse 24) est exemplaire en ce qu'il a été préparé dans la crainte de Dieu et dans Sa dépendance. Dieu a tout conduit. Il y a eu des dons volontaires, mais pas de dot proprement dite. La cérémonie de mariage (acquiescement de la mariée et jonction des mariés) a été on ne peut plus simple, tout en conservant une grande dignité et une profonde solennité (Genèse 24:25,26, 62-65).

Le mariage de Jacob (Genèse 29) a été particulièrement coûteux, pénible et mouvementé du fait des exigences de l'entourage, mais c'était permis par Dieu pour briser la «chair» de Jacob marquée d'une propre volonté démesurée et d'une absence continue de dépendance de Dieu. C'est un contre-exemple.

Le Seigneur s'est livré Lui-même pour Son assemblée / église, Il l'a acquise à grand prix (Matthieu 13:45-46; Actes 20:28). Mais c'était pour la rendre digne de Lui (Éphésiens 5:25-27).

Quelques parents âgés pensent que la dot est nécessaire pour assurer leurs vieux jours :

La dot et le soins des parents âgés sont deux problèmes totalement distincts : Nous avons vu des parents âgés entretenus par leurs enfants depuis des années, qui exigeaient encore la dot, des années après ; ils estimaient que les soins des parents n'étaient pas une contre-partie de la dot .

Dans son principe, la Parole de Dieu nous dit : Ce ne sont pas les enfants qui doivent amasser pour leurs parents, mais les parents pour leurs enfants (2 Corinthiens 12:14)

Alors comment résoudre le sort des «vieux parents» ? La Parole de Dieu donne deux instructions assez claires : «Honore ton père et ta mère» (Éphésiens 6:1), et «Si quelque veuve a des enfants ou des descendants, qu'ils apprennent premièrement à montrer leur piété envers leur propre maison et à rendre à ceux dont ils descendent les soins qu'ils ont reçus, car cela est agréable devant Dieu» — Ces soins envers les parents âgés sont importants, mais n'ont aucun rapport avec la dot (1 Timothée 5:4).

Puissent les chrétiens et les familles chrétiennes désirer honorer le Seigneur dans ce domaine comme dans tous les autres.

Elohim : traductions spéciales de ce mot qui signifie normalement «Dieu»

Ce qui est présenté ici suit la version J.N.Darby. On sait que le mot Elohim (le mot hébreu pour «Dieu») est un pluriel.

Le mot «Elohim» est traduit par «juges» dans les versets suivants : Psaume 82:1,6 - Exode 21:6; 22:8,9,28. Le contexte montre bien dans tous ces cas que la traduction appropriée n'est pas «Dieu» ni «dieux» Cela marque avec force d'où dérive l'autorité des juges (de Dieu) et quelle responsabilité ils ont dans leur fonction (rendre compte à Dieu). Mais en Jean 10:34 notre Seigneur cite le Psaume 82 v.6 en réponse aux Juifs qui l'accusaient de se faire Dieu, alors qu'il était homme, et Il cite ce Psaume en utilisant le mot «dieux».

Le mot «Elohim» est traduit par «anges» au Psaume 8:5 (dédit du contexte + des Septante + Hébreux 2:7) et au Psaume 97:7 il est indiqué en note comme pouvant être traduit par «anges» : En effet ce verset est cité en Hébreux 1:6 et le mot y est justement traduit par «anges». Eux aussi sont des représentants de Dieu, occasionnellement.

Euthanasie par Bibliquest

Nous avons déjà exprimé quelques pensées en rapport avec l'euthanasie, sous l'aspect du prétendu besoin de soulager la souffrance, alors qu'on plonge l'âme dans l'éternité sans se soucier de son sort dans l'Au-delà. C'est peut-être même le but principal de Satan avec l'euthanasie : précipiter en enfer le plus de gens possible en leur laissant le moins possible d'occasion de se tourner vers Dieu.

On est frappé de voir l'insistance par laquelle ce thème est remis régulièrement sur le tapis. On se trouve manifestement en présence de sortes de lobbies, qui avancent certains prétextes, sans dévoiler les mobiles profonds qui les animent. Ces prétextes, qui sont plutôt des impostures, sont défendus avec tant d'acharnement, que les gens arrivent à en croire quelque chose. Nous passerons en revue quelques idées lancées par certains penseurs ou hommes politiques, et indiqueront à côté la pensée biblique :

	Idées lancées aujourd'hui	Éclairage biblique
Sens de l'Histoire	L'euthanasie libérée est nouvelle, donc c'est forcément un progrès, et ceux qui s'opposent sont des conservateurs, réactionnaires, passéiste, etc.	Dieu dit : « Les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits » (2 Timothée 3:13). L'euthanasie va de pair avec l'avortement; l'un tue l'homme en début de vie, l'autre en fin de vie. Quand on a commencé par l'un, il n'y pas de raison de ne pas faire l'autre. Ceux qui prônent le plus les droits de l'homme sont ceux qui les bafouent le plus.
Point de vue économique, utilitariste	1. L'euthanasie est inéluctable en raison du coût médical, du coût de la dépendance. 2. L'homme vieux ne produit plus et coûte cher à la société. Il n'a plus d'utilité dans la société. 3. Dans la logique du système industriel dans lequel nous nous trouvons, l'allongement de la durée de la vie n'est plus un objectif souhaité par la logique du pouvo	En Ésaïe 65, Dieu décrit son règne de paix où la mort n'interviendra que pour des pécheurs avérés (Satan ne sera plus là pour tenter), et où l'homme de cent ans sera considéré comme un jeune homme. Dieu a créé l'homme à son image ; la gravité du meurtre vient de ce que l'homme a été fait à l'image de Dieu : l'euthanasie est un mépris direct du Créateur. « Tu te lèveras devant les cheveux blancs, et tu honoreras la personne du vieillard, et tu craindras ton Dieu. Moi, je suis l'Éternel » (Lévitique 19:32). Dans un temps où on parle beaucoup d'estime de soi, ces considérations utilitaristes poussent les gens âgés à se sentir inutiles et à leur suggérer que le suicide est un devoir moral vis-à-vis de l'entourage et de la société, d'autant plus qu'on vante le suicide comme expression de liberté ; on touche là aux aspects les plus abjects de ces raisonnements.
Point de vue social	Il est bien préférable que la machine humaine s'arrête brutalement, plutôt qu'elle ne se détériore progressivement	C'est se boucher les yeux sur le sort dans l'Au-delà

Point de vue prospectif = prophétisme athée	L'euthanasie sera un des instruments essentiels de nos sociétés futures. La liberté fondamentale c'est le suicide ; en conséquence, le droit au suicide direct ou indirect est donc une valeur absolue. L'euthanasie deviendra un instrument essentiel de gouvernement.	Ce gouvernement futur est selon la doctrine de l'Antichrist. Dieu le laissera se développer pour montrer où ça va ; mais ce sera aussi le temps d'une tribulation sur la terre comme jamais on n'en aura vu (Matt. 24, Apoc.13 et autres) Ce qui est appelé liberté par les hommes, est un esclavage de Satan
Point de vue scientifique	L'euthanasie n'est que l'application normale du principe général de la sélection naturelle, qui est un des fondements de la théorie de l'évolution.	Ce principe est un principe faux, car il rejette l'idée d'un Créateur, l'idée que ce Créateur ait des droits, et l'idée que l'homme soit responsable vis-à-vis d'un Créateur. Nous avons montré par ailleurs tout ce qu'a d'absurde la théorie de l'évolution (tout se serait fait tout seul !!). L'évolution et la sélection naturelle prétendent ne retenir que les individus ou éléments les plus forts. Ce principe est contraire aux principes selon lesquels Dieu agit : « Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages ; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes ; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont ; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu » (1 Corinthiens 1:27-29).

FAQ : Réponses à dix propos fréquents des habitués de l'Islam par Biblistes

Adapté de www.dclit.net : Fatima interroge Grace et Yusuf interroge Marc. Auteur indiqué : Maurer A.

Notes : La numérotation des références du Coran (« C ») est basée sur l'édition du Coran français-arabe de Médine (Arabie Saoudite) de 1410/Hégire. — La numérotation des versets coraniques n'est souvent pas régulière. Elle peut varier d'une édition à l'autre de cinq versets ou même davantage. — Les références de l'Évangile de Barnabas (Év.B.) sont tirées de l'édition anglaise de Lonsdale et Laura Ragg (1984). — Les références bibliques sont abrégées selon les abréviations les plus courantes.

Les affirmations à éclaircir :

- 1 J'ai entendu dire que la Bible a été changée et falsifiée !
- 2 Les chrétiens ont plusieurs versions de la Bible !
- 3 Dieu n'a pas de Fils ! (C 19:35)
- 4 Jésus ne peut pas être Dieu ! (C 5:17)
- 5 Jésus n'a pas été crucifié ! (C 4:157)
- 6 Jésus n'était qu'un prophète pour Israël, alors que Mahomet était un prophète universel !
- 7 Il n'y a qu'un seul Dieu, non pas trois dans une trinité ! (C 4:171 ; 5:73)
- 8 L'évangile de Barnabas est le « véritable Évangile » !
- 9 La venue de Mahomet a été prédite par la Bible (« le Prophète » de Deut 18:18 ou le « Paraclet » de Jean 14-16)
- 10 C'est par de bonnes œuvres qu'on entre au paradis !

1 J'ai entendu dire que la Bible a été changée et falsifiée !

Attention ! Premièrement, le Coran affirme avec certitude que la Bible est la Parole de Dieu et que personne ne peut falsifier la Parole de Dieu. (C 5:44-48 ; 6:34)

Et la Bible elle-même témoigne de sa propre inspiration divine, confirmant qu'elle est véritablement la Parole de Dieu révélée par écrit (2 Tim. 3:16 ; 2 Pierre 1:16-21 ; Apoc. 22:19)

Si malgré cela, quelqu'un veut affirmer que la Bible a été changée et falsifiée, il doit fournir les preuves nécessaires et répondre de manière convaincante aux questions suivantes :

- Quand et pourquoi a-t-elle été falsifiée ?
- Qui l'a falsifiée ?
- Où se trouve alors la Bible « originale »

2 Les chrétiens ont plusieurs versions de la Bible !

Ces versions ne sont toutefois pas des textes différents, mais des traductions différentes de documents originaux identiques. De toute évidence, la Bible a été traduite dans de nombreuses langues différentes et, souvent des traductions plus récentes ont paru, notamment en suivant l'évolution de la langue au fil des années. Cependant, la signification du texte et son message n'ont pas été changés. (Gal. 1:6-12 ; 1 Thess. 2:4)

3 Dieu n'a pas de Fils ! (C 19:35)

Je suis d'accord que Dieu n'a pas eu de relation physique avec Marie (Luc 1:34-35) qui aurait donné naissance à un fils. Dans ce contexte, le terme « fils » (Jean 1:18, 10:36 ; Matt. 17:5) se réfère à la relation spéciale entre Dieu, le Père, et Jésus, le Fils. Jésus était dans une proche intimité de Dieu (Jean 17:1-5) comme un fils avec son père.

Les gens utilisent de nombreuses images pour exprimer une relation spécifique ; ainsi les Arabes emploient le terme « fils-de-la-route » pour parler d'un voyageur, mais c'est bien entendu une image différente dans le cas de Jésus et de Dieu le Père. De tels exemples ne peuvent être que des images imparfaites, mais ils nous permettent de comprendre un peu les choses de Dieu. En effet, nous, les mortels, sommes incapables de saisir parfaitement qui est Dieu, car Il est Esprit et Il est infini (2 Chroniq. 2:6 et 6:18 ; Job 11:7 ; És. 40:28).

4 Jésus ne peut pas être Dieu ! (C 5:17)

Jésus est la seule personne qui ait vécu sur la terre sans pécher (Héb. 4:14-15). En Jésus, Dieu était avec nous (Matt. 1:23), car Il a proclamé : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:30).

Jésus, qui est devenu homme (1 Tim. 2:5), a été le reflet (l'apparition, la manifestation) physique de Dieu sur la terre (Col. 1:15 ; Hébr. 1:1-3). Rien n'est impossible à Dieu (Luc 1:37). S'Il désire apparaître sur la terre de cette manière et, simultanément, continuer à diriger l'univers, qui pourra l'en empêcher ? (voir ses miracles où il commande au vent et à la mer en tempête Matt. 8:24-27, et aux poissons, Matt. 17:27).

Les chrétiens sont monothéistes. Ils croient résolument en un seul Dieu (Deut. 4:35 ; Marc 12:29), comme l'enseigne la Bible !

5 Jésus n'a pas été crucifié ! (C 4:157)

Il y a des preuves évidentes de la crucifixion de Jésus :

1 — Elle avait été annoncée par les prophètes de l'Ancien Testament (És. 53 ; Ps. 22:1-18 ; Zach. 12:10).

2 — Jésus a souvent parlé en détails de sa mort prochaine (Luc 9:22 ; 22:37), y compris de la manière dont il allait mourir (Jean 12:32-33).

3 — Des témoins oculaires (les apôtres) en ont témoigné (2 Pierre 1:16-18 ; 1 Jean 1:1-3 ; 1 Cor. 15:3-8).

4 — Des historiens l'ont rapporté.

5 — De nombreuses personnes en témoignent parce que leur vie a changé (Actes 4:8-13 ; 7:56 ; 24:24).

6 Jésus n'était qu'un prophète pour Israël, alors que Mahomet était un prophète universel !

Durant son ministère, Jésus a tout d'abord enseigné Ses disciples (Matt. 10) pour les préparer à proclamer l'Évangile. Certes il a commencé par Israël, où il était né, mais dès son premier discours dans l'évangile de Luc, il a parlé des prophètes qui n'étaient pas reçus dans leur pays, et qui apportaient alors la bénédiction au dehors (Luc 4:24-30). À plusieurs reprises Jésus s'est adressé à tous ceux qui voulaient l'écouter (Matt. 11:1 ; Luc 5 ; Jean 4).

À la fin de sa mission sur la terre, Il a donné formellement à ses disciples l'ordre (Marc 16:15 ; Matt. 28:18-20 ; Actes 1:8) d'aller dans le monde entier et de proclamer la Bonne Nouvelle (= évangile) à toute la création. Ceci montre que le message de Jésus s'adresse à tous les peuples de la terre.

Il faut savoir que le Coran atteste aussi l'universalité de Jésus ! (C 19:21 ; 21:91)

7 Il n'y a qu'un seul Dieu, non pas trois dans une trinité ! (C 4:171 ; 5:73)

Les chrétiens croient fermement qu'il n'y a qu'un seul Dieu ! La Bible Le décrit en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint Esprit (Matt. 28:19 ; Jean 14:26 ; 2 Cor. 13:14 ; 1 Pierre 1:2). Nous avons plusieurs exemples dans la nature de trois choses en une, par exemple : le soleil consiste en un corps, en lumière et en chaleur ; c'est une image imparfaite et insuffisante, mais qui peut aider à saisir. L'enseignement de la Bible au sujet de la trinité nous permet de mieux connaître Dieu. L'unité entre le Père, le Fils et le St Esprit est parfaite, contrairement à tous les dieux multiples des religions païennes. Le Père, le Fils et le St Esprit ont une parfaite unité de pensée, d'intention, d'action, de réalisation, de puissance, de manifestation. Et Dieu cherche à se révéler, c'est-à-dire à se faire connaître des hommes. C'est pourquoi Il est venu sur la terre en la personne de Jésus (Jean 1:1-4 ; Hébr. 1:2).

8 L'évangile de Barnabas est le « véritable Évangile » !

De nombreux experts ont étudié cet « Évangile » et ont prouvé qu'il a été conçu séparément de la Bible. Il a été écrit plusieurs siècles après les quatre Évangiles. Il contredit la Bible en maints endroits, et même le Coran. Par exemple, Jésus prend le rôle de « préparateur » de la venue du Messie et Mahomet est nommé le « Messie » (Év.B. 97:191).

Il comporte plusieurs erreurs géographiques et historiques qui prouvent que l'auteur manquait de connaissances nécessaires concernant l'origine de ces événements (Év.B. 20:21).

9 La venue de Mahomet a été prédite par la Bible (« le Prophète » de Deut 18:18 ou le « Paraclet » de Jean 14-16)

Les passages en question ne parlent pas de Mahomet, ce qui se démontre aisément en lisant soigneusement ces textes.

L'Ancien Testament en Deutéronome 18 annonce un prophète qui serait semblable à Moïse : L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi (Moïse) ; vous l'écouteriez (Deut. 18:15-18). Ce prophète doit donc être Israélite (« d'entre tes frères ») et ne peut donc pas être Mahomet. Par contre ce passage annonce bien à l'avance Jésus Christ comme le prophète à venir (Actes 3:17-23). Jésus a effectivement été semblable à Moïse, parce qu'il a apporté une nouvelle alliance (Hébr. 12:24), parce qu'il connaît Dieu face à face (Matt. 17:1-5) et parce qu'il a accompli des prodiges et des miracles (Matt. 8:23-27).

Le Paraclet (mot grec traduit souvent par « Consolateur » ou « Avocat ») dont parle spécialement Jean 14 à 16 est clairement le Saint Esprit et non Mahomet (Jean 14:16, 17, 26 ; 15:26 ; 16:23).

Lorsque Jésus a dit : « ...il sera en vous ... » (Jean 14:17), Il a parlé du Saint Esprit, car comment Mahomet, qui est un être humain, aurait-il pu vivre « dans » les disciples de Jésus ?

10 C'est par de bonnes œuvres qu'on entre au paradis !

Le paradis ou le ciel est un lieu parfaitement saint (2 Tim. 4:1 ; 1 Pierre 5:4). Seules des personnes absolument parfaites y sont admises (Matt. 5:48).

Même si nous nous efforçons d'accomplir de bonnes œuvres (Rom. 3:20 ; Éph. 2:8-9), nous n'atteindrons jamais la perfection divine : Nous restons des pécheurs. Dieu le sait et c'est pourquoi Il nous offre la purification parfaite au moyen du sacrifice de Jésus Christ (1 Pierre 1:18-19 ; Hébr. 10:10). Jésus est donc notre substitut, car Il a payé pour nos péchés (2 Cor. 5:21) ; nous ne pouvons pas être purifiés autrement, ni nous purifier par nous-mêmes. Si tu acceptes cette offre, une place te sera préparée au ciel (Rom. 10:9 ; 1 Jean 5:11-13 ; Jean 3:36). Tu seras reconnaissant envers Dieu et par gratitude tu feras le bien (Tite 2:14).

HALLOWEEN par Bibliquest

L'ampleur extraordinaire qu'a prise la fête de Halloween et sa croissance très rapide en Europe nous obligent d'en dire quelques mots.

Table des matières

- 1 La légende
 - 1.1 selon une première source
 - 1.1.1 la fête des morts
 - 1.1.2 la légende de Jack O'Lantern.
 - 1.2 selon une autre source
- 2 Fête païenne transformée en fête dite-chrétienne
 - 2.1 selon une première source
 - 2.2 selon une autre source
- 3 Passage à la fête moderne et exploitation
- 4 Sens et portée d'Halloween
 - 4.1 Halloween : une fête comme toutes les autres ?
 - 4.2 Anodin ou dangereux ?
 - 4.3 Les points-clés
 - 4.4 Dramatisé pour pas grand chose ?
- 5 Conclusion

1 La légende

1.1 selon une première source

1.1.1 la fête des morts

Le Seigneur de la mort, Samain, avait sa fête le 1^o novembre et les druides pensaient que, pour participer à cette fête, les morts revenaient dès la veille sur terre. Pour ne pas les décevoir, on préparait des offrandes à leur intention et on allumait des feux pour les tenir tout de même à distance.

1.1.2 la légende de Jack O'Lantern.

Au moment de sa mort, il aurait été refusé au Paradis. Le diable lui aurait aussi fermé la porte de l'Enfer, tout en lui donnant, pour le consoler, une petite flamme tirée des fournaies ardentes dont il est le gardien. Dès lors, Jack erre, cherchant son chemin. Pour éclairer celui-ci, il aurait creusé un navet pour y placer sa flamme et en faire une espèce de lanterne. D'où le nom de Jack O'Lantern et la citrouille creusée d'aujourd'hui.

1.2 selon une autre source

La Toussaint et Halloween ont leur origine dans un festival des druides (prêtres chez les celtes, qui habitaient en Angleterre, en Irlande et au nord de la France, avant l'ère chrétienne). L'idée était que les âmes des personnes décédées avaient besoin d'être purifiées. Selon un certain rite magique, l'âme du défunt était transférée après la mort dans le corps d'un animal. Une fois par année, pendant la nuit du 31 octobre, suite à ces enchantements, les âmes étaient libérées par un dieu des druides appelé Samhain, le dieu de la mort. Ces âmes libérées retournaient à leurs maisons et étaient ensuite conduites ensemble dans leur ciel. Tout cela était lié à toute sorte de magie et accompagné de sacrifices de certains fruits et d'animaux et parfois d'êtres humains.

2 Fête païenne transformée en fête dite-chrétienne

2.1 selon une première source

L'église (catholique) a cherché à gommer les fêtes païennes en les christianisant, au moins un peu.

C'est ainsi que le calendrier chrétien a introduit la Toussaint (fête de tous les saints), et Halloween = All Hallow's Eve (littéralement «la veille de tous les saints»), en lieu et place de celle de Samain et des défunts.

Mais la tradition païenne n'a pas été ôtée définitivement des esprits et c'est pourquoi la confusion demeure toujours entre la fête de la Toussaint et celle des morts.

2.2 selon une autre source

Lorsque l'Église catholique eut établi sa domination sur les pays celtes, Grégoire le grand (A. D. 540-604) conseilla à l'archevêque de Canterbury de maintenir les sacrifices d'origine druides et de les célébrer en l'honneur des saints «chrétiens». Plus tard, l'Église a approuvé la pratique de prier pour les morts, les gens allant de porte à porte pour mendier et pour prier, recevant des gâteaux comme récompense (précurseur des usages d'aujourd'hui).

Le passage de ces coutumes de l'Europe à l'Amérique a suivi les émigrations.

3 Passage à la fête moderne et exploitation

L'aspect moderne et américain de la fête de Halloween date de moins d'un siècle.

Depuis quelques années, les medias aidant, l'Europe a suivi l'Amérique en introduisant une nouvelle occasion de délires massifs, d'ampleur grandissante ; une quasi révolution culturelle, mais surtout commerciale:

Les enfants sont encouragés à se déguiser en monstres effrayants, en sorcières, en fantômes, avant d'aller de porte en porte réclamer des menus cadeaux. Les donateurs, en échange de friandises, ont l'assurance d'être laissés tranquilles par ceux qui les visitent.

Des adultes participent à des célébrations où on cherche à accumuler la sorcellerie, la magie, la mort, les squelettes, horreur et mal.

4 Sens et portée d'Halloween

4.1 Halloween : une fête comme toutes les autres ?

Pourquoi s'intéresser à Halloween plus qu'à n'importe quelle autre des «fêtes» dites «chrétiennes» ? Est-ce aussi banal que Pâque, Noël ou les autres fêtes ?

La plupart des autres fêtes ont vraiment un caractère de fête, et sont reliées avec un contexte généralement tourné vers du beau et du bon, au moins en ce qui concerne les apparences extérieures. Certes, leur origine reste généralement païen et le sens chrétien qui a voulu leur être ultérieurement donné est lui-même perdu ou volontairement abandonné ; l'aspect commercial devient prépondérant partout (en accord avec Apocalypse 18).

Halloween est-elle un jeu, un divertissement, une occasion de s'éclater ? Y a-t-il un sens positif : échapper aux peurs de toute sorte ! Rien de très méchant ?

Ce qui donne son caractère unique à Halloween, c'est :

- son lien affiché avec la mort le domaine de Satan, la sorcellerie, la magie, les fantômes, les lieux hantés, les sabbats nocturnes, l'enfer, les démons, les diables, les monstres, les menaces, la peur, l'horreur ; et toute sorte d'autres maux
- tout cela banalisé, rendu fréquentable et même gentil ; tout cela introduit et multiplié dans la vie ordinaire, spécialement auprès des enfants
- son amplification rapide, ces dernières années.

4.2 Anodin ou dangereux ?

Beaucoup ne voient dans cette fête et dans ce qui l'entoure qu'une distraction anodine. Les enfants s'amuse, se déguisent, courent ensemble, reçoivent des petits cadeaux.

Pourtant derrière ces futilités, il est désirable de s'arrêter, et de voir s'il n'y a pas un sens plus profond dans ce mouvement nouveau. Certains nous accuseront, peut-être, de dramatiser et de tout voir en noir. Les directions de la Sainte Écriture nous seront utiles pour nous éclairer sur le caractère des temps (1 Chr. 12:32 ; Prov. 21:30).

Nous sommes à une époque de déchristianisation rapide. Le Seigneur va bientôt revenir chercher les siens, en sorte que leur espérance reste intacte, et le croyant peut rester paisible et tranquille. Mais à l'opposé, le monde est en pleine dérive ; il court à sa perte et s'enfonce dans la perdition. Les jugements décrits dans l'Apocalypse vont sans aucun doute, tomber bientôt sur lui et l'atteindre directement. Mais en attendant, il y a une évolution morale, forte, rapide et entraînant, et sur laquelle il vaut mieux avoir les yeux ouverts ; la sagesse et la connaissance permettent d'éviter les pièges comme le livre des Proverbes le répète abondamment (Prov. 1:1-5, 7 ; 2:6-15 ; 13:14 ; 14:27 ; 21:5, 16, 20, et bien d'autres).

4.3 Les points-clés

Il y a deux choses méritant réflexion en rapport avec le temps présent et ses manifestations :

- les dérives morales des hommes individuellement et comme société
- les méthodes de Satan, l'ennemi des âmes ; elles ne changent pas en principe, même si elles s'adaptent aux circonstances du temps et aux convoitises particulières des uns et des autres.

Dès le jardin d'Éden, Satan a cherché à tromper l'homme et le faire tomber dans son piège, avec comme objectif final de l'amener à la perdition. La méthode était :

- faire croire que Dieu cherche à priver l'homme de quelque chose de meilleur
- faire douter de la parole de Dieu
- faire perdre la confiance en Dieu
- mélanger du vrai et du faux
- cacher les conséquences du mal et du péché
- faire croire que ce que Satan présente est bon, meilleur que ce que l'homme a déjà.

Étant dans une époque où les quatre premiers points sont déjà prépondérants, il reste à l'ennemi de nos âmes, à mettre l'accent sur les deux derniers points. Ce n'est pas par hasard qu'on observe à notre époque, à la fois l'abandon de la crainte de Dieu et du mal, et la disparition de toutes craintes dans cette «fête» d'Halloween.

Nous indiquons ci-après quelques-uns des moyens et buts de Satan. Ceci marque cette fête de Halloween, mais il ne faut pas se focaliser uniquement sur cette fête, et soulignons bien qu'on trouve la même chose dans bon nombre de publications ou scènes des médias d'aujourd'hui, y compris les publicités pour les banalités de la vie.

Le moyen de Satan	L'objectif et le résultat de Satan	Ce que dit la Parole
Ramener les us et coutumes anciens, quelques soient leur origine, comme s'ils étaient toujours bons et naturels	Mêler le bien avec le mal Détacher du christianisme et du vrai Dieu pour ramener au paganisme et aux idoles	On appelle le mal bien, et le bien mal (Ésaïe 5:20) Matt. 12:44 (retour de l'idolâtrie, après que l'homme en a été débarrassé)
Rendre la sorcellerie amusante et gaie Rendre la peur attrayante	Insensibiliser les âmes aux pièges de Satan Faire perdre aux âmes le sens du danger et du risque de perdition éternelle	Jean 8:44 Satan est menteur et père du mensonge, et meurtrier dès le commencement
Familiariser avec la mort Ôter l'aspect effrayant de la mort	Détourner les âmes de l'inquiétude de l'au-delà, même quand on est aux portes de la mort Faire perdre aux âmes le sens de l'horreur de l'enfer Endurcir les coeurs	Là sont les pleurs et les grincements de dents (Matt. 24:51) Là où le ver ne meurt pas et le feu ne s'éteint pas (Marc 9:46) Matt. 16:26 (gagner le monde entier et faire la perte de son âme) Aujourd'hui, n'endurcissez pas vos coeurs (Héb. 3:7)
On développe la fête à outrance, pourvu qu'on gagne de l'argent	Avilir les âmes des hommes, qui deviennent elles-mêmes un objet de commerce	Annoncé et dénoncé en Apoc. 18:13
Faire de chacun, des acteurs des pratiques morbides ou magiques	Capter les âmes en vue de les posséder	Prov. 1:10-18. 7:18, 21-23 1 Rois 22:4
Donner l'illusion de puissance devant la mort et dans le domaine occulte et spirituel Donner l'illusion de la maîtrise des éléments et des événements	Rendre l'homme esclave en lui faisant croire qu'il est fort	Tentations proposées par Satan à Jésus au désert (Matt. 4:5-10) Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut (Héb. 2:3)
Habituer aux catastrophes	Ôter la peur des menaces des jugements de Dieu et de l'Apocalypse	Apoc. 19:19-21

Faire fréquenter, au moins en image, les agents de Satan	Faire préférer la présence des démons à celle de Dieu	Marc 5:3, 5, 17
Multiplier les masques	Habituer au mensonge	Satan peut se transformer en ange de lumière (2 Cor. 11:14)
Fêtes nocturnes	Fuir la lumière de la présence de Dieu	Jean 3:20, 21 quiconque fait des choses mauvaises hait la lumière Jean 12:35, 36; 1 Thes. 5:4-5
Braver tous les interdits	Annuler ou neutraliser la parole de Dieu	1 Jean 1:10; 5:10 faire Dieu menteur Matt. 24:35 mes paroles ne passeront pas

4.4 Dramatisé pour pas grand chose ?

Les avertissements donnés dans les Proverbes font allusion à certains pièges qui paraissent inoffensifs au début, où on se laisse aller même avec plaisir, et les résultats finaux sont terribles (Prov. 5:3-6; 7:6-23).

Quoiqu'on dise, la fréquentation de la sorcellerie, même simulée, n'est pas neutre.

Ce qui frappe dans le temps présent, c'est la cautérisation (1 Tim. 4:2) des esprits et des consciences, l'annihilation des réactions. Cela a déjà eu lieu en des temps anciens (Juges 15:11), Satan agissant comme séducteur, ou désarmant les opposants (1 Sam. 13:19-22). Mais ce qui est particulier au temps actuel, c'est que la puissance du mal est rendue gentille et fréquentable, même sous ses pires aspects, et les gens s'y habituent en y étant mêlés dès le plus jeune âge, et en masse. On retrouve cela dans l'Écriture aux derniers degrés de la déchéance d'une civilisation (Gen. 19: 4, en contraste avec le v. 9 ; «non seulement les pratiquent, mais encore trouvent leur plaisir dans ceux qui les commettent» Rom. 1:32 ; Apoc. 13:3-4)

5 Conclusion

... de manière à séduire, si possible, même les élus (Mat. 24 :24)

... vous êtes tous des fils de la lumière et des fils du jour ; nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres. Ainsi donc, ne dormons pas comme les autres, mais veillons (1 Thes. 5:5-6)

Et je regarde même toutes choses comme des ordures à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur (Phil. 3:8)

Homosexualité: une simple question d'orientation ? Par Bibliquest

À ne pas lire par ceux qui craignent d'être perturbés par une désapprobation

L'article ne contient aucune haine, et ne doit pas être compris ni interprété comme en contenant.

Une simple question de franchise ?

Le mariage homosexuel est-il une avancée pour tous ?

Tables des matières

- 1 Qu'en dit la Bible ?
 - 1.1 Romains 1
 - 1.2 1 Timothée 1v10
 - 1.3 1 Corinthiens 6v9 à 11
 - 1.4 Fornication
- 2 Le jugement de la Parole de Dieu est donc clair
 - 2.1 Sodome
 - 2.2 Guibha
- 3 Archaïque ou moderne ?
 - 3.1 Rétrogrades ?
 - 3.2 L'orientation est-elle déterminante
 - 3.3 Homophobe
 - 3.4 Une simple question de liberté personnelle ?
- 4 Pas d'issue ?
- 5 « Mariage homosexuel » qualifié officiellement de « mariage pour tous »
- 6 Pourquoi ces questions se soulèvent-elles maintenant ?

Cette question sur la nature de l'homosexualité est de plus en plus considérée comme une simple question de droits de l'homme, chacun ayant ses propres orientations. De plus, bien des conducteurs religieux partagent et diffusent ce point de vue.

De plus, les points de vue favorables à l'homosexualité tendent à être imposés à l'échelon général, y compris international.

1 Qu'en dit la Bible ?

Ce que Dieu dit, voilà ce qui permet de donner une réponse convenable aux questions posées dans le titre.

Voyons les déclarations simples de la parole de Dieu :

La loi de Moïse condamne les relations intimes entre deux êtres du même sexe et les considère comme une abomination. Les deux devaient être punis de mort selon les sanctions de l'époque (Lévitique 18v22; 20v13).

Dans le Nouveau Testament, ces passions honteuses sont tout autant condamnées avec fermeté :

1.1 Romains 1

«Car leurs femmes ont changé l'usage naturel en celui qui est contre nature; et les hommes aussi pareillement, laissant l'usage naturel de la femme, se sont embrasés dans leur convoitise l'un envers l'autre, commettant l'infamie, mâles avec mâles, et recevant en eux-mêmes la due récompense de leur égarement» (Romains 1v26-27). Ils ne se contentent pas de pratiquer les péchés, mais encore «trouvent leur plaisir en ceux qui les commettent» (Romains 1v32).

«La colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété et toute iniquité des hommes» (Romains 1v18 ; l'annonce de cette colère fait partie de la prédication de l'évangile selon les deux versets précédents 16 et 17, de Romains 1).

1.2 **1 Timothée 1v10**

«La loi est bonne, si quelqu'un en use légitimement, sachant ceci que la loi n'est pas pour le juste, mais pour les iniques et les insubordonnés, pour les impies et les pécheurs, pour les gens sans piété et les profanes, pour les batteurs de père et les batteurs de mère, pour les homicides, pour les fornicateurs, pour ceux qui abusent d'eux-mêmes avec des hommes, pour les voleurs d'hommes, les menteurs, les parjures, et s'il y a quelque autre chose qui soit opposée à la saine doctrine, suivant l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux qui m'a été confié» (c'est l'apôtre Paul qui parle).

1.3 **1 Corinthiens 6v9 à 11**

«Ne savez-vous pas que les injustes n'hériteront point du royaume de Dieu ? Ne vous y trompez pas : ni fornicateurs, ni idolâtres, ni adultères, ni efféminés, ni ceux qui abusent d'eux-mêmes avec des hommes, ni voleurs, ni avares, ni ivrognes, ni outrageux, ni ravisseurs, n'hériteront du royaume de Dieu. Et quelques-uns de vous, vous étiez tels; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu».

1.4 **Fornication**

La fornication selon la Parole de Dieu est toute relation sexuelle en dehors du mariage. Cette fornication peut être homosexuelle, hétérosexuelle ou bisexuelle. Si elle est bisexuelle, elle implique une multiplicité de partenaire, donc une multiplicité du péché. Mais que ce soit une pratique ou l'autre, ce n'est que du péché grave devant Dieu. Il y a différences de formes de la convoitise, mais la convoitise reste de la convoitise, et le péché reste du péché.

2 **Le jugement de la Parole de Dieu est donc clair**

Quant aux résultats, elle place devant nous deux terribles exemples :

2.1 **Sodome**

Les hommes de Sodome qui s'adonnaient à cette passion (Genèse 19v4-5), étaient méchants et grands pécheurs devant l'Éternel (Genèse 13v13). «Leur péché est très aggravé» dit-Il (Genèse 18v20). Près de 2 000 ans plus tard, Jude fait allusion à ce péché dans son épître, et ajoute que les hommes de Sodome «sont là comme exemple, subissant la peine d'un feu éternel» (v. 7). Dans les évangiles, le Seigneur rappelle l'affaire de Sodome et le châtement terrible qui a atteint ses habitants (Luc 17v28-29). Mais le châtement de destruction dans le passé n'est pas tout, car après la mort vient le jugement, Hébreux 9v27. Il vient un jour où Sodome paraîtra en jugement, et la condamnation au malheur (feu) éternel sera confirmée (même si d'autres auront un châtement pire) : Matthieu 10v15 et 11v23,24 et Luc 10v12.

Certains ont voulu éliminer la force de l'avertissement biblique relatif à Sodome, en prétendant que, selon les mœurs orientales, la gravité du péché résidait dans le fait d'avoir mal reçu des visiteurs. Mais c'est tronquer le récit qui montre bien que les hommes de Sodome ont voulu pratiquer le péché sexuel sur les hommes visiteurs, et la corruption était même généralisée au point que ce péché était commis publiquement et collectivement.

Certains vantent le « coming out » comme une attitude de franchise échappant à l'hypocrisie. Mais le caractère public du péché ne fait que l'aggraver, tout comme le fait de trouver son plaisir dans ceux qui commettent ces péchés (Romains 1v32).

2.2 **Guibha**

Les hommes de Guibha ont commis le même péché que ceux de Sodome, mais contrairement aux païens de Sodome, ils étaient des Israélites, ce qui aggravait leur cas, car non seulement ils faisaient ce que la conscience naturelle réprouve, mais ils violaient positivement la loi de Dieu qu'ils connaissaient. La crainte de Dieu leur manquait entièrement (Juges 19v22). Ils ont eux aussi été détruits (Juges 30v37, 40). De nombreux siècles plus tard, le prophète Osée rappelle leur péché (Osée 9v9; 10v9) et parle aussi d'un jugement encore futur qui les atteindra.

3 **Archaïque ou moderne ?**

3.1 **Rétrogrades ?**

Ces appréciations sont-elles en opposition avec les courants de pensée communément répandus dans le monde ? Certainement. Mais la pensée de Dieu n'évolue pas au gré des idées des hommes, en sorte que nous avons à nous en tenir aux déclarations des Saintes Écritures

Dieu a et aura le dernier mot, prononçant cette malédiction : «Malheur à ceux qui appellent le mal bien, et le bien mal, qui mettent les ténèbres pour la lumière, et la lumière pour les ténèbres» (Ésaïe 5v20).

Se servir de 2 Samuel 1v26 pour prétendre une homosexualité de David et Jonathan, est un mensonge qui tord l'Écriture.

3.2 **L'orientation est-elle déterminante**

La théorie que les gens sont prédisposés à être homosexuels ou hétérosexuels est un mensonge. La correspondance des organes mâles / femelles montre clairement que la nature (pour ne pas dire Dieu) a bien adapté l'homme à la femme, et non pas à un autre homme. L'homosexualité n'est pas un état de nature, mais un comportement. Il n'y a pas d'hommes qui naissent homosexuels ou qui le soient génétiquement

L'affirmation qu'il existe une orientation naturelle, ou identité sexuelle (hétéro, homo ou bi) est affirmée partout aujourd'hui. Mais cette abondance de discours et affirmations ne change pas le mensonge en vérité. Autrement dit, on est homme ou femme, et un homme est naturellement fait pour correspondre à une femme, et une femme naturellement faite pour correspondre à un homme. Tel est l'ordre naturel établi par Dieu. On n'est pas, dans notre nature, hétérosexuel ou homosexuel ou bisexuel, mais on peut l'être dans la pratique, dans le comportement.

Par contre, les hommes naissent pécheurs, et sont appelés à sortir de cet état, et non pas à s'y résoudre.

Le monde se sert de cette notion d'identité sexuelle pour nier le péché et prétendre qu'il y a là un comportement normal qu'il n'y a pas à chercher à éviter. Ces idées ne correspondent pas à la réalité, et ont pour but de forcer des changements de mœurs.

3.3 **Homophobe**

Ce qualificatif a été banalisé et attribué à tous ceux qui désapprouvent l'homosexualité. On accuse d'inciter à la haine.

Il est évident que l'attitude violente et remplie de haine de certaines personnes contre les homosexuels est à réprouver (même en l'absence de violence, la haine n'est pas un sentiment chrétien). Mais il n'est pas honnête de mettre dans un même sac tous ceux qui désapprouvent l'homosexualité. Il ne faut pas tomber dans le travers qui consiste à qualifier de « haine » toute désapprobation de l'homosexualité. Il est liberticide de vouloir interdire tout propos défavorable à l'homosexualité.

Dieu hait le péché, mais il aime le pécheur, et veut sa conversion. C'est ce que notre Seigneur pratiquait et enseignait (Matthieu 9v10-13).

3.4 Une simple question de liberté personnelle ?

Le pécheur est toujours « libre » de pécher (quelque soit le péché), sauf qu'il se fait illusion : croyant être libre, il est en réalité esclave de Satan, esclave du « Péché » en tant que force active dans l'individu (Romains 6v16). C'est lui rendre service que de le lui dire.

4 Pas d'issue ?

L'homosexualité est un péché comme les autres en ce qu'il nécessite d'obtenir le pardon de Dieu pour échapper à Sa condamnation. La puissance de l'Évangile est capable d'affranchir celui qui s'y adonne, pour le transformer à la gloire de Dieu (1 Corinthiens 6v9-11). La grâce reste offerte à tous, à tous les pécheurs, même le plus grand des pécheurs (1 Tim. 1v12-16). Dieu ordonne à tous qu'en tout lieu, ils se repentent (Actes 17v30 ; Luc 24v47). Cet appel s'adresse à tous, en sorte qu'aucune catégorie de pécheurs ne peut se justifier au motif que leurs péchés seraient moins graves que ceux des autres (Matt. 18v23-34).

Dieu aime le pécheur, mais condamne le péché. Pour remédier à cette situation, Il a donné son Fils unique en sacrifice sur la croix. Mais n'est sauvé que celui qui croit : celui qui désobéit au Fils de Dieu (Christ) ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui (Jean 3v36).

Mais la repentance implique qu'on reconnaisse son état de pécheur (Jean 9v41). Si on nie que le péché soit péché, il ne reste que «une certaine attente terrible de jugement» (Hébreux 10v26-27).

5 « Mariage homosexuel » qualifié officiellement de « mariage pour tous »

Le mariage n'est pas une institution fondée par tel ou tel loi, nation ou régime politique. Il a été établi au commencement du monde par Dieu Lui-même qui en a donné les modalités d'application (Genèse 2v24).

Le mariage ne peut unir qu'un homme et une femme ; en effet il a plu à Dieu, au commencement, d'amener vers l'homme une personne qui lui semblable de nature et différente de sexe, chacun étant le complément de l'autre au point de former un seul corps (Genèse 2v18-24).

Il appartient aux responsables des nations, comme serviteurs de Dieu, d'appliquer les règles du mariage qui sont universelles, et non de les changer (Romains 13v1).

Le mariage homosexuel est contraire à la volonté de Dieu qui condamne sans ambiguïté n'importe quelle relation de ce type. L'amour entre deux personnes du même sexe ne peut être une raison suffisante pour les unir (Lévitique 18v22 et 20v13 ; 1 Corinthiens 6v9-10).

6 Pourquoi ces questions se soulèvent-elles maintenant ?

L'expression croissante de l'homosexualité en Occident est une conséquence du rejet de Dieu qui s'est développé dans nos sociétés, spécialement au cours des quatre dernières décennies. Les hommes ont refusé d'adorer le Créateur pour adorer leur propre image, adorer l'homme.

Cette volonté de rendre légal ce qui est inique devant Dieu va aboutir à la ruine. Dieu ne laissera pas impunies les sociétés qui s'abandonnent à ce péché, comme Il n'a pas laissé impunies les sociétés d'hier qui ont marché ostensiblement dans cette voie (Genèse 18v20 et 19v5-8,24). Toute l'Apocalypse est aussi là pour nous le montrer.

Incinération (= crémation) par Bibliquest

Il n'y a pas d'instruction directe dans l'Écriture sur ce sujet, mais comme pour tous les autres sujets, on peut comprendre la pensée de Dieu au travers de divers passages.

La Parole de Dieu montre que Dieu a toujours égard au corps du croyant.

Éph. 5:23, le Christ est le Sauveur du corps.

Le corps du croyant est le temple du Saint Esprit (1 Cor. 6:19) et c'est la raison pour laquelle le croyant ne s'appartient plus lui-même car il a été «acheté à prix» (ibid.) et il doit glorifier Dieu dans son corps (ibid.). Cette présence du Saint Esprit dans le corps du croyant est même la raison pour laquelle celui-ci sera ressuscité (Rom. 8:11).

Les exemples de l'Écriture relatant ce qui est arrivé lors de la mort de croyants, montrent les soins qui sont normalement reconnus :

- Dieu Lui-même a enterré Moïse (Deut. 34:6)
- le croyant Lazare en Luc 16 a été porté par des anges «dans le sein d'Abraham».
- le corps du Seigneur a été enveloppé de linges avec des aromates (Jean 19:39-41) et mis dans un tombeau.
- Étienne, après son martyr, a été enseveli par des hommes pieux (Actes 8:2).

Ces divers passages suffisent pour le fidèle pour comprendre la pensée de Dieu sur ce qu'il convient de faire.

Quant à celui qui n'est pas croyant, personne ne peut penser disparaître et échapper à Dieu en se faisant incinérer : Au jugement dernier, même la mer rendra les morts qui sont en elle, de même que la Mort et le hadès (Apocalypse 20:13; le hadès est, dans la Bible, un mot vague pour indiquer le lieu invisible où les âmes vont après la mort).

Le corps est pour le Seigneur et le Seigneur pour le corps (1 Cor. 6:13): il appartient au Seigneur (6:19), c'est pourquoi il faut le traiter avec respect. Mais ceci s'applique aussi aux vivants. Le corps, comme un vase appartenant au Seigneur, doit être entretenu correctement et habituellement, pendant tout le temps de notre séjour ici-bas. Des repas bons pour la santé, et un style de vie modeste contribueront à cet entretien; cela fait partie aussi du besoin de rendre un bon témoignage.

L'Écriture donne des exemples de corps brûlés, mais il s'agit de marques de la colère de Dieu et de Son châtiment : Amos 6:8-10 et 1 Rois 13:2

Slogans ou idées à la mode (dans le monde) par Bibliquest

10.02.2004

On vous dit : Les religions apportent la guerre

Réponse : Le premier mort de l'humanité a été un assassinat : la victime était Abel, le vrai adorateur du vrai Dieu. Le meurtrier était Caïn : c'est lui qui a commencé à ne tenir aucun compte du péché de l'homme, et à mettre Dieu de côté. Lire Genèse 3 et 4.

On vous dit : La laïcité apporte la paix

Réponse : Satan fait toujours miroiter les rêves des lendemains qui chantent, et quand ça n'arrive pas comme prévu, il trouve un bouc émissaire pour mettre la faute sur Dieu.

On vous dit : Il faut que la foi plie devant la loi

Réponse :

1. C'est un slogan de ceux qui veulent en réalité s'opposer au christianisme. Cela a aussi été l'une des premières règles qu'on a voulu imposer aux chrétiens au début du christianisme : On a interdit aux apôtres de prêcher Christ (Actes 4:18 ; 5:28); c'était évidemment inacceptable, et cela a généré les premières persécutions (lire Actes 3 à 8).

2. La Bible dit d'être soumis aux autorités, mais d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. L'homme va continuer à faire mousser ce principe, mettant les lois humaines au-dessus des droits de Dieu, au point d'en arriver à rassembler des armées pour faire la guerre à Christ (Apoc. 16:14). Les bornes extrêmes étant alors dépassées, Dieu interviendra, et l'antichrist sera directement jeté en enfer. Entre temps, Dieu laisse faire, ce qui démontre où en est l'homme au point de vue moral.

On vous dit : On n'est pas contre la religion, mais contre le prosélytisme

Réponse : Qu'est-ce que le prosélytisme, sinon l'application de la parole du Christ : « allez, et faites disciples toutes les nations » ? (Matt. 28:19). Qu'on fasse obstacle à des sectes perverses ou à des mouvements dangereux, c'est évidemment une chose bonne. Mais sous prétexte de ne pas discriminer entre religions, on se retrouve vite à interdire la vraie évangélisation et le vrai christianisme. Certains pays ont déjà franchi le pas, et ils se retrouvent alors en conflit ouvert avec Dieu. Certains s'y lancent d'autant plus légèrement, qu'ils nient les racines chrétiennes de l'Europe. Deux résultats en découlent : 1. on se met à persécuter les vrais croyants ; 2. l'homme accroît sa culpabilité devant le Dieu Tout-puissant : le châtement viendra en son temps, terrible, même si Dieu patiente beaucoup pour le temps présent.

Quant aux grandes religions officielles (églises de multitudes), ce genre d'interdiction ne les gêne pas beaucoup, car la vraie évangélisation (annoncer le salut par la foi en Jésus Christ, mort et ressuscité) ne les intéresse guère ; au contraire, ça leur prend des ouailles.

Quelques pensées sur le Piercing par Bibliquest

Le Piercing, ou perçage du corps par des boucles, boutons ou tout autre bout de métal, paraît être une nouveauté originale des temps récents.

En fait la Bible mentionne ces pratiques, ou des pratiques équivalentes, depuis des temps très anciens :

1. Ésaïe (3:21) dénonce les anneaux de nez parmi d'autres marques de suivi de la mode devant faire l'objet du jugement de Dieu.

2. plus généralement, l'expression «les incisions» est citées dans plusieurs passages :

La loi (Lévitique 19:28 et Deutéronome 14:1) les interdisait, ainsi que les tatouages (Lév.19:28)

Les prophètes de Baal s'en faisaient (1 Rois 18:28) pour essayer d'obtenir des réponses de leur dieu

On en faisait à l'occasion d'enterrements (Jérémie 16:6 ; Lév. 19:28 ; Deut. 14:1)

Jérémie (41:5) mentionnent que des hommes d'Israël s'en étaient fait pour aller à la maison de l'Éternel, et furent égorgés peu après par Ismaël fils de Nethania

Les Philistins s'en faisaient, jusqu'au temps du jugement par l'Éternel (Jér. 47:5) ; de même les Moabites (Jér. 48:37)

3. L'action des démons dans un homme l'amène à dégrader son corps (Marc 5:5)

4. Outre ces mises en garde, quelle directions positives la Bible donne-t-elle pour guider le chrétien sur ce sujet ?

4.1. «Le Seigneur est pour le corps, et le corps pour le Seigneur» (1 Cor. 6:13)

4.2. «Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et tel vous êtes» (1 Cor. 3:16-17)

Promise keepers par Bibliquest

Des statistiques sur le mouvement des « Promise keepers » (= gens qui tiennent des promesses) viennent de paraître. On sait que ce mouvement a pour but de ramener les hommes à leurs responsabilités et à une certaine moralité. S'adressant à tous les milieux chrétiens réunis, on espérait améliorer les hommes en leur faisant promettre de tenir une certaine conduite morale et responsable, notamment en rapport avec leur foyer.

Les statistiques viennent de tomber : 88 % des promise keepers ne tiennent pas leurs promesses !!

Si on avait écouté la Bible on le saurait sans statistiques : L'épître aux Romains nous dit bien que l'homme naturel n'est pas capable d'obéir à la loi; Israël l'a montré par rapport à la loi de Moïse.

C'est pourquoi l'évangile est venu. La grâce sauve l'homme qui se reconnaît pécheur et croit au Seigneur Jésus, et elle lui propose le Sauveur et Seigneur, auteur de ce salut, pour gagner et remplir son cœur.

Quoi qu'on en dise, la démarche des Promise keepers était un abandon de la grâce de l'évangile et un retour à la loi. L'échec était inévitable.

Noël par Bibliquest

Noël évolue, s'atténue, et son aspect religieux tend à disparaître ; de plus en plus il ne subsiste que l'aspect profane, commercial, cadeaux, bon repas, grandes rencontres. Censée rappeler la naissance de Christ dont on ne connaît pas la date, cette fête a été rattachée depuis longtemps à la fête païenne du solstice d'hiver.

Faut-il se réjouir de sa disparition à cause de ce rattachement à une fête païenne, ou faut-il s'attrister de ce que la naissance du Christ n'est plus célébrée ?

Mais au fait, quel genre de célébration nous attirait ? sous quel caractère l'a-t-on célébré ? Comme le petit enfant dans la crèche ? Comme le fils de Marie ? — car c'est surtout cette sorte de célébrité qui a été propagée.

Or selon l'Écriture, les « mages », les premières personnes ayant cherché à rendre honneur à Christ à sa naissance, recherchaient le ROI des Juifs, et c'est ce qui a déclenché une haine mortelle, bien que les hommes religieux fussent tout à fait au courant de ce que l'Écriture annonçait au sujet de Christ. Les nations de la terre ne veulent pas laisser de place au Détenteur de l'autorité divine (Matthieu 1 et 2).

Maintenant qu'Il est ressuscité, Il reste Celui à qui toute autorité a été donnée dans le ciel et sur la terre (Matthieu 28:18), et c'est ce qu'ont prêché les apôtres (Actes 1:3 ; 20:25 ; 28:31). Pourtant l'autorité de Christ comme ROI n'est toujours pas reçue : la violence a été déclenchée contre les chrétiens de Thessalonique au motif qu'ils disaient qu'il y a Jésus, un autre roi que César (Actes 1:7). L'antichrist s'opposera et s'élèvera contre tout ce qui est appelé Dieu ou est un objet de vénération (2 Thessaloniens 2:3-4).

Alors la question se pose pour nous aujourd'hui : quel Christ voulons nous célébrer ? voulons-nous Lui reconnaître toute autorité et nous soumettre entièrement à Lui qui est ROI ? ou préférons-nous ne pas reconnaître Son autorité, et ne voir que le petit enfant dans les bras de sa mère, au milieu des animaux de la crèche ?

Le croyant d'aujourd'hui connaît Christ comme un ROI bien particulier, car il est transporté dans le royaume du Fils de l'amour du Père (Colossiens 1:13). Son autorité n'est ni pénible ni oppressive. Mais ce n'est pas pour autant une autorité qui admet la concurrence, ou qui s'accommoderait aussi bien du mal que du bien ! N'interprétons pas à l'envers la patience dont Dieu fait preuve envers le monde jusqu'à aujourd'hui ! Bientôt ce ROI va paraître revêtu de toute son autorité, pour paître avec une verge de fer les nations rebelles (Apoc. 19:15).

En attendant ce moment du règne glorieux, Dieu fait déjà connaître son royaume. Toutefois ce royaume n'est pas manger et boire (Romains 14:17), et il faut une condition morale convenable pour y entrer : En annonçant que le royaume s'approchait, Jean le baptiseur appelait d'abord à se repentir (Matthieu 3). Accepter l'autorité du ROI implique effectivement la repentance de tout notre état de pécheur, car on ne peut pas entrer dans le royaume dans notre condition de pécheur ; c'est l'avertissement clair donné par le Seigneur dans la parabole du ROI qui fit des noces pour son fils (Matthieu 22, spécialement versets 11 à 13). L'homme qui n'était pas revêtu de la robe de noces est la figure de tous ceux qui croient qu'on peut bénéficier de tous les privilèges et de toute la joie et de toute la bénédiction du royaume de Dieu sans changement moral préalable.

On ne peut pas non plus ignorer la résurrection, et affirmer hautement « mangeons et buvons, car demain nous mourrons ». Réveillons-nous avant qu'il ne soit trop tard (1 Cor. 15:32-34).

Alors la question de ce changement se pose à tout homme :

Pour ceux qui n'ont pas encore accepté Jésus comme Sauveur, quand bien même vous seriez chrétiens de nom, pouvez-vous continuer à refuser l'autorité du ROI sur vos vies et ses appels à la repentance préalable ?

Pour ceux qui sont enfants de Dieu parce qu'ils se sont reconnus pécheurs, et ont accepté le salut par la foi en Jésus Christ, continuez-vous à reconnaître l'autorité du ROI dans vos vies, pour jouir effectivement du royaume du Fils de l'amour du Père ? — demandant d'être remplis de la connaissance de la volonté de Dieu, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre, croissant et rendant grâce au Père... (Colossiens 1:9-14).

Où en sommes-nous chacun ? Que recherchons-nous aujourd'hui ? En cette fin d'année 2007, n'attendons pas pour faire le point ! C'est le voeu que nous formulons pour tous nos lecteurs.

Le SIÈCLE DES LUMIÈRES, QUEL EST-IL ? Par Bibliquest

On sait que la mode actuelle consiste à gommer partout toute référence au christianisme.

On a vu cela dans le projet de constitution européenne. Les sources de lumières qu'on met en exergue sont dès lors la Grèce antique et ses philosophes, et le siècle qu'on appelle « siècle des lumières », c'est-à-dire le 18^e siècle qui a vu fleurir nombre de philosophes français, dominant les courants de pensées, avec en particulier l'Encyclopédie qui récapitulait tout ce qui était connu à l'époque.

Ce lien entre l'antiquité grecque et les temps modernes se matérialise par le renouveau des Jeux olympiques. De manière significative, les cérémonies d'ouverture des Jeux ont vu la reproduction de cérémonies païennes, donnant une note spirituelle à ces exploits du stade, et accentuant l'aspect non-chrétien du temps actuel.

Le siècles des lumières, a-t-on dit, « rejetait les solutions théologiques et l'autorité des traditions, en ayant entière confiance dans la raison humaine chargée de résoudre tous les problèmes, et avec une foi optimiste dans le progrès ». L'arrivée de la république en France est considérée comme le fruit et le couronnement de ce siècle des lumières.

Mais cette synthèse de l'histoire des idées où on ne retient que la Grèce antique et le (18^e) siècle des lumières n'est qu'un raccourci trompeur et tronqué sur des points essentiels.

On ne dit pas

- que la philosophie grecque s'accordait parfaitement avec une idolâtrie débridée,
- que la corruption morale effrénée de la Grèce antique valait bien celle de la Régence du 18^e siècle,
- que le plus grand des philosophes grecs a été condamné à mort par les autorités civiles de l'époque, à cause de ce qu'il enseignait,
- que les philosophes du 18^e siècle se détestaient entre eux (cf. Rousseau-Voltaire),
- que la république française à ses débuts a mis à mort des dizaines de milliers de personnes,
- que les gens se sont empressés de s'en débarrasser pour accueillir et applaudir la dictature napoléonienne qui rétablissait l'ordre,
- que selon la Bible (apocalypse), nous allons vers un même processus : chaos de la société suivi d'une dictature de fer, avec l'antichrist.

Alors, il n'y a pas eu de siècle des lumières ? Si, mais un autre.

Le début du 19^e siècle a vu la remise en valeur de la Bible, le renouveau de son étude et de sa connaissance, la redécouverte et la remise en valeur de vérités enfouies ou oubliées sur la personne de Christ, son retour et l'espérance céleste du chrétien, le plein salut en Jésus Christ, la perspective de l'église bâtie par Christ et actionnée par le Saint Esprit, etc. etc.

La vraie lumière qui éclaire tout homme, c'est Christ. Quand Il est venu, les siens ne l'ont pas reçu ; les ténèbres n'ont pas comprise cette lumière (Jean 1:5-11).

Voici ce que dit la Bible sur le prétendu siècle des lumières (Ésaïe 50:11) : « Voici, vous tous qui allumez un feu, qui vous entourez d'étincelles, marchez à la lumière de votre feu et des étincelles que vous aurez allumées ; c'est ici ce que vous aurez de ma main : vous coucherez dans la douleur ».

Que chacun puisse se laisser éclairer et guider par Christ, la vraie lumière, qui est aussi amour et qui sauve le pécheur. Étoile brillante du matin pendant la nuit, Soleil de justice pendant le jour, la guérison est dans ses ailes (Malachie 4:2; Apoc. 22:16).

Des spiritualités différentes dans le mouvement évangélique ? Par Bibliquest

Certains distinguent des spiritualités différentes, même dans le mouvement évangélique. Ils identifient ainsi un courant de sainteté, un courant animé d'un souci d'orthodoxie, un courant contemplatif, un courant charismatique, un courant de justice sociale. Constatant des forces et des faiblesses dans ces courants, ils voudraient construire un « équilibre communautaire dans une vraie unité » en créant des ponts entre courants .

Mais que faire pour plaire au Seigneur ? car c'est bien là l'essentiel de ce que nous avons à rechercher, comme disait l'apôtre Paul (Colossiens 1:9-10) : « Nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la connaissance de Dieu... » etc.

Faut-il constater ces courants humains, essayer de faire avec, en gommant les divergences ou en construisant des ponts ? Il est clair que pour connaître la volonté du Seigneur et lui plaire à tous égards, il faut rechercher dans la Parole de Dieu quel est le chemin du chrétien et de l'église ou assemblée. Cette Parole enseigne-t-elle des spiritualités différentes ?

La sainteté n'est elle pas plus qu'un courant particulier, qu'une spiritualité particulière ? L'Écriture nous dit : « Poursuivez... la sainteté, sans laquelle nul ne verra le Seigneur » (Héb. 12:14). Tous les chrétiens sont responsables de le faire. Peut-on imiter l'apôtre Paul (1 Cor. 4:16; 11:1; Phil. 3:17; etc.), imiter le Seigneur (1 Cor. 11:1), imiter Dieu (Éph. 5:1) sans sainteté ?

L'orthodoxie est le « sain enseignement » ou « saine doctrine » qu'au temps de la fin les gens abandonnent au profit des fables (2 Tim. 4:3-4). Il y a un connaissance faussement ainsi nommée, dont certains font profession, et ils s'écartent ainsi de la foi (1 Tim. 6:21). L'apôtre Pierre met fortement en garde contre les faux docteurs (2 Pierre 2). Il y a le grand danger d'être ballotés et emportés ça et là

par tout vent de doctrine (Éph. 4:14), et c'est le but des ministères chrétiens d'y remédier. C'est pourquoi ce qu'il faut propager avec insistance, c'est la Parole de Dieu, selon l'adjuration solennelle de l'apôtre Paul (2 Tim. 4:1-2), et cela est dit à Timothée juste après que Paul ait noté comme première qualité de Timothée le fait d'avoir pleinement compris la doctrine de Paul (2 Tim. 3:10), ce qui est bien la vraie orthodoxie. On voit bien que l'orthodoxie est une vertu importante de tous les chrétiens, spécialement dans les temps fâcheux de la fin (début de 2 Tim.3).

Être contemplatifs ? En 2 Cor. 3:18 nous lisons : « Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit ». Mais le verset suivant dit « c'est pourquoi ayant ce ministère comme ayant obtenu miséricorde, nous ne nous lassons point ». Cette activité de méditation et d'adoration nourrissait la vie intérieure et était la source d'une activité d'autant plus ardente dans le ministère chrétien, lequel est justement le sujet principal de cette deuxième épître aux Corinthiens. On trouve aussi la communion avec Dieu le Père et le Seigneur Jésus (1 Cor. 1:9; 2 Cor. 13:13; Phil. 3:10; 1 Jean 1:3,6), ce que l'apôtre Jean appelle aussi « Dieu demeure en nous et nous en Lui », mais cette communion à laquelle nous sommes tous appelés (1 Cor. 1:9 et 1 Jean 3:3) ne se dissociait pas du service chrétien fidèle comme le montre la troisième épître de Jean. Il ne faut pas confondre la vraie contemplation avec le mysticisme, dangereux parce qu'il est une contrefaçon. — On voit donc que tout chrétien doit être un contemplatif, mais pas contemplatif de n'importe quoi : contemplatif de Christ et des gloires de Christ.

Être charismatiques ? Tout chrétien doit marcher par l'Esprit (Gal. 5:15,25), mais beaucoup confondent les pensées de Dieu avec les pensées de l'homme, et les manifestations spirituelles de Dieu avec celles qui ne sont pas de Lui. Le subjectivisme et l'arbitraire ne sont pas non plus de l'Esprit de Dieu. L'Esprit de Dieu ne peut pas agir contrairement à la Parole de Dieu (écrite, la Bible).

Travailler à la justice sociale ? Bien sûr, Dieu est juste, et le royaume de Dieu est justice et paix et joie (Rom. 14:17), mais dans l'Esprit Saint ! Or le monde est opposé à Dieu (1 Jean 2:15-17; Jacques 4:4), et est conduit par le « chef de ce monde » ou « chef de l'autorité de l'air » (Jean 14:30; Éph. 2:2), c'est-à-dire Satan. Ne pensons pas qu'un monde pareil va progresser vers une justice selon Dieu. — On trouve la bienfaisance exercée à plusieurs reprises dans le Nouveau Testament (l'apôtre Paul faisait des collectes pour les pauvres en Judée; Hébreux 13:16 exhorte directement à la bienfaisance en faisant part de nos biens, et également Gal. 6:10; voir Actes 20:35; 2 Cor. 8 et 9; Éph. 4:28; 1 Tim. 6:18). Tous ces passages incitent le croyant, de manière normale individuellement ou collectivement, à avoir égard aux pauvres et aux besoins divers qu'il rencontre. L'activité spirituelle ne fait pas oublier les besoins matériels, mais tout cela n'est pas un travail orienté dans le sens de la justice sociale dans un monde ennemi de Dieu.

Retenons que la Parole de Dieu ne nous présente pas des courants différents s'accordant plus ou moins les uns aux autres et qui devraient travailler à s'entendre. Il y a la marche qui plaît au Seigneur à tous égards, voilà ce qui est demandé à tous les chrétiens. La sainteté, l'orthodoxie, la contemplation des gloires du Seigneur et la communion avec Lui, la marche par l'Esprit et les égards pour les pauvres, font partie de tous les caractères ou vertus requis de tous les chrétiens, et il est néfaste de constituer un courant spécial dédié à l'une de ces vertus plutôt qu'à une autre. — Certes il y a des dons de grâce (ministères) différents, mais ceux-ci sont là justement pour affermir les croyants dans la manifestation de toutes les vertus chrétiennes, ce qui est appelé le perfectionnement des saints, l'objectif étant de parvenir « tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ » (Éph. 4:12-13).

Réflexions chrétiennes sur le monde actuel n°2 par Bibliquest

17 janvier 2004

Sommes-nous vraiment dans des Temps Modernes ?

Maintenant	Dans le passé	Dans le futur
On prétend mettre Dieu de côté, mais comme on a toujours besoin d'idées susceptibles de rallier le plus de gens possible, on fait appel à ce qu'on nomme « les valeurs de la République », et on demande à tous de s'y plier	Pour assurer l'unité des peuples variés qu'il dominait, le roi de Babylone voulait imposer une religion d'état commune : que tous adorent sa statue, et se prosternent devant elle (Dan. 3) La république française, dans ses premières années, avait institué le culte de l'Être Suprême ; ça n'a duré qu'un an ou deux	L'antichrist s'opposera et s'élèvera contre tout ce qui est appelé Dieu, mais en même temps lui-même s'assiéra au temple de Dieu se présentant lui-même comme étant Dieu (2 Thes. 2:4)
Pour donner force aux « valeurs » qui ne s'imposent pas d'elle-même, on menace, condamne, exclut	Le roi de Babylone jetait dans une fournaise de feu ceux qui refusaient d'adorer sa statue	L'antichrist fera que a) tous ceux qui ne rendent pas hommage à l'image de la bête soient mis à mort, b) personne ne pourra acheter ou vendre s'il n'a la marque de la bête (Apoc. 13:15, 17)
Pour garder les apparences de respect des religions, on distingue le prosélytisme qu'on condamne, d'avec la croyance et la pratique privée qu'on tolère	Jésus a dit : Allez et faites disciples toutes les nations (Matt. 28:19) Les chefs du peuple enjoignaient aux apôtres de ne pas parler au nom de Jésus (Actes 4:18 ; 5:40) Les apôtres répondirent : a) « jugez s'il est juste de vous écouter plutôt que Dieu ; nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues (Actes 4:19-20) b) il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » Un des motifs de condamnation de Jésus était « qu'il soulève le peuple,	Il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement (2 Tim. 4:3) La « bête » fait la guerre aux saints (Apoc. 13:7)

	enseignant par toute la Judée... depuis la Galilée jusqu'ici » (Luc 23:5)	
Sous prétexte des lumières de la raison et de la science, on met Dieu de côté.	« ... ayant connu Dieu, ils ne le glorifièrent point comme Dieu, ni ne lui rendirent grâces ; mais ils devinrent vains dans leurs raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence fut rempli de ténèbres ; se disant sages, ils sont devenus fous » (Rom. 1:21-22)	La « bête » blasphème contre Dieu (Apoc. 13:6)
Ceux qui croient vraiment à la Bible et à la Parole de Dieu sont appelés fanatiques, sectaires, fondamentalistes (une injure !), obscurantistes, etc...	Le roi de Babylone a été ravalé au niveau d'une bête quand il s'est glorifié au lieu de Dieu (Dan. 4)	Le soleil (au sens symbolique : les autorités suprêmes) devint noir... le royaume de la bête devint ténébreux (Apoc. 6:12 ; 16:10)
« Le mystère d'iniquité opère déjà » (2 Thes. 2:7) « Comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure » (1 Jean 2:18)	« Cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient arrivées » (Matt. 24:34)	« Le sang de tous les prophètes qui a été versé depuis la fondation du monde sera redemandé à cette génération » (Luc 11:50-51)

Écclésiaste 3:15: « Ce qui est a déjà été, et ce qui est à venir est déjà arrivé ».

Le caractère moral du monde demeure depuis le temps du Seigneur. Malgré les prétentions à beaucoup de progrès, l'opposition au Seigneur et aux siens demeure, les motifs de condamnation ne changent pas.

On comprend l'expression utilisée par le Seigneur Jésus : « cette génération ne passera pas... ».

« C'est ici la patience et la foi des saints » (Apoc. 13:10).

Tendances Récentes dans le Christianisme Oecuménisme et Charismatisme par Bibliquest

Depuis la première édition de notre autre traité sur l'oecuménisme, deux évolutions de l'oecuménisme se sont fait jour :

1. Alors que l'autre traité se référait à des églises faisant encore référence à la Bible, même si elles en méconnaissaient l'enseignement, les tendances modernes se rattachent au courant incrédule général qui n'attache aucun poids à la Parole de Dieu telle qu'exprimée dans la Bible : cela est considéré comme de la légende ou des recueils humains, interprétable à volonté. Cela a déjà ouvert la porte à la mise en pratique du courant syncrétiste, où l'on cherche à faire la synthèse de religions même complètement opposées. C'est la voie où s'est engagé le Conseil oecuménique des églises (COE), et dans une mesure le catholicisme avec les rencontres de prières d'Assises invitant des représentant de toutes les religions. Les compte-rendus de certaines des rencontres mondiales du COE font état des égarements les plus extrêmes : une place est même donnée à des religions idolâtres / animistes. La Babylone de l'Apocalypse paraît déjà présente, et l'emprise satanique est alors manifeste.

2. Une autre tendance s'est développée avec les milieux charismatiques. Alors que le pentecôtisme initial avait généralement une solide base évangélique, le charismatisme a repris les caractéristiques du pentecôtisme en les adaptant ou les étendant à des milieux divers, spécialement à l'église catholique. Si une partie du clergé a été réticent à l'arrivée du charismatisme, le pape et une partie influente du clergé sont obligés de reconnaître que la branche charismatique est l'aile marchante de l'église : animée d'une énergie spirituelle qui ne se trouve nulle part ailleurs dans l'église catholique, elle représente l'espoir de la génération à venir. Dès lors, ce mouvement ne peut que recevoir une place de choix. Mais le charismatisme ayant mis l'accent sur les manifestations spirituelles, ou prétendues telles, la base doctrinale est légère, voire inexistante, et l'unité entre tous les charismatiques se fait par ce qui est attribué à l'Esprit et non pas par le contenu de la foi ni par la doctrine. On ne s'étonne plus dès lors de voir le prétendu Esprit conduire à l'adoration de la vierge Marie ou autres pratiques en contradiction formelle avec la Parole de Dieu. Il s'ensuit que le charismatisme conduit à un oecuménisme pratique d'autant plus fort qu'il n'est pas administratif, mais spirituel. Toutefois, ses pratiques contraires à la Parole de Dieu ne laissent pas l'ombre d'un doute au fidèle : il est de nature incompatible avec la pensée de l'Écriture et de Dieu.

3. L'évolution des pensées, des idées qui courent dans tous les milieux religieux ou non, présentent de manière frappante une composante commune : elles sont de plus en plus centrées sur l'homme, et lui laissent une place toujours grandissante, sous le nom d'humanisme. L'homme devient le centre de tout, et prend par là la place de Dieu, suivant la direction annoncée en 2 Thessaloniens 2 à propos de l'Antichrist.

4. Il est extrêmement frappant de voir des tendances, fort différentes en elles-mêmes, converger vers une direction commune : toujours la Babylone de l'Apocalypse.

Telle est la marque de notre temps.

Troubles de l'ordre public : où sont les victimes ? Par Bibliquest

Lecture de Actes 16:16-23 :

« Or il arriva que, comme nous allions à la prière, une servante qui avait un esprit de python et qui, en prophétisant, procurait à ses maîtres un grand gain, vint au-devant de nous. Et marchant après Paul et nous, elle criait, disant : Ces hommes sont les esclaves du Dieu Très-haut, qui vous annoncent la voie du salut. Et elle fit cela pendant plusieurs jours. Mais Paul, affligé, se retourna et dit à l'esprit : Je te commande au nom de Jésus Christ de sortir d'elle. Et à l'heure même il sortit. Mais ses maîtres, voyant que l'espérance de leur gain s'en était allée, ayant saisi Paul et Silas les traînèrent dans la place publique devant les magistrats. Et les ayant présentés aux préteurs, ils dirent : Ces hommes-ci, qui sont Juifs, mettent tout en trouble dans notre ville et annoncent des coutumes qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni de pratiquer, à nous qui sommes Romains. Et la foule se souleva ensemble contre eux ; et les préteurs, leur ayant fait arracher leurs vêtements, donnèrent l'ordre de les fouetter. Et leur ayant fait donner un grand nombre de coups, ils les jetèrent en prison, en commandant au geôlier de les garder sûrement ».

Voilà un cas de trouble de l'ordre public, où on met en prison le coupable présumé. Que s'est-il passé ? Pendant trois jours ; l'apôtre Paul est suivi par une fille ayant un esprit démoniaque : ce qui est appelé « esprit de python » était un esprit de démon conduisant la fille à prononcer des prophéties — on payait ses maîtres pour qu'elle parle. Au bout de trois jours de harcèlement, Paul se retourne et chasse le démon par une simple parole. Les maîtres furieux de perdre leur revenu, font un scandale sur la place publique en accusant Paul et ses compagnons d'énormités bouleversant la ville entière et toutes les coutumes de tous les Romains. Le mensonge est encore plus énorme et sans fondement, mais plus c'est gros, plus ça passe, et Paul se retrouve au tribunal, et quoi qu'il ait pu dire et faire, on ne le croit pas ; il se retrouve ensuite en prison, les fers aux pieds.

Qui a fait le scandale et le trouble public ? — officiellement c'est Paul, et en réalité les maîtres de la fille démoniaque.

Qui a mérité d'être puni ? — officiellement c'est Paul, et en réalité les maîtres de la fille démoniaque.

Cet exemple est caractéristique de l'usage, commode pour certains, de l'accusation de troubles de l'ordre public : on fait un scandale et on arrive à retourner les vrais coupables en fausses victimes et les vraies victimes en faux coupables. Les chrétiens ont toujours été des cibles privilégiées de ce genre de renversement, parce qu'étant du côté du vrai Dieu, on ne les supporte pas.

Questions et réponses : Rêves et visions par Christian Briem

Traduit de l'allemand « Antworten auf Fragen zu biblischen Themen » = Réponses à des questions sur des thèmes bibliques, édité par Christliche Schriftenverbreitung, Hückeswagen, 2005. ISBN 3-89287-088-8

Table des matières

1 Songes (ou : rêves) et visions

1.1 Question

1.2 Réponse

1.2.1 Rêves

1.2.2 Visions

1 Songes (ou : rêves) et visions

Questions et réponses, p. 303

1.1 Question

Arrive-t-il encore aujourd'hui que Dieu nous fasse connaître Sa volonté par des rêves ? J'ai remarqué que le mot « rêve » n'apparaît plus dans le Nouveau Testament après la descente du Saint Esprit à la Pentecôte. Une fois que le Saint Esprit est venu sur la terre, on ne parle plus que de « visions ». Les visions sont-elles la même chose que les rêves ? Manifestement, il était possible de voir les visions même en plein jour (Actes 10:3).

Note Biblique : L'auteur utilise le mot « rêve » là où la version française J.N.Darby utilise le mot « songe ». Il n'y a pas de différence à faire entre ces deux mots dans le présent contexte.

1.2 Réponse

1.2.1 Rêves

Effectivement dans le Nouveau Testament, il n'y a que Matthieu qui parle de « rêves » et de ce que Dieu donnait des instructions « dans des rêves » [= « en songe »] (Matt. 1:20 ; 2:12, 19, 22). Il nous fait aussi savoir que la femme de Pilate avait beaucoup souffert au sujet du Seigneur Jésus dans « un rêve » (Matt. 27:19).

L'absence de récits faisant intervenir des rêves après la descente du Saint Esprit est une indication qui nous montre sûrement la bonne direction : Aujourd'hui au temps de la grâce, Dieu ne veut pas nous conduire par des rêves, mais par le Saint Esprit qui habite en nous. En outre, nous possédons la parole de Dieu écrite en entier, et Il veut justement utiliser cette parole pour nous communiquer Sa volonté. Pour reconnaître Sa volonté, c'est à la parole de Dieu que revient la première place. L'Esprit Saint ne nous dirigera jamais dans une voie en contradiction avec la parole écrite. Nous ne pouvons jamais dire par exemple : « l'Esprit Saint me pousse à faire ceci ou cela » quand la chose n'est pas en accord avec la parole de Dieu. Dieu s'est complètement fait connaître à nous dans Sa parole, et Il voudrait aussi nous conduire moralement à partir d'elle, — nous conduire de manière intérieure, — afin que notre marche corresponde à Sa propre nature. Si on se laisse conduire par des rêves, cet aspect moral intérieur manque, alors que se laisser ainsi conduire était tout à fait approprié quand Dieu ne s'était pas encore révélé dans toute Sa plénitude en Christ.

Celui qui écrit a entendu dire de la part de plusieurs frères et sœurs généralement âgés l'affirmation solennelle qu'ils auraient vu le Seigneur Jésus en rêve à tel ou tel moment, et qu'Il leur aurait très clairement dit ceci ou cela. Je ne rejette certes pas totalement la possibilité qu'aujourd'hui encore le Seigneur puisse donner, dans des situations exceptionnelles tout à fait précises, des instructions particulières ou des avertissements par des rêves, mais en général nous devons quand même rester très prudents à cet égard. Dans la plupart des cas, les rêves sont le résultat d'impressions mentales reçues, puis assemblées dans le subconscient de façon souvent étrange et restituées ensuite dans un rêve. Nous ne devrions en tenir absolument aucun compte. Et celui qui insiste absolument sur le fait qu'on pourrait voir le Seigneur Jésus en rêve, il faut qu'il considère que le Seigneur glorifié ne se montre pas aux hommes, même pas en rêve. Étienne et Paul ont vu le Seigneur Jésus dans sa gloire un court instant, mais c'était quelque chose de complètement différent et qui n'a rien à voir avec des rêves.

Nous ne devrions pas du tout nous occuper des choses provenant du subconscient, ni non plus des rêves, mais bien plutôt des choses révélées : du Seigneur Jésus et de l'Écriture Sainte. L'effort de Satan est toujours de nous détourner du Seigneur Jésus et de Sa parole, et de nous occuper des choses qui en elles-mêmes sont douteuses et ne font qu'ôter la paix à nos âmes. En rapport avec cela, nous mettons en garde contre le training autogène (auto-hypnose) ou la méditation transcendante et autres pratiques semblables.

1.2.2 Visions

Les visions semblent se différencier des rêves en ce qu'elles sont vécues consciemment. C'est ce que montrent clairement les exemples de Corneille et de Pierre en Actes 10 et 11. Pierre a certes vu la vision en relation avec une extase (Actes 10:10 ; 11:5), toutefois il a répondu de manière tout à fait consciente à la voix qui lui parlait. Et Corneille, après que « l'ange qui lui parlait s'en fut allé » en tira immédiatement les conséquences nécessaires et envoya ses hommes à Joppé. L'entretien avec l'ange était pour cet homme de foi presque comme un dialogue normal avec une personne terrestre. L'apôtre Paul a vécu de manière consciente qu'un ange du Seigneur, et même le Seigneur Lui-même se tenait auprès de lui dans la nuit, et dans les deux cas il reçut des communications importantes pour le chemin qu'il avait à suivre personnellement (Actes 27:23 ; 23:11). Il n'est toutefois pas parlé de « visions » ici, mais cela devait sûrement en être.

Je suis bien convaincu que de telles visions sont en principe encore possibles même aujourd'hui. Cependant ici aussi, l'avertissement donné précédemment reste valable : ne pas être à la recherche de telles choses, mais bien plutôt avoir le Seigneur Jésus Lui-même devant les yeux. En général, dans nos jours de la fin et nos temps de faiblesse, le Seigneur ne parlera pas par des visions. Nous possédons Sa parole et Son Esprit, cela suffit. Dans bien des mouvements de la chrétienté, on prétend aujourd'hui avoir des visions et des apparitions du Seigneur. Mais nous pouvons être assurés qu'il s'agit là de choses hautement malsaines, qui ne viennent pas de Dieu. La preuve simple, mais qui ne trompe pas, c'est que dans de tels mouvements, le Seigneur Jésus et Sa parole sont plus ou moins mis de côté et remplacés par des hommes et leurs imaginations. Fondamentalement cependant, nous désirons laisser ouverte la possibilité que le Seigneur puisse encore aujourd'hui venir en aide de manière surnaturelle à Ses serviteurs dans des situations bien

particulières. Néanmoins et encore une fois, tenons ferme à ceci : Nous n'avons pas besoin de rêves ni de visions pour des choses que Dieu nous a pleinement révélées dans sa parole.

Visions et rêves : ce qu'on trouve dans l'Écriture par Bibliquest

Dans l'Ancien Testament on trouve à bien des reprises des visions et des rêves, et on trouve aussi, surtout dans la Genèse, Dieu parlant directement aux hommes. Ceci convenait à un temps où la révélation de Dieu était loin d'être complète. Les visions ont aussi été des formes de prophétie, et les prophètes ne savaient souvent pas quand et à qui se rapportait leur prophétie (1 Pierre 1:10-12).

Le grand rôle des songes et des visions dans Daniel est dû à ce que tout l'ordre établi par Moïse pour Israël apparaissait renversé à cause de la destruction de Jérusalem et de la déportation du peuple à Babylone (ou précédemment en Assyrie); il était important que Dieu donne à nouveau des assurances aux fidèles en rapport avec le futur, soit le leur, soit des nations. Daniel avait reçu de Dieu toute sagesse et instruction, et de l'intelligence en toute vision et dans les songes (Dan. 1:17) et malgré cela on le voit supplier Dieu pour connaître des visions et leur interprétation (Dan. 2:18 & 7:16 & 8:15-19).

Éz. 12:21-25 Le peuple voulait des visions alors qu'il n'y en avait plus. Or Dieu ne donne plus de visions quand on est dans le temps où Il exécute les visions précédentes en envoyant les châtiments mérités. — Le besoin n'est pas celui de nouvelles visions, mais d'étudier la Parole de Dieu pour discerner le caractère moral de notre temps et les châtiments qu'un tel état mérite.

Éz. 12:26-28 La Parole donne des enseignements pour ce discernement du temps et des voies de Dieu, mais l'incrédulité prétexte qu'il s'agit de visions pour un temps lointain

Dans le Nouveau Testament, on trouve des visions pour des révélations entièrement nouvelles et de conséquences lourdes : Zacharie pour la naissance de Jean Baptiste précurseur du Seigneur (Luc 1:22) – La transfiguration sur la montagne donnant une vision du royaume de Dieu, elle est appelée vision (Matt.17:9) – Ananias à l'origine du ministère de Paul, voit une vision et entend la voix du Seigneur (Actes 9:10,12) – Corneille et Pierre ont une vision en rapport avec l'ouverture de l'évangile aux non-Juifs (Actes 10:3 et suiv. et 10:17,19 & 11:5 – Paul eut une vision sur le chemin de Damas, à l'origine de sa conversion et de son ministère (Actes 26:19), et il a eu d'autres visions et révélations dont il préfère ne pas parler (2 Cor. 12:1). L'Apocalypse est presque en entier une vision pour Jean (Apoc. 1:11 & 9:17).

Il faut bien noter que le Nouveau Testament ne suggère jamais de faire attention à nos rêves, ni de les raconter à autrui pour les influencer. Nulle part il est dit que nous avons à nous attendre à des visions, mais par contre il y a beaucoup d'insistance pour que nous nous souvenions des paroles des apôtres, de la Parole de Dieu (Actes 20:27-32 & 1 Cor. 4:17 & 2 Thes. 2:15 & 2 Pierre 3:1-2 & 1 Jean 4:6 & Jude 17, etc.). Nulle part il n'est suggéré de raconter nos songes (= rêves) et encore moins de les comprendre au moyen de théories profanes, même revêtues d'un manteau à coloration biblique.

Les rêves prophétiques sont interprétés par Dieu ou par un ange du Seigneur.

Si nous avons des visions, il faudrait être en mesure d'avoir la preuve certaine qu'elles sont de Dieu, car elles peuvent tout à fait avoir d'autres origines :

- Deutéronome 13:1-5 punissait de mort celui qui avait un songe et qui poussait hors de la voie dans laquelle l'Éternel avait commandé de marcher.
- Eccl. 5:7 dit ouvertement que, dans la multitude des songes, il y a de la vanité
- Eccl.5:3 dit que le songe vient de beaucoup d'occupations (nos activités journalières)
- Zacharie (10:2) parle des devins qui ont vu un mensonge et qui ont prononcé des songes trompeurs
- Jérémie (23:16) met en garde contre les visions qui proviennent du coeur
- 2 Timothée 4:4 met sévèrement en garde contre la tendance des derniers temps à se tourner vers les fables .

Voyeurisme et franchise par Bibliquest

Le voyeurisme est beaucoup discuté aujourd'hui (mai 2001).

Le voyeurisme a toujours existé, mais il était considéré comme une conduite particulièrement méprisable à cause de son manque de franchise, ou à cause de ce qu'il démontre que l'individu est incapable de satisfaire ses réels désirs. On estimait qu'ils s'agissait d'une sous-catégorie de personnes, catégorie restreinte et constituée surtout d'individus vieillissants.

Le fait nouveau est qu'il a été démontré publiquement par les medias, que les voyeuristes se comptent par millions ou par dizaine(s) de pourcents de la population francophone, incluant beaucoup de jeunes.

Que s'est-il passé ? la moralité des gens s'est-elle récemment ou subitement dégradée ?

Y a-t-il un point de vue chrétien sur la question ?

Quelques versets de la Bible vont nous renseigner :

Matthieu ch. 5 v. 27-28 : Vous avez ouï qu'il a été dit : «Tu ne commettras pas adultère». Mais moi, je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis adultère avec elle dans son coeur.

Matthieu ch. 15 v. 19-20 : Car du coeur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures : ce sont ces choses qui souillent l'homme.

Jérémie ch. 17 v. 9-10 Le coeur est trompeur par-dessus tout, et incurable ; qui le connaît ? Moi, l'Éternel, je sonde le coeur, j'éprouve les reins ; et cela pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses actions.

1^o épître de Jean ch. 2 v. 15-17 : N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui ; parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde ; et le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.

Ce qu'on appelle voyeurisme aujourd'hui correspond à ce que la Bible appelle «convoitise des yeux» ou «mauvaises pensées venant du coeur».

Dira-t-on qu'il faut bien vivre avec son temps, et que le monde fait partie de notre entourage normal ? et qu'il y a beaucoup trop de gens concernés pour que ça puisse être grave ?

Dire ceci ne fait que confirmer les déclarations de la Parole de Dieu :

Romains ch. 3 v. 10 à 23

«Il n'y a point de juste, non pas même un seul ; il n'y a personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui recherche Dieu ; ils se sont tous détournés, ils se sont tous ensemble rendus inutiles ; il n'y en a aucun qui exerce la bonté, il n'y en a pas même un seul» «il n'y a point de crainte de Dieu devant leurs yeux» car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu,

Autrement dit, nous sommes tous pécheurs, coupables devant Dieu, et avons tous besoin d'être sauvés, car Dieu, contrairement aux tribunaux humains, offre son pardon à tous les coupables, pourvu qu'ils se repentent. À saisir maintenant, si non, il sera bientôt trop tard !

Dira-t-on que ce ne sont pas de mauvaises pensées ? que ceux qui agissent avec franchise ont le mérite d'être honnêtes ?

La Parole de Dieu répond :

Sophonie ch. 3 v. 5 : l'inique ne connaît pas la honte.

Jérémie ch. 3 v. 3 : mais tu as un front de femme prostituée, tu refuses d'avoir honte.

Proverbes ch. 30 v. 20 : Tel est le chemin de la femme adultère : elle mange et s'essuie la bouche, et dit : Je n'ai point commis d'iniquité.

Dira-t-on que ça va bientôt passer de mode et que les gens arrêteront quand ils en auront assez ?

Genèse ch. 19 v. 4 : ... Ils n'étaient pas encore couchés que les hommes de la ville, les hommes de Sodome, entourèrent la maison, depuis le jeune homme jusqu'au vieillard, tout le peuple de tous les bouts de la ville...

Ézéchiel ch. 16 v. 29 : Et tu as multiplié tes prostitutions ... et même avec cela tu n'as pas été rassasiée.

Ne nous faisons pas illusion sur l'état du monde. Il n'est que trop démontré / constaté que l'on repousse en permanence l'extrême de ce qui était considéré comme inacceptable il n'y a pas longtemps. Les excès de Sodome deviennent petit à petit, ou à grands pas, la banalité.

Dira-t-on que de toute façon le monde suit son cours et que Dieu n'intervient pas ? alors pourquoi s'en soucier ?

Genèse ch. 19 v. 20-21 : Et l'Éternel dit : Parce que le cri de Sodome et de Gomorre est grand, et que leur péché est très aggravé, eh bien, je descendrai, et je verrai s'ils ont fait entièrement selon le cri qui en est venu jusqu'à moi ; et sinon, je le saurai.

2^e épître de Pierre ch. 3 v. 5-9 : Car ils ignorent volontairement ceci, que, par la parole de Dieu, des cieux subsistaient jadis, et une terre tirée des eaux et subsistant au milieu des eaux, par lesquelles le monde d'alors fut détruit, étant submergé par de l'eau [le déluge; Genèse 7 et 8]. Mais les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies ... Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement ; mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance.

Autrement dit : Dieu est patient et prend soin de bien constater l'état d'avancement du mal avant de mettre en oeuvre ses jugements ; il attend la repentance

Dira-t-on qu'il n'y a rien à faire entre temps ?

Actes ch. 17 v. 30-31 : Dieu donc, ayant passé par-dessus les temps de l'ignorance, ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent ; parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts.

Et les croyants [qui ont cru en Jésus Christ comme leur Sauveur personnel], devant tout ça ?

2^e épître de Pierre ch. 3 v. 11, 14 : Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, ... C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix ;

Le divertissement

Le mathématicien et philosophe Blaise Pascal écrivait : "La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de penser à nous, et qui nous fait passer le temps, insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et l'ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort".

Que de distractions sont proposées aujourd'hui, dans les pays riches en particulier ! Le monde est une vaste cour de récréation où chacun cherche ce qui répond le plus à ses désirs. On se passionne pour tel sujet, on se lasse, on passe à autre chose et ainsi de suite. Pourquoi cette activité fébrile qui grandit toujours ? N'est-ce pas parce que l'homme vit sans Dieu et cherche sa propre satisfaction dans ce que le monde peut offrir ? Il s'agit pour l'obtenir, il se divertit et cela l'empêche de penser à Dieu et de voir son état à la lumière divine. Son attention est détournée de l'essentiel.

Et pourtant Dieu nous demande d'être préparés pour le rencontrer (Amos 4. 12). Alors prenons le temps de faire le point avec lui. Arrêtons-nous pour écouter ce qu'il veut nous dire : "Dieu... ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent" (Actes 17. 30) parce que tous ont péché. Et il donne le seul moyen d'être sauvé : "Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé" (Actes 16. 31).

« Ne soyez pas non plus idolâtres, comme quelques-uns d'eux, ainsi qu'il est écrit :

« Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour jouer. » (1 Corinthiens 10:7)

« Et toi, arrête-toi maintenant, et je te ferai entendre la parole de Dieu. » (1 Samuel 9:27)

LA MONTAGNE DE SION par Laügt Philippe

Dans l'Écriture, le nom de Sion est mentionné pour la première fois dans le deuxième livre de Samuel: « David prit la forteresse de Sion : c'est la ville de David » (5:7). C'est dans ce chapitre que nous voyons toutes les tribus d'Israël se soumettre à David et le reconnaître roi, choisi et donné par l'Éternel. David était alors fixé à Hébron ; il alla avec ses gens faire le siège de Jérusalem, qui est Jébus où se trouvaient encore les Jébusiens, une peuplade cananéenne que les Israélites auraient dû détruire en prenant possession du pays de promesse. Et David prit la forteresse de Sion, et il y habita ; c'est pourquoi on l'appela la cité de David (1 Chr. 11:4-7). Jérusalem, située au Nord-Est et au-dessous de cette colline, est souvent appelée « la fille de Sion ». Ce nom, dans le langage des prophètes, désigne fréquemment la ville sainte tout entière. L'Écriture dit aussi : « la montagne de Sion » (2 Rois 19:31 ; Ps. 133:3 ; És. 10:12, 32 ; Abdias 17, 21). Dieu l'appelle « la montagne de ma sainteté » (Ps. 2:6). Le Dieu d'Israël y habite, elle est sa demeure (Ps. 9:11 ; 74:2 ; 76:2 ; És. 8:18).

Le nom du mont Morija, sur lequel le temple était construit, disparaît ainsi devant le nom plus solennel de la Sion sainte. C'est là, dans la cité de David, qui est Sion, que l'arche de l'alliance de l'Éternel avait été provisoirement déposée dans un tabernacle, une tente que David avait tendue pour elle (2 Sam. 6:17) ; c'est là que, sur l'ordre de Salomon, les sacrificateurs la prirent pour la transporter « en son lieu » dans l'oracle de la maison, dans le lieu très saint, sous les ailes des chérubins. Aux yeux de Dieu, la montagne de Sion s'élève avec beauté, « elle est la joie de toute la terre, aux côtés du nord, la ville du grand Roi » (Ps. 48:2). « De Sion, perfection de la beauté, Dieu a fait luire sa splendeur » (Ps. 50:2). « L'Éternel aime les portes de Sion plus que toutes les demeures de Jacob » (Ps. 87:2). « L'Éternel a choisi Sion ; il l'a désirée pour être son habitation ; c'est ici mon repos à perpétuité ; ici j'habiterai, car je l'ai désirée » (Ps. 132:13-14 ; 78:68).

Aussi, les « fils de Sion » (Lam. 4:2) ont leurs cœurs attachés à cette sainte montagne. Écoutons-les : « Auprès des fleuves de Babylone, là nous nous sommes assis, et nous avons pleuré quand nous nous sommes souvenus de Sion. Aux saules qui étaient au milieu d'elle nous avons suspendu nos harpes. Car là, ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient des cantiques, et ceux qui nous faisaient gémir, de la joie : Chantez-nous un des cantiques de Sion. Comment chanterions-nous un cantique de l'Éternel

sur un sol étranger ? Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie ! Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens de toi, si je n'élève Jérusalem au-dessus de la première de mes joies ! » (Ps. 137:1-6).

Voici, depuis de longs siècles, la condition présente des fils de la sainte Sion. Plus que jadis, « les chemins de Sion mènent deuil de ce qu'il n'y a personne qui vienne aux fêtes (Lam. 1:4). « Et toute la magnificence de la fille de Sion s'est retirée d'elle... Sion étend ses mains, il n'y a personne qui console... Comment, dans sa colère, le Seigneur a-t-il couvert d'un nuage la fille de Sion !... Il a tué tout ce qui était agréable à l'œil dans la tente de la fille de Sion ; il a versé, comme un feu, sa fureur... L'Éternel a fait oublier dans Sion jour solennel et sabbat : et, dans l'indignation de sa colère, il a méprisé roi et sacrificateur... Il s'est proposé de détruire la muraille de la fille de Sion ; et il n'a pas retiré sa main pour cesser de détruire ; et il a fait mener deuil au rempart et à la muraille... Les anciens de la fille de Sion sont assis par terre, ils gardent le silence ; ils ont mis de la poussière sur leurs têtes, ils se sont ceints de sacs... Quel témoignage t'apporterai-je ?... Qui est-ce que j'égalerais à toi, afin que je te console, vierge, fille de Sion ? Car ta ruine est grande comme la mer : qui te guérira ?... Muraille de la fille de Sion, laisse couler des larmes jour et nuit, comme un torrent... L'Éternel a accompli sa fureur, il a versé l'ardeur de sa colère et a allumé dans Sion un feu qui en a dévoré les fondements. Notre cœur est abattu... nos yeux sont obscurcis, à cause de la montagne de Sion qui est désolée (Lam. 1:6, 17 ; 2:1, 4, 6, 8, 10, 13, 18 ; 4:11 ; 5:17, 18).

Oui, hélas, comme les prophètes l'avaient annoncé, « Sion est un désert, Jérusalem, une désolation ». Les enfants d'Israël ont dit en gémissant : « Notre maison sainte et magnifique, où nos pères te louaient, est brûlée par le feu » (És. 64:10,11). Le Seigneur Jésus leur déclare plus tard les mêmes calamités (voir Luc 13:34-35). Michée 3:12 avait prédit, comme le rappelle Jérémie 26:18, que Sion serait « labourée comme un champ », et Jérusalem réduite en « monceaux de pierres » : c'est ce qui est arrivé. Aussi maintenant la louange est-elle « dans le silence en Sion » (Ps. 65:1). Depuis longtemps, Sion répète, en se trompant toutefois : « L'Éternel m'a abandonnée, et le Seigneur m'a oubliée » (És. 49:14). « Une voix de lamentation se fait entendre de Sion : ... nous sommes détruits et devenus fort honteux ! Aurais-tu entièrement rejeté Juda ? Ton âme serait-elle dégoûtée de Sion ? » (Jér. 9:19 ; 14:19). Depuis longtemps, ses ennemis disent : « c'est Sion, que personne ne recherche ! » (Jér. 30:17). Et d'où viennent ces terribles jugements sur la montagne de l'Éternel, que la colère de l'Éternel a livrée entre les mains des nations ? Du péché de ses habitants, de leurs constantes rébellions contre leur Dieu. « Les filles de Sion sont hautaines » (És. 3:16).

Le malheureux peuple juif en était venu à ce point de perversité, que Dieu envoyait dire aux princes de la maison d'Israël par un prophète : « Vous... qui abhorrez le jugement et pervertissez toute droiture, bâtissant Sion avec du sang, et Jérusalem avec l'iniquité » (Mich. 3:9). Enfin, après avoir épuisé tous les autres moyens de ramener son peuple, Dieu dit : « J'enverrai mon fils le bien-aimé ; peut-être que, quand ils verront celui-ci, ils le respecteront ». Il leur envoya en effet son saint Fils Jésus, leur Messie, leur Rédempteur, leur Roi. Mais, au lieu de l'accueillir avec reconnaissance, ils raisonnèrent entre eux, en disant : « Celui-ci est l'héritier, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous » (Luc 20:13-14). Et c'est ce qu'ils firent. Cependant, peu auparavant, une foule de Juifs était allée au-devant du Seigneur Jésus, entrant à Jérusalem monté sur un âne, en criant : « Hosanna ! Béni soit le Roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur ». Ceux qui faisaient entendre ces acclamations accomplissaient ainsi, sans s'en douter, une remarquable prophétie de Zacharie 9:9 : « Réjouis-toi avec transports, fille de Sion ; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici, ton Roi vient à toi... humble et monté sur un âne... » (voir Matt. 21:5 ; Jean 12:12-16). Dans cette foule, il y avait plusieurs enfants, (voir Matt. 21:15) : sans doute, ceux-ci étaient-ils sincères. Mais, quant aux multitudes, peu de jours après, autour de Pilate qui leur demandait : « Que ferai-je donc de Jésus qui est appelé le Christ », elles criaient plus fort encore : « Qu'il soit crucifié... Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » (Matt. 27:22-23, 25). Ainsi, les malheureux Juifs mirent le comble à leurs péchés ; de là vient qu'ils sont maintenant rejetés de Dieu ; de là vient que Sion est désolée et Jérusalem foulée aux pieds par les nations.

Mais ce rejet n'est que temporaire, ces désolations prendront fin : il y a encore des trésors de grâce et de miséricorde dans le cœur du Seigneur pour son peuple et pour la montagne de sa sainteté. Il y a une quantité de promesses de délivrance et de bénédiction qui doivent s'accomplir en faveur de Sion. « Tu te lèveras, tu auras compassion de Sion ; car c'est le temps d'user de grâce envers elle, car le temps assigné est venu. Car tes serviteurs prennent plaisir à ses pierres... Quand l'Éternel bâtera Sion, il paraîtra dans sa gloire, afin qu'on annonce dans Sion le nom de l'Éternel, et sa louange dans Jérusalem, quand les peuples seront rassemblés, et les royaumes, pour servir l'Éternel » (Ps. 102:13-14, 16, 21, 22). Alors « tous ceux qui haïssent Sion » seront « couverts de honte et se retireront en arrière » ; mais « la montagne de Sion se réjouira », parce que « l'Éternel ramènera les captifs de Sion » ; « car Dieu délivrera Sion, et bâtera les villes de Juda ; on y habitera, et on la possédera » (Ps. 129:5 ; 48:11 ; 126:1 ; 69:35).

Oui, bientôt peut-être, « l'Éternel consolera encore Sion, et choisira encore Jérusalem » (Zach. 1:17) ; « l'Éternel consolera Sion, il consolera tous ses lieux arides, et fera de son désert un Eden, et de son lieu stérile, comme le jardin de l'Éternel. L'allégresse et la joie y seront trouvées, des actions de grâce et une voix de cantiques » (És. 51:3). « L'Éternel des armées descendra pour combattre sur la montagne de Sion et sur sa colline » (És. 31:4). « Il y a un jour auquel les gardes crieront sur la montagne d'Éphraïm : Levez-vous, et nous monterons à Sion, vers l'Éternel, notre Dieu » (Jér. 31:6). Et Dieu dira : « Réveille-toi, réveille-toi, revêts-toi de ta force, Sion ! Revêts-toi de tes vêtements de parure, Jérusalem, ville sainte... Secoue de toi la poussière... ; délivre-toi des chaînes de ton cou, captive, fille de Sion » (És. 52:1,2). « Ceux que l'Éternel a délivrés retourneront et viendront à Sion avec des chants de triomphe ; et une joie éternelle sera sur leur tête » (És. 35:10). Alors, il sera dit à Sion : « Ton Dieu règne ! La voix de tes sentinelles ! - elles élèvent la voix, elles exultent ensemble avec chant de triomphe ; car elles verront face à face, quand l'Éternel restaurera Sion » (És. 52:8). « Le Rédempteur viendra à Sion et vers ceux qui, en Jacob, reviennent de leur rébellion, dit l'Éternel » (És. 59:20 ; Rom. 11:26). « Voici, l'Éternel a fait entendre jusqu'au bout de la terre : Dites à la fille de Sion : Voici, ton salut vient ; voici, son salaire est avec lui, et sa récompense devant lui » (És. 62:11).

Nous voyons que de grandes choses sont dites de Sion dans les Écritures et ces grandes choses, c'est le millénium qui en verra l'accomplissement. Lisons, par exemple, le Psaume 87 : « La fondation qu'il a posée est dans les montagnes de sainteté. L'Éternel aime les portes de Sion plus que toutes les demeures de Jacob. Des choses glorieuses sont dites de toi, cité de Dieu... Et de Sion il sera dit : Celui-ci et celui-là sont nés en elle ; et le Très-Haut, lui, l'établira. Quand l'Éternel enregistrera les peuples, il comptera : Celui-ci est né là ». Sion est représentée comme fondée par Dieu lui-même, comme une cité qui a des fondements inébranlables. Les hommes possèdent des villes dont ils sont fiers, mais Dieu a une cité qu'il a fondée sur les saintes montagnes. Ici, il ne s'agit que des beautés et des richesses de la nature : le plus beau lieu de toute la terre, aux yeux du Seigneur, c'est Sion. La richesse de Sion, c'est Dieu ; son site, les saintes montagnes, c'est ce qui est consacré à Dieu lui-même. Les fidèles n'ont pas à rougir de Sion, en présence de tous les lieux vantés de la terre : ce qui se dit d'elle, ce sont des choses glorieuses... On tient Sion pour le lieu de naissance de l'homme de Dieu, le lieu de naissance des bien-aimés de Jéhovah. Le Souverain avait établi ce lieu et c'est Lui qui l'affermira. Lorsqu'il enregistrera les peuples soumis à sa domination, sous le sceptre de son règne de justice et de grâce, Il distinguera glorieusement les enfants de Sion, en disant de chacun d'eux : « Celui-ci est né là ! ».

Le temps vient où l'Éternel dira, en jugeant les princes et les rois de la terre soulevés contre Lui et contre son Christ : « Et moi, j'ai oint mon Roi sur Sion, la montagne de ma sainteté » (Ps. 2:6). C'est là, en effet, que le Seigneur Jésus règnera sur la maison de Jacob éternellement, car le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père (Luc 1:32-33). C'est de là qu'il donnera la délivrance à

Israël (Ps. 14:7 ; 53:6) ; c'est de là qu'il soutiendra les fidèles (22:2) ; c'est de là qu'il fera luire sa splendeur (Ps. 50:2), lorsqu'il aura exaucé cette prière de ses bien-aimés : « Fais du bien, dans ta faveur, à Sion » (Ps. 51:18). « Dieu sauvera Sion, et bâtira les villes de Juda ; et on y habitera, et on la possédera ; (Ps. 69:35). Alors il sera dit : « L'Éternel est grand en Sion, et il est haut élevé par-dessus tous les peuples » (99:2). C'est de là qu'il bénira son peuple ; c'est de là que son peuple bénira Jéhovah, son Dieu, qui habitera dans Jérusalem (Ps. 128:5 ; 134:3 ; 135:21). Alors ces exhortations et ces promesses auront un accomplissement réel : « Jérusalem, célèbre l'Éternel ! Sion, loue ton Dieu... Qu'Israël se réjouisse en celui qui l'a fait ; que les fils de Sion s'égayent en leur Roi ! » (147:12 ; 149:2). « Ils marchent de force en force, ils paraissent devant Dieu en Sion » (Ps. 84:7). « Ceux qui se confient en l'Éternel sont comme la montagne de Sion, qui ne chancelle pas, qui demeure à toujours » (Ps. 125:1). L'Éternel a dit au Seigneur et au Fils de David, à notre Seigneur et Sauveur : « Assieds-toi à ma droite » ; c'est là que, par la foi, nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur, lequel, après avoir fait par lui-même la purification de nos péchés, s'est assis à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts (Héb. 1:3 ; 2:9). Mais le jour viendra, où le Seigneur se lèvera, où l'Éternel transmettra de Sion le sceptre de sa force, en disant : « Domine au milieu de tes ennemis » (Ps. 110:1-2). Alors, « quand le Seigneur aura nettoyé la saleté des filles de Sion... l'Éternel créera sur chaque demeure de la montagne de Sion, et sur ses assemblées, une nuée et une fumée de jour, et la splendeur d'une flamme de feu, la nuit ; car sur toute la gloire il y aura une couverture » (És. 4:4-5). Alors tout sera beau, glorieux et digne de Dieu, car « l'Éternel des armées règnera en la montagne de Sion et à Jérusalem, et devant ses anciens en gloire » (És. 24:23). « Il a rempli Sion de droiture et de justice » (És. 33:5)... Comme il sera beau pour Israël de pouvoir dire alors : « Regarde Sion, la cité de nos assemblées solennelles ! Tes yeux verront Jérusalem, une demeure tranquille, une tente qui ne sera pas transportée... Mais là l'Éternel est pour nous magnifique... car l'Éternel est notre Juge, l'Éternel est notre Législateur, l'Éternel est notre Roi ; lui nous sauvera » (És. 33:20-22).

Ces réjouissants accents ne sortiront pas seulement des lèvres d'Israël. « Et les fils de tes oppresseurs viendront se courber devant toi, et tous ceux qui t'ont méprisée se prosterneront à la plante de tes pieds et t'appelleront la ville de l'Éternel, la Sion du Saint d'Israël » (És. 60:14). Quels beaux jours pour le peuple terrestre de Dieu, quand ces paroles deviendront une réalité : « Voici, l'Éternel a fait entendre jusqu'au bout de la terre : Dites à la fille de Sion : Voici ton Salut vient : voici, ton salaire est avec lui, et sa récompense devant lui. Et on les appellera le peuple saint, les rachetés de l'Éternel ; et toi, tu seras appelée la recherchée, la ville non abandonnée » (És. 62:11-12). « Et vous, fils de Sion, égayez-vous, et réjouissez-vous en l'Éternel, votre Dieu... Et il arrivera que, quiconque invoquera le nom de l'Éternel sera sauvé. Car sur la montagne de Sion il y aura délivrance, et à Jérusalem, comme l'Éternel l'a dit, et pour les réchappés que l'Éternel appellera » (Joël 2:23, 32).

Voici, d'après les Saintes Écritures, l'histoire passée, présente et future de la montagne de Sion. Quant au Nouveau Testament, le nom de Sion ne s'y trouve que dans sept passages, dont cinq sont des citations de certains de ceux que nous venons de rappeler. Dans Apocalypse 14:1, l'apôtre Jean voit l'Agneau qui se tient sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre milliers avec son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts. Enfin, dans Hébreux 12:22, s'adressant à des Juifs devenus chrétiens, l'auteur de l'épître leur rappelle que ce n'est plus à la montagne de la loi, à Sinaï où tout était terrible, qu'ils sont venus et qu'ils ont affaire maintenant. Il leur dit : « Vous êtes venus à la montagne de Sion : et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste ». Comme la Jérusalem céleste est ici mise en contraste avec la Jérusalem de la terre, de même Sion ou la montagne de la grâce royale, est en contraste avec Sinaï, la redoutable et effrayante montagne de la loi.

Nous qui croyons de cœur au Seigneur Jésus, nous sommes venus à cette montagne de Sion, étant devenus les objets de la grâce de Dieu. Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus Christ ! Veuillez le Seigneur faire connaître de cette manière à tous nos lecteurs la céleste Sion. Que chacun puisse dire avec l'apôtre : « la Jérusalem d'en haut est la femme libre qui est notre mère » (Gal. 4:26).

D'après plusieurs articles parus dans la « Bonne Nouvelle » (1862 et 1872).

UN JEUNE HOMME EXCEPTIONNEL Matthieu 19:16-26 ; Marc 10:17-27 ; Luc 18:18-25 par Henri Rossier

Bibliquest

Notes manuscrites remises au propre ; sous-titres ajoutés par Bibliquest ; ME 1984 p. 300

Table des matières

- 1 - Le besoin de l'essentiel
- 2 - Perdu malgré les apparences
- 3 - Le coeur de l'homme mis à nu
- 4 - Dieu peut toujours sauver — Il veut notre coeur

Trois principes fondamentaux sont mis en évidence dans ce court récit

- 1° l'homme est perdu
- 2° il lui est impossible de se sauver
- 3° Dieu peut le sauver.

1 - Le besoin de l'essentiel

Cet homme qui vient à Jésus avec sa question. Matthieu nous dit qu'il était jeune, et Luc qu'il était un des chefs du peuple. Selon Matthieu et Marc, il avait de grands biens, et selon Luc, il était même «extrêmement riche». Fortune et pouvoir accompagnent plutôt l'âge mûr, compte tenu du temps nécessaire à les acquérir. Tandis que cet homme avait de plus la jeunesse pour en profiter. Et cela se complétait chez lui par de belles qualités morales : respect d'autrui, pureté, droiture, honneur rendu aux parents...

Que lui manque-t-il ? L'essentiel, et il le sait bien : la vie éternelle ! Si seulement il pouvait l'ajouter à son héritage terrestre, elle lui permettrait de profiter pleinement de celui-ci. Quand l'avenir est assuré, on peut jouir du présent avec meilleure conscience et moins d'inquiétude. Une sorte d'assurance pour l'au-delà !

2 - Perdu malgré les apparences

Cet homme au superbe caractère, se présente donc avec le désir d'apprendre du meilleur des maîtres. Il est aimable, bien disposé. Avec l'ardeur de la jeunesse, il est prêt à apprendre de bonnes choses et à les faire, appréciant la vie et les oeuvres de Christ. Son coeur a été touché par ce qu'il a vu et entendu de lui. Extérieurement ayant gardé la loi, il n'est pas dépravé par l'habitude du péché. Pourtant il ne connaît ni Dieu (seul bon comme Jésus le lui rappelle) ni lui-même, puisqu'il se croit capable de faire le bien qui lui sera montré. Il s'adresse à la bonne personne, mais pas de la bonne manière. Il ne connaît ni le péché ni la grâce ; il ne connaît pas son propre coeur ! Tout y est mauvais ! Peut-il d'un mauvais matériel faire quelque chose de bon pour Dieu ? Comme bien des personnes, ce jeune homme se trompe en considérant la vie éternelle comme un but qu'on atteint en faisant le bien. Car l'évangile nous apprend

que cette vie divine, qui se reçoit lors de la nouvelle naissance, est un don gratuit initial sans lequel aucun bien ne peut être produit. Malgré tout ce dont il peut se prévaloir, ce jeune homme n'a ni la vie éternelle ni à plus forte raison ses conséquences et ses fruits. Pourtant c'est un caractère noble et attachant. Jésus l'aime, appréciant ses belles qualités, témoignage de ce que Dieu a placé dans sa créature. Ce qui est sorti de ses mains peut être beau ou agréable et doit être reconnu comme étant d'origine divine. Si dans ce monde on constate partout les ravages du péché, on y trouve aussi les traces de Dieu. Mais dès qu'il est question du cœur, de la volonté de l'homme, de ce qu'il est envers Dieu, non seulement il n'y a rien pour Lui, mais tout est contre Lui, et cela a été manifesté dans le rejet de Christ.

3 - Le cœur de l'homme mis à nu

Le Seigneur commence donc par établir qu'il n'y a aucune bonté dans l'homme. La source de tout bien est en Dieu. «Nul n'est bon, sinon un seul, Dieu». Ensuite Jésus accepte de rencontrer le jeune homme sur son terrain : tu veux faire quelque chose ? Eh bien ! voici les commandements, ou tout au moins quelques-uns d'entre eux. Ceux-là l'homme les a gardés, mais le Seigneur va indirectement lui poser la question de la convoitise — le dixième commandement — et alors tout est trouvé mauvais. La loi, dans la main de Dieu, est toujours le miroir par lequel il renvoie à l'homme sa propre image.

Jésus tire le voile ; l'homme apparaît devant Dieu dans sa nudité, et Dieu devant l'homme dans sa sainteté. Faire n'est pas la question ! Il ne s'agit pas de faire, mais d'être sauvé. Renoncer, souffrir, suivre un objet : trois choses également impossibles pour cet homme, car son objet est autre. Le meilleur homme de ce monde préfère suivre l'objet de son désir au fait de suivre Christ. La parole du Seigneur met à nu l'état de son cœur, ce qui le gouverne. Alors il s'en va, préférant l'argent à Dieu manifesté en grâce. Il abandonne Christ pour les richesses qui satisfont sa convoitise. Son désir est le monde, non le ciel. Son caractère n'a pas de valeur par rapport au ciel. C'est son cœur qui est jugé, et son cœur est séparé de Dieu. Sa conduite est irréprochable, mais où sont ses affections ? Le jeune homme préfère une idole à Celui qu'il déclare bon.

4 - Dieu peut toujours sauver — Il veut notre cœur

Qui donc peut être sauvé ? demandent les disciples consternés. Avec les plus belles qualités humaines, le désir de faire le bien et la facilité de le faire... qui donc ? Solennelle question ! Réponse : personne ! Mais cela n'entrave pas Dieu. Pour l'homme cela est impossible parce que le bien n'est pas en lui ; il est esclave du mal par sa volonté et ses convoitises. Mais Dieu est au-dessus du mal ; il peut sauver.

La parole du Seigneur a mis à découvert ce qui gouverne le cœur, et cet homme comblé s'en va, tout triste, laissant échapper, peut-être pour toujours, le trésor céleste que Jésus lui a fait entrevoir. Tout triste ! Ni ce qu'il a, ni ce qu'il est, ne peut remplir le grand vide de son cœur. Un peu comme dans le livre de l'Ecclésiaste, l'insuffisance tragique de ce qu'il y a de meilleur dans l'homme ne peut être mieux démontrée que par quelqu'un à qui rien ne manque.

Quelqu'un d'autre a été triste, nous ne pouvons pas en douter. C'est le Seigneur, dont l'amour pour ce jeune homme a été spécialement mentionné. Il aurait pu faire des concessions pour le retenir, poser des conditions moins rigoureuses. Mais, tout en l'aimant, il laisse partir ce jeune homme exceptionnel. Ce qu'il veut, en réponse à son propre amour, ce n'est pas ce que l'homme a, ou fait, de meilleur. C'est son cœur.

LE DOCTEUR DE LA LOI ET LE GEÔLIER DE PHILIPPES Luc 10:25-37 par Henri Rossier

Notes prises à une méditation de H.R. ME 1943 p. 268

Table des matières

- 1 - Que faire pour... ? deux questions différentes
- 2 - Reconnaître qu'on est perdu
- 3 - Qui peut sauver le perdu ? Jusqu'où va-t-il ?
- 4 - Qui est le prochain de qui ?

1 - Que faire pour... ? deux questions différentes

Il y a une énorme différence entre la question du docteur de la loi : « Maître, que faut-il que j'aie fait pour hériter de la vie éternelle ? » et celle du geôlier de Philippes : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » (Actes 16:30).

Dans la circonstance solennelle où se trouvait le geôlier, à la pensée de sa réputation perdue, devant la mort qui l'attendait peut-être s'il était rendu responsable de la fuite des prisonniers, il n'avait qu'un chemin à suivre, le chemin du désespoir. Il allait se tuer lorsqu'il entend la voix de Paul : « Ne te fais point de mal, car nous sommes tous ici ». Cette parole d'espoir arrête sa main, et se jetant aux pieds des apôtres il s'écrie : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

Le docteur de la loi nous présente avec des paroles semblables, une pensée diamétralement opposée à celle du pauvre geôlier. Sa question signifie : Que dois-je avoir accompli pour hériter de la vie éternelle ? Faire pour hériter, c'est travailler pour acquérir légalement une chose et non la recevoir par grâce. Cet homme veut savoir ce qu'il a à accomplir pour pouvoir légitimement entrer dans la jouissance de la vie éternelle.

La question du geôlier signifie : Qu'est-ce qui m'est imposé pour être sauvé, pour échapper à la mort ? Il a le vif sentiment qu'il est perdu et s'adresse à Dieu par l'entremise des apôtres. Qu'est-ce que Dieu exige de moi pour que je sois arraché à cet état de perdition ? La réponse est une mise en demeure d'accepter le salut par la foi : Dieu n'exige rien de toi ; Il a tout fait par le moyen de Jésus le Sauveur. Crois au Seigneur Jésus. Il croit et il est sauvé, lui et sa maison.

2 - Reconnaître qu'on est perdu

Maintenant revenons au docteur de la loi. Il était un homme intelligent dans les choses de la loi, mais se montre d'une ignorance complète sur le caractère de Dieu et sur son propre caractère. Comment aurait-il pu adresser une telle question s'il s'était reconnu un être perdu et s'il avait eu conscience qu'il se trouvait en présence d'un Dieu qui le condamnait à cause de son état de péché ?

Jésus ne veut pas le laisser dans son endurcissement, mais il va l'amener à prononcer sa propre condamnation dans la lumière de Dieu.

« Qu'est-il écrit dans la loi ? » lui demande le Seigneur. « Comment lis-tu ? » L'homme répond avec intelligence : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même », résumant ainsi les deux grands principes de la loi. « Tu as bien répondu », lui dit Jésus — tu te places sur ce terrain-là, tu attends la vie de cette manière — « Fais cela et tu vivras ». Mais cela te condamne. Alors, voulant se justifier, le docteur de la loi adresse une question à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » Si je ne sais qui est mon prochain, je ne suis pas en état d'aimer Dieu. « Si quelqu'un n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (1 Jean 4:20). Quand tu m'auras enseigné, je pourrai

accomplir ces choses. Alors Jésus lui dit une parabole que nous lisons aux versets 30 à 35 : « Un homme descendit de Jérusalem à Jéricho... » Il avait commencé par la bénédiction de la part de Dieu, il descendait depuis le lieu de cette bénédiction, Jérusalem, au lieu de la malédiction, Jéricho. N'est-ce pas là l'histoire du peuple et de l'individu, et aussi de ce même docteur de la loi ? Dans cette parabole comme dans celle du fils prodigue et d'autres encore, le Seigneur parle de toute une classe d'hommes. Ce qui arrive à cet homme est exactement ce qui est arrivé au peuple d'Israël enveloppé de tous côtés par des nations pillardes. Mais en outre chaque homme tombe entre les mains des voleurs qui le laissent sur le sol, meurtri, blessé, à demi-mort. Au moment où Jésus parlait, les dix tribus étaient depuis longtemps dispersées, les deux autres étaient sous la domination des Gentils, un tout petit résidu reste étendu à demi-mort sur le chemin. Le docteur de la loi se trouvait dans cette position. Pouvait-il, au moment d'expirer, gagner la vie ? Il fallait que quelqu'un se présentât pour la lui donner — la loi ne pouvait le faire ; les représentants officiels de la loi, le sacrificateur et le lévite, ne pouvaient rien pour lui ; ils s'éloignent de lui, pensant à eux-mêmes et croyant éviter ainsi de se souiller. Ces deux hommes dont l'un était établi pour mettre l'homme en relation avec Dieu, dont l'autre était le serviteur de la sacrificature, ces hommes étaient des pécheurs ; il fallait qu'ils se missent eux-mêmes en règle, qu'ils offrissent les sacrifices pour ôter leur propre souillure. Ils passent, ne voulant rien faire ; leur état d'hommes pécheurs les rend égoïstes ; ils ont à s'occuper d'eux-mêmes.

3 - Qui peut sauver le perdu ? Jusqu'où va-t-il ?

Le sacrificateur ne se serait-il pas souillé en touchant à un homme qui pouvait mourir d'un moment à l'autre ? Ici, la loi est sans ressource et depuis lors elle n'a pas changé de caractère. Si vous vous adressez aux obligations morales de la loi, votre état est sans ressource. Mais Dieu, dans sa grâce, y a pourvu : « Un Samaritain, allant son chemin, vint à lui, et, le voyant, fut ému de compassion, et s'approcha et banda ses plaies, etc. » Un Samaritain ! un homme méprisé des Juifs ! Ce Samaritain, c'est le Seigneur.

Nous voyons dans Jean que pour l'insulter les hommes lui disaient : « Tu es un Samaritain ! » Il prend ce titre — pauvre, étranger, méprisé de tous, repoussé des Juifs, Il va « son chemin », chemin qui l'amène en contact avec ce pauvre misérable.

Le sacrificateur et le lévite descendaient par le même chemin que le blessé. Tous avaient abandonné le lieu de la bénédiction. Mais le Samaritain a un chemin à lui qui le met en rapport immédiat avec le mourant. Nous remarquons deux choses : « Allant son chemin », le chemin de la grâce qui le conduit vers l'homme demi-mort. Ensuite : « le voyant, il fut ému de compassion ». Il s'approche pour bander ses plaies et y verser les symboles de la force et de la joie. Il s'approche le cœur ému de compassion avec le seul remède qui puisse parfaitement guérir les plaies, et, quittant sa monture, Il y met le pauvre blessé à sa place.

Le Seigneur est descendu de sa gloire pour se mettre au niveau de pauvres pécheurs. Il a abandonné tous ses droits pour nous élever à la jouissance de ses propres droits — en faisant échange de place avec nous, Il nous met en pleine sécurité.

Le Samaritain confie le malade à l'hôtelier : « Prends soin de lui » ; il lui donne deux deniers ; « et ce que tu dépenseras de plus, moi, à mon retour, je te le rendrai ». Le prix qu'il paie est le garant qu'il met entre les mains de son remplaçant. Le prix que Jésus a payé pour nous est le garant qu'il nous a acquis pour l'avenir. En donnant sa propre vie pour notre rançon, il nous donne toutes choses avec elle. C'est un salut éternel, c'est une sûreté éternelle.

Un denier était le prix qu'on payait à l'ouvrier pour une journée de travail. Le Samaritain en donne deux et cela montre qu'il compte revenir bientôt, et quand il reviendra, il réglera tout ; l'homme n'aura rien à donner. Il prend tout en mains.

En partant, le Seigneur nous a laissés à un divin hôtelier, il nous a confiés à la garde du Saint Esprit pour nous bénir, nous conduire, nous faire attendre la venue de notre Libérateur qui réglera tout ce qui reste à régler, qui veut faire de nous ses compagnons éternellement dans le ciel et dans la gloire.

4 - Qui est le prochain de qui ?

« Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs ? » c'est-à-dire : lequel a été ton prochain ? Voilà où toi tu étais ; maintenant il faut savoir qui, de moi ou de la loi, est ton prochain, lequel est ton Sauveur ? Il n'y a qu'un prochain pour nous, c'est Jésus. Il nous faut apprendre à connaître ce prochain-là, apprendre à recevoir la grâce et la miséricorde avant de l'exercer. Si ton point de départ est la miséricorde, va, pars de ce point-là, et fais de même. Grande leçon que le docteur de la loi avait à apprendre, qu'il n'a peut-être jamais apprise, mais que le geôlier de Philippes avait apprise en un instant parce qu'il se voyait perdu et que son cœur rempli du moyen d'échapper au jugement avait trouvé la réponse divine : Dieu a tout fait pour toi. « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison ».

Si nous sommes comme le docteur de la loi, nous resterons sur le chemin pour être condamnés et jugés par Dieu. Si nous sommes comme le geôlier, nous pouvons nous adresser à Dieu ; il dit : Je te fais miséricorde ; j'ai envoyé Celui qui te donne une sécurité éternelle.

Extrait d'une lettre de Henri Rossier (1922) à André Gibert

ME 1944 p. 53

Je crois que les conclusions que vous exposez dépendent en partie d'une interprétation inexacte d'Ésaïe 14 et d'Ézéchiel 28 sur lesquels je reviendrai en quelques mots. Mais auparavant je voudrais insister sur le rôle de Satan dans la création. Il est dit de lui : « Tu étais un chérubin qui couvrait » (ou protégeait). C'est une haute dignité, car les chérubins sont en petit nombre et établis comme porteurs des divers attributs de Dieu dans le gouvernement de sa création. Ils seront les porteurs de ces mêmes attributs quand le règne de Christ sur la création devra être établi par les jugements. Satan était l'un d'eux, mais a perdu sa place. Quand « au commencement » la création n'était pas souillée par le péché, il était là pour protéger l'ordre établi, et cela dans le passé le plus lointain, car, bien avant la création actuelle, il a été un agent destructeur, et le tohu-bohu n'était pas l'oeuvre de Dieu. Satan était « établi » « dans la sainte montagne de Dieu », non pas dans le jardin d'Éden, et « il marchait parmi les pierres de feu ». Dans ce moment qui nous reporte à la création des anges, avant le « commencement » où « Dieu créa les cieus et la terre », ce Chérubin était parfait dans ses voies. Il ne nous est pas révélé combien de temps cela dura, mais il arriva un moment où « l'iniquité fut trouvée en lui ». Nous savons quelle en fut l'origine : l'orgueil. Il estima comme un objet à ravir d'être égal à Dieu. Plus tard, lors de la création de l'homme, il le séduisit par le même principe qui avait causé sa propre ruine. La venue de Christ a établi pour l'homme et par lui, l'homme parfait, un principe diamétralement opposé.

On confond parfois, au sujet de Satan, sa dignité avec l'autorité. Si, à toujours, il a été revêtu d'une dignité, même un Archange n'ose pas proférer de jugement injurieux contre lui ; à bien plus forte raison ne le pouvons-nous pas. Mais, depuis la croix, il est vaincu, il a perdu toute autorité, il est rendu impuissant, et si nous lui résistons, il s'enfuit loin de nous. Seulement il n'est pas encore chassé des lieux célestes et précipité, mais le Dieu de paix le brisera bientôt sous nos pieds. Nous ne reconnaissons donc en lui aucune autorité, pas plus que le Seigneur ne la reconnaissait lors de la tentation au désert. Il est évident que Satan ment, quand il dit au Seigneur : « Je te donnerai toute cette autorité et la gloire de ces royaumes, car elle m'a été donnée et je la donne à qui je veux » (Luc 4:6). Il ne dit pas par qui cette autorité lui a été donnée ; c'est par le péché que sa ruse a provoqué chez l'homme en l'introduisant dans le même chemin qui l'a perdu, lui Satan. Jamais cette autorité, ni la gloire de ces royaumes, ne lui a été donnée par Dieu. Il ment encore en

disant : « Je la donne à qui je veux », car Satan n'a aucune volonté que Dieu ne puisse réduire à néant ou dont Il ne se serve pour accomplir finalement Ses desseins. Mais ce qui est vrai, c'est que Satan, par la chute de l'homme qu'il a provoquée, a acquis la domination sur l'homme, devenu son esclave par le péché. Son triomphe apparent a été la croix, le lieu précis où la puissance de la mort qu'il tenait par le péché lui a été enlevée, — mais c'est là qu'il est devenu le prince du monde, car remarquez-le, ce n'est qu'alors que le Seigneur lui donne ce titre. Les chapitres de Jean qui en parlent présentent le Seigneur comme au delà de la mort. Comme prince de ce monde il est déjà jugé pour nous. Nous ne lui reconnaissons donc aucune autorité sur nous, tandis que le monde est son esclave, ayant préféré le choisir pour Maître au lieu d'accepter le royaume de Christ.

Notre soumission aux autorités établies sur la terre provient précisément de ce que, ne reconnaissant à Satan aucune autorité sur nous, nous reportons toute autorité à Dieu. Ce monde est devenu le domaine de Satan, mais, pour nous chrétiens, le royaume des cieux subsiste en l'absence du Roi, et c'est à ce royaume que nous appartenons, reconnaissant comme valables les principes immuables du gouvernement de Dieu et non ceux du monde. Nous sommes entrés dans ce royaume par la foi ; nous y appartenons ; il est régi par des lois gouvernementales divines, auxquelles nous sommes tenus de nous soumettre.

Ceci m'amène à vous dire quelques mots sur Ésaïe 14 et Ézéchiel 28. Je crois qu'on a souvent introduit de la confusion dans ces deux passages en attribuant à Satan ce qui est dit de l'homme, de Babylone, de l'Assyrien, de Tyr ou de l'Antichrist . Voici comment je les comprends.

En Ésaïe 14, vous trouvez Babylone identifiée avec la Babylone ou Bête romaine de l'Apocalypse. Vous trouvez aussi la liaison entre l'Antichrist et Satan. C'est la trinité satanique, dont les personnages peuvent être considérés séparément, mais s'identifient ici comme Bête romaine et faux prophète avec le Diable qui, originellement, était Lucifer, l'étoile brillante du matin (v. 12). L'Assyrien , sujet principal d'Ésaïe , est jugé à part (v. 24-27).

En Ézéchiel 28, il en est un peu autrement. Là il s'agit d'abord du prince de Tyr, non pas de Satan, mais d'un homme qui dit : « Je suis Dieu »... Ce roi de Tyr est le type historique de l'Antichrist . Mais si vous considérez le chapitre 27 vous trouvez que la puissance de Tyr est absolument assimilable à celle de Babylone en Apocalypse 18. Plus loin, 28:11-13, le roi de Tyr est l'homme établi primitivement dans le jardin d'Éden, mais à un moment donné il est représenté par Satan qui s'est substitué à lui, et a son expression finale dans la personne de l'Antichrist qui a profané le sanctuaire de Dieu et est « réduit en cendre sur la terre, aux yeux de tous » (v. 18).

Ce court exposé, quoique très incomplet, pourra, je l'espère, vous être utile, en vous prouvant que la question est plus complexe qu'il ne semble à première vue.

Je vous quitte, cher frère, en vous présentant mes très affectueuses salutations dans le Seigneur.

La démocratie à la lumière de l'Écriture par F. B. Hole

Extrait de « Scripture Truth » Vol. 12, 1920, page 108

Actuellement, deux grandes idées prévalent dans le monde quant à son aspect national, politique et social. Elles sont radicalement différentes et apparemment totalement incompatibles l'une l'autre, mais l'état de chose actuel nous conduit à penser qu'on pourrait les retrouver étroitement liées ; et la voix des écrits prophétiques nous confortent dans cette pensée.

Les deux grandes idées sont : la démocratie et l'impérialisme. Toutes deux ont déjà été présentes sur la scène de ce monde.

La démocratie se présente à nous comme le summum de la sagesse des différentes époques successives. On peut dire que l'histoire nous donne le long et triste récit de l'expérience humaine dans l'art de gouverner, et, profitant de l'expérience passée, l'idée démocratique s'est développée, et est maintenant en vigueur parmi les nations cultivées. C'est — pour utiliser la fameuse phrase d'Abraham Lincoln — « Le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple ». En pratique, cela revient à ceci : le peuple doit être gouverné par une majorité du peuple — car il n'y a jamais unanimité et la minorité doit donc céder — et cette majorité doit prendre des décisions, par ses représentants mandatés, pour le bien de tout le peuple et non pour les intérêts de la majorité seulement. La façon dont cela se passe réellement est bien sûr tout autre chose.

L'idée impérialiste a comme mot d'ordre « l'union fait la force ». Sur le plan national, elle conduit à des groupes de nations, de puissantes alliances et ligues. En politique elle se manifeste par des groupes de partis pour mener à bien ce qu'on ne pourrait pas imposer isolément. Sur le plan social, elle conduit à des trusts géants, des unions et des fédérations d'industrie. Elle menace même d'apparaître dans le monde religieux dans la forme de fédération d'« églises ». C'est réellement un retour à l'idée d'antan qui animait ceux qui projetaient de construire la tour de Babel (voir Genèse 11:1 à 9).

Notre propos n'est pas de considérer les avantages ou désavantages politiques de la démocratie ; nous désirons toutefois saisir la lumière que la Parole de Dieu jette sur la question, pour en discerner le vrai caractère et voir à l'avance ce qu'en sera la fin certaine.

En premier lieu donc nous devons voir ce que dit l'Écriture au sujet de ce que peuvent être les voies de Dieu pour le gouvernement de la terre. Il a bien sûr une pensée sur la question, et plus nous la cernerons, plus nous serons en mesure de juger toutes les théories que propose l'homme.

Au commencement, avant la chute, Adam était placé dans une position d'autorité exclusive. Il était l'image de Dieu, ou son représentant, et avait la domination sur les créatures inférieures (Gen . 1:26). Il n'y avait alors aucune pensée d'autorité sur d'autres hommes. Cela n'existait pas jusqu'à ce que le péché arrive. Son autorité était alors absolue, et sa responsabilité était envers Dieu seul. Le péché ayant envahi la création, une longue période s'écoula durant laquelle il n'y eut pas d'autre autorité déléguée à l'homme par Dieu, et aucun homme n'eut donc d'autorité sur ses semblables. Cette période se termina par le déluge.

La première période postdiluvienne s'ouvrit avec une délégation d'autorité. Noé et ses fils après lui étaient responsables de maintenir les droits de Dieu dans l'homme, spécialement quant au caractère sacré de la vie (voir Gen . 9:5 et 6). Dieu déléguait ici à certains hommes l'autorité sur les hommes et ce, jusqu'à la peine capitale. L'autorité patriarcale était ainsi établie.

Parmi ceux qui peu après ont rejeté la crainte de Dieu, ne voulant pas « garder la connaissance de Dieu », comme Rom. 1:28 l'indique, cette autorité changea de forme de façon évidente. Elle n'eut plus le caractère patriarcal, mais tomba dans les mains d'hommes de renom, tels que Nimrod (Gen . 10:8-10), puis après la confusion des langues à Babel, les nations avec leur « rois » apparurent (Gen . 12:15 ; 14:1-2).

Pendant, ceux qui continuèrent à craindre Dieu adhérèrent à l'ordre patriarcal jusqu'à ce qu'il délivrât Israël d'Égypte et suscitât Moïse. Ceci marqua un nouveau départ. Moïse fût investi par Dieu, au milieu d'Israël, d'une autorité qui allait bien au delà de ce que Noé avait reçu. Il est vrai qu'au début son autorité a été rejetée. Celui qui faisait tort à son prochain, le repoussa, disant : Qui t'a établi chef et juge sur nous ? (Actes 7:27) mais nous lisons aussi : « Ce Moïse qu'ils avaient rejeté, disant : Qui t'a établi chef et juge ? celui-là , Dieu l'a envoyé pour chef et pour libérateur, par la main de l'ange qui lui était apparu au buisson. » (v . 35). Moïse était effectivement « roi en Jeshurun » (Deut . 33:5), mais c'était une royauté informelle. À proprement parler, la théocratie fût établie en Israël avec Moïse comme médiateur et porte-parole — et donc roi, dans ce sens.

Pendant des siècles, l'autorité telle qu'elle était administrée en Israël fut de cet ordre, mais sa puissance déclina ; ceux qui l'exercèrent furent bien inférieurs en fidélité et en force. « Et il ne s'est plus levé en Israël de prophète tel que Moïse, que l'Éternel ait connu face à face » (Deut . 34:10).

La faiblesse qui en résulta conduisit à la requête d'avoir un roi comme les nations (1 Sam . 8:5), et après l'épisode du roi au cœur obstiné choisi par le peuple, Dieu suscita David et établit l'autorité royale sur une bonne base. Il devait être souverain sur le peuple de Dieu, et l'exécuteur du jugement sur ses ennemis (2 Sam.7:8-9). Il devait aussi « paître » Israël Son héritage. Et il les fit paître selon l'intégrité de son cœur, et les conduisit par l'intelligence de ses mains (Ps. 78:71, 72). L'autorité de David était absolue, il devait régner. Il devait exécuter le jugement si nécessaire et selon les besoins, mais aussi paître ses sujets et les conduire. Son règne devait être absolu et entièrement en bénédiction.

Avec les défaillances des descendants de David, la gloire de cette royauté s'estompa, et Dieu transféra finalement l'autorité aux mains des Gentils. Elle fut tout d'abord confiée à Nebucadnetsar , comme cela est indiqué en Daniel 2:37, 38, et bien que le songe impressionnant du roi, indiqué dans ce chapitre, annonça les changements qui devaient survenir quant aux formes de gouvernement, il montra que l'autorité qui était derrière le gouvernement, quelle que soit sa forme, resterait aux mains des Gentils jusqu'à ce que l'exécution de la colère divine sur l'orgueil de l'homme et son abus du pouvoir qui lui était confié soit accomplie. Doit paraître ensuite le royaume « qui ne passera point » (Dan. 2:44), et ce royaume doit être investi par le Fils de l'homme, qui exercera une domination absolue pour la bénédiction des hommes (Dan. 7:13, 14). Il se plaira pourtant à prendre et à employer pour Son gouvernement les saints des « lieux très-hauts » (v. 18, 22), et aussi un « peuple » qui possèdera le royaume « sous tous les cieux », à savoir le côté terrestre. Ce peuple est bien sûr Israël.

Cette rapide esquisse du cours du gouvernement parmi les hommes est suffisante pour montrer qu'un trait les caractérise tous. L'autorité suprême est Dieu et Dieu seul.

Aucun homme n'a de prescription pour exercer une autorité sur ses semblables sauf s'il l'a reçue de Dieu. Ainsi donc, dans les passages tels que Rom. 13:1, 6 et 1 Pierre 2:13-15 l'obéissance aux autorités est enjointe aux chrétiens. L'apôtre Paul nous dit : « car il n'existe pas d'autorité, si ce n'est de par Dieu ; et celles qui existent sont ordonnées de Dieu ».

Nous tournant maintenant du gouvernement tel qu'il nous est présenté dans l'Écriture à sa mise en pratique par ceux auxquels il a été confié sur la terre, nous verrons tout de suite qu'ils en ont terriblement abusé comme tout ce qui a été confié à l'homme déchu. Tyrannie et recherche de son propre intérêt ont fleuri partout, et l'histoire est un recueil de luttes longues et pénibles par lesquelles les nations se sont tournées d'une forme de gouvernement à une autre, ou ont apporté des modifications à leur système gouvernemental dans le vain espoir de développer les conditions idéales. De tous ces changements, la démocratie est la dernière en date, et son avènement n'étonne pas ceux qui connaissent les abus qui lui ont donné naissance.

La comparant non avec ce qui la précède, mais avec les modèles scripturaires qui doivent être pleinement réalisés dans le millénium, nous voyons tout de suite qu'elle est irrémédiablement condamnée plus que tout autre forme de gouvernement déjà rencontrée ; parce que de façon honteuse elle met ouvertement Dieu de côté comme source et base de l'autorité et met l'homme – c'est à dire le peuple – à Sa place. Le gouffre entre les deux est aussi vaste qu'entre le ciel et l'enfer.

Pour le parfait démocrate, une seule question est vraiment importante, à savoir : quelle est la volonté du peuple ? Se demander ce qui est juste – autrement dit ce qu'est la volonté de Dieu – est tout à fait déplacé. Ce que le peuple désire doit être considéré comme ce qui est juste, et le rôle d'un gouvernement vraiment démocratique est de répondre aux désirs du peuple, d'être l'humble serviteur de la volonté du peuple, que ce soit bien ou mal.

Dans cette question comme dans toute autre, la croix de notre Seigneur Jésus donne au chrétien la pierre de touche. À cette heure solennelle Ponce Pilate était le représentant de César et Jésus a été appelé à comparaître à sa barre autocratique. Cependant, dans un moment de faiblesse inhabituel, l'autocratie a abdicé de ses fonctions. Cela nous est rapporté ainsi :

« Et Pilate, voyant qu'il ne gagnait rien, mais que plutôt il s'élevait un tumulte, prit de l'eau et se lava les mains devant la foule, disant : Je suis innocent du sang de ce juste ; vous, vous y aviserez » (Matt. 27:24).

« Mais ils insistaient à grands cris, demandant qu'il fût crucifié. Et leurs cris et ceux des principaux sacrificateurs eurent le dessus. Et Pilate prononça que ce qu'ils demandaient fût fait » (Luc 23:23, 24)

Comme représentant de César, Pilate se lava les mains de toute l'affaire tandis qu'agissant comme le responsable exécutif d'une démocratie qui n'a duré qu'un bref instant, il « prononça que ce qu'ils demandaient fût fait ».

Vu sous l'angle de l'application de principes démocratiques, ceci s'est passé de façon très juste. Vu sous tout autre angle, c'était le crime le plus outrageux de l'histoire du monde.

Revenant au songe de Nebucadnetsar en Daniel 2, nous sommes plus en mesure de saisir la signification de l'argile qui entre dans l'image quand on arrive aux pieds.

Les visions de Daniel, en Daniel 7, présentent le cours des quatre grands empires Gentils opérant parmi les hommes, et ils sont dépeints comme des bêtes sauvages au pouvoir destructeur. Le songe de Nebucadnetsar nous donne les mêmes quatre empires mais en présentant le caractère et la nature de leur gouvernement d'où ce qui les caractérise n'est qu'une détérioration régulière dans le métal indiqué.

Dieu commence le temps des Gentils par une forme de gouvernement parfaite, bien que l'homme, à qui était confié ce pouvoir, fût loin d'être parfait. Ce qui montre la perfection de cette forme c'est que Dieu y reviendra lors du millénium, quand l'Homme parfait par lequel il « jugera la terre habitée en justice » paraîtra ; tout sera aussitôt paix et bénédiction.

Alors que les empires se succédèrent, les hommes s'écartèrent de l'idéal, introduisirent des modifications humaines, et le gouvernement devint de l'argent, de l'airain, du fer, au fur et à mesure que les pensées divines furent oubliées et que les méthodes humaines prirent le dessus.

C'est cependant à la dernière étape du dernier empire – l'empire Romain – que nous trouvons pour la première fois mentionnée l'argile – une matière non métallique. C'est une prédiction évidente qu'avant la fin, dans le système gouvernemental en place, il sera introduit un principe qui ne sera pas une modification supplémentaire des précédents, mais un changement radicalement et fondamentalement différent. À cause de cela, « le royaume sera en partie fort et en partie fragile ». L'interprétation de Daniel pour le fer et l'argile mêlée est : « ils se mêleront à la semence des hommes, mais ils n'adhéreront pas l'un à l'autre, de même que le fer ne se mêle pas avec l'argile. »

Le « ils » de ce passage paraît signifier ceux qui détiennent l'autorité à ce moment là.

Nous n'hésitons pas à voir ici une prédiction de l'arrivée et de la prédominance de la démocratie dans les derniers jours. L'autorité qui trouve sa source en Dieu et ce qui trouve sa source dans l'homme sont aussi différents l'un de l'autre que l'or, le fer ou quelque autre métal et l'argile. Les deux choses peuvent être mêlées – elles le sont inextricablement dans nos formes modernes de gouvernement – mais il n'en résulte que faiblesse et fragilité, et bientôt le coup mortel sera porté par la pierre « détachée sans main ».

Si quelqu'un a une difficulté pour concilier ce qui est dit plus haut avec les prophéties concernant la tête de l'empire romain ressuscité, qui est sous l'influence de Satan, nous lui demanderons de se souvenir qu'en pratique la transition de la démocratie à l'impérialisme

est très simple. Qu'un homme éminemment intelligent paraisse, semblant incarner en lui même la disposition du peuple, et rien n'est plus facile pour lui de s'arroger le pouvoir qui appartient théoriquement au peuple, et le peuple, versatile et facilement mené, sera content qu'il en soit ainsi. La carrière de Napoléon Ier émergeant de la révolution française en est un exemple. La « bête » à venir d'Apocalypse 13 monte « de la mer » c'est à dire de la masse des peuples en état d'agitation et de trouble.

C'est donc plus que probable que ce « super-homme » à venir soutiendra apparemment vivement les institutions démocratiques tout en dirigeant de manière autocratique – le fer mêlé à l'argile.

Le lecteur qui nous a suivis patiemment jusque là pourra se demander ce à quoi nous voulons en venir en écrivant tout ceci, si nous n'avons, comme nous le disons, aucun but politique devant nous. Nous affirmons donc sans l'ombre d'une hésitation que notre but est une plus grande séparation de cœur de ce présent siècle mauvais pour nous même et tous les croyants.

Nous savons très bien que rien si ce n'est le sentiment constant de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus notre Seigneur ne peut élever nos âmes au dessus du niveau de ce monde et de ses pensées, bien que l'exposé du monde politique et de ses plans à la lumière de l'Écriture ait sa valeur, et c'est bien ce que nous avons essayé de faire.

La lampe des écrits prophétiques est dite briller dans un lieu obscur en 2 Pierre 1:19. Que la lampe projette ses rayons sur les principes démocratiques tant vantés et combien ils apparaissent obscurs ! L'argile grasse peut bien être dorée, mais ce n'est certainement pas de l'or ! Le chrétien éclairé ne s'enthousiasmera pas à l'idée de cette démocratie.

Et quelle lumière limpide elle répand sur la question sujette à controverse de savoir si un chrétien devrait voter et s'intéresser à la politique en général. On nous demande d'accepter d'être une petite dent de l'engrenage de la machine appelée « le peuple » qui, dans la sphère du gouvernement, a usurpé le rôle qui appartient à Dieu seul. Le ferons-nous ? OUI – si nous croyons à l'évangile humaniste moderne qui humanise Jésus et déifie l'homme. Mais si nous croyons que le salut ne vient pas du peuple mais du Seigneur, NON !

Le système du monde est condamné. N'ayons pas d'hésitation dans notre témoignage à ce fait là. Les âmes sont sauvées de la catastrophe imminente par la grâce abondante de notre Seigneur. Il nous appartient de les chercher, portant le témoignage de notre Seigneur Jésus Christ. Ne perdons donc pas de temps par de vaines tentatives à en consolider la structure branlante, mais travaillons à ce grand travail que le Seigneur nous a assigné. Être entièrement pour Lui et Ses intérêts est être entièrement hors du système de ce monde et de ses espérances.

Nous regardons non pas à un système démocratique amélioré, mais à notre Sauveur, le Seigneur Jésus Christ qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire » (Phil.3:20, 21), et quant à cette terre, nous regardons à l'établissement du royaume de Christ par le Dieu des cieux, royaume qui ne sera pas détruit mais qui subsistera à toujours.

Permettez-moi de vous demander : Vous, qu'attendez-vous ? Par A.Gibert

1969.

Note : Le Professeur Jacques Monod, dans sa célèbre leçon inaugurale au Collège de France le 24 novembre 1967, met en avant la jeune biologie moléculaire. Mais que l'autorise-t-elle à affirmer? La cellule vivante, dont le noyau est un système étonnant de précision et d'équilibre, aussi merveilleux dans sa petitesse que l'immense univers, a comme élément constitutif l'acide nucléique, lequel revêt des dispositions incroyablement diverses selon les espèces d'êtres vivants (pour l'homme, l'acide désoxyribonucléique, partie active de ses chromosomes), et à partir duquel s'élaborent les molécules, spécialement les macromolécules. Cette élaboration se fait, dit-il, selon tout un code de « signaux » émis par cette substance, signaux qui depuis l'origine se seraient multipliés, compliqués, diversifiés, perfectionnés, par « accidents » de pur hasard, dans le nombre quasi infini de combinaisons possibles. C'est par de tels accidents que se seraient produites l'apparition de la vie, celle de l'homme (il n'est qu'un « événement » entre d'autres « tous également improbables », -mais « il a tiré le gros lot »...), celle de la pensée. Il voit ce prodigieux système de communication moléculaire, âme des « déformations géométriques de quelques millions de milliards de petits cristaux moléculaires » dont se compose notre être, aboutir, d'accident en accident, à constituer le « support physique ultime de la pensée, de la conscience, de la connaissance, de la poésie, des idées politiques ou religieuses, comme ceux des projets les plus nobles ou des ambitions les plus basses ».

Cela reste, il ne le cèle pas, une « spéculation » à « vérifier », mais dans laquelle serait « déçue » sa « foi dans l'unité du monde vivant ». A la supposer vérifiée, aurait-on autre chose qu'une certaine connaissance de « supports physiques » de faits dont il ne serait nullement prouvé que ces supports soient les générateurs, ceux-ci demeurant un mystère. Est-ce un tel matérialisme, aussi exclusif que myope, pour l'homme de simple bon sens, qui permettra aux hommes d'aujourd'hui ce que, en termes nébuleux, leur propose comme idéal de vie la conclusion de ce même discours: « la reconquête, par la connaissance, du néant qu'ils ont eux-mêmes découvert » ? Heureux l'ignorant qui a appris son propre néant, non par lui-même, mais à la lumière de l'Être, c'est-à-dire de Dieu ! Job disait, au terme des épreuves par lesquelles il avait été amené à se connaître de la sorte: « J'ai donc parlé, et sans comprendre, de choses trop merveilleuses pour moi... toi, instruis-moi » (Job. 42:3, 4).

Réincarnation par Bibliquest

L'idée de réincarnation n'a aucun fondement dans la Bible, mais seulement dans diverses religions idolâtres, comme l'hindouisme, et les doctrines basées sur l'occultisme ou le spiritisme.

Dans les milieux occidentaux, la réincarnation est présentée comme une chose bonne, qui enrichit, avec l'expérience et les souvenirs des diverses vies passées ; l'inquiétude de ce que l'on rencontrera après la mort s'estompe.

Dans les milieux hindous, la réincarnation est un fardeau d'afflictions, un cycle de tourments auquel on cherche à échapper ; la cérémonie de brûler les corps sur un bûcher en Inde a pour but de contribuer à cette évasion.

Cette contradiction est typique des fausses doctrines.

La Bible montre constamment que, après la mort, le sort devant Dieu est fixé immédiatement. Luc 16:19-31 (qui est un récit imagé dans une mesure, mais pas une parabole) montre que celui qui n'a pas la vie de Dieu souffre immédiatement et est conscient de son sort et du sort des bienheureux ; à l'inverse, le croyant jouit du Seigneur immédiatement et est avec Lui (2 Cor. 5:8 ; Phil. 1:21, 23). Hébreux 9 :27 nous dit qu'il est réservé aux hommes de mourir une fois — littéralement : « une seule fois » — et après cela le jugement : Toute notion de recommencer une existence en rapport avec la terre est donc formellement exclue.

Les seuls cas d'êtres qu'on a revus sur la terre après leur mort sont des cas de croyants, apparus brièvement :

- a) Samuel (1 Samuel 28) sous forme d'esprit : il a effrayé la femme évoquant les esprits car c'est la première fois qu'elle voyait une chose pareille. Il n'y a aucune suggestion qu'il soit resté sur terre au-delà de son apparition.
- b) Moïse et Élie, dans des corps glorieux, sur la sainte montagne, s'entretenaient avec Jésus de sa mort et sa résurrection. Ils ne sont restés sur terre que le temps de l'apparition.
- c) des saints ont profités de la résurrection du Seigneur (Matt. 27:52-53) mais aucun détail n'est donné sur leur devenir.

La réincarnation est une doctrine extrêmement dangereuse dont Satan se sert pour détourner l'attention du jugement annoncé par la Dieu

Les prétendus souvenirs de vies antérieures n'ont aucun fondement valable :

ou bien ils ne sont que pures spéculations ou imaginations

ou bien, ils sont le fruit d'esprits de mensonge agissant dans des personnes. La Parole de Dieu parle à plusieurs reprises de démons prenant le contrôle des esprits des hommes. Il peut s'agir de possession proprement dite (les Évangiles en citent beaucoup), mais il peut s'agir simplement d'esprits faisant parler le mensonge à des hommes.

L'exemple de 1 Rois 22:21-22 est extrêmement significatif à cet égard pour plusieurs raisons :

a) il s'agissait justement de faire croire au roi Achab qu'il n'allait lui arriver ni malheur, ni défaite, ni mort, contrairement à ce qu'avait annoncé la parole du prophète. Un esprit de mensonge dans des faux prophètes a réussi à tromper Achab en lui annonçant le succès, ce qui l'a conduit à sa perte

b) l'Éternel a laissé faire cette tromperie, mais en avertissant formellement Achab de ce qui se passait ; Achab a endurci son coeur, refusant d'écouter la Parole de Dieu exprimée par le prophète, et s'est laissé séduire

c) on a bien là le principe général des mensonges des faux prophètes annonçant que tout va aller bien, alors que le jugement de Dieu est à la porte ; Jérémie 23 et 28.

C'est le caractère de la réincarnation dans les milieux occidentaux, une tromperie pour faire oublier le jugement de Dieu.

Dans les milieux orientaux, ou hindous, la réincarnation fonctionne, dans la main de Satan, plutôt selon ce qu'exprime Hébreux 2:15 où il est parlé de ceux qui sont, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude par la crainte de la mort.

Jésus est venu apporter la délivrance en rendant impuissant le diable qui a le pouvoir de la mort de cette manière (Hébreux 2:14).

Que chacun puisse croire en Jésus mort et ressuscité pour sa délivrance, et sa justification, et son bonheur éternel !